



HAL
open science

Le quartier Figuerolles à Montpellier : imaginaire et lien social

Thierry Arcaix

► **To cite this version:**

Thierry Arcaix. Le quartier Figuerolles à Montpellier : imaginaire et lien social. Sociologie. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2012. Français. NNT : 2012MON30025 . tel-00766142

HAL Id: tel-00766142

<https://theses.hal.science/tel-00766142>

Submitted on 17 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ MONTPELLIER III - PAUL VALÉRY
Arts et Lettres et Sciences Humaines et Sociales

École Doctorale ED n°60, «Territoires, Temps, Sociétés et Développement»

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY - MONTPELLIER III

Discipline : Sociologie

THÈSE

présentée et soutenue publiquement par :

ARCAIX Thierry

Titre :

Le quartier Figuerolles à Montpellier
Imaginaire et lien social

Sous la direction de :
TACUSSEL Patrick

MEMBRES DU JURY :

M. MAFFESOLI Michel Professeur de Sociologie Institut Universitaire de France, CeaQ, Université Paris-Descartes, (Rapporteur)

M. AÏT ABDELMALEK Ali , Professeur des Universités en Sociologie, Université Rennes 2 Haute-Bretagne, LADEC, (Rapporteur)

M. NOSCHIS, Kaj. Chargé de cours, Faculté de l'Environnement naturel architectural et construit, Ecole polytechnique fédérale de Lausanne.

Mme XIBERRAS, Martine Professeur des Universités en Sociologie, LERSEM, Université Paul Valéry-Montpellier III, ED N°60,

N° Attribué par la bibliothèque : I I I I I I I I I I I

Table des matières

1- Introduction, problématique et méthodologie.....	2
1-1 Introduction.....	2
1-2 Problématique.....	3
1-3 Méthodologie.....	5
2- Présentation, géologie et histoire.....	7
2-1 Géologie.....	7
2-2 Estorc de Figuerolles.....	8
2-3 Les rues de Figuerolles.....	10
2-4 Vie quotidienne et petite histoire de la commune.....	12
2-5 Les vacheries de Figuerolles.....	14
2-6 Le Réveil Montpelliérain et l'Étoile Bleue.....	17
2-7 Les souvenirs d'Emilie, citoyenne centenaire de la rue Haguenot.....	19
2-8 Paulette et Fernande racontent leur jeunesse à Figuerolles.....	21
2-9 Les numéros 77 et 79 du faubourg Figuerolles.....	22
2-10 « 5 juillet 1944 » : les bombardements à Figuerolles.....	24
2-11 La Commune Libre de Figuerolles.....	24
2-11-1 Dimanche 16 octobre 1947.....	24
2-11-2 De Louis Roucoules à Célestin Pedoussaut.....	26
2-11-3 De Célestin Pedoussaut à Hervé Reynes.....	28
2-12 L'œuvre poétique de Louis Roucoules.....	30
2-13 Une interview d'Hervé Reynes (1911-1917) réalisée en 1995 par Radio-Clapas.....	32
2-14 Paulette Vincelot.....	37
2-15 Francis D'Hers.....	38
2-16 Le congrès de Figuerolles.....	38
2-16-1 M. Pedoussaut (maire de la commune libre de Figuerolles).....	39
2-16-2 Le père Pierre Blanc, pour la Maisonnée.....	40

2-17 L'histoire des petits magasins.....	40
2-17-1 Du marché de la place Salengro à la rue de Claret, côté impair.....	40
2-17-2 De la rue Fontaine St Berthomieu à la route de Lavérune, côté impair.....	42
2-17-3 La Cité Gély, la Cité d'Urgence et la Grande Maison.....	43
2-17-4 De la maternelle du Docteur Roux à la rue de Metz.....	44
2-17-5 La rue de Metz et le quartier des Saints.....	45
2-17-6 De la Rue de Metz à la rue Guillaume Pellicier, côté pair.....	47
2-17-7 Les rues Guillaume Pellicier, Pagés, Baqué et Figuerolles.....	49
2-17-8 Place Salengro, rues Daru, Palissade et partie haute d'Adam de Craponne.....	50
2-17-9 Rue Bouschet de Bernard, du Père Bonnet, Anterrieu et Legendre Hérail.....	51
2-18 Les établissements Vergne.....	52
2-19 Luigi père et fils, Horace et Jean.....	54
2-20 La roue carrée qui tourne rond.....	55
2-21 Les industries.....	56
2-23 La Paille et Antoine-Jérôme Balard, enfant de Figuerolles.....	59
2-24 Utilisations successives du terrain de la Paille.....	61
2-25 La Paille : le fief du Père Bonnet, par Jean Barascud, de l'Etoile Bleue.....	62
2-26 Jean-Baptiste André Godin, à l'origine de la Grande Maison.....	62
2-27 Les établissements Paulhan.....	64
2-28 La place de l'Eglise dans la vie sociale du quartier.....	64
2-29 L'abbé Joseph Soulier.....	66
2-29-1 Arrivée à Figuerolles	66
2-29-2 La mobylette.....	67
2-29-3 Naissance.....	67
2-30 La Chapelle de la résurrection.....	68
2-31 La maisonnée Saint Joseph.....	69
2-32 L'exposé de l'Abbé Jean-Marie Coursindel, le 20 février 1964.....	71
2-32-1 Présentation de la paroisse.....	71
2-32-2 La Cité d'Urgence.....	72

2-32-3 Les jeunes du quartier.....	73
2-32-4 Le problème des HLM.....	75
2-34 L'Armée du Salut.....	76
2-35 Les écoles publiques.....	78
2-35-1 Les écoles Auguste Comte, Renouvier, Sévigné.....	78
2-35-2 L'école maternelle du docteur Roux.....	80
2-35-3 L'Ecole Pagès.....	80
2-36 Le courrier de Christian Gauffre.....	81
2-37 Le CES du Terrain Gély avec Dominique Calafat.....	83
2-37-1 Les origines.....	83
2-37-2 La banaste.....	85
2-37-3 Les fusées des frères Guibert.....	83
2-37-4 La prof d'espagnol.....	86
2-37-5 Une maladie mortelle.....	86
2-37-6 Mai 68.....	87
2-37-7 Une explosion en classe.....	87
2-37-8 Les tampons anatomiques de M. Hugues.....	87
2-37-9 D'autres souvenirs.....	88
2-38 Construction du quartier.....	88
2-39 La gare Chaptal et l'habitat social individuel.....	89
2-40 La Cité Zuccarelli (la Grande Maison).....	91
2-41 Histoires de vies et architecture : le cas de la Cité Gély	93
2-42 Le Marché du Plan Cabanes.....	95
2-44 Salengro avant et après Cabanes.....	97
2-45 Place Renouvier : avis favorable pour l'aménagement d'un square.....	97
2-46 Naissance d'un quartier.....	99
2-47 Paul et Pierre Artus.....	101
3- Personnages.....	104

3-1 Aline Thomas.....	104
3-2 André Llobet.....	105
3-3 Jean-Claude Perdriel.....	107
3-4 André Lorente.....	109
3-5 Christian Bouillé.....	112
3-6 Christian Laborde.....	114
3-7 Claire et Thierry Almès.....	116
3-8 Georges Doumenc.....	119
3-9 Germaine Gispert.....	120
3-10 Hamid Jarmouni.....	122
3-11 Hippolyte Annex.....	123
3-12 Jo l'Oranais.....	124
3-13 La Marseillaise.....	125
3-14 Lucie Bruel.....	126
3-15 Marc Bel.....	127
3-16 Marguerite Meyer.....	128
3-17 Mattt Konture.....	131
3-18 Miloud Abouhafs.....	132
3-20 Mounir Letaief.....	134
3-21 Maurice Guillaume.....	135
3-22 Pierre Rainard.....	136
3-23 Pierre Sussi.....	137
3-24 René Brel.....	139
3-25 Robert Durand.....	142
3-26 Tané Farré.....	143
3-27 Julien Del Litto.....	144
3-28 Le Père Bonnet.....	146
3-29 L'Abbé Coursindel.....	146
3-30 Lojka Mitrovic.....	146
3-31 Pascal Moisset.....	148
3-32 Dari Boumédiène.....	149
3-33 Madame Plume d'or.....	151
3-34 Kiki Martinez, le maire actuel de la Commune Libre.....	152
3-35 Marcel Fages.....	154

3-36 André Saper.....	156
3-37 Nori.....	158
3-38 Jean-Pierre Raynard.....	160
3-39 Quelques stars de Figuerolles.....	160
3-39-1 Henk Breuker.....	160
3-39-2 Alexandre Cabanel.....	161
3-39-3 Auguste Caulet.....	161
3-39-4 Louis Favre.....	161
3-39-5 Gustave Fournier.....	162
3-39-7 Auguste Comte.....	162
4- Institutions.....	164
4-1 L'école Auguste Comte.....	164
4-2 L'école maternelle du Docteur Roux.....	166
4-3 L'école primaire Frédéric Bazille.....	166
4-4 La Sainte Famille.....	167
4-5 La Croix Rouge.....	169
4-6 La pêcherie.....	170
4-7 La Pleine Lune.....	172
4-7-1. Jean-Luc Lévecque.....	172
4-7-2 Alain Coudène.....	173
4-8 Le Secours Populaire.....	174
4-9 L'Assemblée Chrétienne de Montpellier.....	176
4-10 Le Théâtre Gérard Philippe.....	177
4-11 Le vin noir.....	178
4-12 La librairie Scrupule.....	180
4-13 Saint Pierre.....	182
4-14 Les chemins de fer d'intérêt local	183
4-14-1- Trois gares à Montpellier.....	183
4-14-2- La gare Chaptal.....	184

4-15 Janlux et Valéro.....	185
4-15-1- Jean I, dit Janlux.....	185
4.15.2 Jean II : en selle.....	186
5- Associations.....	188
5-1 ALCI.....	188
5-2 APAJ Centre Gitan.....	190
5.3 De Drôle de Figue à Fignes-N-Roll.....	192
5.4 Ecole Brousse.....	194
5.5 La Chapelle Gély.....	196
5.6 Ev'A.....	198
5.7 Studio Vox.....	199
5-8 La chorale Figuenotes.....	201
6- Tribus.....	203
6-1 Mamé Raymonde.....	203
6-2 Gitans.....	205
6-3 Commerces Maghrébins.....	206
6-4 Rapatriés.....	209
6-6 Immigration.....	210
6-7 Flamenco.....	212
6-8 Terrain Gély.....	214
7- Quartier.....	218
7-1 Gentrification.....	218
7-2 Boucs émissaires.....	219
7-3 Rangement.....	219
7-4 Traces et transition.....	222
7-15 Mon quartier.....	226
7-16 La peur.....	228
7-17 Le square Coursindel et les espaces sans affectation.....	231

8- Relations.....	236
8-1 Identités.....	236
8-2 Présentation de soi.....	238
8-3 L'image.....	240
8-4 Générosité et solidarité.....	242
8-5 Parler local.....	244
8-6 Réaction.....	246
8-7 Le lieu fait lien.....	247
8-9 Lire.....	249
9- Politique.....	251
9-1 Max Weber.....	251
9-2 Pierre Leroy Beaulieu.....	253
9-3 L'associatif.....	255
9-3 Démocratie participative.....	257
9-3-1 Une offre institutionnelle.....	257
9-3-2 Le petit jardin.....	258
9-3-3 Débat.....	259
9-4 Logement social.....	260
9-5 Mixité.....	263
9-6 L'Education Populaire.....	265
9-7 Elèves et territoires. La cité Gély.....	266
10- Stratégies.....	269
10-1 Pierre Sansot.....	269
10-2 Alerte rouge.....	271
10-3 Spiritisme.....	278
10-4 Journaliste et/ou sociologue.....	280
10-4-1 Hussard noir.....	280
10-4-2 L'Hérault du Jour.....	281

10-4-3 Le quatrième pouvoir.....	282
10-4-5 Les contraintes d'un journaliste.....	283
10-4-6 Centralité souterraine.....	285
10-4-7 Fakir.....	287
10-4-8 Conclusion partielle.....	288
11- Biomasse.....	289
11-1 Chaîne Alimentaire.....	289
11-1-1 Paradoxe et métaphore.....	289
11-1-2 M. Soliloke.....	292
11-1-3 Prédation.....	293
11-1-4 Mutualisme.....	295
11-1-5 Interactions.....	297
11-1-6 Compagnons.....	298
12- L'art.....	300
12-1 John Dewey.....	301
12-2 Apollon et Dionysos.....	302
12-3 Sexe appliqué.....	304
13- Conclusion.....	306
13-1 Autopsie.....	306
13-2 Kaléidoscope.....	308
13-3 Hasard.....	309
13-4 Chaos.....	311
13.5 Prévert et Queneau.....	312
13-6 Conclure sans étouffer les perspectives.....	313
14- Index des auteurs.....	314
15- Index des thématiques.....	318
16- Index des URL.....	322
17- Bibliographie.....	327
18- Annexe.....	334

Le Quartier Figuerolles à Montpellier. Imaginaire et lien social

SOMMAIRE

1- Introduction, problématique et méthodologie.....	2
2- Présentation, géologie et histoire.....	7
3- Personnages.....	104
4- Institutions.....	164
5- Associations.....	188
6- Tribus.....	203
7- Quartier.....	218
8- Relations.....	236
9- Politique.....	251
10- Stratégies.....	269
11- Biomasse.....	289
12- L'art.....	300
13- Conclusion.....	306
14- Index des auteurs.....	314
15- Index thématique.....	318
16- Index des URL.....	322
17- Bibliographie.....	326
18- Table des matières détaillée.....	334

1- Introduction, problématique et méthodologie

1-1 Introduction

Quand des éléments d'entrée deviennent des éléments de sortie, quand c'est un processus qui les a transformés, quand enfin une connaissance est produite et qu'il faut en reconstituer la genèse, on s'aperçoit que le champ des recherches n'est pas réductible à des considérations d'ordre formel, mais qu'il intègre bien une dimension « sociétale »¹. Ce que l'École de Palo Alto en Californie avait nommé la « proxémie », ce qui est de l'ordre du proche, le loisir, l'intime, le personnel, tout ce qui semble futile, tout ce qui constitue ou facilite les liens et les communications au sein d'espaces de liberté choisis ou volés, tout ce qui va jusqu'à une évidente forme de flibuste, de concrètes et fugaces zones d'autonomie temporaire (Hakim Bey, 1991²), seront les plus importants témoins de ma recherche.

La proxémie est aussi la distance de sécurité individuelle. Edward T. Hall³ avait constaté que dans les relations entre les animaux, des sphères invisibles définissaient une bulle de protection autour de chaque individu et découpaient l'espace en deux catégories de distances : la distance de fuite et la distance critique. Cette classification nous apporte au moins la certitude qu'il y a, à l'intérieur des « bulles » de Hall, de l'intime bien protégé, du secret, du sacré, quelque chose qui est mis en sécurité. D'où cette première idée qu'il pourrait ne pas être facile d'approcher une chose hautement protégée.

Si alors nous considérons les activités sociales humaines comme « produites par les activités interagissantes des acteurs »⁴, nous conviendrons que c'est la conception que les acteurs se font du monde social qui va constituer l'objet essentiel de la recherche⁵. L'accès à ces phénomènes privés ne peut être obtenu qu'en participant en tant qu'acteur au monde étudié. C'est le postulat d'une méthode, l'interactionnisme symbolique⁶. Sur cette voie, une connaissance sociologique ne peut être élaborée par la simple extraction des données de leur

¹ Ferreol, Gilles et al. 2003, p.130

² Pour Hakim Bey la vraie révolution ne passe pas par une réforme radicale des structures sociales et/ou économiques mais par la libération des individus. Selon lui, la meilleure façon d'y aider est de favoriser la création de zones d'autonomie temporaire (TAZ). Celles-ci peuvent prendre toutes les formes. Le modèle des TAZ, ce sont les îles sur lesquelles les pirates venaient consommer leur butin en fêtes interminables.

³ *La Dimension cachée*, 1966

⁴ Blumer, 1969.

⁵ Coulon, 2007.

⁶ Mead G.H, 1963

contexte afin de les rendre objectives. La règle pourrait être alors d'étudier l'acteur en relation avec la réalité sociale naturelle dans laquelle il vit.

C'est à partir d'une logique de sens commun, déjà incarnée dans une pratique sociale, une ethnométhode⁷, que cette thèse pourrait être bâtie. La richesse du sujet, un quartier populaire de Montpellier et l'importance des enjeux scientifiques que présente son étude ne peuvent faire oublier la difficulté qu'il y a pour le chercheur à stabiliser une posture. Il se doit de respecter l'originalité du terrain, de maintenir un dialogue permanent entre la pensée chercheuse et la réalité étudiée. Sa tâche est de s'efforcer de rendre compte d'un phénomène, de le faire émerger, d'en découvrir les articulations internes et externes et d'énoncer un discours intelligible qui puisse le révéler⁸. Il ne faut pas oublier qu'Ali Aït Abdelmalek⁹ avait déjà signalé que pour poser le problème de l'identité sur un « terrain », la synthèse de ses multiples éléments était inconcevable.

Le quartier Figuerolles, à Montpellier est une société en mouvement. Comment dégager son individualité, qu'est-ce que ses habitants ont donc en commun, quel lien y a-t-il entre cette individualité et une certaine universalité ? Les grands problèmes de l'homme y seraient-ils incarnés dans des visages, des regards et des destinées ? L'existence n'étant, en quelque sorte, qu'une suite d'instantanés éternels qu'il convient de vivre, au mieux, ici et maintenant. Nous tenterons de savoir si tout un chacun n'existe que dans et par le regard de l'autre. Et ce, que l'autre soit celui de la tribu affinitaire, que ce soit l'altérité naturelle, ou le grand Autre qu'est la déité¹⁰.

1-2 Problématique

Le choix d'un sujet de thèse ne se fait jamais au hasard, mais s'inscrit dans une quête complexe. Faire une thèse est un acte de création, qui comme tout acte de création, provoque,

⁷ L'ethnométhodologie, fondée par Harold Garfinkel et Aaron Cicourel au cours des années 1950 et qui s'est développée dans les années 1960, désigne une discipline qui étudie la façon dont des participants à une activité lui confèrent son intelligibilité propre. Il s'agit d'un retournement de perspective par rapport aux méthodes de l'analyse formelle, dans la mesure où l'ethnométhodologie ne vise pas à observer, avec une certaine extériorité, des phénomènes dont elle offrirait une lecture en fonction de concepts discutés au sein de la discipline, mais s'intéresse de l'intérieur à la manière dont se fabriquent les principales caractéristiques observables d'un phénomène. Là où les disciplines conventionnelles rangent le monde social dans des cases appropriées, l'ethnométhodologie cherche à décrire les cases qu'un groupe se donne à lui-même pour ranger les activités du monde social.

⁸ Edgar Morin, 1967, p. 10

⁹ Territoire et profession, 2005, p.45.

¹⁰ De la "Postmédiévalité" à la Postmodernité Michel Maffesoli URL : <http://libertaire.free.fr/Maffesoli02.html> (consulté 07/2012)

certes de la douleur mais aussi du plaisir¹¹. Or, l'art est le domaine de la création. Dans le système philosophique de Hegel, l'esthétique est définie comme une philosophie de l'art, et le but de l'art est d'exprimer la vérité. Le beau est l'Idée sous une forme sensible, c'est l'Absolu donné à l'intuition. Il faut donc, si l'on s'imprègne de cette pensée, savoir formuler des hypothèses et proposer des pistes de réflexion audacieuses, voire peu canoniques, si l'on veut appréhender, en profondeur, ce qui est à l'état naissant.

La volonté d'écrire et de soutenir une thèse en sociologie portant sur un sujet m'impliquant fortement passe par la recherche des outils nécessaires. Dans ce cas précis, Figuerolles, est le quartier « où je suis né », c'est donc de cette identité que je vais rester porteur. Ce travail devient une sorte de crise d'adolescence¹². Il s'assimile à un voyage initiatique qui constitue le témoignage, l'expression extériorisée d'un passage laborieux, conflictualisé, révélant une vérité qui lui est à la fois spécifique, individuelle, personnelle, mais qui est aussi fusionnelle d'un partage émotionnel qui se fait par l'intermédiaire d'un imaginaire référentiel. Cette démarche implique l'adhésion choisie à un jeu d'obligations et de sanctions, d'admissions et d'exclusions. Ces différentes dimensions identitaires, bien qu'elles soient sujettes à des changements stratégiques et qu'elles restent toujours flexibles¹³. ont deux fonctions essentielles : clarifier l'altérité, et multiplier les affinités.

Ces mêmes dimensions identitaires ouvrent une véritable « Stargate¹⁴ », une porte de communication entre des mondes parallèles. Le monde, les mondes du prochain, celui dont j'attends pourtant, même s'il désapprouve ce que je fais ou ce que je dis, qu'il m'approuve d'exister¹⁵. Le prochain, c'est bien la double exigence du proche et du lointain comme il est écrit dans la Bible au chapitre 10 de l'évangile de Luc à propos du Samaritain : proche parce qu'il s'approcha, lointain parce qu'il demeura le non-Judéen qui, un jour, ramassa et soigna un inconnu blessé sur la route.

Il y a un rapport entre l'art de comprendre et celui de rendre compréhensibles les choses de la vie¹⁶. A cette fin, l'outil de communication qui permet de transmettre le message et les

¹¹ Sophie Boutillier, Alban Goguel d'Allondans, Dimitri Uzunidis - p 54

¹² Bizouard, Paul 2008, p. 116.

¹³ Josiane Letellier Québec français, n° 146, 2007, p. 77-79.

¹⁴ Emmerich, 1994, URL : <http://stargate.mgm.com/> (Consulté : 07/ 2012)

¹⁵ *Cités*, n°33, 2008/1. La philosophie du proche, le socius et le prochain. URL : <http://olivierabel.fr/critique-du-sujet-delie/la-philosophie-du-proche.html> (consulté 07/2012)

¹⁶ Maffesoli M., 2011, URL : <http://ebookbrowse.com/morale-ethique-deontologie-maffesoli-pdf-d181473271> (consulté 07/2012)

connaissances dont il est porteur, le langage, ce produit de la culture (c/f l'hypothèse Sapir-Whorf¹⁷ (HSW) est composé de mots que l'on pourrait considérer comme « vivants ». Ainsi, certains d'entre eux changent complètement de sens au fil des usages et des à peu près. Le mot *hérétique* est ainsi défini par le dictionnaire Larousse : « qui professe ou soutient des opinions contraires à celles qui sont généralement considérées comme vraies ou justes par un groupe donné ». Il vient du verbe grec *haireo*, qui signifie « choisir ». Étymologiquement, un hérétique est « quelqu'un qui choisit ». Alors choisissons...

1-3 Méthodologie

Redonner aux mots leur « orthodoxie », c'est tracer une frontière entre ce qui est exact, conforme (orthos), mais qui n'est pas forcément l'idée majoritaire (doxa), et entre ce qui s'éloigne de l'exactitude. Il faut rappeler que l'étude des objets observables et leur classification ont pris le nom d'histoire naturelle au XVI^{ème} siècle. Cette classification, dans ce cas précis, est rendue possible par l'appartenance commune des choses et du langage à une représentation mais aussi par l'analyse des représentations qu'effectue spontanément le langage ordinaire et que la science n'a alors plus qu'à clarifier (Olivier Delobel¹⁸, 2004). Or : « L'histoire naturelle n'existe comme tâche que dans la mesure où les choses et le langage se trouvent séparés. Elle devra donc réduire cette distance pour amener le langage au plus près du regard et les choses regardées au plus près des mots »¹⁹.

Après la nécessaire précision du mot, comment rendre compréhensibles les choses de la vie si l'on ne prend garde de se libérer de l'opinion dominante englobante, de cette « doxa », porteuse de dogmes et de moralisme, contraignant à transmettre et retransmettre une forme de « devoir être », à réciter des psaumes convenus ? Le réel, le vivant, échappent alors à toute approche savante, eux et leurs composantes les plus importantes, celles qui sont festives et oniriques, qui sont constituées de passions et d'émotions partagées, celles qui sont au cœur de la vie sociale, celles qui participent des nouveaux moyens de communication, comme celles

¹⁷ En linguistique et en anthropologie, l'hypothèse Sapir-Whorf (HSW) soutient que les représentations mentales dépendent des catégories linguistiques, autrement dit que la façon dont on perçoit le monde dépend du langage. Cette forme de relativisme culturel appliqué au langage a été développée par l'anthropologue américain Edward Sapir (1884-1939) puis défendue de façon radicale par son élève, Benjamin Lee Whorf (1897-1941).

¹⁸ La classification dans Les mots et les choses. Contribution de Olivier DELOBEL Site Philagora URL : <http://1libertaire.free.fr/FoucaultClassification.html> (Consulté 07/2012)

¹⁹ Foucault M., 1966. p.144

qui se vivent très traditionnellement autour d'un étal de fruits et légumes au marché de la place Salengro, auprès d'un dealer local, d'un policier municipal maniant son carnet à souche ou encore avec une (un) prostitué(e). Soyons hérétiques...

Nombre d'écrits et d'analyses, ayant traité du quartier Figuerolles à Montpellier ont fait allégeance à une morale instrumentaliste de la réalité sociale. Pétris de bons sentiments, ces travaux ont permis accessoirement à certains journalistes de les prendre à contre-pied sur les thèmes qui font les beaux jours de la doxa sécuritaire. Le *cogito ergo sum* cartésien devient alors sous leur plume un déliquescence *odi ergo sum*, je hais, donc je suis. Je hais les jeunes dealers fauteurs de troubles, je hais les bobos qui font monter les prix de l'immobilier, je hais les épiceries de nuit et les terrasses de bar pour leur tapage nocturne, etc. Pour pouvoir se situer entre « comprendre » et « rendre compréhensible », pour pouvoir appréhender le rapport existant entre ces deux énoncés, il faut mettre à jour un principe, même s'il est instable, c'est celui qui régule l'action et délimite l'imaginaire caractérisant tout être-ensemble ; celui que Saint Thomas d'Aquin a nommé « l'habitus »²⁰ en nous renvoyant aux catégories d'Aristote, qui le définissent comme une manière d'être « ayant de la durée et de la stabilité, étant difficile à mouvoir », plus durable donc que tout type d'émotion passagère dont l'on pourrait qualifier nombre de « tranches de vie » sur lesquelles nous faisons reposer nos théories. Et pourtant...

L'éclatement postmoderne de l'individu en une personne plurielle, polyculturelle, se manifeste aussi par l'existence d'une mosaïque de communautés, de tribus hétérogènes, formant un ensemble qui pourrait être à l'opposé d'un habitus « stable », celui que nous définissions précédemment. C'est que cette stabilité que nous évoquions existe bien, mais elle doit être cherchée autrement, ou plutôt ailleurs : dans un monde où les paradoxes sont devenus des paradigmes.

Être de Figuerolles, c'est se détacher du lointain, afin de s'attacher à un lieu partagé avec d'autres ; un lieu qui fait lien. C'est ainsi que du paradoxe (cette prise de position contraire à l'opinion commune, à la doxa), naît le paradigme, un modèle cohérent de vision du monde, une éthique axée sur le présent, à la fois immanente et « polythéiste », en attente d'un monde à venir et matérialisant un « pouvoir être » édifié à partir de l'enracinement au sein du

²⁰ Thomas d'Aquin, *Summa Theologica*, I et II, question 49, art.3a, *Principium importans ordinem ad actum*.

quartier. C'est bien vivre ensemble des expériences collectives, « vibrer » ensemble, participer magiquement, mystiquement à ce que Durkheim appelait les « effervescences communautaires »²¹, que signifie cet enracinement dynamique. La morale qui lui sert de filigrane en est un « devoir être », aux valeurs abstraites et éternelles, sa déontologie partagée met l'accent sur le vécu quotidien. Ce vécu quotidien, ce « banal », c'est bien là ce qui constitue le terreau à partir d'où croît la vie sociale, sous la forme d'un « vouloir être » qui alors apparaît sous la forme d'une exigence prioritaire.

2- Présentation, géologie et histoire

2-1 Géologie

Il va nous falloir faire un immense voyage dans le temps pour commencer l'étude de Figuerolles. En effet, nous allons voir que la nature du sol sur lequel s'est édifié ce quartier à une grande importance.

Il y a 11 millions d'années, la mer se retire du golfe du Lyon. Dans la zone de territoire qui nous concerne, elle sera remplacée par un grand delta, plus ou moins marécageux, qui perdurera 9 millions d'années, avant de s'assécher, il y a « seulement » deux millions d'années. Pendant tout le temps de leur présence, les eaux déposeront une couche de sable, les sables « astiens » (du nom de l'ère géologique durant laquelle ils se sont déposés), qui pourra atteindre jusqu'à vingt mètres d'épaisseur, puis une couche d'argile et de marnes. Mais, à Figuerolles, la dernière couche d'argile, emportée ici et là par l'érosion, va être très mince à certains endroits, découvrant ainsi les sables. La caractéristique principale des sables astiens, c'est qu'ils se comportent un peu comme une éponge ; ils emmagasinent l'eau que leur apportent les pluies, les ruisseaux et les rivières. Ils ont constitué une nappe d'eau très exploitée encore aujourd'hui, c'est la nappe astienne.

L'argile, le sable et l'eau sont donc trois éléments d'une grande importance pour Figuerolles. L'argile sera exploitée au XIX^{ème} siècle (tuileries et briqueteries), le sable pour la construction (carrières rue Pagès, rue Reynes, rue Anterrieu) tandis que l'eau sera utilisée bien avant, notamment, bien sûr, pour l'arrosage des jardins.

²¹ Cuin Charles-Henry 2001

2-2 Estorc de Figuerolles

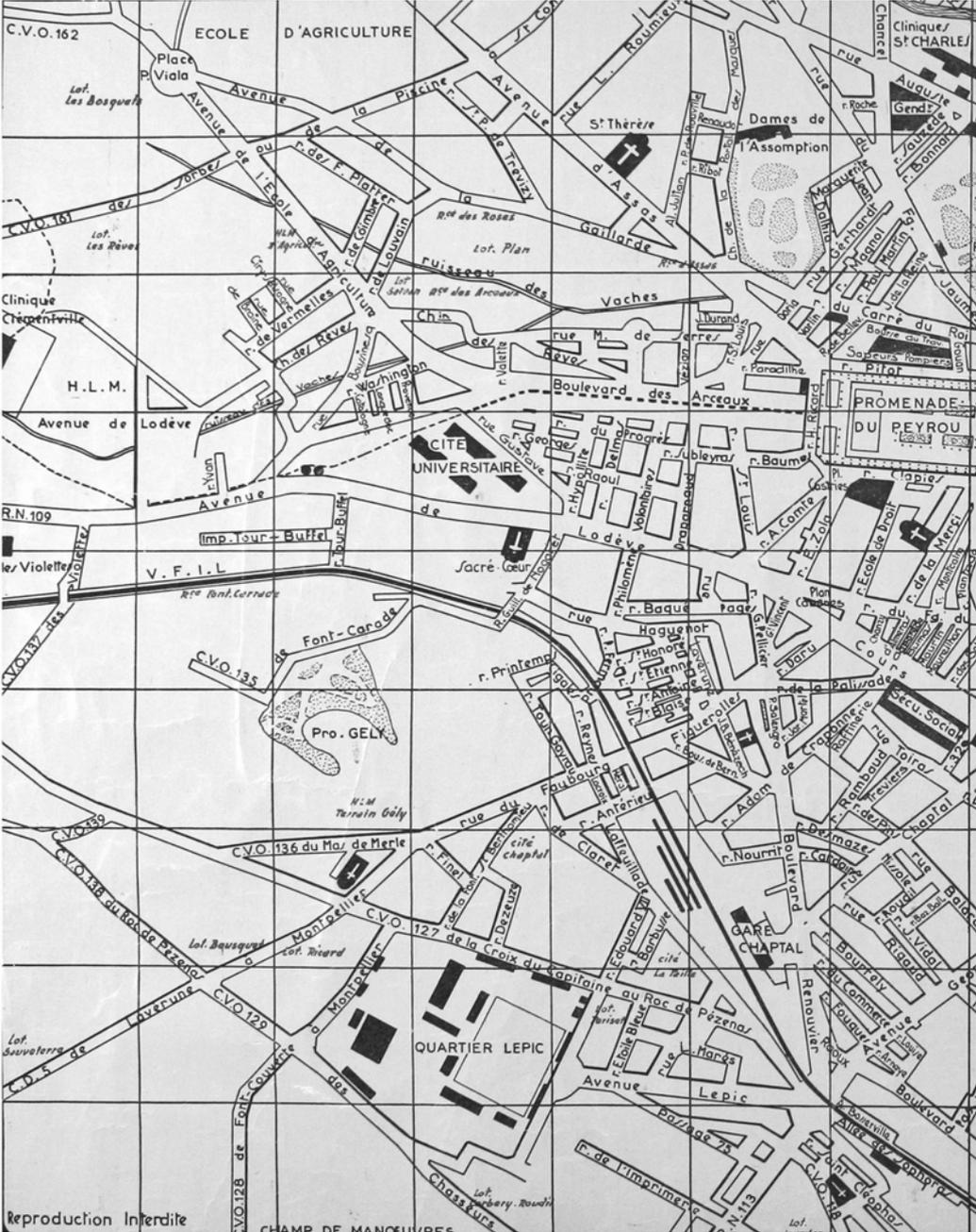
En 1929, *le Guide de Montpellier*, édité par le Syndicat d'Initiative, nous présente ainsi le faubourg Figuerolles : « Par la rue Émile Zola, anciennement rue de la gendarmerie, on accède au plan Cabanes, progressivement agrandi par voie d'alignement, et au centre duquel se trouve une fontaine-bassin avec jet d'eau (provenant de la source de Font-Carrade). Cette place tire son nom du baigneur (tenancier de bains publics) de la fin du XVIII^e siècle qui exploitait son affaire (actuellement, c'est une auto-école). Du plan Cabanes donc, part la populeuse rue du faubourg Figuerolles, du nom d'une famille qui existait déjà au XII^e siècle, et dont un descendant, au XVIII^e siècle, Estorc de Figuerolles, était le propriétaire d'un mas situé après le faubourg, sur la route de Lavérune, non loin de la clinique du Professeur Émile Tédénat (au Clos de l'Étoile, sur le chemin du Mas de Merle, au Roc de Pézenas). En son mas, Estorc accueillit en 1785, Necker, sa femme et sa fille, la future Mme de Staël, venus pour cause de santé passer l'hiver à Montpellier. »

La lignée des Figuerolles est fort ancienne, elle est citée dans les archives de Montpellier depuis 1180 avec Jean de Figuerolles, puis Etienne (ou Stéphane) de Figuerolles, écuyer de Montpellier, (plusieurs fois cité dans le Mémorial des Nobles de 1250 à 1279), frère d'Alix de Figuerolles et de Françoise de Figuerolles (une religieuse). On retrouve ensuite Marc de Figuerolles (1320), qui occupera régulièrement la charge de consul de Montpellier. Au XVIII^e siècle, Jean de Figuerolles et Anne Senard Paquier, tous deux riches marchands de draps, molletons et serge (laine tissée) donnent naissance en 1750, rue de l'Aiguillerie, à Thomas Louis Joseph Estorc de Figuerolles. Ce dernier s'engagera auprès du roi Louis XVI. Il fera partie des gardes du corps du roi au sein des compagnies écossaises. L'histoire ne terminera mal pour Estorc de Figuerolles : il sera guillotiné à Paris en 1794 sous l'inculpation de « garde du tyran ».

La notoriété d'Estorc de Figuerolles et sa richesse foncière dans une zone située à gauche en montant la rue du Roc de Pézenas, ont abouti à faire en sorte que ce qui s'appelait le chemin de la Vérune à Montpellier prendra le nom de Figuerolles. La forme Figairolles, à moitié francisée, apparaît dans l'Indicateur des îles de la ville de Montpellier comme nom du

faubourg en 1838. En 1853, la forme écrite y est entièrement francisée, c'est la rue du faubourg Figuerolles.

Figuerolles dans la ville en 1960



2-3 Les rues de Figuerolles

L'occasion pour nous d'évoquer rapidement ces quelques personnages qui ont donné leur nom à nos rues. Le général Vincent était un enfant de Montpellier. Il partit comme volontaire le 30 juin 1792 dans le premier bataillon des Pyrénées-Orientales.

L'hygiéniste et anatomiste Henri Haguénot (1687-1775) est un scientifique brillant du XVIII^e siècle qui possédait un jardin dans la rue qui a pris son nom.

Guillaume Pellicier a été un des évêques de Maguelonne. Un évêque pas ordinaire, qui connut à la fois la gloire et le malheur. Après une carrière reconnue il sera accusé d'avoir entretenu des relations avec une italienne et évincé de Montpellier. Né en 1498, il décédera vers l'an 1568, au château de Montferrand, situé à Saint Mathieu de Trévières, où il s'était retiré afin de se mettre à l'écart, disait-il, de « la confusion du monde ».

A la fin du XVII^e siècle, les jardins du faubourg Figuerolles se couvraient peu à peu de constructions. La famille Martel en était propriétaire d'un grand nombre. A partir du XIX^e siècle, Blaise Martel décida de les organiser. Il nomma les rues qui existaient entre ses parcelles construites et non construites. Il leur donna des noms de saints qui étaient les patrons de lui-même et de ceux de sa famille. St Blaise, St Honoré, St Antoine, St Etienne, St Joseph.

Ces rues étaient perpendiculaires à la rue Martin, le nom d'un horticulteur lui aussi propriétaire de terrains sur ce site. Cette rue a depuis changé deux fois de nom : d'abord appelée rue de Lavérune, elle deviendra plus tard rue du Père Fabre, le fondateur de La Maisonnée St Joseph. De l'autre côté de son espace, en parallèle à la rue Martin, Blaise Martel baptisera la voie rue du Nord, ceci en raison de son orientation. Le 6 octobre 1841, Blaise Martel achète à M. Léon Chivaud, un jardin qui lui permettra plus tard d'ouvrir une rue supplémentaire sur le faubourg Figuerolles qu'il nommera en 1852 rue Napoléon. Il la cédera ensuite à la ville. En 1869, les habitants de cette rue demandent à la municipalité de supprimer les trottoirs, la rue étant trop étroite pour la circulation des charrettes. En 1870, la municipalité change le nom de la rue Napoléon. Elle y préfère le nom de rue de Metz, en raison des s tragiques que traverse alors la France.

Qui étaient historiquement les Saints du quartier des Saints ? Dans le réseau figuerollien, nous avons trouvé un spécialiste du sujet. C'est Roger Cortina i Farras²². Il tient maintenant à Berga, en Catalogne, un magasin spécialisé dans les objets liturgiques, la vente et la restauration d'images religieuses et les ex-voto.

Roger Cortina i Farras : « Saint Blaise, c'est Blaise de Sébaste, un médecin et évêque martyrisé sous Licinius en Arménie en 316, par l'ordre d'Agricola, gouverneur de Cappadoce. On croit que saint Blaise intercède dans les cas de maladies de gorge, surtout quand des arêtes s'y sont enfoncées.

« Saint Honoré (mort le 16 mai 600) est le patron des boulangers et des pâtisseries. Quand ce jeune homme dissipé, paraît-il, annonça à sa nourrice qu'il voulait devenir prêtre, elle était en train de faire cuire son pain. "Et quand ma pelle aura des feuilles, tu seras évêque !" se moqua la brave femme. Sous ses yeux ébahis, la pelle se mit à reverdir... »

« Saint Antoine naquit vers 1195 à Lisbonne. Il devint le saint national de ce pays, dont les explorateurs le firent connaître au monde entier. Il est ainsi le patron des marins, des naufragés et des prisonniers. L'idée d'invoquer Saint Antoine pour retrouver les objets perdus vient du fait qu'un voleur qui lui avait dérobé ses commentaires sur les Psaumes se sentit obligé de les lui rendre »

Le personnage de Saint Étienne, premier martyr de la chrétienté, apparaît comme étant à l'origine du culte des saints. Juif helléniste converti au christianisme, il sera lapidé. Les écrits font d'Étienne un véritable thaumaturge.

Saint Joseph désigne plusieurs saints chrétiens mais il s'agit ici de Joseph le Juste qui est né vers l'an 35 avant J.-C. et mort en l'an 30 après J.-C. Il est l'époux de Marie de Nazareth et le père nourricier de Jésus-Christ. Il est fêté le 19 mars. Il est le saint patron des familles, des pères de famille, des artisans et des travailleurs. »

²² URL : <http://www.zenobitaedicions.com/autors.php?id=63> (consulté : 07/2012)

Quelques autres noms de rues : Claret, du nom d'une famille de propriétaires riverains, Jules Legendre Hérail, un sculpteur né à Montpellier en 1796, dont on peut voir les œuvres aux musées du Louvre et de Lyon. Auguste Anterrieu, un juriste né à Gigean en 1862, mort à Paris en 1952, qui fut conseiller municipal à Montpellier en 1897. Tour-Gayraud, nom officialisé en 1904 : Gayraud était le nom du propriétaire qui gérait une tuilerie voisine. Adam de Craponne était un ingénieur né à Salon (1527-1576) qui construisit le canal d'irrigation de la Durance au Rhône. Paul Lacroix est un parisien plus connu sous les pseudonymes de P. L. Jacob ou du Bibliophile Jacob (1806-1884), un écrivain français dont la réunion des ouvrages semble représenter la vie de plusieurs hommes. Bouschet de Bernard est le nom d'une famille de viticulteurs locaux au XIX^e siècle (Jean-louis, père et Henri, fils). Saint Berthomieu est un dérivé de Barthélémy ou Bartholomé, nom popularisé par l'un des apôtres du Christ, dont le martyr aurait été particulièrement horrible, puisqu'il fut écorché vif. Ce nom a été donné au chemin qui conduit à la source du même nom, située à l'extrémité de l'ex caserne Lepic (du nom du général montpelliérain Louis Lepic (1765-1821). Pierre Fermaud était propriétaire du terrain qu'il céda à la ville pour la création de la rue à laquelle on donna son nom.

2-4 Vie quotidienne et petite histoire de la commune

Robert Burnand est un homme de lettres. Il est né à Montpellier le 14 février 1882, rue Fabre, juste derrière le musée du même nom et décédera à Paris, le 28 janvier 1953, au cours d'une bénigne opération chirurgicale qui a mal tourné. Ami du Père Bonnet, le curé de Figuerolles, il publia en 1947 un livre (qui fait partie de mes archives familiales) dont le titre est tout un programme : La vie quotidienne en France de 1870 à 1900²³. Une période d'importance puisqu'il s'agit de la première moitié de la Troisième République. De grands s'y bousculent, des personnages marquants en émergent. Mais que se passait-il dans les villes et notamment à Montpellier, à l'écart de toute cette agitation ?

Pour R. Burnand, la province, ce n'est pas la mort, ni la stagnation, mais l'immobilité. On n'y bouge pas, nous dit-il. Personne ne bouge. Où irait-on, d'ailleurs, et comment ? La limite du déplacement, nous dit-il, se mesure à la capacité de l'accomplir, sans crever les chevaux. On a sa maison de campagne, à moins de 10 ou 12 kilomètres de la ville. C'est dire que, lorsqu'on ferme sa résidence citadine, on ne change pas d'horizon. Les jeunes gens, que leur

²³

Burnand R. 1958 -

service militaire ou leurs études emmènent loin de chez eux, peuvent se piquer d'avoir vu autre chose, mais, dans l'immense majorité des cas, ils ne pensent, leur congé terminé, leurs diplômes en poche, qu'à retourner « au pays ». Un voyage à Paris ? C'est toute une affaire, et de quoi parler des lustres durant. Un voyage à l'étranger ? Pourquoi pas sur la lune ?

Au sud de la Loire, le patois est maître, nous explique R. Burnand. On n'y parle que le dialecte local, qui varie de région à région, parfois de département à département, mais garde ses caractéristiques de formation et de syntaxe, les mêmes dans le Midi tout entier. L'accent change en fonction de choses insaisissables : le climat, la nature géographique des lieux... Ici doux et là rude, ailleurs rocailleux et plus loin grasseyant, mais toujours sonore. Pour R. Burnand, il est important de constater ces faits à cette période parce qu'elle va marquer leur modification ou leur disparition. La vie « statique » des provinces va se terminer avec l'apparition de l'automobile mais aussi par la dispersion des jeunes conscrits à travers la France, et écrit-il en 1947, tout ce qui était vrai il y a cinquante ans paraît aujourd'hui relever de l'histoire ancienne.

On ne se marie que rarement en dehors de sa province, pas plus qu'en dehors de sa religion. Tout le monde en ville se connaît, même si tout le monde ne se salue pas. Les moindres incidents prennent des proportions d'événements, et parfois de catastrophes. Derrière chaque croisée, guettent des regards curieux ; de perfides miroirs permettent de voir sans être vus. Les réputations sont à la merci d'une rancune, d'un potin. Le commerce local suffit aux besoins de chaque ville. Peu de concurrence, point de publicité, qu'on appelle encore de la « réclame ». Chaque magasin a sa clientèle, chaque famille ses fournisseurs. On ne se fait pas d'infidélités. Le recrutement diocésain du clergé, le développement des écoles d'instituteurs assurent la persistance de l'esprit régional. En revanche, et ceci est nouveau, le cadre de l'administration se modifie sans cesse. Il est rare qu'un officier fasse toute sa carrière dans la même ville ou la même région. En prenant du galon, il déménage. La population sent, plus ou moins confusément, que la présence d'un bataillon lui apporte aussi un renouvellement d'air, un souffle de l'extérieur, des modes, des habitudes venues d'ailleurs, de Paris...

Si les villes françaises semblent différentes, elles sont pareilles cependant. Toutes ont leurs vieilles églises, leurs statues de grands hommes, des cafés dont les terrasses débordent sur les trottoirs. Elles ont d'antiques hôpitaux, une mairie logée à l'étroit sur laquelle flotte un drapeau délavé, un hôtel des postes plus modeste encore. Toutes ces villes ont une rue de la

République, un cours Gambetta, en attendant que d'autres divinités se lèvent au ciel de la popularité. Elles ont des couvents, des casernes, des jardins partout, des potagers dans les faubourgs, des bureaux d'octroi où rêvent des gabelous indolents. Elles ont un cercle républicain, un cercle conservateur, une société de gymnastique, une fanfare, une société savante, deux journaux d'opinion farouchement opposés et qui se mènent l'un à l'autre une rude guerre. Un nouveau venu fait en premier lieu figure d'intrus, un étranger est d'abord tenu pour ennemi. Puis, les bras s'ouvrent. En conclusion, Robert Burnand affirme ceci : c'est l'automobile qui, en supprimant les distances, unifiera, égalisera et changera la face du pays.

2-5 Les vacheries de Figuerolles

1857. Pierre Delsol habite la maison Bougette, au numéro 15 de la rue du Faubourg Figuerolles. Il élève là 4 vaches et 4 ânesses. Rue de Lavérune, 7 vaches, un taureau et deux bêtes de somme chez M. Ferrier, 6 vaches et un cheval chez M. Bauysonnade. Au 8 de la rue Guillaume Pellicier, Mme Marie Astier, veuve Combette, élève 3 vaches, au n° 15 Hilaire Ratier en possède 5. Rue du Creux de Boeuf, pas moins de trois vacheries : François Bachalas, Antoine Gonbesse et Louis Baumel. Antoine Dejean s'est établi rue du Faubourg Figuerolles, dans la maison Reynes. François Martens est près de l'ancien octroi, dans la maison Blaise Martel. Tous reçoivent alors ce rapport dressé par le médecin Negret, qui, pour un bon assainissement, les astreint aux mesures suivantes :

- 1- Enlèvement journalier des fumiers
- 2- Fourniture d'une litière suffisante aux animaux.
- 3- Blanchiment annuel des étables au lait de chaux
- 4- Arrosage, tous les quinze jours, du sol de l'étable avec une dissolution de chlorure de chaux.

En 1863 et 1864, Hilaire Ratier demande le transfert de sa vacherie au numéro 4 de la rue Napoléon et M. Ferrier demande lui aussi le transfert de sa vacherie comptant 10 vaches et 6 ânesses au numéro 7 de la rue Daru malgré les protestations des riverains.

En 1868, Pierre Sonnal souhaite établir une vacherie rue St Berthomieu.

En 1870, les frères Balestier demandent l'autorisation d'établir une vacherie de 7 vaches à la rue Haguenot, maison Belugon, et M. Ollier, une vacherie de 2 bêtes à l'extrémité du

faubourg Figuerolles entre les propriétés des sieurs Reynes et Cardaire, le premier propriétaire d'une tuilerie et l'autre jardinier.

En 1873 et 1874, Pierre Bresson souhaite le transfert de sa vacherie du Cours Gambetta à la rue Palissade, dans une maison appartenant à Blaise Martel et Jean Ferrier demande l'autorisation d'installer une vacherie limitée à 18 vaches, au 15 de la rue de Metz dans une autre maison de Blaise Martel.

Entre 1875 et 1879, Noël Dejean, laitier de profession, installe sa vacherie au 21 de la rue Guillaume Pellicier ; Pierre Delsol en installe une de 3 vaches au 7 de la rue Général Vincent.

En 1886, l'ouverture d'une vacherie est autorisée au sieur Combettes, au 25 de la rue Palissade (maison Martel). Une autre vacherie sera autorisée au sieur Eyrat, au 17 de la rue de Lavérune.

En 1887, l'ouverture d'une nouvelle vacherie est autorisée au sieur Hugon, rue Haguenot.

En 1889, La veuve Delsol est autorisée à ouvrir une vacherie au 26 de la rue de Lavérune.

En 1890, Lazare Castel ouvre une vacherie de 2 vaches rue Pierre Fermaud.

En 1891, M. Campredon est autorisé à établir sa vacherie de 2 vaches au numéro 21 de la rue de Metz. L'écurie est aérée par un portail donnant sur la rue de Metz et une fenêtre sur la rue St Etienne. La même année, Boularot ouvre sa vacherie au 7 de la rue Guillaume Pellicier.

Entre 1892 et 1898, Benoît Astruc demande une autorisation pour l'impasse Gayraud, puis pour le 61 Fg Figuerolles (9 vaches). Adrien Resseguier pour 3 vaches rue Pierre Fermaud, M. Galtier pour 3 vaches également rue Tour Gayraud. M. Tronel Jacques sollicite une autorisation pour 5 vaches au 8 de la rue Haguenot. M. Montals installe une vacherie de 8 bêtes au numéro 71 de la rue de fg Figuerolles.

En 1893, Paulin Galtier tient sa vacherie dans la maison Goubert, rue Tour Gayraud..

En 1896, rue Legendre Hérial, Nicolas Richard installe ses bêtes. M. Delsol est au 12 de la rue du faubourg Figuerolles (12 bêtes). Séraphin Frasse élève 10 animaux au 21 de la rue Haguenot, tandis que Bernard Ganibenq est au 6 de la même rue avec presque autant de vaches.

En 1900, Pierre Randier possède 5 vaches au numéro 6 de la rue Bouschet de Bernard.

En 1901, M. Taulemesse reprend la vacherie de Bernard Ganibenq, au 6 de la rue Haguenot.

En 1902 s'installe Jules Pons avec ses vaches, dans une maison qui communique entre la rue Fontaine Saint Berthomieu et le faubourg Figuerolles (n° 83).

En 1904, M. Guibert déclare posséder 5 animaux au 31 de la rue de Lavèrune. Auguste Souque reprend la vacherie de M. Pierre Randier, 6 rue Bouschet de Bernard.

Le laitier Guibert est autorisé à établir une vacherie de 5 vaches au 31 de la rue de Lavèrune et M. Souque une vacherie de 12 bêtes au 6 de la rue Bouschet de Bernard.

En 1905, Benoît Astruc est autorisé à établir sa vacherie de 9 vaches au 76 Fg Figuerolles et M. Crouzet , une vacherie de 7 vaches au 54 du Fg Figuerolles.

En 1908, Alfred Causse est autorisé à établir sa vacherie impasse tour Gayraud à la maison Reynes.

En 1906, c'est André Crouzet qui reprend la vacherie établie par M. Delsol au 12 de la rue du faubourg Figuerolles, tandis qu'Henry Crouzet possède 7 vaches au n°54 du faubourg Figuerolles.

En 1908, nous retrouvons la trace de la vacherie d'Alfred Causse, impasse Tour Gayraud, dans la maison Reynes. L'autorisation d'exploitation sera limitée à six vaches au maximum.

Un document plus précis que le précédent lui est adressé, ainsi qu'aux autres éleveurs. En voilà le contenu :

« Il est formellement interdit de vendre du lait provenant de vaches phtisiques (atteintes de tuberculose). Le sol de l'écurie sera pavé en entier avec pente de 2 à 3 cm par mètre, de la crèche (la mangeoire) à la rigole. La rigole sera établie à 3 m du mur et à 2 m 40 cm de la crèche. Elle sera en maçonnerie étanche et présentera une élévation de 10 cm. Il sera établi des cheminées d'appel afin d'assurer une aération suffisante. Il est formellement interdit de faire écouler les urines sur la voie publique. Elles seront évacuées dans l'égout par un conduit dallé, couvert et étanche. A défaut, elles seront recueillies dans un réservoir étanche d'une capacité suffisante et transportées tous les matins avant sept heures jusqu'à l'égout le plus voisin, au moyen d'un tonneau en bon état hermétiquement clos. Une litière abondante devra toujours être placée sous les animaux et dans la rigole. Les fumiers devront être enlevés tous les jours pendant les mois de juin, juillet, août et septembre ; tous les deux jours au moins les autres mois. L'écurie devra être balayée et la rigole lavée tous les matins. Les murs devront être crépis et blanchis deux fois par an, en mai et en novembre ».

En 1909, la vacherie d'Alexandre Palous, de la rue Fontaine Saint Berthomieu est reprise par Adrien Gleize.

En 1910, Justin Vic exploite une vacherie 8, rue Guillaume Pellicier et Joseph Montals 7 vaches au 16 de la rue Desmazes.

En 1911, Audinot Etienne reprend la vacherie créée par Benoît Astruc au 76 du faubourg Figuerolles. Mme veuve Palous est, elle, installée avec cinq animaux au numéro 79 du faubourg Figuerolles.

En 1913, La veuve Rocanière sollicite le transfert de sa vacherie de 7 bêtes à la rue fontaine St Berthomieu à la maison Reynes.

En 1917, en pleine guerre, au moment où se posaient de graves problèmes de ravitaillement, Valéri Pasquino , laitier avait été officieusement autorisé à opérer son installation pour la durée de la guerre..

En 1920, le Préfet demande l'autorisation définitive pour un établissement de 42 vaches rue Etienne Cardaire. Celle ci lui est d'abord refusée par le conseil départemental de l'hygiène qui n'accepte plus que des vacheries soient installées dans la partie urbaine de la ville de Montpellier. Le préfet demande de reconsidérer ce rejet en précisant que ce refus entraînait une perte de 500 litres de lait par jour et cela en pleine pénurie. A partir de cette date, tout sera fait pour que les vacheries quittent la ville, en raison des problèmes d'hygiène et de santé publique qu'elles posent. Il n'y en aura plus une seule à la fin des années 1950.

2-6 Le Réveil Montpelliérain et l'Étoile Bleue

Le Réveil Montpelliérain a été fondé en 1897. Son siège social était domicilié au café d'Antoine Vaysière, 82 Faubourg Figuerolles. Il se définissait comme : « Une société d'instruction, de clairons, trompettes et tambours. Le directeur chef se nommait alors L. Gachenc.

L'Étoile Bleue sous la direction du chanoine P. Bonnet, est au départ (après 1908), une société sportive et de gymnastique. Elle se fixe pour but de « développer par l'emploi rationnel de la gym, du tir et des sports et par la préparation militaire les forces physiques et morales des jeunes gens, de préparer au pays des hommes robustes et de vaillants soldats et de créer des liens d'amitié et de solidarité. Le patronage de l'immaculée Conception s'appellera l'Étoile Bleue comme la société de Gymnastique, et en 1916 l'Étoile Bleue, en tant que Batterie Fanfare est créée.

Jean Barascud, né en 1928, a été comédien et musicien. Également président de l'Étoile Bleue pendant 20 ans, secrétaire depuis 1940, il nous évoque la vie de la société sportive et de gymnastique.

« Le président jadis, c'était un grand personnage de Figuerolles, qui était surnommé Saturnin (Pierre Bresson). Il était plombier, son épouse vendait du vin, à gauche après le pont en montant. Avec la fanfare, on suivait les grandes processions, normalement interdites en ville, mais bon... On partait de la chapelle (Immaculée Conception), on prenait la rue Bouschet de Bernard, puis la rue Anterrieu, la rue de Claret, le faubourg jusqu'au plan Renouvier et tout finissait à la Sainte Famille.

Il fallait des uniformes pour la fanfare. A la préfecture, après guerre, contre des tickets, on pouvait avoir des vêtements. Alors le père Bonnet y est allé demander des tickets pour des pantalons blancs et des chemises bleues. On lui a refusé catégoriquement. Lui ne s'est pas démonté. Il a insisté : « C'est pour mes enfants ! ». Et il est resté là toute la journée. Au final, la préfecture a cédé, lui accordant 40 chemises et 40 pantalons. Une autre anecdote amusante : il y avait un personnage typique de Figuerolles, sans domicile fixe, dirions-nous aujourd'hui, qui était tous les matins invité à prendre son petit déjeuner avec le Père Bonnet. Or, Mme Rauzy, l'épouse du récupérateur de la rue Palissade, avait offert de riches tissus pour habiller l'autel. Notre SDF, à l'issue de son petit déjeuner, dérobe les tissus et va les revendre à ... M. Rauzy. Lequel, furieux, appelle les gendarmes. Le Père Bonnet est immédiatement parti faire libérer le coupable.

A Figuerolles, il y avait deux fanfares, l'Étoile Bleue et le Réveil Montpelliérain. On se tirait la bourre, mais les musiciens circulaient, de l'une à l'autre. La Chiche, par exemple, le roi du tambour, est passé de l'Étoile Bleue au Réveil puis est retourné à l'Étoile Bleue.

Entre 1920 et 1935, il y avait là une équipe de football, nommée « Bleue Star » (de l'Étoile Bleue). Du football, de la gymnastique, mais aussi du théâtre avec de nombreux jeunes qui avaient entre quinze et vingt ans et dont certains sont ensuite devenus célèbres, comme Robert Florent (1923-2004), ou André Nader (né en 1927).

On organisait de belles fêtes au plan Renouvier, sur des remorques que nous prêtait René Brel, puis on laissait un plateau et les gens nous donnaient ce qu'ils voulaient. L'Étoile Bleue a quitté la Paille vers 1952-1953. On est allé répéter le soir à la chapelle Immaculée Conception, d'abord, puis ensuite dans l'arrière salle du bar Renouvier (l'actuelle Pêcherie).

De là, la mairie nous a attribué la salle du gymnase des Arceaux, où nous cohabitons avec le CEP (le cercle d'éducation physique). Quand ce gymnase a été démoli, nous sommes allés à la Paillade (Maison Pour Tous Léo Lagrange, ancienne maison Baroncelli), puis à la MPT Saint-Exupéry (route de Lavérune), et maintenant à Grammont. »

2-7 Les souvenirs d'Émilie, citoyenne centenaire de la rue Haguenot

Émilie Bonfils est née le 24 janvier 1910 au numéro 23 de la rue Haguenot.

« Je me souviens de la première voiture que j'ai vue dans le quartier. C'était en 1919. Elle était toute en cuivre. Elle brillait, elle était belle...

Quand le temps le permettait, on s'asseyait devant la porte, mais pas seulement pour regarder, aussi pour travailler : à partir de huit ans, avec un œuf en bois, on reprisait les chaussettes ! Il y avait dans la rue, à côté de chez nous, des gens qui allaient chez les viticulteurs gratter le tartre, qui, contenu dans le raisin, se dépose contre les parois des tonneaux. Ils récupéraient aussi la lie de vin, des résidus végétaux qui se déposent au fond du tonneau pendant la fermentation. Je me demande bien ce qu'ils pouvaient en faire ! ». Une question déjà posée à Robert Durand, un autre ancien du quartier, (décédé en 2010) parce que c'était le métier de son père : « La crème de tartre (l'acide tartrique) a été un des grands produits d'exportation montpelliérains. À Figuerolles, ils étaient plusieurs à en faire, qui fournissaient les pharmaciens, les teinturiers, les boulangers et exportaient le tartre jusqu'en Amérique. Quant à la lie de vin, elle était distillée pour fournir de l'eau de vie ; on l'a même utilisée pour conserver de la viande », nous certifiait-t-il.

Émilie continue en évoquant d'autres voisins : « Monsieur Ambielle, toujours rue Haguenot, recevait des bouteilles de lait cachetées. Il en faisait des caillés et du fromage. En bas de la rue, du côté droit se trouvait un magasin extraordinaire, celui de M. Baudran. Il vendait du vin, du bois, du charbon et de l'alcool à brûler. L'alcool à brûler me rappelle un souvenir, parce qu'on s'en servait pour les lampes Pigeon (du nom de leur inventeur en 1884, prénommé Charles). Quand ma petite soeur est née, ma mère l'allaitait la nuit, et il fallait qu'elle y voit. Allumer une bougie, chaque fois, aurait été fastidieux et même dangereux. La lampe Pigeon pouvait être réglée. Ma mère la mettait à l'extrême ralenti et quand ma petite soeur pleurait, elle tournait la molette... »

A l'angle de la rue Palissade, il y avait une droguerie. « Je m'en souviens très bien, on y allait acheter un produit que j'ai toujours trouvé bizarre : des petites pastilles de bleu, dont on disait qu'elles permettaient de conserver le linge blanc. Mettre du bleu pour avoir du blanc, reconnaissez que ce n'est pas ordinaire... Parmi les gens à signaler, il y avait aussi la famille Fontaine, qui, rue Guillaume Pellicier, produisait du sulfate de cuivre ». Encore un élément important que nous rappelle Émilie : l'industrie locale du verdet, toujours en lien avec la vigne. On l'obtenait ainsi : du marc de raisin sur du cuivre produisait du vert de gris qui chauffé et traité donnait le verdet. Le verdet était utilisé pour faire de la peinture verte et en teinturerie.

Émilie nous émeut beaucoup, quand presque en larmes, elle évoque la disparition de sa grand-mère : « Vous savez, à ce moment-là, on nous cachait la mort. Quand elle est décédée, on m'a envoyée quelques jours dans la famille sans me dire la vérité. Après, elle m'a beaucoup manqué. Ma mère partait travailler dans les vignes toute la journée, parfois jusqu'à 7 ou 8 kilomètres de là. C'est ma grand-mère qui s'occupait de moi, qui me racontait des histoires. Mais bien sûr, je suis allée à l'école jusqu'à 13 ans, dans le quartier ; d'abord à l'école maternelle Chaptal, puis à l'école Jeanne d'Arc, aux Arceaux ». Parlons cartable : « On les faisait durer, vous savez. Il y avait un bourrelier, juste là, sur le plan Renouvier. Il réparait aussi les harnais et les ceintures ». Et puis, il y avait le dimanche : « Là, on s'habillait bien et on allait se promener au centre ville... ».

Emilie nous a décrit une vie inimaginable aujourd'hui, un quartier où vaches et chevaux occupaient naturellement les remises, un temps où l'on ramassait des plantes sauvages pour la tisane, mais aussi d'une époque où riches et pauvres étaient déjà bien différenciés, y compris au patronage, où Émilie se souvient avoir été placée, avec ses semblables, sur de petits bancs, à l'écart des enfants de familles fortunées...

Émilie est décédée en 2010.

2-8 Paulette et Fernande racontent leur jeunesse à Figuerolles

Paulette Plantin, née en 1920, et Fernande Mouliet, née en 1918 : « Petites, nous n'avions dans les maisons ni l'eau, ni le gaz, ni l'électricité, mais nos chambres étaient très claires ; on les blanchissait à la chaux. Le soir, après souper, quand il faisait bon, on sortait les chaises dans la rue et on parlait, mais à neuf heures, tout le monde allait au lit ». Les rues étaient alors éclairées par des réverbères à gaz fixés sur des mâts en fonte ou des consoles murales. Les allumeurs de réverbère passaient chaque soir. Ces allumeurs avaient un long bâton muni d'une griffe et d'une lampe à alcool. La griffe servait à ouvrir le robinet de gaz qui était tenu hors de la portée des passants; la lampe à alcool avait pour but d'allumer le gaz...

« Ce qui reste un bon souvenir de notre enfance, c'étaient tous les camelots qui passaient, comme le fromager de la rue Haguenot avec son fromage blanc et son caillé (qu'il était bon...) en sonnait avec sa trompette : tuut tuut (rires). Il y avait aussi Hippolyte, le balayeur, avec son cheval. On mettait les balayures au milieu de la rue et il les ramassait. Les parents nous disaient : si tu n'es pas sage, on va te donner à Hippolyte. On en tremblait ! »

« Pendant la fête, qui durait une semaine, on dansait tous les soirs. Il y avait aussi le cinéma en plein air et les repas à la bougie organisés par la Commune Libre. Personne n'avait de bougeoir alors on apportait une pomme de terre et on plantait la bougie dedans... On participait au carnaval avec la société Violette. C'était un cercle d'éducation physique avec un célèbre moniteur, M. Nègre. On était déguisé sur des chars couverts de fleurs. L'école maternelle du Docteur Roux n'existait pas encore. On allait à l'école Saint Antoine, à la Montadette, à l'angle de la rue Guillaume de Nogaret et de l'avenue de Lodève. Aujourd'hui, c'est une annexe du lycée La Merci du Plan Cabanes ».

Si Paulette tenait un commerce de fioul boulevard de Strasbourg, Fernande travaillait 16 rue Desmazes, à la biscuiterie Flor, qui est devenu le magasin de bricolage Kit, puis accueille aujourd'hui le bureau d'étude des établissements Verdier (spécialistes en béton). « J'y ai été ouvrière, puis contremaître. J'y suis rentrée quand je me suis mariée, à 19 ans, en 1937 et j'en suis sortie à ma retraite, à 55 ans, en 1963. La biscuiterie a fermé peu après. On fabriquait toutes sortes de biscuits, des éventails, des cigarettes, des enrobés au chocolat, etc. ». Avec ses

120 ouvriers, en majorité des femmes, la biscuiterie Flor était un des trois principaux employeurs du quartier Figuerolles qui vont fermer au même moment à quelques années près, anticipant la crise de 1973 : l'usine de mobilier métallique (essentiellement des lits) Rey et Trambly, à La Paille, (125 employés en 1933), et le chemin de fer d'intérêt local (la Gare Chaptal).

Les enfants jouaient avec peu de choses : « On noircissait une poêle et on collait une pièce au milieu qu'il fallait récupérer avec les dents... On s'asseyait en rond et on se faisait passer quelque chose de l'un à l'autre. C'était la bague d'or. Celui qui était au milieu devait trouver qui l'avait... On jouait à saute mouton... On était même arrivées à faire tricoter les garçons, au tricotin... Allez le faire aujourd'hui ! »

Fernande, Paulette et ses amies sont catégoriques : c'est la télé qui a tout changé. Mais pas question de s'en passer aujourd'hui. Seule chose : « Il faudrait qu'il y ait de bons programmes, des films de qualité ».

La grande difficulté d'adaptation pour nos anciennes, c'est la rapidité du monde actuel : « En écrivant et même en parlant, les jeunes vont trop vite pour nous, ils ne finissent pas les mots : la première fois que j'ai lu : cherche appart, sur une annonce, je n'ai pas compris ce que cela signifiait, c'est vous dire ! »

2-9 Les numéros 77 et 79 du faubourg Figuerolles

Au 77, nous explique Robert Taillades, habitaient entre autres les familles Constant et Niel. M. Niel était un des patrons du maquis. M. Constans était un grossiste en épicerie affilié aux Docks Aveyronnais, dont le magasin était à l'angle gauche du bâtiment. Nous habitons à côté, au 79, continue Robert. Le propriétaire, mon grand-père maternel, Alphonse Espinasson, sculpteur sur pierre et maître d'œuvre de l'entreprise Dupuis, possédait aussi le Mas de France, au Terral, mas qui servira de QG au maquis.

C'est là, à Figuerolles qu'ils croisèrent, pendant 2 ans, « le petit Charpentier, un jeune homme charmant », alors âgé de 18 ans. C'était en 1942. Pour cacher qu'il était juif, c'est sous le faux nom de Jacques Charpentier que Georges Charpak était connu dans le quartier et qu'il s'était inscrit au lycée Joffre. « Lui et sa mère sont restés deux ans dans cet immeuble... La maman

était très discrète, elle cousait... On ne savait pas grand-chose, à cette époque, c'était la guerre... un monde trouble ». Mme Taillades se souvient des mystérieux résidents de l'immeuble d'à côté et de cette femme, une couturière qui « *confectionnait de très beaux soutiens-gorge* ». « Je me souviens d'un en particulier... Un jour, j'étais en train d'étendre le linge, sur ma terrasse et j'ai vu cette dame complètement affolée... Elle m'a demandé de lui prêter un sac pour ramasser toutes ses affaires. Je n'en avais pas, alors, avec un drap, je lui ai piqué un grand sac à la machine à coudre... et ils ont réussi à s'enfuir, aidés par tous, par les toits et les fenêtres. Je me doutais bien de quelque chose. Quelques jours plus tard, le couple Niel avec lequel elle entretenait de bonnes relations a été arrêté... Je savais qu'ils étaient dans la Résistance et j'ai compris. » C'est par la Résistance que Georges Charpak avait obtenu des papiers falsifiés. Mais juste après avoir passé les concours pour intégrer les grandes écoles, par imprudence, lors d'une distribution de tracts sur un chantier de jeunesse qui devait partir en Allemagne, il est dénoncé. Lui et sa famille seront finalement repris et mis en prison à Montpellier. Jugé fin 1943, il connaîtra ensuite le camp de Dachau. De retour de l'enfer nazi, sa revanche sur la vie le mènera au Nobel, en 1992.

Quelques autres souvenirs de Mme Taillades : « Quand les allemands ont occupé la zone sud, ils ont commencé par investir la caserne, Cours Gambetta. Les soldats français qui le pouvaient sautaient les murs. Puis, ils venaient ici se changer, quittaient leurs vêtements militaires. Ma sœur et moi, on a vidé toutes nos armoires (beaucoup nous ont ensuite rapporté les vêtements). »

« Notre maison, le numéro 79, a été construite sous Napoléon III. Alphonse Espinasson, le père de Mme Taillades, était un homme qui avait du caractère. Il dirigeait une équipe de maçons hors pair (ce sont eux qui ont construits la Grande Maison, par exemple). Quand il a vu que Constant, son voisin, en 1936, avait édifié sa maison en l'avancant de plus d'un mètre vers la rue et que la sienne se retrouvait alors en retrait, il a construit ces grands balcons (celui du premier étage dépasse même la maison de Constant. Immédiatement, les services municipaux lui ont demandé de les détruire. Il a répondu : « Quand vous détruirez la maison d'à côté, je détruirai les balcons ! ».

« Le lavoir, en face, était un lieu de conflits, parce qu'il n'y avait pas assez de piles. Celles qui lavaient pour d'autres contre rétribution réservaient toutes les piles, et au final se battaient avec les autres lessiveuses. L'une d'entre elles venait même avec deux chiens loups. »

2-10 « 5 juillet 1944 » : les bombardements à Figuerolles

Pendant la seconde guerre mondiale, Montpellier n'a pas été la cible de grands bombardements. Tout de même, des mesures de protection de la population avaient été prises. Aux sons des sirènes, il fallait aller se mettre à l'abri. En l'absence de caves, on avait creusé des tranchées à la villa Élisabeth (emplacement de la cité Gély), au plan Cabanes et il y avait des refuges à la Montadette. C'est Renée, l'épouse de Jean Blésa, celui qui vendait des vêtements au plan Renouvier qui nous raconte : « On habitait rue Anterrieu, on s'est mariés le 4 juillet 1944, et le lendemain, c'était le bombardement à la gare des Prés d'Arènes. Il y avait un train de munitions qui devait normalement être attaqué entre Montpellier et Sète, mais il avait pris du retard et quand les Anglais sont arrivés, le train avait à peine démarré, il était encore au pont de Leyris. Si la majorité des bombes ont atteint leur buts, une est tombée au carrefour de l'avenue Georges Clémenceau, une autre en haut du boulevard Berthelot. Le bombardement a eu lieu aux environs de midi. Nous on était dans un hôtel, et on nous a dit que c'était la gare Chaptal qui était visée. Alors on est vite venus, mais on n'y voyait rien, tant il y avait de brouillards et de fumées. On a entendu des explosions pendant deux nuits (les munitions du train). On nous a dit que des soldats allemands voulaient s'échapper et que leurs officiers leur tiraient dessus. Au final, il y a eu beaucoup de morts. Le STO a été appelé pour creuser des fosses et enterrer les corps dans de la chaux. »

2-11 La Commune Libre de Figuerolles

2-11-1 Dimanche 16 octobre 1947

Pour la première fois, au banquet de la société *Les pétanqueurs de Figuerolles*, M. Louis Roucoules annonce officiellement son intention de créer la Commune Libre de Figuerolles. Il est décidé qu'une première réunion publique aurait lieu le vendredi 7 novembre 1947, à 21 h, au bar de la Victoire. Étaient présents MM. Bresson, dit Saturnin, Pédoussaut, Mignon, Planès, Portal, Gazanhes, Mongiols, Cathala, Roucoules, Tournier, Boulet, D'Hers, Vincelot et Rouquet.

Ce vendredi, donc, un bureau provisoire est chargé de procéder aux formalités administratives. Il est composé d'un président, Émile Gazanhes, assisté de deux assesseurs,

MM. Gouzon et Sablier père, d'un secrétaire, René Vieu, et d'un commissaire, Louis Berthomieu. Il est aussi décidé à l'unanimité que des élections allaient avoir lieu, au scrutin secret, sur une liste de 50 candidats classés par ordre alphabétique, pour élire un conseil municipal composé de 18 membres, que les électeurs désigneraient sur cette liste, en rayant à l'encre ou au crayon ceux des candidats à écarter, ou en faisant précéder d'une croix ceux qu'ils entendraient élire. La date des élections est fixée au dimanche 16 novembre 1947, au Bar Jano. L'ouverture du scrutin se ferait à 8 h, sa fermeture à 18 h. Il est ensuite décidé qu'une soirée artistique organisée par M. Pierre Bresson aurait lieu la veille des élections, salle du Bar Jano à 21h.

Et ce seront près de 450 électeurs qui se rendront aux urnes ! Le mercredi 19 novembre suivant, sous la houlette du doyen d'âge, M. Pedoussaut, au bar Amouroux, se réunissent les 18 conseillers élus chargés de nommer le Maire et de ses adjoints. Il faudra attendre le troisième tour pour que Louis Roucoules soit élu et proclamé Maire de la Commune Libre de Figuerolles. On procède alors à l'élection de ses adjoints. Il y en aura cinq. Dans l'ordre : Célestin Pédoussaut, René Vieu, Henri Sablier (père), Raoul Reynes et Marthe Vincelot. Le conseil décide alors de réserver la première manifestation aux morts des deux guerres et aux martyrs de la résistance. Cette manifestation aurait lieu le dimanche 23 novembre à 10h30. Elle consisterait en une sortie générale des habitants de Figuerolles, précédés du Conseil Municipal et du Réveil Montpelliérain (une fanfare) au monument aux morts et à celui des martyrs de la résistance, avec un dépôt de gerbes de fleurs.

Le 24 novembre suivant, il est organisé une course de vélos pour dames et hommes habillés en dames, départ et arrivée devant l'école du Docteur Roux, mais l'itinéraire traverse toute la ville... Le premier décembre on programme une collecte de charbon pour les déshérités ; le 8 décembre, on vote le versement d'une subvention (argent récolté grâce à la course de vélos) aux grévistes. C'est que 1947 restera une année dramatique en France, marquée par la pénurie et la violence des affrontements sociaux, sur fond de plan Marshall et du début de la guerre froide... Et les réunions se suivent : au café du Renouveau, au Bar Tabarin, au café Pigouche. On organise des lotos, on réunit des fonds, on prépare les cartes d'adhérent, on débat sur les armoiries. M. Roucoules propose de choisir celles d'un certain Constantin Léonard, l'inventeur de l'aïoli, certifie-t-il publiquement... On prépare même le premier mariage, placé sous l'autorité du Code Civil Figuerollien. Il y a des goûters pour les enfants. Au menu des bambins : une orange, une pâte de coing, un sandwich au jambon glacé, deux gâteaux à la

crème et un sachet de bonbons. On vote un secours pour le jeune Gras, citoyen de la Commune Libre, blessé au cours d'un match de football.

Janvier 1948 connaît l'élection de Miss Figuerolles. C'est Mlle Bressol. Mlle Ricard sera élue la reine de la chanson, Mlle Durand la reine de la danse, Mlle Calvet la reine de la couture et Mlle Rigal la reine de l'alimentation. Et puis, c'est le début du fameux carnaval. A Montpellier, il est formé un groupe inter-comités dont tous les adhérents seront subventionnés suivant l'importance des chars fournis. Six représentants de la Commune sont nommés : Roucoules, Gazanhes, Berthomieu, Bresson, Reynes et Calvet. S'y adjoignent pour le M.E.C M. Morane ; pour les pétanqueurs, M. Rouquet, pour le C.E.P : M. Nègre, pour le réveil Montpelliérain M. Delmas et pour l'Etoile Bleue M. Serviole...

2-11-2 De Louis Roucoules à Célestin Pedoussaut

La réunion du 27 janvier 1948, rassemble diverses sociétés de la ville afin de constituer un comité pour l'organisation du carnaval. C'est le premier auquel participe la Commune Libre de Figuerolles. Il se déroule du samedi 7 au mardi 10 février 1948. Le samedi 7, c'est la réception du roi du carnaval. Le dimanche 8, c'est un grand bal populaire. Le lundi, un concours de travestis pour enfants au théâtre municipal. Le mardi gras, grande cavalcade ; rendez-vous des chars à 13 h à Figuerolles. Le cortège est classé en catégories : première, les chars ; deuxième, les camionnettes fleuries ; troisième, les autos ; quatrième, les cyclistes avec remorques ; cinquième, les cyclistes ; sixième, les voitures attelées ; septième, les groupes à pied. On va jusqu'à la Comédie. Après la cavalcade, grand bal populaire, et toute la journée, grand concours de poupées au théâtre municipal, organisé par Mme Suzy Dordé...

Grand succès, donc, qui permet de récolter des fonds qui seront reversés aux malades, aux déshérités. On achètera un bouquet pour une jeune mariée, entre autres actes de solidarité et de gentillesse. On ira même jusqu'à accorder une somme aux enfants de la Commune Libre qui obtiendront leur certificat d'études. Les comptes rendus de réunions sont toujours très précis, très sérieux et font état de discussions serrées. Le 29 mai 1948, c'est la fête de la Commune Libre. Retraite aux flambeaux, avec l'Étoile Bleue et le Réveil Montpelliérain, les deux fanfares du faubourg, qui sera suivie d'un grand bal. Le 30 mai, à midi, chacun apporte son repas pour une grande tablée. Le dimanche après-midi, grands jeux suivis d'un bal, qui est répété le lundi soir. Le groupe de jazz Léo Libert sera installé entre le bar de la Victoire et

l'épicerie Constans. Le hangar de Pezet²⁴ (rue Louis Braille) sert d'entrepôt. Une course de vachettes était prévue au gardiennage mais l'autorisation en a été refusée.

Le 28 septembre 1948, après avoir organisé une collecte, il est remis au père Bonnet deux chemises, 12 mouchoirs, un pantalon et une paire de chaussures. Dans le même temps, se préparent les nouvelles élections. Elles reconduisent Louis Roucoules au poste de maire et donnent lieu à des scrutins très disputés pour les postes d'adjoint. Il est à noter que le nombre de votants (250) a baissé de près de moitié (il faut être à jour de sa cotisation pour pouvoir voter). Des lotos, en faveur des déshérités du quartier, sont prévus dans les quatre cafés du quartier : le bar de la Victoire, le Bar Marius, le bar Jano et le bar du Renouveau. Des poupées seront offertes pour l'arbre de Noël de l'école maternelle du Docteur Roux...

C'est le 17 décembre 1948 qu'une vive altercation oppose M. Hervé Reynes père à M. Roucoules, lequel quitte la salle en demandant que l'on accepte sa démission, mais il revient le 20 décembre. Toutefois, les choses s'aggravent et Louis Roucoules, contesté, abandonne définitivement son poste le 26 avril 1949. Le 4 mai 1949, il soutient Célestin Pedoussaut, qui devient le deuxième maire de la Commune Libre.. Du 13 au 21 mai 1950, la Commune Libre organise la première semaine commerciale. Bal au plan Renouvier le 14, bal le 21 dans le faubourg, repas en commun ce même jour, avec retraite aux flambeaux et... distribution de fleurs bleues ! Dans la foulée, on prépare l'organisation d'une fête à Bionne, le 29 mai. Puis, le 16 juin, c'est le cinéma en plein air qui est sur la sellette, avec l'adoption du jardin Reynes comme lieu de projection. On discute aussi avec le projectionniste, M. Doche, de la marge laissée à la CLF sur le prix des places. Le 17 juillet, la décision d'acheter 100 chaises est prise. Elles seront peintes et marquées aux initiales de la Commune Libre. On affronte les plaintes pour tapage nocturne, les pétitions contre les boulistes, rue de Claret. En décembre 1950 la semaine commerciale devient une quinzaine, à laquelle la Commune Libre est invitée à s'associer, avec une promesse de subvention au bénéfice des oeuvres sociales.

Gaieté, amitié et solidarité restent la trilogie de la CLF, telle que l'expose son Maire, à la réunion du 21 octobre 1952. Et c'est le 2 novembre 1953 que M. Pedoussaut proposera une modification des statuts qui lui sera fatale.

²⁴ Paul Pezet, propriétaire du hangar et d'un champ rue Braille, médecin, pharmacien, qui fut maire de Montpellier de 1901 à 1904, puis de 1908 à 1919.

2-11-3 De Célestin Pedoussaut à Hervé Reynes

C'est le 2 novembre 1953 que Célestin Pedoussaut propose de modifier les statuts de la Commune Libre de Figuerolles. Il souhaite que les élections des administrateurs, au lieu d'être globales, ne le soient que du tiers de ses membres, afin de donner au Conseil la possibilité de prévoir des réalisations à long terme. Malgré l'opposition de Marcel Gervais, qui souhaite lui que les adjoints et le Maire se représentent chaque année, cette proposition est adoptée, à 13 voix pour et 3 abstentions (il y avait deux absents). A la fin de la réunion du 27 novembre suivant, M. Gervais critique encore les nouvelles modalités de l'élection. Il demande que le vote qui avait été fait à mains levées soit refait, mais cette fois à bulletins secrets.

Célestin Pédoussaut accepte, mais précise qu'il posera la question de confiance sur ce vote. Marcel Gervais, furieux, démissionne. Un vote a lieu, au bar de la Commune Libre. Il faut choisir entre la modification apportée par le Maire et ce que souhaite M. Gervais. Sur dix électeurs présents, la proposition de M. le Maire recueille quatre voix, celle de M. Gervais trois et il y a trois votes blancs. Célestin Pédoussaut, qui n'obtient pas la majorité absolue, démissionne. Il remet son écharpe à M. Loubet, le premier adjoint, et la séance se clôture sans aucune autre prise de parole.

Le six novembre 1953, on procède à l'élection d'un nouveau maire et au remplacement de Marcel Gervais. Le premier adjoint, M. Loudet, présente la candidature de M. Hervé Reynes, qui reste la seule. Sur 17 votants, Hervé Reynes obtient onze voix. Quatre se porteront sur Edmond Ricard, une sur Pierre Bresson et il y aura un vote blanc. Hervé Reynes est donc élu. Il propose Pierre Bresson en remplacement de M. Gervais. M. Bresson obtiendra 12 voix, contre trois à Louis Vincelot et deux à Marceau Mongiols.

Et les affaires continuent. Arbres de Noël, cavalcades, quinzaines commerciales, lotos (il y en aura au profit de Mme Veuve Capman, dont le mari, célèbre boxeur et entraîneur, avait trouvé la mort dans un accident de voiture). On organise la fête à Bionne début juin. Parmi les jeux proposés : petits chevaux, loterie, pétanque, lapinodrome, biribi²⁵.

²⁵ Le Biribi, de l'Italien Biribisso, est un jeu de hasard pur. Il s'agit d'une sorte de loterie à choix multiple, semblable à la roulette, importée d'Italie en France au XVIIème siècle. Les joueurs misent sur 70 cases

En novembre 1954, plus de 350 votants plébiscitent Hervé Reynes (il en sera ainsi jusqu'à la fin de la Commune Libre).

C'est le 15 novembre 1956 que l'on trouve la première trace d'expédition de colis aux soldats partis en Algérie. Mais on décide d'envoyer ces colis en janvier pour éviter les encombrements postaux, en informant immédiatement les soldats par courrier. Avec la participation des commerçants, les colis se composent de : 2 boîtes de pâté, 1 boîte de Nescafé, 1 tube de lait, 2 tubes de crème de marron, 1 boîte de beurre, 1 boîte de jambon Olida, 1 paquet de cigarettes, 1 boîte de cigare, 1 saucisson. Les permissionnaires recevront la somme de 1500 F. Le 17 septembre 1957, il est aussi inscrit que la CLF participera à la fête de la Commune Libre de Montmartre (29 septembre), avec un cortège.

Mais, le 17 octobre, rien ne va plus. Les dernières fêtes n'ont pas connu un grand succès. Un débat s'engage. Quelle en est la raison ? Des théories : mauvaise rédaction des tracts, de plus ronéotypés « avec la machine d'un parti politique », pour les uns, des habitants qui se lasseraient de la CLF « sauf lorsqu'il s'agit d'en profiter », pour les autres. On décide de convoquer individuellement les adhérents pour en parler avec eux. Les élections du 27 octobre 1957 voient tout de même passer près de 450 électeurs. Le 25 octobre 1958, un malaise reste perceptible : le conseil municipal sortant est reconduit sans élections, une lettre sera envoyée à chaque adhérent pour le mettre face à ses responsabilités. Le 20 novembre 1958, on remplace le colis au soldat par un mandat de 2 000 F. Un colis sera envoyé à tous les « vieux », comme il est écrit, on leur fournira également du charbon. Les lotos apportent l'essentiel des ressources. Les élections du 12 octobre 1959 n'auront pas lieu, car les quatorze candidats (il en fallait au moins 18) seront considérés élus d'office. Et puis, le 20 juillet 1960, c'est le dernier compte rendu de réunion.

Cette aventure généreuse et festive prend donc fin, lentement, entre 1960 et 1962. Des années de rencontres, de confrontations d'idées, de querelles et d'amitiés. Faisons un rêve, celui du monde solidaire auquel ces gens engagés aspiraient...

numérotées auxquelles sont associés des billets portant le même numéro. Les billets sont placés dans des boules creuses en bois et tirés au sort.

2-12 L'œuvre poétique de Louis Roucoules

Louis Roucoules fut le premier maire de la Commune Libre de Figuerolles. Il nous laisse un recueil de poèmes très émouvants. Il y parle bien sûr d'amour, mais aussi de la guerre, de la solitude et de la mort. Espoir et désespoir traversent ses écrits. Son style est remarquable. Il utilise l'alexandrin : ses vers sont composés de deux hémistiches (ou sous-vers) de six syllabes chacun. Ses rimes sont le plus souvent suivies deux à deux, rarement croisées (pour Rupture, dans la deuxième strophe). On trouve également quelques sonnets, composés, selon la règle, de deux quatrains et de deux tercets, tel celui qui s'intitule : « Aux poètes morts dans la misère... et célèbres aujourd'hui ».

Rupture

Ainsi tu l'as voulu, nous ne nous aimons plus
Tu vas de ton côté et moi vers l'inconnu
L'oubli effacera, où nous sommes passés
Les traces d'un amour qui ne pouvait durer.

C'est terrible après tout, mais il en est ainsi
Il vaut mieux se quitter quand on s'est trop froissé
Car se raccommoder, ce n'est pas là la vie
L'amour est trop menteur lorsque l'on s'est brouillés

Mon Dieu, j'ai trop souffert sur ces charbons ardents
Où vous m'avez placé depuis un certain temps
J'ai été bien patient, souvent trop indulgent
Car je croyais toujours à un revirement

Des lettres en colère, j'en ai assez reçues
Pour me troubler l'esprit ; je n'en recevrai plus.
C'est un bonheur pour moi de pouvoir dire enfin
Je vais espérer fort, le soir et le matin

Tu me remplaceras ? je n'en suis point jaloux
Je ne te suis plus rien, c'est bien juste après tout.

Ce que je deviendrai ? Ne t'en inquiète pas
Je saurai m'arranger sans descendre plus bas.

Tu t'es imaginée, trop brave que j'étais
En m'écrivant ainsi, parlant de destinée
Que je consentirais, une autre fois de plus,
A tout sacrifier à ton amour pointu ?

Hélas, tu t'es trompée, trop brave que j'étais
Pour moi, tout est fini, j'ai mis mon pardessus
Ton amour dans la poche et le mouchoir dessus
Et c'est en sifflotant que je parcours les rues

Heureux comme un oiseau évadé de sa cage
Ivre de liberté, maudissant l'esclavage
Et s'en allant gaiement vers la tranquillité,
Triomphant d'un amour sans cesse malmené.

Aux poètes morts dans la misère... et célèbres aujourd'hui
(à leurs successeurs)

Poète aux cheveux longs et sans un sou en poche,
Tu vis un idéal bien immatériel.
Car tu conçois la vie comme un doux son de cloche
Modulant ta passion dans un immense ciel !

Tu soignes ton esprit et délaisses ton corps
Préférant l'immortel, à la proie de la mort,
Et dans la déraison d'un monde à bout de tout
Tu offres tes beaux vers, à la fureur des coups

On se moque de toi ? belle histoire après tout
La poésie t'appelle et te fait oublier
Les journées sans manger, la maigreur de tes joues

Peu de choses pour toi, à côté des lauriers
Qui pareront ton front, lors qu'ayant disparu
Ton talent méconnu aura gagné les nues.

Louis Roucoules

Extraits du recueil « Poèmes Fleurs d'Amour »
(1940-1950)

2-13 Une interview d'Hervé Reynes (1911-1917) réalisée en 1995 par Radio-Clapas²⁶.

- M. Reynes, vous avez joué un rôle important à Figuerolles. Lequel ?
- J'ai été maire de la commune libre de 1952 à 1962, jusqu'au jour où elle s'est éteinte, elle a pas été dissoute, on n'a pas démissionné, elle s'est arrêtée faute de combattants.
- Figuerolles, c'était une commune ?
- Non, non, Figuerolles appartenait à Montpellier. La commune libre de Figuerolles, c'était comme la commune libre de Montmartre ; c'était postiche, c'est tout.
- On va revenir à cette histoire, ça a été créé par une bande de farandoleurs ? C'était pour faire quoi au départ ?
- C'est M Roucoules qui avait lancé l'affaire. Je veux vous dire une chose : ça marchait. Un centime, c'était un centime pourquoi quand on organisait une fête, il y avait le maire et les 18 conseillers *municipals*, ou municipaux, comme vous voulez, et quand on rentrait à la porte d'entrée, il y avait quelqu'un qui vendait les billets et maire ou pas maire, conseiller ou pas

²⁶ Radio Clapas (de l'occitan *clapas*, tas de pierre), est une radio à couleur musicale dominante jazz émettant dans la région de Montpellier. Elle est l'une des plus anciennes toujours en activité (depuis 1978).

conseiller, tout le monde payait sa part. Vous comprenez ? Y'avait pas de resquilleurs. Tout le monde payait, du plus petit au plus grand, tout le monde payait.

- Comment vous êtes-vous organisés ?

Oui, oui. ... Là où on ramassait beaucoup d'argent c'était à la cavalcade. Quand on a créé la première cavalcade, vous savez, il y avait quatre types qui passaient dans la rue de chaque côté avec des draps de lit et laissez moi vous dire que ça pleuvait l'argent. Y avait tout Montpellier, tout le Cours Gambetta, ça pleuvait.

- Il n'y avait pas de cavalcade avant ?

C'est nous qu'on l'a créée, la cavalcade, après la guerre. La première cavalcade qui s'est faite après la guerre de 40, c'est la commune libre qui l'a faite avec des morceaux de bois, des morceaux de ficelle, on a fait quatre chars et il y avait du monde comme ça !

- Vous avez dit : on faisait des élections. Expliquez-nous.

- Ah oui, y avait des gens qui venaient voter et en plus de ça, la différence entre les élections de maintenant et la nôtre à Figuerolles, c'est que chez nous, pour voter, il fallait payer. Alors ils venaient, le père, la mère, se faire inscrire. Ça coûtait, je vous parle en anciens francs, 60 Francs par personne, ça faisait 120 Francs le couple. Mais je peux vous dire qu'il y en avait qui avaient dix enfants qui vivaient à Figuerolles et ces dix enfants avec 120 Francs ils s'en allaient avec un goûter et un petit jouet chacun.

- C'était le jour des élections, ça ?

Ah non c'était le jour de l'arbre de Noël. Y avait d'abord un repas pour les vieux. A la Noël, on faisait un grand repas, y avait cent personnes et c'était un 4 étoiles et là y assistaient M Boulet, le maire de Montpellier, M. Bernard qui était conseiller général du canton, pourquoi à cette époque, y avait que 3 cantons. Figuerolles était le troisième canton Y avait des types bien qui venaient à ce repas.

- Vous aviez une certaine reconnaissance par rapport au maire de Montpellier, par rapport au conseiller général...

- Par rapport au maire. Y a beaucoup qui sont venus à Figuerolles, pleurer pourquoi on a fait la quinzaine commerciale à Figuerolles, nous, sans la ville, on le faisait par nous mêmes, y avait du monde et ça, ça embêtait un peu les gens de la ville de Montpellier. Nous, on le faisait et on le faisait aux frais de la princesse, on ne touchait pas de subvention comme le comité des fêtes de Montpellier par exemple, ou les commerçants. Nous, on n'avait rien, on faisait par nous-même le disque des auditeurs qu'il fallait payer. C'était mon frère qui s'en occupait. On avait un petit cabanon, les gens venaient, mettez moi tel disque. Il fallait payer,

on le passait pas gratuitement. Figuerolles, c'était un village à ce moment là. Dans le coin comme ça, on connaissait tout le monde.

- Quand le quartier a pris de l'ampleur, le maire de Figuerolles existait encore ?

- Non, en 62, ça s'est arrêté. Ça s'est arrêté en 62 pourquoi il manquait des fonds, on avait plus de salle, on avait plus rien. Pourquoi pour organiser des fêtes il fallait des salles, des terrains et il fallait demander au maire mais comme le maire qui s'appelait M. Delmas, il refusait tout à la commune libre de Figuerolles, on a été obligé de s'arrêter. Mais tant que le maire s'appelait M. Zuccharelli ou M. Boulet, on avait ce qu'on voulait et on faisait de l'argent pour faire profiter les malheureux. Et M. Delmas il n'a pas accepté qu'on fasse profiter les malheureux pourquoi il nous traitait de communistes, que c'était faux. M. Delmas. Il peut... Je suis à sa disposition. On a jamais fait de la politique à la commune libre.

- On a parlé de politique. Est ce qu'il n'y a jamais eu la tentation d'en faire ?

- Justement on a eu beaucoup de monde, c'est parce qu'on a vu qu'on s'intéressait pas à la politique. Il est venu des partis politiques, qui sont venus nous proposer d'être sur une liste, comme j'étais maire de Figuerolles, je leur ai demandé s'ils me prenaient pour un comique.

Ils ne m'ont pas acheté.

- Quel était le territoire de la commune libre, où étaient les frontières ?

- Non, non, y avait pas de frontière, c'était plutôt les gens d'en haut que d'en bas. Mais elle partait du plan Renouvier jusqu'en haut. Il y en avait du plan Renouvier qui étaient inscrits à la commune libre, c'était pas la majorité mais on en avait un qui était inscrit à la commune et c'était le plus populaire de Figuerolles, c'était le père Bonnet. A Figuerolles, le père Bonnet, on l'appelait Saint Vincent de Paul pourquoi, y avait Maître Bernard qui était du domaine de la Paille, quand il parlait du père Bonnet, il disait : Cet homme , on le pend par les pieds, on le secoue, on le secoue et rien ne tombe pourquoi, quand il avait 20 sous, il le donnait aux pauvres. C'était un saint homme, il était adoré dans tout Figuerolles.

- Entre votre conseil municipal qui était fait plus ou moins de farandoleurs au départ et cet homme, ça s'est bien passé ?

- Il avait compris ce qu'était la commune libre. Après, avec son remplaçant, ça s'est bien passé. L'abbé Coursindel. C'était pareil. Il venait à la commune libre au loto, il venait partout. C'étaient des hommes sincères. Nous on s'en foutait. Je suis été invité à aller bénir des salles à l'église !

- A bénir ?

- J'étais athée, j'ai toujours été athée et j'ai répondu présent pourquoi je disais je représente la commune libre et je représente rien autre chose. J'avais mes idées à part quand j'allais voter

pour les vraies élections, je votais mes idées mais là, je m'occupe de la commune libre ou je m'occupe pas. Quand j'allais à l'église il y avait M. Ricome qui s'occupe de la commune libre, un conseiller municipal vrai de la ville de Montpellier, il m'a dit on va là bas à l'église, je lui ai dit : eh bé je viens. Quand on a béni les salles, tout le monde était là à faire des prières, j'avais les mains dans le dos, je rigolais pourquoi, j'y crois pas, je suis pas croyant et quand tout a été fini Monseigneur Tourel est venu me serrer la pogne et m'a dit « vous, vous êtes un homme sincère » pourquoi il a vu que je rigolais.

- Il vous fallait arriver à récolter des fonds pour aider les plus pauvres. Vous y arriviez ?

- On envoyait pas des millions, on organisait des fêtes, des bals, des soirées dansantes pour faire des sous. Il fallait être aidé, on a dit à M. Zuccharelli il nous faut l'esplanade. Il nous a dit : « ne vous faites pas de mauvais sang, les employés municipaux viendront clôturer l'esplanade ». On a clôturé l'esplanade pour faire plaisir au maire de la commune libre. Alors on faisait des sous.

- Aux élus, vous ne demandiez pas d'argent, vous demandiez des locaux ?

- On ramassait l'argent, on donnait pas un rond à la ville. Mais le maire avait compris, on a fait une course de taureaux au stade Sabathé, j'ai décroché le téléphone et M. Zuccharelli m'a dit : « les employés municipaux viendront ». La fête a duré 2 jours ; je vous garantis, on a fait des sous qu'on a distribué à tout le monde. Tout l'argent qu'on ramassait, on le donnait il ne restait jamais un sou dans la caisse. Et ça a pris de l'ampleur...

- Qu'est ce qui vous unissait tous ?

La camaraderie, on appelle ça. Histoire de rigoler, on s'est laissé prendre à la rigolade, on est devenu sérieux. On rigolait. Quand on faisait des repas au milieu de Figuerolles ? On mettait le tonneau de vin que les paysans nous donnaient, 120 ,140 litres avec le robinet, chacun venait avec sa bouteille. C'était de la rigolade. En même temps c'était sérieux. A Pâques, on donnait un goûter aux vieux, avec du jambon, du beurre, du saucisson, ils emmenaient ça à leur maison.

- Il y avait beaucoup de gens âgés à Figuerolles ?

Oui, des retraités, la retraite à ce moment là c'était des vieux qui ne travaillaient plus. Quand on recevait les jeunes, ils venaient avec leur père, leur mère, au café des chasseurs. Y avait une grande salle, on faisait un arbre de Noël, on mettait des jouets. On achetait des jouets en gros. C'étaient pas des jouets, c'étaient des petits jouets m'enfin ils étaient contents, les enfants. Y avait un bon goûter, il manquait rien au goûter. Pour l'organisation, y avait une commission qui était désignée. Ceux qui avaient un peu de temps, ceux qui étaient âgés qui

travaillaient moins, ils allaient aux Galeries Lafayette, ils discutaient avec le directeur, on avait des prix. Des petits jouets comme à l'époque, des jouets en bois. Au moment de payer, s'il manquait 20 Francs, les types mettaient la main à la poche. Quand ils allaient là bas, quand ils payaient, merde ! Il manque 10 Francs ! Oh ça fait rien. Vous en cherchez des sociétés comme ça !

- Votre femme vous suivait ?

- Ma femme, elle rouspétait mais quand même elle le prenait à la rigolade. Si ma femme n'était pas contente, j'aurais pas sacrifié ma vie de ménage pour la commune libre.

- Et pas de politique...

- Quand on a fait l'enterrement du Père Bonnet, pour vous dire que la commune libre était pas communiste, quand on a enterré le père Bonnet, je rends hommage aux gitans, les gitans ont pris le père Bonnet sur leurs épaules à la chapelle, on a monté la rue Anterrieu, on a descendu Figuerolles, fait le tour du Plan Renouvier et ils l'ont porté sur les épaules tout le temps.

Quand on était dans l'église, il y avait toutes les huiles de Montpellier qui étaient là. C'est l'évêque Tourel qui a fait la Messe. Au drapeau de la commune libre, il y avait trois types de la libre pensée. L'évêque de Montpellier a envoyé trois fois son secrétaire pour qu'on s'assoit. On est resté une heure et quart au garde à vous avec le drapeau et on s'est jamais assis. On vient pour rendre hommage au père Bonnet, on vient pas pour votre église. Quand ça a été fini, l'évêque nous a dit : « messieurs vous nous avez donné une leçon » on est resté une heure et quart au garde à vous. On faisait tout , sauf de la politique. Ca j'y tiens.

- Votre dernier carnaval, c'était en quelle année ?

- Le dernier carnaval en 57 que la commune a fait seule, en 58, c'est la ville, et le comité des fêtes nous a fait un cadeau. Ils ont fait un char, ils ont dit c'est nous qu'on le fait. Figuerolles vous ferez que suivre. Ils ont fait une figue. La figue représente Figuerolles. Cette figue est partie des Arceaux. En arrivant au plan Cabanes, elle s'est écrasée comme une figue, pourquoi le char il avait été mal foutu, je tenais à vous le dire, on nous avait pris pour des comiques, on nous avait fait un char qui tenait pas droit. Il a fallu courir, mon frère et 3 ou 4 autres pour enlever les enfants qui étaient dessus autrement il y aurait eu un accident. Voilà le cadeau que nous avait fait le comité des fêtes de Montpellier. Une figue qui s'est écrasée. On a mis le char de côté, on a pris les enfants, on a rien dit.

- Pourquoi le nom « Figuerolles » ?

Il faut remonter quelques années en arrière. A cette époque, y avait pas de lettres carrées, y avait un rolle, les lettres étaient rondes, on les arrondissait (roulait) et on mettait le cachet du

roi. Ça s'appelait un rolle. Quand on a cherché un nom à Figuerolles ça a été tout trouvé : la figue et le rolle. C'est sorti comme ça. Le type avec le rolle qui portait le pli à Pézenas... C'est la légende que j'ai toujours entendue dire comme ça

2-14 Paulette Vincelot

Paulette se marie en 1947 avec Louis Vincelot. La même année, le couple s'installe cafetiers au bar de la Victoire. Ce café deviendra le bar de la commune libre, son QG en quelque sorte, même si les autres bars ne seront pas délaissés (voir les comptes-rendus de réunions). Le couple abandonnera ce café en 1961. Il sera laissé en gérance à Maggy Reynes, avant d'être vendu à Mme Marcelle Fraysse (il deviendra alors le bar « Chez Marcelle »).

Paulette Vincelot se souvient d'une belle histoire qui s'y est déroulée : « A Figuerolles, un jeune homme (les anciens retrouveront vite de qui il s'agit) avait rencontré l'amour en la personne d'une jeune demoiselle. Or, cette demoiselle ne convenait pas au père du jeune homme, qui ne voulait pas en entendre parler. Il arriva ce qui devait arriver, la jeune fille accoucha d'un bébé, une fille. Un jour, au bar Louis, mon père avait cette petite dans les bras. Souriante, mignonne. Le père du jeune homme était là, et n'était pas insensible au charme de la toute petite fille. Alors mon père la lui a mise dans les bras, et ce monsieur, tout content, lui faisait des risettes. Mon père lui a alors dit : « Tu sais que ce bébé, c'est ta petite fille ? ».

Stupéfait, le nouveau grand-père s'est mis à pleurer, de joie et d'émotion, et tout est rentré dans l'ordre... »

Au bar, il venait aussi un personnage qui lui, ne s'est jamais marié : « sa mère ne voulait pas de femme à la maison, alors il l'a écoutée. Nous avions aussi comme cliente une femme qui distribuait les journaux. Nous la surnommions « Rouge à lèvres ». Mais elle n'a pas eue de chance ; elle s'est noyée un jour de grosses pluies dans le faubourg, emportée par les eaux. Il faut aussi rappeler qu'Alain Barrière, qui habitait alors rue de Claret, venait souvent chez nous. » Il existait jadis, nous explique Paulette, une tuilerie, au 101 du faubourg Figuerolles. Cette tuilerie utilisait l'argile contenue dans le sol. Pour ce faire, il avait été creusé à partir de la tuilerie, une galerie qui suivait les veines d'argiles et qui allait très loin, jusqu'à Lepic ! Au 103, nous y avons accès. Pendant la guerre, on s'y est caché, on y a dissimulé des armes, des résistants, des juifs. Mon grand père, qui était membre du Parti Communiste depuis 1920,

mon père et mon mari étaient très impliqués dans la résistance, comme beaucoup d'autres à Figuerolles.

2-15 Francis D'Hers

Francis D'Hers est né en octobre 1938 et il est décédé en mai 1990. S'il figure dans ce livre, c'est en raison du rôle qu'il a joué dans le quartier. C'était une sorte de médiateur, un régulateur des conflits de toute nature. Gentillesse et disponibilité étaient ses deux principales qualités. Pourtant, il a eu un lourd handicap face à la vie. En effet, tout petit, il lui est arrivé un grave accident. Il y avait chez lui, comme dans toutes les maisons d'alors, une cuisinière à charbon. Il était fréquent qu'on y laisse au chaud, dans un coin, une casserole à mijoter, une théière, etc.. C'est ainsi qu'échappant à la vigilance de ses parents, il se saisit de la cafetière qui s'y trouvait et en avala le contenu : du café bouillant. Il se brûla ainsi le tube digestif et les poumons. Les séquelles le suivirent toute sa vie. Scolarisé à l'école Renouvier (rebaptisée Sévigné), il obtiendra un CAP puis travaillera quelques temps à la boulangerie Devise. Mais son état de santé ne lui permettra pas de travailler à temps plein, il se contentera de petits boulots. En raison de son charisme, de son honnêteté et de son engagement, il obtiendra la plus totale confiance du Père Coursindel qui lui confiera la comptabilité des œuvres de la paroisse, y compris la gestion des chèquiers. Francis D'Hers sera également très investi dans les colonies de vacances organisées par J.M Coursindel, il en deviendra moniteur, ce qui n'était pas un poste facile, tout ceux qui y sont passé le confirmeront...

L'enfer commencera pour lui à la mort de sa mère, en 1961. Ils habitaient alors au numéro 100 du faubourg Figuerolles, la « Grande Maison ». Il lui fut difficile, ensuite, sa mère disparue, de faire face aux difficultés de la vie. Grâce à sa sœur, Paulette Estimbre, qui fit beaucoup pour lui, il obtiendra un logement au Pas du Loup en 1980. Il y terminera sa vie « en sécurité », sa sœur à proximité.

2-16 Le congrès de Figuerolles.

Le congrès de Figuerolles se tint en 1950, avec comme idée ambitieuse celle de rédiger une sorte de géographie humaine du quartier. Dans les actes de ce congrès, qui fut présidé par le maire de Montpellier, M. Paul Boulet, on trouve des textes forts, à lire en prenant du recul, en

les remettant dans leur contexte historique et social. Nous avons gardé celui de M. Pedoussaut et celui du Père Blanc. (Source : Florence Morali et Jean-Michel Gomez, Variation d'un regard sur la ville, 1979).

2-16-1 M. Pedoussaut (maire de la commune libre de Figuerolles) :

« A la belle saison, le soir, ici tout le monde sort sa petite chaise devant la porte. On rapproche les sièges. A défaut de chaises, on s'assoit par terre ou sur le bord du trottoir. C'est la grande caouette et les grands éclats de rire. Les femmes se régalent... Et patati, et patata, et que je te dise ! Pas possible peuchère ! Pendant la journée, commerçants et bistrotts remplacent avantageusement l'agence Havas qui fait défaut à Figuerolles !

A noter cette vieille coutume ancestrale : « le souper à la chandelle ». Tous les ans, le soir du Mardi Gras, les familles se réunissent dans une salle commune, un café de préférence et, là, chacun apporte son souper, son bougeoir et sa bougie : et on soupe !

Quelle est l'origine de cette coutume ? Au temps jadis, un mort n'était jamais veillé par les membres de la famille mais bien par des parents, amis ou voisins (à Figuerolles, voisin est synonyme d'ami) et pour ne pas être à la charge de la famille, chacun apportait son repas pris à la lueur de la chandelle éclairant la chambre mortuaire. Le Mardi Gras, le carnaval étant mort, on le veille en souper à la chandelle en attendant l'incinération qui doit avoir lieu à minuit.

Une constatation inexplicable, ou du moins inexpiquée : Figuerolles possède sept sociétés sportives, musicales ou diverses. Aucune d'elles n'a son siège social ni ses dirigeants à Figuerolles le bas, où cependant la population a la plus grande densité.

Figuerolles le bas est devenu un quartier anonyme de ville, desservi par deux arrêts d'autobus (Salins du midi et Sécurité Sociale). Heureux Figuerolles le haut avec son pont de l'intérêt local dont la courbe du remblai lui sert de muraille de Chine ! Lorsque sur sa rue goudronnée les autobus de la ville vont circuler, qu'advient-il ? Les projets d'urbanisme prévoient la destruction de toutes les ruelles, depuis la rue Guillaume Pellicier jusqu'à l'HBM pour transformer la rue du Faubourg en une vaste avenue spacieuse et ombragée. C'est un rêve pour l'âge atomique...

L'HBM va encore s'agrandir et presque doubler, chaque dimanche et même le samedi soir, c'est l'exode vers la ville, autant de signes d'une évolution accélérée. Figuerolles devient un faubourg et même un simple quartier urbain. Ses sociétés et ses oeuvres freinent bien cette évolution, mais sans l'enrayer.

Formons néanmoins le voeu, en terminant, qu'il reste bien longtemps de vieux figuerolliens et des jeunes aussi, pour résister aux tentacules du « Clapas » envahissant et revendiquer l'honneur d'être de Figuerolles. »

2-16-2 Le père Pierre Blanc, pour la Maisonnée

« Qu'il me soit permis de rendre hommage à tous ceux qui, sur des plans différents, travaillent activement dans le quartier. Pour les enfants, pour les vieillards, pour les fêtes et réjouissances, je ne pense pas qu'on trouve autant d'initiatives dans un autre coin du Clapas. Je signalerai seulement la Commune Libre de Figuerolles, dont la notoriété est incontestable. D'instigation communiste, son évolution est très éclairante sur la mentalité réelle du faubourg, son indépendance d'opinion, sa soif de particularisme, avec une pointe de nonchalance méridionale où priment sous un ciel ensoleillé, les beloteurs, les boulistes, les braves types qui donnent le cœur sur la main et vous désarment la main sur le cœur.

Il faut reconnaître que l'établissement des Frères des Écoles Chrétiennes, rue Pagès (devenu hélas ! école publique), le pensionnat des sœurs de la Sainte Famille, le patronage Saint Joseph, fondé en 1907 par le Père Gustave Fabre et l'Étoile Bleue, l'œuvre chère du Chanoine Bonnet dont la clique est encore célèbre, ont été les vrais instruments de l'amélioration morale et même de la transformation de Figuerolles ».

2-17 L'histoire des petits magasins.

2-17-1 Du marché de la place Salengro à la rue de Claret, côté impair.

Commençons à la sortie du marché de la place Salengro, avec la banque, qui occupe l'angle avec le faubourg Figuerolles. Il y avait là un bar, c'était d'abord le « Café Mamette », tenu par Marcelle et Jean Reuter, puis, il se nommera le bar du Square quand il changera de propriétaire, deviendra une grande teinturerie, puis une banque. En remontant le faubourg, il y avait au numéro 27 l'épicerie de Mme Veuve Arguel et son compagnon, M. Rossignol, juste avant l'ancienne épicerie Mongeon (aujourd'hui les cycles Bernabeu), qui est maintenant devenue une extension de la banque.

A la suite du magasin de cycles, se trouvait une remise qui servait de dépôt à un revendeur de machines à laver et de réfrigérateurs.

Puis, c'est la bonneterie Janlux, qui, en 1956 prend la suite d'un épicier ambulant, M. Caïfa, qui vendait aussi sur place de la bonneterie,. Suivent deux boulangeries : celle de M. Pons, père, puis fils qui la vendra en 1948 à M. Pascal (aujourd'hui fermée).

Ensuite, la boulangerie de M. Lucien Tiquet, qui en 1920 avait acheté ce pas de porte ainsi que le suivant, qui sera une boucherie tenue par sa fille Marie jusqu'en 1985 (son nom figure toujours sur le carrelage du pas de porte). Il faut savoir qu'avant la famille Tiquet se trouvait là un grand bar qui aurait subi une mesure de fermeture car il aurait continué à fabriquer de l'absinthe malgré l'interdiction. Ce bar a donc été partagé entre la boulangerie et la boucherie.

En traversant la rue du Père Bonnet, après le jardin, il y avait une marchande de bonbons, Mme Voillez, qui couvrait son étal d'une tarlatane en coton pour empêcher les enfants de lui voler tous ses bonbons... Dans ce même local, Raphaël, le mari de Mme Marty, la boulangère, s'était ensuite installé et bricolait après sa retraite. Il avait été un grand motociste, son atelier se trouvait alors rue Alexandre Cabanel.

Il y avait à la maison suivante un maréchal ferrant et soudeur (Pailhés –Lavernhe) auquel succédera M. Bouchard, qui fabriquait des machines servant à la cuisson des petits cakes, puis deviendra un magasin de pièces détachées et de réparation pour l'électroménager (aujourd'hui vente de vêtements maghrébins). Il y avait ensuite une salle de cinéma et de théâtre, la salle Familia.

Juste après, une épicerie, celle de M. Sériés (vers 1940). Puis, se trouvait l'entrée du patronage « La Maisonnée ». Ensuite, dans un local loué par l'institution religieuse, le fameux « tonton Didier » qui fabriquait des pièces mécaniques (Préciméca). A sa suite, un marchand de véhicules d'occasion.. Ensuite, se trouvait le serrurier Cornède. qui déménagera ensuite un peu plus haut, après le pont, après avoir formé l'association : « André Chazot-Cornède », dans un immense local qui traversait depuis le faubourg jusqu'au milieu de la rue Legendre Hérail. Mais avant d'arriver au pont, il y avait, à gauche, l'électricien auto Toledo.

Après le pont, on trouvait un marchand de vin, c'était Pierre Bresson, dit Saturnin, puis après le pont, un magasin de vaisselle, d'articles de ménage tenu par Mme Crespy jusque vers 1980 (elle avait alors 90 ans !) à qui succédera un agent d'assurance et depuis 1997, une auto-école. A l'angle de la rue Legendre Hérail, il y avait un Bon Lait (une crèmerie), puis un grand magasin de cycles, celui de Robert Saint, qui était propriétaire de tout l'immeuble, où s'installeront après lui le photographe Mélis et la librairie La Plume d'Or (Mme Cardonnet).

Ensuite, la boulangerie Salvador, qui sera rachetée par M. Combes vers 1975 et par M. Avinens en 1994 ; un magasin Coop (coopérative d'épiceries), tenu par Raymond l'Aveyronnais, la mercerie Daugareil (qui existe toujours, après avoir changé de propriétaire et de style).

Nous arrivons enfin au fameux bar de la Commune Libre, précédemment nommé « bar de la Victoire », ensuite appelé « Chez Marcelle », quand il sera racheté à la famille Vincelot par Marcelle Fraysse-Reuter, l'ancienne propriétaire du Café Mamette. Il est aujourd'hui devenu le Bar Restaurant « Les Andalouses ». Avant d'arriver à la rue de Claret, se trouvait l'épicerie Constant (les docks aveyronnais), reprise ensuite par Mme Mouniès, ensuite la boucherie Ladislas, qui sera reprise par M. Lange, puis M. Baudin et enfin M. Ginieis, puis à l'angle, la droguerie-quincaillerie de M. Marignan, qui sera reprise par Mme André (qui deviendra la boucherie chevaline, triperie et volailles Lopez).

2-17-2 De la rue Fontaine St Berthomieu à la route de Laverune, côté impair

Au tout début de la rue Fontaine Saint Berthomieu, à gauche, se trouvait l'épicerie de M. Solé qui sera reprise par Mme Casino, dont le fils fera ses débuts comme coiffeur, dans une salle, tout au fond (ce fils s'associera avec le coiffeur Olive, avant le pont à gauche en descendant, avant de monter son propre salon, le salon Dominique, aujourd'hui Dédé la Boulange place Salengro. A sa suite, toujours rue Fontaine St Berthomieu, se trouvait le menuisier Durand, dont le fils a repris la suite, puis, 2 ou 3 maisons plus loin l'atelier de M. Hoen, qui fabriquait des caisses pour les fruits et qui embauchait les jeunes du quartier. Un peu plus haut, à gauche, il y avait de 12 à 17 vaches, c'était M. Domingo qui s'en occupait et il vendait là son lait aux habitants du quartier. Dans cette même rue se trouvait l'atelier du cordier de la rue du Courreau, en face les vêtements Dulon, qui travaillait ses cordages avec celui qui était surnommé « le muet », parfois même sur le gardiennage, entre la maternelle et la Grande

Maison. Au numéro 20 a habité un personnage célèbre, qui était né dans une roulotte à Sète le 7 août 1921, le talentueux guitariste Manitas des Plata (Ricardo Baliardo).

A l'angle formé par le faubourg Figuerolles et la rue Fontaine Saint Berthomieu se tenait un tout petit bar, qui faisait pointe, le café Amoureux, puis Wacrenier. Remontons le faubourg. Plus haut, se trouvait un cordonnier, M. Roux, auquel succédera à la fin des années 1960 M. Raynard, lequel s'installera peu de temps après à la place du Bon Lait, au numéro 63 et dont le fils, Pierre, y est encore aujourd'hui, toujours cordonnier.

Un peu plus haut, se trouvait un marchand d'huile, M. Montel, puis au numéro 89, s'installera le carrossier Hernandez. Bien avant, pendant la guerre, un peu plus haut, s'ouvrent un débit de vin, tenu par Mme Francès, puis une teinturerie qui deviendra un bar, le Renouveau, tenu par Dédé Mazella, puis l'épicerie de M. Platet. Au même niveau, dans une cour, donnant sur le faubourg se trouvait l'élevage de volailles de Marthe Vincelot.

Qui forme la patte d'oie entre la route de Lavérune et la chemin du Mas de Merle, se trouve une curieuse maison à l'abandon, qui sera probablement détruite sous peu.. C'est pourtant une merveille architecturale qui mérite d'être signalée. Elle a été construite vers la fin des années 1950 par un particulier qui avait été fasciné par ce type de construction lors d'un de ses voyages au Maroc. Sa maison hébergera successivement un Coop, une boulangerie, puis un 8 à Huit qui partira s'installer à l'Estanove (route de Lavérune) aux alentours de l'an 2000.

2-17-3 La Cité Gély, la Cité d'Urgence et la Grande Maison

Mais sur notre droite, se trouve un centre commercial qui a beaucoup changé. Au moment de sa construction, en 1963, il n'était pas fermé et comportait une sorte de galerie marchande qui formait comme une place, ouverte des deux côtés. Il comprenait sept locaux commerciaux. Le supermarché, « Suma » puis le bureau de tabac de M. Parento qui s'avancait vers la gauche, laissant un passage ouvert vers la cité Gély. A sa suite, une banque, et à l'angle de ce passage, en face, se trouvait une boulangerie pâtisserie, M. Renard et, en revenant vers le faubourg, la mercerie de Mme Carrière et enfin la pharmacie.

Mais pénétrons la Cité Gély. S'il n'y a jamais eu d'autres commerces à l'intérieur, il y en a eu deux juste au-dessus. La SA HLM Emmaüs avait fait construire là, à la suite de l'appel de l'Abbé Pierre en 1954, une « cité d'urgence » (voir le témoignage de Jean-Marie Coursindel). Il s'agissait de bâtiments de plain-pied construits à l'emplacement de ce qui, au début des années 1970, sous la pression des habitants, deviendra ensuite un stade. Il n'empêche que, à l'intérieur de cette cité, il a existé deux commerces : l'épicerie de M. Forestier et la mercerie-atelier de couture de Mme Niedu. De retour à la Grande Maison, et en descendant le faubourg cette fois côté pair...

À l'angle de cet édifice, côté gardiennage, une épicerie, celle de Marie-Louise Marty, jusqu'en 1963-64 quand s'y installera un coiffeur, célèbre pour son style très particulier (renseignez-vous auprès des anciens).

2-17-4 De la maternelle du Docteur Roux à la rue de Metz

Après la maternelle du Docteur Roux, existait un lavoir, démoli vers 1970 pour créer un parking, puis, se trouvait une droguerie-librairie, qui occupait un ancien octroi, d'abord tenu par M. Maurice Vergély, puis par M. Barrière et enfin M. Pascaud, avant de fermer définitivement en 2003. Il faut savoir que, juste derrière le numéro 90, deux remises appartenant jadis à la famille Gras ont accueilli le Cercle d'Éducation Physique, le club de judo et diverses activités physiques.

Au premier angle de la rue Tour Gayraud, habitait la Marseillaise, ainsi surnommée en raison du fait qu'elle venait de Marseille, Rosa Panseroli partait chaque jour vendre ses produits de saison sur son vieux landau au plan cabanes : des cagaraouettes (petits escargots blancs), des betteraves, des gros escargots (petits-gris) et tous les vendredis des pois chiches avec son slogan : « Les dames d'en bas, les dames d'en haut, voici la marchande d'escargots ! ».

À l'autre angle de la rue Tour Gayraud, c'était la boulangerie Guy, puis Salvat, aujourd'hui Perdriel. Enfin, une boucherie, tenue par M. Fillet, puis M. Vieu, et enfin par M. Cablat, deviendra une salle d'expositions (l'Artquirie), aujourd'hui fermée. Puis venait un bar, nommé successivement : le Bar des Chasseurs, le Bar Jano, chez Georges, puis le Napoléon (le nouveau patron, M. Sotto, était corse...), aujourd'hui l'Opéra.

Un peu plus bas, c'était l'épicerie Daumas, qui deviendra le marchand de vins Sussi, puis la Boutique d'écriture, suivie de la coiffeuse Olga. Juste avant le pont, habitait Mme Galibert, surnommée « Gallinette », une dame qui distribuait les journaux dans les boîtes aux lettres, qui avait succédé à ce poste à celle qui avait été surnommée « Rouge à Lèvres, et qui en 1945, s'était noyée Place Salengro en raison de fortes pluies et d'une inondation. Juste au pied du pont, un coiffeur, M. Daudé. Plus bas, dans l'impasse St Joseph elle-même, se trouvaient les fonderies du Languedoc, qui deviendront vers 1968 le judo-club Montpelliérain puis l'école Epsedanse.

En revenant au faubourg suivaient plusieurs remises, jadis l'atelier de M. Albinet, un charron forgeron, qui, divisé deviendra un atelier de menuiserie (M. Molinier) d'une part, et l'auto-école Jacquinet d'autre part. Plus bas, se tenait un garage, celui de M. Audouy, qui deviendra l'école Paul Brousse qui s'est récemment transformée en galerie d'art contemporain. Enfin, un magasin de cycles et motocycles, celui de M. Gayraud, devenu magasin de mobilier maghrébin. A sa suite, un très ancien magasin d'électricité fermé depuis longtemps laisse lire sur la façade le mot : « nouveautés ».

2-17-5 La rue de Metz et le quartier des Saints

Nous arrivons ainsi à l'angle de la rue de Metz. Elle forme une placette. A droite, se trouvait le menuisier Fernand Maury, (1959 à 1997) auquel succédera sans succès un magasin de pièces détachées pour voitures. Nous allons ainsi faire le tour du quartier des Saints. La maison de la famille Galot ferme la placette. On peut encore y lire la publicité suivante : Peinture, papier peint, vitrerie Tarral. M. Tarral tenait une droguerie sur le faubourg, mais avait loué le rez-de-chaussée à l'avant de la maison Galot pour y installer son atelier. Une autre remise, située impasse de Metz, avait elle été louée par l'épicier Louis Delon. L'atelier de Tarral sera ensuite loué par M. Maury, le menuisier, ainsi qu'une remise située en face, rue de Metz qui avait été occupée par une laitière, Marguerite Auziol, et sa fille Marinette, puis par un mécanicien, Jean Roux. Rue de Metz, à gauche, se trouve l'impasse de Metz. C'est là que la famille Mieggeville possédait une écurie, face à la maison Galot, où elle abritait ses ânes et ses chevaux. Plus tard, le carrossier Bonnici s'installera dans l'impasse, juste après la maison Galot. Son atelier sera ensuite racheté par l'école Brousse (Michel Riboulet).

À l'angle que forment la rue de Metz et la rue Saint-Blaise, côté droit, se trouvait un armurier, M. Brunebarbe (aujourd'hui, l'architecte d'intérieur Claude Richard).

Dans la rue St Blaise, au numéro 8, résidait le soudeur Lavernhe, qui avait commencé sa carrière au 43 du faubourg Figuerolles. Toujours rue St Blaise, mais de l'autre côté, de la rue de Metz, juste après la sortie de l'impasse de Metz, se trouvait Gil, le menuisier. Rue de Metz, plus haut, à droite, arrivé d'Algérie au début des années 1960, le mécanicien Manogil, qui restera là jusqu'au début des années 1990. En face de son atelier, à l'angle de la rue St Antoine, se trouvait l'épicerie Pujol, puis Lacoste qui fermera peu de temps après l'arrivée de M. Manogil.

Dans les années 1940, il y avait, presque à l'angle de la rue St Antoine, au 10 rue de Metz, un menuisier, Jean Alba puis aujourd'hui Lojka Mitrovic. Presque en face, au 13, se trouvait l'atelier d'un autre menuisier Louis Laurès (aujourd'hui sans successeur). Plus haut, à droite toujours, un carrossier, M. Mercieca, contemporain de M. Manogil. Au bout de la rue St Antoine, se trouve la rue du Nord, parallèle à la rue de Metz. Peu après leur croisement, à droite dans la rue du Nord, se trouvait le bourrelier Cabal, grand chanteur devant l'éternel (sa chanson favorite : « Le raccommodeur de faïence »...

Revenons rue de Metz. Dans cette rue, à l'angle avec la Rue St Honoré, côté droit en montant, il y avait l'épicerie de M. Labat, puis Plantier et un peu plus haut, un débit de vin, tenu par la famille Cara. Côté gauche, rue Haguenot, un garage Renault, à mi-chemin vers la rue Baqué, et tout droit, en haut de la côte, la fameuse Montadette, l'ancien paradis des amoureux... Mais revenons en arrière et prenons la rue qui redescend vers le faubourg, juste après la rue de Metz. C'est la rue du Père Fabre, qui s'appelait alors rue de Lavérune. Au début, côté impair, il y avait un tonnelier, puis un menuisier, M. Phalip, un magasin de pompes funèbres au numéro 10 et plus bas, de l'autre côté, un peintre en lettres, Alain Brunel, dans l'ancien atelier du plombier Corbière ; en face de celui ci une station de Graissage, au numéro 2. Remontons vers la rue Haguenot et tournons à droite : au moment où elle commence à s'incurver, côté droit, au 23, se trouvait un dépôt de matériel de plomberie, Omnium Chauffage Hygiène et Confort, (OCHC), avec un comptoir de vente destiné aux particuliers comme aux professionnels. C'est un petit peu plus bas, au milieu de la rue Haguenot qu'il y a des choses à signaler : une fabrique de bonneterie, au numéro 21, et plus bas, la célèbre famille Ambielle, qui recevait des bouteilles de lait cachetées et fabriquait du fromage et des caillés puis passait les vendre dans les rues en signalant son arrivée avec une petite trompette.

Revenons à, la placette de la rue de Metz. Entre l'ancienne menuiserie de M. Maury et la maison Galot, on distingue encore la ruelle privée St Joseph, qui a été fermée vers 1960 et récupérée par les riverains. Il faut savoir qu'elle était devenue malgré elle un conduit d'eau pluviales redouté en raison d'un ruisseau situé au niveau de la maternelle du docteur Roux (qui même enterré continue à provoquer de belles inondations), et que de plus, la fonderie déversait ses eaux usées dans cette ruelle.

2-17-6 De la Rue de Metz à la rue Guillaume Pellicier, côté pair.

Redescendons le faubourg. À l'angle, au numéro 46, l'épicerie de Louis Delon, à laquelle succédera à la fin des années 1960 la boucherie Agrinier. À l'étage, contemporain de l'épicerie Delon, un médecin célèbre dans le quartier, le docteur Richard Gordon Martins, aujourd'hui décédé, qui partira s'installer rue St Louis vers 1960. À sa suite, toujours en descendant, l'horlogerie André Jaoul, ouverte en 1953 reprise en 1970 par M. Bougette...

Toujours plus bas, se trouve une ouverture occultée par des carreaux de verre, entourée d'une sorte de petit porche en béton. C'est là que se trouvait la droguerie de M. Tarral, peintre en bâtiment, qui avait apposé sa publicité rue de Metz, et à qui succédera en ce lieu un plombier, qui continuera la droguerie en même temps, Roger Bousquier, que l'on surnommait Bambino, et en 1970 un kinésithérapeute, M. Hébrard. C'est ce dernier qui occultera l'ouverture. A son départ, en 2000, le cabinet deviendra un appartement. A sa suite, un salon de coiffure : M. Carmaran, vers 1920, qui vendra ensuite son salon à un autre coiffeur, M. Yvanez auquel succédera M. Martin et c'est encore un coiffeur (le salon Essaâda) qui l'occupe aujourd'hui. À l'angle de la rue du père Fabre, se trouvait un magasin extraordinaire, « la petite mercière », pétards, bonbons et mercerie, Mme Bages, dont le mari tenait un magasin de cycles à l'abattoir. C'est aujourd'hui là que se trouve la pizzeria « Le Repalatin ». À l'étage, s'était installé un dentiste, M. Benhamou, dans les années 1970.

Traversons la rue du Père Fabre. Là, se trouvait un économat (succursale du groupe Les Economats du Centre) tenu par M. Cadoul. Ce magasin deviendra ensuite un magasin de fruits et légumes, Le Pistou. À sa suite, le magasin de cycles de M. Crespin, racheté par M. Vic, et en 1956, c'est M. Jean Valéro qui s'installe là, avec ses vélos, ses solex et ses mobylettes, jusqu'en 1969.

Lui succédera le magasin Sol Pilote (revêtements de sol) d'André Saper et Michel Durand, jusqu'en 1977. À la porte suivante, il y avait un réparateur de postes de télévision, M. Guillaumon dont les employés, M. Budka, puis M. Simon, prendront la relève. Cet atelier fermera dans les années 1980. Il est toujours fermé aujourd'hui. A sa suite, une boucherie charcuterie, Mme Blazy, puis M. Figuet, ensuite M. Zahra qui se transformera en une mercerie. Aujourd'hui, c'est devenu un petit restaurant : Alich Baba. Le local situé à l'angle de la rue Haguenot a lui aussi connu une succession de commerces : d'abord marchand de vin, tenu par la famille Baudran, il deviendra fleuriste, épicerie fine, puis poissonnerie.

Traversons la rue Haguenot. Tout d'abord, c'est une cordonnerie-bourrellerie qui occupe le premier local, celle de la famille Pepujol. S'installera là ensuite une droguerie : Mme Saint Grégoire. C'est aujourd'hui un restaurant, le Royal Kebab.

À la suite, une épicerie, celle de Noëlle Jonquet, reprise par la famille Luna, qui laissera sa place avant 1980 à une épicerie de spécialités portugaises, et aujourd'hui, au salon de coiffure Al Jazeera. Suivait une boulangerie, qui a appartenu successivement aux familles Peyre, Delmas, et actuellement Trouche. Juste après, une pharmacie mythique : celle tenue par Horace Luiggi, qui sera reprise par un magasin de laines, Pingouin, quand la pharmacie changera de local, puis par un photographe, deviendra ensuite une épicerie, un magasin de poterie, puis de vêtements et est actuellement fermé. À côté, se trouvait un bar, le Bar Renouvier, tenu par Louis Fraysse, le bar dans lequel répétait l'Étoile Bleue, où se célébraient de nombreux mariages gitans.

Ce bar sera repris par la célèbre poissonnerie « La Pêcherie ». C'est ensuite le tour d'un magasin de vêtements, celui de M. Blesa, qui en 1940, rachète ce local à un coiffeur et qui sera lui-même racheté en 1974 par la pharmacie. À sa suite, le « Bon Lait » de Mme Nini, une de ces crèmeries créées par La Société Laitière Moderne, installées dans toutes les villes, qui sera lui aussi, plus tard, annexé par la pharmacie. Suit juste après, la cave à vin de Mme Régis, qui deviendra en 1971 le restaurant mexicain « El Curanto ». Alain Coudène le rachète en 1986 et y fonde le bar « La Pleine Lune ».

Ensuite, il y avait dans les années 1950 la charcuterie Gazagne, qui sera rachetée par un traiteur, « la fine fourchette », puis deviendra un atelier de plombier chauffagiste et enfin une quincaillerie, celle de Christian Laborde, pour être au final intégrée au bar La Pleine Lune. À

la suite, un magasin Coop qui occupait une partie de l'immeuble où s'est installé l'alimentation de M. Mounir Letaief. La seconde partie de l'immeuble, à l'angle de la rue Guillaume Pellicier, était occupée par une boucherie, celle de M. Pérignon, qui la cédera ensuite au célèbre Alfred, qui quittera ce lieu pour s'installer rue Figuerolles vers la fin des années 1970.

2-17-7 Les rues Guillaume Pellicier, Pagès, Baqué et Figuerolles

Remontons la rue Guillaume Pellicier. Côté droit, le bar des cyclistes, sous la houlette de Louis Fraysse, qui était aussi propriétaire du bar Renouvier. Ce bar deviendra par la suite le bar la BD. Rue du Général Vincent, se trouvait un mécanicien, M. Perez.. Côté droit encore, une photographe, Mme Boch. Du côté gauche, un magasin de cycles, les cycles Mercier, dont le propriétaire était un surdoué de la petite mécanique et qui avait travaillé pour Poulidor. A signaler, le serrurier Marcel Boissière, à l'angle de la rue Pagès. A l'angle qui lui fait face, le magasin d'enseignes Daudé (actuel théâtre de la plume), et au bout de la rue, presque à l'angle avec l'avenue de Lodève, un fabricant de chaussures, M. Enjalbert (vers 1950). Remontant la rue Pagès, l'école primaire, côté gauche, qui deviendra la maison pour tous Joseph Ricome, C'est alors que la rue change de nom et devient rue Baqué. Elle accueillait, côté droit, deux entreprises importantes pour le quartier : Le menuisier Azema, installé en 1937, auquel succède son gendre, Claude Lavezac, en 1959, qui transmet à son neveu M. Chalendar en 1994, lequel déménagera pour Garosud en 2000. Juste au dessus, du même côté, occupant tout l'espace jusqu'à la rue Braille, se trouvait l'entreprise de transports Brel, du nom de son mythique fondateur, René Brel (auteur du livre : *Une longue route en famille*), humaniste et résistant reconnu, né rue Guillaume Pellicier (1918-2007) qui s'était installée là en 1934 et y restera jusqu'en 1985, date à laquelle elle devra déménager, vu son envergure.

En face, de l'autre côté de la rue Louis Braille, se trouvait le champ de Pezet et un grand hangar qui a été utilisé pour la confection des chars du carnaval de la commune libre (1947-1960). Revenons place Salengro, à l'angle de la rue du faubourg Figuerolles et de la rue Guillaume Pellicier. Un magasin des Docks méridionaux occupait l'angle, tenu par la famille Vals. Côté gauche, un peu plus bas, un magasin de vente et réparation de cyclomoteurs (Malaguti, Gitane, Testi...), tenu par M. Basirico. En descendant vers le cours Gambetta, toujours à gauche, une très ancienne boulangerie qui a aujourd'hui disparu

Ensuite, un atelier de mécanique générale, celui de Gérard Secondy, suivi d'un fleuriste. La rue se terminait par l'aéro-bar, qui deviendra le bar des Sports. De l'autre côté, à l'angle avec le cours Gambetta, il y avait une boucherie chevaline et en remontant, un imprimeur, M. Cayola (cartes de visites, prospectus, etc.) puis un atelier d'encadrement, une boucherie, puis une petite boulangerie qui sera achetée en 1964 par la famille Devise (c'est là que l'on voit encore en façade les mosaïques réalisées par Pierre Artus), ensuite un magasin de vêtements qui traversait de la rue Figuerolles à Daru, Le Liseron).

2-17-8 Place Salengro, rues Daru, Palissade et partie haute d'Adam de Craponne

De retour sur la place Salengro, à gauche, le bureau de tabac, une institution probablement centenaire. A sa suite, une épicerie, « Le coq hardi », qui sera remplacée par le salon de coiffure Dominique (M. Casino venant de la rue Fontaine Saint Berthomieu), puis par la boulangerie Devise, qui abandonnera en 1998 son local rues Daru-Figuerolles pour celui-ci et y est toujours aujourd'hui (Dédé la Boulange). Descendons la rue Daru. A citer, l'armurier Schaezel, surnommé « Fanfan », qui succédait à ses parents, un menuisier, M. Desmazes, un bijoutier, M. Fargues, une coiffeuse, Mme Sapy, puis le magasin d'électricité de M. Abbé. En remontant le côté droit, un bottier spécialiste des chaussures orthopédiques a longtemps exercé, le mécanicien M. Taulemesse, la boucherie Pépin, le salon de beauté Martine, le bazar de Marie-Laure, dans un renforcement s'était installée la banque Dupuy de Parseval, puis un coiffeur, jadis Robert le Bossu, une figure, puis plus tard M. Causse, et ensuite la boulangerie Vella, rachetée par M. Roudil puis Sanch.

A noter aussi, dans cette rue, jadis, la présence d'un local protestant, qui pendant la guerre, permettait aux réfugiés de venir faire réchauffer les repas qu'ils allaient chercher à l'YMCA, (Young Men's Christian Association), une association québécoise établie derrière la gare. En tournant à gauche, face à la place Salengro, une épicerie deviendra un Coop, tenu par Mme Ristori (aujourd'hui le Sphinx). A son côté, il y avait un petit bureau de poste, qui deviendra une pâtisserie, la Toque.

La rue Palissade, que nous descendons côté gauche, avait accueilli un cordonnier, M. Rosas, puis un marchand de meubles. Plus bas, le célèbre récupérateur Rauzy, suivi d'un lavoir privé (celui du haut était géré par la municipalité), et du mécanicien Pastor, dont l'atelier communiquait avec le cours Gambetta où il tenait une station Service. Côté droit, un bar,

l'Apollo, puis, en remontant, un autre bourrelier cordonnier, M. Abbal, puis un vitrier. Rue Jardin Martel, un menuisier, M. Campla. En continuant la rue Palissade, à gauche, un salon de coiffure, celui de Mme Colias, puis une droguerie, jadis M. Colias (l'époux), puis M. Laga, droguerie qui deviendra papeterie avant de fermer.

A signaler, Bd Renouvier, côté gauche, les importants ateliers de rectification mécaniques, la boucherie de M. Vasein et un marchand de cycles. En face, de l'autre côté de la place, le local de l'ancienne auto-école Lorente, qui deviendra la quincaillerie de M. Christian Laborde avant d'être racheté par une banque.

Remontant par ce côté, nous dépasserons la Sainte Famille pour nous intéresser, côté gauche, au très ancien bar des Lilas, et un peu plus loin, rue Adam de Craponne, côté droit, les établissements Vergne, qui de 1930 à 1995 ont exercé le commerce du bois et la menuiserie. (Aujourd'hui, c'est la friche à Mimi). Juste en face, à la place des immeubles, se trouvait l'entrepôt de bois de M. Bouchu. Un peu plus haut, jusque vers les années 1970, se trouvait « La Banquise » un établissement spécialisé dans la fabrication des glaces à manger, ouvert aux particuliers, fondé après guerre par M. Jean Georges, qui le revend en 1962 à M. et Mme Kuntz.

2-17-9 Rue Bouschet de Bernard, du Père Bonnet, Anterrieu et Legendre Hérail

Nous allons terminer ce tour des mémoires en redescendant la rue Bouschet de Bernard. Un coiffeur extraordinaire (demander aux anciens) se trouvait à l'angle de la rue du père Bonnet, M. Tramois. Son salon, toujours fermé, est encore là. A signaler, rue du Père Bonnet, le maçon Bruel le menuisier Jalade et l'auto-école de M. Couderc rachetée par M. Fichés, aujourd'hui fermée. A gauche de l'église de l'immaculée Conception se trouvait le dispensaire, où travaillait la célèbre sœur Bernadette. Continuant dans la rue Bouschet de Bernard, côté gauche, si on était pêcheur, on pouvait acheter des asticots en tapant à la fenêtre d'une jeune fille qui se faisait un plaisir de vous en céder une mesure. Rue Anterrieu, il est important de signaler, au numéro 3, à gauche en allant vers la rue de Claret, ce qui fut l'entrepôt de charbon de M. Pepujol, très prospère après guerre, et qui est devenu aujourd'hui un parking privé avec des appartements.

A l'entrée, le bâtiment qui fait saillie a accueilli une célèbre institution : l'école de secrétariat très cotée de Mme Alméras, qui a formé à la sténodactylo de nombreuses personnes du quartier.

Du même côté, un peu plus loin, après le pont et jusqu'à la rue Adam de Craponne, la famille Culotte fabriquait, entre autres, des parpaings destinés à la construction en utilisant le mâchefer (résidu de la combustion de charbon) que produisaient les locomotives... En face, se trouve la rue Legendre Hérail. On peut y signaler, à droite au tout début, une boîte de nuit, « la Movidia », qui s'installe à l'emplacement d'une mosquée, puis fermera en 1995 pour devenir un studio d'enregistrement et, côté gauche en allant vers le faubourg, M. Lionet qui fabriquait des sacs de toile de jute. En face, se trouvait la laiterie Visseq (actuelle maison Del Litto). Nous arrêterons là ce tour des mémoires, qui a mobilisé beaucoup d' « anciens », qu'il nous faut remercier pour leur participation !

2-18 Les établissements Vergne

Mimi Vergne est née en 1921. C'est en 1927 que sa famille s'installe à Figuerolles. Son père, Joseph Vergne (1892-1969), rachète une partie du terrain qu'occupe actuellement sa propriété à un charpentier, M. Léger et le reste, des terrains agricoles, aux Brun d'Arre, des fabricants de bas et de lingerie du Vigan.

Il y avait sur place des écuries et un grand grenier, que Joseph Vergne va aménager. C'était un quartier de marchands de bois, que la présence de la gare Chaptal arrangeait bien. Le beau-père de Joseph Vergne est déjà établi comme menuisier ébéniste à Frontignan. Au décès de celui-ci, J.V. récupère tout le stock de bois de son beau-père et notamment une série de cercueils qui terrifient les voisins qui ne tarderont pas à demander qu'on les enlève. Mimi Vergne explique la chose ainsi : « Dans les villages, on était habitués à voir des cercueils parce que c'était les menuisiers qui les faisaient. En ville, non, parce que c'était une société qui s'en occupait. Mais, nous, ça ne nous faisait pas peur, au point qu'on s'en servait de cachettes pour jouer avec les autres enfants... ».

Joseph Vergne faisait venir son bois de l'Isère et de Savoie. Il recevait aussi des troncs d'arbres et il y avait une grande scie pour les débiter. Mimi Vergne nous explique qu'à ce

moment là, les clients venaient chercher leurs planches avec des chevaux. Elle se rappelle d'une anecdote amusante : « Un jour, un jeune garçon est venu chercher du bois qu'il devait livrer vers la préfecture avec un charretton. Mon père lui a demandé : - Comment tu vas faire pour monter la rue St Guilhem ? Le garçon lui a répondu : - Mon patron m'a dit que je trouverai bien un couillon pour m'aider... ».

Joseph Vergne commence sa vie professionnelle comme avocat en Côte d'Ivoire, après avoir fait des études de droit. Mais la première guerre mondiale va bouleverser sa carrière. Il restera ensuite en France, rencontrera celle qui deviendra son épouse, et après avoir été directeur d'une usine de bois, montera sa propre entreprise, rue Adam de Craponne. Il sera conseiller municipal pendant 25 ans, sous une étiquette apolitique : « Indépendant et Paysan ». Il sera également président national de la Chambre des Métiers de France ce qui lui vaudra la légion d'honneur. En 1935, un incendie, dû à un feu de branches mal maîtrisé dans un jardin voisin et qui se communiquera à son atelier lui provoque de graves brûlures aux bras et aux jambes. Jusqu'à la fin de ses jours, il en conservera les séquelles. Pendant la guerre, il profitera de ses réseaux politiques pour aider beaucoup de résistants en leur fournissant de faux papiers d'identité établis à partir de celle de gens décédés...

Un des grands moments de la menuiserie Vergne fut celui de la commercialisation de maisons en bois préfabriquées. Elles mesuraient 10 m de long sur 5 de large, étaient composées de panneaux tout prêts à assembler, et se vendaient comme des petits pains. Mais en 1970, un arrêté préfectoral en interdit la pose en bord de mer pour des raisons paysagères. Seules, les Cévennes et autres régions non méditerranéennes sont autorisées. C'est aussi vers 1970 que les gros camions ne peuvent plus accéder rue Adam de Craponne. Il faut trouver une solution. La famille Vergne trouve alors un terrain à Vendargues et y transfère peu à peu une partie de son activité. Dans le même temps, rue Adam de Craponne la famille Vergne ouvre une quincaillerie en parallèle à la menuiserie. Mais, en 1994, la concurrence des grandes surfaces étant devenue trop importante, la lutte est inégale et l'activité est définitivement arrêtée. Les grands ateliers vacants sont peu à peu loués à des artistes et des associations et en 2006, naît un espace géré par les compagnies et les structures culturelles qui y résident.

2-19 Luiggi père et fils, Horace et Jean.

Luiggi père et fils, de 1930 à 2001, ce n'est pas moins de soixante et onze ans de l'histoire intime, secrète, de tout un quartier. Autour de ceux qui exercent cet art si précieux à l'humanité, celui de ces gens qui ont le pouvoir de rétablir la santé perdue, il s'en est passé, il s'en est raconté, il s'en est partagé, des secrets, des joies et des peines.

Le fondateur, Horace Luiggi, le père de Jean, né en 1900, était originaire de Corse, de Casabianca. Il commence par s'installer à Ganges, où il achète une pharmacie puis décide de la transférer à Montpellier, faubourg Figuerolles. C'est son beau-père, Joseph Soulié, (jardinier-maraîcher route de Toulouse) qui assure le déménagement avec sa charrette, notamment celui des magnifiques boiseries intérieures, alors garnies de pots très anciens en verre bleu qui ont bien marqué les mémoires. Les boiseries, véritable chef d'œuvre d'ébénisterie, sont visibles actuellement au musée de la pharmacie Albert Ciurana, 15, avenue Charles Flahault à Montpellier.

Horace Luiggi était un homme incroyable. Personnage haut en couleurs, il avait l'art de la phrase choc en réponse à une question ambiguë et le cœur sur la main quand il fallait avancer les médicaments pour attendre un hypothétique paiement... Le local dont il disposait se trouvait au numéro 32. C'est en 1961 que son fils Jean revient du service militaire et s'associe à l'entreprise familiale. Six ans plus tard, Horace disparaissait, regretté de tous, à l'âge de 67 ans. Jean se retrouvait alors tout seul aux commandes. Le numéro 32 se révèle vite exigü et il faut trouver plus grand. Au 28, il y avait un magasin de vêtements, celui de M. Blésa, qui est alors en vente. Jean le rachète et s'y installe en 1974. C'est aujourd'hui encore l'emplacement de la pharmacie actuelle.

Un bon souvenir, c'est celui du « plan Renouvier », aujourd'hui nommé place Salengro. « Jadis, c'était un square. A l'extrémité, il y avait un petit mur et des clôtures basses. On y avait installé une sorte de bac à sable, qui finalement était toujours sale et qui sera démoli pour laisser un espace parfois utilisé à accueillir de petits cirques. D'autres souvenirs plus anciens reviennent aussi à la mémoire de Jean Luiggi, notamment sa participation à ce qui était un dans la vie du quartier, relayé par la presse locale. Cela se passait à la Maisonnée, que Jean avait rejoint en 1950, au départ pour y aider les enfants du quartier à faire leurs devoirs puis

était devenu moniteur pour les activités du jeudi et les colonies de vacances, l'été à Prévencières, sous la houlette du Père Blanc. Tous les ans, il y était joué La Passion. Jean Luiggi y joua le rôle de Caïphe, la voix de la condamnation... Il reste encore un souvenir à évoquer, celui de Titole, un bien curieux personnage : « Il venait s'asseoir continuellement sur les marches. Parfois, il entrait et il me fallait lui donner quelque chose. Par exemple un savon. Ce n'était pas pour lui, mais pour offrir à quelqu'un. Peut-être à la bouchère, Marie Tiquet, qui se trouvait à l'angle de la rue du Père Bonnet et avec qui il était très ami. Il dormait souvent dans une voiture, garée là sur la place. Titole était une figure du quartier qu'il fallait accepter comme tel. Un jour, quand il est parti, il a perdu une photo de lui. Je ne la lui ai pas rendue, et j'ai décidé de la garder, en souvenir... ».

Quant à sa clientèle, Jean Luiggi n'a pu qu'en constater l'évolution. « Au début, c'étaient uniquement des gens du quartier, auxquels s'ajoutaient les habitants de Lavérune : leur autobus s'arrêtait juste devant la pharmacie, qui était la dernière pour eux. Puis, peu à peu, le coeur de ville nous a englobés et la clientèle est devenue de plus en plus anonyme, même si des liens se créent toujours et si un noyau historique perdure ».

2-20 La roue carrée qui tourne rond.

Il y a eu à Figuerolles un génial inventeur. Il s'agit du soudeur Jean Lavernhe, qui habitait 8, rue Saint Blaise. Né le 15 avril 1895 au 32 de la rue Adam de Craponne, décédé le 15 avril 1981, le jour de ses 86 ans, c'était un des plus habiles soudeurs de France. Il ouvre son premier atelier en 1920 au 43 du faubourg Figuerolles. Il sera mobilisé en 1939 puis reviendra dans son atelier.

Son fils, Henri, nous rapporte l'anecdote suivante : « En 1943 ou 1944, arrive un officier Allemand rue St Blaise. Il vient pour la voiture du général de la kommandantur. Sa culasse s'est fendue. Deux soudeurs montpelliérains ont déjà tenté de la ressouder. Ils n'ont pas réussi. Si mon père n'y parvient pas, tous les trois seront fusillés. C'était une soudure délicate. Il lui fallait en tout huit jours pour la réaliser. La culasse devait être portée au rouge dans le feu et ensuite devait y être soudée, sans la sortir du brasier. Mon père embaucha des gens du quartier sans emploi pour lui tenir une pelle afin de le protéger de la chaleur en faisant écran. Une fois soudée, la culasse devait être laissée enfouie dans la cendre jusqu'à tout soit bien refroidi. Et il a parfaitement réussi sa soudure. Personne n'a été fusillé ! ».

Il nous laisse une invention formidable, la roue carrée qui tourne rond. Elle obtiendra la médaille de vermeil au concours Lépine de 1957. Il s'agissait d'un ingénieux système de pales qui s'adaptait parfaitement au sol, en occupant un espace plat qui stabilisait parfaitement l'appui de la roue. Malgré des essais concluants, cette roue, réalisée à la fonderie Lamoureux et Rey, toute proche, n'aura pas le succès escompté. Pour son fils, Jean, c'est essentiellement la concurrence des pneumatiques qui a tué le projet dans l'œuf. Une autre invention locale sera également due à notre soudeur figuerolliens, c'est le ramasse sarment, qui était lui tiré par un cheval.

2-21 Les industries

En 1858, M. Louis Jalaguier fabriquait des chapeaux au numéro 30 du faubourg Figuerolles. Il travaillait là depuis dix huit ans et demande au préfet de pouvoir continuer à y exercer sa profession. Il mentionne que jamais aucun voisin ne s'est plaint, qu'il travaille tout seul et que sa fabrique est à ses dires, peu conséquente. A la municipalité, on se pose des questions et on ouvre une enquête sur « les avantages ou les inconvénients que pourrait présenter la conservation d'une fabrique de chapeaux ». Après débats, Louis Jalaguier est autorisé par le préfet de l'Hérault (le 11/10/1859) à continuer son industrie aux conditions ci-après : « a) – Il fera élever les cheminées à 1m au dessus du couvert des maisons voisines. b) - Il fera évacuer les eaux sales dans un conduit couvert et étanche raccordé aux égouts de la ville. c) – Il sera tenu, en outre, de se conformer à toutes les mesures de précaution et aux dispositions que l'administration jugerait utile de lui prescrire par la suite dans l'intérêt de la salubrité et de la sécurité publique.

Le 12 août 1836, Alexandre Giniez et Placide Boué envisagent d'exploiter une fonderie, en bas de l'île Castilhon (entre l'actuelle rue Palissade et le Cours Gambetta). Leur projet soulève alors une vague de protestations. Les habitants appréhendent : « les bruits résultant des enclumes, des marteaux et de la rotation du manège ; les vapeurs, l'odeur sulfureuse, les fumées nuisibles qui envahiront le voisinage et les lieux les plus hermétiquement fermés, qui tueront la végétation dans les jardins environnants ». Ces voisins vont également signaler un risque majeur : « il y aura péril d'incendie, et tout cela dans un quartier populeux, qui s'augmente et s'embellit tous les jours, et qui était destiné à devenir un des plus beaux de la

ville, comme il est un des plus vastes et des mieux aérés ». Rien n'y fera, l'autorisation sera accordée.

En 1858, on trouve la trace d'un presseur de lie, François Salles, rue de Lavérune, (rue du père Fabre actuelle), qui reçoit l'injonction suivante : « Après avoir retiré les lies de la presse, il les fera dessécher sur une terrasse pavée en dalles et cimentée, qui sera affectée à cet usage. Il lui est interdit de se livrer à aucune manipulation sur les lies pour en exprimer le tartre brut, soit en tout soit en partie, à moins d'y être spécialement autorisé. Il devra faire emporter à 150 m des habitations les lies qui ne contiennent point de tartre brut et qui ne sont employées qu'à faire du fumier ».

Monsieur Mestre, lui, dès 1852 demande l'autorisation de transférer son usine de tartre du 14 au 44 du faubourg Figuerolles suite aux plaintes des voisins. Il demande l'autorisation d'y installer les chaudières en cuivre pour la fabrication de la crème de tartre et il stipule que le local a déjà été utilisé les vingt dernières années par une distillerie pour les eaux de vie et esprits 3/6. Il demande finalement un dernier transfert sur un champ appartenant à un jardinier : Blaise Martel.

En 1859, M. Cardaire demande lui aussi une autorisation d'établir une fabrique de crème de tartre dans une maison qu'il possède rue du Cros de Biou. Tout cela ne se faisant pas sans soubresauts. La préfecture recevant des lettres indignées de propriétaires et de locataires situés près des usines : « L'odeur fétide qu'exhalent journallement sept cheminées alimentées par du charbon ou du marc de raisin, outre qu'elle porte atteinte à la santé des voisins, empêche de vaquer à ses affaires de ménage avec les fenêtres ouvertes, d'étendre du linge dans les jardins et enfin de conserver un seul locataire plus de quelques jours ».

En 1907, se montent plusieurs sociétés : la société corporative des ouvriers français, carriers, maçons, tailleurs de pierres dont le siège social est au 75 rue Figuerolles et celle intitulée «Veuve Rauzy et Bonnafé » au 6 rue Palissade dont la raison sociale est le commerce des chiffons en gros à l'achat et à la vente. Le magasin Rauzy existait déjà en 1896. Jacques Rauzy était très décrié : « Il a un magasin de chiffons et d'os avariés ». De nombreuses plaintes parlent des « émanations pestilentielles du magasin ». Lui de son côté signe une pétition dans laquelle il ne s'oppose pas, contrairement à beaucoup d'autres, à la demande de création d'une buanderie-lavoir faite par un certain Roux au numéro 2 de la rue Palissade.

L'année précédente en 1896, l'installation d'une blanchisserie-lavoir avait été accordée sans difficulté au sieur Abbal, au 43 faubourg Figuerolles. Maurice et Henri Rauzy en 1920, continueront l'entreprise en y ajoutant le commerce des métaux. Dans le même secteur, aux 7 et 9 de la rue de la Raffinerie, M. Dumas exerçant depuis des années le commerce des chiffons en gros, métaux et peaux de lapins demande une autorisation supplémentaire pour la couperie de poils des peaux. Le secrétage de peaux et de poils de lapins constituait une activité importante : Dès 1905, une autorisation est donnée à M. Quet pour exploiter le secrétage des peaux à la rue Pierre Fermaud et ce malgré les protestations très vives des riverains. Ce dernier sera obligé 5 ans plus tard de transférer son usine rue fontaine Saint Berthomieu.

En 1908, une autorisation est donnée à M. Paul Firmin Gay pour établir une fonderie de deuxième fusion à l'angle de la rue Adam de Craponne et du boulevard Renouvier ; une fonderie dite Fonderie du Languedoc spécialisée en pièces mécaniques : colonnes, bouches d'égout inodores, regards, portes et trappes était située au 17 rue Saint Blaise.

En 1915, Le préfet autorise M. Fontaine Bougette à établir une fabrique de vert de gris au 4 de la rue Guillaume Pellicier. Des précautions et des garanties drastiques sont prises : « Le vert de gris sera obtenu au moyen de plaquettes de cuivre rouge et de l'acide acétique des arts (acide pyroligneux) ; Le dépôt d'acide sera constamment fermé à clé dans un local séparé des ateliers et éclairé par la lumière du jour ; et s'il est nécessaire d'y pénétrer après la chute du jour, il est interdit d'y entrer avec des lampes à feu nu ; de plus le sol du magasin sera cimenté et disposé en forme de cuvette de façon à éviter que les acides répandus sur le sol puissent s'écouler au dehors. » Des consignes de sécurité sont également données aux ouvriers : « il est formellement interdit de manger et de fumer dans les ateliers ».

En 1919, MM Benezeth et Van der Poelen obtiennent un bail de 20 ans pour mettre en place un atelier de constructions mécaniques et fabrication de machines agricoles en tous genres Pierre Fermaud. Cet atelier aura pour nom : « Fonderie et ateliers mécaniques de l'Hérault » (c'est là que s'installera l'Armée du Salut en 1951).

La même année (1919), MM. Plane et Domergue obtiennent un bail de dix ans afin d'ouvrir une maison de fournitures et de fabrication pour selliers et bourreliers au 11 de la rue Daru.

Le 13 février 1919, au tribunal de commerce de Montpellier, comparaissent :

- M. Pierre Auguste Rey, industriel demeurant à Montpellier, route du pont Juvénal,
- Mme Marie Jeanne Augustine Rey, veuve de M. Adolphe Félicien Gustave Tramblay, industriel, 21, Bd Renouvier.
- M. Auguste Antoine Charles Georges Tramblay, sans profession, 9 place Chabaneau.
- Mme Gabrielle Augustine Yvonne Tramblay, sans profession, 21 Bd Renouvier
- M. Jean-Maurice Tramblay, 21 Bd Renouvier.
- Marc Gaston André Bazille, Banquier, 10 rue des Etuves.
- M. Albert Joseph Borel, comptable, 1 rue Roudil.

Etablissent les statuts d'une société anonyme par actions, dénommée : « Usines Rey et Tramblay », ayant pour objet la fabrication et la vente de lits, meubles et objets métalliques et en général de tous les articles se rattachant à cette industrie et dont le siège originaire doit être à Montpellier, rue Edouard VII. L'usine est construite sur deux parcelles situées au quartier de la Paille et sur une ancienne sablière.

En 1919, une société ayant pour objet le commerce des vins en gros est formée par Henri Mouly, Fernand Arnaud et Louis Liénard sous le nom de Henri Mouly et Cie au 7 rue Cardaire.

En 1920, M. Pêcheur fonde la biscuiterie Flor, rue Desmazes

En 1922, M. Péres, négociant en charbon s'associe avec M. Caizergues et fonde à la rue Desmazes, la société Péres et Caizergues.

En 1927, M.s Roger-Jaillet et Guizard fondent la Manufacture de biscuits Unic au 39 cours Gambetta.

En 1938, C'est la société « Languedoc Primeurs » qui voit le jour au numéro 8 de la rue de la Raffinerie.

La société Astra dont le siège social se trouvait au 13 rue Saint Antoine fabriqua pendant des années, jusqu'à son dépôt de bilan en 1938, des outils agricoles : charrues, pressoirs...

2-23 La Paille et Antoine-Jérôme Balard, enfant de Figuerolles

Une « star » de Figuerolles, Antoine-Jérôme Balard a fait une découverte prodigieuse, le brome, en brûlant du varech pour produire de l'iode. Le brome, cet élément chimique et ses dérivés seront par la suite très utilisés : le bromure d'argent (papiers et films

photographiques), le bromure de potassium, pour calmer le désir sexuel des militaires, (entre autres...), il sera utilisé dans les retardateurs de flammes, les isolants plastique, pour les lampes halogènes, les extincteurs, les colorants, en cosmétique, etc. Toutefois, l'utilisation excessive du brome en fera un des principaux produits polluants de la planète. Ecce homo. Mais revenons à notre génial scientifique et à ses origines familiales.

Jean Balard et Jeanne Gras se sont mariés le 5 frimaire an X (26 novembre 1801). Ils étaient d'origine modeste. Jean Balard est dit « cultivateur », il appartenait à une famille de vigneron et travaillait lui-même ses vignobles, très laborieusement, mais sans grands revenus. Son épouse, née Jeanne Gras, originaire de l'Aveyron, est indiquée sur le contrat de mariage comme étant au service de la cuisine de Madame Vincent, née Catherine Chambon de Montredon. De profondes relations d'amitié existaient entre la jeune mariée et sa patronne, qui pour cette raison n'hésitera pas à verser trois cents francs en augmentation de dot à son contrat de mariage. Les époux vécurent alors dans la demeure du père de Jean Balard en périphérie de Montpellier, au 26 rue du Faubourg Figuerolles, là où se trouve aujourd'hui la librairie Scrupule. Ils y restèrent toute leur vie. C'est là qu'ils décédèrent, elle, à l'âge de 81 ans, le 22 mars 1861, lui, à l'âge de 84 ans, six mois plus tard, le 20 septembre.

Peu après leur mariage, le 8 vendémiaire an XI (30 septembre 1802), les époux Balard eurent un fils : Antoine-Jérôme. La naissance eut lieu dans la « Maison Montredon », au 27 rue de l'Argenterie, où habitait Madame Vincent et qui était certainement plus confortable et beaucoup plus riche que celle des jeunes parents. Il est de plus possible que Jeanne Balard ait ressenti la douleur de l'enfantement alors qu'elle travaillait en ces lieux. La marraine d'Antoine- Jérôme fut Madame Vincent. Pendant sa petite enfance, Antoine- Jérôme vécut avec ses parents rue du Faubourg Figuerolles. Puis, dès qu'il alla en classe, il fut confié à sa marraine, Madame Vincent - qui est décrite par plusieurs auteurs comme sa seconde mère ou même sa mère adoptive²⁷.

Madame Vincent se chargea de l'éducation d'Antoine-Jérôme. Elle l'inscrivit au lycée, prenant en charge ses droits scolaires. Elle l'y conduisait et l'en ramenait chaque jour. Ces trajets donnaient lieu à des conversations au cours desquelles étaient échangées des informations pleines d'attention et de tendresse. Et, dira Jean-Baptiste Dumas, « on n'a point oublié à

²⁷ Charlot Colette, Flahaut Jean. *Antoine-Jérôme Balard. L'homme*. In: Revue d'histoire de la pharmacie, 91e année, N. 338, 2003. p. 254.

Montpellier avec quelle sollicitude la bonne dame, comme on l'appelait, veillait sur son protégé ». À l'âge de dix-sept ans, Antoine- Jérôme quitta les bancs du lycée, ses études secondaires terminées. En 1819, il entama des études pharmaceutiques à l'École de pharmacie de Montpellier. Il eut en particulier comme professeur de chimie Jacques Etienne Bérard, dont les cours l'enthousiasmaient. Celui-ci dirigeait simultanément une manufacture, au domaine de La Paille (le quartier Lepic aujourd'hui), fondée par Chaptal²⁸, pour la fabrication de produits chimiques. Antoine-Jérôme eut donc ainsi, grâce à son professeur, la possibilité d'intégrer la manufacture, une grande chance pour lui.

Simultanément, au cours des deux années 1825-1826, parallèlement à sa réussite universitaire, (son diplôme de pharmacien brillamment obtenu le 5 juillet 1826). Antoine- Jérôme traverse une prodigieuse étape de sa vie scientifique. Car ce fut en novembre 1825 qu'il déposa à l'Académie des Sciences un pli cacheté, dans lequel il décrivait un nouvel élément, qu'il baptisa sur les conseils de son patron de laboratoire, M. Anglada, du nom de murine. Le 14 août 1826, Gay-Lussac présenta devant l'Académie les conclusions de la Commission. Un avis très favorable était donné ; de plus, il était dit que le nom de murine devrait être remplacé par celui de brome, provenant de bromos : mauvaise odeur, avec le consentement de l'auteur. L'isolement du brome fut incontestablement l'étape essentielle de son oeuvre, qui lui assura une réputation scientifique nationale.

L'usine de La Paille fermera en 1863.

2-24 Utilisations successives du terrain de la Paille

Sil est situé derrière l'ancienne gare Chaptal, à quelques centaines de mètres de l'avenue de Toulouse (rue de Claret). Inauguré en Novembre 1913, il est le domicile du Football Club Montpellier (ex Stade Michelet), le meilleur club montpelliérain d'avant-guerre. Ce club disparaît avec la guerre, comme tous les autres.

²⁸ Jean-Antoine Chaptal est originaire de la Lozère. Il est né à Nojaret. En 1782, il crée à Montpellier l'usine La Paille, en bordure du ruisseau du même nom. Cette usine va servir à produire les composés demandés à l'époque : acides minéraux, bases, sels, colorants et autres produits nécessaires au blanchissage et à la teinture des fibres et des tissus ainsi qu'aux arts en général. Il met notamment au point de nouveaux procédés pour la fabrication industrielle d'acide sulfurique, de soude, et de divers sels minéraux. Ses travaux lui valent d'être anobli par Louis XVI en 1788.

Les Arènes du quartier de la Paille dites "Grandes Arènes Française de l'avenue de Toulouse" (1914, direction Brives et Clauzon). Construites derrière l'ancienne gare Chaptal, en bordure de la rue de Claret et de l'avenue de Toulouse. Une belle construction de 6 000 places dont 3650 assises, qui ne survivra pas non plus à la première guerre mondiale.

2-25 La Paille : le fief du Père Bonnet, par Jean Barascud, de l'Etoile Bleue

« Le Père Bonnet avait organisé un patronage mixte qui accueillait des enfants de plusieurs paroisses. Il avait mis en place un théâtre ; le théâtre de la Paille. Il avait aussi créé une fanfare, l'étoile bleue, en 1916. Il s'occupait des enfants de ceux qui avaient été mobilisés pendant la première guerre mondiale. Le père Bonnet était professeur de français chez les jésuites puis il a demandé à être nommé dans un quartier populaire. Il voulait se consacrer à la jeunesse. Il donnera le nom d'Immaculée Conception à la chapelle St Joseph, (nom qui sera définitivement validé par l'évêché en 1927).

Dans le grand bâtiment de l'usine de la Paille, le Père Bonnet y installera un théâtre, sur l'espace vacant extérieur, il fera aménager un terrain de football. Le père Bonnet était le seul prêtre à être unanimement accepté à Figuerolles, tant par les gitans que par les communistes. Pour ses œuvres, il a ruiné sa famille : son père, négociant en vin à Capestang et son frère qui vendait du charbon. Il organisait des colonies de vacances gratuites. Les enfants (une cinquantaine) passaient un mois à Lourdes. Pour financer la colonie, on allait chez tous les riches. Le père Bonnet avait l'art d'obtenir des fonds ! Un jour, l'évêché a voulu le reprendre comme secrétaire. Il a été très soutenu par tout le quartier, il y a eu comme une manifestation avec des barrières devant l'église. Un coup de pistolet a même été tiré en l'air. Le père Bonnet est resté à Figuerolles... En fait, le Père Bonnet ne nous parlait jamais de religion, ses activités étaient ouvertes à tous les jeunes de Figuerolles mais aussi des autres quartiers. C'était un mélange de population très intéressant.

2-26 Jean-Baptiste André Godin, à l'origine de la Grande Maison

En 1846, Jean-Baptiste André Godin fonde à Guise, dans l'Aisne, sa fabrique d'appareils de chauffage et de cuisine, les fameux « poêles Godin », son invention. Il va faire fortune, mais comme il a commencé sa vie professionnelle en tant qu'ouvrier et qu'il connaît bien les

difficiles conditions de vie et de travail des salariés de l'industrie, il utilise sa fortune pour améliorer leur vie. Il leur construit donc ses familistères, s'inspirant du phalanstère, issu des théories de Charles Fourier (1772-1837) et des plans de l'architecte fouriériste Victor Calland. Godin est un adversaire de la maison individuelle et en donne les raisons : « Les prôneurs de petites maisons ne remarquent pas qu'en descendant un peu, à partir de la petite maison, on voit poindre la hutte du sauvage²⁹... »

Dans les campagnes, le mendiant en haillons possède un toit et un jardin. ...L'isolement des maisons est non seulement inutile, mais nuisible à la société ». Pour Godin, le familistère permet de créer des « équivalents de richesse » auxquels les ouvriers ne peuvent accéder de manière individuelle mais qui leur sont accessibles quand ils sont mis en commun en remplaçant « par des institutions communes, les services que le riche retire de la domesticité ». Godin est un anticlérical virulent, qui, tout en évoquant l'existence d'un être suprême bienveillant, pense que le travail, qui a pour but d'améliorer les conditions de vie, est la raison de l'existence de l'humanité, qui atteindrait ainsi le divin. Opposé aux principes du capitalisme, pour lui, l'ouvrier, celui qui produit les richesses, devrait avoir le statut le plus élevé. Son familistère doit donc permettre au travailleur de retrouver l'estime de soi et l'indépendance vis-à-vis de la société bourgeoise.

L'architecture contribue à ce projet : tout y est pensé pour créer des lieux de rencontre permanents ; la promiscuité, calculée, y est vue comme une incitation, par exemple à entretenir son appartement aussi bien que celui du voisin. Il s'agit de permettre une autodiscipline et une responsabilisation des habitants, qui, par l'approbation ou la désapprobation de l'autre, rendrait inutile toute forme de police.

A Guise, les logements ont été vendus en 1968. Quelques anciens « Familistériens » y vivent toujours. Classés « Monuments historiques » en 1990, ces bâtiments font depuis 2000 l'objet d'une restauration menée par la ville de Guise et le département de l'Aisne.

²⁹ J-B.A Godin, Solutions sociales 1871 Paris, A le Chevalier, Guillaumin et Cie éditeurs (p 404)

2-27 Les établissements Paulhan

Les établissements Paulhan se trouvaient rue Marioge. Plutôt aux Arceaux qu'à Figuerolles, me direz-vous. Mais si nous en parlons dans cet ouvrage, c'est en raison du rôle que cette manufacture a joué dans notre quartier. On y cousait des vêtements militaires, des capotes, des vareuses.

L'armée fournissait le tissu, essentiellement fabriqué à Mazamet et à Lodève, mais aussi dans le nord de la France. Cette entreprise a fonctionné jusqu'en 1970. Pierre Paulhan, son frère Henri et leur technicien, Pierre Janel, gèrent alors cette entreprise. Tous les jours, les femmes de Figuerolles, en majorité gitanes, venaient chercher les ballots et faisaient les finitions : les boutonnères, ainsi que les étiquettes des établissements Paulhan à coudre. Elles devaient également défaufiler. Elles étaient rémunérées au ballot. Leur salaire dépendait de leur rapidité. Les établissements Paulhan étaient également implantés dans plusieurs communes du Gard : Lassalle, Saint Jean du Gard, Anduze, Durfort et Monoblet. L'arrêt de leur activité est liée à la décision prise par l'État Français de délocaliser la fabrication de ses vêtements militaires.

2-28 La place de l'Église dans la vie sociale du quartier

L'église de l'Immaculée Conception, d'après les travaux d'Amélie Grison, que j'ai accompagnés, en 2009-210. Amélie Grison a en effet obtenu une licence professionnelle « Architecture ancienne et techniques de réhabilitation », à l'École nationale d'architecture et à l'Université Paul Valéry de Montpellier, sur le thème, justement de cette église, dont je lui ai, en quelque sorte, ouvert quelques portes..

Pour l'évêché, le quartier Figuerolles dépendait de l'Église Sainte Eulalie située 5 rue de la Merci. L'Abbé Vidal, curé de l'église Sainte Eulalie de 1859 à 1870, souhaitait implanter une chapelle de secours dans ce qu'il qualifiait de « quartier déshérité ».

En mai 1870, une souscription est ouverte. Le montant de la somme ainsi récoltée s'élève à 7335 francs. A celle-ci s'ajoutent 176 francs récoltés encore grâce à une quête effectuée porte à porte au sein du Faubourg. Monseigneur de Cabrières bénit la première pierre de cet édifice

le 21 novembre 1884. Cependant, depuis l'installation de l'abbé Fortuné Cavalier à l'Église Sainte Eulalie, le 1er Octobre 1870, le chantier est interrompu. La chapelle de secours n'est pas alors sa priorité. Il va s'attacher dans un premier temps à l'instruction des enfants pauvres et au secours des malades.

L'établissement pour les frères des écoles chrétiennes est donc construit rue Pagès. L'école de filles est alors confiée aux sœurs garde-malade, dont la maison est située rue Saint Joseph. Il faudra attendre plus de quinze ans pour ouvrir la chapelle de l'Immaculée-Conception. Dès 1868, les sœurs de la Sainte Famille prennent la direction de la petite école. La Chapelle de l'Immaculée Conception, l'école et le dispensaire, situés à proximité, fonctionnent ensuite conjointement afin de palier aux besoins d'une population pauvre, non évangélisée, alors que l'instruction n'est pas encore obligatoire.

Les travaux débutent réellement en 1890 grâce à l'aide financière de Monsieur Isidore Mie-Kettinger. L'implantation du bâtiment s'effectue sur une propriété privée : un terrain laissé vacant situé entre l'école de la Sainte-Famille et la maison des sœurs garde-malade. Au moment du décès de Monsieur Isidore Mie-Kettinger, le 23 mai 1891, la construction de la chapelle est bien avancée et il ne faudra que quelques années pour qu'elle soit achevée. Elle est bénie le 27 octobre 1895. Le nom de l'architecte reste encore à ce jour inconnu.

La fondation du patronage Saint-Joseph par le père Fabre en 1907 entraîne la venue du père Bonnet qui se fixe dans ce lieu de culte. La chapelle de l'Immaculée-Conception était surnommée la « Chapelle du Père Bonnet ». La rue où elle sera bâtie changera trois fois de nom. Au moment de la construction de la chapelle, elle se nomme rue Saint Joseph, puis rue Jean-Baptiste Bénézech et enfin rue du Père Bonnet.

Le quartier Figuerolles jouit d'une mauvaise réputation lorsque le projet de la chapelle de l'Immaculée-Conception se concrétise dans les années 1890. Nombreux sont les Montpelliérains qui n'osent pas s'y aventurer. Ce quartier est surnommé alors « foyer d'Apaches »...

2-29 L'abbé Joseph Soulier

2-29-1 Arrivée à Figuerolles

« Je suis né en 1933 à Montarnaud ; j'ai été ordonné prêtre en décembre 1962. Je suis arrivé à Figuerolles en janvier et j'ai été très bien accueilli par le père Coursindel. Il m'a confié l'appartement face à la cité Gély et il m'a tendu les clefs de sa voiture. Mais je n'avais pas encore le permis...

J'arrivais à Figuerolles après qu'aient été prises d'importantes décisions. Le père Bonnet, puis le père Coursindel, avaient souhaité construire l'église de Figuerolles, à laquelle ils avaient donné le nom de Notre Dame de la Paix, au carrefour de la route de Lavérune et du chemin du Mas de Merle (actuelle cité Orion). A l'époque, il n'y avait pas de constructions au delà. Mais avant que le projet ne se concrétise, la ville s'était développée dans ce secteur.

C'est donc à la Chamberte que sera transféré le projet de construction avec cette fois la création d'une nouvelle paroisse. Le poste avait été proposé à J.M Coursindel qui l'avait refusé, préférant rester à l'Immaculée Conception, son « territoire », qui pour le coup devenait une paroisse autonome. C'est le père Rome qui prendra le nouveau poste, et construira une sorte de hangar, qui sera peu à peu aménagé en une véritable église. Cette église, à la Chamberte est aujourd'hui une des paroisses les plus dynamiques de la ville. L'espace abandonné en haut du faubourg avait été aménagé avec un presbytère, un espace sur lequel les jeunes jouaient au ballon, et au fond une salle polyvalente avec une arrière salle. Il sera plus tard vendu pour y construire le résidence Orion. Un appartement du rez-de-chaussée avait été conservé comme presbytère, mais il sera ensuite cédé. Dans le même temps, se mettait en place le projet de construction de la Chapelle de la Résurrection, à la Cité Gély, établi à la demande de Mme Gély du temps du père Coursindel, et qui sera conduit par Joseph Bertrand, chapelle qui sera ensuite revendue à la ville.

Pour mes débuts à Figuerolles, j'ai été reçu froidement par les enfants et les jeunes : « Ici, on n'a qu'un curé, c'est le chauve ! » me disaient-ils. En fait, quand « le chauve » J.M Coursindel se mettait en colère, son crâne rougissait, et c'était devenu une légende. Mais il me

soutenait bien par rapport aux enfants qui ne me respectaient pas. Et j'ai pris rapidement et profondément ma place. La mort accidentelle du Père Coursindel (29 avril 1964) a été quelque chose de terrible pour les gens du quartier.

Des pétitions circulaient pour que ce soit moi qui le remplace. Mais je les ai arrêtées, car je voulais laisser faire les choses. L'évêché a demandé au Père Joseph Bertrand de venir m'aider, nous nous sommes vite très bien entendus.

Je lui ai expliqué comment il fallait s'y prendre ici, selon les principes éprouvés mis en place avant nous. Le Père Coursindel avait insisté sur le fait qu'il ne fallait pas assurer une permanence à l'église, mais qu'il fallait se promener dans le quartier, aller vers les gens. Ainsi, il m'est arrivé de descendre du presbytère à 2 h de l'après midi vers la place Salengro et d'y revenir seulement à 2 h du matin, avec les jeunes qui rentraient du cinéma. J'étais invité tout du long, à prendre le café, à manger, etc. Au final, Jo Bertrand acceptera de succéder à J.M Coursindel, mais à une condition : que je reste avec lui. Ce que j'ai fait.

2-29-2 La mobylette

Un jour, on voit arriver un jeune de la cité d'urgence. Il nous dit : « Mon père m'envoie pour appeler la police. Il y a quelqu'un qui veut mettre le feu à sa maison ». Je dis alors à Jo Bertrand : « Ils ont besoin que l'un de nous y aille. Vas-y, tu verras ». Jo se rend sur place. Il m'a raconté son aventure. Arrivé là-haut, il se trouve face à un individu, furieux, qui essayait de faire couler l'essence de sa mobylette dans un plat afin de s'en faire une bombe incendiaire. L'opération n'est pas commode. Alors, Jo Bertrand lui dit : « Attends, je vais t'aider à coucher la mobylette ». Et il le fait, tandis que des fenêtres alentour jaillissaient cris et insultes. Puis, une des voisines chez qui s'étaient cachées la femme et la petite fille de l'incendiaire arrive pour dire à son voisin de lui donner le biberon de sa fille, qui est resté à l'intérieur, parce que c'est l'heure de la tétée. Désarçonné, le monsieur se tourne vers Jo qui lui dit : « Ben oui, il faut que tu y ailles, c'est ta fille, non ? ». L'incendiaire lui répondit : « C'est bon, Père, j'y vais, vous pouvez partir maintenant ». Et tout rentra dans l'ordre.

2-29-3 Naissance

Un autre jour arrive un personnage important de la même cité qui me dit : « Père, ma fille va accoucher. Elle est à la maternité. Il faut que vous veniez avec moi ». Je pars avec lui. Pendant tout le trajet, il ne cesse d'implorer : « Que ce ne soit pas une fille ! Que ce ne soit pas une fille ! ». On arrive sur place. L'infirmière nous annonce tout de go : « C'est une fille ». Je me tourne fermement vers mon gaillard pour qu'il ne fasse pas de remarque déplacée. Il me regarde, ne dit rien. L'infirmière lui demande : « Qui êtes-vous ». C'est alors qu'il a une répartie formidable : « Moi, je suis le père de la fille, et lui, dit-il en me désignant, c'est le père du quartier ! »

Je suis resté présent à Figuerolles jusqu'en 1976, même si dans le même temps j'ai occupé quelques autres fonctions dans le diocèse. J'ai ensuite été muté à Lunel ».

2-30 La Chapelle de la résurrection

C'est bien après la mort du père Bonnet, qui décéda en 1954, que l'on songea à doter le quartier d'une seconde église. L'initiative en revient à Madame Gély qui céda à la ville le terrain sur lequel devait s'élever la cité qui porte son nom, mais qui fit aussi don à l'association diocésaine de la parcelle jouxtant le fameux caroubier à la condition qu'on y bâtit une chapelle. Cette clause fut respectée et les travaux commencèrent début 1967. Un an et demi plus tard, le cinq octobre 1968, Monseigneur Tourel, alors évêque de Montpellier, pouvait bénir la construction en présence d'une foule nombreuse et bénir l'autel.

De par ses formes audacieuses, l'église ne manque pas immédiatement d'attirer l'attention. Elle se présente en effet comme un carré dont les deux angles opposés sont occupés d'une part par le perron d'entrée, d'autre part par le chœur. La toiture est, elle, composée de multiples pans en saillie et en creux. La façade d'entrée, toute verticale, vers le ciel, évoque l'ascension du Christ. Quant à l'autel, en pierre du Pont du Gard, il repose sur un podium en marbre gris et fait face à la baie monumentale sud, en verre transparent, qui ouvre sur les HLM.

Malheureusement, les fidèles ne purent se recueillir dans cette église qu'une dizaine d'années. Rapidement, on s'aperçut que la toiture était perméable et que l'eau provoquait d'importants dégâts. Il fallait fermer et s'atteler aux réparations. Cela prit sept ans. De 1978 à 1985. La

cérémonie de réouverture fit église comble. Mais, dix ans plus tard, les problèmes resurgissaient. L'église sera vendue à la municipalité en juin 2006.

2-31 La maisonnée Saint Joseph

Contribution du Père Marcel Paulet. 10 juin 2007

« Lorsque le Père Gustave Fabre, Jésuite aveyronnais âgé de 43 ans fonda cette maison en 1907, il ne se doutait pas du tout que l'œuvre qu'il y commençait avec enthousiasme allait durer si longtemps. Mais alors, voilà : où trouver un local assez vaste pour une telle entreprise ? Très vite on découvrit, tout proche, un local parfaitement adapté et devenu disponible peu de semaines avant. Il s'agissait d'un ancien Moulin à Huile dont la propriétaire, Mme Marioge, se dit ravie qu'il serve désormais à un tel apostolat.

Le patronage ouvrit ses portes le dimanche 29 Avril 1907 et moins d'un ans plus tard, la salle principale du moulin à huile, devint la salle de théâtre du patronage.

Moins d'un an après la fondation de sa maison, Le Père Fabre est en quête d'un local où faire sa première Colonie de Vacances prévue pour l'été 1908. Début Juillet, il se rend à Langogne puis, prend, pour Coucouron, « la Diligence tirée par quatre chevaux », raconte-t-il. Voilà qu'un aimable monsieur s'enquérant du but de son voyage, s'offre à l'aider dans sa démarche.

C'est un adjoint au maire, il connaît donc bien les possibilités du pays... Le local est vite trouvé, tout près du Lac d'Issarlès. Le Père va y amener un groupe important de jeunes et d'enfants pour un séjour ensemble. Mine de rien, c'est une petite révolution. S'il n'est pas absolument le premier, il est l'un des tout premiers à proposer de tels séjours : son nom est dans l'histoire des Colonies de Vacances. En effet, on organisait plutôt, à l'époque, des « placements » dans des familles paysannes et le responsable - le prêtre ou le Pasteur le plus souvent - faisait le tour des familles pour s'assurer que tout allait bien.

Dès 1914 la colonie se fixera à Prévenchères³⁰, pour n'en plus bouger jusqu'en 1987. Elle a seulement déménagé en 1951, vers un local tout neuf, bâti à l'orée du village. En 1987, les services de sécurité, profitant du changement de directeur, exigeaient une totale réfection pour

³⁰ URL : <http://www.prevencheres.fr/> (consulté 07/2012)

mise aux normes, réfection dépassant de très loin les possibilités financières de la maison, mais c'est là de l'histoire plus récente.

Le Père Fabre est à l'origine d'une autre "institution". Au début du XX^e siècle, à Montpellier le rugby avait plus la cote que le foot. Or, le rugby était considéré par le Père comme un sport de voyous enseignant la bagarre ! Il lui préférait le football et se démena pour le faire prévaloir. Il organise des équipes, les suscite dans les autres patronages de la ville, met sur pied un championnat... - Tant et si bien qu'il en vient à créer le Sport-Club en 1912... Ce Sport Club devint bientôt le SOM... qui est maintenant l'équipe de Montpellier, le MHSC. On trouve, dans les papiers de La Maisonnée, le faire-part publié par le SOM en 1953, lors du décès du P. Fabre : il prie de participer aux obsèques de « notre fondateur ».

En 1932, il organisa de belles fêtes pour les 25 ans du Patronage. C'est au lendemain de celles-ci qu'il demanda à ses supérieurs de lui prévoir un successeur : il lui fut donné en 1935, alors qu'il atteignait les 71 ans... Le Père Abel Loiseau fut nommé à sa place. Il avait une longue expérience scolaire, mais il n'arriva pas, malgré toute son application, à assumer efficacement une succession qui était, il faut le dire, assez difficile, étant donné la personnalité et la réussite du Père Fabre. L'œuvre déclina.

Ordonné prêtre en 1939 et ses études étant achevées, le P. Blanc demande alors à son Provincial de venir à Montpellier. Il rapportera, dans un sermon de 1984, ce que s'étaient dits les deux hommes : « Mon supérieur m'a dit : « C'est fini... C'est entendu avec le diocèse qui reprend le patronage ». Je lui ai répondu simplement : « Mon Père, vous avez tort ». C'est alors qu'il m'a répondu : « Eh bien, faites-moi un plan... et je vous donne 5 ans pour réussir ». Je lui ai donné mon plan ... et je suis ici depuis 44 ans ! »

Haute stature, personnalité forte au talent d'écrivain reconnu dès ses 18 ans, ce prêtre aveyronnais allait marquer le quartier par une action déterminée. Le patronage, qu'il baptisa « La Maisonnée », vit des groupes divers naître autour de lui : groupes d'hommes, de mamans, d'étudiants... Le Père savait s'engager : pendant la guerre il n'hésita pas à faire distribuer par ses grands jeunes gens le périodique clandestin de résistance au nazisme publié par les jésuites de Lyon : « Témoignage chrétien ».

Parce qu'il constate la misère de bien des familles, le P. Blanc fait distribuer du charbon aux plus nécessiteux. Ce charbon il se le procure en sollicitant l'aide des mieux nantis. Sachant que des enfants ne mangent guère à leur faim chez eux, il organise une pension pour mieux les nourrir. Après la guerre il construira une maison d'accueil...

Moins présent que le P. Fabre sur la cour pour les jeux, le Père Blanc est surtout un homme d'enseignement par l'écrit et par la parole. Dans ce but, Il multiplie les réunions. En 1942, il crée le Bulletin "La Maisonnée" qui paraît 5 fois par an et diffuse ses réflexions éducatives.

Ce bulletin n'a jamais cessé de paraître depuis. La collection complète se trouve à la Grande Bibliothèque de France, jusqu'au premier numéro de la 65e année qui vient de paraître ces jours-ci. Il écrira le texte de "La Passion de Figuerolles" et la fera jouer pendant 25 ans.

Cependant, le P. Blanc sent ses forces diminuer et de plus, au début des années 70, il entend de la bouche de ses supérieurs, que la Compagnie de Jésus n'assurera pas sa succession. - Fermer la maison est à nouveau envisagé. Une autre idée germa dans la tête du Père : trouver quelqu'un qui prendrait la suite. On lui laissa carte blanche pour cela et il pensa très vite aux Pères de Timon-David qu'il connaissait un peu et dont il savait l'action auprès des jeunes à Béziers, depuis 1885.

C'est le 8 septembre 1986 que la passation est faite. Le père Blanc atteint d'un cancer, se retire progressivement (il décédera en 1993). Le père Marcel Paulet prend alors la responsabilité du site. Un an après le Père Rinaudo est arrivé pour participer à la première colonie transposée à St-Pierre-dels-Forcats, près de Mont-Louis. »

2-32 L'exposé de l'Abbé Jean-Marie Coursindel, le 20 février 1964³¹.

2-32-1 Présentation de la paroisse

« La paroisse de l'immaculée conception a été créée à Figuerolles pour une population de 5 000 habitants. Depuis, de nouvelles constructions ont surgi, d'autres sont en projet, et ainsi la population passera en moins de 10 ans de 5 000 à 11 000 habitants environ, elle aura plus que doublé, ce qui change la physionomie de la paroisse et rend plus difficile notre effort pour réaliser une communauté vivante.

³¹ Au centre Lacordaire, 6 rue des Augustins, Montpellier. Source : Archives de l'abbé Joseph Soulier

Socialement, la paroisse comprend des personnes de tous milieux. Voici, approximativement, le chiffre de population par milieu social : milieu populaire, 60%. Classe moyenne, 25%, bourgeoisie, professions libérales, 7%, sous-prolétariat, 6%, gitans 2%.

Je vais vous présenter chaque milieu social avec ses valeurs et ses points faibles, mais j'ai dû me limiter aux quatre problèmes suivants : le milieu populaire, le sous-prolétariat, le problème des HLM et celui des jeunes.

Le milieu populaire de notre paroisse est formé d'employés à petits salaires, de routiers, livreurs, maçons, carrossiers, manutentionnaires, ouvrières d'usine (biscuiterie notamment), etc. Ils habitent en majorité l'ancien quartier de Figuerolles et les HLM nouvelles. Ce sont ces hommes et ces femmes, ces jeunes du milieu populaire, que l'on rencontre quatre fois par jour en allant au travail ou en revenant, allant au marché ou conduisant les petits à l'école maternelle, dans la grande rue de notre village, le faubourg Figuerolles. Ils sont simples, directs, honnêtes, travailleurs, ils ont le cœur sur la main et sont très serviables. Beaucoup n'ont qu'un rêve : améliorer leur situation et surtout améliorer celle de leurs enfants ; il faut que les enfants montent d'un degré dans l'échelle sociale. Un bon nombre fait des heures supplémentaires pour payer les appareils ménagers, la voiture ou tenir les enfants plus longtemps dans les écoles car cela coûte encore.

Il faut dire, et c'est dommage, que c'est seulement un petit nombre qui est engagé dans les syndicats, les partis politiques ou l'action catholique. Au plan religieux, les plus de quarante ans sont fidèles au souvenir du Père Fabre et à celui du Père Bonnet ; de là, un préjugé favorable à l'égard des prêtres, dont nous bénéficions : on ne pratique pas, mais on laisse le garçon ou la fille aller au patronage ou au catéchisme.

2-32-2 La Cité d'Urgence

Nous avons sur ce quartier la « cité d'urgence, c'est à dire ce qui chez nous est la partie «sous-prolétariat » : ce sont les vrais pauvres. J'ai dit qu'ils comptaient pour 6% dans l'ensemble de la population, pour nous ils comptent davantage que ce chiffre. Je suis très gêné pour en parler (comme quand il faut ouvrir une plaie, cela fait toujours mal), mais, si c'est nécessaire pour trouver les remèdes, alors que les pauvres me pardonnent d'étaler publiquement leur misère !

La cité d'urgence a été construite par la municipalité sur une partie du terrain Gély pour des familles à reloger d'urgence. Elle comprend 600 personnes environ, réparties en 110 logements, en dur ou en préfabriqué. Sont logées là quelques familles de travailleurs, tout à fait normales et parmi elles trois familles engagées au service des autres. Mais le plus grand nombre est composé de familles du sous-prolétariat : rapatriés de Tunisie, sinistrés de la Glacière, des gens expulsés que le service de la mairie a relogés dans cette cité d'urgence.

Nous avons de tout : des familles où le mari est malade et les enfants nombreux, des gens en chômage perpétuel, des femmes écrasées par la maladie ou par des maternités nombreuses et rapprochées et qui n'ont plus le courage de s'entretenir, d'entretenir leur maison et leurs enfants, des faux ménages avec des enfants de plusieurs lits, des gens qui boivent et se battent presque tous les soirs entre eux et avec les autres, des enfants malades, des retards mentaux, des enfants sans éducation, toujours à la rue. C'est la vraie misère, avec le fait navrant que cette misère risque de se développer par les enfants qui naissent nombreux, malades, retardés mal éduqués et qui perpétueront cette misère là ou ailleurs. C'est une plaie qui s'étend et qui s'aggrave.

Qu'avons-nous fait ? Je voudrais vous donner une seule réponse : nous les avons aimés. Je peux vous avouer que certaines personnes de la paroisse ont pour ces pauvres autant de souci que pour leur propre famille, et l'amour invente tout. Je ne peux vous donner que quelques exemples : prise en charge des enfants en colonies et dans les patronages, colis de vivres aux plus pauvres, dons fréquents de vêtements, soutien moral dans les heures de crise et de découragement, dépannage d'argent dans certains cas urgents et d'une façon tout de même contrôlée, instruction aux retardés (il faut, dans certains cas, apprendre à lire), nettoyage (je m'excuse du terme car il est réel) de certains enfants, rapports avec les assistantes sociales, démarches auprès des organismes sociaux, arrangements avec la mairie et la Caisse d'Allocations familiales pour que ceux qui avaient de gros retards de loyer ne soient pas expulsés, ateliers de couture pour des mères de famille qui réapprennent là à faire un travail utile pour leur famille. C'est une prise en charge permanente et pourtant largement insuffisante.

Nous avons pensé à une rééducation de certaines mères de famille par des aides qui réapprendraient, en mettant bien sûr la main à la pâte, à tenir un ménage, à éduquer leurs enfants ; cette forme d'aide, autant morale que matérielle, a déjà été réalisée par des initiatives

personnelles, elle est à l'étude pour devenir institution. C'est la société qui, par intérêt économique (je m'excuse de cet argument, mais il est premier pour certains) ou par esprit social, doit arriver à les prendre en charge pour les libérer de cette aliénation de la pauvreté.

2-32-3 Les jeunes du quartier

Voici la photographie d'une bande de garçons bien typique de notre quartier. Si vous passez en haut du Faubourg Figuerolles entre 13 et 14 heures, vous apercevrez un groupe d'une trentaine de garçons qui jouent au football. Qui sont-ils ? Ce sont des jeunes de Figuerolles, de 14 à 19 ans, en plusieurs « bandes » mélangées. Ils sont tous passés par le catéchisme, le patronage, ils ont fait avec nous des camps, des colonies, etc. et maintenant, un tout petit groupe continue de pratiquer (5%), les autres ne vont plus à la messe ; bien sûr nous restons bons amis, le ballon dont ils se servent est à nous. Ce soir, une bonne partie viendra faire de la culture physique chez nous, d'autres iront au club des jeunes organisé par la caisse d'allocations familiales. La semaine dernière, trois d'entre eux sont venus le soir, vers 22 h, conduire chez nous un ouvrier qui ne savait où passer la nuit (c'est une preuve de confiance en nous). Leurs équipes de football gagnent souvent, parce qu'ils ont de l'énergie à revendre. Plus tard, mariés, ils feront de bons pères de famille, des ouvriers consciencieux.

Dernièrement, on nous faisait l'éloge de leurs aînés dans leur travail. Il me semble qu'il y a là de véritables terrains d'énergie. Qui saura canaliser ces énergies ? L'expérience de la JOC qui, dans le même milieu, il y a quelques années, a su les capter et faire de bon nombre d'entre eux des militants ouvriers authentiques parce que chrétiens, nous prouve que c'est possible. Actuellement, à une époque où la plupart des jeunes refusent d'entrer dans un groupe par peur d'embrigadement, par amour de la liberté, le moyen le plus sûr d'éducation nous paraît être, sans cesse, directement, simplement, de donner des responsabilités à ceux que nous sentons capables de les porter, à leur niveau, progressivement ; responsable d'un ballon, capitaine d'une équipe de football, responsable d'une équipe dans un camp, c'est l'habitude prise de sortir de soi, de se sentir responsable des autres.

Jusqu'où cela va-t-il ? Cela dépend des éducateurs, de la générosité du jeune, des occasions données, un peu aussi sans doute du matériel éducatif et des locaux mis à leur disposition ou des terrains.

Actuellement, chez nous, sous la responsabilité du vicaire de la paroisse (Joseph Soulier), se réalise une intéressante expérience dans un milieu en bonne partie étudiant mais ouvert à tous les milieux. Il s'agit d'un groupe de jeunes, garçons et filles, unis pour un but commun : le théâtre, les loisirs sains, le sport. Là aussi, même méthode, responsabilité progressive : organiser un car de ski, tenir un rôle même modeste d'acteur ou de machiniste au groupe théâtral, voilà le commencement. Cela va bien plus loin puisque actuellement des jeunes sont catéchistes, membres de l'équipe liturgique, moniteurs de colonies de vacances, responsables d'équipes de patronage, d'autres aident leurs abbés au groupe d'adolescents pour une sortie, etc.

Les responsables se ressource dans des réunions où est lue, en premier lieu, la Parole de Dieu, où des initiatives sont prises et revues ensemble : un bon départ, qui aide déjà des jeunes à faire l'apprentissage de leur liberté, à se défouler dans des activités libératrices, qui aide des chrétiens en puissance de servir demain leurs frères où qu'ils soient.

2-32-4 Le problème des HLM

En haut du faubourg Figuerolles, ces bâtiments neufs, à droite, ce sont les HLM du terrain Gély. Quatre cents logements déjà habités, deux cents en construction ou à construire. Au total, cela fera 3 000 habitants, un gros village sur un espace très restreint. Ici, ce n'est plus « Figuerolles » : les habitants les plus anciens sont là depuis moins de deux ans ; ils viennent de partout, des quatre coins de la ville, ou de France, 30% sont des rapatriés. Il y a un problème des HLM, il est connu. Je rappelle ce qui a déjà été remarqué ailleurs, dans les grands ensemble et qui existe chez nous : manque d'espace vert pour respirer mieux et se détendre, manque de terrains de jeux (seuls existent quelques emplacements restreints qui servent pour garer les autos (pas de terrain de sport sur place, où librement les jeunes pourraient taper sur un ballon). Les logements sont bien, très bien même, les habitants sont unanimes. Mais ce qui, au début surtout et pour certains pendant longtemps, marque les habitants, en particulier les femmes, c'est l'isolement. Il y a dix logements par escalier, souvent les locataires ne se connaissent pas : d'où sentiments de solitude, de vide.

Devant les difficultés personnelles ou familiales, qu'il s'agisse de fins de mois difficiles, d'une maladie ou de l'éducation des enfants, les femmes, les mères de famille se trouvent seules, isolées, ce qui entraîne le découragement et n'arrange rien. Je sais, il y a les

organismes sociaux et les assistantes sociales, mais elles ne peuvent pas répondre à tous les problèmes. C'est ainsi qu'intervient ce ferment qu'est l'entraide, l'entraide fraternelle.

Voici des cas. Dans un bloc, une femme est malade : une voisine, durant plus d'un mois, se charge de ses deux enfants. Un homme quitte son foyer (ou le contraire : plusieurs cas dans un trimestre) pour partir avec une autre femme, laissant plusieurs enfants. Immédiatement, le réflexe d'entraide joue, on fait pour le conjoint abandonné des démarches multiples et compliquées, on dépanne la mère qui est restée ou le père bien embarrassé. Une naissance est attendue dans une famille déjà nombreuse : plusieurs mamans confectionnent les objets de layette nécessaire et les offrent à la maman. Plus simplement, un escalier est malpropre, parce que personne ne s'en occupe : une femme courageuse balaie tout l'escalier, une fois, plusieurs fois, et puis une voisine se joint à elle, et finalement toutes les autres. Vous pouvez y aller, l'escalier commun est très propre aujourd'hui. Et surtout une nouvelle communauté est née, car les cas que je viens de citer ne sont que des cas types, des centaines de gestes semblables ont été faits, soit de façon personnelle, soit par relation avec le service d'entraide de la paroisse composé de personnes habitant les HLM, vivant les mêmes difficultés que les autres, porte à porte et avec les mêmes difficultés.

De là, une lutte constante dans la prédication, les cercles d'étude, les contacts personnels, pour dégager nos fidèles de toute aliénation religieuse, je veux dire de tout ce qui serait religieux de façon uniquement conformiste, de toute religion pratiquée par intérêt spirituel uniquement personnel sans souci d'autrui. « Comment peux-tu dire que tu aimes Dieu que tu ne vois pas, si tu n'aimes pas ton prochain que tu vois ? » dit Saint Jean. C'est la preuve que notre amour de Dieu doit être un amour du prochain pratique, désintéressé, universel.

2-34 L'Armée du Salut

L'Armée du Salut naît en pleine révolution industrielle, à la fin du XIX^e siècle. Elle est fondée, en 1878, par le pasteur anglais William Booth, choqué par le spectacle des foules ouvrières qui s'entassent dans les quartiers pauvres de l'Est londonien. Pour lui, le changement ne s'opère pas au niveau des masses mais en chaque individu. Le progrès social, politique et économique doit découler d'une profonde transformation intérieure de l'homme, réconcilié avec lui-même par la puissance de l'Évangile. Mais William Booth, réaliste, sait aussi qu'avant de parler à quelqu'un du Royaume des cieux, il faut pouvoir lui proposer des

conditions de vie décentes sur terre. C'est l'origine de la devise devenue populaire : "Soup, soap, salvation" (Soupe, savon, salut). Ces valeurs s'incarnent aujourd'hui dans les deux structures qui composent l'Armée du Salut en France, la Congrégation, chargée de la mission spirituelle, et la Fondation, chargée de la mission sociale.

L'Armée du Salut ouvre un centre d'accueil en 1951 au 13, rue Pierre Fermaud dans des locaux mis à sa disposition par la ville de Montpellier. Il accueillait des hommes et des femmes (seulement à partir de 1959), avec une capacité totale de 94 lits.

« Le centre est ouvert à toute personne en difficulté temporaire. Cela va du classique clochard au travailleur en transit, en passant par l'homme sortant de prison. Le Centre offre le gîte et/ou le couvert pour une somme modique et des possibilités d'activités rémunérées permettant de se réinsérer. »

Liste des officiers de l'Armée du Salut ayant travaillé dans cet établissement :

Sergent Josué ALLARD, à l'ouverture

Sergents Ulysse ALLEMAND, de 1952 à 1957

Capitaines Georges et Marie LEMEUNIER, de 1957 à 1964

Majors Jules et Carmen THONI, de 1964 à 1972.

Un rapport de 1964 indique ceci :

Depuis son ouverture, 251 256 personnes sont passées dans la Maison qui est dirigée par deux officiers et deux employés. Le prix du lit est de 1,50 Francs par jour. Le prix du repas varie selon le choix du pensionnaire dont l'âge moyen est de 40 ans et le salaire moyen de 400 Francs par mois. Il s'agit principalement de manœuvres. La durée du séjour est d'environ 6 mois.

L'Armée du Salut éditait autrefois un hebdomadaire, le journal « En Avant ! ». On y trouve ce texte :

« Pas un lit de libre et le restaurant voit les ouvriers du quartier, en plus des pensionnaires, profiter des prix avantageux qui y sont pratiqués. » (Noël 1952).

Tournons les pages : La Commissaire Irène Peyron, chef de l'Armée du Salut en France visite le Centre d'accueil de Montpellier.

« Les invités sont là, près de deux cents, devant les longues tables qui remplissent la salle du restaurant du centre d'accueil. Pour la circonstance, tout a été arrangé et décoré avec soin par les sergents Allemand qui dirige le Centre.

Les personnalités suivantes avaient tenu à entourer la Commissaire à cette occasion :

- M. le Professeur Boulet, maire de Montpellier
- Mme Aussel, conseillère municipale, représentant le Président du Bureau de Bienfaisance
- Me Fondiman, chef de service à la mairie de Montpellier
- Mme Demangel, présidente régionale de l'UNIOPSS
- M. le Professeur Cadier de la Faculté de Théologie
- M. Pedoussaut, maire de la commune de Figuerolles
- M. Constant, négociant
- M. Sapy, rédacteur au Midi Libre
- M. Leresche, représentant du Consul Suisse.

C'est en 1972 que le Centre de la rue Pierre Fermaud sera transféré à La Paillade, près du foyer des travailleurs migrants.

2-35 Les écoles publiques

2-35-1 Les écoles Auguste Comte, Renouvier, Sévigné

Il faut remonter à 1871 pour trouver la trace de la création de l'école Auguste Comte dans les délibérations du conseil municipal de la ville de Montpellier. Mais attention, à ce moment-là, cette école s'appelait l'école de la rue de la Gendarmerie (l'ancien nom de la rue Émile Zola). Dans une délibération prise le 18 janvier 1871 et complétée le 24 juillet 1871, on y apprend le pourquoi du comment : « La création de cette école a pour but d'augmenter les moyens d'instruction et de répondre aux demandes des familles qui ne veulent pas envoyer leurs enfants aux écoles chrétiennes. Nous souhaitons donner pleinement satisfaction aux opinions et aux désirs de tous. » Mais la municipalité n'en reste pas là, elle enfonce le clou et justifie sa décision, éclaire ses orientations : « La création de cette école laïque respecte le principe de liberté et reste dans la plus stricte légalité ». Plus loin, une autre phrase nous laisse entrevoir la rudesse des combats que se livraient nos anciens : « Et si les écoles chrétiennes ont moins

d'élèves, on diminuera les crédits qui leur sont accordés ». On trouve par ailleurs un bémol : « Mais avant de les diminuer (les crédits), il faut attendre d'avoir créé les écoles laïques et surtout de s'assurer de leur bon résultat. » Voilà qui fait encore réfléchir bien longtemps après...

Revenons à la rue de la Gendarmerie et au bulletin municipal, cette fois daté du 2 février 1903. Il y est expliqué un choix qui va concerner toutes les écoles de la ville ; lisons plutôt : « L'administration municipale ayant décidé de donner à chacune de nos écoles une désignation particulière, rappelant le nom d'un personnage illustre de notre histoire locale, nous avons invité par lettre du 26 septembre dernier les directeurs et directrices des écoles à proposer les noms qui leur paraîtraient convenir le mieux à leurs établissements respectifs. »

Si l'on en croit ce rapport, c'est donc le directeur de l'école de la rue de la Gendarmerie qui a proposé lui-même en 1903 le nom qui traversa les décennies. Choix validé en plus haut lieu : « Pour les écoles de garçons, les noms proposés sont ceux d'écrivains ou d'hommes d'Etat qui ont contribué aux progrès de la pensée libre et de la démocratie. Il en est qui s'imposent, ceux de deux grands philosophes montpelliérains : Auguste Comte et Renouvier. » Si l'école Auguste Comte est toujours là, l'école Renouvier, rue Bernard de Trévières, a changé de nom entre temps et s'appelle aujourd'hui Sévigné, qui était le nom donné en 1903 à une école de filles située rue Dom Vaissette, toute proche, devenue depuis le Centre Gitan.

C'est donc en 1903 que sont officiellement nommées les écoles Michelet, Legouvé, Cambon, Victor Hugo, Condorcet, Voltaire, Gambetta, Auguste Comte, Renouvier, J.-J. Rousseau, Louis Blanc, Roland, Jules Ferry, Jeanne d'Arc, Sévigné, Lamartine, Victor Duruy, Clémence Royer, Paul Bert, Jules Simon, Louis Figuier, Francis Garnier, Florian, Jean Macé, Planchon, La Fontaine, Pasteur et Chaptal. Cette liste nous donne une photographie du champ des écoles publiques montpelliéraines en 1903.

Seront ajoutés quelques noms tel celui de Cambon, député de Montpellier à la Convention ; celui de Jean Macé remplacera Pauline Kergomard, Planchon à la place de Marie Müller, mais on peut reconnaître que la majorité des noms proposés ont été retenus.

Parmi eux, donc, le philosophe positiviste Auguste Comte, né le 19 janvier 1798 presque à Figuerolles, au numéro 5 de la rue de la Merci et décédé le 5 septembre 1857 à Paris ; un autre philosophe, Charles Renouvier, celui qui a défini le néo-criticisme, né lui aussi à Montpellier, rue des Soeurs Noires, le 1er janvier 1815 et décédé à Prades le 1er septembre 1903 ; ou

encore, plus anachronique, la Marquise de Sévigné, Marie de Rabutin Chantal, née à Paris le 5 février 1626, décédée à Grignan (Drôme) le 17 avril 1696.

2-35-2 L'école maternelle du docteur Roux.

C'est le 8 juin 1931 qu'est signée la promesse de vente par laquelle MM. Andrieu François et Andrieu Gabriel vendent à la ville de Montpellier :

- Un terrain situé dans le quartier de Figuerolles et destiné à la construction d'une école maternelle, au prix de 55 francs le m². La surface de ce terrain est de 1 850 m² environ. Il est limité à l'Est par un grand fossé suivi d'une parcelle appartenant à la ville de Montpellier et destinée à la construction d'un lavoir public.

Un autre terrain situé dans le même quartier destiné à la construction de maisons à bon marché ou à toute autre utilisation d'utilité publique, au prix de 23,03 francs le m². La surface de ce terrain est de neuf mille six cent quatre vingt trois mètres carrés. Il est limité au Nord et à l'Ouest par une propriété appartenant à M. Jullien, à l'Est par un grand fossé. Il y est édifié une construction à l'usage d'habitation de jardiniers, noria, réservoir, etc. et étant donné leur vétusté et leur emplacement, ces constructions sont destinées à être démolies.

Pierre Paul Émile Roux, né le 17 décembre 1853 à Confolens dans le département de la Charente et mort le 3 novembre 1933 à Paris. Le docteur Roux est une des plus nobles figures de la science française. Collaborateur de Pasteur, il partagea les travaux de l'illustre savant sur les maladies animales et humaines. Les études qu'il entreprit ensuite furent couronnées par la découverte du poison diphtérique, l'étude et l'application du sérum thérapeutique. Lorsqu'en 1894, avec Louis Martin et Chaillou, dans une communication retentissante, il annonça qu'on possédait enfin le moyen de sauver les petits malades que, jusqu'alors, le terrible croup, terreur des mères, enlevait en si grand nombre chaque année...

Si les premiers élèves de l'École du Docteur Roux seront des réfugiées Belges et Luxembourgeoises au début de la seconde guerre mondiale, il n'y feront qu'une halte et

l'école se mettra en place très vite. A noter une directrice qui s'est inscrite dans les mémoires, Mme Triadou, dont la fille Simone, épousera Bobby Lapointe en 1960.

2-35-3 L'Ecole Pagès

En 1980, la Maison pour Tous Joseph Ricome remplace définitivement l'école de garçons de la rue Pagés. Mais qui étaient Joseph Ricome, M. Pagés ? D'où viennent tous ces noms donnés aux rues du quartier ?

Pour Joseph Ricome, c'est facile. Né en 1901, décédé en 1973, résistant pendant la guerre, ajusteur balancier, félibrige défenseur de la langue d'Oc, il est membre du RPF. En 1941, il crée la Maisonnée (accueil de jeunes apprentis) et la salle Familia (spectacles et cinéma) à Figuerolles avec le Père Blanc. Joseph Ricome sera élu sous les municipalités de M.s Boulet et Zuccarelli de 1945 à 1959.

Pour Pagès (un nom dont l'étymologie vient de « riche propriétaire agricole, simple agriculteur, paysan », à l'origine du surnom « paillou » que donnent les gitans aux non gitans), c'est plus compliqué : il s'agissait en fait du nom du propriétaire du terrain sur lequel on avait ouvert la rue.

Dans sa séance du 16 octobre 1950, le conseil municipal de Montpellier, dont Paul Boulet est le maire et Joseph Ricome membre, annonce qu'il vient d'acquérir (le 2 septembre 1950) un immeuble 7 rue Pagés et qu'il va y installer une école publique. Cet immeuble était déjà une école appartenant aux Frères des Écoles Chrétiennes, une congrégation religieuse établie à Reims en 1680 par Jean-Baptiste de La Salle. Cette nouvelle école publique connaîtra ses heures de gloire et ira jusqu'à accueillir 5 classes. Une classe de perfectionnement de l'école Gambetta y sera même installée, on y organisera un gardiennage le jeudi (à l'époque, ce n'était pas le mercredi qui était libéré pour les enfants). Quelques enseignants ont laissé leur nom dans l'histoire : J. Ponsy, Labatut et Dedieu (1957), Rouquette, (1958). Cette école restera l'Ecole de la rue Pagès. Quoiqu'il en soit, au début des années 70, le quartier se vide, les classes ferment. Plusieurs écoles connaissent le même sort au centre ville. En 1978, l'école est définitivement désaffectée. De 1978 à 1980 le local est occupé par deux associations : la Croix Rouge pour y donner des cours de secourisme et l'association Tiers Monde. En 1980, les préfabriqués sont démolis et la Maison pour Tous sera bientôt inaugurée

2-36 Le courrier de Christian Gauffre

Un témoignage, celui de Christian Gauffre : « Je viens de regarder votre page Internet sur mon école primaire (rue Pagès), et j'ai, là, de petits détails à vous faire partager ».

Vous citez un des instituteurs dont je me souviens, M. Ponsy. Il était aussi directeur de l'école. Quand j'étais à Pagès (probablement entre 1957 et 1962), sa classe était la première des deux classes en préfabriqué installées en entrant à droite. L'autre préfabriqué était alors occupé par M. Pougnet.

Vous parlez de cinq classes.

Effectivement, il y avait cinq classes "normales": outre les deux sus-mentionnées, il y avait aussi :

- Celle de M. Cabinal (ou Caminal, je ne sais plus) au fond de la cour à droite. Je me souviens qu'il avait une étrange manière d'accrocher et décrocher sa mobylette (ou son Solex, je ne sais plus) sur le mur du fond : il faisait le geste une première fois sans aller jusqu'au bout, puis le faisait pour de bon.

- Celle de Mme Boï (je ne garantis vraiment pas l'orthographe, mais phonétiquement, c'est ça : "Boï", comme le mot "Boy" en anglais)

- Celle de Mme Bernard.

Ces deux dernières étaient toutes deux au fond de la cour à gauche. Mais il y avait aussi une classe, voire deux, correspondant probablement à la classe de perfectionnement que vous mentionnez. Je me souviens que ces élèves étaient plus... rugueux. Plus âgés, ils préparaient, m'avait-on dit, le certificat d'études – que plus grand monde ne préparait, mais l'information était peut-être fausse –, et étaient en général plus âgés que nous. En échange d'une pièce de 10 puis de 20 centimes (l'inflation, déjà), nous assistions à des projections de Charlie Chaplin, Laurel et Hardy et "Crin blanc". J'ai l'impression d'avoir vu "Crin Blanc" chaque année pendant toute ma scolarité primaire...

D'autres petits souvenirs ? Les berlingots en plastique qu'on nous offrait de temps à autre pour le goûter, remplis d'une gelée au raisin si sucrée que j'en avais la chair de poule en l'avalant. Et puis ce portail délabré, à l'opposé du portail d'entrée, qui donnait sur le haut de la rue Haguenot. C'est par là qu'allaient et venaient mes copains gitans, qu'on ne voyait vraiment à l'école qu'en début d'année. Leurs visites s'espaçaient ensuite jusqu'à disparaître complètement, sauf, de temps à autre, lorsqu'ils venaient nous narguer au travers des

interstices du portail au moment des récréations. Parfois, ils se manifestaient aussi à la sortie, rue Pagès, histoire de provoquer quelques brèves bagarres...

Enfin, vous mentionnez le « gardiennage » du jeudi. Effectivement, j'y suis allé quelque temps, avant d'être inscrit par mes grands-parents au patronage Saint-Joseph-La Maisonnée.

P/S: Un petit détail sans importance, mais à l'occasion : il me revient à l'esprit que nous surnommions M. Ponsy... "Poncitron". Ah là là, l'humour des gamins..."

2-37 Le CES du Terrain Gély avec Dominique Calafat

2-37-1 Les origines

Pendant un peu plus d'une dizaine d'années, de la deuxième moitié des années 1950 à 1969, a existé à Montpellier un collège « éphémère » qui n'est pas resté anodin pour ceux qui l'ont fréquenté. Ce collège se situait à la Cité Gély, tout en haut du faubourg Figuerolles, à l'emplacement de l'actuel gymnase Ramel. Construit de bâtiment préfabriqués, il n'était pas fait pour durer, et élèves et professeurs seront rapidement transférés à Fontcarrade, où, sur un terrain de football sera édifié le nouveau collège, qui succédera donc au CES terrain Gély. A côté de l'ancien CES, l'école de filles deviendra l'école Frédéric Bazille, et sa partie basse, dont une partie, sur le côté, étaient des logements de fonction pour les enseignants, sera attribuée au milieu des années 1980 à une école associative bilingue.

Ce CES (Collège d'Enseignement Secondaire, de la sixième à la troisième) est d'une importance capitale. En effet, il va cristalliser une vie sociale d'une qualité exceptionnelle. La ville à ce moment est de taille humaine, pleine de petits commerces, d'artisans ; elle ne s'étend pas plus loin que la Chamberte, il y fait bon vivre. Alors, les gens se parlent, se connaissent. Le CES, qui rassemble les habitants d'une zone pourtant vaste est le témoin de cette grande époque qui marque le moment où le quartier Figuerolles était immense, puisque se sentaient en faire partie, grâce à ce collège, des familles du faubourg, de la cité Gély, du quartier Lepic, de la Chamberte et même de la cité Astruc...

Un homme, Dominique Calafat, a fait un travail de mémoire extraordinaire. Des souvenirs, des anecdotes authentiques et croustillantes émaillent sa contribution, pour notre plus grand bonheur...

Dominique. Calafat : « J'ai essayé de rassembler mes souvenirs et de trouver des documents concernant le CES Gély où je fus élève de 1966 à 1968, en classes de 4e 2, puis 4e 1 et enfin 3ème1. Je me souviens du nom de quelques professeurs : M. Hugues qui enseignait les mathématiques et les sciences naturelles et que je trouvais excellent professeur. Il était rapatrié d'Algérie et habitait au Petit Bard. Il donnait également des cours particuliers de mathématiques à son domicile. Nous étions plusieurs à aller chez lui afin de rattraper nos lacunes en math.

Mme Vidal, professeur de français. Elle était l'épouse de M. Vidal, le Directeur du CES. Celui-ci avait été prisonnier de guerre en 39-45, ainsi qu'un autre professeur dont j'ai oublié le nom. M. Cambolive, professeur de français. M. Drigues, professeur de mathématiques. Je n'ai conservé le nom que de quelques élèves : Amiotte, Calais, Duriot, Gibili, Noca, Pénizi...

Le CES se trouvait en haut d'une montée, au bout du chemin du Mas de Merle, en face d'une résidence. Il surplombait une autre école, celle des filles, sans doute à moins que ce ne fût la maternelle. Le terrain était de forme triangulaire et on pénétrait par une grande grille. Dans chaque bâtiment, construit en préfabriqué, un couloir desservait deux classes. Une fois passée la grille d'entrée deux classes apparaissaient à droite et toutes les autres classes au fond. L'administration et le bureau du Directeur se trouvait au fond à droite. Le long du grillage, à gauche, étaient garés les vélos et mobylettes des élèves.

Les cours d'éducation physique avaient lieu au gymnase de la Chamberte (au bout de la rue de la Croix de Figuerolles) et sur un terrain de foot (le Gardiennage, entre la grande Maison et la Maternelle du Dr Roux) où nous nous rendions à pied. Les cours de technologie et de dessin industriel se tenaient près de la place de la Comédie, à l'école Victor Duruy qui se trouvait en dessous de la Gare de Palavas (qui existait encore), là où se situe aujourd'hui « Le Triangle ». J'ai commencé dans cette école en 4^e. Je venais alors de la région parisienne et ce fut pour moi un souffle de liberté. Je conserve un très bon souvenir des deux années que j'ai

passées dans cet établissement et des autres élèves qui le fréquentaient. Il y avait quelques différences par rapport à ce que j'avais connu avant.

A Montpellier on se mettait simplement en rang avant de rentrer en classe. A Paris, on se mettait en rang, puis il fallait tendre les bras. Le professeur criait « fixe » et on baissait les bras tous ensemble. On devait recommencer jusqu'à ce que ce soit parfait !

Au Terrain Gély on écrivait notre nom, classe et titre sur les feuilles de devoir simplement avec un stylo. Dans mon ancienne école, on devait le faire avec un normographe à encre de chine. Il fallait remplir une sorte de plume et ensuite s'appliquer pour ne pas faire de taches. C'était long, fastidieux, et inutile....

Contrairement à ce que j'avais connu à Paris, en quatrième il n'y avait pas de classement, et en fin d'année pas de distribution de prix. On anticipait déjà Mai 68.... Curieusement, en 3ème le classement a refait son apparition mais il n'y avait pas de colonne prévue sur le bulletin de notes et celle-ci était rajoutée manuellement (voir bulletins ci-joints).

Était-ce le soleil du Midi, son ciel bleu ou bien la chaleur des méridionaux ? En tout cas j'ai bien aimé cette école et je me suis senti revivre... »

Enfin, voici quelques petites anecdotes de faits dont je me souviens.

2-37-2 La banaste

En ce début d'année scolaire 1966, nous étions trois à venir de la région parisienne, et à nous retrouver dans la même classe de quatrième : Jean-Pierre Duriot, un autre élève dont j'ai oublié le nom et moi. Les pères de ces deux garçons travaillaient à IBM. Ils avaient été mutés à Montpellier en provenance de l'Essonne où se trouvait alors la plus grande usine de ce constructeur informatique.

Le premier jour, le professeur de français, un bon méridional jovial dont le nom m'échappe, demande à Jean-Pierre : « De quelle ville viens-tu ? ». Il répond : « De Corbeil ». Le professeur lui demande alors : « Tu sais comment on appelle une corbeille chez nous ? ».

Non, il ne pouvait pas savoir. « Et bien, on dit une banaste ». Premier contact avec l'occitan...

Le flacon de pisse de Calais

C'était l'hiver, comme chaque année il fallait apporter un flacon d'urine pour un contrôle médical. L'infirmière passe dans la classe et plonge un réactif en papier dans les petites bouteilles. Une fois terminée, elle sort et le professeur la suit dans le couloir pour bavarder avec elle. C'est alors que Calais ouvre le poêle à charbon et y verse le contenu entier de son flacon. Je n'ai jamais senti une odeur aussi infecte ! De la corne brûlée mais en pire ! On est tous sortis dehors. Je ne me souviens pas quelle fut la punition pour cet exploit !

2-37-3 Les fusées des frères Guibert

Les deux frères Guibert se trouvaient en classe de troisième avec moi. Ils fabriquaient des fusées et firent bientôt plusieurs émules. On remplissait un petit tube en carton avec un mélange de plusieurs ingrédients (dont par sécurité je ne veux pas donner la composition), on allumait la mèche et la fusée partait. Le plus souvent à l'horizontale ! On n'expérimentait pas dans l'école mais à l'extérieur !

Il y avait une autre recette qui comportait deux produits. Lorsqu'on donnait un coup de pierre dessus le mélange explosait, comme le font les amorces. Nous étions prudents mais assez inconscients du danger.

Cela se passait début 1968, je ne sais pas si par la suite, en mai, ils mirent leurs talents d'artificiers à préparer des cocktails Molotov....

2-37-4 La prof d'espagnol

Je suis arrivé dans cette école en classe de 4^e 2 où l'on n'étudiait qu'une seule langue vivante : l'anglais. Comme mon premier trimestre avait été bon, je fus affecté en 4^e 1 où l'on étudiait une deuxième langue qui était l'espagnol. Jean-Pierre Duriot fut également autorisé à passer dans cette classe. Mais, il nous manquait un trimestre pendant lesquels les autres élèves avaient étudié cette langue. Nous eûmes droit alors à des cours de rattrapage avec la prof d'espagnol. Celle-ci était un fort belle jeune femme, de quelques années plus âgée que nous. Elle était toujours élégamment vêtue, en tenues courtes, et arborait de magnifiques cheveux longs et noirs qui lui tombaient jusqu'au bas des reins. Nous n'étions pas insensible à son charme bien qu'âgés de quatorze ans à peine ! Il n'y eu rien d'autres que quelques rêveries

d'adolescents mais nous fîmes de rapides progrès en espagnol. Aujourd'hui j'ai oublié son nom...

2-37-5 Une maladie mortelle

Un jour, Mme Vidal, notre professeur de français, nous a raconté une histoire bien triste. Quelques années auparavant, donc vers 1965, un de ses élèves de 3e était tombé gravement malade, d'une maladie dont on ne se relève pas. Quelle détresse à cet âge de subir une telle épreuve ! Il lui avait dit : « Madame, je ne veux pas mourir ». Hélas, il n'a jamais pu passer son BEPC. C'est dur à 15 ans d'entendre une telle histoire....

2-37-6 Mai 68

En Mai 68, il y eu quelques oppositions en 3^e entre ceux qui voulaient travailler, car le BEPC était proche, et les partisans de la grève. On discutait ferme devant la grille. Bientôt l'école fut fermée et le resta de nombreux jours.

Au centre de Montpellier la place de la Comédie rassemblait les manifestants. Les rayons des quelques grandes surfaces qui existaient alors étaient vides de toute marchandise. A la gare, les rails rouillés ne voyaient plus passer les trains. Je n'avais jamais vu ça !

Puis, après le célèbre discours du Général de Gaulle, la vie reprit son cours. L'école fut rouverte, et on nous fit rattraper notre retard. Nous avons passé notre brevet du troisième cycle normalement en juin.

2-37-7 Une explosion en classe

Un jour, en cours de chimie, nous étudions la distillation de la houille. Le professeur veut réaliser l'expérience. Il met du charbon dans un ballon fermé par un bouchon à travers lequel passe un tube en verre. Il suffit de chauffer, un gaz se dégage (du méthane) que l'on peut enflammer. Attention cependant ! Il faut chauffer un certain temps afin que l'air présent dans le ballon soit chassé et remplacé par le gaz. Sinon, on obtient un mélange détonnant et une explosion assurée.

Il faut croire que ce jour là le professeur était impatient car lorsqu'il a approché l'allumette du tube en verre, une explosion s'est produite. Un fragment de tube a traversé la classe devant le

premier rang. Heureusement il y eu plus de peur que de mal. On s'attendait à ce que l'enseignant de la classe voisine accoure. Mais non, il n'avait rien entendu ! Car, il paraît que c'était une implosion et non pas une explosion !

2- 37-8 Les tampons anatomiques de M. Hugues

En cours de sciences naturelles il faut habituellement dessiner le squelette, les organes et diverses parties anatomiques que l'on réussit généralement fort mal lorsqu'on n'est pas doué, comme moi, pour le dessin. J'avais souvenir des classes de 6ème et de 5ème, dans une autre école, où l'on passait beaucoup de temps à dessiner les animaux que l'on étudiait.

Aussi je fus ravi lorsque je découvris les tampons anatomiques de M. Hugues, notre professeur de sciences naturelles. Il tamponnait nos cahiers et nous n'avions plus qu'à écrire le nom des diverses parties.

Lors d'un contrôle, il tamponnait notre feuille et nous devions reproduire la légende.

Un gain de temps extraordinaire ! Et en plus, c'était joli....

2-37-9 D'autres souvenirs

Mais d'autres témoignages sont venus compléter la liste des professeurs qui ont exercé dans ce collège : M. Cros, un professeur de Français adoré de tous et son collègue, M. Pougnet dans la même matière, Mme Coste, M. Conquet, professeurs d'Anglais, M. Ludwig en histoire géographie, MM. Ouradou et Ausset en mathématiques, M. Caussidier, professeur de Sciences naturelles, surnommé « petit pois » en raison de ses cravates paraît-il, M. Bony et en physique-chimie et en musique, avec son guide chant à manivelle, M. Pastor en éducation physique, les surveillants, MM. Mouis et Fesquet, le directeur, M. Vidal, un homme autoritaire, qui fut surnommé à ses débuts « l'ange blanc » en raison de sa blouse et de sa carrure (l'ange blanc était le surnom d'un catcheur), puis le « Papou » (allez savoir pourquoi ?), et son épouse, elle aussi très autoritaire, professeur de Français et d'histoire géographie, sera donc surnommée « la Papoune ». Elle n'hésitait pas à nous interpellier en cas de besoin sous le nom tonitruant de « grande tourte » en roulant un peu les « r »...

2-38 Construction du quartier

Le territoire occupé par l'actuel quartier dit Figuerolles va connaître une évolution à la fois tardive et rapide. Terrain fertile, avec une possibilité d'arrosage grâce à la nappe d'eau souterraine abondante que nous avons déjà signalée, dès qu'il sera « sécurisé ». Après le siège et la reprise de Montpellier en 1622, Louis XIII ordonne la démolition de l'enceinte bastionnée qui défendait la ville protestante et fait construire, sous la direction de Richelieu, une citadelle pour contrôler toute velléité d'insubordination de l'agglomération. La zone qu'occupe actuellement le quartier Figuerolles n'échappera pas à cette politique. En effet, il y avait là, attesté par le plan de la ville tracé par Charles d'Aigrefeuille vers 1600 (avant les guerres de religion), un bastion fortifié que cette carte nous signale sous le nom « Les Prouillanes » (tenu par les dominicaines de Prouilhe, venues de Fanjeaux). Nous en avons retrouvé une trace, elle se situe à l'arrière de ce qui fut l'école de communication, d'arts graphiques et d'arts appliqués Paul Brousse (ouverte en 1984, devenue galerie en 2011), située au 50 bis, faubourg Figuerolles. Il s'agit d'une gargouille massive et sans ornement sur un fragment de muraille très épais réemployé comme mur par l'habitation actuelle. Sans comparaison avec le bâti traditionnel du faubourg, ce vestige nous a été signalé par le propriétaire des lieux, l'architecte Michel Riboulet.

Dans le même temps, la ville elle-même s'élargit, de façon radio-concentrique. C'est ainsi que les constructions qui voient le jour à ce moment là s'agglutinent les unes aux autres sans soucis ni contraintes. L'égout, l'éclairage, la circulation, la libération d'espaces vont générer de nombreux écrits qui ont le mérite de nous renseigner sur la façon dont le quartier actuel s'est édifié. Il était subdivisé en îles³², des groupes de maisons réunies les unes aux autres et

³² L'érudit Louis Grasset-Morel, vers 1900, dans son ouvrage *Montpellier, ses sixains, ses îles et ses rues, ses faubourgs*, a fait un recensement de ces îles :

- L'île de la Palissade et du Cros d'aou-Biooù (Creux du boeuf). Elle a pour limites les rues de de la Palissade (ancienne rue Martel), de la Raffinerie, Adam de Craponne, et du Cros d'aou-Biooù (plus ou moins là où se trouve aujourd'hui le Bd Renouvier). Selon notre auteur, cette dernière rue avait dû être un dépôt où l'on jetait les immondices, peut-être même les bêtes mortes, de là sa dénomination.

- L'île Castilhon-Rue Daru. Elle était la dernière de ce côté du cours des Casernes. Elle a été divisée en deux par l'ouverture de la rue Daru. Elle avait pour limites la rue du faubourg Figuerolles, la rue du Cros d'aou-Biooù, la rue Palissade et le cours. La rue Daru fut créée en 1846 grâce à la bonne volonté du propriétaire Pierre Teisson. Le 6 septembre 1849, on donna à la nouvelle rue le nom de Daru, cet enfant de Montpellier, intendant général de la grande armée, ministre et membre de l'Académie Française.

- L'île Bénézech, dont les limites sont la rue du Cros d'aou-Biooù et le faubourg Figuerolles. Elle porte le nom d'un ancien propriétaire du quartier.

- L'île Riban (anciennement Verdier). Elle occupait l'emplacement du plan Cabanes avant d'être détruite vers 1860.

- Dans le faubourg Figuerolles sont les îles Pelissier, Carré (entre la rue Guillaume Pellicier et le cours), des Sablières (du haut de la rue Pellicier à la rue Reynes) et Figuerolles, sillonnées par les rues Général-Vincent, Pelissier, Haguenot et autres.

entourées de rues. L'île portait généralement le nom d'un de ses principaux habitants, ainsi ce nom variait à chaque mutation de propriété.

2-39 La gare Chaptal et l'habitat social individuel

La Compagnie de chemin de fer d'intérêt local du département de l'Hérault était une entreprise de transport de voyageurs et de marchandises par train qui a existé de la fin du XIX^e siècle jusqu'au début de la seconde moitié du XX^e. Elle était la propriété du département et donc gérée par son Conseil Général. A Montpellier, les chemins de fer de l'Hérault occupaient trois emplacements : par ordre de construction : la gare de l'Esplanade dite de Palavas, Chaptal avec sa gare, son dépôt et ses ateliers, et Celleneuve.

L'ensemble ferroviaire Chaptal (voir l'article qui y est consacré, p. 183) s'étendait de la rue de Claret au Bd Renouvier et jouxtait le quartier de « la Paille ». Outre la gare et les nombreuses lignes, on y trouvait un important atelier de réparation. En 1924, c'est plus de 120 personnes qui travaillaient là.

La voie empruntait l'actuelle avenue de la Liberté qui passe sous un joli petit pont juste avant Fontcarrade. On y transportait surtout comme marchandises le vin produit dans le département ou les produits nécessaires à la viticulture (engrais, piquets de bois, etc.).

L'usine d'outillage et de mobilier métallique « Rey et Trambly », qui va employer jusqu'à 300 personnes, s'installe près de la gare Chaptal, ce qui lui permet d'acheminer directement sa production destinée à l'exportation jusqu'à Sète. Le chemin de fer constitue également un équipement stratégique pour le déplacement de troupes et de matériel militaire du nouveau quartier Lepic. La croissance du nouveau quartier généré par la nouvelle gare sera plus lente. Les premiers immeubles bourgeois locatifs sur le boulevard Renouvier ne sont construits qu'après 1911. Seules quelques villas de type suburbain bourgeois sont édifiées en arrière dans les îlots triangulaires sur de grandes surfaces.

A Figuerolles, la croissance pavillonnaire est bloquée par l'existence d'une structure foncière de grandes parcelles (Domaine de la guirlande, du Parc Gély, appartenant à de riches bourgeois montpelliérains). Le seul exemple de lotissement ouvrier est celui de la Croix du

Capitaine, destiné à une partie des ouvriers de l'usine Rey et Trambly et des ouvriers de la gare Chaptal. 28 pavillons sont édifiés en 1937 grâce aux prêts Loucheur (concedés grâce à la loi du 13 juillet 1928, dite loi Loucheur, tendant à remédier à la crise du logement, en permettant la construction de maisons collectives ou individuelles destinées à devenir la propriété de personnes peu fortunées et notamment de travailleurs vivant principalement de leur salaire).

2-40 La Cité Zuccarelli (la Grande Maison)

Les HBM, habitations à bon marché, ont précédé, avant 1949, les HLM (habitats à loyers modérés). Ce nouveau type de logement populaire prend sa forme autonome avec la loi Siegfried du 30 novembre 1894 qui crée cette appellation (HBM). Ce sont des logements à prix social pourvus d'une exonération fiscale.

La première HBM de Montpellier, la cité Zuccarelli, dite la « grande maison », sera construite en haut du faubourg Figuerolles à la fin des années 30. Comme toujours, il s'agissait autant d'un projet politique que d'un projet social.

Très clairement et publiquement formulé, à ce moment là, pour l'Office des HBM, le logement social est un moyen de lutte contre la prise de pouvoir par le prolétariat : « En satisfaisant un certain nombre de besoins de celui-ci (le prolétariat), on le détourne de la révolte et de la propagande socialiste ... » (Publication de l'Office des HBM, 1937).

L'aspect nouveau qui apparaît en filigrane est la prise en compte des travailleurs, vus comme locataires et comme clientèle d'un service. La clientèle visée n'est pas la population de Figuerolles, mais l'ensemble de la classe populaire et ouvrière de Montpellier. Il s'agit surtout de tous les locataires potentiels ayant un degré de solvabilité supérieur à celui des gens du quartier. Les raisons qui ont poussé la ville à choisir Figuerolles sont autant d'ordre politique

que financier. D'une part, il faut gagner un certain pouvoir sur le quartier, d'autre part, le terrain y est bon marché.

L'HBM sera donc construite dans un quartier populaire qui subit les retombées de la crise viticole, où s'installe peu à peu la population gitane dans les maisons abandonnées par les ouvriers agricoles.

C'est grâce à cela que l'HBM a pu être construite ici. Dans les quartiers où la classe moyenne était plus puissante et davantage représentée, cette construction aurait été vue comme un signe de dévalorisation et certainement combattue.

Dans l'HBM, on retrouvera le parti pris général du familistère « lieu de réunion des familles », que Godin fit construire à Guise, avec l'existence d'un espace collectif, un bâtiment ouvrier monumental bien organisé et des éléments de confort pour la vie communautaire. On y reconnaît aussi le travail des hygiénistes attentifs au degré d'insalubrité et au taux de maladies tuberculeuses que connaît le faubourg à cette époque. Les façades s'inspirent des ordres et du style des types haussmanniens. Les rez-de-chaussée devront être affectés à des logements ou à des boutiques mais pas à des commerces bruyants ou comportant une consommation sur place (sauf restaurants et pâtisserie).

La réalisation prévoit un bâti en fer à cheval autour d'une cour, correspondant à 100 logements. L'ensemble sera positionné à l'angle de deux rues : rue des Ecoles (aujourd'hui rue de la Commune clôturée) et la rue du Faubourg. Au final, il y aura une zone de logements en forme de U, réalisée en deux tranches (1937 et 1947) et on y rajoutera en bout d'aile une dizaine de logements mieux équipés en sanitaires (1957). L'élément caractéristique de ces logements est la cuisine centrale, concentrant et cristallisant la vie familiale. Elle varie entre 16 et 25 m². De cette pièce on accède aux WC sans l'intermédiaire d'un sas. Généralement, une chambre à coucher est directement reliée à la cuisine. Malgré le système de desserte qui rend quelques pièces indépendantes, le mode d'occupation suggéré est de type familial. Il n'y a pas de séparation entre les pièces de jour et de nuit ni de rupture entre services et repos.

L'HBM ne semble pas reprendre les espaces connotés de l'appartement bourgeois avec ses zones intimes non vues et ses pièces d'apparat en représentation. Le modèle est strictement familial. Ces changements coïncident aussi avec l'apparition de la famille restreinte comme mode de vie.

Une des recommandations était d'éviter l'image de la caserne ouvrière. L'office souhaitait y voir « de la simplicité et de la vérité : façades simples et sobres, exprimant la destination de l'édifice et son aménagement intérieur ». La réduction au minimum du prix de revient élimine les matériaux de luxe et l'emploi d'éléments décoratifs. Les pouvoirs publics ont voulu que l'HBM soit un signe net dans son rapport au quartier, avec une volonté forte de créer un îlot avec façades sur rue et façades sur cour. L'alignement, la position, le traitement de l'angle et son échelle ont fait à l'époque et pendant longtemps de la HBM une borne de référence.

Fort de sa réputation de quartier louche et de son essence subversive, le faubourg a été le refuge des déserteurs de la guerre de 14-18. Dans le désordre naturel et original du quartier, ceux que les bien-pensants et bourgeois appelaient la mauvaise graine purent s'insérer. Mais Figuerolles n'est pas qu'un simple asile. Chargé des acquis des luttes viticoles de 1907, il se trouve après la trop courte épopée du Front Populaire enrichi d'un symbole protecteur et fraternel : « La Grande Maison ». Elle sera tour à tour refuge, repère, cocon, condensateur, catalyseur, foyer et résolument le point central du faubourg. Hier encore nommée « le repère des rouges », le sang (cent) faubourg Figuerolles sera le poing de départ de multiples aventures humaines. Elle permettra de passer de la familiarité à l'exercice de la solidarité.

Avec la seconde guerre mondiale, s'affirme définitivement l'aptitude à la résistance, et ce avec autant de ferveurs militantes que dans les maquis. L'activité débordera vite les limites de la Grande Maison pour se prolonger et prendre racine dans les rues fraternelles. Le droit à la rue a été largement affirmé. Les gens s'offraient en spectacle à eux-mêmes, sortant du champ étroit de leur intimité, vivaient du débordement des sentiments et de la solidarité. Le quartier s'est ainsi identifié et a construit lutte après lutte sa propre identité. Exclu du pouvoir, il s'est constitué sa force par la farce, la dérision et la subversion à travers sa condition de marginalité.

2- 41 Histoires de vies et architecture : le cas de la Cité Gély

La Cité Gély se transforme. Nous lui devons bien un petit historique. Il faut savoir que cette cité a été construite entre 1958 et 1965, en cinq tranches. D'une densité de 85 logements à l'hectare, elle concernait près de 2500 habitants, soit en 1965, l'équivalent du quart de la population du faubourg et des personnes actives, avec une forte proportion d'ouvriers et

d'employés parmi les locataires de la cité à l'époque. Deux références sont à la base de notre article, tout d'abord, l'étude menée en 1979 par l'École d'Architecture de Montpellier³³ et ensuite le témoignage d'une famille des tout premiers habitants de cette cité.

Au moment de l'étude de l'école d'architecture, la Cité Gély comportait 414 logements distribués en 21 immeubles sur une surface totale de 45 500 m² dont 16,4 % bâti et 17,9 % considérés comme des espaces verts. Les immeubles y sont disposés en U et ne présentent aucun signe de différenciation. On n'y a pas pris en compte l'alignement sur rue.

Les façades sont constituées de panneaux préfabriqués identiques, conçus dans un souci permanent de rentabilisation et d'économie de moyens. On abandonne donc le côté quasi artisanal de l'HBM Zuccarelli au profit d'une production systématisée et largement simplifiée, peut-on encore lire dans le mémoire de l'école d'architecture. « Le logement définit une spécialisation des pièces dans l'habitat. Une dualité jour/nuit, privé/public apparaît. L'ensemble vestibule, repas, living, loggia indépendante introduit une dimension de représentation (montrer son niveau de vie, sa réussite) au détriment de l'être ensemble que représentait la pièce réservée à la cuisine familiale du HBM. Cette organisation de l'habitat veut cristalliser un mode de vie bourgeois : on passe de l'intimité à la représentation. On sépare le privé du social ».

La construction de la Cité Gély marque le début d'un collage hétéroclite et opportuniste d'objets architecturaux passe-partout, lit-on aussi plus loin. Dans ce type de projet, l'îlot (le pâtre de maison) a disparu. Il n'est plus là pour organiser l'espace, les immeubles n'ont plus d'ordre : à l'arrière de l'un, correspond le devant de l'autre. C'est donc seulement à l'intérieur du logement que la vie a cours. L'espace du logement déborde sur l'espace semi-public (cages d'escalier), l'espace public, lui, se dégrade au fil du temps, il ressemble maintenant davantage à un terrain vague qu'à des pelouses. Tout se passe comme si l'appropriation, le marquage de l'espace, ne pouvait se faire qu'au travers de la dégradation ou du détournement. C'est à ce prix pour la collectivité que les tranches de population y créeront leurs interstices, leurs lieux de vie.

³³

Florence Morali et Jean-Michel Gomez, 1979

Un témoignage, celui d'Esther Bénézech qui est née en 1928. Elle emménage la tour, à la Cité Gély, en 1964. « On était les premiers à occuper l'appartement qui venait juste d'être terminé. On avait obtenu ce logement parce que mon mari travaillait chez Renault. A ce moment-là, des entreprises avaient aidé les HLM à financer les constructions. En contrepartie, ces entreprises avaient obtenu la possibilité de faire bénéficier leurs employés de ces HLM. Ainsi, dans cette tour, pour Renault, c'était quatre appartements. Nous en avons profité parce que c'était avantageux ». Esther a gardé un excellent souvenir de son passage à la Cité Gély, même si quatre ans après, à peu près au moment où se construisait la chapelle de la Résurrection, la famille décide d'aller faire construire à Saint Jean de Védas. « On a voulu avoir notre espace à nous, mais pourtant on était bien ici. Notre appartement était au sixième, et de là on voyait la mer, les bateaux ! C'était très calme, à l'époque, comme un village ; les appartements étaient assez grands, il y avait des enfants partout. Le seul défaut, c'est que c'était un peu bruyant... ». Et puis, il y a eu l'ascenseur, qui a été mis en fonction avec du retard : « Pour monter les meubles au sixième, je vous dis pas ! ». Sans oublier la « bonne odeur » du chauffage individuel au mazout, et les anecdotes liées aux enfants comme la pose de moquette pour qu'ils puissent jouer aux billes à l'intérieur, ou quand son grand fils a décidé de brancher sa voiture téléguidée à piles sur le secteur et a ainsi fait disjoncter toute la tour ! « Il y avait un certain confort convivial à vivre là, reconnaît Esther. On avait tout à proximité, les écoles, les commerces, le CES du terrain Gély. Au début, un cadre magnifique, avec de grands et beaux arbres, qu'on a vu peu à peu abattre avec tristesse. Mais nous, on aimait la campagne, mon mari, la pêche et la chasse, ensemble, les champignons et les salades sauvages. Tous les week-ends, on partait à l'aventure ! ».

2-42 Le Marché du Plan Cabanes

Après que le marché du Plan Cabanes ait été muté place Salengro, le 16 mars 2005, en bons Figuerollogues il nous fallait écrire son épitaphe. Si nous connaissons la date de l'arrêté qui officialise sa délocalisation (2007), il nous manquait sa date de naissance. Une enquête compliquée. En fait, nous n'avons trouvé rien de très sûr dans la mémoire vivante. Certains disaient qu'il était là depuis plus de cent ans, d'autres qu'il se tenait jadis le long du Cours Gambetta, et c'était surtout des gens dont on se souvenait le plus : la Marseillaise et ses cagaraouettes (petits escargots à la coquille globuleuse, blanche rousse ou rose, parfois dessinées de spirales, le Theba pisana, appelé aussi l'escargot des dunes) ; Adrienne, la

poissonnière, ou encore les volailles de la Devèze (une ferme de Lauret, près de Saint Mathieu de Trèvièrs).

Il restait une piste, celle des archives municipales. Mais comment trouver une quelconque délibération quand on ne connaît pas, à plus de 50 ans près, la date à laquelle elle a été établie ! Il faut voir la taille des registres, leur complexité. Mais à Figuerolles, on ne recule devant rien. Première matinée à ouvrir des dossiers et à parcourir des lignes d'écriture, sans résultats. Pause déjeuner et retour aux dossiers. Et c'est le coup de chance. Dans un dossier intitulé Halles et marchés, un sous-dossier « marché aux fourrages et aux bois de chauffage » que j'ouvre machinalement. Bonne pioche...

Tout d'abord, une lettre adressée à M. Gibert, Maire de Montpellier, en mai 1924, sous forme de pétition (53 signatures).

« Les soussignés ont l'honneur de vous exposer que la rue du Courreau et le Plan Cabanes ont été autrefois le centre d'une très grande activité commerciale. Par suite de la création de la ligne des chemins de fer de l'Hérault et des autobus départementaux desservant les villages environnants, le trafic a été détourné de ce centre. En effet, ces diverses entreprises de transport, certes profitables à l'intérêt général, ont amené néanmoins la disparition des petits voituriers remisant dans les affenages du Courreau et faisant le service entre les villages et Montpellier. De ce fait, le Courreau n'étant plus le point de départ et d'arrivée de nombreux voyageurs, le trafic dans cette artère a sensiblement diminué. Cette situation crée aux commerçants du quartier et particulièrement aux exposants un sérieux préjudice. En conséquence, ils vous demandent, M. le Maire, de bien vouloir intervenir auprès du Conseil Municipal afin qu'un peu de trafic soit canalisé vers eux, en compensation de la grosse perte qu'ils subissent depuis longtemps. Persuadés qu'ils ne procurent aucun avantage aux rares commerçants les avoisinants, ils vous seraient obligés de faire décider qu'à l'avenir, le marché des bois de chauffage (cours Gambetta) et le marché des plans de vigne (place Saint Côme) soient transférés au Plan Cabanes, en faisant placer deux ou trois lampes électriques sur le parcours. »

La réponse municipale, le 10 juin 1924 :

« On ne peut pas songer de porter le marché des plants de vigne de la place St Côme au plan Cabanes. Ce marché est lié à la réunion des propriétaires et courtiers, le mardi, Place de la

Comédie, et les intéressés ont à diverses reprises demandé qu'il soit porté plus à proximité de ce centre d'affaires vinicoles. Mais on pourrait envisager le déplacement du marché des bois de chauffage. Ce dernier se trouve à proximité, sur le cours Gambetta, du lieu de départ et d'arrivée des autobus et la circulation y est devenue intense. Les véhicules des marchands de bois de chauffage pourraient être placés tout autour du Plan Cabanes de façon à ne pas gêner la circulation et à laisser le libre accès des magasins et des maisons voisines. »

On en arrive donc à l'arrêté du 23 juin 1924 :

« L'article 41 de l'arrêté du 23 janvier 1922 portant règlement des halles et marchés est modifié ainsi qu'il suit : Un marché aux fourrages et bois de chauffage est établi : 1- sur la place des patriotes, entre les rues de la Cavalerie et de Lunaret ; 2- Au plan Cabanes, autour de la promenade ».

Notre marché était donc né un 23 juin, pour 81 ans d'existence...

2-44 Salengro avant et après Cabanes

Bien que cela n'ait qu'une importance relative, il est amusant de constater que, pendant que le Plan Cabanes vivait ses grandes heures du bois de chauffage et du fourrage, le Plan Renouvier (Salengro) était déjà un petit marché. Il s'est donc produit un aller-retour régulier entre ces deux espaces, qui n'est d'ailleurs probablement pas terminé. Mais revenons aux archives.

Le directeur du service d'Hygiène à M. le Maire de la ville de Montpellier, le 18 juin 1924 : « La route de Lavérune à son origine, (je veux dire au niveau du plan Renouvier) est occupée tous les matins de 7 heures à midi par des baladeuses au nombre de 10 environ dont trois vendent du poisson. Deux seulement ont autorisation régulière de stationner en cet endroit.

Or, cet agglomérat, relativement important, de voitures ambulantes, encombre la voie publique. D'autre part, la poussière élevée par les autos en cet endroit très passager se répand à tout instant sur les denrées alimentaires.

Il y aurait possibilité d'éviter en majeure part ces deux inconvénients. Les vendeuses pourraient se réunir sur le refuge lui-même qui se trouve en marge de l'artère principale.

Un marché volant serait ainsi créé. Si la ville consentait à cimenter ce plan en bordure sur une largeur de 2 mètres, et longueur de 30 mètres, le nettoyage serait extrêmement facile et la dépense peu élevée. »

Réponse municipale, le 5 juillet 1924 : « En ce qui me concerne, je ne vois aucun inconvénient à la proposition de M. le Directeur du Service d'Hygiène. Cette bande cimentée suffirait à contenir les marchandes ambulantes qu'on obligerait à occuper cet emplacement ; l'artère principale serait dégagée et les marchandises exposées à la vente seraient ainsi garanties de la poussière soulevée par les nombreux véhicules empruntant la route de Lavérune ».

Et on va retrouver officiellement la trace de ces marchandes, les « baladeuses », sur ce lieu, (dont l'appellation oscille entre plan Renouvier et place Salengro) en 1936.

2-45 Place Renouvier : avis favorable pour l'aménagement d'un square

Le 27 juin 1936, l'architecte de la Ville, M. Marcel Bernard répondait à la commande qui lui avait été passée concernant la transformation en square du plan Renouvier. 2 axes forts définissaient son projet : 1- Réserver un emplacement permettant le stationnement d'une dizaine de marchands de quatre saisons. 2- Aménager le square en rapport avec la nombreuse population enfantine de ce quartier.

« Les marchands se trouvent en avant de la place (côté Figuerolles), cette partie est séparée par un mur bahut surmonté d'une jardinière. Une clôture est prévue en précaution contre les accidents. Dans le square, l'installation de bancs, d'une fontaine de l'autre côté (vers place Bouschet de Bernard), de tables à sable pour les jeux des enfants. A l'extérieur du square, un urinoir sera adossé au nouveau transformateur. La transformation de l'ancien transformateur en kiosque à journaux est rejetée ».

L'architecte recevra un avis favorable le 7 juillet 1936, avec une seule mention restrictive qui concernait les marchandes des quatre saisons : « Nous estimons qu'elles pourraient s'installer purement et simplement sur le refuge lui-même, sans qu'il soit nécessaire de le morceler. Il nous semble que les marchandes seraient ainsi moins à l'étroit et que les acheteuses seraient plus à l'aise pour circuler ».

Et plusieurs plans sont archivés. On y voit une disposition fort harmonieuse, avec 2 grands bacs à sable, une haie de fusains, la fontaine, les bancs.

2-46 Naissance d'un quartier

Il ne va donc falloir qu'un siècle pour que, au pied de la commune clôturée, une zone d'habitats dispersés entourée de vignes, de champs de luzerne et de vergers, ne devienne un quartier. Ce quartier ne va plus cesser de s'urbaniser, de s'organiser, de s'identifier. La pression municipale va peu à peu se préciser et imposer sa loi. Ce passage se produira par un double mouvement : des propriétaires cédaient à la municipalité contre des indemnités ou parfois gratuitement des rues qui jusqu'alors étaient des rues privées ; en échange la ville assurait l'éclairage et, plus généralement, la viabilisation.

Ainsi, Blaise Martel, dès 1856 réclame à la ville une indemnité pour la cession d'un terrain au faubourg Figuerolles, puis en 1870 pour la rue de Metz, c'est le cas également de Stanislas Villeneuve pour la rue de la Californie en 1873, des propriétaires Mante, Auteroche et Condamines pour la rue Adam de Craponne en 1894, de Maximilien Louis Bouschet de Bernard en 1892. Parfois c'était la mairie qui exerçait une pression très forte à coups d'expropriation ou d'achats prioritaires. En 1852, c'est l'îlot Riban ; en 1894, sous prétexte d'insalubrité et d'insécurité (l'endroit risquait d'attirer les vagabonds), l'enclos Balard, dans la rue Haguenot est amputé d'une partie de son territoire et les veuves Balard et Renoux durent se plier aux injonctions qui leur étaient faites, en échange de quoi elles se verront offrir la reconstruction du mur de leur jardin. Même intimidation pour les propriétaires de la rue de Laverune : ils cèdent en 1895 leur rue à la ville. En 1897, la mairie exproprie après de nombreuses tractations financières au prix de 15 francs le mètre carré alors que la famille Martel en demandait 45 pour une zone de 240 mètres carrés sur la place Renouvier. On demanda même l'intercession du président de la République : Félix Faure. Celui-ci donna par courrier l'autorisation formelle de créer par tous les moyens une place entre la rue Guillaume Pellicier et la rue du Creux du bœuf.

1889, la mairie dresse à propos de la rue de Claret (ancienne rue Lafeuillade) le constat suivant :

« Considérant que les propriétaires situés rue de Claret ont ouvert dans ces terrains une voie de communication qu'ils ont livrée à la circulation publique, que cette voie privée est toujours restée dans un très mauvais état de viabilité et qu'elle n'est pas éclairée pendant la nuit, ce qui constitue un danger réel et permanent, arrêtons :

Dans un délai de un mois, la rue de Claret devra être mise par les propriétaires et à leurs frais, dans un bon état de viabilité de manière à satisfaire aux conditions de commodité et de sûreté nécessaires aux voies publiques. Dans un même délai, cette rue privée devra être éclairée la nuit aux frais des propriétaires et aux heures fixées pour l'éclairage public.

A défaut pour les propriétaires de se conformer aux prescriptions qui précèdent, ils seront traduits en justice. »

C'est en 1862, après dix années de démolitions, que la municipalité, représentée par M. Pagézy, achète la dernière maison (73m²) de l'île Riban (le futur Plan Cabanes). L'acquisition en est faite le 22 août auprès de Dame Roux, née Gachon. En 1864, c'est publication de la délibération qui officialise la création du square « Plan Cabanes ». Le Faubourg du Courreau (du latin coralis, enclos) en sera la « route Impériale ». Il faut situer le contexte : depuis 1857, à partir du plan d'alignement fixé en 1846, ont commencé les Grands Travaux Lazard, dans la lignée de ceux que l'on doit à Paris au « baron Haussmann ».

En 1875, Mme Veuve Reynes, propriétaire d'une ancienne carrière de sable située au faubourg Figuerolles manifeste l'intention d'y créer des rues afin de la transformer en terrain à bâtir. C'est le 23 octobre 1895 qu'en obtient l'autorisation du Maire, Fernand Castets. En 1905, La commission des travaux publics, sous l'égide du maire Joseph Briol, écrit ceci : « L'attention de la ville a été depuis longtemps déjà fréquemment appelée sur l'ancien chemin de Pignan, qui, transformé en véritable cloaque, constitue un foyer d'infection, d'autant plus dangereux qu'il se trouve au milieu du faubourg Figuerolles, l'un des plus peuplés de Montpellier ».

M. Pascal Reynes va alors incorporer à son immeuble la partie du chemin de Pignan (parallèle au faubourg), en contrepartie de la construction d'un « aqueduc voûté en maçonnerie » semblable à celui qui existait en amont.

La suppression de l'étroite Rue du Creux de Bœuf (4m à 4,50m) sera officialisée par un arrêté préfectoral le 1er août 1894. mais les choses n'iront pas de soi. Une opposante, Mme Nicot, écrit ceci : « Cette fermeture n'a aucune utilité pour la ville et causera le plus grand préjudice aux habitants du quartier ». Mme Nicot annonce que : « cette fermeture va la priver des issues et des jours que son immeuble possède sur la rue du Creux de Bœuf et qu'elle devra renoncer à élever sa maison de deux ou trois étages comme elle en avait l'intention ».

Réponse du Maire : « la fermeture la privera d'ouvertures, mais lui ouvrira droit à une indemnité, et ce n'est pas devant des experts qu'elle soutiendra que la suppression de ces ouvertures l'empêchera de surélever sa maison d'autant d'étages qu'elle le voudra ». Au final, sera prononcée l'inféodation de la rue, laissant aux propriétaires riverains le droit d'acheter la moitié de la rue.

En 1922, une délibération du conseil municipal entérine la naissance de la Place Renouvier et la mort de la rue du Creux du bœuf. En 1929, en haut du faubourg, il est procédé à l'achat d'un terrain afin d'y installer un lavoir, juste après l'ancien octroi. En 1932 commence le projet de construction de l'école maternelle du Docteur Roux. En 1897, il est procédé à l'expropriation de divers immeubles en vue de la création d'une place sur ce point de la ville. Mais les services municipaux oublient une parcelle de 240 m² appartenant à Blaise Martel, sur laquelle il faudra revenir après procédures durant lesquelles Blaise Martel se défendra. Il faudra attendre 1922 pour que soit pris l'arrêté dans lequel il est dit « La partie du Bd Renouvier comprise entre la rue du faubourg Figuerolles, la rue privée Jardin Martel, la rue du Creux de Bœuf et le refuge situé entre la rue du Creux de Bœuf et le boulevard Renouvier formeront à l'avenir la place Renouvier. La dénomination de « rue du Creux de Bœuf » est supprimée. En 1901, les « arènes biscornues » sont construites sur le Plan Cabanes. On y voit quelques courses organisées par le Comité des Fêtes.

2-47 Paul et Pierre Artus

Le petit patrimoine de Figuerolles est complexe. Il se compose d'une foule de micro-éléments tous plus en péril les uns que les autres. Il était donc temps de signaler les derniers témoins de l'ancien monde, celui qui s'estompe peu à peu. Qu'il s'agisse de la tour de la cité Gély, du square Coursindel, de l'ancien lavoir, du gros figuier qui l'ombrageait, des platanes du boulevard Renouvier, de toutes les anciennes enseignes, des graffitis artistiques qui ornaient les façades, peu à peu, tout est effacé, remis à jour, réutilisé.

Inventorier ce patrimoine a un véritable sens : c'est celui de comprendre sur quel tissu ce qui émerge aujourd'hui en termes de cadre de vie, de relations et de structuration sociale s'est développé, et aussi de réfléchir à l'influence que ce support a pu avoir sur cette nouvelle

donne, ce en quoi il la conditionne. Figuerolles, à l'instar d'un palimpseste, voit se succéder des s qui effacent les précédents mais laissent toujours un souvenir, une plus ou moins grande trace du passé.

Un élément peu cité des petits trésors de Figuerolles est dû à une famille de potiers, Paul et Pierre Artus (père et fils). Ils sont les héritiers d'une technique montpelliéraine, la faïence « au grand feu », connue depuis le XV^e siècle, mais qui connaîtra son apogée au XVIII^e siècle, lorsque la fabrique fondée en 1717 par le potier J.Ollivier devient Manufacture Royale en 1725. Implantée Faubourg du Courreau à Montpellier, elle rayonne alors avec ses 600 ouvriers, et elle marquera de son empreinte les autres centres faïenciers du midi, de Marseille et de Moustier.

C'est en 1901, alors que cette industrie avait quasiment disparu, et à la suite de recherches et de travaux spéciaux de Monsieur J.Brezet, que cet art local fut rénové. Ce fut également sous une impulsion énergique à laquelle s'associa le Conseil Général du l'Hérault que fut créée, 10 rue du plan d'Agde, une école d'apprentissage. C'est de cette école qu'est née en 1907, la première nouvelle faïencerie de Montpellier, dénommée: Faïencerie de Fontcarrade. Pourvue des aménagements les plus modernes de l'époque, Monsieur Dussol, son propriétaire jusqu'en 1920, reprend les traditions du Vieux Montpellier où seule l'argile locale était employée. Après bien des problèmes, marqués notamment, par une faiblesse d'activité, Fontcarrade est achetée en 1920 par Monsieur Michelin, bijoutier très connu aujourd'hui à Montpellier. Il lui donnera un certains dynamisme, grâce à un bon faiseur, dénommé Mistrangellot.

En 1942, en pleine guerre, Fontcarrade est transformé en école (centre artistique) dans le cadre de la Charte de Pétain. Les céramistes comptant naturellement parmi les plus réputés du Midi sortent de Fontcarrade. En 1946, l'école est transformée en Centre de Formation Professionnelle accélérée (durée de stage de 9 mois). Hérésie diront certains à l'époque... Finalement, faute de crédit et à la suite de l'appropriation par les Beaux Art du moniteur de Fontcarrade, le Centre est supprimé en 1950, après dispersion des fours et de l'outillage. Monsieur Paul Artus, puisque c'est lui qu'il s'agit de présenter ci-après, sortira de Fontcarrade. Il crée son atelier, 66 rue de la Taillade (entre la Chamberte et l'avenue de Lodève), après ses premières productions en 1947. Il s'inscrit le 1^{er} Janvier 1948 au Registre des Métiers sous le numéro 5 173.

Paul Artus est né le 23 Décembre 1914 à Montpellier, au début de « La Grande Guerre ». Très jeune, il montre un véritable talent pour le dessin. Il exercera le métier de peintre décorateur jusqu'en 1940. Sa passion du métier le conduira d'ailleurs, à suivre les cours du soir, à l'école des Beaux Arts à Montpellier où il se perfectionnera. En 1940, c'est la guerre et la captivité... Prisonnier, il continuera, avec des moyens d'une ingénieuse fortune, à créer des peintures. A la libération, dès le 27 Novembre 1945, il expose à la galerie Favier une partie de ses peintures produites en captivité. La critique de l'époque dira que « ces paysages et ses aquarelles sensibles aux finesses de la couleur, reflètent l'impression gris d'une terre étrangère ». Et pourtant, cette même critique dira qu'elle voit émerger chez Paul Artus quelque chose de nouveau qui se caractérise par de l'enthousiasme et de la joie de vivre. L'expression de ce comportement va se retrouver dans la création de la faïence. Il dessinera des fresques sur ces faïences, avec beaucoup plus de lumière et d'élan pour effectuer les premières décorations sur le Vieux-Montpellier. Paul Artus puisera ainsi dans la peinture pour faire éclater son talent de céramiste.

Paul Artus devient le chef d'école, et travaille avec son fils Pierre. Assurer la pérennité de l'affaire familiale ne semble pas poser de problèmes puisqu'il est lauréat en 1958 de l'Exposition des Métiers d'Arts à Paris. Il obtient une médaille d'Argent à l'Exposition des Arts et Technique de l'Artisanat à Paris en 1961... Parmi ses œuvres de l'époque nous citerons : 1968, les panneaux muraux à l'usine Gelbon (Montpellier) La décoration de la chapelle d'Agde La décoration de l'Hôtel des Impôts (Béziers). En 1971, Paul Artus initiera des institutrices à l'école maternelle du Petit Bard aux diverses techniques de son métier. Il accueillera également des écoles dans son atelier. Il prendra sa retraite en 1978. Son fils Pierre, puis son gendre, François Siffre, assureront la pérennité de l'atelier et de la faïence du Vieux Montpellier.

La famille Artus nous a laissé dans le quartier Figuerolles quatre œuvres remarquables :

- La première est double, elle avait été commandée par la famille Devise, qui avait ouvert une boulangerie qui traversait le bloc de bâtiments compris entre la rue Figuerolles et la rue Daru. Il y avait une entrée dans chaque rue. Pour chacune des deux façades, Pierre Artus fils a réalisé dans des tons ocres une petite merveille, sur un thème céréalière...
- La seconde œuvre, toujours due à Pierre Artus, est à découvrir à la poissonnerie « La Pêcherie ». Elle décore tout le côté droit, à l'intérieur. Dans le même style que l'œuvre

précédente, elle est monumentale (plus de 10 m de long). Avec des tons tirant sur le rouge, elle illustre le thème de la mer en mouvement.

- La troisième œuvre est une vierge, toujours signée Pierre Artus, située dans une niche, à l'angle de la rue Bouschet de Bernard et du faubourg Figuerolles.

- Et enfin la quatrième est due à Paul Artus père et avait été commandée par un marchand de vins, M. Pierre Sussi, quand il avait ouvert son magasin. Toujours visible en façade, 76 faubourg Figuerolles, elle illustre ce lien qu'avait établi Paul Artus entre la peinture et la céramique. Il nous a laissé là de remarquables scènes agricoles réalistes en lien avec la vigne et le vin.

Comment expliquer la profusion d'œuvres signées Artus à Figuerolles ? D'une part parce qu'il s'agit d'un beau travail artistique et que d'autre part ici, les Artus étaient bien connus dans ce quartier (leur famille était originaire des Arceaux et leur atelier se trouvait en haut du chemin du Mas de Merle).

3- Personnages

3-1 Aline Thomas

Je suis née en 1933 à Figuerolles, et j'y habite toujours. Je suis entrée à la Sainte Famille (école primaire et collège catholique) pour y apprendre à lire, et j'en suis sortie à la retraite. Je suis donc devenue institutrice après avoir passé le Brevet Élémentaire, qui m'a permis de commencer à enseigner, puis j'ai obtenu mon CAP et je suis devenue une véritable institutrice, payée par l'Éducation Nationale. Auparavant, j'étais très peu payée, et parfois avec beaucoup de retard. L'école n'était pas riche. J'y ai donc vu passer les enfants du quartier pendant 50 ans. Au début, la population était surtout ouvrière : des maçons, des salariés, des employés de bureau et quelques médecins et professions libérales. A partir de 1954, après la construction de la cité d'urgence, il y a eu beaucoup de gens très pauvres. En 1962, arrivent de nombreux rapatriés d'Algérie qui avaient de meilleures situations : commerçants, agriculteurs. Dans les années 1970, quelques asiatiques, de milieu aisé. Il y a toujours eu des gitans, mais ils n'allaient jamais jusqu'au brevet, ils s'arrêtaient avant, même quand leurs résultats étaient bons. Ils étaient alors surtout marchands ambulants sur les

marchés. Il y a toujours eu dans l'école une majorité de gens du quartier, français d'origine. D'autres venaient des villages en pension. Les vagues successives d'immigration se sont intégrées facilement chez nous, le Maghreb à partir de 1980. L'école est devenue mixte à peu près au même moment. La première année, il y avait un seul garçon pour 400 filles... Les parents ont toujours bien participé à la vie de l'école, aux lotos, kermesses, sorties. L'ambiance était très bonne, et j'ai eu beaucoup de mal à quitter cette école à ma retraite. Un souvenir particulier pour la sœur Marie-Ange, directrice émérite.

3-2 André Llobet

André Llobet habite au n° 100 du Faubourg Figuerolles, à la « Grande Maison ». C'est un chasseur comme on les aime. De ceux qui ont marqué notre enfance, nos souvenirs, qui revenaient de la garrigue avec des odeurs de thym et d'aspic, avec un lièvre ou une paire de perdreaux au fond de leur sac de cuir.

André Llobet : « J'ai commencé à chasser tout petit, avec un lance-pierre. Mon gibier : les lézards, les petits oiseaux. J'en touchais un sur 1000... Ensuite, avec mon père. Comme tous les jeunes, je portais le carnier et en même temps, j'apprenais tout de la chasse. Les règles de sécurité aussi, car nos parents étaient sévères et ne laissaient rien passer. C'était bien plus efficace comme formation que le permis de chasser qui existe aujourd'hui. Rien à voir. Le seul problème, c'est que ça donnait terriblement envie de chasser ; on languissait d'avoir 16 ans. C'était tout un univers. Après la guerre, comme il n'y avait pas de cartouches, on se les fabriquait. On récupérait les vieilles douilles, on les recalibrant, on faisait tomber des gouttes de plomb fondu dans des bassines d'eau, on refaisait les amorces avec le phosphore des anciennes allumettes, celles qu'on pouvait allumer sur les pantalons. Pour la poudre, les bourres, on se débrouillait aussi. La chasse à l'eau, ça aussi, c'est quelque chose de merveilleux, tout un art immense. C'est la disposition des appelants (gibier domestique) qui fait la différence entre un bon et un mauvais chasseur. Il faut aussi connaître quelques ruses. Par exemple savoir appeler les macreuses avec une « pioute », c'est une sorte d'appeau.

Et là, seul dans son poste, à 2 ou 300 m des autres chasseurs, on rêvait, face au ciel, aux étoiles, à la lune. Au début, la Grande Motte n'existait pas et l'aéroport de Fréjorgues n'éclairait pas beaucoup. La nuit, on n'y voyait pas bien loin. Alors, on mettait au bout du

canon du fusil un morceau de chambre à air pour pouvoir viser à peu près. C'était comme une masse qui nous servait de point de mire.

« Je vais te raconter une histoire horrible ! Une année, on était parti faire l'ouverture du 14 juillet (à l'époque, c'était autorisé). Il nous fallait partir 3 jours avant pour avoir un poste, on essayait d'avoir le meilleur. On s'engageait sur l'étang sur un *négafol* (noie le fou, en patois), un petit *barqué* très plat dans lequel on chargeait tout ce qu'il fallait pour trois jours. Mais cette année-là, exceptionnelle, il y avait des milliards de moustiques. Malgré le No-pic (un baume populaire traditionnellement utilisé pour calmer les piqûres d'insecte, les irritations causées par des plantes (orties), les brûlures de méduse, les démangeaisons, les manifestations allergiques de la peau et les coups de soleil peu étendus et auquel on prêtait la vertu d'éloigner les moustiques), on s'est fait dévorer. On mettait les couvertures sur la tête, rien n'y faisait. Au final, la veille de l'ouverture, on a été obligé de rentrer, tellement on avait de fièvre et de maux de tête.

On allait aussi chasser dans la garrigue. A terre, à l'époque, il y avait énormément de gibier. Aujourd'hui, il n'y en a plus beaucoup, surtout à cause des produits agricoles qui sont déversés sur le sol et qui ont fait bien plus de dégâts que tous les chasseurs réunis. Par exemple, les désherbants, pesticides tuent les insectes qui fournissaient une ressource de protéines indispensable aux jeunes perdreaux. Il y a aussi les haies et les arbres, lieux de vie de toute une faune, qui ont été supprimés pour permettre d'avoir des étendues plus larges ou bien parce qu'ils faisaient de l'ombre sur quelques souches et en faisaient baisser le rendement. Enfin, et je dirais presque surtout, il y a l'utilisation de la machine à vendanger, qui ne laisse plus un grain de raisin pour les grives ! Mais il ne faut pas oublier que la chasse, ce n'est pas fini. C'est l'occasion de vivre de très près avec l'environnement et de prendre conscience de l'urgence qu'il y a à le protéger. .

« Tiens, une autre histoire. C'était un jour, à Mireval, où il y a des falaises qui surplombent les vignes. On était monté sur la crête, et il faisait froid, du vent. Un de nos amis était resté en bas, à l'abri du vent, dans un champ. On le surplombait, et on était bien à 400 m de lui. On a décidé de lui faire une farce. On avait de vieilles cartouches toutes gonflées qui ne rentraient plus dans le fusil. C'était l'occasion de les utiliser. On a découpé le carton de la douille. Ce

sont des couches un peu comme un mille feuilles. On en a enlevé jusqu'à ce que la cartouche rentre dans le fusil et on en a tiré une pour que les plombs retombent en pluie autour de lui. Il s'est mis à crier : « Malheureux, arrêtez, j'ai pris un plomb ! ». Mais nous, on en a tiré une autre, sûrs qu'on ne pouvait pas lui faire de mal. Là, il s'était mis à l'abri derrière une cabane. Quand on est descendu, il nous a montré : une grappe de plombs l'avait touché en pleine poitrine et il avait un bleu gros comme un pièce de 5 Francs... Certainement que les vieux plombs s'étaient soudés et c'est comme s'il avait reçu un caillou lancé de 400 m. La preuve qu'il faut toujours faire attention. On aurait pu lui faire très mal. »

« Jadis, on chassait aussi les écureuils. C'est très bon à manger et c'est aussi un prédateur qui n'hésite pas à dévorer les œufs et les oisillons, mais aujourd'hui, il est protégé. Difficile de voir un écureuil pour pouvoir le tirer car il se cache toujours derrière le tronc. Il y a une technique : il faut poser un béret ou sa mulette bien en vue d'un côté de l'arbre et se mettre discrètement de l'autre : le sac lui fait peur et il vient du côté où on l'attend ».

A la grande époque des grives, dans les années 1970, on avait le droit d'utiliser de nombreux appeaux, qui comme le miroir aux alouettes, étaient très efficaces. Parmi eux, le mange disque, qui a ensuite été interdit. J'ai acheté un sifflet, et j'ai passé des heures à écouter le disque chez moi jusqu'à ce que je l'imité à la perfection. C'était terrible. Je sifflais, les grives venaient, je tirais, elles revenaient... ».

3-3 Jean-Claude Perdriel³⁴

La fougasse, ou fougace ou fouasse, est une sorte de pain assez plat, souvent sculpté à la préparation pour former plusieurs branches. A l'origine, cette spécialité permettait au boulanger de s'assurer que le four à bois était à la bonne température avant d'enfourner son pain. C'était la première cuisson qui servait par la suite de casse-croute matinal aux apprentis boulangers. Il existe une extrême diversité des fougasses, chaque région, ville ou même chaque famille ayant sa propre recette. La plupart des fougasses sont salées, souvent agrémentées de divers ingrédients (olives, lardons, anchois, fromages, oignons, poivrons, épices...) qui peuvent être soit mélangés à la préparation soit déposés à la surface du pain avant cuisson. Il existe aussi des fougasses sucrées. Ce sont des spécialités de l'Aubrac aveyronnais et lozérien. Le Rouergue a gardé le nom de fouace pour désigner cette fougasse

³⁴

J.C Perdriel, 84, rue du faubourg Figuerolles, 34070 Montpellier Tél. 04 67 58 08 76

de l'Aubrac. On trouve aussi la fougasse d'Aigues-Mortes ou la fougassette de Grasse qui est légèrement briochée et aromatisée à la fleur d'oranger. Il va falloir maintenant compter avec la fougasse de Figuerolles, spécialité montpelliéraine, aujourd'hui sacralisée par la Chambre des Métiers.

Jean-Claude Perdriel, l'heureux lauréat du premier prix, est boulanger, fils, frère et petit fils de boulangers bretons (de St Brieuc). Lui, il est né à Montpellier, en 1953. Formé au métier par la maison Teissier, en haut de la rue St Guilhem il y passe son CAP en 1969 et y reste employé jusqu'en 1983, date à laquelle il rachète à la famille Salvat une boulangerie, faubourg Figuerolles et devient son propre patron. Avec un succulent pain paillasse, des recettes traditionnelles, de la pâtisserie, de la viennoiserie et une petite épicerie de dépannage, il se met alors au service d'une clientèle cosmopolite, à l'image du quartier. C'est avec une spécialité qui fait ici l'unanimité au sein de toutes les appartenances qu'il décroche un premier prix prestigieux, celui du concours Hérault Gourmand. Organisée par la Chambre de Métiers et la Confédération de l'Alimentation, cette vitrine de l'artisanat pour fines gueules départementales était, cette année, excusez du peu, placée sous la présidence de Jacques Pourcel, le grand chef étoilé.

Notre boulanger figuerollien propose en fait quatre variétés de fougasses : aux grattons, au roquefort et aux noix, aux anchois et aux deux olives. C'est avec cette dernière qu'il se retrouve médaillé, après avoir traversé avec succès les éliminatoires du mois de février, puis avoir gagné en avril, avant de se voir remettre son trophée ce jeudi 24 juin à la chambre des métiers. Déjà titulaire de plusieurs prix (les autres fougasses, le pain de campagne) Jean-Claude Perdriel a séduit une fois de plus le jury malgré de nombreuses autres candidatures. Ce succès couronne des années de travail, d'expérimentations et lui apporte une notoriété méritée, dont il est très fier et dont bénéficie le quartier. S'il garde, on le comprendra, le secret quant à la recette gagnante, il nous fait un cadeau : celle qui va nous permettre de faire une bonne fougasse aux grattons.

J.C Perdriel : « La base, c'est une pâte levée-feuilletée, comme pour les croissants. Prenez un kilogramme de pâte à pain, et faites un tourage avec 350 g de beurre. C'est-à-dire qu'il vous faut étaler la pâte, à plat, poser le beurre au milieu et replier les bords pour ne plus voir le beurre. Ensuite, vous aplatissez pour retrouver le rectangle de départ et vous faites un pliage en trois dans le sens de la longueur. Vous aplatissez à nouveau et posez sur le rectangle 500 g de grattons avec lesquels vous faites deux nouveaux tourages. Ensuite, vous rallongez et

découpez comme vous le voulez avant de mettre au four. » Chez J.C Perdriel, on peut en effet avoir sur commande une fougasse de taille adaptée : grande ou moyenne. Les petites sont à disposition à la boulangerie, mais attention, le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt...

Notre lauréat, membre de la confrérie des *pastaires* et des *tastaires* du pays d'Oc, nous présente quelques autres de ses spécialités, toutes meilleures les unes que les autres : le kouign amann, une spécialité bretonne au beurre salé (uniquement le week-end), le roulé à la cannelle, à base de pâte à brioche enduite de beurre en pommade puis de cannelle et de sucre cassonade, puis roulée et coupée pour une finition qui rappelle un peu le pain au raisin.

Jean-Claude Perdriel se retrouve donc parmi les artisans sélectionnés sur le circuit Hérault Gourmand. Ce circuit est signalé dans tous les syndicats d'initiatives et sera proposé aux touristes intéressés. Conseillons-leur d'ores et déjà de passer commande, car, dans le quartier Figuerolles, il paraît qu'on sait se lever tôt quand il y a quelque chose de bon à manger quelque part...

3-4 André Lorente

De 1964 à 1993, le véritable « permis de conduire de Figuerolles » s'obtenait chez André Lorente ...

André Lorente, le propriétaire de l'auto-école Renouvier, avait promis de raconter l'histoire de sa vie. Il a bien fait parce que ce n'est pas banal. C'est qu'il en a réussi des challenges ! Par exemple, celui de faire passer leur permis de conduire aux jeunes du quartier qui ne savaient pratiquement pas lire.

« Je suis né le 8 décembre 1931 à Mauguio. En 1958, j'ai trouvé du travail à la Caisse Régionale d'Assurances Maladie du Cours Gambetta. Grâce à cet emploi, j'ai pu avoir un logement à la Cité Gély. Dans le même temps, les événements graves se succédaient et je militais beaucoup. A ce moment là, j'étais secrétaire départemental des jeunes communistes, et membre du comité national du parti. Je me souviens d'avoir présenté publiquement le rapport d'activité de la fédération à Béziers, en 1962, aux côtés de Georges Marchais : je tremblais comme une feuille ! Puis, j'ai été gravement malade, j'ai dû arrêter de travailler. Après une longue convalescence, j'ai décidé de changer de cap. J'avais déjà cinq

enfants et j'ai passé mon CAP de moniteur d'auto-école. J'ai commencé chez Bouscaren (devenu depuis le n°1 des formations à tous les permis de conduire en Languedoc Roussillon), qui était à l'époque juste en face du magasin Tati, au cours Gambetta. J'y suis resté 2 ou 3 ans. En fait, c'était ça ma voie. J'aurais bien aimé être instituteur aussi.

Je me suis installé dans ce local un peu par hasard. C'est le coiffeur Dominique, au coin de la rue Daru, qui l'avait loué pour y installer son gendre, gendre qui finalement n'est pas venu. Alors le coiffeur m'a proposé ce local et je l'ai loué. La propriétaire, c'était Mme Navas : une figure du quartier, une grande dame qui fumait le cigare ! C'est elle qui avait fait construire l'immeuble où se trouve aujourd'hui la banque.

Cette banque, à l'époque, après avoir été un bar, c'était un pressing. Juste en face, de l'autre côté du plan, il y avait le mécanicien poids-lourds, mon ami Tarrigo...

Ensuite, j'ai passé une attestation de capacité et je me suis lancé dans une entreprise de transports en commun. J'ai eu jusqu'à trois autobus. J'ai fait passer aussi tous les autres permis : poids lourd, super lourd, bus. Au final, je me retrouvais avec 3 voitures, 3 motos, un autocar, 1 poids lourd 19 tonnes et un véhicule articulé (semi) pour les leçons. J'avais loué une cour à la zone industrielle pour les parquer. Quand j'ai arrêté, mes enfants n'ont pas voulu continuer, car il fallait maintenant s'équiper de cars neufs, avec toilettes, vidéo. C'était trop lourd comme investissement, car en plus, il faut changer les voitures tous les ans. Je n'ai pas réussi à vendre l'auto-école en tant qu'auto-école, parce que c'était le moment où Figuerolles avait sa plus mauvaise réputation et personne ne voulait plus venir s'y installer. De plus, je n'ai jamais voulu que mon affaire devienne une grande auto-école.»

On entend souvent dire du mal de la formation des conducteurs. Qu'en pensez-vous ?

« Vous savez, quand j'entends à la télé des spécialistes, des coureurs automobiles dire que quand on vient d'avoir son permis, on ne sait pas conduire, ça me fait rire. Vous savez, les gens essaient d'avoir leur permis avec le moins de leçons possible. 15 leçons au maximum. C'est vraiment peu. Je veux bien donner une meilleure formation, mais qui va payer ? Il y a beaucoup de gens qui ne peuvent pas. Moi, je ne pouvais faire de route avec mes élèves, ils n'en avaient pas les moyens financiers. Alors on faisait au plus serré avec les moyens qu'ils avaient. Dans les auto-écoles, il y a des gens très sérieux qui aiment vraiment leur boulot, on se rencontrait assez souvent. Personne ne peut faire de miracles. D'autant que pour certaines personnes, il faut beaucoup de travail. En général, plus on est âgé, plus c'est difficile.

Quelle est la plus grande cause d'échec ? C'est l'émotivité. Il y a des gens qui perdent contrôle, qui n'ont pas assez confiance en eux, que l'inspecteur terrorise. Je me souviens d'un élève qui a dû le passer 12 fois ! Et tous les 4 échecs à la conduite, il devait repasser le code. A la fin, j'ai dit à l'inspecteur que maintenant, ça suffisait, avec toutes les leçons qu'il avait prises. Il le lui a donné. Et après, ce monsieur n'a jamais eu un seul accident de sa vie. Il était même responsable d'un club sportif dans le quartier et par la suite il a transporté régulièrement mes enfants ».

André Lorente avait pour mission de permettre à tous d'accéder au fameux papier rose signé par l'inspecteur à la fin de la redoutable épreuve de conduite. Mais avant de pouvoir se présenter à cet examen, il fallait avoir obtenu le code, qui atteste de la connaissance des règles de circulation, des panneaux, etc. Si pour certains, ce premier pas était une formalité, il n'en allait pas de même avec toute une partie de la population du quartier, notamment la communauté gitane, dont bien des jeunes ne savaient quasiment ni lire ni écrire. Il en fallait plus pour décourager notre moniteur. « Avec eux, c'était l'inverse. Ils conduisaient déjà, et mieux que moi. Il fallait que je me fâche pour qu'ils ne se présentent pas à l'examen au volant de leur voiture. Par contre, le vrai problème, c'était le code ». Alors, André Lorente multipliait les leçons : « Je les faisais venir tous les jours, pour leur expliquer tout ça. Il me fallait traduire le langage officiel, sinon ils me traitaient de parisien. Si je parlais d'intersection au lieu de croisement ou si je disais dépasser à la place de doubler ils levaient les bras au ciel : tu es trop compliqué André, parle français, on n'y comprend rien ! » Et tout finissait par un examen oral, et l'obtention du permis. Restait à résoudre le problème du règlement. Pour les gens sans ressources, on pouvait obtenir un financement des ASSEDIC en contrepartie d'une promesse d'embauche.

C'est de cette façon que j'étais payé, sauf quand je ne l'étais pas. En effet, les ASSEDIC versaient en deux fois, une première fois après le code, là j'étais payé, et une deuxième fois après l'obtention de la conduite. C'est à ce moment que je n'en revoyais plus quelques uns. Mais je ne leur en ai jamais voulu. D'abord parce qu'il y en a eu très peu qui m'ont fait ce coup là, et ensuite parce que je comprenais bien qu'ils avaient très peu d'argent et que pour certains, la tentation était trop forte ».

André Lorente nous explique qu'à l'époque, les inspecteurs du permis de conduire étaient tous des retraités de l'armée ou de la gendarmerie, anciens officiers ou sous-officiers. Il était

alors interdit à un moniteur d'auto-école de se présenter à ce concours. « On ne peut pas dire qu'ils étaient bien formés à ce métier, contrairement à aujourd'hui », souligne André. Qui ne se souvient des réputations terribles que se forgeaient des inspecteurs célèbres pour leur sévérité. Face à eux, il y avait tout type de réaction. De l'hyper émotif qui restait paralysé au Jean Yanne furieux en passant par celui qui proposait un gros billet... « Il m'est arrivé d'en séparer » se souvient André en souriant. Mais il lui est tout arrivé, en fait, y compris de mettre dehors des inspecteurs qui exagéraient, qui faisaient caler un élève ou signaient le papier rose ou jaune alors que l'élève n'avait fait que 200 mètres au volant, comme de s'attraper avec des élèves insolents. Avec en moyenne 40 par mois, dont beaucoup de femmes (les maris avaient déjà passé leur permis).

3-5 Christian Bouillé

Christian Bouillé a occupé et occupe encore (2012) divers postes politiques importants pour le quartier Figuerolles : conseiller municipal, général jusqu'en 2011, régional depuis.

« J'ai d'abord été instituteur dans le Gard, pendant 5 ou 6 ans, dans les années soixante. J'étais originaire du Martinet, en plein cœur des Cévennes minières. C'est dans cette région que j'ai commencé à enseigner. Puis, je suis venu à Montpellier en 1967 pour me former à la profession de professeur de collègue. J'ai passé le concours des IPES, ce qui permettait à l'époque de continuer ses études tout en étant payé ; mes parents n'étaient pas riches ! J'ai franchi tous les échelons, obtenu mon CAPES, et enfin un premier poste à Montpellier. Quand j'ai réussi mon doctorat, on m'a proposé un poste dans le Gard, mais j'étais devenu trop montpelliérain et j'y suis resté. Je suis devenu professeur à la faculté des Sciences, comme physiologiste spécialisé en neurobiologie. Dans les années 90, je me suis fortement impliqué en politique, et j'ai été élu dans l'équipe de Georges Frêche.

En 98, j'ai été élu comme conseiller général sur le septième canton, que je connaissais bien, car j'avais habité deux ans rue Tour Gayraud, et en 2004, j'y ai été réélu avec plus de 65 pour cent des voix ! Je dispose actuellement d'une importante délégation au Conseil Général, sur les thèmes de l'insertion et de l'emploi. A Montpellier, je m'occupe de la sécurité mais aussi de la politique de la ville, avec des dossiers énormes, comme ceux de la rénovation urbaine (ANRU), qui concernent Figuerolles et la Cité Gély, mais aussi Les Cévennes, Le Petit Bard et la Mosson. Et, au cas où je m'ennuierais, je suis aussi maire adjoint du grand quartier des Cévennes (42 000 habitants). Pour finir, j'occupe le poste de secrétaire de la septième section du parti socialiste de Montpellier, qui compte 300 adhérents et fait partie des trois plus importantes de l'Hérault. Pour la petite histoire, il faut savoir que, quand j'y suis arrivé, en 1993, il n'y avait que 13 personnes ! Nos militants sont là par conviction, bien sûr, mais aussi parce que je m'occupe activement de leurs dossiers personnels quand ils le demandent. Je travaille beaucoup : 70 heures par semaine en tout, 35 heures à la ville, 35 heures au département. J'ai trois secrétaires qui croulent sous les dossiers... Je ne défraie pas la chronique, mais je travaille sans arrêt. Aujourd'hui, j'habite avenue Louis Ravas, mais j'ai habité pendant 20 ans la Cité des Cévennes. Je vois les gens en faisant mes courses ; tout le monde a mon numéro de portable et peut me joindre facilement.

Le quartier Figuerolles commence au plan Cabanes et se termine après la Cité Gély. Pour la Mission Grand Cœur, il fait partie du quartier Centre et de la septième circonscription qui compte 25 000 habitants...

Schématiquement, je dirais qu'à partir du numéro 50, avant le pont, il y a une coupure : au dessus, un monde plutôt gitan, en dessous, plutôt maghrébin. Mais c'est aussi un melting-pot, avec une population bobo (bourgeois bohème), artiste, qui se plaît dans cette atmosphère décontractée qui caractérise Figuerolles. Dans l'ensemble, un mélange réussi de nombreuses immigrations successives, dans un des quartiers les plus anciens de Montpellier. Au final, aujourd'hui, l'allure d'un village, avec des commerces de qualité.

On montre souvent du doigt Figuerolles, pour ses trafics, son commerce de drogues dures, pour ces voitures qu'on ne peut expliquer comment leurs jeunes propriétaires on fait pour les acheter. Mais croyez que nous y travaillons. La ville a mis en place un CLSPD, un Conseil Local de Sécurité et de Prévention de la Délinquance. La police municipale n'a pas un rôle répressif, mais de prévention. Elle lutte contre les nuisances publiques, les incivilités, le bruit,

etc. Nous avons mené une expérimentation sur trois places sensibles de la ville : Candolle, Saint Roch et la Canourgue. Les résultats sont excellents. Nous souhaitons les étendre à toute la ville, avec la présence sur zone de policiers municipaux, de 20h à 4 h du matin, qui appellent la police nationale en cas de besoin ; mais nous avons besoin d'un engagement de l'Etat pour pouvoir continuer. La ville seule ne peut pas tout faire ».

« La Cité Gély va être complètement réhabilitée, de petites villas seront construites sur le stade qui se trouve derrière. L'objectif commun à tout le quartier est d'arriver à une réelle mixité, qui regroupera logements sociaux et privés. Ces opérations passent par des préemptions municipales et des aides à la rénovation, en essayant de faire en sorte que tout le monde y trouve son compte. Il s'agit bien de hisser Figuerolles sur la même corde que les autres quartiers, développer la sécurité, le social et la culture en partenariat avec le tissu associatif. »

Il nous signale deux actions phares qui lui tiennent à cœur : « Tout d'abord, dans le cadre de la lutte pour l'emploi nous avons ouvert La Gaminerie à la Cité Gély. A partir de la récupération et de la remise en état de vêtements, nous faisons travailler 15 personnes au RMI, avec chaque année une douzaine d'intégrations dans le monde du travail. Il s'agit d'un chantier d'insertion, financé chaque année à hauteur de 70 000 euros par la DES (Direction de l'Economie Sociale) et 120 000 euros par le FSE (Fonds Social Européen). Nous envisageons un développement dans le secteur de la mécanique. »

« L'autre action vedette, c'est la Chapelle, que nous avons progressivement équipée, mise aux normes de sécurité, et qui, dans le futur écrin que sera la Cité Gély, sera un véritable bijou. Son directeur y fait un travail remarquable depuis 2001. Il y développe de nombreuses activités artistiques telle que la diffusion, la résidence d'artistes, la recherche et la création. Il tisse des liens privilégiés avec les habitants du quartier mais également avec le public de la région. Une idée sous tend cette relation : le brassage de population avec le moteur artistique comme moyen de transcender les clivages. »

3-6 Christian Laborde

Christian Laborde était le propriétaire de la droguerie « Couleurs du Midi », place Salengro (rachetée par la Banque Populaire en 2011). Spécialité qui se raréfie dans les villes. Pourtant, on trouve là des choses surprenantes.

« Je suis né en 1954, à Paris. J'en ai toujours gardé l'accent, d'ailleurs . Je me suis installé dans ce quartier en 1985. A l'époque, nous étions plusieurs droguistes sur Montpellier. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que deux. Que s'est-il passé ? La clientèle est toujours là, mais elle s'est disséminée dans les grandes et moyennes surfaces. Il y en a dans toutes les zones commerciales. La concurrence a été terrible. Comme je bénéficie des caractéristiques un peu spéciales de ce quartier, je me suis spécialisé dans des produits très spécifiques comme la chaux ou les pigments. C'est comme ça que j'ai pu tirer mon épingle du jeu et jouer sur une clientèle qui m'est devenue très fidèle. Qu'est-ce qui vous permet de dire cela ? C'est que j'ai affaire à des gens qui viennent très souvent, me téléphonent régulièrement pour des conseils. Un journal local m'avait appelé le « Roi du Conseil » ! C'est vrai qu'on trouve chez moi des produits pas courants et que je peux vous expliquer comment on s'en sert. Je récupère même des clients de grandes surfaces qui ne savent pas utiliser ce qu'ils y ont acheté. Bien sûr, je commence par les taquiner : « Allez leur demander comment il faut faire, pour voir ! ». Puis après je leur explique tout... C'est vraiment ma force, le conseil. Je suis dans le métier depuis 25 ans, je tourne beaucoup, je vais sur tous les chantiers, je travaille avec de nombreux artisans ».

« J'ai commencé ma carrière comme représentant d'une marque de peinture, c'est vous dire si toute ma vie professionnelle s'est articulée autour de ce métier. Pourtant, force est de constater que des magasins comme le mien sont condamnés à moyenne échéance. Je fais en sorte de proposer une gamme très étendue de produits pour répondre à toutes les demandes des bricoleurs et des personnes âgées qui viennent chez moi : droguerie, peinture, électricité, plomberie. Je suis un des seuls chez qui les artisans et les artisans d'art trouvent les produits rares dont ils ont besoin. Par exemple, je suis un spécialiste de la chaux aérienne pour la décoration intérieure ainsi que de tous les pigments et la poudre de marbre qui servent à réaliser les enduits du type stuc³⁵ et tadelack³⁶. Même chose en ce qui concerne les métaux,

³⁵ Le stuc, dont la technique remonte à l'Antiquité, est un enduit teinté dans la masse, à base de chaux. Il est utilisé en recouvrement des plafonds et des murs, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. C'est un mélange de chaux aérienne éteinte et de « charges », celles-ci pouvant être du sable, de la poudre de marbre ou encore de la poudre de brique. On peut y incorporer des liants comme les colles animales ou végétales, et éventuellement, pour les décors en relief, des « armures » de cheveux, de poils ou de treillis.

l'argenterie ou encore le bois : je dispose de tous les types de cire pour antiquaires et ébénistes, de la fameuse cire de carnauba³⁷, de tous les genres de pâte à bois, de décapants. Je peux tout vous fournir, la cire à reboucher, le vernis bistrot, la crème à dorer, la dorure antique, la teinture pour tissus, la cire à patiner, la dorure à la cire ou au vernis et plus si affinités...

Dans ce quartier, je suis très à l'aise. D'ailleurs, depuis quelques années, il a une bien meilleure réputation. C'est un lieu très commerçant, on y trouve de tout. De plus, il se modernise sans cesse et prend de la valeur. La rénovation de la place Salengro commence ce lundi et va durer plus d'un mois. Cette place est très connue dans toute la ville, même si les gens font parfois la confusion entre le Plan Cabanes et la Place Salengro. J'ai des clientes que je connais depuis des années, qui me prennent toujours les mêmes produits. Si par hasard je ne l'ai pas ou si on ne le fabrique plus, c'est la crise !

La force de ce quartier, c'est cette clientèle spécifique de gens qui ont leurs habitudes, qui ne vont quasiment jamais dans les grandes surfaces, qui préfèrent profiter de ces lieux de vie et qui finalement sont gagnants car ils n'achètent que vraiment ce qu'il leur faut, en économisant les frais de transport. En plus, ici il y a des horaires d'ouverture comme nulle part ailleurs, venez essayer... Entre commerçants, ici, on s'entend très bien. On est tous copains, il y a une très bonne entente et une grande solidarité. Le marché sur la place développe petit à petit une nouvelle clientèle : on voit arriver de nouvelles têtes...

3-7 Claire et Thierry Almès

S'il est un étal célèbre sur le marché de la place Salengro, c'est bien celui de Claire et Thierry. Il nous fallait en savoir plus sur cette légende vivante. Rencontre.

³⁶ Le tadelack (ou tadelakt) est un enduit ancestral marocain dont la finition est délicate et brillante. Il fait partie de la famille des stucs. Le tadelack est composé de chaux en pâte et a pour seule charge, si l'on souhaite un résultat coloré, le pigment. Le mot tadelack signifie caresser ; cet art est souvent exercé à l'aide d'un galet qui peut évoquer pour nous le bien-être des massages au galet chauffé, astucieusement déposé sur le corps. Le tadelack est une pratique certes délicate car il faudra appliquer 4 à 7 couches en moyenne selon l'effet désiré. Le savoir-faire du peintre permet d'obtenir un résultat brillant au fini incomparable.

³⁷ La carnauba est une cire issue des feuilles d'un arbre du nord-est du Brésil, le *copernicia prunifera*. Elle se trouve généralement sous la forme de copeaux jaunes-bruns, cassants, très odorants. La cire de carnauba est un ingrédient très utilisé dans les cosmétiques, en particulier dans les mascaras. Elle est également utilisée dans la composition de cirages, de cires automobiles, de confiseries (Smartie's, tic-tac, m&m's, dragibus...) où elle apporte une surface brillante ainsi que pour le lustrage des comprimés dragéifiés.

Claire Almés : « On a repris la suite de mes parents il y a 23 ans. Ils étaient installés au Plan Cabanes, où ils étaient arrivés dans les années 50. A ce moment-là, ils vendaient du miel qu'ils allaient chercher dans l'Aveyron. Puis, ils ont eu l'idée d'aller en Provence pour y acheter les fruits de saison (melons, cerises, pommes, poires). Ils les vendaient alors par deux ou trois kilos, et ça marchait très bien. Par exemple, une fois, au moment des cerises, ils en avaient ramené 9 variétés et en ont vendu 900 kilos dans la matinée ! C'était la vente d'autrefois, mais on n'avait que les produits de saison, de mars à septembre, et il fallait avoir gagné là de quoi vivre toute l'année.

Qui était en place au Plan Cabanes, à l'époque, dans votre « branche » ? « Autrefois, avec nous, il y avait 4 jardiniers. C'étaient M. Cambon, Mme Giner, M. Galibert et M. Jonquet. Quand on a repris, on s'est rendu compte qu'il fallait diversifier, continuer l'hiver. On s'est alors tourné vers le marché-gare pour les produits espagnols qu'on ne trouvait pas en Provence. Et peu à peu, tous nos jardiniers sont partis à la retraite. Enfin, il y a 15 à 18 ans, sont arrivés les maghrébins pour les remplacer. Eux ont une clientèle de familles nombreuses qui recherche les prix les plus bas. Ils achètent essentiellement au marché gare tout ce qui a été invendu, en jouant sur la quantité.

On achète au maximum aux jardiniers qui existent encore, à Mauguio, à Lattes, à Candillargues, à Lansargues : de petits producteurs, qui offrent une belle qualité. Ils font attention à ce qu'ils plantent et traitent le moins possible. Cela n'a rien à voir avec les productions intensives sous serre, qui viennent surtout d'Espagne, un peu d'Italie, et progressivement, depuis une dizaine d'années, de Belgique et de Hollande. En Belgique, on a distribué d'énormes subventions pour réaliser des cultures sous serres chauffées : le résultat, de très beaux produits, mais qui n'ont aucun goût... On vend aussi du bio, bien sûr, avec un ou deux producteurs réguliers, mais aussi avec d'autres au coup par coup : quand je les vois proposer quelque chose qui me plaît, au marché-gare, je le prends. Il y a une forte demande. Les gens veulent des produits non traités, même s'ils sont moins jolis d'aspect, pour peu qu'ils aient du goût. Regarde mes mirabelles et goûte moi ça : c'est un papy qui me les descend de l'Aveyron en 403 ! Nos clients nous font confiance : ils nous demandent notre avis avant d'acheter. C'est la différence avec les grandes surfaces.

Les nouvelles variétés, mises au point par les chercheurs, sont surtout destinées à la grande distribution, avec des critères d'aspect et de longue conservation au détriment du goût, avec plus ou moins de résultats. Il a été par exemple proposé un nouveau type de melon, croisé avec de la courgette. Au goût, on retrouvait son arrière goût de courgette, et à la conservation, ces melons s'abîmaient, se couvraient de tâches. Ils sont quand même partis à bas prix dans les hypermarchés. Un meilleur exemple, c'est la prune Sun. Un croisement qui donne un très bon goût pour un fruit qui se conserve une éternité.

Un vrai sujet, c'est la tomate : c'est avec elle que l'on fait vraiment la différence et les gens sont fins connaisseurs, ils nous prennent en priorité la cœur de bœuf et la tomate russe. Une tomate molle est plus goûteuse, plus savoureuse que les variétés plus fermes, qui intéressent davantage les grandes surfaces car elles se conservent mieux, comme la Long life. La tomate grappe, quoique moyenne en goût, est régulière toute l'année.

Notre clientèle est très attentive à tout ça et a bien évolué. On voit beaucoup de jeunes qui achètent peut-être moins qu'avant mais qui cherchent des produits frais. Près de la moitié de nos acheteurs est composée d'habitues, que l'on voit tous les jours et qui venaient déjà chez nos parents, ils savent ce qui est bon. Beaucoup sont de par là, n'ont pas de voiture ou ne la sortent jamais. D'autre viennent de plus loin : ce sont des gens qui ont repéré quelques vendeurs de qualité et font leur tournée : fruits et légumes, poissons, boucherie, charcuterie, fromage en plusieurs endroits de la ville. Avec eux, on échange des adresses

Si, au moment du transfert du marché de Cabanes à Salengro, des voix virulentes s'étaient élevées, on semble aujourd'hui satisfait de ce changement. Pour Claire et Thierry, c'est clair, ils travaillent plus ici, dans une ambiance plus conviviale, de mieux en mieux organisée (marquage des emplacements, stabilisation du sol, électricité, nettoyage). Il devient difficile aujourd'hui de trouver un opposant. De nombreux habitants du quartier expriment leur satisfaction devant la présence de ce lieu d'échanges et de rencontres. Thierry Almés nous explique : « Du Plan Cabanes, tous les abonnés ont récupéré leur place. Les seuls grands perdants, ce sont les vendeurs sauvages, qui ne peuvent plus déballer. Ils sont partis en un premier temps à la Paillade, mais sont progressivement contraints de se déclarer. Le marché est maintenant mieux organisé, les gens du faubourg y viennent nombreux, n'ont plus peur de se faire écraser par les bus en traversant le cours Gambetta, et apprécient vraiment cet endroit ombragé et accessible ».

C'est vrai qu'il existe une dynamique économique qui semblerait profiter aux commerces de la place. Si beaucoup moins de clientèle descend du Petit Bard ou de la Paillade, c'est parce que, selon Thierry, de nombreux commerces s'y sont ouverts et le voyage à Figuerolles devient inutile. La mobilisation des habitants semble donc suffisante pour faire vivre cet espace à la dimension de ses résidents, qui sembleraient aujourd'hui s'y sentir bien à l'aise.

Un marché où il est plus facile d'aller que de revenir : on y rencontre toujours quelqu'un qu'on connaît ou qui a quelque chose à dire...

3-8 Georges Doumenc

Georges Doumenc est né le 7 octobre 1925 à Montpellier. D'abord journaliste à « La Voix de la Patrie », il a ensuite travaillé à « La Marseillaise » jusqu'en 1981. Originaire du quartier de Figuerolles à Montpellier, il a suivi en 1947 la mise en place de la fameuse Commune Libre et nous donne de précieuses indications.

Au lendemain de la libération, il existait une importante cellule du parti communiste à Figuerolles, qui comptait jusqu'à 100 adhérents. Il y a eu aussi pour la Commune Libre l'appui d'une grande figure du parti communiste dans l'Hérault, l'instituteur et député Raoul Callas, qui a joué un rôle d'impulsion, aidé par des familles très actives, comme les Vincelot, les Roucoules, les Niel, les Sablier et René Vieux (boucher dans le faubourg). Beaucoup d'anciens résistants dont certains avaient été déportés se sont investis aussi. .

A Figuerolles, on avait créé un groupe de jeunes, les Vaillants. C'était une époque où on était très anticléricaux, et quand nos Vaillants passaient devant le patronage du Père Blanc, un jésuite anticommuniste, (le patronage existe toujours et s'appelle aujourd'hui la maisonnée

Saint Joseph), ils chantaient. « Dans une citrouille, il y avait un père Blanc, qui avait la trouille des petits vaillants » !

La Commune Libre était essentiellement composée de militants du PC. Étienne Boute, communiste lui aussi, était conseiller municipal de Figuerolles à la mairie. Il habitait au début de la rue Haguenot. Figuerolles était mieux intégré dans la ville que Boutonnet, qui en était coupé par le Verdanson. De plus, par son architecture, il favorisait l'intégration des populations gitanes et immigrées. Mais on ne rigolait pas entre jeunes de quartiers différents. Boutonnet, le village viticole qui sentait le vin, l'Abattoir, quartier ouvrier, les Barques et Celleneuve avaient chacun leur bande, et de temps en temps, on se rencontrait « virilement ».

Manitas de Plata³⁸ participait aux fêtes du PC qu'on organisait au parc Rimbaud. Figurez-vous qu'un jour, alors qu'il jouait aux Saintes Maries de la Mer, un individu lui dit « C'est bien ce que vous jouez, est-ce que je peux vous enregistrer ? » Il accepte, flatté. Mais quelques temps plus tard, il trouve au magasin Radelec, qui était place Jean Jaurès, un disque Vogue intitulé : Fête gitane aux Saintes Maries de la Mer. C'était son enregistrement. Il est venu nous voir et on a publié un article qui a fait beaucoup de bruit, puis il y a eu un procès et Manitas a eu gain de cause. On peut dire que la Marseillaise a bien aidé à son lancement.

Au début, le journal La Marseillaise appartenait au Front National des Bouches du Rhône, qui était un organisme mis en place par le PC et d'autres républicains issus de la résistance. Dans l'Hérault, le journal, créé à la libération, s'appelait La Voix de la Patrie. La rédaction se trouvait rue Henri Guinier. Jusqu'à sa disparition en 1953 ce journal était très lu dans le faubourg Figuerolles. Il sera remplacé par La Marseillaise le 13 février de la même année. Mais c'était un journal un peu éloigné qui connaîtra de nombreuses difficultés jusqu'à ce que Sylvain Jambon et son équipe lancent en 1999 une édition locale, l'Hérault du Jour, moins étroite, plus proche, qui regagnera son lectorat.

3-9 Germaine Gispert

« Figuerolles était notre fief »

³⁸ URL : <http://www.manitasdeplata.fr/> (consulté 07/2012)

Germaine Gispert est née en 1921. Elle quitte Perpignan et arrive à Montpellier en 1951, pour suivre son mari, un ancien déporté qui doit, en raison des graves séquelles dues à sa détention, regagner le centre de rééducation installé jadis au Lycée Joffre. Germaine Gispert habitait alors rue d'Alger, mais elle va orienter toute son énergie à une formidable action en faveur des enfants du faubourg Figuerolles : Les Vaillants...

« Figuerolles, comme Candolle, était un quartier populaire, où se trouvaient de nombreuses forces de gauche ; des gens qui militaient déjà au sein de cellules d'entreprises mais aussi dans leur quartier. Notamment dans le haut du faubourg, où il y avait beaucoup de déportés, d'anciens résistants. Je pense à Lise Boudou, parce qu'on se réunissait chez elle, à la Grande Maison (HBM) ; il y avait les Niel, les Nadal, le célèbre Mazet. On avait monté un groupe solide. C'était un quartier familial, fraternel ».

« Jeanne Niel habitait le cœur du quartier au milieu du faubourg ; elle avait 5 enfants, c'était le début des machines à laver (une véritable révolution pour les femmes!). Les allocations familiales accordaient des prêts avantageux aux familles nombreuses. Jeanne en acheta donc une (une petite Hoover). Et que croyez vous qu'il se passa ? De nombreux voisins et camarades la lui empruntèrent souvent. J'habitais la rue d'Alger. Tous les lundis, mon jour de congé, j'utilisais la carriole du droguiste et allais chercher la machine. Le matin je faisais mes lessives et ensuite je la portais chez une autre camarade qui s'en servait l'après-midi et faisait en sens inverse le chemin du matin ».

« C'était la solidarité ! Quelque fois Jeanne ne savait plus où se trouvait sa machine mais elle lui revenait et Jeanne avait toujours le sourire dont les anciens doivent se souvenir. Est-ce notre manège qui donna l'idée à un gars du quartier d'organiser la location ? Sans doute. C'est ainsi qu'après le départ à Paris des Niel nous pûmes continuer de laver à la machine (en payant bien sûr) en attendant d'en acquérir une. Bien des années après, j'ai eu des nouvelles de la machine qui était partie jusqu'à Paris pour finir sa course dans un bungalow à Carnon ».

« J'ai commencé à m'occuper de mon petit groupe en 1953. Je n'étais pas la seule ; en tout, sur Montpellier, on accueillait 200 enfants de 6 à 16 ans. On s'en occupait le jeudi et le week-end. On les faisait jouer, danser, on participait au carnaval, on organisait des défilés, mais aussi on discutait beaucoup afin qu'ils puissent, plus grands, continuer une vie militante avec les Pionniers et ensuite les Jeunesses Communistes. On allait souvent au stade Sabathé, et le

week-end, on partait faire de la spéléo, ramasser des fossiles, coucher sous la tente. On circulait en vélo ; mon mari était devant en mobylette, avec ma fille derrière lui sur un siège, et moi tout derrière, en mobylette aussi, des « Rhonsonnettes » (de la marque Rhonson, à prononcer « Rhône Saône », une marque Lyonnaise très active après guerre, dont le nom a été bâti à partir de celui des deux fleuves qui traversent la ville), avec mon fils sur le porte bagage. On était tous bénévoles, et financièrement, on se débrouillait avec une petite adhésion et des aides de la caisse d'allocations familiales qui achetait le matériel (tentes, ballons, etc.). On avait aussi nos financements propres (kermesses, tombolas), et tout le monde participait en apportant ce qu'il pouvait... On était tous fauchés mais ce n'était pas grave, on se débrouillait. Tout ça a duré jusqu'au début des années 60, après tout a changé... »

Ma vie, vous savez, c'est toute une histoire, avec beaucoup de souvenirs, depuis les grandes grèves du bâtiment, en 52, où on collectait des fonds pour soutenir les grévistes ; de ces moments où on vendait le journal Femmes Françaises, les jolis foulards bleus bordés de rouge et les fanions des Vaillants. Je me souviens aussi, après la construction de la cité Gély, quand on allait y vendre le muguet : c'est là qu'on en vendait le plus ! Figuerolles était notre fief, un lieu phare. On s'y battait sur tous les fronts ; pour les crèches, les allocations familiales, la paix. On était un mouvement féministe, mais qui dans son ensemble, avait pris du retard sur l'évolution de la société. 1968 fut une époque difficile à traverser pour nous ; les thèmes liés à l'avortement, à la liberté sexuelle, ont donné lieu à de grands débats internes. Mais depuis, on a rattrapé le retard. En conclusion, je vous dirais que ces années passionnantes et exaltantes ont été une des plus belles périodes de ma vie».

3-10 Hamid Jarmouni

« Je travaille depuis 14 ans sans avoir jamais pris un jour de repos. Et 18 h par jour ! Je ferme à minuit et j'ouvre à 6 heures du matin. Mon médecin m'a dit de ralentir. Maintenant, j'ai 4 employés, mais avec ma femme, on fait le travail de trois personnes chacun. Parfois, je ne vois pas mon fils pendant un mois, pourtant, il est là . C'est que, pour réussir face aux supermarchés, il faut travailler bien plus que 35 h, faire des gestes commerciaux »
J'ai commencé à travailler 6 mois dans une boucherie, et j'y ai appris le métier. La boulangerie, qui est en face appartenait à une chaîne de 400 magasins en France. Ils n'ont pas su s'adapter au quartier et j'ai pu la leur racheter. J'ai alors embauché pour une courte période

un boulanger qui m'a tout appris. J'ai bien modernisé. J'ai une clientèle très variée, propre au quartier. Je vends de la viande Halal, mais aussi du porc et de l'alcool, même si je n'en consomme pas. Je ne mélange pas la religion et le travail. En France, il faut s'intégrer, être diplomate et psychologue. Pour s'intégrer, pour s'accepter mutuellement, il ne faut pas attendre l'intervention de l'État. Les lois ne peuvent rien contre le racisme. Il faut se connaître, se rencontrer. Par exemple, quand j'ai voulu louer un appartement, dans la cité où j'habite, les autres locataires ont fait une pétition contre moi. Puis, on s'est rencontré, et quand mon fils est né, tout le monde est venu lui porter un cadeau. Ils m'ont fait des excuses. Et il n'y a plus eu de problème. On s'entend tous très bien. »

3-11 Hippolyte Annex

A Figuerolles, Hippolyte Annex est une légende vivante. Ses incroyables succès en boxe anglaise ont profondément marqué le quartier, où, après Auguste Caulet et Léon Capman, il va être l'idole de toute une jeunesse et faire rêver les filles du quartier. Il connaîtra une carrière fulgurante, faite de K.O successifs, de victoires triomphales. Un boxeur qui frappe des deux mains, dur, vite. Bon styliste, clairvoyant et très sec puncheur, il prend les coups sans broncher et possède du battant. Un jeu reconnu à l'époque comme lié, ordonné et sans faiblesses. Insaisissable et fier, on ira jusqu'à dire de lui que dans le ring, c'est Satan sorti de l'enfer. Mais un Satan raffiné, qui sait allier l'intelligence à l'efficacité. En boxe, il deviendra vite « l'homme à éviter »...

« Je suis né le 14 juillet 1933 à Pézenas. C'est là-bas que j'ai commencé à boxer, au Club Athlétique Piscénois, en 1951. Ensuite, comme mon oncle, Antoine Poubil, que tout le monde connaissait sous le surnom de Lapin, avait une maison rue Saint Antoine à Figuerolles, je me suis installé là. Puis, en 1952, j'ai rejoint l'équipe Léon Capman dans le quartier. Mais en 1953, alors qu'on partait boxer dans une 203 conduite par M. Vasta, son propriétaire, avec Jean Farré, M. Mességuer, Léon Capman et moi même, on a eu un terrible accident sur l'Avenue de la Croix d'Argent. La voiture est entrée en collision avec l'arrière d'un camion. Léon Capman est mort sur le coup. Nous, on a tous été plus ou moins blessés. J'ai du rester un mois à l'hôpital ».

« C'est un sport très physique. A l'époque, je m'entraînais tous les jours : 10 kilomètres de footing le matin, et l'après midi, en salle, je sautais à la corde, je travaillais au sac, je faisais de la culture physique puis je tirais 7 à 10 rounds avec ceux qui voulaient bien. C'est quelque chose de fantastique, la boxe. C'est droit, c'est honnête, c'est impitoyable. Pour réussir, pour être bien dans sa peau, pendant cinq ans au moins, il faut être sur la ligne, ne pas broncher. C'est à la salle que l'on gagne le combat ! Je n'ai pas de mauvais souvenirs de ma carrière de boxeur, même si j'ai plusieurs fois été blessé aux arcades : c'est très mauvais parce qu'on n'y voit plus rien et l'arbitre arrête le combat, comme ça m'était arrivé contre Papp. Lui, il m'avait touché à l'œil, ça fait le même effet. J'ai dû arrêter. Mais malgré ça, ça reste un des meilleurs souvenirs de ma carrière. J'ai manqué le titre de peu. C'était un très beau combat. Regardez cet article, il en parle ». Et Hippolyte Annex nous lit une coupure de journal qu'il a précieusement conservée :

« Le 19 novembre 1962, ce fut la grande aventure du championnat d'Europe. En face c'était Lazzlo Papp, terrible, invaincu, probablement un des plus grands pugilistes de tous les temps. Et Annex menait aux points (c'était du délire dans la salle) quand soudain, au neuvième round, une droite vrillée sortait de la garde du hongrois. Comme Christensen, comme Aridge, comme Mueller, comme Folledo et comme tant d'autres, Polyte s'abattait sur le feutre du ring ».

A l'évocation de ces souvenirs, celui que l'on appelait le « bombardier gitan » a un geste fataliste : C'est évident, ce jour-là je suis passé à côté de quelque chose, mais je n'ai rien à regretter. Grâce à la boxe, j'ai vécu des moments merveilleux. J'ai connu l'Argentine, les USA, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Belgique. J'ai participé au Golden Gloves (championnat de boxe amateur aux USA), j'ai effectué une quinzaine de combats internationaux avec le bataillon de Joinville, où j'ai rencontré des gens comme Kopa, Fontaine, Ujlaki (footballeur aussi) et le célèbre Anquetil, ... »

3-12 Jo l'Oranais

« Avec ma famille, nous sommes arrivés d'Oran en 1958. Nous nous sommes installés route de Lavérune, dans la montée du Terral. Mais nous sommes repartis en Algérie à la fin de l'année et nous sommes définitivement revenus en 1962. Mon père était militaire. Arrivé à

l'âge de la retraite, il a trouvé du travail dans l'étanchéité, chez Midi-Asphalte. Moi, je suis allé à l'école (Victor Hugo, Pagès) jusqu'au certificat d'études, ensuite, j'ai commencé un apprentissage de menuisier aux établissements Emile Chauvin. On a changé d'appartement : d'abord, au clos des Orangers (les Collines d'Estanove), puis au numéro 1 de la rue du Faubourg Figuerolles. Maintenant, j'habite le quartier des Cévennes. J'ai été d'abord électricien, aux établissements Redon Dalmon. Puis, j'en ai eu assez et je me suis installé comme commerçant au Plan Cabanes. J'étais le premier algérien, c'était en 1978. En 1981, j'ai changé : j'ai ouvert une boucherie orientale, 1 rue du faubourg Figuerolles, que j'ai revendue au bout de trois ans. J'ai alors repris mes fruits et légumes et je me suis installé Place Jean Jaurès. J'ai rencontré beaucoup de gens et je me suis fait énormément d'amis dans la communauté gitane, maghrébine, chez les rapatriés d'Algérie. Je me suis marié avec une française et j'ai été accueilli à bras ouvert par toute sa famille. Nous avons eu deux garçons dont l'un est devenu policier municipal et l'autre travaille dans l'entreprise Nicollin Sud.

Vous savez, quand on est jeune, on fait des erreurs. A l'ouverture de ma boucherie orientale, je menais une vie turbulente, je ne respectais pas les règles de ma tradition qui sont de ne pas boire d'alcool, de faire la prière, le ramadan. De plus, j'étais marié avec une française. Alors les gens ont décidé de ne pas acheter chez moi. Mon commerce a coulé. J'étais jeune, et je me suis mis en colère. J'ai acheté un cochon vivant et je me suis promené avec dans les rues, par provocation. Quand les gens ont vu ça, finalement, ils l'ont bien pris et m'ont tous respecté. On s'est retrouvé au bar des sports avec tous mes amis. C'est que je n'étais pas un mauvais garçon ; j'aidais beaucoup les gens, bénévolement, pour leur trouver du travail, je leur lisais les lettres. J'ai beaucoup d'amis qui m'adorent. J'ai même soutenu Georges Frêche et Michel Belorgeot. On allait leur coller les affiches. Je l'ai fait parce que je suis ouvrier, pour les ouvriers, et parce que Georges Frêche n'était pas raciste, qu'il était tolérant, gentil, serviable, qu'il savait régler les problèmes en 48 h. J'expliquais tout ça aux arabes qui avaient le droit de vote : nous sommes des citoyens ouvriers. Mon père n'était pas d'accord avec moi, il était de tradition Gaulliste et a eu de la peine quand François Delmas a été battu. Aujourd'hui, la communauté arabe est davantage répartie entre droite et gauche, elle est de plus en plus politisée, les choses ont évolué.

Le ramadan, que je respecte maintenant, c'est un mois de bonheur et de santé, de bienfait pour le corps, qui dure du lever au coucher du soleil pendant 29 à 30 jours. Le vingt-septième jour, nous donnons une participation pour les pauvres : si on est une famille de 4, on donne pour 4

personnes, et ainsi de suite en fonction du nombre. Pendant un mois, l'alcool est absolument interdit, mais aussi, pas de mensonges, pas d'adultère. On doit être tolérant, bon de cœur et social. La journée, on ne mange pas, on ne boit pas, on ne fume pas, on n'a pas de relations sexuelles, on doit prier, le soir, à la mosquée si possible. Ensuite, on peut manger. Nous prenons d'abord un petit repas sucré : gâteaux, dates, café, lait. Un peu plus tard, la Chorba. Vers 11 h, 11 h 30, on fait un grand repas avec par exemple un tajine, du poulet aux amandes, avec la famille, les amis et on parle du pays, des actualités. Vers 3 ou 4 h du matin, on se lève et on se met à table pour un dernier repas : couscous au miel, au sucre. Puis on se recouche jusqu'à l'heure d'aller travailler. Pour nous, les journées se passent bien. Beaucoup d'entreprises ont adapté leurs horaires et nous proposent la journée continue. Mais de voir les autres manger ne nous dérange pas. Ce qui est le plus difficile, c'est de ne pas boire, peut-être aussi de ne pas fumer pour certains. Bien sûr, comme partout, il y en a qui trichent. Mais à chacun son chemin. Pour faire vraiment le ramadan, le mieux, c'est d'être au bled. Là, tout le monde le fait sérieusement. Toutefois, certains en sont dispensés : les malades, les femmes enceintes ou en période de règles, les soldats et les voyageurs ».

3-13 La Marseillaise

Ainsi surnommée en raison du fait qu'elle venait de Marseille, Rosa Panseroli était une figure typique de Figuerolles. Une fois, elle avait même été nommée Reine du carnaval. Toute en rondeur, elle partait chaque jour vendre ses produits de saison sur son vieux landau au plan cabanes : des cagaraouettes³⁹, des betteraves, des escargots (petits-gris) et tous les vendredis des pois chiches...

3-14 Lucie Bruel

Lucie Bruel est née en 1903. Arrière-arrière grand-mère, elle a accepté de nous parler de sa vie. De son mari, Emile, né en 1905 et décédé en 2000.

³⁹ La préparation de ce petit escargot fut un temps une spécialité culinaire figuerollienne, comme en témoigne le succès de La Marseillaise. Il s'agit du Limaçon de Pise, ou Escargot des dunes, en latin *Theba Pisana*. On le trouve en été sur les tiges de fenouil, de genêt, voire sur les simples piquets, métalliques ou autres. Il attend la nuit pour brouter les alentours et croquer à l'occasion d'autres escargots puis remonte sur son perchoir le matin venu. Recette (de Mamè Raymonde) : « Après les avoir ramassés, les asperger d'eau, les égoutter, puis les laisser au sec au moins 24 h dans un seau avec une poignée de farine, qu'ils vont manger et qui va les purger. Ensuite, les rincer et les cuisiner le lendemain tout simplement à l'eau bouillante (5mn). A consommer froids avec un aioli par exemple, mais on peut aussi les servir chauds dans une sauce tomate.

J'ai passé une grande partie de ma vie dans le faubourg Figuerolles, au numéro 4 de la rue de Lavérune (aujourd'hui baptisée rue du Père Fabre). On y est arrivé en 1928 et on est reparti en 1974. Quarante six ans dans cette petite maison, juste en face de la rue St Blaise, au premier étage. Je suis née à Bourgueil, dans l'Indre et Loire, et j'y ai connu mon mari en 1927 au bal. Il faisait son service militaire et je l'ai suivi dans le midi quand on s'est mariés en 1928. Toute sa famille était à Béziers et à Sète. Le climat est meilleur ici, alors on y est resté. Ensuite, je me suis inscrite à l'école Pigier, et j'ai appris le métier de sténo-dactylographe. J'ai travaillé alors dans un magasin d'articles de pêche, comme secrétaire, près du pont de Sète. On n'avait pas de désirs de grandeur, en ces temps là. On se contentait de peu. Il n'y avait pas de commodités, pas l'eau courante. Il fallait aller chercher de l'eau aux fontaines, faire sa lessive au lavoir. On se chauffait avec du coke, c'était très difficile de le faire brûler. Le dimanche, on allait se promener à pied, sur la route de Lavérune, voir nos amis, ou on allait écouter la musique au kiosque Bosc, place de la Comédie. On a eu un fils, Jacques, en 1929, qui allait à l'école Pagès, puis en 39 il y a eu la guerre. Mon mari est parti et a été fait prisonnier. Je l'ai attendu 4 ans. Tous les dimanches, je partais à Sète avec mon fils en vélo pour voir mes beaux-parents. Quand mon mari est revenu, il est passé à côté de moi et je ne l'ai pas reconnu tellement il avait changé. Mon mari travaillait à l'EDF, sur les lignes, dehors. Il a toujours été à la CGT. Ils ont drôlement bataillé, ils allaient à Paris manifester. J'étais bien d'accord avec eux. Je faisais les lettres pour le syndicat. Je suis toujours adhérente et je partage leur combat. Je me fais porter l'Hérault du Jour le samedi et le dimanche parce qu'il y a de bons articles qu'on ne trouve pas ailleurs.

Mais la grande passion de mon mari, c'était la pêche et la chasse. Depuis toujours, nous avions une cabane à Carnon, au bord du canal. Il ramenait des pleines barques de dorades, parfois même des thons. A la chasse, beaucoup de macreuses et de canards. Un jour, il a même tué un macareux, c'est un oiseau très rare ici, et l'a fait empailler par quelqu'un de Figuerolles. Je ne me rappelle plus par qui. (Lucie Bruel est décédée en 2009, à l'âge de 106 ans).

3-15 Marc Bel

Je suis né en 1933 et en 1955, je suis employé comme coiffeur par M. Casino, le patron du salon Dominique, place Salengro (aujourd'hui « Dédé la Boulange »), dont le père avait tenu une épicerie en face de la maternelle du Docteur Roux. Le salon Dominique ouvre en 1954. Avant lui, c'est une épicerie, le « Coq Hardi ». Il y avait des têtes de quartier incroyables, comme Robert le bossu, qui était coiffeur dans la rue Daru. Derrière son salon, on voyait la cuisine avec l'étendage de sa femme.

C'était un quartier cosmopolite ; j'ai vu passer toutes les catégories, toutes les nationalités dans mon salon : des professeurs, des gitans, des médecins. Le salon avait une certaine renommée, on avait été parmi les premiers à faire les coupes au rasoir. On travaillait de 7 h du matin à 9 h du soir. Le 31 décembre, on coupait jusqu'à 1 h du matin. J'ai arrêté en 1996. J'habite rue de la Monnaie, mais je reviens faire un tour tous les jours. Les gens se sentaient en sécurité dans le quartier. Quand ils revenaient de la ville, dès qu'ils arrivaient Rue Daru, ils disaient : « Ouf, maintenant, il ne peut plus rien nous arriver ».

Manitas de Plata venait jouer dans le salon quand il était jeune. Il disait : « Un jour, je serai une vedette ». Il avait sur lui une lettre de félicitations de la Reine d'Angleterre, sa relique. Puis, il est devenu une vedette, et il n'est plus venu jouer. J'ai passé 41 ans là, et c'est l'ambiance, la chaleur du quartier qui m'attire et qui y est toujours, comme quand on partageait les grillades dans la rue. Tout le monde y vit en communauté. Les maghrébins remettent le feu au quartier. Sans eux ils serait mort. Il n'y a pas plus de problèmes ici qu'ailleurs.

3-16 Marguerite Meyer⁴⁰, gitane

« Mon père est né à Béziers, ma mère à Nîmes. Nous sommes trois sœurs. Nous sommes toutes nées à la maternité de Montpellier, nous avons cinq ans de différence. La première c'est ma sœur Nathalie (Thalie), puis moi Rosette. La troisième c'est Mado.

Mes parents, grands-parents et arrière-grands-parents voyageaient. Nous, on avait une adresse. On habitait 18, rue Saint-Étienne à Montpellier, c'était un petit immeuble où chaque famille avait une pièce. La sœur de mon père avait quatre enfants dans une seule pièce, sa

⁴⁰ *Gitane*. 1995

nièce avait trois enfants, donc ça faisait cinq avec son mari, eux c'était au rez-de-chaussée. Ma grand-mère Dolorès, la mère de mon père, avait son frère avec elle, là c'était au premier étage. Le cousin de mon père, lui, vivait avec sa mère au fond de la cour

Nous on était cinq, on avait aussi une seule pièce. On a fait mettre une moitié de cloison, ça nous a fait deux pièces. C'était au premier étage. On dormait tous dans la même chambre, il y avait deux grands lits. Avec mes sœurs, on dormait dans un lit, mon père et ma mère dans l'autre lit. Il y avait une grande armoire en bois entre les deux lits. Une fenêtre dans la chambre, qui donnait sur la cour. La cuisine avait un grand placard en tôle, moi-même je l'ai maintenant, je l'ai mis dans la cuisine et on l'a repeint. Il y avait aussi une petite table en bois, que j'ai aussi. Et quelques chaises rempaillées par les mains de mon père. On n'avait pas beaucoup de meubles. Il n'y avait pas l'eau, on allait la chercher à la fontaine. Plus tard, on a fait placer l'eau et un évier.

Ma meilleure amie s'appelait Henriette, mais on l'appelait Lili. Elle et moi, et moi on était très copines. Sa grand-mère c'est elle qui l'élevait. Elle habitait dans la rue de Metz et moi dans la rue Saint-Étienne. On n'habitait pas très loin toutes les deux. La maison de la grand-mère de Lili, c'était deux pièces comme chez nous, mais ils n'avaient pas de cloison. Il y avait aussi son frère qui habitait avec eux. Il y avait une cuisine et une chambre. La grand-mère était dans la chambre avec Lili, et le frère dans la cuisine, sur un lit pliant. Il y avait une cuisine avec une cheminée, une petite fenêtre, un évier en pierre, un placard en bois. Puis une chambre, une petite fenêtre, un grand lit en bois, une armoire et une table de nuit en bois. On n'avait pas de jouets. Lili n'a pas connu sa mère, je ne crois pas.

Son artiste préféré c'était Luis Mariano.

Bourli, c'était le surnom du père de mon père. Jaïou Bourli (grand-père Bourli), il y avait un orchestre qui avait ce nom-là. Son vrai nom c'est Auguste Comabella. A mon grand-père on avait donné une adresse pour venir tondre un chien, le lendemain. A cette adresse, on lui a donné un coup de crosse derrière la nuque. Ils l'ont assassiné. Nous on revenait du cinéma, avec Lili, ma copine. Il y avait beaucoup de monde devant chez nous. "Hou, qu'est-ce que c'est ?" On est monté. Mon grand-père me regardait, il était essoufflé. Mon oncle nous a vues : « Qu'est-ce que c'est, allez, descendez maintenant ». Il est mort dix minutes après, j'ai vu mon grand-père mourir.

La police n'a rien fait, ils n'ont pas cherché. Peut-être que maintenant ils chercheraient. Jamais ils n'ont trouvé qui était le coupable. Mais mon grand-père avait donné un petit signalement : "Un petitou, un peu costaud, tout brun". Mais il y en a tellement des comme ça. On lui avait fait un piège, ils croyaient que mon grand-père était riche, et ils l'ont tué à coups de crosse de pistolet. Maintenant il doit être vieux, l'assassin, peut-être qu'il est mort. Ils étaient deux, mais un seul l'avait tapé. Je crois qu'ils se sont trompés, c'est pour un autre qu'ils l'avaient fait, ce message pour tondre un chien. Mon grand-père y est allé en croyant que c'était pour lui. Je l'ai entendue comme ça, l'histoire.

Il y en a toujours, de ces criminels qui tuent. Mon grand-père Bourli est né en 1876, il est décédé en 1944. Je suis allée aujourd'hui sur sa tombe. J'ai regardé la plaque et c'est là que j'ai vu cette date. Donc je me suis dit que j'avais sept ou huit ans, mais je croyais plus que ça : je me souviens toujours que moi et ma copine Lili on l'a vu presque mourir, c'était un après-midi entre quatre et cinq heures, voilà tous mes souvenirs. J'étais très jeune, mais j'ai toujours ce souvenir.

La mère de mon père, s'appelait Dolorès Comabella, et son nom de jeune fille, c'était Bousquet. Elle était très gentille aussi, ma grand-mère Dolorès. Je me rappelle quand j'allais la voir à la maison. J'allais lui faire ses courses. Puis elle me donnait le goûter. En ce temps-là, la vie était très chère. Il n'y avait pas ce qu'il y a maintenant. Maintenant il y a beaucoup d'aide. Avec ma grand-mère Dolorès, j'allais souvent au cimetière Saint-Lazare, au vieux, sur la tombe de mon grand-père, celui qui a été tué par des gens imbéciles et criminels à la fois. Ma grand-mère a eu beaucoup de chagrin à la mort de son mari. Mon père, mes oncles, mes tantes aussi, quand ils ont vu leur père mort par la faute de ces fous imbéciles et criminels à la fois.

Ma grand-mère est née en 1889, et elle est morte en 1967. Elle avait son frère avec elle. Il était un peu âgé. Son frère n'a jamais été marié. Un vieux jeune homme c'était. Ma grand-mère elle l'a toujours gardé avec elle, car il ne savait pas où aller. Son nom : Auguste Bousquet, né en 1903, et mort en 1979. L'appartement de ma grand-mère n'avait qu'une pièce. Il y avait un petit coin et c'est là que son frère dormait. Elle, ma grand-mère, avait un grand lit, puis à côté elle avait mis une grande armoire de grand-mère, très ancienne. Elle avait un poêle à charbon, une table contre le mur. Il n'y avait qu'une fenêtre, un petit placard où elle

mettait toute sa vaisselle, et quelques chaises en bois. Il y avait un escalier à monter pour entrer chez elle, car elle habitait au premier étage.

Des fois le soir on allait passer un moment, elle nous donnait un lait au chocolat. Elle nous demandait si on avait faim. On lui répondait : "Non, grand-mère, on n'a pas faim". Nous avons été au cimetière de Grammont. C'était samedi 14 janvier 1995, avec mes deux filles et ma petite-fille âgée de quatre ans. On voulait acheter des fleurs, mais il n'y avait pas de marchand, et donc on n'a pas eu de fleurs pour mettre sur la tombe de ma grand-mère. Ma petite-fille âgée de quatre ans a ramassé des pignes, et elle les a posées sur la tombe, comme un bouquet de fleurs. On l'a laissé faire.

3-17 Mattt Konture

« Mattt s'écrit bien avec trois t. En fait, il y a trois raisons à cela. La première, c'est parce que c'est plus joli, la seconde c'est que mon prénom c'est Mathieu et que ces trois t rappellent le th, et la dernière parce que ces trois t rappellent les trois croix du calvaire du Christ. En fait, je suis né en 1965 à Viry-Chatillon dans l'Essone. Je suis à Figuerolles depuis 1999. Avant, j'habitais à La Paillade, quand un copain a proposé à ma copine d'aller construire une cabane dans les Cévennes. Elle est partie avec lui et notre fille. Un ami m'a alors proposé un appartement du côté de la rue du Courreau, en face de l'école maternelle Francis Garnier. Depuis, je vis là.

C'est en CM2 que j'ai senti que je pouvais dessiner. Et à partir de ce moment, j'ai commencé, inspiré par Dubout, Gotlib, l'équipe de Fluide Glacial, Métal Hurlant. Au lycée, je me suis lancé dans un petit journal « verre d'éther », qui a quand même duré trois ans, avec des copains. Moi bien sûr, je dessinais. Quand j'ai terminé ma scolarité, je suis allé à Paris. J'y ai rencontré Picotto, un auteur connu. En voyant mes dessins, il m'a orienté vers Viper, une revue qui paraissait en kiosque. J'y ai publié mes premières planches dans le numéro du nouvel an 1984. Puis, j'ai rencontré la petite équipe d'un fanzine qui s'appelait « Le lynx à tifs », qui est devenu «Le lynx », puis « Labo », chez Futuropolis. J'ai dessiné sur les trois, puis Labo est devenu « L'association », une maison d'édition indépendante dont je suis un des membres fondateurs. Depuis, j'y publie des albums, des comics. J'ai aussi participé à la revue « Psikopat ».

Dans le « Définistaire⁴¹ » (le dictionnaire des mots qui n'existent pas mais c'est pas grave), un anartiste est défini comme un artiste anarchique. Marcel Duchamps s'était qualifié anartiste, le peintre plasticien René Grégogna de Frontignan aussi. Il existe même une revue de ce nom créée en 1997 par la Fédération Anarchiste.. Il n'empêche que j'ai eu l'impression d'inventer ce mot moi-même, qu'il correspond bien à un quartier où il y a beaucoup d'artistes et de libertaires.

Mon style est rattaché à celui de la BD underground américaine des années 60. Les gens m'assimilent à Crumb, qui comme moi, utilise des hachures. Ce qui caractérise surtout le style underground, c'est le désir de faire des choses en dehors du système commercial. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne cherche pas à vendre nos albums, mais qu'on les fait par goût, parce qu'on a quelque chose à dire. Ce qui prime pour moi, c'est l'expression. Je fais beaucoup d'autobiographie, des expériences d'improvisation. »

3-18 Miloud Abouhafs

Miloud Abouhafs est coiffeur. Il fait partie de ces gens heureux qui ont réalisé le rêve de leur vie. Son rêve à lui, c'est manier le ciseau. Pour lui, le ciseau est un objet culte : il en a accumulé une impressionnante collection, aux alentours de 500, des merveilles (peut-être une exposition, un jour ?). En fait, dès l'âge de 12 ans, sans trop savoir comment il en est arrivé là, il coiffe toute sa famille. Plus tard, soudeur dans une entreprise, entre midi et deux, il coupe les cheveux de ses collègues. A l'époque son chef d'atelier lui avait prédit « Tu finiras coiffeur au plan Cabanes ». Il ne croyait pas si bien dire.

Né le 13 décembre 1950 à Oran, Miloud Abouhafs est d'origine marocaine. A 19 ans, il vient en touriste dans la région de Marseille, voir son frère, qui travaille dans la ferronnerie. Malheureusement, au même moment, ce frère a un très grave accident de moto et se retrouve hospitalisé. Le patron demande alors à Miloud s'il peut assurer le remplacement. Miloud accepte. Un an plus tard, il est embauché pour 10 ans dans une autre entreprise qui fabrique

⁴¹ URL : <http://www.definistaire.org/dictionnaire-des-mots-qui-n-existent-pas/anartiste-903> (consulté 07/2011)

des casiers pour bouteilles de gaz, perfectionne son savoir-faire de métallier, puis travaille encore deux années, cette fois dans la restauration. Mais on est toujours à côté de la véritable passion de notre homme : la coiffure.

Milhoud Abouhafs décide alors de repartir au Maroc en 1984. Il va y chercher un diplôme : le brevet de coiffeur pour homme tant désiré que délivre une école de Casablanca. Une année de pratique et de formation, et Miloud revient en France, chez sa sœur qui réside à Montpellier. Il lui faut travailler, mais il hésite encore à s'installer et fait le tour des agences d'intérim. « J'ai vu une annonce qui demandait un soudeur très, très, très qualifié. Trois fois très ! Comme je savais faire, je suis entré, et ils m'ont embauché immédiatement. C'était l'entreprise Valindus, en face du marché-gare. Je devais y souder des châssis d'ordinateurs pour IBM ». Mais cette entreprise connaîtra des difficultés qui l'amèneront à licencier son personnel.

Au final, le brevet obtenu à Casablanca ne va pas servir qu'entre midi et deux chez Valindus. « Un coiffeur venait d'ouvrir rue Figuerolles, et je suis venu l'aider. Je suis resté avec lui 5 ans. Ensuite, il a changé de local et s'est établi un peu plus haut. Je l'ai suivi. Beaucoup de mes amis m'ont conseillé d'ouvrir mon propre salon, et finalement, en 1995, je me suis décidé. Et depuis, je suis toujours là, malgré une très forte concurrence ». Quand il nous parle de sa clientèle, Miloud est intarissable. Toutes les nationalités, toutes les professions se succèdent sous ses doigts d'argent. Élus, médecins, avocats, policiers, professeurs, journalistes y côtoient maçons, épiciers, bouchers, mécaniciens, artistes et chômeurs...

C'est dire s'il s'en échange, des secrets, des points de vue, des réflexions : « Avec mes clients, on parle beaucoup. On se raconte des blagues, on parle du bien et du mal, on me confie ses problèmes conjugaux ou financiers, les difficultés à trouver du boulot ou un logement. Je conseille, autant que je peux, j'aide à ma façon, je mets en relation. Tous mes clients sont devenus des amis, à force de venir ; j'adore les voir arriver. J'aime beaucoup mon métier. Heureusement : je travaille 12 heures par jour, de 8 h du matin à 8 h du soir. D'ailleurs, le matin, tôt, ce sont surtout les personnes âgées qui viennent se faire couper les cheveux ». Miloud nous explique que si se sont quasiment exclusivement des hommes qui viennent le voir, il a tout de même une certaine clientèle féminine. Parmi les célébrités, l'épouse du footballeur Roger Milla (classé meilleur footballeur africain par les internautes). « Les femmes maghrébines ne vont pas beaucoup chez le coiffeur, elles se débrouillent entre elles

ou vont dans des salons français. Il y a très peu de coiffeurs pour dames tenus par des maghrébins ; un rue Guillaume Pellicier et un autre à la Paillade ».

Ce qui est extraordinaire chez Miloud Abouhafs⁴², c'est son salon : magnifique, décoré d'une multitude de cartes postales et de photos. « Ces cartes, ce sont les clients qui me les envoient quand ils voyagent. J'en reçois du monde entier. Ils me font voyager, moi aussi. Les photos, ce sont des gens que j'aime : Brassens, Zidane. Il y a aussi des équipes algériennes de foot glorieuses dans les années 70, comme le CRB Belcourt ou le Mouloudia d'Oran... » Le salon de Miloud s'appelle Al Bouchra, ce n'est pas un nom pris au hasard « Al Bouchra, ça signifie La bonne nouvelle, parce qu'ici, il n'y a que des bonnes nouvelles, venez et vous verrez »...

3-20 Mounir Letaief

« Je suis né à Aousdja, en Tunisie, en 1960. Quand j'avais 17 ans, je suis venu passer mes vacances à Toulon chez mon oncle. J'avais un cousin à Montpellier qui est venu me voir. Je l'ai suivi. J'ai trouvé alors un patron qui m'a fait un contrat de travail, puis j'ai régularisé ma situation. Un beau jour, j'ai déclaré à ma femme : « Je vais ouvrir mon entreprise » Comme elle était un peu inquiète, je l'ai rassurée : « Je suis un ouvrier ; si je réussis comme patron, tant mieux, si je ne réussis pas, je redeviendrai un ouvrier ! .

J'ai commencé comme marchand ambulant, au marché de la Paillade. Puis, j'ai ouvert trois magasins sur le Cours Gambetta. Mais, en 1986, j'ai été exproprié par la municipalité qui a mis à ma place le poste de police municipale (vite fermé d'ailleurs). Ensuite, j'ai acheté l'ancien magasin COOP qui se trouvait à l'angle de la rue Guillaume Pellicier et de la place Salengro.. On a ouvert en 1990 un restaurant à Carnon (La Lambada) ; en 1995 un restaurant et une épicerie en face de la Sécurité Sociale, Cours Gambetta, une épicerie rue de Verdun, une autre à Lunaret, un restaurant en face de mon premier magasin, rue Guillaume Pellicier, un magasin de fruits et légumes à côté de la pêcherie et enfin un autre magasin rue Méditerranée. Je suis également propriétaire d'une usine de confection à Tunis qui emploie 300 employés.

⁴² Al Bouchra coiffure, 11, rue du faubourg Figuerolles, 34070 Montpellier. Parking Gambetta. Tel. 04 67 06 58 47

Là-bas, je m'occupe de la fabrication de Jeans pour de grandes marques. Cette entreprise a connu quelques difficultés en 2005 en raison de la concurrence chinoise, mais en 2006 tout est reparti de plus belle, car les façonniers sont revenus en Tunisie. Ils n'avaient pas trouvé la même qualité. Nous avons repris une activité encore plus prospère qu'avant. Je dirige mon entreprise d'ici. J'ai comme projets de mettre en place une unité de délavage de jeans à Tunis, et ici de développer la vente en gros de tous les produits alimentaires en provenance du Maroc et de Tunisie.

C'est à Figuerolles que je suis le plus souvent. C'est un quartier qui est vivant 21 h sur 24 ; il y a de la vie jusqu'à 2 h du matin, et tout redémarre à 5 h ! C'est un quartier qui ne dort jamais. Montpellier est une ville universitaire qui attire des gens de toute la France et de l'étranger. Les parents des étudiants, quand ils viennent les voir, s'ajoutent aux touristes qui viennent à Figuerolles visiter ce qu'ils appellent le quartier arabe et son marché, réputé le moins cher de la ville.

Nous sommes cinq frères : Amor, Jalel, Icham, Karim et moi. Mes filles aussi travaillent avec nous. Ce qui marche le mieux, c'est l'alimentation. L'épicerie de proximité est quelque chose d'indispensable : les gens ne peuvent pas aller sans arrêt au supermarché. Avec les épiceries de nuit, on fait beaucoup d'heures, mais c'est ce qui rapporte le plus. La restauration demande des professionnels. Il n'y en a pas assez sur le marché de l'emploi. Un serveur peut se former en une journée, pour un cuisinier il faut une longue formation. Dans l'alimentation, ranger la marchandise, étiqueter, tenir la caisse, c'est vite appris. On trouve donc plus facilement de la main d'œuvre. Je ne suis d'aucun côté politique. Je ne veux pas entrer dans ce type de jeu. Je ne soutiens pas Jacques Domergue parce qu'il est du côté de Nicolas Sarkozy. Ce qui nous avait un temps rapprochés, c'était la politique internationale par rapport à l'Irak. Je suis un commerçant qui souhaite que le quartier s'embellisse. Je suis pour que l'on ait de beaux magasins, de beaux restaurants et je suis prêt à investir pour cela. Plus les commerces se développeront, plus il y aura de concurrence, plus l'activité de chacun sera importante. Il y a près de 200 commerces dans le quartier. Approximativement répartis entre 10 tunisiens, 50 à 100 marocains, 5 algériens, 5 sénégalais et 30 français. On a besoin de ce mélange. La Pleine Lune, avec ses animations amène beaucoup de gens de l'extérieur ; La Pêcherie apporte le plus beau poisson de la région et nous, nous vendons une viande de très bonne qualité. Comme nous avons des contrôles permanents des services des fraudes et de l'hygiène, nous nous modernisons tous sans cesse...»

3-21 Maurice Guillaume

En 1957, le soldat de deuxième classe Maurice Guillaume faisait son service militaire à Aix en Provence, dans l'aviation. Il a attendu 28 mois un éventuel départ pour l'Algérie qui n'a jamais eu lieu. Sur une carte postale retrouvée par hasard, il a écrit en 1958 les mots suivants : « A tous les citoyens de la Commune Libre de Figuerolles qui ont bien voulu participer au colis de Noël pour les militaires, avec tous mes remerciements ».

M.G : «C'était la grande époque de la Commune Libre. Hervé Reynes en était le maire, il se donnait à fond pour le quartier. Il organisait des animations et récoltait de l'argent pour les personnes âgées et les militaires. On recevait des colis que nos familles n'avaient pas les moyens de nous envoyer et quand on venait en permission, on recevait une enveloppe pour aller au cinéma, au bal, boire un coup. Je suis à Figuerolles depuis l'âge de dix ans. Avec mes parents, on a aménagé dans la Grande Maison, cet important immeuble situé entre le faubourg et la cité Gély, je crois, en 1958, quand la deuxième tranche a été finie, et j'y habite toujours. Le quartier bougeait 24 h sur 24 à ce moment là. On organisait le bal dans la cour, là, en bas. Il y avait du cinéma en plein air, au gardiennage, ce terrain en face. Il y en avait aussi rue Reynes et à la salle Familia, en face de la rue de Metz. Les gens, parlaient, applaudissaient pendant la projection, comme au théâtre. On regardait souvent des films avec Luis Mariano. Je me souviens aussi de Jules et Jim, de Jill la jungle ».

3-22 Pierre Rainard

«Mon père, Armand, a ouvert cette cordonnerie, 63 rue du faubourg Figuerolles, en 1969. J'ai commencé à travailler avec lui à 13 ans ; j'ai été pré apprenti, puis apprenti et j'ai passé mon CAP à Nîmes. Dans notre classe, on n'était que 2 cordonniers, les deux seuls garçons pour une vingtaine de filles qui préparaient des CAP de gantière, de fleuriste, d'esthéticienne. Ma formation a duré deux ans, de 16 à 18 ans. Ensuite, j'ai travaillé ici jusqu'à 20 ans, puis je suis allé faire mon service militaire dans les chasseurs alpins à Grenoble, au 6ème BCA et je suis revenu.

J'ai repris l'affaire à mon nom il y a 13 ans, quand mon père a pris sa retraite. J'ai 40 ans, et je suis là depuis 27 ans. De vrais cordonniers, sur Montpellier, on est une dizaine, pas plus. Je ne vous parle pas des supermarchés où il y a des multiservices avec des gens qui n'ont pas appris le métier. Ils ont fait des stages de 3 semaines à 1 mois, pas plus. Par exemple, ils ne font pas le ressemelage cousu. Ils n'ont pas de bonnes machines. On n'est plus que 4 ou 5 à en avoir en ville. La mienne coûte plus de 15 000 €. Je couds pour d'autres cordonniers.

Mais notre métier se perd. Ce sont les baskets qui l'ont tué. Et pourtant c'est une très mauvaise chaussure : il n'y a pas de tenue, le pied s'élargit, on y transpire et on attrape des mycoses. Ils sont chers et on ne peut quasiment pas les réparer. Tout a commencé dans les années 70. A ce moment là, beaucoup de cordonniers se sont diversifiés : clés, tampons, cartes de visite, plaques d'immatriculation. Mais 20 à 30% de la population n'a pas abandonné la chaussure de qualité, en cuir, qui se répare bien et qui maintient bien le pied. Quand vous achetez de bonnes chaussures, vous allez les payer 300 ou 400 €, mais vous allez les garder 15 ans. Alors, faites vos comptes.

La Rolls des chaussures, c'est la Weston, ou la Church's ; la Paraboot aussi, un peu moins chère. Vous en trouverez dans les boutiques de luxe du centre ville, ou tiens, chez Escassut, un ancien du quartier. On voit aussi revenir les bottes, Santiag ou Camarguaise, en cuir, cousues. Les gens commencent à en avoir assez de porter de la camelote. Au départ, la basket, c'était pour le sport, aujourd'hui, on les met tous les jours. Et puis, on jette dès que c'est usé, à fond dans la société de consommation, c'est irréparable ! Mais le vent tourne Les cordonniers ont disparu de nos villages et commencent même à disparaître de nos villes. Les derniers sont de bonnes adresses que l'on se transmet entre copains. Dans le temps, les cordonniers ne se contentaient pas de réparer, mais aussi fabriquaient des chaussures, des bottes.

Pierre Rainard a appris cette technique, même si aujourd'hui, les cordonniers ne fabriquent plus sur mesure. Il nous signale quelques ateliers, à Paris qui travaillent exclusivement pour les gens du show-biz et les hommes politiques, à des prix hallucinants».

Quand Pierre Rainard parle de la formation qu'il a reçue à Nîmes, il est très critique. Pour lui, c'est sur le terrain qu'on apprend vraiment, et c'est surtout à son père qu'il doit son savoir faire. « On nous apprenait des techniques trop anciennes, comme par exemple fabriquer son fil avec des brins de chanvre et de la poix. Une longueur d'une brassée, brin par brin, avec à

chaque extrémité, une aiguille en soie de sanglier, des poils tressés bien durs. Maintenant, on a du fil tout prêt, du nylon poissé et des aiguilles en acier, ça va 100 fois plus vite et c'est bien plus solide. »

3-23 Pierre Sussi

Pierre Sussi est né à Notre-Dame de Londres le 28 juin 1930. Il s'y marie en 1952 avec Renée, qu'il avait connue à l'école. A ce moment là, propriétaire de quelques vignes, il s'imaginait un avenir agricole sur sa commune. Mais surviennent les gelées de 1956 et adieu veau, vache, cochon, couvée ! Il fallait avoir une idée, et une bonne. Encore sans enfant, le jeune couple part pour la ville. Pierre commence comme chauffeur routier. Il va charger du vin en citerne qu'il ira livrer jusque dans la Nièvre, la Côte d'Or ou l'Allier...

C'est en 1958, à la naissance de son premier enfant, qu'il prend, sans un sou en poche, la décision de s'installer en ville comme marchand de vin. « J'ai commencé au numéro 63 du faubourg Figuerolles, à côté d'un Bon Lait (où s'est installé depuis le cordonnier Rainard). Mais on n'y est pas resté longtemps car on a eu un problème avec notre voisin. En effet, nous avions le même propriétaire, M. Saint. Ce dernier avait promis au Bon Lait que s'il louait à un autre commerçant, ce serait à quelqu'un qui ne vendrait pas les mêmes choses que lui, il l'avait écrit sur le bail. Mon prédécesseur était réparateur de vélos, tout allait bien ! A moi, il m'avait simplement dit que je ne devais pas vendre de lait. Pas de problème au début, mais quand j'ai commencé à vendre de la limonade, le Bon Lait a porté plainte. Alors, nous nous sommes installés en face, au numéro 76, et le photographe Mélis a pris notre place ».

C'est une épicerie qui cédera la place, en 1960, à notre marchand de vins et spiritueux. Curieux terme que celui de spiritueux : il s'applique à une boisson qui contient un fort pourcentage d'alcool (qui « monte à la tête », le siège de l'esprit). De l'esprit, Pierre Sussi n'en manquera pas : en 1974 il va s'installer au numéro 40 de l'avenue de Lodève, où il reprend une affaire de vente en gros et de mise en bouteilles en plus de son magasin de Figuerolles. Tout aurait pu en rester là si, en 1990, le propriétaire du local de l'avenue de Lodève ne décédait. Ses héritiers décident alors d'y construire un immeuble et Pierre Sussi doit déménager. Comment continuer à travailler ? La réponse : « Pour remplacer les 400 mètres carrés de l'avenue de Lodève, on a fait construire, chez nous, à Notre Dame de

Londres, un local de 1000 mètres carrés sur un de nos terrains. Et ce sont mes enfants qui continuent, je suis quand même très souvent avec eux et jusqu'à l'an dernier, je faisais encore les livraisons proches en poids-lourd ! » En 1996, Pierre Sussi et sa famille abandonnent définitivement le 76 faubourg Figuerolles, devenu grâce à ses soins une magnifique vitrine décorée en façade de faïences à l'honneur de la vigne, réalisées par le potier montpelliérain Paul Artus, là où s'est installée depuis la Boutique d'Écriture.

Si aujourd'hui, son affaire prospère à Notre Dame de Londres, où il réside, Pierre Sussi se souvient avec émotion de son passé à Figuerolles : « Mes enfants ont d'abord été scolarisés à la Maternelle du Docteur Roux, qui existe toujours, puis à l'école de la rue Pagès, qui a été fermée depuis. Ils allaient au patronage et aux colonies de vacances organisées par La Maisonnée. Moi, je livrais dans le quartier avec un triporteur à moteur (je l'ai toujours). Je faisais les livraisons gratuitement, par caquettes, à la Cité Gély, dans les petites rues, jusqu'à La Croix d'Argent, à Pasquier. Je faisais plus de recettes avec ces livraisons que ma femme au magasin ! Mais ça créait du mouvement : les gens venaient commander, payer, etc. ».

Pierre Sussi a été aussi un témoin de la construction du quartier : « Au début, mes amis me disaient que j'étais fou de vouloir vendre du vin à des vigneron : il y avait des vignes tout autour : le dernier bâtiment, c'était la grande maison ! Puis, on a construit la Cité Chaptal en 1961-1962. Le matin, les ouvriers me prenaient du vin, de la bière. Ensuite beaucoup de rapatriés y ont habité. Eux étaient plus fortunés, ils m'achetaient des grands vins. Au même moment, c'est La Chamberte qui se construisait, et j'en livrais l'épicerie. Il y avait beaucoup d'épiceries à l'époque qui commandaient chez moi ! »

Et Pierre Sussi nous avoue son attachement au vin. Il le trouve aussi intéressant à vendre que des livres : « Il y a toujours quelque chose à dire autour du vin, selon sa région, son cépage. De plus, c'est un produit qui n'est pas périssable ». Alors, on fait le tour de son local. On y retrouve les fameuses bouteilles de un litre, à six étoiles, en verre, qui ont été un temps le contenant majeur, aujourd'hui en voie de disparition. Il nous explique qu'on ne trouve plus aujourd'hui de fabricant de petites capsules en métal et que les fameux BIB sous vide s'imposent peu à peu.

3-24 René Brel

« Une longue route en famille⁴³ »

« Je suis né le 22 février 1918 dans une petite maison, au 12 de la rue Guillaume Pellicier à Montpellier. Nous étions une famille nombreuse et nous vivions dans de petites pièces, au premier étage. Comme la rue n'était pas goudronnée mais pourtant très passagère, un grand nuage de poussière y flottait en permanence. C'était le passage des charrettes qui allaient au parc à fourrage de l'avenue d'Assas. Il y avait aussi beaucoup de transports qui allaient et venaient de la gare Chaptal. J'ai vécu là jusqu'à l'âge de 5 ans ; mon père était venu s'installer au Plan Cabanes quelques années plus tôt pour y travailler. Mon père se prénomait Honoré. Il était tonnelier et n'était jamais allé à l'école. C'était un homme si maigre que personne ne voulait l'embaucher et il s'était mis à son compte. Il était né au numéro 1 de la rue Figuerolles. C'était l'avant dernier d'une famille de onze enfants. Ma mère, Maria Gabrielle Valentin, était née à Béziers. Elle aidait sa mère qui était lavandière au 12 de la rue Guillaume Pellicier.

Mes parents se sont connus en 1906, se sont mariés et ont eu six enfants. Un de mes plus beaux souvenirs d'enfance est le trajet que me faisaient faire les ouvriers à dos de jument. Elle s'appelait Coquette. Avec elle, nous passions de la rue Pagès à la rue Guillaume Pellicier, puis nous tournions à gauche. Ensuite, on prenait le trottoir du bar de l'Intendance pour arriver au Plan Cabanes. Puis, je rentrais tranquillement à pied. J'aimais bien ça... Comme l'appartement et la tonnellerie étaient trop petits, nous avons déménagé rue Pagès. Alors, mon père est passé de la fabrication artisanale à la fabrication en série de foudres et futailles, avec les machines modernes de l'époque. Elles faisaient un bruit infernal. On enlevait chaque jour un plein camion de copeaux. En 1924, mon père a abandonné le travail avec les chevaux et s'est modernisé : il a acheté un camion Fiat de l'armée et une voiture Clément Bayard. En 1925, il a acheté un camion CBAC avec sa remorque, et l'année suivante, un Chevrolet 4T. Les beaux jours, nous allions à la plage de Carnon. Au début, pour y aller, c'était une véritable expédition. On ne pouvait pas y accéder directement, il fallait longer la plage à pied, en passant par Palavas. On y allait en jardinière, tractée par la jument Coquette, et on l'attachait à un arbre pour passer une heure ou deux à la plage ! Il y avait un bac pour traverser le canal (avec la jardinière et Coquette...). Longtemps après, il sera remplacé par

⁴³

Titre du livre autobiographique écrit à compte d'auteur par René Brel en 1998

une passerelle puis par un pont en fer. Parfois, nous allions aussi passer un dimanche aux sources du Lez. Il y avait une buvette et de la musique ; c'était une guinguette agréable au bord de l'eau, bercée par le son de l'accordéon.

Je suis resté rue Pagès jusqu'à 17 ans. J'étais allé à l'école maternelle Chaptal aux Arceaux, puis à l'école Auguste Comte. J'ai arrêté l'école en 1931, à 13 ans. Je n'ai jamais manqué l'école, mais je ne l'aimais pas tellement. Je voulais travailler le plus tôt possible, pour rapporter de l'argent à mes parents. Mais petit, j'avais des dons pour le dessin. J'arrivais à bien représenter un paysage, des fleurs, une maison dans la nature, avec ou sans feuilles. J'avais plus de difficultés avec les visages. Quand je dessinais une femme nue, je réussissais bien le corps, mais on ne reconnaissait pas vraiment le visage. Ce n'était pas mon truc.

Ma mère me voyait bien exercer le métier de peintre en lettres et voulait me placer chez un ami de mon père. Mais mon père préférait me garder avec lui et y a réussi. Le 21 juillet 1931, j'ai quitté l'école pour rejoindre l'entreprise familiale qui était spécialisée dans la tonnellerie mécanique, les foudres et les futailles et qui prenait en charge la livraison par camion et par chemin de fer. Mais au début des années trente, tout ce qui se faisait en bois commençait à se fabriquer en fer. Le vin était désormais transporté en camions-citerne. En 1934, mon frère Louis, qui avait constaté que les demandes de transport ne cessaient de croître décide de monter la première entreprise qui marque pour nous la fin de la tonnellerie».

En 1934 l'entreprise BREL s'est reconvertie en transport public de marchandises et 73 ans après elle est toujours en place et à la tête d'une large flotte de véhicules pour effectuer tout type de transports nationaux ou internationaux⁴⁴. Elle peut aussi, à l'aide de semi-remorques, exécuter des transferts d'engins de Travaux Publics (pelles mécaniques, bulldozers, etc.) ou tout autre matériel sous forme de transports exceptionnels. Encore plus fort avec la possibilité de l'utilisation de bras-grues auxiliaires montés sur porteurs. Mais elle fait aussi « dans la dentelle » dirons-nous, plus délicat car elle est hautement spécialisée en manutention à main comme pour le déplacement de coffres-forts, de pianos, de chaudières, de machines outils ainsi que pour le déménagement industriel. Elle dispose pour cela de tout le matériel nécessaire aussi bien en chargement qu'en transport. L'entreprise Brel assure également le levage à l'aide de grues mobiles. Une nouveauté, elle met au service de sa clientèle un

⁴⁴ URL : <http://transports-brel.fr/> (Consulté 07/2012)

bâtiment de 1.800 m² pour le stockage. Parmi les derniers grands chantiers : le transport des rails du tramway, qui étaient entreposés aux Prés d'Arènes et amenés la nuit (entre 20h et 1h du matin) sur les chantiers pendant plus d'un an, ou encore la livraison des grandes poutres du musée Fabre, pour l'entreprise Eiffage, de nuit également, avec la police municipale et les motards...

Pour René Brel, la vie est passée à une telle rapidité qu'il n'a pas pris le temps d'avoir d'enfants : « Je me suis marié tard, le 7 mars 1970, avec Marie Rose, ma collaboratrice, dont j'étais profondément amoureux ; j'avais 52 ans et elle 25. Je me suis longtemps demandé si c'était raisonnable de se marier avec une femme qui avait presque 30 ans de moins que moi. Mais tant d'autres ont fait de même ! ». Marie-Rose est amoureuse comme au premier jour, cela s'entend dans sa voix : « Je pense qu'il m'a aimée dès qu'il m'a vue, quand j'ai commencé à travailler chez lui en 1963, dit-elle avec émotion. C'est un homme incroyablement agréable, gentil, attentionné. S'ils étaient tous comme lui, je pense qu'il n'y aurait jamais de divorce ». Et elle évoque les meilleurs souvenirs d'une vie où le travail était toujours présent en filigrane. Leur voyage de noces en Espagne et au Portugal était aussi l'occasion de vérifier l'état des routes afin d'y faire transiter des métiers à tisser depuis l'Allemagne ; pour le Maroc en 1975 c'était aussi l'occasion de préparer le convoiage d'un chalet destiné au palais du roi Hassan II, celui en Corse c'était le transport de deux réservoirs de 35 m chacun, embarqués dans le ferry à Marseille.

Marie-Rose se souvient d'une anecdote ; c'est quand le capitaine du ferry lui a présenté l'endroit où elle devrait coucher, un dortoir où il n'y avait que des hommes. « Le capitaine attendait ma réaction. Moi, ça ne me gênait pas, j'aurais dormi n'importe où. Mais il nous a généreusement laissé sa cabine, sans qu'on ne lui ait rien demandé. » Parmi les choses qui ont rendu Marie-Rose amoureuse, nous explique-t-elle, il y a l'humanisme de René : « Quand un ouvrier faisait une bêtise, il ne le condamnait jamais ; il essayait toujours de comprendre » ; il y a aussi sa confiance et sa tolérance : « Je sais que je compte beaucoup pour lui, mais dans le même temps il me laisse une totale liberté pour tous mes engagements associatifs ».

3-25 Robert Durand

« Je suis né en 1923 aux Arceaux. Quand j'avais dix ans, on est venu s'installer à Figuerolles, 16, rue Saint Antoine. Mon père fabriquait du tartre. On en faisait beaucoup à l'époque. Moi, à 15 ans, j'ai commencé à travailler aux chemins de fer de l'Hérault. J'étais à l'atelier de la gare Chaptal. C'était tout près. Mais je travaillais là par force, et j'y faisais ce qu'on me demandait de faire, c'est tout. Un patron qui décidait, qui commandait, ça me gênait. Et j'ai pris ma retraite très tôt. J'avais rêvé d'être vagabond : me promener, à droite, à gauche. Il y en avait un dans ma famille et je l'admire, j'avais envie de faire comme lui, mais mes parents n'ont pas voulu. C'était ça la vraie vie, la sienne . Puis, j'ai eu un vélo. Pendant les congés, je partais. Je suis allé en Espagne, en Suisse, à Paris. Je couchais dehors. J'ai peint aussi ; j'ai appris tout seul en regardant mon père. (et Robert Durand me présente des tableaux extraordinaires). Là, c'est une roulotte dans une rue, pas très loin. Je ne me souviens plus de son nom mais je sais comment y aller. Là, c'est le Pic Saint Loup. J'y allais souvent. Et voilà la famille Cornier, qui habitait en face, au rez-de-chaussée. Ils n'ont jamais su qu'ils étaient là. Et sur ce tableau, je ne me souviens plus qui c'était (je découvre une superbe femme, Marianne au regard énigmatique, les seins nus dans un décor floral). Aujourd'hui, je ne dessine plus. Je me promène dans les rues de la ville, à pied. Je ne prends jamais le bus. Je décide de ma destination comme je veux. Quand il se passe quelque chose dans le quartier, j'y vais. Je n'ai pas la télé, je ne lis pas le journal. J'écoute les informations à la radio. Cette maison est à moi, j'y suis très bien. » (Robert Durand est décédé en 2011)

3-26 Tané Farré

« Je suis né à Montpellier en 1935. On était cinq dans la famille. J'habite toujours au faubourg Figuerolles. J'ai commencé par être soldeur sur les marchés. Avant, mes parents étaient des voyageurs, ils vendaient des draps de lit, des couvertures. Mon père avait vécu en Espagne. Mais ma passion, c'est la boxe. Je m'entraînais avec Hippolyte Annex, (qui sera plus tard champion de France), jusqu'au grave accident de voiture qu'on a eu en 1953 dans lequel notre entraîneur, Léon Capman, a trouvé la mort. Il me fallait aller boxer à Béziers pour pouvoir continuer. A cause des trajets, j'ai arrêté ma carrière, mais j'ai continué à boxer comme entraîneur bénévole pour les jeunes, pour les sortir de là. J'ai fini par obtenir la création de la salle de boxe à la cité Gély.

J'ai été le président de toute la communauté gitane de Montpellier. J'ai arrêté il y a 4 ou 5 ans, maintenant je suis à la retraite. Avec mon ami Mario Marcou, on essayait de régler les problèmes des gitans. La mairie nous avait engagés comme employés municipaux. On intervenait dans les écoles à la demande des instituteurs quand il y avait des histoires, dans les quartiers quand il y avait des bagarres, on ramenait le calme comme on pouvait. On avait un bureau et on touchait une subvention de la mairie ; à peu près 2300 € par an qu'on utilisait surtout pour aider ceux qui n'arrivaient pas à payer leur loyer ou l'électricité, mais c'était vite parti. On aidait aussi les gens à trouver du travail, comme employés municipaux ou chez Nicollin. On intervenait également pour qu'ils obtiennent un logement, comme à la cité Gély. Aujourd'hui, il n'y a plus une seule personne qui représente toute la communauté. Ce travail est fait par plusieurs associations dont les présidents sont reçus en mairie quand ils le demandent.

Notre ancienne tradition du pèlerinage aux Saintes Maries de la Mer a énormément perdu de sens. Jadis, c'était très beau. Tout le midi s'y retrouvait. Narbonne, Perpignan, Béziers, Arles, Avignon, Sète, Tarascon... Aujourd'hui, l'esprit n'y est plus, il y a des bagarres, les cafés ferment à 6 heures du soir. Avant, tout le monde chantait, les filles dansaient, c'était du bonheur. Il faut dire aussi que de plus en plus de gitans sont « évangélistes de Dieu » ; ils prient plutôt le bon Dieu que les saints, donc ils ne vont pas au pèlerinage. En ce qui me concerne, de toute façon, je ne suis pas pratiquant. Quand on pratique quelque chose, il faut le faire sérieusement, et moi, j'aime bien trop m'amuser, je ne pourrais pas suivre les règles de la religion... »

3-27 Julien Del Litto

Julien Del Litto est domicilié rue du Père Fabre, au cœur du quartier Figuerolles à Montpellier. Depuis 3 ans, il s'est installé professionnellement à deux pas de chez lui, rue Legendre Hérail, dans un atelier pas ordinaire. Il y fabrique de curieux objets en silicone à la fois luminescents et translucides qui ne manquent pas d'étonner plus d'un passant. Lampes, vases, cendriers, méticuleusement emballés, s'alignent sur des étagères. Des hiboux, des lapins, de petits éléphants et des créations originales peuvent ainsi être illuminés de l'intérieur. Surprenant et magnifique travail qui est allé jusqu'à séduire le MoMA (Museum of

Modern Art de New York), le salon Maison et Objets, ou encore le Musée des Arts Décoratifs de Paris. Rencontre avec un artiste créateur surprenant.

Ce sera au lycée du Mas de Tesse que Julien Del Litto prendra la décision de s'orienter vers un CAP de dessinateur en publicité. Deux ans de formation à Paris qui se terminent par des stages en entreprise. Peu séduit par les stratégies de communication en marketing qui lui sont proposées, il décide de rectifier le tir tout en restant dans son domaine de prédilection, la création artistique. C'est dans la Drôme, à l'École Régionale des Beaux-arts, qu'il s'inscrit alors pour une formation qui durera cinq ans. Ce qu'il préfère, c'est la peinture : « J'ai réalisé une importante série de tableaux qu'il faudra que j'expose un jour, mais je dois d'abord trouver un endroit qui me convienne... »

Quand on l'interroge sur ses créations actuelles, Julien Del Litto nous explique qu'il y est arrivé un peu par hasard : « J'avais récupéré un ancien tube en terre cuite, datant vraisemblablement du moyen âge. J'ai décidé de le recouvrir de silicone, que j'ai laissé sécher. Le silicone ne sèche qu'au contact de l'air : si on en enduit une vitre, seul l'extérieur séchera, mais ce qui est au contact de la vitre reste adhésif, on ne peut pas l'enlever facilement. Sur la terre cuite, qui est poreuse, les deux côtés ont séché, j'ai donc ensuite pu démouler facilement mon tube. J'avais ainsi créé une copie souple de mon tuyau ». Intéressé par le résultat, Julien Del Litto va concevoir des moules en plâtre, de diverses formes. Il va colorer son silicone (du silicone translucide neutre en tube du commerce), en y mélangeant des colorants universels et créer ainsi divers objets en recouvrant ses moules d'une couche uniforme de silicone lissé à la spatule puis lustré à l'essence F. Quand c'est sec, il démoule et voilà.

Une fois par semaine, Julien Del Litto se consacre à sa passion profonde, la peinture. Il nous explique la raison essentielle de son artisanat : « Aujourd'hui, un artiste ne peut pas vivre de son art ; il lui faut exercer une profession supplémentaire, généralement, c'est l'enseignement ». Pour lui, mission impossible. « Je ne peux absolument pas faire ce métier, même avec des enfants, j'ai essayé, cela m'ennuie, il me fallait trouver autre chose ». Et il trouve : le voilà devenu artisan, répertorié à la Chambre des Métiers. « J'aurais pu m'inscrire à la Maison des Artistes ; c'était plus avantageux sur le plan fiscal, mais un créateur ne peut produire qu'un petit nombre de copies (une quinzaine) de chacune de ses œuvres, en les

numérotant. Moi j'ai des commandes de l'ordre de 200 à 300 pièces identiques ; je suis donc vraiment devenu un artisan créateur ».

A Montpellier, il fournit les établissements Boudard ; sur le plan national, des groupes tels les Galeries Lafayette, Bon Marché ou le Printemps. Julien Del Litto a des clients dans de nombreux pays, retrouve ses objets sur des catalogues édités par ses revendeurs aux quatre coins du monde. « L'incroyable, nous dit-il avec malice, c'est que j'arrive à en faire vivre les miens sans me compromettre ! ». Et il n'est pas peu fier de sa petite famille, d'abord de ses trois enfants qui ont deux ans d'intervalle : « C'est très bien comme ça, quand j'achète un vélo au premier, il sera ensuite utilisé par le second, puis le troisième, et c'est comme ça pour tout ». Il nous parle ensuite de son épouse qu'il a rencontrée à Lyon. « Elle est couturière depuis 1993 place Ste Anne à Montpellier ; elle conçoit des robes sur mesure, pour les mariages, pour le conservatoire ». Julien Del Litto ajoute à tout cela un engagement bénévole : il est animateur à « L'Eko des Garrigues », une radio associative (dont il est le trésorier) non commerciale « alternative et d'avant-garde » (sur 88.5 FM).

Au sujet de son entreprise, Julien Del Litto envisage de se renouveler. « Maintenant, il me faut trouver une nouvelle idée. Tiens, finalement pourquoi pas me faire salarié dans un autre secteur. Entretien des espaces verts de la ville, par exemple »...

3-28 Le Père Bonnet

Celui qui sera surnommé l'apôtre de Figuerolles est né à Capestang en 1870. Il sera ordonné prêtre en 1893, occupera divers postes et c'est en 1917 qu'il sera nommé par le Cardinal de Cabrières Chapelain de l'Immaculée Conception. Il va ainsi confirmer l'apostolat commencé dans le faubourg Figuerolles en équipe avec le père Fabre dès 1908 (ils se sépareront très vite). Il jouissait d'une grande popularité dans le quartier, n'hésitait pas à aller frapper à la porte des plus riches pour obtenir de quoi nourrir les pauvres. A 80 ans, il subit une grave opération, et finit ses jours à la Sainte Famille. A ses obsèques, son corps sera porté à travers les rues de Figuerolles en une immense procession. Son nom sera donné à la rue dans laquelle se trouve la chapelle de l'Immaculée Conception, puis à un espace aménagé en square et petit jardin, à l'angle que forment le faubourg Figuerolles et la rue du Père Bonnet.

3-29 L'Abbé Coursindel.

Né en 1904 à Mauguio, il sera ordonné en 1934 à l'église Sainte Eulalie. Aumônier de la JOC et de l'Action Catholique Ouvrière, il sera mobilisé en 1939, blessé et prisonnier de guerre. En 1950, il devient l'adjoint du père Bonnet et à sa mort, en 1955, il sera nommé curé de la paroisse de Notre Dame de la Paix, qui incluait Figuerolles. Ensuite, la paroisse sera scindée en deux. Lui sera nommé curé de la paroisse Immaculée Conception. Il est victime d'un accident de la route le 29 avril 1964. Un personnage très aimé en raison de son investissement, de son charisme et de sa générosité, dont les funérailles rassembleront une foule immense. Son nom sera donné au petit square situé entre la rue St Antoine et la rue Pierre Fermaud.

3-30 Lojka Mitrovic

Lojka Mitrovic est né en 1952 à Kursumlija, une petite ville de Serbie du district de Toplica. Venu rejoindre son frère, c'est son art du football et son aptitude au sport de haut niveau qui, à vingt ans, vont le faire rester en France, à Aurillac dans le Cantal. Son poste sur le terrain, c'était le numéro cinq, celui que l'on nomme le libéro, un joueur qui joue derrière les autres défenseurs. En complément, il trouvera du travail sur place dans une usine de meubles. Par la suite, il sera invité par son patron au Cap d'Agde, y passer quelques week-end. Mais les choses ne s'arrêtent pas là car les affaires vont aller bon train. Nos menuisiers décrochent des chantiers sur place et de fil en aiguille, Lojka Mitrovic devient un véritable montpelliérain.

C'est avec son patron, Jean Alba, que commence la carrière de menuisier de Lojka Mitrovic, il y a 30 ans, 10 rue de Metz, au cœur du quartier des Saints, dans un atelier qui existait déjà depuis longtemps. « Au début, on travaillait beaucoup pour le pétrole, pour l'entreprise UIE du chemin de Moularés, nous explique Lojka. On fabriquait du matériel pour les plates-formes. Il fallait que ça tienne le coup. On utilisait beaucoup le peuplier qui résiste bien parce qu'il est flexible. On travaillait aussi pour les forages, dans le désert ; là aussi, il fallait que ce soit à toute épreuve ». C'est arrivé à l'âge de soixante-dix ans, en 1996, que Jean Alba décide de céder l'affaire à son employé. « Aujourd'hui, je ne fabrique plus beaucoup. Je pose des menuiseries industrielles, mais attention, pas n'importe lesquelles et je fais de l'agencement

de cuisines, de magasins, des placards. Encore quelques restaurations de meubles, mais peu. J'ai beaucoup de travail dans les quartiers du centre ville où il est obligatoire de poser des menuiseries en bois. Le bois, c'est beaucoup mieux que les nouveaux matériaux. Bien plus isolant et si c'est du bon résineux, du *Nord rouge*, c'est presque éternel ! ».

« Le quartier des Saints, à mes débuts, était peuplé d'artisans, nous explique Lojka en nous promenant dans les rues. Juste à côté, un mécanicien, Manogil ; en bas de la rue de Metz, sur la petite place, un autre menuisier ; juste en face de nous, dans l'ancienne épicerie Lacoste, c'était du matériel pour boulangerie ; plus haut, il y avait Merciéca, le carrossier ; Tarral le peintre, au numéro 16 ; Alain Vaillant, le spécialiste en chaudières au 23 ; Omnium Chauffage, rue Haguenot : un vrai spécialiste où on venait de toute la ville chercher du matériel de plomberie ; Alain, le peintre en lettres, rue du Père Fabre. Il y avait bien 5 ou 6 menuisiers dans le quartier, comme Claude Lavezac, rue Pagés. Et tous travaillaient beaucoup ». C'était le Bar des Lilas, place Bouschet de Bernard, et le restaurant voisin, Le Renouvier, qui étaient alors le QG de toute cette fine équipe.

C'est il y a une vingtaine d'années, que peu à peu, les artisans ont quitté le quartier. Les habitudes ont changé, il est devenu très difficile de se garer, d'autres besoins se sont faits sentir. Ce qui émerge aujourd'hui comme traces, c'est le foisonnement associatif, visible au moins sur les boîtes aux lettres, ce sont les ateliers d'art (École Brousse, Atelier du Nord, etc.), les animations alternatives genre couscous de rue, partie de pétanque, vide grenier, etc..

3-31 Pascal Moisset

Natif du Nord-Aveyron, Pascal Moisset est un professionnel de l'immobilier. Son BTS comptabilité-gestion d'entreprises en poche, il commence à exercer dès 1990 en région parisienne, comme collaborateur au sein d'agences. C'est en 1996 qu'il intègre le groupe Century 21. En 2000, il achète l'agence immobilière du même nom sise 14 boulevard Renouvier à Montpellier : « Le label Century 21 (Eurogestrim), avec ses 950 agences en France, est une franchise, nous explique-t-il ; nous achetons le droit d'image pour exercer sous cette enseigne. De plus, nous bénéficions de sa notoriété et de ses énormes moyens de promotion (Télévision, Internet, journaux professionnels, etc.) ». Pascal Moisset saura développer son affaire en créant de l'emploi et en ouvrant deux autres agences : 6

collaborateurs travaillent avec lui Bd Renouvier ; 5 autres dans une deuxième agence à Lattes et cinq de plus à Mauguio.

Pascal Moisset nous explique que chacune de ses agences est une agence de proximité, qui fonctionne avec son territoire : « Nous voulons être connus et reconnus sur notre secteur ; nous allons à la rencontre des gens : il n'y a rien de mieux que d'aller voir quelqu'un chez lui. Les services que nous offrons sont la transaction, la location et la gestion de biens (nous trouvons le locataire et nous occupons de tout) ». Vient bien sûr la question du territoire, de son évolution, de ses transformations qui en font un terrain spécifique et évolutif : « Le quartier où nous sommes, Figuerolles et ses alentours, connaît de grands changements. L'opération Grand Cœur a entrepris une importante rénovation du quartier en rachetant des immeubles, en aidant les propriétaires à ravalier les façades, à refaire les cages d'escalier. Tout ceci améliore l'image générale de l'habitat et le quotidien de tous ceux qui y demeurent ». En réponse aux protestations que l'on peut entendre ici où là au sujet des préemptions effectuées par la SERM sur les ventes en cours, Pascal Moisset est apaisant : « Ce qui est racheté, en fait, ce sont des appartements insalubres dans des immeubles souvent en mauvais état, ou des immeubles complets en très mauvais état, loués dans de mauvaises conditions. Quand nous avons à la vente des logements de ce type, la SERM nous contacte afin que nous lui fassions visiter ces biens. Toutefois, dans ce type de cas, j'ai vu des ventes se faire sans préemption après que le futur propriétaire se soit engagé, avec un projet bien ficelé, à rénover son acquisition selon les règles. Pour donner un chiffre, nous avons en moyenne deux préemptions pour 50 à 60 affaires conclues dans notre agence ».

L'arrivée du tramway Cours Gambetta s'ajoute à l'attrait qu'exerce ce quartier sur un certain public, nous explique Pascal Moisset. Ce public certain est, depuis dix ans, un public plutôt jeune : « Les prix sont plus abordables qu'à Boutonnet ou aux Beaux-Arts ; le centre ville est à deux pas ». Toutefois, estime-t-il, « les prix n'augmenteront pas : en 7 ans, ils avaient doublé ! La tendance est vraiment à la baisse, au rééquilibrage. Les ventes ne se font plus aussi vite qu'avant et demandent de 2 à 6 mois de prospection si le vendeur est réactif, c'est à dire s'il sait adapter son prix aux cours du marché actuel ». Et les affaires continuent : « S'il y a 25 pour cent de transactions en moins, certes, la crise annoncée dans les médias n'est pas si grave : les prêts sont toujours accordés, même si les taux sont plus élevés et si les banques demandent un apport personnel plus important. Les prêts relais sont plus difficiles à obtenir parce que le montant estimé de la vente d'un bien n'est pas le montant obtenu à la vente. Il est plus prudent d'attendre d'avoir vendu pour acheter, ce que se résignent à faire les clients

actuels ». Pascal Moisset nous signale également le recul, depuis six mois, des acheteurs étrangers de l'Europe du Nord, recul qui va jusqu'à la mise en vente de biens y compris dans l'arrière pays. Par contre, l'attrait du soleil s'exerce toujours fortement pour les gens du centre et du nord de la France, surtout les retraités : « On est l'endroit le moins cher de la côte... Au final et contrairement à ce qui est parfois avancé, cette zone est occupée par une population très similaire à celle qui occupe les autres quartiers de la ville ».

3-32 Dari Boumédiène

Nous sommes rue Figuerolles ; une rue qui donne naissance au faubourg du même nom. Il y a là une boucherie halal, qui attire l'attention pour deux raisons : la richesse de son étal mais aussi la queue qui s'y forme régulièrement jusque parfois loin dans la rue. Il y a des endroits où faire la queue est ennuyeux, tout le monde en convient, mais ici, c'est différent ; on ne voit pas passer le temps. Tout d'abord parce que tout le monde finit par se parler, soit parce que les gens se connaissent, soit parce qu'il est difficile de résister à la bonne humeur ambiante. Il faut dire que les serveurs y sont pour beaucoup : toujours le mot pour rire, le bon trait d'humour qui détend l'atmosphère. Alors soit on participe, soit on écoute avec délectation les perles en tous genres que la bonne ambiance génère.

Le patron s'appelle M. Dari Boumediene. Un personnage, une fois de plus, qui est presque un monument historique local : « Je suis ici depuis 17 ans, nous confie-t-il ; mais avant, j'avais travaillé 20 ans dans la boucherie de M. Bensoussan, rue de la Valfère. Quand il a pris sa retraite, j'ai décidé de m'installer quelque part, à mon compte. J'avais toujours aimé ce quartier. C'est un « quartier ambiance », commerçant, avec des gens, du passage. Il s'y passe toujours quelque chose. En y venant, je ne me suis pas trompé : c'est un grand succès. J'achète mes bêtes directement à un chevillard. Des animaux nés, élevés et abattus en France que je choisis personnellement. C'est leur qualité qui m'assure cette clientèle, qui me la fidélise. Je reçois les carcasses entières et je les prépare moi-même ».

Dari Boumediene me conduit vers son atelier de découpe, dans lequel je rentre sur la pointe des pieds tant y règne un ordre impeccable. J'ai un peu l'impression d'être un éléphant dans un magasin de porcelaine. Dans la chambre froide, contiguë, s'alignent suspendus, les morceaux de viande apprêtés et classés selon l'animal dont ils proviennent, bœuf, agneau,

volailles. Viande à rôtir, à mijoter, à braiser et je vous laisse en trouver d'autres. L'eau m'en vient à la bouche, en bon carnivore que je suis. Mais en plus, il y a ici de vrais secrets de fabrication, inimitables. Vous pouvez par exemple commander un poulet farci. Si vous ne connaissez pas, je vous assure, vous serez surpris. C'est excellent. Plus simple et tout autant secret : la kefta, une viande hachée épicée, ou tout simplement les merguez. Mais vous n'en saurez pas plus sur la fabrication, c'est un secret de famille, qui ne se transmet que de père en fils et ne se découvre que dans l'assiette. Donc acte.

Il nous reste une dernière explication à obtenir, au sujet de la viande halal. M. Dari Boumediene nous explique : « Pour nous, il ne doit pas rester de sang dans le corps de l'animal. Les bêtes sont toujours toutes saignées selon la coutume musulmane et sacrifiées par un religieux musulman, quelqu'un qui pratique et respecte les règles de l'Islam. Par exemple, moi, je suis habilité pour le faire et je l'ai fait très souvent. J'ai même officié jadis aux anciens abattoirs qui se trouvaient dans ce que l'on appelle maintenant le quartier des Beaux-Arts depuis les années 80 ». C'est que notre boucher est né en 1953, et c'est en 1972 qu'il a commencé à exercer son métier. Aujourd'hui, c'est pas moins de sept personnes qui travaillent avec lui rue Figuerolles.

3-33 Madame Plume d'or

Madame Plume d'Or est née le 6 janvier 1922. Éliane Cardonnet a été ainsi surnommée par ses anciens clients qui l'apostrophent amicalement de la sorte quand ils la croisent dans les rues du quartier Figuerolles. Aujourd'hui, Madame Plume d'Or fait encore ses promenades, tous les après-midis, en compagnie de la jeune et dévouée Émilie, qui l'accompagne dans les rues. Le quartier des Saints et le Parc de la Guirlande sont ses lieux préférés. Le quartier des Saints avec sa rue Saint Antoine, celle là même qui a vu naître Éliane Cardonnet en 1922 et le Parc de la Guirlande, « un lieu remarquablement reposant, avec son buffet d'eau, son cadre de verdure et ses allées fleuries », nous explique-t-elle.

Mais alors, pourquoi ce surnom ? Explications, de la bouche même de la surnommée : « La Plume d'Or, c'était une librairie-Papeterie que j'ai créée dans le faubourg Figuerolles parce que je voulais que mes enfants puissent faire des études, je voulais pouvoir les leur payer. Aujourd'hui, cette boutique est devenue un taxiphone, mais le propriétaire a laissé sur la porte d'entrée, qui est vitrée, la poignée, en forme de plume d'or, que j'avais faite faire spécialement ».

« Quand à mes enfants, j'en suis très fière : mon fils Gérard occupait un poste important à la Caisse d'Allocations Familiales du Gard (il est à la retraite depuis peu), ma fille Muguette est orthophoniste à Montpellier, mon autre fille Marie est professeur agrégée de physique chimie, et j'ai encore une autre fille, Éveline qui construit sa maison dans les Pyrénées. Ils ont tous très bien réussi ; j'ai eu quatre enfants et maintenant j'en suis à sept petits enfants ! ».

Éliane Cardonnet rassemble alors ses souvenirs personnels, dispersés par le temps et les épreuves, pour nous parler de sa vie, des différentes périodes qu'elle a traversées : « Quand j'étais jeune, j'aidais ma mère à porter le pain chez les gens qui en avaient commandé. On allait le chercher à la boulangerie de la place Salengro chez Mme Peyre, boulangerie qui existe toujours, à côté de la poissonnerie La Pêcherie, et je l'aidais à pousser la voiturette.. Puis, j'ai travaillé à la pharmacie populaire, avant d'avoir un poste de secrétaire à la caserne Grossetti (le couvent des Ursulines). Ensuite, j'ai travaillé longtemps à la fonderie montpelliéraine qui se trouvait là où s'est établi Epsedance, au numéro 54 du faubourg Figuerolles, dans une petite impasse juste avant le pont en montant à droite. Il y avait là beaucoup d'ouvriers qui travaillaient la fonte. Ils fabriquaient des bouches d'égout. Il paraît qu'on en voit encore sur les trottoirs, dans les rues. Moi, je travaillais à l'étage, dans les bureaux, comme secrétaire.

Mon nom de jeune fille, c'était Voindrot, et je me suis mariée avec Fernand Cardonnet, mon mari donc, qui était coiffeur dans la Grand Rue. Mais il est décédé en 2001». Il faut donc parler de la grande époque ; celle de la librairie papeterie, qu'Éliane Cardonnet tiendra de la fin des années 1960 jusqu'en 1987. Tous les anciens habitants s'en souviennent parfaitement. Aline, l'institutrice à la retraite, y était une habituée : « On venait y acheter beaucoup de choses, pas seulement de la papeterie. Les livres, mais aussi les cadeaux pour les fêtes de fin d'année, les anniversaires. C'était l'époque des romans d'aventure du fameux Bob Morane, et

mon petit frère en lisait beaucoup. C'est là qu'on les lui achetait. Il y avait aussi des petits objets et bien sûr de beaux stylos à la plume en or... ».

« Vous savez, quand j'étais petite, nous dit-elle, j'ai bien suivi à l'école, mais sans plus. Alors figurez-vous que je me suis étonnée moi-même : je me suis mise à écrire des poèmes. C'est sorti de moi, comme ça, tout seul ! Tenez, je vais vous en donner un ! ».

« Entre les pages de mon cœur »

Entre les pages de mon cœur, parmi mille feuillets jaunis,
petites joies et grands bonheurs. J'ai retrouvé tous mes amis,
et dès lors, j'ai fait l'inventaire de mes souvenirs les plus chers.
De tous les autres, qu'ai-je à faire s'ils ont pour moi un goût amer.
J'ai choisi de mettre au secret tous mes chagrins, toutes mes peines
de ce qui hier m'a pu blesser pour que mon âme soit sereine.
Mais l'oubli d'une seule chose dépendrait-elle de notre heur ?
Puis-je ne garder que les roses entre les pages de mon cœur ?

3-34 Kiki Martinez, le maire actuel (2012) de la Commune Libre

La Commune Libre de Figuerolles, qui s'est créée après-guerre dans ce quartier montpelliérain, n'est pas seulement un épisode d'histoire locale ; c'est aussi un mythe qui en a fait rêver plus d'un. Code d'honneur, règles démocratiques, solidarité envers les gens en situation difficile, autorité naturelle de personnages marquants et hauts en couleurs ont, de 1947 à 1962, laissé ici des traces profondes et des souvenirs forts, toujours empreints de nostalgie. Kiki Martinez a connu cette époque et depuis 2005, avec un groupe d'anciens et de nouveaux habitants, à ranimé la mémoire de cette épopée en devenant le maire de la nouvelle Commune Libre de Figuerolles.

Un personnage à l'histoire tourmentée, ce qui a été et reste le point commun de bien des habitants de ce quartier populaire. En effet, si Kiki (ce surnom lui vient de sa petite taille, son véritable prénom étant Jean-André) est né en France, en 1941, il l'est de parents réfugiés politiques, ayant fui le franquisme. Sa mère et son grand frère réussirent à passer la frontière.

Le mari de sa mère, issu d'une famille très fortunée de Santander, s'était engagé du côté des Républicains. Il sera arrêté sur place puis fusillé. Sa mère referra ensuite sa vie avec un de ses compatriotes exilés et donnera ainsi le jour à Kiki et à ses deux sœurs.

Kiki habitait au numéro 3 de la rue de Lavérune (aujourd'hui, rue de Père Fabre). Il fréquentera peu, en raison de la guerre, l'école maternelle du Docteur Roux mais il en gardera de bons souvenirs. Ensuite, ce sera l'école Renouvier (qui s'appelle aujourd'hui Sévigné). Il nous en rapporte ce souvenir plutôt pointu : « En haut de la rue de Lavérune et à l'angle de la rue Haguenot, il y avait un dispensaire. On nous y a tous amenés pour une piqûre. Que de pleurs là-dedans ! J'étais fier parce que je n'ai pas crié, mais j'étais raide comme un morceau de bois ! ». Kiki insiste sur le travail mené jadis par les adultes du quartier en direction des jeunes. « Il y avait moins d'enfants à la rue qu'aujourd'hui. Les patronages, gardiennages organisés par les pères Bonnet, Coursindel, Blanc, les Petits Vaillants du Parti Communiste étaient à disposition des enfants du quartier. Il y avait de tout : des équipes de football, du théâtre, deux fanfares, l'Étoile Bleue du père Bonnet et le Réveil Montpelliérain de la Commune Libre. Cette dernière organisait de nombreuses festivités, du cinéma en plein air, tandis que le père Blanc donnait des représentations à l'intérieur à la Salle Familia, une très belle salle de théâtre et de projections, sur le faubourg, juste en face la rue de Metz. »

A ce moment là, passaient des cirques, des théâtres ambulants. Les plus petits s'installaient sur « le plan Renouvier », aujourd'hui la place Salengro, ou sur le plan Cabanes. Les plus importants se posaient sur le champ de manœuvres (quartier Lepic, derrière l'EAI), aux Arceaux ou sur les anciens terrains vagues de l'avenue d'Assas. « Les cirques organisaient parfois des défilés entre la gare et leur chapiteau, avec les éléphants. Un jour, avenue de Toulouse, un éléphant a mangé tous les fruits d'une épicerie » nous explique Kiki en souriant. « Comme il n'y avait pas encore la télé, tout le monde y allait ! ».

Kiki nous parle aussi de ces grandes figures qui ont marqué le quartier, son cousin Baptistin avec son grand chapeau, ou plus anciens comme le fameux Titole, un acrobate qui couchait toujours dehors malgré toute sa famille qui lui ouvrait grandes ses portes, la *Chemina* qui vivait sous un porche, à gauche en haut de la rue de Metz, avec sa poussette, qui contenait tout ce qui lui fallait. « La Chemina était une femme d'une grande culture qui écrivait les lettres de ceux qui le lui demandaient mais, comme Titole, elle avait préféré vivre libre, de l'air du temps », nous explique Kiki.

Kiki Martinez commence sa carrière professionnelle rue Desmazes, aux établissements Allègre. Il y apprend le métier de serrurier-rampiste-débillardeur. Puis, il devient marin et pendant deux ans voyage : le Maghreb, l'Afrique, le Moyen-Orient. Il est fasciné par les gros bateaux, paquebots, porte avions, pétroliers, qu'il peut voir passer, tout illuminés, la nuit en pleine mer. À Genova, en Italie, à quelques jours d'un départ pour 18 mois en Amérique, son patron lui refuse un congé pour aller saluer sa famille : il démissionne. Le revoilà à Figuerolles. Alors, il touche à tout : les marchés, la pose de menuiseries aluminium, la petite restauration en saison, toujours un peu la serrurerie... Et puis le temps passe vite. Sa passion, le football. C'est un entraîneur de Figuerolles, Starita, qui l'avait contaminé et surtout son cousin, Diego Cuenca, que Kiki admirait. Ce cousin jouait comme attaquant à Sedan, club vainqueur de la Coupe de France en 1956 sur un extraordinaire but de la tête signé Cuenca, bien sûr...

3-35 Marcel Fages

Marcel Fages est né le 10 octobre 1914, à 10 h du soir, au numéro 42 du Faubourg Figuerolles, à Montpellier. Juste en face de cet espace, promis à devenir un petit square, à l'angle de la rue du Père Bonnet et dont il a gardé la mémoire de tous les occupants : « Au début, c'était M. Dorte, un photographe. Ensuite, ce sera la famille Marsal, puis les Verdier, (anciens propriétaires du bureau de tabac de la rue du Courreau, NDLR) ». Vous l'aurez compris, Marcel Fages va nous faire voyager dans le temps et nous livrer quelques-uns de ses plus précieux souvenirs...

Marcel Fages habitait à l'étage, au-dessus d'un coiffeur, M. Carmaran, qui vendra ensuite son salon à un autre coiffeur, M. Yvanez et d'ailleurs c'est encore un coiffeur (le salon Essaâda) qui l'occupe aujourd'hui. C'était un signe, probablement, car Marcel Fages deviendra lui-même coiffeur, et créera un salon qui, après avoir déménagé de quelques dizaines de mètres (du bas vers le haut des Arceaux) sera ensuite tenu par sa fille, puis par sa petite fille (l'actuel salon Soronellas). C'est qu'il en a connu, des changements, M. Fages : « Tenez, le Faubourg Figuerolles, j'y ai vu trois revêtements. D'abord, c'était de la terre battue. Il y avait des nids de poules, et quand il pleuvait... Un jour, ils ont décidé de paver. Avec tout le cours Gambetta, le Plan Renouvier, le Plan Cabanes... Ils posaient les pavés sur du sable. Ils en

avaient mis des gros tas un peu partout. On s’amusait bien là-dedans. Puis, plus tard, ils ont goudronné ».

Alors, M. Fages, ce plan Renouvier, c’est bien celui que l’on a ensuite appelé la Place Salengro ? « Oui, ce changement de nom est toute une histoire. Roger Salengro était un homme politique français, un socialiste, qui avait été calomnié en 1936 par l’extrême droite. Il ne l’a pas supporté et s’est suicidé. En sa mémoire, on a donné son nom à cette place. » Marcel Fages nous décrit le « Plan Renouvier » de sa jeunesse : « Il y avait des bancs, un kiosque à journaux, un cordonnier dans une cabane, un WC public »...

« À côté de chez moi, il y avait un horloger, M. Jaoul (aujourd’hui, remplacé par M. Bougette). Juste en face, c’était la maison de Yvonne Tiquet, qui tenait une boulangerie un peu plus bas, du même côté. D’abord, on a quitté notre appartement pour habiter jusqu’en 1932 au-dessus de la famille Tiquet. Mon père était revenu de la première guerre mondiale invalide, gravement blessé, il ne pouvait plus travailler. Puis, nous avons déménagé au n° 18, Rue St Blaise, pas bien loin ». Marcel Fages se souvient bien des anciens commerces de l’époque. L’épicier Delon, à gauche de l’horloger, à l’angle avec la rue de Metz. M. Delon était un ancien postier, qui pendant l’occupation, aidait les gens du quartier à récupérer leurs colis au nez et à la barbe des contrôleurs. L’épicier Lacoste, de la rue de Metz, dont on voit encore l’enseigne peinte sur le mur, Marguerite Auziol, la laitière de cette même rue et sa fille Marinette qui s’était marié avec le fils Baudran, un charbonnier jadis bien connu. Une autre figure, c’était aussi Mme Vve Arguel et son compagnon, M. Rossignol, qui tenaient l’ancienne épicerie Mongeon au numéro 27, avant le marchand de cycles. Le frère aîné de Mme Arguel était propriétaire d’un célèbre magasin de chaussures, dans la Grand rue. En face de cette épicerie, mais un peu plus haut, il y avait une très bonne charcuterie, celle de Mme Blazy.

De l’ancien tramway, Marcel Fages n’en a connu que les rails. Mais ils arrivaient de la place St Denis, remontaient l’avenue Georges Clemenceau et tournaient à droite jusqu’à la gare Chaptal, le fameux chemin de fer d’intérêt local. Juste derrière, vers la rue Adam de Craponne, se tenait, nous dit-il, un récupérateur, M. Bouissac à qui les gitans du quartier allaient vendre leurs chiffons, leurs peaux de lapins, etc. A droite vers le Plan Renouvier, à la place d’un immeuble, à côté de la Sainte Famille, il y avait un important marchand de bois. A gauche, à une bonne centaine de mètres et vers la caserne Lepic, se trouvait le domaine de la

Paille, un ancien domaine agricole, qui a d'abord été occupé par M. Niel, qui possédait des taxis, puis par le Père Bonnet, avec sa fanfare, son équipe de football, son théâtre. A partir d'ici, si on remontait vers la route de Lavérune en longeant le champ de manœuvres, on trouvait la source appelée « Fontaine St Berthomieu ». Elle était fraîche, elle coulait par un tuyau, et tout le monde venait y boire. Si on continuait dans la même direction, on arrivait au « Pavillon Bleu », un dancing qui a été très fréquenté par les jeunes du quartier. Marcel Fages se souvient même très bien du docteur Pedoussaut, le fils du deuxième maire de la Commune Libre de Figuerolles, et dont le cabinet, d'abord rue Guillaume Pellicier, avait été transféré rue Tour Gayraud.

3-36 André Saper

André Saper est né à Montpellier, le 6 octobre 1933, au numéro 22 du Cours Gambetta. Il nous apporte une foule d'informations historiques et sociales au travers de son parcours, à la fois très représentatif de notre histoire, mais aussi totalement inattendu compte tenu des péripéties qui émaillent sa vie. Ces confidences, précieuses, nous permettent d'éclairer des parties un peu ombrées de la vie de notre cité, de faire resurgir des s plus ou moins oubliés. Rencontre.

Déjà, les premiers souvenirs scolaires d'André nous entraînent dans un pensionnat religieux aujourd'hui disparu, Dom Bosco, qui se trouvait à l'emplacement d'Antigone, au pont Juvénal.. Tout à côté, se souvient-il, il y avait l'église Saint Georges : « Elle avait été construite au XIXème siècle par un certain Fauquier, qui était un fabricant de bougies et de cierges et dont l'immense usine se trouvait là, tout le long du Lez. Plus tard, la maison personnelle de M. Fauquier deviendra l'établissement Marguerite Audoux, un centre pour jeunes filles. Vers les années 1960, son usine sera occupée par la biscuiterie Unic, qui était avant au Cours Gambetta, à l'emplacement du magasin Tati. Mon épouse y travaillait, avant de s'engager à l'autre biscuiterie, la biscuiterie Flor, rue Desmazes. ». Mais, nous explique André Saper : « C'est avec les curés, à Dom Bosco, en 1942, que j'ai commencé à jouer au football ». Et nous verrons plus loin à quel point ce détail est important.

Le père d'André Saper était revenu de la guerre amputé des deux jambes et avec un bras abîmé. A son retour, la famille part habiter à l'abattoir où André trouve une équipe pour jouer

: « Les gens qui n'étaient pas du quartier disaient « Les abattoirs ». Pour nous, comme il n'y en avait qu'un, d'abattoir, c'était l'abattoir ». André est scolarisé à l'école Condorcet. A 14 ans, il passe le certificat d'études et travaille chez M. Amouroux, un ébéniste de son quartier, rue Thérèse. Mais cet ébéniste ferme et André trouve une place chez... un pâtissier, aujourd'hui disparu, M. Castagner, de la rue des Étuves. Ce qui ne l'empêche pas de jouer au football, en junior au SOM cette fois. En raison des blessures de son père, André était pupille de la nation. Cette situation administrative lui donne le droit de choisir sa caserne pour accomplir ses obligations militaires. On le retrouve donc à Montpellier et bien sûr, footballeur à la caserne : « Il y avait deux professionnels du SOM dans notre équipe : Jackie Rodier et René Mandaron.

Ensuite ce sera l'Algérie (pour 30 mois). A son retour, André se lance dans le bâtiment et les revêtements de sol, pour l'entreprise Martin, qui existe toujours, au Boulevard du Jeu de Paume, jusqu'en 1969. Il joue alors au football à l'ASPPTT. Vis à vis de son métier, il décide de se mettre à son compte et ouvre le magasin Sol-Pilote, en plein faubourg Figuerolles, à l'emplacement du premier local des cycles Valéro. Son associé, Michel Durand, tombe malade et ils vendent alors le magasin. André devient chef d'agence à Midi-Peintures et y restera jusqu'à la retraite. C'est pendant cette longue période (en 1960) que le célèbre Père Coursindel vient proposer à André de participer à la création du SOF, le Stade Olympique de Figuerolles. Joueur et trésorier, André ne ménagera pas sa peine jusqu'à la dissolution du SOF, après la mort du Père Coursindel (1964).

En 1971, il rebondira en créant l'AS Figuerolles. Cette équipe va connaître de grands moments, tel celui de la super-coupe. Deux coupes se déroulaient en même temps : celle de la ville de Montpellier et la coupe Fontenoy. L'équipe Nicollin gagne l'une, l'AS Figuerolles gagne l'autre (on ne pouvait participer aux deux). Louis Nicollin décide alors d'organiser la super-coupe, qui départagerait les deux vainqueurs. Vous vous en seriez doutés, c'est Figuerolles qui gagne. C'est alors l'époque d'un football comme on le rêve, celui dans lequel les équipes sont composées des jeunes du quartier, qui jouent à un très bon niveau, et où l'argent et les transferts ne dominent pas la situation. Mais l'AS va rencontrer une difficulté majeure. Le niveau de ses joueurs ne cessait de monter, ce qui se concrétisait par des promotions au sein des divisions. Mais alors, l'équipe devait jouer sur un stade qui soit aux normes dues à son rang. Elle se trouvait face à un dilemme car sans stade c'était la rétrogradation. La solution qui sembla la meilleure fut de fusionner avec le club de Lavérune,

alors sous la présidence du coiffeur Dominique Casino, muni du précieux stade. Mais l'entente ne va durer qu'un an, car les joueurs n'étaient pas du même niveau, et les dirigeants du club de Lavérune souhaitaient faire jouer les leurs en priorité, même s'ils étaient moins bons. C'est alors qu'André Saper se consacre sagement à son autre passion : la philatélie...

3-37 Nori

Se faire reconnaître en tant qu'artiste n'est pas aujourd'hui chose facile, dans ce monde de l'art au relationnel complexe et relativement opaque, aux codes obscurs et élitistes. Tout éloignait donc, comme nous allons le voir, un artiste « interstitiel » d'une quelconque notoriété. Et pourtant, comme dans un conte de fées, ne voilà-t-il pas qu'il a exposé, vendredi et samedi, à l'endroit qui compte parmi les ateliers d'artistes underground de l'Hérault, l'Atelier du Nord, quartier Figuerolles à Montpellier.

Nori, notre sculpteur aux multiples talents, est né en Algérie en 1974. Depuis quatre ans maintenant, il réside en France et y travaille essentiellement comme carreleur. Il nous arrive de la banlieue d'Oran, où sa vie a commencé par une tragédie. En effet, il y est l'aîné d'une famille de cinq enfants et il a à peine 16 ans lorsque son père décède d'un cancer. Un an après, ce sera sa mère qui succombera à son tour. C'est à lui que revient alors la charge d'élever et de nourrir ses trois sœurs et son frère. Il choisit par force et contre l'avis de ses professeurs de quitter l'école et de s'associer à l'un de ses voisins pour devenir pêcheur professionnel. Il pratique la pêche sous-marine et la pêche au filet. Il chasse également, autour de la ferme que ses parents lui ont léguée. Ses sœurs mariées, il laisse la ferme paternelle à son petit frère et décide de partir vers l'Europe. Avec un regret, celui d'avoir dû vendre le vieux fusil de chasse de son père, un jour où il faisait faim...

Pour Nori, ce sera d'abord l'Espagne, puis la France. Il s'installera en ménage à Montpellier, au plan Cabanes. Sa compagne, d'origine allemande, a des enfants, et Nori adore jouer avec eux. A la pâte à modeler, entre autres. C'est alors que son amie, étonnée par la qualité des miniatures que leur réalise Nori, lui achète de l'argile, et l'encourage à continuer. Nori continue. Il sculpte, laisse sécher, peint, vernit, avec « n'importe quelle peinture » nous explique-t-il. Et pour tous les amis qui passent, c'est le coup de foudre : « Je vendais tout, pas cher, ça me permettait de vivre un peu mieux et de leur faire plaisir ». Il faut reconnaître que

son travail est étonnant, précis dans le détail. Et le tout sans avoir jamais appris. Nori lui-même ne sait pas d'où lui vient ce talent : « J'essaie, et j'y arrive, voilà tout ! ». Il avoue ne rien connaître des outils traditionnels utilisés pour le travail de la terre, ne pas avoir de four, ne pas avoir les moyens de rien acheter de tout cela. Mais il ne s'en est pas tenu à l'argile. Avec des chutes de bois, ramassées au hasard, il fabrique des maisons miniatures, colle, sculpte, et... les vend ! A la demande de ses amis, il réalise des œuvres sur commande. Leurs animaux familiers, des chiens, des chats, des chevaux, mais aussi, parfois, leur maison, avec le jardin et tout l'environnement... Mais alors, il faut lui fournir une photographie, qui servira de canevas. Il s'essaie ensuite à la peinture et là aussi, c'est le succès. Incroyable personnage, qui travaille discrètement dans un petit garage, quand ses obligations professionnelles le lui permettent.

Bien sûr, Nori fait partie de l'école des « peintres naïfs », avec son style qui se caractérise pour le soin qu'il apporte aux détails, les belles couleurs vives, et son choix de sujets populaires, de la vie quotidienne (ici, des maisons, des animaux). Il n'empêche qu'il est intéressant de voir comment peut naître un artiste « interstitiel » et de réfléchir sur la nature de ce succès atypique, constructif parce que valorisant. Pour les clients, le bonheur d'acquérir de petits objets sympas qui ne sont pas en plastique ni fabriqués en série à l'autre bout du monde. Pour l'artiste, allez savoir... En tout cas, il nous a donné l'image d'un homme heureux, étonné de tout ce qu'il trouvait en lui et qui était à sa disposition pour entrer en contact avec les autres. Ses créations sont à saisir, parce que le vrai monde prend sa revanche sur Nori. En effet, il est également un excellent carreleur et son patron lui laisse de moins en moins de temps libre. Alors les œuvres d'art ? C'est une affaire à suivre.

Nori, sans papiers, sera arrêté sur dénonciation. Une forte mobilisation empêchera son expulsion. Il est toujours à Figuerolles, mais jusqu'à quand...

3-38 Jean-Pierre Raynard

« Je suis arrivé ici en 1942, avec ma famille. Il n'y avait alors que la première moitié de la Grande Maison qui était construite. A l'époque, le faubourg n'était pas encore goudronné, il n'y avait pas de voiture. La cité Gély n'existait pas, c'était la villa Elisabeth, il y avait des vignes et des jardins. A la place des immeubles de la Guirlande, c'étaient les jardins de M.

Martinez. Il y avait un puits où on allait chercher de l'eau fraîche avec des seaux. Au fur et à mesure que des gens arrivaient, on s'organisait. On jouait au football au gardiennage, à la pétanque sur le petit chemin qui va au parking. Mes amis ? Ernest, Jacky, Claude et Gérard Portal, Charles Pagés, Pierre Juncy, MM. Authès, Palpacuer et bien d'autres ! On avait un concierge, M. Veyreau, qui était un ancien gendarme. Tout se passait très bien, on laissait les vélos dans la cour, jamais de problèmes. Et puis, au fil du temps, les choses se sont dégradées. Le manque d'autorité de certains parents et le désœuvrement des jeunes créent beaucoup de problèmes. J'ai été cambriolé deux fois, ces derniers temps... Mais des bons souvenirs, j'en ai beaucoup, comme ces réunions de boxe au gardiennage organisées par l'entraîneur Léon Capman avec les frères Farré, Hippolyte Annex, Auguste Caulet... »

Jean-Pierre Raynard est devenu lui aussi un champion, pas de boxe mais de pétanque... Il a accumulé les coupes. Sans toutes les citer, il y a en a une qui sort du lot et qu'il a décrochée à Caussades, près de Toulouse, avec deux célébrités du monde de la pétanque : Jean Ramel et Padin, le père de Biki, bien connu dans la communauté gitane.

3-39 Quelques stars de Figuerolles

3-39-1 Henk Breuker

Ecrivain hollandais né à Amsterdam en 1918, évadé en 1943 d'un camp de travail allemand, domicilié en France (Figuerolles) depuis. Il y enfile dès lors deux casquettes: celle de directeur commercial des établissements Vergne et celle d'écrivain-éditeur. Auteur de nombreuses nouvelles et romans, créateur de « La Licorne » et des « Cahiers de La Licorne », revue et publications montpelliéraines (27 numéros entre 1956 et 1966), se doublait de parutions de textes intégraux. Au sommaire: Peter Handke, Tennessee Williams, Jean Joubert, Olivier Todd, F. J. Temple, René Pons, Christian Dedet, Henri Gougoud, Francis Catel. Il est décédé en 2003. La librairie Clerc, Montpellier, dispose de la presque totalité des parutions trimestrielles.

3-39-2 Alexandre Cabanel

C'est dans la "maison Marguerite", au numéro 4 de la rue du faubourg Figuerolles, là même où son père, Pierre Jean Cabanel, menuisier, avait son atelier, que naquit, le 28 septembre 1823, à minuit, Alexandre, sixième enfant d'une famille qui comptait déjà quatre garçons et une fille. A onze ans, il entre à l'École des Beaux-arts de Montpellier, dans la classe de dessin

du portraitiste Charles Matet. Il est aujourd'hui considéré comme étant l'un des grands peintres académiques du second Empire. Il meurt à Paris le 23 janvier 1889.

3-39-3 Auguste Caulet

Né à Figuerolles en 1927, il deviendra champion amateur de boxe anglaise en 1948, puis champion de France professionnel en 1951, dans la catégorie des poids légers.. Au total, 34 combats durant sa carrière, dont 28 victoires, 6 par K.O. Nombre de ces combats eurent lieu à travers le monde : Berlin, Abidjan, Oran, Lisbonne, Montréal, Boston, Copenhague, Tunis, Milan. Deux, victorieux, eurent lieu à Montpellier : le 13 juillet 1949, contre Georges Vigne et le 5 juillet 1952, contre Jean Labalette. A noter aussi sa participation triomphale aux jeux olympiques de Londres, en 1948. Auguste Caulet, dit « Gustou » (contemporain d'Hippolyte Annex mais pas dans la même catégorie de poids), est décédé à Palavas le 16 avril 2011.

3-39-4 Louis Favre

Louis Favre a été un footballeur de talent. Il est né à Pasquier (un quartier montpelliérain) le 23 octobre 1923 et à longtemps habité rue Saint Antoine. Il est décédé le 15 janvier 2008. Il débute comme professionnel en 1941 avec son club formateur : le S.O.M. Surnommé Youye, il évoluait en attaque, d'abord comme ailier, puis comme intérieur. Il jouera entre autres au Red Star et sera sélectionné dans l'équipe de France B. Une grave blessure le fera revenir dans le Sud. Remis, il jouera à Alès, Sète, et de nouveau au S.O.M. Sa carrière de joueur achevée, il y devient entraîneur de 1963 à 1968 puis rejoint l'encadrement du club jusqu'à sa transformation en Montpellier La Paillade, où il occupera un poste d'entraîneur-adjoint de 1974 à 1978. Il décédera le 15 janvier 2008.

3-39-5 Gustave Fournier

Dit Gustavou, il est né à Boisseron en 1903. Décédé à Montpellier en 1990, là où il vivait, rue Adam de Craponne. Employé à la SNCF, militant et résistant, il écrivait sous le pseudonyme "*Lou felibre blu*". L'auteur de: *Lou calabrun de Sant Guilhem dau Desert*, *Flous dau terraire*, *L'ouccitan Gargantua*, Guillaume d'Orange au court nez, Luminance d'Oc, Des causses bleus à la mer occitane, A la régalaide, Gustave Fournier écrivait également dans la revue "*La Campana de Maguelouna*", revue occitane créée par François Dezeuze en 1891 et à laquelle Max Rouquette participa dès 1927.

3-39-7 Auguste Comte

Au numéro 5 de la rue de la Merci, en face de l'église Sainte Eulalie, en limite externe de Figuerolles, se trouve la maison natale d'Isidore Auguste Marie François Xavier Comte, né le 19 janvier 1798 et dont le nom a été donné à une des écoles du quartier. Fils d'un père catholique et monarchiste, sa rencontre avec la philosophie des Lumières lui fait perdre la foi catholique. Il entre en 1806 au lycée Joffre, collectionne les premiers prix, est reçu brillamment à l'école polytechnique et s'y distingue pour sa contestation politique républicaine. Fondateur du positivisme, Auguste Comte a construit une des grandes philosophies du XIXe siècle. Il nous présente⁴⁵ un « plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société » qui comporte deux séries de travaux. La première, théorique ou spirituelle, a pour but le développement de l'idée mère du plan et la formation du système d'idées. L'autre, pratique ou temporelle, détermine le mode de répartition du pouvoir et l'ensemble d'institutions administratives les plus conformes à l'esprit du système. Selon Comte, c'est de ne pas avoir adopté cette division fondamentale qui a fait en sorte que l'humanité est restée enfermée dans l'ancien système.

Auguste Comte mènera une vie parisienne tumultueuse : en 1818 il a une liaison avec une femme mariée dont une fille naquit. Puis, il fréquente les professionnelles du Palais Royal et se met en ménage avec l'une d'elle, Caroline Massin, en 1823, puis l'épouse en 1825. Ils se séparent très fâchés en 1842. Le 2 avril 1826, Comte ouvre à son domicile, son cours de philosophie positive. Mais le 18 avril il doit être soigné pour dépression. Sa mère en profite pour le faire marier religieusement le jour de sa sortie de clinique, le 2 décembre. Son cours reprend le 4 janvier 1829. Du 16 mai 1845 au 5 septembre 1857 (date de son décès) Comte a une liaison amoureuse non consommée avec la tuberculeuse Clotilde de Vaux. Cette découverte de l'amour non physique va donner au positivisme de Comte une orientation « religieuse » (concilier amour et rationalité scientifique). Stimulé par la révolution républicaine de 1848, il fonde la Société positiviste, avec la devise « Ordre et Progrès ». Puis Auguste Comte organise la religion positiviste, la religion de l'humanité, dont l'objectif est la régénération de la société « par l'institution d'un sacerdoce, par la réglementation des mariages, par un culte, un dogme et un régime nouveaux », calqués sur la pratique catholique au point qu'il préconisait une rénovation du culte de la Vierge ou une structuration du clergé

⁴⁵ Comte A. La science sociale. Collection Idées, Gallimard, Paris 1972, pp.65-66

positiviste sur le modèle des jésuites . Auguste Comte décède d'un cancer le 5 septembre 1857.

Avec Auguste Comte, le progrès est à voir comme le développement de l'ordre, mais d'un ordre biologique. On ne parle plus des progrès de l'esprit humain, mais du Progrès ; et on l'écrit avec une majuscule, quitte à le décliner en progrès scientifique, technique, social, moral. Mais le plus important est la différence dans la façon dont en est pensée la finalité. Chez Condorcet c'est clair : c'est la liberté. Chez Auguste Comte, c'est la maîtrise des questions sociales par la science de la société, c'est-à-dire, cette sociologie qu'il contribue à mettre sur pied. C'est en rejetant la conscience individuelle et la raison que Comte a pu la créer. Car la conscience individuelle implique un moi très fort, un moi qui est le centre de l'action individuelle ou politique. La sociologie est une science qui dépasse l'individu pour l'insérer dans la société civile. Elle fait abstraction aussi de la raison, qui débouche sur une société régie par une seule idée, alors que la société positiviste est une société plurielle, dans laquelle les acteurs coopèrent ensemble. Ces acteurs sont l'Église positiviste, les banquiers, les grands industriels, et finalement des systèmes tels que la presse et l'enseignement public. Dans cet ensemble, la liberté individuelle est régie par des normes issues de la famille et du gouvernement de la cité. L'idée du perfectionnement de l'Humanité , vue comme un « Grand-Être », est le projet de Comte.

Auguste Comte bénéficiait d'un immense prestige au Brésil. Le positivisme y est petit à petit érigé au rang de « dogme » (conserver en améliorant). Une « église », le Temple de l'Humanité, a même été construite en 1881, selon le plan réalisé par Auguste Comte, rue Benjamin Constant, dans la ville de Rio de Janeiro. C'est un temple grec de style néoclassique avec, au fronton, la formule d'Auguste Comte en portugais « *O Amor por principio e a Ordem por base ; o Progresso por fim* ». Le drapeau brésilien actuel est la modernisation du drapeau impérial imaginé par le Français Jean-Baptiste Debret. Il conserve le losange jaune inscrit dans un rectangle vert (les couleurs du soleil et de la forêt), mais a remplacé le blason impérial par une sphère céleste étoilée des états du Brésil, et portant un ruban avec la devise d'Auguste Comte.

Même si cela peut paraître paradoxal, on peut envisager que le quasi figuerollien Auguste Comte soit le sociologue du XXIème siècle. Son « Grand être » étant la métaphore d'un être-ensemble et d'un savoir collectif en gestation : « Quoique essentiellement composé

d'existences subjectives, il ne fonctionne directement que par des agents objectifs, qui sont des êtres individuels, de la même nature que lui, seulement moins éminents et moins durables⁴⁶ ». En bref, aujourd'hui, à Figuerolles mais aussi et surtout bien sûr au travers de ses réseaux, des sites communautaires utilisés, des moyens de communication interactifs, s'élabore un lien social dont on s'amusera à voir en A. Comte le précurseur.

4- Institutions

4-1 L'école Auguste Comte

Il faut remonter à 1871 pour trouver la trace de la création de l'école Auguste Comte dans les délibérations du conseil municipal de la ville de Montpellier. Mais attention, à ce moment là, cette école s'appelait l'école de la rue de la Gendarmerie (l'ancien nom de la rue Emile Zola). Dans une délibération prise le 18 janvier 1871 et complétée le 24 juillet 1871, on y apprend le pourquoi du comment : « La création de cette école a pour but d'augmenter les moyens d'instruction et de répondre aux demandes des familles qui ne veulent pas envoyer leurs enfants aux écoles chrétiennes. Nous souhaitons donner pleinement satisfaction aux opinions et aux désirs de tous. » Mais la municipalité n'en reste pas là, elle enfonce le clou et justifie sa décision, éclaire ses orientations : « La création de cette école laïque respecte le principe de liberté et reste dans la plus stricte légalité ».

Plus loin, une autre phrase nous laisse entrevoir la rudesse des combats que livraient nos anciens : « Et si les écoles chrétiennes ont moins d'élèves, on diminuera les crédits qui leur sont accordés » On trouve par ailleurs un bémol : « Mais avant de les diminuer (les crédits), il faut attendre d'avoir créé les écoles laïques et surtout de s'assurer de leur bon résultat. » Voilà qui fait encore réfléchir 137 ans plus tard...Revenons à la rue de la Gendarmerie et au bulletin municipal, cette fois daté du 2 février 1903. Il y est expliqué un choix qui va concerner toutes les écoles de la ville ; lisons plutôt : « L'administration municipale ayant décidé de donner à chacune de nos écoles une désignation particulière, rappelant le nom d'un personnage illustre de notre histoire locale, nous avons invité par lettre du 26 septembre

⁴⁶ Comte A. *Sociologie. Textes choisis par Jean Laubier*. Presses Universitaires de France, Paris, 1963. p.12

dernier les directeurs et directrices des écoles à proposer les noms qui leur paraîtraient convenir le mieux à leurs établissements respectifs. »

Si l'on en croit ce rapport, c'est donc le directeur de l'école de la rue de la Gendarmerie qui a proposé lui-même en 1903 le nom qui traversa les décennies. Choix validé en plus haut lieu : « Pour les écoles de garçons, les noms proposés sont ceux d'écrivains ou d'hommes d'Etat qui ont contribué aux progrès de la pensée libre et de la démocratie. Il en est qui s'imposent, ceux de deux grands philosophes montpelliérains : Auguste Comte et Renouvier. » Si l'école Auguste Comte est toujours là, l'école Renouvier, rue Bernard de Trévières, a changé de nom entre temps et s'appelle aujourd'hui Sévigné, qui était le nom donné en 1903 à une école de filles située rue Dom Vaissette, toute proche, devenue depuis le Centre Gitan.

C'est donc en 1903 que sont officiellement nommées les écoles Michelet, Legouvé, Cambon, Victor Hugo, Condorcet, Voltaire, Gambetta, Auguste Comte, Renouvier, J.-J. Rousseau, Louis Blanc, Roland, Jules Ferry, Jeanne d'Arc, Sévigné, Lamartine, Victor Duruy, Clémence Royer, Paul Bert, Jules Simon, Louis Figuier, Francis Garnier, Florian, Jean Macé, Planchon, La Fontaine, Pasteur et Chaptal. Cette liste nous donne une photographie du champ des écoles publiques montpelliéraines en 1903.

Tous les noms proposés par les directeurs n'ont pas été retenus. Par exemple, à celui de Molière, la commission a préféré le patronyme Legouvé qui selon elle « a montré et montre beaucoup plus de sympathie pour l'instruction des jeunes filles ». le nom de Lakanal « un peu surfait peut-être, sera remplacé par celui de Condorcet, dont l'esprit et les idées, le rôle historique eurent beaucoup plus de grandeur ». Seront ajoutés quelques noms tel celui de Cambon, député de Montpellier à la Convention ; celui de Jean Macé remplacera Pauline Kergomard, Planchon à la place de Marie Müller, mais on peut reconnaître que la majorité des noms proposés ont été retenus

4-2 L'école maternelle du Docteur Roux

Mireille Girard est la directrice de l'école maternelle Docteur Roux. « Je suis en poste depuis dix ans, je connais bien toutes les familles de la communauté gitane et maghrébine qui composent l'essentiel de notre population. Nous accueillons aussi quelques enfants d'origine

africaine et calédonienne, et peu à peu, viennent des enfants dont les parents auraient jadis demandé des dérogations. Il faut dire que nous disposons de nombreux atouts depuis notre classement en ZEP : 25 élèves par classe maximum, des financements qui nous permettent d'organiser de nombreuses activités telles que patinoire, piscine, bibliothèque, jardinage, initiation à l'environnement, visites à la ferme pédagogique, journal scolaire, ludothèque, jongleries et acrobaties, musique avec l'Orchestre National de Montpellier. Il y a une cour de récréation et un jardin qui nous permettent de faire alterner en récréation moyens et petits d'une part, grands de l'autre, en petits groupes toujours encadrés par deux adultes. Il n'y a pas eu un seul accident depuis que je suis là . 6 fois par an, un espace parent se réunit, animé par un psychologue, qui traite de problèmes tels que l'alimentation, le respect des autres. C'est notre côté familial qui séduit le plus les gens qui ont fait le choix de venir ici. »

4-3 L'école primaire Frédéric Bazille

Virginie Thomas est la directrice de l'école primaire Frédéric Bazille (2007) : « Ici, le contexte est différent des autres écoles de la ville, car notre population est exclusivement gitane. Nous souhaitons tous bien sûr changer ce paramètre et accueillir d'autres enfants. C'est un message que nous lançons au quartier afin qu'il réagisse dans sa diversité et se réapproprie son école. Nous travaillons en liaison avec l'école maternelle et le collège où existe une mixité qui disparaît à l'école primaire. Ce n'est pas justifié car aujourd'hui les comportements qui empêchaient la mise au travail ont disparu. La communauté gitane a beaucoup évolué et a bien compris que savoir lire, écrire, compter était nécessaire pour préserver une certaine intimité. De plus, aujourd'hui, tous nos élèves accèdent au collège avec un niveau honorable, nos programmes sont les mêmes que partout ailleurs. On travaille autour de projets motivants en lien avec les associations du quartier (la Boutique d'écriture, cirque Balthazar, La Chapelle, etc.) que nous finançons avec les subventions DRAC, mairie, Éducation Nationale, Politique de la Ville. Nous avons mis en place un jardin d'école qui a été un grand succès par le jeu d'appropriations qu'il a suscité et les répercussions qu'il a eues sur les incivilités. Notre école est devenu un lieu protégé. Le matin, toutes les familles y entrent accompagner leurs enfants. C'est un moment de communication orale et de dialogue qui participe beaucoup au climat de confiance qui s'est créé. Si la Cité Gély reste un espace de non-droit, peu à peu, les valeurs acquises à l'école par la nouvelle génération y font une percée. Il faut maintenant que l'école Frédéric Bazille prenne sa place dans le quartier, forte

de son absolue normalité et de ses projets qui témoignent d'une puissante identité figuerollienne. »

4-4 La Sainte Famille

Lorsque vers 1868, les sœurs de Saint Joseph prennent la direction de la Sainte Famille, la ville de Montpellier ne s'étend guère au delà : le faubourg Figuerolles appartient alors à la banlieue de Montpellier, parcs et vignes s'étendent à perte de vue tout près des bâtiments... Autour de la chapelle, l'école et le dispensaire vont fonctionner ensemble, à l'heure où l'instruction n'est pas encore obligatoire. Un petit internat sera créé à la veille de la Grande Guerre pour répondre aux besoins des familles qui voulaient donner une éducation primaire et secondaire chrétienne à leurs enfants, mais qui habitaient hors de Montpellier. A partir de 1962, les effectifs vont monter en flèche, imposant des constructions nouvelles et la suppression progressive de l'internat.

En 2006, j'y rencontrais Louis Vendrin, directeur en poste depuis 4 ans. Il m'a reçu dans son bureau, avant de me faire visiter son école. « Nous recevons de plus en plus d'élèves venant du quartier et de la ville, ceux de l'extérieur finissent par renoncer petit à petit compte tenu des énormes problèmes de circulation et de parking, mais nous négocions des aménagements auprès de la municipalité pour tenter d'améliorer au moins le stationnement provisoire .Il y a encore, moins qu'avant certes, des gens du quartier qui travaillent chez nous. Nous comptons aujourd'hui 28 enseignants et 12 personnes sur des postes techniques.

Nous sommes aidés par deux sœurs célèbres dans le quartier, sœur Marguerite-Marie et sœur Marthe-Marie et par le Père Vincent qui vient deux fois par semaine. Nos enseignants sont sous contrat d'association avec l'État. Ils sont payés par l'État mais ont fait le choix de l'enseignement catholique par conviction personnelle. S'ils ont la même paye, ils n'ont pas les mêmes avantages que des fonctionnaires. Ils sont titulaires des mêmes diplômes mais ont en plus une formation spécifique. Une commission examine les candidatures, et je peux dire qu'il est plus difficile d'intégrer le privé que le public, car nous demandons, en plus des compétences, une réelle motivation. Nous avons avec l'Inspection Académique des relations très différentes de celles qu'elle entretient avec le public. Ce sont des relations de collaboration, de négociations mais pas d'autorité.

Au travers de notre enseignement, nous mettons en avant notre foi catholique. Nous accueillons beaucoup de musulmans, à qui nous demandons d'accepter notre identité, ce qui ne pose aucun problème. Nous ne faisons pas d'endoctrinement, nous offrons l'opportunité d'enrichir sa foi ou sa culture générale par la connaissance des bases du catholicisme. La Sainte Famille, bien sûr, c'est la Vierge Marie, Saint Joseph et l'enfant Jésus. On peut en voir les statues au dessus des classes. Celle de Saint Joseph serait, dit-on, à l'origine de 2 ou 3 miracles.»

En 2008, le directeur, M. Vendrin, a laissé la place à deux jeunes chefs d'établissement. Mme Artières, institutrice en maternelle, s'occupe de la direction de l'école (9 classes primaire et maternelle) et M. Bernon qui dirige le collège et s'occupe de la gestion du site; il enseigne la technologie en classe de 5°. Le collège compte 10 classes en tout.

« Nous manquons de place, nous ne pouvons satisfaire toutes les demandes », m'explique le nouveau directeur, M. Bernon. Dans les grandes lignes, le quart des élèves inscrits (école et collège) habite le quartier, la moitié vient du reste de la ville, le dernier quart réside dans la zone péri-urbaine. 4% des élèves de la Sainte Famille sont issus de l'immigration contre 5% au niveau académique. Les frais d'inscription s'élèvent, en 2010, par élève, à 298 € en primaire et 400 € au collège (pour l'année).

Plusieurs axes de travail pour 2009 : rénover le projet d'établissement et améliorer le self-service, devenu trop petit. M. Bernon nous confirme que la Sainte Famille va bien rester ici et ne partira pas à Baillarguet, comme une rumeur le laissait entendre. Par contre, ce seront des classes qui y seront affectées, à partir des établissements qui ont le moins d'élèves.

L'aumônerie est ici assurée par les prêtres de la paroisse de Notre Dame de la Paix, qui se trouve à la Chamberte (les pères Boissezon et Brugidou). Un accord est également passé avec La Maisonnée, dont les locaux servent aux activités sportives et avec l'Immaculée Conception pour l'utilisation de l'église.

4-5 La Croix Rouge

Claudie Noël Wernet est responsable de l'alphabétisation et de la lutte contre l'illettrisme à la Croix-Rouge Française. Elle s'occupe bénévolement d'enseigner les rudiments de notre langue à toute une population en difficulté à Montpellier, Rue Baqué, en plein quartier Figuerolles. Rencontre.

« Je suis enseignante au collège du Jeu de Mail, et c'est en lisant un article dans lequel on recherchait des bénévoles que je me suis décidée. On m'a demandé de prendre des responsabilités et de relancer localement cette action. Aujourd'hui, nous sommes 13 professeurs pour plus de 100 élèves. Nos cours durent 1 h 30, nous demandons une participation de 5 € par an, si possible, sinon c'est pas grave.

Nos cours s'adressent à un double public : des gens très démunis, ainsi que des gens moins démunis mais qui viennent en raison du prix très bas que nous pratiquons. Il s'agit d'un public très hétérogène, avec une large fourchette d'âge. Nous acceptons les élèves à partir de 18 ans, mais certains sont bien plus âgés. A la Croix-Rouge, on ne demande rien. Peu nous importe que les gens soient en règle, qu'ils travaillent, qu'ils aient une religion ou pas. Il n'empêche que nous constatons la présence d'au moins une vingtaine de nationalités. Ce qui est agréable, c'est de voir que beaucoup sont très assidus, très intéressés et tissent des liens entre eux qui se poursuivent à l'extérieur.

En tant qu'enseignante, j'ai toujours souffert de voir les parents se faire gruger par leurs enfants qui leur font signer n'importe quoi parce qu'ils ne savent pas lire. C'est une bonne occasion pour eux de comprendre l'importance de la lecture. Je veux qu'on bouge, qu'on aille en situation dans les mairies, les bibliothèques, les écoles. Que les mères n'aient plus peur de communiquer malgré leur français laborieux.

Notre public peut se diviser en deux grandes familles : ceux qui souffrent d'analphabétisme et ceux qui ont déjà un bagage culturel. Pour les premiers, il nous faut faire un travail très basique, avec parfois des cours particuliers, leur apprendre à écrire, à tenir un stylo, à débloquer le poignet, etc. Avec les seconds, ce sont des cours plus avancés, on étudie des textes, des articles. Nous faisons toujours alterner l'écrit et l'oral ; notre priorité est que chacun puisse s'exprimer. Il y a des hauts et des bas. Parfois, on connaît le désespoir

pédagogique, puis un jour, il y a un déclic, et c'est toujours une grande joie pour nous que de voir démarrer nos élèves.

Il y a un type de client que l'on n'a pas, ce sont les français qui sont sortis du système scolaire sans avoir appris à lire ni à écrire. Pourtant, il y en a, mais ils ne viennent pas. Probablement ont-ils honte et préfèrent avoir recours à tout un tas de stratégies pour s'en sortir. La population gitane ne vient pas non plus. Nous avons en majorité une population d'origine sud-américaine (brésiliens, argentins, chiliens) et maghrébine (algériens, marocains, yéménites...) auxquels s'ajoutent entre autres des bulgares, des tchèques, des allemands, des italiens. Une majorité de femmes (80%). Très peu d'élèves viennent du quartier Figuerolles qui pourtant compte près de 20 000 habitants !

Je suis très reconnaissante vis à vis de nos bénévoles, qui parfois arrivent de loin, paient leur parking, se donnent beaucoup. Nous leur donnons une formation Croix-Rouge. Ce sont des gens qui souhaitent avoir des contacts, enrichir leur quotidien, en majorité des retraités, car les jeunes ont du mal à s'engager sur une année entière, pourtant il le faut car nos élèves font des sacrifices pour pouvoir assister aux cours (faire garder les enfants, prendre les transports en commun). On ne peut pas leur dire au dernier moment que le cours n'a pas lieu. Nous avons peu d'enseignants parmi nos bénévoles (seulement 4/13), qui sont en majorité des femmes.

4-6 La pêcherie

M. Pallerols, propriétaire : « La Pêcherie est née ici il a plus de trente ans, dans un quartier populaire, incroyablement vivant, qui brasse beaucoup de monde. Notre réputation y est devenue telle qu'elle s'est étendue : nous avons des clients qui viennent de très loin. De toute l'agglomération montpelliéraine, mais aussi d'ailleurs. D'Alès, de Millau, de Perpignan, de Toulouse, de Cannes et même de Paris, grâce au TGV. C'est qu'on ne se trompe pas en venant ici : en plus d'un poisson très frais, on trouve le conseil qu'on cherchait, le bon truc, la bonne recette. Nous sommes au service du client.

Le poisson en tant qu'aliment a une durée de vie très courte. Tous les jours, nous nous approvisionnons à la criée de Sète. Elle a lieu de 15h30 à 20h. Ensuite, nous rentrons préparer notre marchandise pour la vente jusqu'à au moins 22h. Quand la criée de Sète est fermée,

nous allons au Grau du Roi. Pour certains poissons (flétan, cabillaud, lieu noir, lieu jaune, rascasse sébaste, empereur, grenadier) nous nous fournissons en Bretagne, sur Boulogne. Là, c'est par téléphone, auprès de gens de confiance.

Tous les poissons se vendent bien, il y a des saisons. Par exemple, pour le rouget et la daurade ce sera en septembre/octobre. Le thon et la sardine, plutôt en été. Pour les fêtes de fin d'année, évidemment ce seront les crustacés, la grosse baudroie, le loup, le turbot et les coquillages. Pour les huîtres on vend beaucoup de Bouzigues et des fines de claires (provenance Marennes Oléron). Dans notre second point de vente, à l'angle de la rue Haguenot, vous trouverez des poissons plus petits, plus accessibles (de 1 à 10€le kg), au service des familles à revenus modestes.

C'est un métier difficile, où il ne faut pas aimer dormir. La vie de couple n'y est pas aidée. Mon épouse travaille autant que moi, elle est polyvalente : comptabilité et poissonnerie. J'emploie 12 salariés répartis en deux équipes : 6 le matin et 6 l'après-midi. Le samedi nous sommes tous ensemble. L'objectif est de maintenir la qualité maximum tout en serrant les prix. C'est que la concurrence est redoutable. Mais nous sommes une bonne équipe avec de vrais spécialistes à tous les postes. Venez par exemple voir nos écaillers, Karim et Dominique, ouvrir les huîtres. Notre journée commence à 6 h du matin, et on prépare le magasin pendant 2h. La vente a lieu de 8h à 12h30, et on fait le ménage jusqu'à 14h 30. Ensuite, la seconde équipe entre en scène l'après-midi. On prendra seulement quelques jours de congés après les fêtes de fin d'année. »

4-7 La Pleine Lune

4-7-1. Jean-Luc Lévecque

En 1986, Alain Coudène reprend un restaurant sud-américain, El Curanto, place Roger Salengro à Montpellier. En 1991, il est rejoint par Jean-Luc et Geneviève Lévecque. Ensemble, ils fondent alors la SARL « La pleine Lune ». Ce sera la naissance d'un bar musical où se produira tout le plateau jazz montpelliérain. Jazz, mais aussi rock avec des noms comme les Têtes Raides, Casse Pipe, La Tordue. On peut définir ce bar comme étant une tête de réseau dans le domaine artistique et musical, une référence. « Dès qu'il se passe quelque chose, un festival, un concert, soit on nous en parle, soit on nous demande d'y participer » reconnaissent les associés.

Vingt années pendant lesquelles se sont succédées de grandes périodes. Restaurant à midi ou pas ; soutien à certaines associations comme la TAF (Tout à Fond) de St Jean de Védas. L'époque anti FIFA, au moment de la coupe du monde en 1998 a été un moment mémorable : il s'agissait non pas d'être anti foot, mais de mettre en évidence le fait que, pour Jean Luc Lévecque et ses associés : cette fédération (la FIFA) sert à nourrir les intérêts d'un grand nombre de dictateurs en leur fournissant « l'opium du peuple ». Période notable aussi, celle des actions contre la peine de mort dans le monde, avec expos, concerts. En fait, La Pleine Lune participe à de nombreux événements alternatifs et libertaires, tel le Chaos Social il y a deux ans. En cela, elle dépasse le seul côté artistique pour créer une identité qui lui est propre, mêlant arts, culture, engagement.

Maintenant, il lui faut aussi tenir pied dans un quartier en pleine mutation. Trafics, violence, prostitution font souvent la une des quotidiens. J.L Lévecque reconnaît que les choses ne s'arrangent pas. « C'est surtout l'incivilité des jeunes qui nous heurte. Se faire cracher sur les pieds, uriner contre la porte du bar deviennent chose trop courante. On trouve des gens capables de s'arrêter en voiture au milieu de la rue et de discuter sans vergogne un quart d'heure en bloquant toute la circulation. De nombreux problèmes sont rapportés par des clients qui ont été agressés et dévalisés, rue de Metz ou Square Coursindel. » D'autres éléments : le marché : pour JL Lévecque, il est très bien ici, c'est beaucoup mieux que le parking et ses voitures ventouses. Cependant, il faudrait diversifier ce marché. Il y a trop de fruits et légumes. Il faudrait aussi le nettoyer le dimanche. Il souligne aussi l'absence de concertation avec la municipalité : « Nous avons des propositions à faire sur l'aménagement du carrefour par exemple. Dans le contexte immobilier, nous ne comprenons pas bien ce qui va se passer avec tous ces achats d'immeubles que réalise la municipalité, on ne nous consulte jamais, il y a un manque de communication ».

4-7-2 Alain Coudène

« Je suis né dans le Val d'Oise en 1958. J'avais 28 ans quand j'ai ouvert La Pleine Lune. 20 ans après, j'y suis encore... Mes parents étaient horticulteurs, mais je n'ai pas repris leur entreprise. Après mon bac, j'ai étudié l'informatique, puis je suis parti en vadrouille. Les Etats-Unis, le Mexique, l'Angleterre. Puis, j'ai travaillé à la COGEMA, à Lodève, comme programmeur, de 82 à 85 et je suis reparti, cette fois en voilier, pour l'Espagne, l'Algérie, la Tunisie, la Sardaigne. Enfin, en septembre 86, c'est le début de La Pleine Lune. Avant, c'était un restaurant mexicain, El Curanto, depuis 1971. Je l'ai tout de suite transformé en café concert, ce qui a lancé le bar. J'y ai travaillé pendant 5 ans tout seul, puis j'ai rencontré Jean-Luc et Geneviève Lévecque, en 92. En fait, je voulais vendre, mais nous avons conclu une association, ce qui était une bonne solution, car cela m'a permis de prendre du recul. Eux s'occupaient du quotidien du bar; moi, j'en étais le gérant, le comptable.

Comme toutes les associations, cela n'a pas été simple. Aujourd'hui, (2010) Jean-luc a 65 ans, son épouse 60, ils ont pris du recul. Ils sont toujours associés, mais plus gestionnaires. Mon style est très différent du leur. Pour moi, La Pleine Lune est avant tout un commerce, qui s'adresse à tous les clients potentiels et doit se développer. Si nous avons eu jadis quelques soucis avec notre propriétaire en raison des nuisances, nous avons depuis mis en place un système de fonctionnement très carré. Les clients sont avertis qu'il leur faut partir à une heure moins le quart le plus silencieusement possible, pour ne déranger personne. On ne sert pas les gens qui ont trop bu ; on ne tolère pas les écarts de conduite, de langage. Ce sont des principes de travail qui participent du bon esprit de l'établissement. On y réussit bien, mais on sent que c'est fragile, il nous faut être toujours vigilants.

Mes associés avaient développé un état d'esprit qui leur correspondait bien mais qui, pour moi, mélangeait trop de choses : le commerce, la vie du quartier, la vie des gens, la politique. La clientèle était devenue une sorte de grande famille. Ce qui ne me convenait pas, c'est que si on n'en faisait pas partie, on se sentait vite exclu. Cela risquait de devenir un réseau fermé. J'essaie donc d'agrandir le volant de clientèle par une autre façon de faire, d'être encore plus un bar de quartier pour tous, d'être encore plus ouvert sur les gens, la ville, de continuer à faire vivre 5 salariés. Une population vient peut-être moins parce qu'on ne s'y concentre plus exclusivement. On a aussi rajeuni la clientèle, surtout le soir. On a de plus en plus d'étudiants.

Un nouvel associé, Christophe Corbière, le fils d'un ancien du quartier, va s'occuper de la programmation en la mettant en phase avec les nouvelles tendances. La Pleine Lune est une grosse affaire, mais sa gestion en est difficile. Bien sûr, il y a les charges, la concurrence et il nous faut sans cesse être au goût du jour...

Notre clientèle est complexe. Si la communauté gitane ne vient pas chez nous, par contre la communauté maghrébine y est légèrement représentée. Le marché nous amène du monde, les commerçants et les clients (nous ouvrons maintenant à 8 h du matin) viennent boire le café. Nous avons quelques habitués à midi qui viennent prendre une collation (petit snack), et un grand moment à l'heure de l'apéro qui regroupe beaucoup de gens du quartier, jeunes et moins jeunes. Les concerts et les animations du soir nous amènent une clientèle hétérogène, qui comprend beaucoup d'étudiants, d'artistes, de musiciens. Nous n'avons aucun jour de fermeture. Notre projet : créer un restaurant dans notre petit jardin, à l'intérieur....»

4-8 Le Secours Populaire

Maryse Paris est coordinatrice des antennes du Secours Populaire de Montpellier. Chef de projet d'une compagnie d'assurances parisienne, elle choisit il y a 7 ans une fonction qui correspondait mieux à ses valeurs.

« Nous sommes installés depuis 4 ans à Figuerolles, mais nous avons aussi d'autres permanences sur Montpellier (6 en tout) ainsi que dans les villes et villages de l'Hérault. Nous avons choisi ce quartier car il y a une grande mixité sociale et un important besoin de lien et de solidarité. Nous avons mis en place un réseau de relations avec les structures et les associations municipales existantes. Il nous fallait intégrer ce maillage pour agir en bonne complémentarité.

Le Secours Populaire est une association laïque indépendante de tout réseau politique, religieux ou syndical. Nous sommes des humanistes qui luttent contre toutes les formes d'intolérance. Nous nous référons à la déclaration universelle des droits de l'homme et nous considérons la personne humaine dans sa globalité. Nos outils, ce sont les bénévoles : 25 à Figuerolles, plus de 120 sur Montpellier. Nous disposons de deux salariés et demi pour nos six structures. L'association est ouverte de janvier à décembre. On fait tout ce qu'on peut pour

aider les gens en précarité, c'est-à-dire ceux qui ont un toit sur la tête. Les SDF sont accueillis par des structures spécialisées, qui peuvent les héberger. Dans ce monde où se manifestent injustice et profits à courts termes sans vergogne, nous n'agissons pas sur leurs causes mais seulement sur leurs conséquences, les dégâts qu'ils causent ; nous interpellons aussi les pouvoirs publics sur les problèmes de société que nous constatons, tant au niveau national qu'international.

Nos charges se répartissent en deux parties : le fonctionnement et la solidarité. La solidarité, cela signifie l'aide alimentaire ainsi que l'accompagnement, les loisirs. Nous sommes aidés un peu par l'Etat et la CAF ; beaucoup par le Conseil Général et la Mairie. Nous avons aussi parfois le soutien de fondations ainsi que du mécénat d'entreprises. Très important, nous bénéficions de dons de particuliers, à la fois financier et en nature (vêtements, jouets). On redistribue les vêtements en fonction des besoins des gens, on en donne une partie à des structures partenaires qui font de l'hébergement. Tout ce qui reste est mis en vente au cours de braderies ouvertes au grand public. Ces braderies, ainsi que d'autres types d'animations, nous permettent de récupérer des fonds.

Les gens viennent d'un quartier élargi, depuis le centre ville, parfois même des Beaux-Arts, jusqu'à la Chamberte ou même la Cité Astruc, mais en majorité de Figuerolles et Gambetta. On reçoit beaucoup de travailleurs pauvres, smicards, contrats précaires. Sur l'année, c'est plus d'une centaine qui viennent frapper à notre porte et que nous aidons à mettre de l'ordre dans leur vie ; que nous orientons vers les services sociaux correspondants afin qu'ils puissent obtenir les aides nécessaires. Nous les aidons à régulariser leur situation, obtenir des paiements échelonnés concernant les loyers, l'électricité, etc. Selon le cas, nous ouvrons le droit à l'aide alimentaire. Sur la ville, nous aidons ainsi par semaine 450 familles d'à peu près 4 personnes. C'est une aide ponctuelle qui a pour but de redonner un élan. Nous ne voulons pas tomber dans l'assistanat. Nous aidons de deux façons : par un colis d'urgence, que nous donnons pendant 4 semaines si besoin, puis par l'accès à une épicerie sociale (avec participation financière symbolique) pendant 6 mois. Seul les gens bénéficiaires du minimum vieillesse y ont un accès illimité.

Notre salariée, Géraldine Ledu, travailleuse sociale formée à l'IRTS, s'occupe d'un groupe d'un dizaine de personnes, composé en majorité de femmes gitanes qu'elle encadre sur l'année afin d'en favoriser l'intégration sociale, d'en rompre le repli communautaire. Ce sont

les assistantes sociales de la Commission Locale d'Insertion qui les envoient vers nous. Il s'agit d'une obligation contractuelle en contrepartie de l'obtention du RMI et afin d'aboutir à une insertion professionnelle, à l'émergence de projets, à une meilleure connaissance des droits et devoirs de chacun.»

4-9 L'Assemblée Chrétienne de Montpellier

Gisèle Pouget (Pasteur)

« Depuis plus de 10 ans au numéro 18 de la rue Anterrieu s'est installée l'Assemblée Chrétienne de Montpellier. L'Assemblée Chrétienne de Montpellier est une église évangélique affiliée à la fédération protestante de France. Elle fonctionne en parallèle avec un centre social :

Dorcas centre d'entraide. Nous travaillons en partenariat avec des personnes (souvent anonymes) qui déposent vêtements, vaisselle, meubles ou objets divers. Ceux-ci sont triés, classés puis vendus pour une somme modique permettant d'assurer les charges de fonctionnement et la solidarité. Dans un quartier comme celui de Figuerolles ce lieu a son importance. Les SDF le connaissent bien, ils savent qu'ils pourront trouver là vêtements chauds et couvertures. La population Maghrébine s'y approvisionne pour les familles restées en Algérie ou au Maroc. Les plus démunis apprécient la qualité et le choix des vêtements. Le centre d'entraide travaille de concert avec des associations s'occupant de gens sous tutelles.

Le centre social se veut être un lieu de convivialité et d'écoute ouvert à tout ce qui peut être un bienfait pour l'autre. Bien intégré dans le quartier, nous ne pouvons que remercier la population pour son accueil. L'église est née d'un petit groupe de prière qui se réunissait sur le quartier. Elle développe une vision qui s'articule autour de 2 axes : proclamer et incarner l'Évangile. Elle s'inscrit dans la mouvance charismatique du paysage évangélique.

Son lieu de culte est ouvert à tous le dimanche matin, les personnes s'y réunissent dans une atmosphère gaie et chaleureuse ».

4-10 Le Théâtre Gérard Philippe

Le Théâtre Gérard Philippe se trouve au sein de la Maison Pour Tous Joseph Ricome. Deux hommes en ont la charge : il s'agit de Jean-Pierre Ronda, depuis 2001, et de Fabien Montagné, depuis janvier 2004. A la fois régisseurs, techniciens, scénographes conseils, chargés de communication, ils établissent la programmation annuelle.

Ce théâtre était en très mauvais état en 1999. Construit avec la Maison pour tous en 1980 qui succédait à l'école de la rue Pagés fermée en 1978, il sera cinéma et théâtre. En mauvais état en 1999, il fallait le remettre aux nouvelles normes de sécurité. Ce qui fut fait. « Je suis arrivé quand le théâtre prenait vie, nous déclare Jean-Pierre Ronda. A ce moment là, les compagnies qui désiraient jouer s'inscrivaient quinze jours avant. Aujourd'hui, il y a tellement de demandes qu'il nous faut faire une programmation sur l'année, mais aussi une sélection en fonction de priorités. Les jeunes artistes cherchent des lieux où se produire, où se faire connaître, et cette salle est idéale pour eux. Il y a une excellente acoustique, ainsi qu'une très belle mise en lumière ».

La contrepartie à ce travail réalisé par nos deux régisseurs, c'est la qualité de tous les spectacles qui sont donnés à voir. Du théâtre, mais aussi des concerts pour un tiers des soirées : « Le théâtre a un peu perdu en quantité ; c'est un problème de politique culturelle : il y a de moins en moins de subventions pour les jeunes compagnies, donc moins de projets ». Il n'empêche que les spectacles sont riches, à la fois en fraîcheur et en professionnalisme. La philosophie de ce théâtre, qui dépend de la régie des maisons pour tous, est d'être avant tout un théâtre de quartier, donc de donner une priorité aux projets locaux. C'est aussi souhaitable pour les troupes. Originaires de Montpellier, elles ont un accès plus facile aux médias, ont leur public plus facilement mobilisable.

La majorité des représentations sont des créations qui ont recours aux services de Jean-Pierre et Fabien : « Les groupes ont de moins en moins une idée du rendu possible. On essaie de les mener vers un résultat professionnel sur le plan de la lumière et du son ». Cette salle n'est donc, comme nous expliquent J-P Ronda et F. Montagné, pas un lieu pour faire tourner des spectacles, mais un lieu de grande première, qui couronne des mois de travail. Ensuite, les compagnies se dirigent vers les salles de diffusion. Comme Julien Masdoua, qui après avoir débuté ici, tourne salle Rabelais, est passé à l'émission « Plus belle la vie », ou encore de Marie Raynal, régulièrement en résidence au théâtre d'O. « Les gens travaillent ici dans

d'excellentes conditions : c'est un vraie salle de spectacle, avec des fauteuils confortables (113 places). Il y a une réelle proximité, le public s'y régale ».

Les acteurs y construisent leur univers artistique ; pour les spectateurs, c'est l'opportunité de les rencontrer au sommet de leur engagement, avec toute l'émotion d'une première fois. Et il y a au moins un spectacle par semaine, entendez trois représentations, jeudi, vendredi et samedi. Sur l'année scolaire, pour 8 000 entrées payantes (6 à 12 €), ce sont pas moins de 172 spectacles programmés jusqu'au 15 mai, car ensuite les écoles, les ateliers de théâtre, etc. y présentent leur travail jusqu'à la fin juin.

Chaque ensemble de comédiens ou de musiciens doit louer la salle. Certes, ce n'est pas très cher : de 10h du matin à minuit, il en coûtera 150 € techniciens compris, la première journée, et les autres soirs, de 18h à 24 h (quand tout est au point) 84 €. Et cela entraîne des choses bizarres : « Une compagnie qui loue la salle se retrouve être l'organisateur, et doit donc payer les droits SACEM ou SACD sur sa propre création... »

4-11 Le vin noir

Jacky Dumouchel est arrivé à Montpellier il y a 17 ans. Venu de Cherbourg, il était déjà un amateur éclairé des produits de la viticulture mais nous avoue qu'au début, il connaissait très peu les vins de notre région. Il commence à aller s'approvisionner au « Tire-Bouteilles », une cave à vins située derrière la gare, tenue alors Claude Dubois. Ce sera le coup de foudre : il finira par se faire embaucher et travaillera là pendant huit ans.

« On allait voir les vigneron, ils nous expliquaient comment ils faisaient ; c'était extraordinaire ». Après l'aventure formatrice du Tire- Bouteilles, Jacky Dumouchel connaîtra une passe plus difficile. « Je me suis retrouvé au RMI ; il me fallait en sortir : j'avais une passion ; j'ai décidé de me lancer ». Et c'est en bas du boulevard Renouvier, à gauche en le remontant, juste après la place Salengro, qu'il va ouvrir sa première cave à vins. « J'ai commencé très modestement : quatre tréteaux, deux planches, une centaine de bouteilles ». Jacky devra affronter des remarques parfois démoralisantes : « Une cave à vin en plein quartier maghrébin, ça ne marchera jamais », lui disait-on. En fait, ça a marché assez vite, tant et si bien que deux ans plus tard, un magasin de coiffure, situé en face, un peu plus bas, était

mis en vente et qu'il a pu l'acheter. « Parti avec un RMI, je suis devenu propriétaire de mes murs ! Cerise sur le gâteau, quinze jours après mon installation, le marché s'installait place Salengro ».

Avoir traversé la rue et s'être rapproché du faubourg est ainsi une très bonne opération : « Les gens tournent autour de la Place Salengro. J'ai eu l'impression d'être beaucoup plus accepté par Figuerolles avec ce déménagement ; des gens qui ne venaient pas avant sont venus d'un coup, à l'aise ici comme chez eux ». Avec une clientèle qui s'étend quand même de Clémenceau à Lepic, le cœur de cible est bien le quartier Figuerolles. « Il faut savoir que je reste ouvert jusqu'à 20h30 ; le soir, après le travail, les gens sont détendus, n'hésitent pas à rester discuter un moment. Je me sens vraiment boutique de ce quartier et je suis très content d'avoir réussi à m'y installer ! »

Jacky Dumouchel nous fait faire un tour rapide de sa cave. Notre région est complexe, il a donc fait un choix en fonction de son goût : « J'ai un état d'esprit orienté en majorité vers le bio ; vers les cépages anciens tels l'Aramon, l'Alicante, le Carignan ou encore le Cinsault qui donnent des vins plaisir au goût friand, croquant. Aujourd'hui, toute une jeune école œuvre dans ce sens ». Et Jacky est intarissable ; il nous explique que ces nouveaux venus, pour certains pas du tout issus du milieu viticole, ont acheté de vieilles vignes, et y travaillent parfois seulement le week-end. Il a ainsi visité des terrains peuplés de vieilles souches de Carignan ayant au moins quatre-vingts ans, envahis d'herbes, pleins d'insectes, d'araignées et d'escargots, qui selon lui donnent « des vins merveilleux ».

Il attrape une bouteille : « Regardez-moi ça : un vin de garrigue ; Les Belles de Nuit , près de St Chinian. C'est quelqu'un qui a racheté des vieilles vignes et qui n'en fait qu'à sa tête ; des choses que les autres ne font pas. Et le résultat, c'est un délice. On a l'impression d'avoir en bouche des baies craquantes, des fruits à graines ou à pépins, des myrtilles » On en prendrait bien un verre, à l'écouter. Mais pas le temps, le voilà qui en saisit une autre : « Regardez moi ça : c'est du Cinsault pur ; bio, à peine stabilisé, pas ordinaire. C'est un rouge d'été, à boire bien frais sous le figuier, en épongeant une petite goutte de sueur sur le front. C'est le vin de Catherine Bernard, une ancienne journaliste, établie à Castelnau le Lez ». Les bras m'en tombent et je n'ai pourtant encore rien bu.

Pour figurer dans les rayons de la cave de Jacky, une bouteille doit répondre à deux critères : la qualité de son vin d'une part, et de l'autre le côté sympa de son auteur : il faut « que ça passe » entre eux. C'est qu'au Vin Noir, les vigneronns sont conviés à présenter leur productions aux clients, à leur expliquer tout, en musique, parfois autour d'expositions. Au final, de très bons vins et d'agréables vigneronns et vigneronnes à découvrir, en majorité de l'Hérault, proposant des tarifs très raisonnables, en moyenne 6 € avec des premiers prix à 3,90 et même des BIB pour les moins fortunés. Bien sûr, Champagne, alcools forts dont un excellent Calvados (de Normandie), des tapenades, olivades, anchoïades et un curieux vinaigre au safran, très apprécié paraît-il, sont aussi à disposition. A consommer avec modération, paraît-il...

4-12 La librairie Scrupule

La librairie-bibliothèque associative Scrupule est au numéro 26 du faubourg Figuerolles. Mais pourquoi s'appelle-t-elle ainsi ? Selon le dictionnaire, un scrupule est « une difficulté d'ordre moral à agir sans tenir compte d'un aspect particulier de la situation » ; c'est ce même scrupule qui pousserait à agir de manière irréprochable. L'origine du mot serait latine, de *scrupulum*, petit caillou. Mais un petit caillou qui a acquis sa réputation en se logeant dans la chaussure, et c'est la petite douleur horripilante qu'il provoque qui lui a donné son sens.

Le principe du caillou dans la chaussure se retrouve donc dans l'esprit de la manifestation organisée le dimanche 26 avril 2009 à Saint Hippolyte du Fort : perfectionnisme et précision autour d'un fort engagement. Les détails de l'opération.

Alshan et Lucile nous expliquent le sens de cette démarche, mais aussi la logistique et le programme de la journée. En fait, nous disent-ils, l'idée de départ, c'était tout simplement d'organiser un concert de soutien, en partenariat avec Radio-Escapade (103.3 et 104.1 FM). Il faut savoir que la librairie Scrupule fonctionne sans subventions, sans salariés, avec seulement des bénévoles, qu'elle paye son loyer et ses charges grâce à la vente de livres, aux adhésions, au soutien des amis.

L'idée qu'elle a partagée avec d'autres collectifs et qui caractérise donc bien la librairie Scrupule, c'est de favoriser la circulation des idées, des paroles, des informations. Lucile pose

une question : « Quels sont les lieux ouverts qui permettent la diffusion d'une pensée critique, qui peuvent faire circuler une parole libre, émancipatrice, avec un contenu autre que celui qui est véhiculé aujourd'hui par l'industrie culturelle, les médias de masse ? ». Elle adresse de fortes critiques à ces mêmes médias : « Ils nous servent une production creuse, un monologue élogieux que la société tient sur elle même au travers de discours sur la démocratie, les loisirs, la sécurité. Ils veulent nous persuader que chacun aurait accès à l'information, comme si on était à l'apogée de la civilisation ! C'est un énorme mensonge, car les individus sont de plus en plus isolés. L'information est de plus en plus partielle et partielle ». C'est donc bien par rapport à ces convictions fortes que les collectifs réunis envisagent de construire des perspectives de lutte vis à vis de ce qu'ils qualifient un « univers cauchemardesque ».

Ce fut donc le 26 avril le grand jour, celui où purent se rassembler les gens qui agissent dans cette logique avec les médias alternatifs, associatifs, les éditeurs indépendants et tous ceux qui ont une volonté d'autonomie par rapport à ce qu'ils veulent pouvoir dire, écrire, penser. La journée a débuté à partir de 10 h, à Saint Hippolyte du Fort, en salle des fêtes. Elle s'est intitulée « Pensée critique, parole sensible » et a déployé un riche programme dont nous allons faire le tour.

Le matin, des ateliers thématiques. Analyse de l'image (outils et stratagèmes utilisés par le cinéma hollywoodien et militant, traitement médiatique de différents conflits). Une initiation aux logiciels libres avec recyclage et reconversion de matériel informatique (on a pu y amener son ordinateur, son CD, DVD vierge ou sa clé USB). Il y a eu aussi une présentation « succincte, subversive et appliquée » de la zététique, une science qui permet d'aiguiser son sens critique, de « pouvoir faire la différence entre croyance et connaissance ».

A midi, ouverture des stands : canards locaux, édition et création indépendante. A partir de 14 h, les tables rondes : deux temps de discussion, animés par Bruno Canard, Julien Colin et Thierry David : d'abord les supports (papier, image, son) et leur numérisation, ensuite l'avenir avec la transformation des réseaux. On a trouvé comme interlocuteur Gilles Lucas (CQFD), Cédric (Radio Zinzine), Gilles Gouget (Divergence FM), Benjamin (Infos Libres) George Lapiere (expériences du Chiapas et d'Oaxaca pour les médias locaux). Avec, en plus, un espace enfant avec jeux et contes, un arbre à palabre, des projections vidéo, la diffusion d'archives radiophoniques, un mur d'expression, et même, un match de mauvaise foi... A noter, le vidéomaton, c'est comme un photomaton mais en vidéo : les volontaires s'y expriment face à une caméra sur un thème qui leur est donné, pour une sorte de micro trottoir.

Bien sûr, toute la journée, rafraîchissement et bons petits plats, repas végétariens avec des matières premières issues de l'agriculture biologiques et pizzas du même style cuites dans un camion équipé d'un four solaire. Et ça a continué le soir, avec à 21 h, lecture spectacle des poètes de la révolte et de la liberté par Eloïse Alibi et Juliette Mouchonnat. Tout s'est fini en musique, avec du blues, du rock, du jazz, du ska : X Lasbasle et A. Sudhibasilp à la guitare, C. Mehring à la basse et N. Grupp à la batterie. Passer son dimanche à « palabrer et festoyer », en déconstruisant un monde aliénant, voilà le style des propositions de la librairie Scrupule...

4-13 Saint Pierre

Cette entreprise de démolition industrielle, de recyclage de fers et métaux est née à Figuerolles. La société Saint Pierre SAS⁴⁷ est l'aboutissement d'un long cheminement.

Sa genèse débute en 1946 lorsque les frères Saint-Pierre, Louis et Henri, tous deux démobilisés après 1945, tentent de subvenir aux besoins de leur famille. Après une tentative malheureuse dans les transports, ils apprennent que le littoral languedocien doit être débarrassé de toutes les ferrailles laissées par l'armée allemande. Ils louent leurs services et leur camion à la société Reboul qui entrera ensuite dans le groupe Otto Lazar pour transporter cette ferraille. Ils se rendent compte très vite que ce n'est pas le transport qui est le plus intéressant mais bien l'achat et la revente de la ferraille. La société de fait « Saint Pierre frères » est née.

L'expansion est rapide, Louis et Henri décident de louer un terrain en gare d'arènes au lieu-dit Cholet à l'endroit même où la ville de Montpellier vide ses ordures ménagères. La sidérurgie de ces années là n'est pas très regardante sur la qualité des ferrailles. Les frères Saint Pierre vont alors s'employer avec l'aide de quelques familles gitanes pour exploiter le filon des boîtes de conserves ; les boîtes sont ramassées à la fourche avant d'être vendues pour l'Italie via des wagons tombereaux de 25 tonnes qui partent de la gare de Celleneuve. Entre temps, les frères Saint Pierre se sont installés, avec leur famille au 19 de la rue du Nord dans le quartier de Figuerolles, au milieu des gitans, qui vont devenir au fil des ans, leurs plus fidèles clients. Au tout début des années 1950, les frères vont débarrasser la ville de Montpellier de tous les rails du tramway. Puis c'est le début de l'industrialisation de la profession et Louis va s'attacher à

⁴⁷ URL : <http://www.saintpierre-sas.com/demolition-industrielle/presentation-58.html> (Consulté 07/2012)

progresser rapidement dans ce secteur en s'équipant de la première presse à paqueter. Il est visionnaire et sa façon de voir les choses lui donne raison. Il y a sur Montpellier à cette époque une multitude de ferrailleurs, certains sont implantés depuis de nombreuses années. Mais les frères Saint Pierre vont rapidement les dépasser car leur façon de travailler leur permet de tenir des cadences que les autres ferrailleurs ne peuvent suivre. Quelques démolitions importantes (les houillères du bassin des Cévennes à Alès ou la ligne de chemin de fer Florac-Sainte-Cécile-d'Andorge) viennent grossir les affaires de la société, qui déménage ses locaux après l'achat d'un terrain dans le quartier de la Croix d'Argent.

4-14 Les chemins de fer d'intérêt local

4-14-1- Trois gares à Montpellier

La Compagnie de chemin de fer d'intérêt local du département de l'Hérault⁴⁸ était une entreprise de transport de voyageurs et de marchandises par train qui a existé de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'au début de la seconde moitié du XX^{ème}. Elle était la propriété du département et donc gérée par son Conseil Général. A Montpellier, les chemins de fer de l'Hérault occupaient trois emplacements : par ordre de construction : la gare de l'Esplanade dite de Palavas, Chaptal avec sa gare, son dépôt et ses ateliers, et Celleneuve.

La gare de l'Esplanade, tête de ligne de Palavas, est construite en 1872. Bâtie en pierre de taille et en brique, elle comporte trois grandes portes qui donnent accès à un hall tenant l'ensemble de la surface. La ligne comprend une seule voie qui passe au-dessus de la ligne Montpellier Nîmes pour arriver à l'extrémité du parcours à la gare de Palavas rive gauche.

A partir de 1877, la gare Chaptal, la plus vaste, est construite en bois sur le lieu-dit du « Creux du Bœuf ». Elle sera remplacée, en 1907, par une construction en pierre. Elle s'ouvre, sur la partie intérieure, par trois grandes portes protégées par une marquise. Cinq portes donnent accès aux voies et aux trois quais. D'une longueur de 25 mètres, cette construction abrite, au rez-de-chaussée, le bureau du chef de gare, les guichets, salles d'attente et pièces annexes. Au premier étage, la direction de la compagnie installe ses bureaux, après son transfert en 1929. La gare Chaptal est complétée par une halle de marchandises avec des quais de chargement.

⁴⁸

Génelot Paul, 1993

Sur la place de la gare se trouve un petit « café », sorte de baraque en planches. La compagnie connaît des difficultés dès les années 1930 à cause du vieillissement et de l'usure des matériels et des voies. La concurrence du transport automobile aggrave le problème. La décision de fermer la ligne de Rabieux est prise en 1939 par le Conseil général, mais la Seconde Guerre mondiale et la pénurie d'essence sauve la ligne jusqu'en 1948 pour les voyageurs et mars 1952 pour les marchandises. La dernière des quatre lignes, celle de Montpellier à Palavas, est fermée le 31 octobre 1968. Les rails de ces lignes sont déposés. La gare Chaptal et le dépôt voisin seront détruits en 1969.

4-14-2- La gare Chaptal

L'ensemble ferroviaire Chaptal s'étendait de la rue de Claret au Bd Renouvier dans le quartier de « la Paille », à Montpellier. Outre la gare et les nombreuses lignes, on y trouvait un important atelier de réparation. En 1924, c'est plus de 120 personnes qui travaillaient là. La compagnie a compté quatre lignes qui complétaient le réseau ferré national : * la ligne entre Montpellier et Palavas-les-Flots, ouverte en 1872, * la ligne de Montpellier à Rabieux, ouverte en 1896, * la ligne de Montpellier à St Chinian et Béziers, ouverte en 1902, * une antenne entre ces lignes est-ouest et Agde au sud. Depuis la gare Chaptal les lignes en direction de Rabieux-Lodève et de Béziers Saint-Chinian se séparent juste après Celleneuve, au Domaine de Fourques, à Juvignac. Dans l'autre sens, la voie se divise après la gare des Près d'Arènes : à droite direction Paulhan, Bédarieux et Mazamet via St Jean de Védas, à gauche vers Montpellier et la ligne du petit train de Palavas. Sa gare comporte un bâtiment avec bureaux et guichets.

La voie empruntait l'actuelle avenue de la Liberté qui passe sous un joli petit pont juste avant Fontcarrade. Dans l'autre sens, vers la ligne de Palavas au départ de Chaptal, la voie traversait par un autre pont l'avenue de Maurin. Elle franchissait le boulevard de la Perruque et l'avenue de Palavas, protégée par un signal et une barrière avec un garde et sa petite maisonnette. Puis elle se divisait : une branche partait directement vers Palavas, une autre continuait jusqu'au dépôt Racanié (entre le quai Laurens, le boulevard d'Orient et la ligne de chemin de fer), une troisième enfin rejoignait la voie principale du train de Palavas en direction de l'esplanade. Ces lignes transportaient surtout comme marchandises le vin produit dans le département ou les produits nécessaires à la viticulture (engrais, piquets de bois, etc.). La topographie

héraultaise a conservé de nombreuses traces de ces lignes : tunnels, ponts désaffectés, remblais et fossés en pleine garrigue, au milieu des vignes ou dans les villes.

En ce qui concerne l'agglomération de Montpellier, les anciennes voies sont devenues des artères qui ont permis de créer de larges avenues pour dévier le trafic automobile. Certaines communes proches (Pignan, Saint-Georges d'Orques, Saint-Paul-et-Valmalle) ont recyclé ces voies en rues de contournement. Dans Montpellier, sur l'emprise de la gare Chaptal a été construit un centre administratif qui comprend le centre des impôts ainsi que plusieurs services liés au monde agricole.

4-15 Janlux et Valéro

L'année 1956 voit l'arrivée de deux nouveaux commerçants dans le bas du faubourg Figuerolles., qui se font face et ont la particularité de porter le même prénom, Jean, et qui ont tous deux laissé de profondes traces dans la mémoire du quartier.

4-15-1- Jean I, dit Janlux.

En 1956, Janlux prend la suite d'un épicier ambulant qui vendait entre autre sur place de la bonneterie, M. Caïfa. Ce dernier était aussi grossiste en épicerie et confiserie au bas de la rue de Metz.

Jean Thomas, dit Janlux : « C'était un quartier ouvrier, il fallait y vendre de la marchandise bon marché, mon épouse s'y connaissait bien, elle avait déjà travaillé dans le textile à Béziers. Il y avait beaucoup de familles nombreuses, avec 4 à 5 enfants en moyenne. On travaillait beaucoup avec un fournisseur qui a disparu aujourd'hui, Sermo. J'organisais des ventes réclames avec de la publicité, des prospectus, des slogans. Je faisais paraître des annonces dans le journal « La Maisonnée » du patronage du père Blanc et dans « La Marseillaise » qui était très lue à l'époque dans le quartier. Je faisais gagner des jeux à des tombolas, j'organisais des ventes réclames, je délivrais des cartes de fidélité. Mes slogans, à l'époque : Janlux écrase les prix, ou encore : Plus fort que Spoutnik, c'était l'époque...En 1970, je me suis occupé de l'organisation de la quinzaine commerciale du quartier, et j'ai fait venir Guy Lux, Roger Louis et Simone Garnier. (Simone Garnier n'avait pas du tout aimé la Cité Gély). On avait

installé des hauts parleurs dans les rues mais on n'avait pas beaucoup de disques et on a surtout passé « Etoile des Neiges⁴⁹ ». Le Père Blanc, qui détestait cette chanson, était furieux après moi...

Ce qui se vendait le plus, à ce moment là, c'étaient les articles courants, des chaussettes, des bas, des chemises, des pulls, de la petite lingerie. A la rentrée des classes, des blouses d'écolier noires et grises. Au mois de juin, c'était le trousseau pour les colonies qu'organisait le Père Blanc à Prévencières. Parfois, on venait chez moi dans l'urgence nous acheter un pyjama ou une chemise de nuit pour partir à l'hôpital. J'ai vendu la bonneterie en 1976. A ce moment, c'était plus difficile. Il y avait l'essor des supermarchés et beaucoup de familles étaient parties s'installer à La Paillade.

Le commerce, ce n'est pas toujours marrant, alors, pour jouer, on avait inventé des mots qu'on disait aux clients et qu'ils s'étaient appropriés. Par exemple, un article soldé, c'était du *rafatom*, ou bien il avait été *rafatomisé*. Parfois, il était Daugareilisé, traitement mystérieux qui le rendait très résistant (mon concurrent du haut du faubourg s'appelait Daugareil). Un client pas malin ou casse pieds était surnommé un *tannecke*, et un objet non identifié un caquelon. Alors parfois, quelqu'un venait nous demander si on avait encore du rafaton. On avait aussi un cri de guerre avec mon frère quand il y avait beaucoup de monde, qu'on avait tiré d'un feuilleton. On s'appelait en criant : Pense à Maria ! »

4-15-2 Jean II : en selle !

Jean Valéro : « En 1956, je travaillais chez un grossiste en cycles, rue Jules Ferry, quand j'ai appris que ce magasin était mis en vente par son propriétaire, M. Vic. Le soir même, j'étais chez lui et on convenait d'un accord : comme je n'avais pas d'argent, il me le laissait en gérance libre, avec promesse de vente : au bout de six mois, j'ai pu le payer, car le prix n'était pas très élevé ; il n'y avait pas de stock ni d'outillage. Avant M.Vic, c'était M. Crespin, mais je ne sais pas exactement quand il avait ouvert. M. Vic m'a vendu ce magasin parce qu'il en montait un autre rue de la Méditerranée.

⁴⁹ URL : <http://www.youtube.com/watch?v=UC-Fb3JYLYI> (Consulté 07/2012)

Mais ce local était tout petit. Tous les matins, on sortait tous les « cyclos » dans la rue pour pouvoir travailler ; il fallait respirer les gaz d'échappement des moteurs qu'on réglait à l'intérieur. Mais on avait l'habitude des petits espaces : ma femme et moi, on habitait avec nos deux enfants (on en a eu un troisième plus tard) dans un deux pièces au chemin de Castelnaud. En 1969, on a pu acheter la remise d'en face à M. Burlat, le propriétaire, et on y a installé le magasin qui est toujours là. .

Il était aussi très difficile de se loger à ce moment là. On nous avait même proposé un appartement sans fenêtres ! Nous nous étions inscrits sur la liste pour avoir un logement dans les Cités d'Urgence de l'Abbé Pierre. Il y en avait deux à Montpellier, une à Boutonnet, et une au terrain Gély. Mais on n'a pas pu en avoir. Et pourtant, on avait de l'argent pour payer, mais il n'y avait rien. Alors on a acheté un terrain à la Chamberte en 1958 et on a construit notre maison, le dimanche, avec des copains. » Yvonne Valéro (qui consulte un cahier manuscrit) : - « Le terrain faisait 450 m² et on l'a payé 816 400 anciens francs. J'ai tout noté ce qu'on a acheté. Voyez : le sable, le ciment, les pierres. Par exemple, une brouette coûtait 7000 anciens francs en 1958... Pendant 11 ans, on n'a pas pris un jour de congé. Et on a eu la maison avant la voiture, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.»

« Le secteur le plus important à l'époque, c'était le cyclomoteur, la réparation, d'abord, puis de plus en plus, la vente. C'étaient des mobylettes, des solex, des vespas, et même des vélos équipés d'un petit moteur vap. J'ai vendu jusqu'à 400 cyclomoteurs par an. Tout le monde roulait en cyclomoteur : les ouvriers, les étudiants, les femmes en Solex ou en Cady. Il y en avait partout. Mais ça c'est arrêté en 1972 , surtout à cause d'une mesure qui a accéléré le mouvement : c'était le port obligatoire du casque. Les gens s'en sont trouvé embarrassé, les femmes en solex n'ont pas voulu se décoiffer, et tout le monde s'est rué sur l'automobile.. Les politiques sont allés un peu vite, plutôt que de réfléchir à aménager les voies pour les cyclomoteurs ou de rendre le casque obligatoire seulement pour les modèles puissants. Mais bon. On voit les résultats aujourd'hui sur notre environnement urbain ».

Je ne crois pas que le deux-roues puisse reprendre aujourd'hui, rien n'est fait pour. Il faudrait que les gens l'imposent en l'utilisant, les politiques seraient bien forcés de suivre. Moi, je ne me déplace qu'en vélo, pour aller sur la place de la Comédie, pour chercher le pain ou acheter mon vin à Celleneuve. Mais ça ne s'est pas arrêté brutalement. J'avais deux ouvriers qui réparaient des mobylettes jusqu'en 1990, puis le vélo a enchaîné ; ce fut la grande époque du

cyclotourisme. On fabriquait des vélos adaptés aux gens, on soudait les cadres, on les peignait. Avec mon épouse, on participait aux randonnées en tandem, ce qui nous faisait connaître. On est membres du club Cyclotouriste Montpelliérain (CTM) depuis 1950. Tous les dimanches, on partait en groupe de 40 personnes à peu près pour 120 km en moyenne, vers les Cévennes surtout, et l'hiver en garrigue. On n'a pas arrêté : dimanche dernier 80 km, dimanche prochain l'Aigoual, et on a 80 ans tous les deux...

Aujourd'hui, c'est surtout le VTT qui est en vogue, et ce qu'on appelle le « cycloportif », moins familial et surtout masculin, dans l'esprit du tour de France. Tout a changé, avant on réparait facilement, plus aujourd'hui. Par exemple, : je remets en état le vélo de mon médecin, mais je ne peux pas remettre sa jante en état ; : il me faut lui changer la roue. *J'*ai vendu mon magasin en 1990. Je n'ai pas fait fortune, mais j'ai bien travaillé, avec mon épouse, dans le faubourg. Pour nous, le vélo est une passion, et on a eu la chance de pouvoir y consacrer notre vie. »

5- Associations

5-1 ALCI

ALCI signifie : Association de Lutte Contre l'Illettrisme. C'est une association qui a été créée en 1996 pour assurer le secrétariat du correspondant départemental de l'agence nationale de lutte contre l'illettrisme (un inspecteur de l'Éducation Nationale). Peu à peu, elle va prendre en charge le même type de missions sur des dispositifs plus éducatifs comme le CLAS (contrats locaux d'accompagnement à la scolarité), ou les CEL, (contrats éducatifs locaux). Il s'agit de lancer les appels à projets, de récupérer les dossiers, de vérifier s'ils sont bien montés et d'aider à leur constitution, puis de les transmettre aux comités de pilotage. ALCI organise les réunions, réserve les salles, fait les compte-rendus, mais ne donne aucun avis. L'argent ne transite pas par elle. ALCI a été missionnée par la ville de Montpellier sur trois territoires : La Mosson, Petit Bard Pergola Cévennes, et Gély Figuerolles Gambetta. ALCI compte aujourd'hui 7 salariés, alors qu'au départ, il n'y en avait qu'un (c'était un objecteur de conscience). On y trouve un directeur, M. Olivier Giraudeau, 5 chargés de mission (dont Colin Fagedet-Cousquer) et une secrétaire. Les missions sont nombreuses. Il faut aussi organiser des formations et le suivi des structures (il en existe sur ces secteurs plus

de 100 qui accompagnent à la scolarité). D'autre part, elle s'occupe aussi de l'animation et du secrétariat des CEL de la ville de Montpellier, des CLAS dans le Gard. Pour ALCI, l'enfant se trouve au centre du dispositif, il faut donc harmoniser ses différents temps de vie : à l'école et à l'extérieur de l'école. Il faut veiller à ce qu'il y ait une pluralité d'activités. Ne pas refaire l'école après l'école pour deux raisons : respecter les compétences de chacun ; faire en sorte que l'enfant change régulièrement d'activités. ALCI fonctionne grâce à des financements venant de l'État ainsi que des collectivités territoriales. Elle n'a pas de ressources propres. À ALCI, Colin Fagedet-Cousquer est le coordonnateur du contrat éducatif local.

« Cette fonction fait partie d'un nouveau type de métier. Un coordonnateur n'a pas à jouer un rôle directif, au-dessus de toutes les associations qu'il cherche à mettre en synergie. Il travaille de façon transversale, n'a pas d'« autorité ». Si un des partenaires remet en question cette coordination, tout devient très difficile. Dans cette mission, je cherche à faire en sorte que les gens arrivent à travailler ensemble en créant du lien. Il y a un intérêt évident pour les partenaires, c'est un intérêt économique. Cela permet de réduire les coûts, de travailler dans les mêmes locaux, etc. La grande révolution s'est produite dans les années 80, avec la mise en place des politiques de la ville. Elles ont permis de mettre en réseau les institutions et les associations, mais de manière complexe. Comme deux mondes qui se rencontreraient, mais qui deviendraient alors contraints de travailler ensemble à l'intérieur de chaque groupe aussi. Les institutions entre elles d'un côté, et les associations également entre elles, puis tout le monde ensemble au final. La question, c'est comment ne pas confondre sa personne avec son rôle, son identité avec sa mission. J'occupe un poste diffus, sans protection, sans cadre fermé. De plus les dispositifs mis en place changent, les associations évoluent. Dans le quartier Figuerolles, beaucoup d'acteurs culturels sont de forts personnages. Des meneurs de structures dotés bien souvent de beaucoup de charisme et d'une forte personnalité qui handicape parfois les relations avec les autres. Mais ils restent des gens capables de bouger des montagnes.

Un bon exemple est le travail que l'on a mené à l'occasion de la mise en place d'un projet culturel de territoire. L'idée était de travailler à favoriser l'accès de tous à la culture. On n'est arrivé à rien du tout en fait. Alors pourquoi ? Parmi les partenaires, deux blocs se sont opposés : ceux qui jouaient un rôle de diffusion et ceux qui axaient tout sur la pratique. Côté diffusion, l'organisation d'un festif occasionnel est identifié comme fédérateur, attractif ; côté pratique artistique, c'est moins facile : il faut s'inscrire dans un cursus de formation, parfois

onéreux. Donc du temps et de l'argent. On a voulu développer ces deux faces de l'approche culturelle.

Les problèmes qui se sont posés sont venus de deux directions : d'abord une friction entre les structures qui disposaient de locaux et celles qui n'en disposaient pas ; puis entre praticiens et diffuseurs. Côté pratique (écriture, expression corporelle, théâtre, cirque, multimédia, slam, etc.) et à l'adresse des diffuseurs : « Ton projet, il est nul. C'est du commercial. Moi, je veux que les gens deviennent des acteurs. » Côté diffusion : « Nous, on veut aller plus loin, avec une sensibilisation du public avant et après, pour une meilleure compréhension de la culture. Par exemple faire venir des familles de la cité Gély. Des gens qui cesseraient alors de croire que la culture, ce n'est pas pour eux. » Au final, le problème n'a pas été tranché, les gens sont restés campés sur leur position. Des affrontements qui ont pour l'instant bloqué le projet, mais qui n'ont en rien affecté l'incroyable vie culturelle du faubourg Figuerolles.

La question que l'on peut se poser c'est : comment arriver à diriger un concert de solistes ? S'il y avait un vrai chef d'orchestre ce ne pourrait être que le comité de pilotage, pas un acteur ni le coordonnateur. Il faut savoir qu'il y a à la clef mille et un dispositifs qui peuvent amener des financements, utilisables pour mener des actions. Si certains dispositifs sont très généreux, d'autres le sont moins, par exemple ceux accordés pour l'accompagnement scolaire, qui ne fonctionnerait pas sans les bénévoles. Pour suivre les enfants en dehors de l'école, les enveloppes accordées sont de 2000 € par an pour 15 enfants, qui seront pris en charge de 3 à 5 h par semaine par 3 animateurs. Ce qui permet de dégager aux alentours de 5 € de l'heure par animateur en admettant que l'on n'ait aucun autre frais...»

5-2 APAJ Centre Gitan

Chantal Delmas est présidente de l'APAJ-Centre Gitan, à Montpellier, une association qui lutte contre tous les facteurs d'exclusion de la population gitane. Rencontre.

« J'ai été institutrice dans cette école de filles de la rue Dom Vaissette, qui s'appelait à l'époque Sévigné, en 1959. Mes anciennes élèves sont mères et même certaines grands-mères aujourd'hui ! Le nom de Sévigné a été transféré à ce qui s'appelait jadis l'école de garçons Renouvier, rue Bernard de Trévières, juste à côté, remise à neuf en tant qu'école publique mixte. Cette orientation pour l'école de filles en direction de la population gitane a été donnée

en 1958 par l'équipe d'un prêtre catholique du quartier, l'abbé Coursindel et notamment par une dame, Mme Montagnac. Au départ, un esprit caritatif, paternaliste, anime ces bénévoles. Ils feront un gros travail en aidant les familles gitanes à acquérir un minimum d'instruction : de 1958 à 1970, on passait ici le certificat d'études et de nombreuses femmes gitanes l'y ont obtenu.

L'évolution a été considérable. Le centre gitan n'a plus aucun lien avec l'église catholique et j'y suis revenue comme présidente en 2001. J'ai poussé pour que l'école soit une passerelle vers les classes ordinaires, qu'elle prépare à un parcours de formation professionnelle. Nous intervenons également dans le collège de proximité de l'école (Fontcarrade), où une équipe de professeurs volontaires a monté un dispositif spécifique pour les classes de sixième et cinquième avec une orientation vers une quatrième découverte des métiers. Le problème, c'est que les élèves n'ont pas le niveau et qu'ils ne veulent pas se séparer. De plus, dès la sixième, les familles ne souhaitent pas que les filles fréquentent des lieux mixtes ; la préparation du mariage est très importante (les filles se marient à 16 ans, et les garçons, dès 12 ans ont autorité sur elles)

Pour nous, apprivoiser les enfants, c'est assez facile ; par contre, apprivoiser les familles, c'est plus difficile. Il faut du temps, gagner leur confiance. Il faut savoir que nous avons les mêmes objectifs et les mêmes problèmes dans le secteur de l'accompagnement social pour personnes au RMI. Jusqu'en juin 2007, nous suivions ainsi 30 adultes. Mais des problèmes financiers liés au désengagement et aux coupes sombres de l'État (que nous n'avions pas su anticiper) nous ont obligés à licencier une partie de notre équipe. Ce secteur est en train de rebondir et nous avons bon espoir de pouvoir le ranimer. Grâce à nos deux animatrices, nous maintenons des ateliers dans les quartiers, comme de la gymnastique d'entretien.

Les problèmes de santé liés à la sédentarité, à une mauvaise alimentation et à un grand mal être provoquent beaucoup de dégâts : diabète, problèmes cardiaques, abus de tranquillisants. Certains gitans sont installés à Montpellier depuis 1870. Quand ils avaient des petits métiers ils avaient des ressources, ils s'entraidaient. Mais à partir des années 1970/1980, l'arrivée de la drogue dans les familles a tout bouleversé. Dans le même temps, le RMI permettait aux familles de surnager mais entraînait de nombreux effets pervers. Aujourd'hui, les jeunes n'arrivent à trouver du travail qu'en se formant, ce vers quoi nous les dirigeons. Mais un autre obstacle les attend, celui de la discrimination.

S'il y a un conservatisme gitan, respectueux des traditions, il y a une nette habileté à s'approprier la modernité, comme les téléphones portables, qui sont devenus d'un usage quotidien. A l'intérieur des familles, les choses ont changé. Si les grands parents ont toujours une certaine autorité, le patriarche régulateur n'a plus les mêmes fonctions. D'autres référents extérieurs apparaissent, comme les pasteurs, ou les institutions : si jadis tous les problèmes étaient réglés à l'intérieur de la famille, aujourd'hui, on a recours à la justice. On note aussi l'augmentation de mariages mixtes qui font évoluer les choses. De plus, il reste au sein de cette communauté beaucoup de qualités que nous avons perdues et qui se retrouvent dans les grands moments de rassemblements quand il y a souffrance (deuil, maladie) ou joie (mariage, naissance). Les compétences que nous avons développées et pour lesquelles nous sommes reconnus sont les suivantes : formation et insertion d'adultes gitans, ré-scolarisation des adolescentes de 12 à 16 ans ; informations sur les cultures tziganes. N'hésitez pas à nous contacter pour en savoir plus, nous sommes aussi un centre de ressources au cœur d'un réseau.

5-3 De Drôle de Figue à Fignes-N-Roll

Drôle de Figue est née en 1992, mais est restée plutôt en sommeil jusqu'en 99. Ce sont les tags fascistes rue du Père Fabre et rue Haguenot qui l'ont réveillée. Depuis, elle a compté jusqu'à une soixantaine d'adhérents et organise un maximum d'animations culturelles (expos, repas de quartier, puces) qui marchent toujours très bien. Nicole Thuilleaux, la présidente : « Nous sommes en contact avec la mairie, mais nos requêtes ne sont pas écoutées. Par exemple, on demande depuis 3 ans d'encercler les poubelles, mais on n'obtient pas de résultat. Trop de décisions sont prises sans que les habitants ne soient consultés. Nous n'arrivons pas à savoir sur quelles bases la mairie va exercer son droit de préemption sur la vente des maisons du quartier. Notre souci actuel est de trouver un local. »

Pour l'instant en panne, Drôle de Figue a exprimé la conscience de s'être fourvoyée dans des impasses explosives. Au cours de l'AG, Nicole et Pascale rappellent le jour où elles ont voulu organiser une réunion sur le thème de la drogue en y associant les services de l'Etat et qui a failli avoir pour elles de lourdes conséquences personnelles. D'autres soulignent le temps perdu à tenter de comprendre la logique de la politique municipale concernant les préemptions

dans le cas des ventes immobilières réalisées sur le quartier Figuerolles ou encore celui passé à suivre les aventures du marché du plan Cabanes. Tous racontent la peine que leur avaient coûtées les négociations pour obtenir l'aménagement d'un petit terrain (le square Coursindel) qui s'est soldé par un échec cuisant. Ils avaient en effet nourri l'espoir ou cru comprendre qu'un local en bordure de cet espace leur serait attribué, ce qui leur aurait permis de faire vivre ce square, mais en fait, le local avait été vendu entre-temps par la municipalité. Le square est aujourd'hui un espace insalubre. L'importante voie de communication piétonnière qu'il représente reste fermée la nuit sauf pour les plus lestes, qui passent par-dessus la porte. Si au final nos bénévoles associés n'excluent pas de continuer les rencontres et les débats, ils ont définitivement décidé de se consacrer à fond au festif et à la convivialité. « Les services publics ont des missions à accomplir ; qu'ils s'en occupent et en assument les conséquences auprès des électeurs. Poubelles, stationnement, insécurité, soutien scolaire, services sociaux leur incombent. Nous, nous voulons vivre simplement en bonne entente avec nos voisins dans notre quartier. Nous n'avons pas besoin de grand chose pour organiser des repas, des marchés aux puces, des apéros ».

Mais les aléas de la vie feront que Nicole, la créatrice de l'association, quittera le quartier. Que deviendra l'association ? Drôle de Figue est dissoute en 2012. Elle transfère alors ses fonds et son histoire à une nouvelle association : Figes-N-Roll dont les objectifs sont les suivants : « L'association Figes-n-Roll organise des s sur le quartier Figuerolles à Montpellier avec les habitants, associations ou artistes souhaitant s'associer à ces actions. Figes-n-Roll est née de la volonté d'habitants de se retrouver plus souvent pour profiter pleinement d'un quartier déjà très vivant, dynamique et où se côtoient de nombreux artistes, des associations diverses et bien entendu tous les habitants qui font ce quartier. L'association cherche également à partager les informations sur la vie du quartier, les activités et s organisées par les différentes associations présentes à Figuerolles et dans les environs. »

5-4 Ecole Brousse

Formation à la communication, à l'infographie, aux arts plastiques et aux arts graphiques. Pas moins. C'est au 50 bis, rue du Faubourg Figuerolles à Montpellier que ça se passe. Une

chance à saisir ?. Une certitude : nous sommes bien en face d'une structure haut de gamme, exceptionnelle, en ce sens qu'on y enseigne des savoirs et des savoir-faire artistiques de la meilleure façon qui soit. Le grand intérêt de l'école Brousse, c'est qu'elle est résolument citoyenne, c'est-à-dire qu'elle repose sur un respect rigoureux des règles associatives, qui ne sont ni détournées, ni instrumentalisées. Une école privée qui assure un véritable service public tant elle est populaire par ses coûts et sa souplesse. La différence c'est qu'il faut échanger pour faire fonctionner ce genre de structure : pour les responsables et formateurs, c'est accepter de petits salaires, pour les étudiants, c'est quelquefois participer financièrement, pour les institutionnels et chefs d'entreprise, c'est jouer le jeu de la formation continue.

Michel Riboulet, fondateur : « Nous sommes une structure artistique pure et dure, ouverte sur des choses concrètes, qui est passée des arts plastiques aux arts graphiques puis au multimédia. Pourtant longtemps la seule école sur Montpellier, nous sommes relativement peu connus. C'est que nous respectons les règles associatives, nous ne faisons pas de publicité. Nos salaires sont bloqués au SMIG et nos tarifs sont les plus bas de France (4,6 € de l'heure, 2750 € pour l'année).

La PAO, c'est à dire la publication assistée par ordinateur, la création de sites web-Internet, le montage vidéo-numérique, l'animation 3D, les images de synthèse, la photographie numérique, le dessin (cours de nu). Aboutir à des compétences telles que : traduire une idée par le dessin et la mise en page, réaliser des documents publicitaires, développer le sens de l'observation, des couleurs et des matières, acquérir les techniques de base de la mise en page, concevoir et mettre en ligne un site Internet...

Le contexte est très difficile, car les aides régionales en matière de formation ont été considérablement réduites et se concentrent sur les secteurs du bâtiment et des métiers de bouche, considérés comme ceux qui dégagent le plus d'emploi. Nous sommes très surveillés par le secteur privé concurrent, qui nous envoie régulièrement les contrôleurs du fisc et de l'URSSAF. Par exemple, alors que France Telecom employait sans les pérenniser 800 CEC (contrats emplois consolidés), la DDTE, suite à des plaintes, voulait nous enlever les 5 qu'on avait obtenus, alors que nous, nous les gardions tous en emploi définitif. D'autre part, le syndicat des graphistes nous attaque sur le thème de nos salaires bloqués au SMIG.

Travailler ici, c'est un sacerdoce, on vit chichement. Mais on est entouré d'artistes, de jeunes. C'est un travail passionnant. Notre équipe, qui est passée de 12 à 5 salariés, est composée de gens au profil spécial, décalés, qui vivent souvent selon les principes de la décroissance et qui s'en trouvent bien. Notre école accepte aussi d'aider des associations qui n'ont pas les moyens de réaliser leurs dépliant, affiches, sites, etc. en fonction de nos possibilités. Je suis architecte et urbaniste. J'ai fait mes études avec M. Christian Moralés, élu actuel du PS sur le 6ème canton de Montpellier, et nous avions à l'époque comme professeur M. Raymond Dugrand, qui fut l'urbaniste en chef de la même ville. J'ai également une formation de mécanicien de marine et d'imprimeur; j'ai aussi fait beaucoup de sérigraphie. La sérigraphie, que l'on pratique également ici, c'est une technique d'impression sur cadre de soie que l'on peut transférer vers tous types de supports comme les bouteilles, T-shirts ou encore les grands 4x3 que l'on voit au bord des routes.

Le nu est à la base de tous les dessins sur le plan de la composition et des proportions. C'est que tout le monde a un corps et se repère bien ; commencer par le portrait est beaucoup plus difficile. Il n'est pas nécessaire de savoir très bien dessiner, nous enseignons une méthode de construction. Dans cette formation, nous avons une clientèle qui est à 80% féminine. Les cours durent 3 heures, le lundi après midi et tous les autres soirs de la semaine à partir de 18 h. et certains élèves viennent jusqu'à 3 fois par semaine. Nous avons une école de danse juste à côté et nous utilisons souvent les danseurs comme modèles. Ils sont rétribués selon le tarif des beaux arts, c'est à dire 35 € pour une séance de 3h de pose entrecoupée de pauses. Nous ne faisons plus de nus photographiques car les modèles doivent être alors rétribués jusqu'à 10 fois plus.

Si le dessin académique est une très bonne chose, je suis pour l'art le plus contemporain possible. Mais sa culture est difficile à saisir. On tombe dans une forme dictée par les DRAC et les FRAC qui donnent une vision monocorde, éloignée de l'art qui nous environne, des artistes régionaux issus de notre patrimoine. Je suis assez internationaliste, mais cette politique artistique que nous n'arrivons plus à contrôler rappelle l'académisme du XIXème siècle. D'autre part, je suis très attaché à la peinture et j'aimerais bien pouvoir acheter tout simplement une toile pour la mettre au dessus de mon canapé alors que je ne pourrais jamais acquérir une installation dont le prix, le volume et les dimensions me dépassent ! »

L'école Brousse fermera en juillet 2010.

5-6 La Chapelle Gély

Jadis nommé Chapelle de la Résurrection, cet édifice cultuel a définitivement été abandonné par Édouard Perez, le prêtre de la paroisse, et a été racheté par la Mairie de Montpellier afin de l'attribuer à l'association Music Events.

Il faut reconnaître qu'il n'y avait plus grand monde pour fréquenter cette chapelle à la fin des années 90. Plusieurs raisons à cela. Tout d'abord la vétusté du lieu : « Tout en haut, le toit forme une sorte de voile et quand le vent souffle, toute la charpente tremble et cela provoque l'usure des poutres qui sont reliées entre elles par de gros boulons. L'autel était recouvert de sciure. Nous n'avions pas les moyens d'entreprendre les travaux qui s'imposaient », témoigne Édouard Perez. Mais ce mauvais état du local n'est pas la seule cause de son abandon. Lili Baliardo, présidente des Gypsi Catalan, évoque aussi le départ pour La Paillade de Joseph Bertrand, un prêtre charismatique. Aline Thomas, pratiquante, souligne le manque de respect des jeunes qui à l'époque, n'hésitaient pas à pénétrer pendant les offices en chantant à tue-tête: « Chaussée aux moines » et qu'il fallait raccompagner vers la sortie... De plus, tout le monde reconnaît qu'une partie des gitans résidant ici est adepte du pentecôtisme, une mouvance protestante évangélique, et donc n'était pas concernée par cette chapelle, comme il est vrai aussi que globalement, toutes les pratiques religieuses connaissaient dans le même temps une forte baisse de régime.

Face à la situation, Édouard Perez prend donc la difficile décision d'abandonner ce lieu et de se replier sur l'Immaculée Conception, rue du Père Bonnet. La balle se retrouve alors dans le camp de l'Évêché. Comme nous l'explique son chargé de communication, Wayne Bodkin, l'Évêché est sous le régime de la loi de 1905, celle de la séparation de l'Église et de l'État qui stipule que si un édifice cultuel n'est pas utilisé, il doit être vendu. « Nous avons fait un appel d'offres et cédé la Chapelle de la Résurrection à la Mairie de Montpellier pour la somme de 90 000 € en juin 2006 », nous confie-t-il. W. Bodkin ajoute : « Cette chapelle avait été construite en 1972, mais elle était mal placée car tout près de deux autres : l'Immaculée Conception à Figuerolles et Notre Dame de la Paix à la Chamberte. Nous n'avons pas assez de prêtres pour pouvoir tout faire vivre. Montpellier bouge énormément. Nous sommes

sollicités par les nouveaux quartiers où nous devons être présents. 34 ans après sa construction, nous nous sommes donc séparés de la Chapelle de la Résurrection. » Du côté de la mairie de Montpellier, le service de la communication confirme l'achat du bâtiment ainsi que sa destination : « La Chapelle, dans sa totalité, sera affectée aux actions culturelles mises en place par l'association Music Events. Nous allons commencer les travaux de mise aux normes. Nous y affectons un budget de 160 000 € ».

Depuis 1990 déjà, Etienne Schwarcz exerçait son métier d'artiste à Montpellier, dans un studio atelier. Mais il manquait de place pour la danse et commençait à ressentir le besoin d'un espace de travail plus vaste. C'est à ce moment qu'il a entendu parler de ce lieu vide, et qu'il s'est mis en rapport avec l'Evêché. Il lui faudra 8 mois de négociations pour arriver à ses fins, 8 mois durant lesquels il connaîtra une sorte de parcours initiatique : « Les questions précises du gestionnaire me permettaient en fait de faire mûrir mon projet, de définir à quoi ce lieu pourrait servir, quel lien tisser avec la population, de faire avancer une profonde réflexion personnelle sur son potentiel. » Et puis ce sera l'obtention de l'accord de l'Evêché pour la mise à disposition du local, les premiers travaux, les premières rencontres avec la communauté gitane. En fait, Lili Baliardo, la dynamique présidente de l'association gitane, organisait déjà sur place des sortes de repas de quartier : « Je voulais faire sortir ma communauté du ghetto », dit-elle. Avec E. Schwarcz et son association (Music Events), ces repas vont prendre une autre dimension et aboutir aux guinguettes gitanes (musique et repas) qui ont lieu tous les jeudis en été. Les guinguettes sont venues ajouter un moment festif et convivial à tout un programme d'actions déjà mis en place à La Chapelle. Parmi elles, les ateliers d'art plastique, de théâtre, de musique, de danse. Ces ateliers, ouverts aux enfants de la communauté gitane, entièrement financés, regroupent de 2 à 20 participants pour une durée de 1 à 9 mois, pour une à plusieurs séances par semaine.

Ouverte en octobre 2000, La Chapelle a depuis accueilli en résidence de nombreuses compagnies artistiques. Une structure qui compte 5 salariés et bénéficie de financements multiples : Mairie, Contrat de Ville, Préfecture, CAF, Fondation de France, Département, Région, Direction Régionale de la Culture, de la Jeunesse et des Sports, Région, Etat. Avec pour alibi son activité artistique, son investissement auprès de la communauté gitane et ses retombées dans le champ social (chantiers d'insertion), elle dispose aujourd'hui d'importants moyens matériels et financiers pour continuer son action culturelle et artistique.

5-7 Ev'A

Anne Delhaye s'est installée dans un atelier mythique, La Scierie, en 2002. Elle y prenait la succession du célèbre peintre Claude Routier, prématurément décédé, et de l'artiste Christina Rabaste, aujourd'hui installée à Sète (connue pour son travail sur les bois flottés). Avec pour mission de s'inscrire dans la tradition artistique du lieu, Anne Delhaye y ouvre sa première exposition en 2004.

Au 42 de la rue Adam de Craponne, il existe un atelier d'artistes nommé "La Scierie". Ce nom vient de l'histoire du lieu : les entrepôts Vergne, qui l'abritent, étaient jadis à la fois une menuiserie et, une quincaillerie où tout le travail du bois était possible, des meubles aux charpentes. Pour Anne Delhaye, cet atelier est maintenant un alibi qui lui permet d'inviter des artistes avec qui elle se sent bien, avec qui elle travaille ou qu'elle rencontre par hasard. Son propos : « Créer un lien entre l'art et la société pour ancrer l'art contemporain dans la vie ; provoquer une rencontre entre des artistes et des personnes d'univers différents, surprendre, se laisser surprendre. Quand les artistes acceptent et se rendent disponible face à une « contrainte » venant de l'extérieur : le thème ; les visiteurs se voient alors offrir une diversité de matières, de techniques, d'expressions : c'est ça l'esprit de l'exposition collective. »

Les participations et réalisations de l'artiste sont impressionnantes. Hom'art (votre maison se transforme en galerie éphémère), Event'art (travail artistique autour d'un dans votre vie professionnelle ou privée), expositions, performances se succèdent sur le press-book de l'atelier ; à Montpellier et dans l'Hérault, mais aussi à Avignon, Toulouse, et même jusqu'à Paris. Seule ou accompagnée, Anne Delhaye est infatigable. Elle propose en prime une version peu courante de la diffusion artistique, le Loc'art : il s'agit de louer les œuvres (que l'on peut ensuite acheter à tout moment).

Pour coordonner toutes ses actions, Anne Delhaye a créé une structure nommée Ev'A. Elle nous en explique le but : « Ev'A (s Artistiques) est une association loi 1901 qui a pour objet la promotion et la diffusion de toutes formes d'expressions artistiques, autour de rencontres privilégiées sur des lieux de vie, de travail, d'activités associatives ou scolaires entre des artistes, leur univers et des curieux, des intrigués, des amateurs . Nous organisons des s culturels autour de l'art contemporain dans des lieux inattendus. Sortir des lieux habituels

d'exposition et de vente c'est donner l'occasion à des artistes de se faire connaître, mettre en relation des personnes d'univers différents, donner aux uns et aux autres la possibilité d'échanger autour de sujets inattendus, imprévus, investir l'art contemporain de sens ».

5-8 Studio Vox

Géré par l'association Vox Rapido, le Studio Vox⁵⁰ se trouve au numéro 2 de la rue Legendre Hérial, à Montpellier. Sa mission, c'est de permettre aux musiciens émergents et amateurs de répéter et d'enregistrer leurs œuvres dans des conditions techniques optimales et, bien sûr, économiques. Rencontre avec Alain Rabaud, un personnage exceptionnel qui est administrateur de la structure.

Tout d'abord, Alain Rabaud nous présente l'équipe à laquelle il appartient. Ils sont trois : lui-même, Emmanuel de Roquetaillade, journaliste et Jean-François Saboy, qui fut le bassiste des Latin Lovers. Ils ont installé leur studio en un lieu déjà dédié à la musique, une boîte de nuit, La Movida, qui a fermé en 1995, ne pouvant faire face aux lourds investissements qui s'imposaient (insonorisation, etc.) pour pouvoir s'adapter au nouveau contexte légal. A ce moment là, le lieu est repris. D'abord par « La voix rapide », un studio d'enregistrement, puis par le groupe Shaï no Shaï, dont Alain Rabaud était le manager et Jean-François Saboy le sonorisateur. En 2001, le groupe déménage et c'est alors l'arrivée d'Emmanuel de Roquetaillade et le départ d'Alain Rabaud pour le Mas Drevon, où il prend en charge la structure Caïman Productions, une agence de booking d'artistes locaux qui tournaient au niveau national. Il reviendra au Studio Vox en 2003. Depuis, beaucoup d'enregistrements avec des groupes comme [Rinôçérôse](#), Clotaire K, les Boukakes, Dimoné, Fanga, les Acrobates ou encore Soy.

Alain Rabaud est intarissable : « On s'est adapté aux studios, aux possibilités des groupes. On offre un tarif très abordable qui va de 160 à 250 € la journée en fonction du nombre de musiciens. N'importe quel groupe peut repartir d'ici avec un CD bon à presser. » Il nous présente son matériel et nous explique comment on peut limiter les coûts grâce à ses conseils : « Les gens doivent bien se préparer avant de venir. Nous maintenons le matériel au top afin

⁵⁰ URL : <http://www.studiovox.fr/> (Consulté 07/2012)

d'aller très vite. L'informatique permet de gagner beaucoup de temps : plus de retour en arrière sur une bande, mais quelques clics de souris et tout est réglé ».

Mais le Studio Vox vise à la perfection : il mélange l'analogique (un pré-ampli entre le micro et l'ordinateur qui réchauffe et rehausse le son) et le numérique afin de se rapprocher de la chaleur et de l'amplitude de ce qui jadis était produit sur bandes magnétiques, où se produisaient de véritables mélanges physiques qui donnent des harmonies impossibles avec le seul numérique. Pour aller encore plus loin, nos associés ont complété leur équipement en créant trois salles de prise de son aux qualités acoustiques spécifiques selon qu'il s'agisse de percussions, de voix, de cuivres, etc.

On comprendra alors pourquoi l'activité de Studio Vox est en nette progression, même si, de 2005 à 2007, il y a eu des moments difficiles. Pour Alain Rabaud, les musiciens actuels commencent à penser qu'il est préférable d'investir un peu afin de pouvoir présenter une image d'eux-mêmes de qualité, plutôt que de bricoler chez soi où chez des copains avec du matériel amateur. Ces mêmes artistes n'hésitent plus non plus maintenant à se prendre en main plutôt que d'attendre d'hypothétiques subventions. Mais il y a aussi un autre fait qui n'est pas anodin et qui joue pour le studio un peu le rôle des pré-amplis analogiques avec la musique, c'est le quartier dans lequel il est implanté. En plein faubourg Figuerolles, tout près d'un autre studio d'enregistrement, rue Saint Etienne, le studio Bakélite et au cœur d'un monde culturel plus que foisonnant : La Pleine Lune, l'Atelier du Nord, Le Bar des Lilas, Le Théâtre Gérard Philippe, la Vista, etc.

Un quartier où habitent de nombreux musiciens. Alain Rabaud définit son environnement ainsi : « Autour de nous, existent des mondes informels, relativement séparés. Un milieu cosmopolite, mais on est tous vachement bien ensemble. Malheureusement comme dans toutes les villes, personne ne sait tirer toutes les richesses de chacun. On ne fait pas assez confiance aux habitants. Les gens sont de plus en plus dressés à rester passifs devant leur écran de télé. Pourtant, ici, tout est vivant et souvent cocasse : le moindre est rapporté, déformé, diffusé comme une traînée. On se retrouve autour de commerces incroyables qui sont toujours à la mode : La Pêcherie, Mounir, le Repalatin, etc. »

Si Studio Vox est aujourd'hui en plein essor, le seul grand regret d'Alain Rabaud c'est de n'avoir encore jamais enregistré de musiciens classiques. « Pourtant, tout est parfait pour eux

ici, à part peut-être le piano à queue qui ne rentrerait pas, on aimerait bien travailler par exemple avec un ensemble à vent ou à cordes, il faut le leur faire savoir ».

5-9 La chorale Figuenotes

C'est une histoire qui a commencé il y a quinze ans, quand un groupe d'habitants du quartier Figuerolles a décidé de mettre en place une petite chorale. Ils firent alors appel à un étudiant en musicologie, Olivier Bernard, chanteur et contrebassiste qui va diriger bénévolement ce groupe pendant trois ans. Tout de suite, ce sera le succès : avec un répertoire de chants du monde et de chansons françaises, nos choristes se produiront dans de multiples endroits du département et même plus quand affinités ; ils accueilleront des participants non seulement de leur quartier mais aussi de toute la ville. En 1992, ils se déclarent en association loi 1901 afin de pouvoir bénéficier contre loyer d'un local à la Maison pour Tous. Après une succession de divers chefs de chœurs, en 2002, Anne Chandellier se décide à assumer la direction musicale. Nous la rencontrons aujourd'hui.

Anne Chandellier est non seulement une pédagogue du chant certifiée mais aussi une comédienne et une instrumentiste ; originaire de l'Oise, elle viendra chez nous rejoindre son frère, vigneron à Durfort dans le Gard il y a vingt-cinq ans et s'installera un peu par hasard dans le quartier Figuerolles à Montpellier cinq ans plus tard. Figuenotes est à la fois le nom de la chorale qu'elle dirige et celui d'une association qui propose également, sous sa houlette, des ateliers de travail vocal et de la création de théâtre musical. Anne Chandellier a fait le pari de nous apprendre à chanter, et ce n'est pas si simple car il semblerait que nous soyons coincés du gosier quand il s'agit d'entonner le bel canto : « Les gens sont timides ; ils me disent tous qu'ils chantent faux. Je dois leur expliquer qu'il leur faut juste se détendre, se laisser aller, que l'oreille fait alors tout le travail et qu'on s'harmonise très vite tous ensemble ». Pour Anne Chandellier, c'est une sorte de pudeur qui est à la base de ce frein psychologique : « Il faut comprendre que le chant est une activité d'expression de soi qui est très physique. C'est un acte intime qui devient public : on chante depuis l'intérieur de soi vers l'extérieur, les autres. Mais il faut bien comprendre que cette production personnelle ne présente aucun danger, bien au contraire ».

.Les témoignages des pratiquants sont édifiants, ils semblent tous fort étonnés des bienfaits acquis : « On arrive épuisés par le boulot, la vie de famille, les soucis de toute nature et on ressort de là avec la pêche, on retrouve ici un élan, un rebond, un nouveau souffle pour tout affronter ». Anne Chandellier nous explique que chanter n'est pas un acte neutre ; que c'est un acte sportif qui met en jeu tout le corps, un acte émotionnel qui titille l'imaginaire, qui suscite des sensations complexes. Toutefois, dans son enseignement, Anne reconnaît être très exigeante « Tant que cela ne sonne pas comme il faut, on cherche. Mais trouver est à la portée de tout le monde. Mon rôle, c'est d'ouvrir la voix de chacun... ». Alors, Anne Chandellier déclare à la fois guider le chant et être guidée par lui : « Je ne suis pas **chef de chœur** au sens militaire ; tout fonctionne en aller-retour. Je suis en état d'écoute comme mes chanteurs le sont aussi ; j'attends de recevoir leur son. C'est un travail extraordinairement passionnant ». Pas nécessaire de savoir lire la musique ; à Figuenotes, on chante sans partitions même si on peut les avoir ensuite pour répéter. Depuis trois ans, il existe maintenant O Lala ; une sorte de chorale-pépinière qui permet aux débutants de trouver tout le confort vocal nécessaire avant de se lancer pour de bon.

Le programme 2008-2009 s'annonce fourni. L'orientation générale, c'est la création d'un opéra de rues qui fait le pari de « faire danser » le public à la voix, comme au temps jadis, ce public timoré que nous sommes ! Mais ce n'est pas tout. Les 17 et 18 octobre 2008, au Théâtre Gérard Philippe, 7 rue Pagès, ce sera le week-end « Carte Blanche à Figuenotes », avec d'abord le 17 une soirée « Bosnie ciné concert », qui retrace la tournée 2007 en Bosnie Herzégovine.

Figuenotes en rapporte un documentaire de 50 minutes intitulé : « Guerre et festival, *gens una summus* », réalisé par la journaliste Nicole Chastanier. La soirée s'articulera autour de la projection du film, de chants et d'un débat-rencontre avec le public. Le samedi 18 octobre à 21h, ce sera du théâtre musical. Nous pourrons y voir une œuvre signée Anne Chandellier et Françoise Dano : « Petites pièces macabres pour clown et chant ». Nous y verrons Chandelle, le clown noir, dont les chants font s'entrouvrir les cercueils et Croquette, l'Auguste coloré, son accessoiriste de bonne volonté, nous entraîner dans un voyage poétique, burlesque et cruel vers l'entre deux mondes... Pour cinquante minutes seulement.

6 Tribus

6-1 Mamé Raymonde

Mamé Raymonde a passé toute sa vie dans le quartier Figuerolles, à Montpellier. Pourtant elle était née bien loin de là, près de Verdun, à Neuilly-en-Argonne. Elle avait quitté, toute petite, sa Meuse natale, chassée sur les routes par la première guerre mondiale, comme des milliers de ses compatriotes. Ses parents avaient fui une terre dévastée qui n'était plus terre agricole mais terre de combats. Ils avaient d'abord été plus ou moins bien accueillis à Palavas, comme tous les réfugiés de notre histoire, puis s'étaient établis tout près, à Saint Jean de Védas, où ils avaient d'abord travaillé la vigne pour les grands propriétaires alentour, puis avaient réussi à acheter une campagne entourée d'un peu de terres.

Plus jamais ils n'étaient retournés dans leur village natal, parce que le grand-père, gazé dans les tranchées, ne pouvait plus en supporter le climat. Ensuite, la longue vie de mamé Raymonde n'avait été faite que de travail. Celui de la vigne, quand elle était jeune. C'est celui qu'elle avait préféré disait-elle : travailler dehors, tailler la vigne, ramasser les sarments, bien plus que le métier de couturière qu'on souhaitait pour elle. Puis elle s'était mariée et occupée de ses cinq enfants. La disparition précoce de son mari, la petite retraite qu'elle touchait (si petite que l'on se demandait comment il était possible de vivre avec si peu) auraient bien pu la briser mais la Mamé, à l'image de bien des gens de sa génération et comme disait une de ses petites filles, était incassable...

Mamé Raymonde savait se débrouiller dans tous les moments difficiles. Sa vie dure l'avait non pas endurcie, mais adaptée à tout ce qui pouvait lui arriver. Refusant la société de consommation et tous ses gadgets, elle proposait des solutions radicales : « Il faudrait zigouiller tous les inventeurs », se plaisait-elle à affirmer sans la moindre méchanceté... Son « temps libre », elle le passait auprès de l'équipe paroissiale, à l'entretien de l'église de l'Immaculée Conception et à la tenue de réunions aux thèmes variés. Il y avait un domaine où elle excellait, c'était celui de la cuisine. Comme beaucoup de femmes de ce temps-là, elle savait préparer des plats extraordinaires avec trois fois rien. Rien ne se perdait ni ne se jetait. Elle était déjà en quelque sorte la reine de la récup : un poireau, une carotte, une pomme de terre, un fond de sauce, dont on n'aurait rien fait, et qu'on aurait sans doute laissé perdre, était

pour elle source d'inspiration. Tout cela était recyclé pour être magnifié. Sans le savoir elle était déjà décroissante : pas le moindre gaspillage. Elle suivait les saisons. Les fruits et les légumes qu'elles lui procurait lui permettaient de réaliser une cuisine magique. Chez elle pas d'exotisme ni de fruits étranges venus de pays lointains. Non qu'elle les ignorât, mais ils ne faisaient pas partie de sa culture. Quand on lui demandait, tous les sens mis en appétit par les fumets qui se dégageaient des casseroles et des faitouts de sa cuisine, ce qu'elle avait préparé, elle répondait en soulevant le couvercle : J'ai fait un « ça ». Pas de nom redondant ni de recette pompeuse. Le « ça » se suffisait à lui même et exhalait tout son mystère en même temps que son parfum. Cette explication lui suffisait, le rendu au fond de la marmite était bien plus important que les appellations bourgeoises qui n'étaient pas de son monde. Quant aux interrogations plus précises, plus scientifiques sur les quantités, les temps de cuisson par exemple, dont son entourage l'abreuvait, elle était encore plus évasive et imprécise. « Tu le vois bien, disait-elle, quand c'est cuit, tu l'arrêtes ! . »

Imparable ! Ce n'était pas un refus de renseigner ni une volonté de garder des secrets. Sa cuisine, spontanée en apparence était faite d'expérience et d'instinct. Mais plus important encore, c'était la philosophie qui était derrière ; une philosophie du bricolage et de la ruse. Par exemple, elle allumait son gaz avec des allumettes ; mais elle ne jetait pas les allumettes utilisées. Elle s'en servait en les rallumant sur un feu pour en allumer un autre... Personne ne l'avait jamais vue prendre un livre de cuisine ni utiliser une balance. Avec sa salière, par exemple, elle avait un geste toujours le même. Avec le pouce, elle faisait glisser la quantité de sel par dessus le rebord, un geste toujours le même qui garantissait au gramme près la quantité nécessaire de sel. Ni trop ni pas assez.

La mamé avait ses idées sur cette diététique dont on nous parle tant. Combien de fruits et légumes par jour faut-il consommer ? La réponse : « Tu crois que je les compte, moi ? On mange ce qu'il y a, c'est tout ! ». Une réponse typique d'anciens qui ont connu la restriction. « Si, ce que je compte, ajoutait-elle, et ça, je ne sais pas pourquoi, ce sont les morceaux de carotte quand je les coupe. Je recommence à zéro à chaque carotte. Vraiment, ça ne sert à rien, mais je ne peux pas m'en empêcher ! ». Quant à la qualité de ses recettes, de leur incidence sur la santé, face à un de ses plats, la réponse, à l'ancienne elle aussi, était définitive : « ça peut pas faire de mal ; c'est que des bonnes choses ! ».

6-2 Gitans

En 1955, le curé de Figuerolles, l'abbé Coursindel, crée une association et lui trouve un local rue du général Vincent. Avec la mission d'éduquer les filles gitanes, cette association va changer plusieurs fois de nom (en 1958, 1974, 1976, 1993), de local : le 15 rue de la Raffinerie en 1958, puis l'ancienne école de filles Sévigné, rue dom Vaissette, en octobre 1992, où elle réside encore aujourd'hui. Devenue totalement indépendante de l'église, cette association, l'APAJ Centre Gitan, longtemps animée par Mme Montagnac, continuera son travail d'éducation, d'insertion sociale, de formation vis à vis des filles, des femmes et des hommes gitans (voir p. 190). En fait, dans ce chapitre, nous allons, grâce, entre autres, aux impressionnantes ressources documentaires de l'APAJ, faire l'historique de la présence gitane à Montpellier.

Depuis au moins 1870 des familles gitanes se sont installées à Montpellier, dans les rues de Candolle, Ste Anne, mais aussi dans le quartier Figuerolles (rues de Metz, Haguenot, St Antoine, du Père Fabre, St Honoré). La raison en était simple : les agriculteurs des faubourgs avaient besoin du savoir-faire gitan vis à vis des chevaux de trait et autres mules, les tracteurs de l'époque. Vers les années 1950, d'autres familles s'implantent le long du Lez sur des terrains dans des baraques abandonnées comme « Le château des Barques ». Elles vont occuper un habitat très précaire, des cabanes, des baraquements anciens ou de vieilles roulottes. Ces familles vont ainsi peu à peu occuper sur cette zone les lieux dits Les Barques ; Redon, La Glacière, le Parc à Ballons, le Chemin de Maurin. Plus tard, un autre regroupement s'effectue à la Grappe (emplacement de la future Mairie de Montpellier), puis des Roms et des Manouches s'installent au Mas de Portaly (près du marché-gare).

Lisons le travail de l'ethnologue Anna Zisman⁵¹, auteure d'une enquête sur le quartier des Barques : « Il y avait bien eu là un port, au Moyen-Age, où transitaient des bateaux à fond plat

⁵¹ Anna Zisman. Ethnologies comparées N°4, printemps 2002 Mémoires des lieux. Mémoire et territoire. Un conflit au présent. URL : <http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r4/a.z.htm> (Consulté 07/2012)

depuis le port de Lattes. Cela avait été un haut lieu du commerce méditerranéen. Au XIX^{ème} siècle et jusqu'aux années 1940, les Montpelliérains venaient le dimanche faire des promenades en barques et les guinguettes sentaient bon la friture. Les femmes y venaient laver le linge et les enfants s'y baignaient. Puis Montpellier s'est détourné du Lez. On a oublié le fleuve. La ville s'est mise à vivre sans lui. Il est devenu le lieu des Gitans et des terrains vagues. Les gitans, ici aujourd'hui disparus, existent encore dans le discours que tiennent les habitants historiques des petites maisons qui datent des années 1930 (rue des Barques, des Gabares) ». La présence gitane, avec ses feux, ses roulottes, la musique de Manitas de Plata, aurait laissé des marques positives bien plus profondes dans la mémoire collective, nous explique l'ethnologue, que le Lez lui-même. Un passé idéalisé dont sont curieusement gommés les multiples conflits, dépôts de plaintes et pétitions...

Au bidonville des Barques succède à partir de 1962 une cité dite de transit, à Celleneuve, la cité « Chantal » un nom donné par les gitans eux-mêmes en hommage à la première étudiante s'étant intéressée à eux, qui deviendra un nouvel espace d'habitat précaire, jusqu'en 1987, date à laquelle elle sera détruite. Ses occupants (les plus anciens ne voulaient pas s'en aller) seront relogés en partie à la Paillade, à Phobos, et surtout à la cité Montaubérou (le Millénaire). La cité Gély, par étapes depuis 1965, est en 2012 occupée essentiellement par les familles gitanes (Pour les habitants de La Grappe, une cité HLM sera construite en 2000 près de Montaubérou sur le chemin des Marels. Quand aux familles de Portaly, un lotissement leur est aménagé avec des passerelles équipées pour des caravanes et des maisons. L'idée, c'est de passer progressivement de la caravane à l'habitat fixe. Pour le reste de la commune de Montpellier, c'est plus éparpillé : Aiguelongue, Cité Mion, Saint-Martin. A la Paillade, depuis la destruction de Phobos et la transformation de la cité Mars, les logements gitans sont répartis sur l'ensemble du quartier. Il faut toutefois répondre à des normes culturelles spécifiques, comme la nécessité de vivre en groupe, à l'extérieur, du grand feu le soir.

6-3 Commerces Maghrébins

Si notre ville s'est vidée peu à peu de ses commerces de proximité, on sait que ce sont les grandes et moyennes surfaces ainsi que nos comportements de consommateurs (préférer le prix le plus bas au meilleur rapport qualité/prix) qui en sont la cause. « Nous sommes allés probablement trop loin et trop vite dans l'implantation du grand commerce (Robert Rochefort 2008⁵²) ». Il y a eu diverses sources d'inspiration à l'origine des avancées sociales par le commerce. C'est le catholicisme social qui inspira Boucicaut en 1852 lorsqu'il ouvre à Paris le premier grand magasin au monde, « Au Bon Marché⁵³ ». C'est ce même catholicisme social qui motive Edouard Leclerc⁵⁴, près d'un siècle plus tard. Pourtant le succès peut générer de sérieux effets pervers. Il en a été ainsi avec la grande distribution contemporaine. Son succès a malheureusement déstabilisé le rapport même des clients avec les autres commerces dont la fermeture progressive et, en corollaire, la perte de diversité, d'identité, de toutes les petites humanités qui les caractérisaient laissent un vide. Toutefois, cet espace en déshérence sera, dès le milieu des années 1970, à Figuerolles, peu à peu occupé par une nouvelle génération.

Nous rencontrons un personnage emblématique, Mounir Letaief, qui a bien voulu nous donner des clés permettant de comprendre la montée en puissance des commerces maghrébins, en nous expliquant comment tout cela est arrivé. Mounir Letaief est le président de « l'association Mieux Vivre à Figuerolles », qui regroupe tout de même plus de 200 adhérents, à majorité maghrébins, mais pas seulement. Avant de nous expliquer le pourquoi de cette association et son sens, il répond à ma question centrale, qui est de savoir comment s'est déroulée, chronologiquement, l'arrivée de ces commerces. Sont-ils arrivés progressivement ou par vagues spécialisées ?

M. Letaief : « Il y a eu 7 grandes étapes. Tout d'abord, les boucheries halal, puis les bazars (tapis, épices), ensuite les épicerie, les snacks kebab, les coiffeurs, les bars à chicha et les

⁵² Rochefort R. avec la collaboration de Franck Lehuédé et Valérie Lourdel du Credoc. Un commerce pour la ville, Rapport au Ministre du Logement et de la Ville, février 2008, p.8

⁵³ Au Bon Marché est, historiquement, le tout premier grand magasin français, situé dans le 7^e arrondissement de Paris, au 24 rue de Sèvres, à l'angle de la rue de Babylone et de la rue du Bac. En 1989, après 151 années d'existence, le magasin « Au Bon Marché » change de nom et devient « Le Bon Marché ».

⁵⁴ En décembre 1949, Edouard Leclerc ouvre une petite épicerie, 13 rue des Capucins à Landerneau. Il commercialise d'abord uniquement des biscuits Labour, achetés directement à un producteur de Pontivy. Le prix affiché est alors 30 % en deçà de celui proposé par les autres commerçants. Il réinvestit l'ensemble des bénéfices dans son « centre distributeur E. Leclerc » et peut ainsi proposer à ses clients une gamme de plus en plus large de produits : huile, farine, sucre... Les clients, d'abord timides, se font rapidement plus nombreux. En 1953, le local de la rue des Capucins devient exigu et Édouard Leclerc transfère son entreprise rue Bélérin.

salons de thé, pour finir les cyber cafés et cabines téléphoniques ». Mais comment expliquer cette progression dans le temps, cette arrivée successive ? « C'est très simple, quand on arrive du pays, la première chose que l'on cherche, c'est de la viande halal, ensuite on a besoin de certaines épices. L'alimentation, avec le nombre croissant de maghrébins en France, a alors connu un fort développement car on y trouvait des produits que l'on avait l'habitude de consommer au pays, comme par exemple les boissons orientales (Fanta arabe, Boga, Hawaï, Hamoud, Ifri, Miranda, etc.). Puis ce sera la vague des kebabs et des restaurants à couscous.

Quand je suis arrivé, il n'y avait aucun coiffeur, maintenant, il y en a partout... L'explication, c'est donc que, avec le temps et l'augmentation de la population, les besoins ont évolué, comme dernièrement tout ce qui touche à l'Internet et à la téléphonie, et il y a eu des gens pour y répondre, qui se sont qualifiés et qui ont occupé les places libres, les fonds de commerce disponibles. » Il restait la question de la présence sur les marchés, tel celui de la place Salengro. Mounir Letaief nous explique que là aussi, il y a une évolution du même type : « Les maraîchers français abandonnent peu à peu la production. Ils ont vendu leurs terrains agricoles que des maghrébins ont racheté à Mauguio, Lattes, etc. Ces mêmes agriculteurs vendent aujourd'hui au marché gare. Ce sont eux aussi qui fournissent les retraités que l'on trouve par exemple devant chez Tati et qui vendent de la menthe, du persil et de la coriandre fraîche...

L'association que préside Mounir Letaief a pour objet de faire évoluer les curieuses législations relatives aux commerces qui, dit-il, sont discriminantes et contraignent à travailler dans l'illégalité. « Un maghrébin n'a pas le droit d'ouvrir un bar ou un salon de thé, mais par contre, il a le droit d'ouvrir un snack dans lequel il va vendre de l'alcool ou du thé... Nous préférons avoir la possibilité d'acheter les licences. Les coiffeurs qui n'ont pas de diplôme peuvent louer ceux des coiffeurs français qui ont abandonné leur salon, engager ensuite du personnel. Pour ouvrir une boucherie, il faut faire un stage à la chambre des métiers. C'est coûteux, et il faut savoir lire et écrire. Par contre, on peut, sur simple inscription à la chambre de commerce, ouvrir une alimentation, et vendre de la viande, qui fait alors partie de l'alimentation générale. On peut ensuite acheter un restaurant et le déclarer comme établissement secondaire de l'alimentation ». Il reste ensuite l'épineuse et médiatisée question de la vente d'alcool après 22 h. « Nous ne respectons pas cet arrêté municipal concernant la vente à emporter, car les restaurants n'y sont pas soumis, nous n'admettons pas cette discrimination ».

D'une petite dizaine en 1978, les commerçants maghrébins sont aujourd'hui plus de 300 à Montpellier. Ils ont d'abord répondu aux besoins de toute une population qui a surtout occupé les places vacantes dans les grands ensembles des années 1960 (Petit Bard, Paillade, Cévennes). Aujourd'hui, ils nous apportent leurs boutiques et étals, ces lieux de vie que nous n'avons pas pu, ou pas su conserver.

6-4 Rapatriés

Dans les années 1960, Montpellier va connaître un important essor économique. Une population y a contribué, dont nombre de ses membres s'installèrent à Figuerolles. Il s'agit des rapatriés d'Algérie, surnommés les « pieds-noirs ». Leur composante européenne était formée de Français, surtout d'Alsaciens (expatriés après la défaite de 1870 et l'occupation prussienne), de Corses, mais aussi d'Espagnols, d'Anglo-Maltais (Malte étant une colonie Britannique), d'Italiens, d'Allemands, de Suisses et d'Anglais. S'y ajoutait la communauté juive, plus anciennement installée (XVI/XVIIe siècle), devenue française après le Décret Crémieux de 1870.

À partir du 1^{er} novembre 1954, date dite du massacre de la Toussaint rouge (des instituteurs passés par les armes dans les Aurès), puis avec les s d'août 1955 dans le Constantinois (plusieurs centaines de pieds-noirs exécutés par le FLN), l'Algérie s'enfonce dans la guerre. Le Front de Libération Nationale d'Abdelaziz Bouteflika (1954) ; le rôle des harkis (les algériens engagés à ce moment dans l'armée française) ; la création de L'OAS (Organisation Armée Secrète des partisans de l'Algérie Française) sont des chapitres tragiques de l'histoire. En 1959, la population des pieds-noirs s'élevait à un peu plus d'un million de personnes ; seulement dix pour cent de la population algérienne. En quelques mois, la grande majorité quitta l'Algérie dans la plus grande détresse, pour revenir vers un pays qui ne les attendait pas. Considérés par une partie de la gauche comme des colons racistes et profiteurs, les rapatriés furent hués, leurs containers seront même trempés dans la mer par les dockers. Gaston Defferre déclarait en juillet 1962 : « Marseille a 150 000 habitants de trop, que les pieds-noirs aillent se réadapter ailleurs. » Et pourtant, le plus grand nombre d'entre eux venait de la classe ouvrière ou du monde des petits employés. Leur revenu moyen était inférieur de

15 % à celui des Français métropolitains. Cinq pour cent seulement étaient des agriculteurs propriétaires et les très grandes fortunes étaient rares.

La maison des rapatriés montpelliéraine⁵⁵ se trouve à la Croix d'Argent, elle accueille un grand nombre d'associations (13 sur le site Internet de la ville), qui regroupent chacune des gens selon leur provenance ou les missions sociales qu'ils ont à cœur. Il faut l'imaginer comme une grande salle sur laquelle s'ouvrent des portes qui sont les bureaux des associations présentes. Guidés par l'élue Montpelliéraine, Mme Marlène Castre, nous visitons. Que de souvenirs, que de discours, que de chaleur dans les regards. Des détails sur un monde où nous expliquent-ils, « tout, pourtant se passait bien, sans affrontement religieux, mais un monde qui a été victime de manipulations extérieures très intéressées ». Pour M. Papagno, d'origine Italienne (Amicale de Bône-Constantine), « On nous a fait venir en nous promettant que si on travaillait ici, si on développait l'économie Algérienne, on obtiendrait la nationalité française et que tout se passerait bien. Ensuite, plusieurs tendances on fait croire que, si les Français partaient, les Algériens auraient tout le bien-être. Qu'est-ce qu'il en est aujourd'hui ? ».

Du côté de L'amicale Bel- Abessienne, M. Martinez travaille aux dossiers de retraite de ses adhérents, et organise en plus force voyages et thés dansants, comme d'ailleurs M. Carillo, à l'association Oranie 83, M. Castre à l'association Alger Club ou M. Alfano pour l'association des anciens du Maroc. L'AFOMA est l'association des Français d'outre-mer et regroupe des gens d'Afrique du nord, des îles, du Portugal et de partout, en fait. Ouverte à tous, elle ne cherche qu'à évacuer les soucis et à passer son temps agréablement. Le Recours est une association de défense des intérêts de tous les rapatriés, de toutes religions. Son président, M. Dessy, nous explique que sa famille vivait en Algérie depuis 4 générations, et qu'il a dû quitter ce pays à l'âge de 26 ans...

6-6 Immigration

Dans un ouvrage qui date de 1996, Ralph Schor⁵⁶, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Nice, a retracé toute l'histoire de l'immigration en France. Le territoire

⁵⁵ URL : <http://montpelliercroixdargent.blogspot.com/tag/maison%20des%20rapatri%C3%A9s>
(Consulté 08/2012)

⁵⁶ 1996.

français, nous rappelle-t-il, a toujours été ouvert. Des groupes humains plus ou moins importants, depuis la préhistoire, y sont passés ou s'y sont établis. Sous l'ancien régime (de la fin de la Renaissance à la Révolution française), on y faisait venir des étrangers de talent (artistes, techniciens, soldats, etc.). Les ministres Mazarin et Necker, les musiciens Lully, Offenbach, les philosophes Rousseau, Helvétius, le producteur de cognac Martell et tant d'autres n'étaient pas nés en France. Dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, on assiste à une immigration de masse : on fait appel à des hommes moins qualifiés. Il s'agissait d'occuper des emplois dans les campagnes, les usines et certaines activités du secteur tertiaire. Puis, durant la première moitié du XX^{ème} siècle, s'ajoutèrent les réfugiés victimes des persécutions politiques et raciales qui s'abattirent sur l'Europe. Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, les Européens du Nord et les Italiens, Portugais, Belges, Espagnols occupèrent la première place. Ce n'est qu'ensuite que, progressivement, augmentent les effectifs de Maghrébins, suivis par les Turcs, les Africains, les Asiatiques.

Bernard Groppo⁵⁷ nous explique lui que la France occupe une place importante comme pays d'accueil, dans la géographie des exils européens du XX^e siècle, pour plusieurs raisons : la continuité du régime démocratique (interrompue seulement de 1940 à 1944) ; la proximité géographique avec certains pays de dictature ; l'existence de liens culturels ou politiques privilégiés avec certains pays (européens, comme la Pologne ou l'Italie, ou extra-européens, comme ses anciennes colonies) ; la nécessité de main- d'œuvre (qui, dans certaines périodes comme les années 20 ou les années 60, permit à de nombreux réfugiés politiques de s'insérer sans trop de difficulté dans le marché du travail) ; l'attraction exercée par le mythe de la France comme patrie des droits de l'homme et de la Révolution de 1789. Des émigrations politiques très différentes, venant d'Europe et d'ailleurs, s'établirent sur le sol français au cours du siècle : Arméniens rescapés du génocide turc, Russes fuyant la guerre civile et le régime soviétique, antifascistes italiens et allemands, républicains espagnols, réfugiés chiliens et d'autres dictatures militaires latino-américaines, réfugiés des dictatures communistes d'Europe et d'Asie, etc. Une partie de ces exilés y est restée définitivement.

56 Groppo B.L'année Victor Hugo au Sénat Palais du Luxembourg, 15 et 16 novembre 2002 L'exil du XX^e siècle ou la tragique expérience d'un départ sans retour. URL : (Consulté 07/2012)
http://www.senat.fr/colloques/colloque_victor_hugo/colloque_victor_hugo_mono.html#toc15

L'exil, en tant que migration forcée pour des raisons politiques, est un des aspects du phénomène migratoire. Les liens et les points de contact entre migrations politiques et migrations économiques sont nombreux. Les unes et les autres s'effectuent par vagues, et empruntent souvent les mêmes chemins. Parfois, les deux phénomènes sont étroitement parallèles et se développent en même temps. Ainsi, par exemple, la France des années 20, qui avait un fort besoin de main-d'œuvre, a accueilli en même temps plusieurs centaines de milliers de travailleurs italiens et des dizaines de milliers d'exilés politiques antifascistes, qui étaient pour la plupart, des travailleurs manuels. Les émigrés politiques ont cherché le plus souvent à s'établir dans des pays où étaient déjà installées des communautés de compatriotes, parce qu'ils y rencontraient des conditions plus favorables tant pour la recherche d'un travail que pour la poursuite d'une activité militante. L'émigration économique a été dans beaucoup de cas un réservoir de militants et de futurs cadres pour les organisations politiques exilées. Dans un contexte de mondialisation économique il est devenu de plus en plus difficile de distinguer le réfugié politique de l'immigré économique. La mise en oeuvre par de nombreux pays européens de politiques restrictives en matière d'immigration depuis les années 1970 a incité en effet de nombreux candidats à l'immigration à se présenter plutôt comme demandeurs d'asile, parce qu'ils estiment avoir ainsi de meilleures chances d'être acceptés. Reste le sujet de l'intégration, favorisée par l'école, l'ascension sociale, les rencontres dans les quartiers, etc. Mais ces mécanismes, nous dit Ralph Schor, fonctionnent de plus en plus mal en raison des modes de vie qui se développent.

6-7 Flamenco

Ricardo Baliardo (Manitas de Plata, né en 1921) et son frère Hippolyte (1920- 2009) sont des célébrités mondiales, ils ont tous deux de profondes racines à Figuerolles. Leur style musical et ses tonalités festives, sensuelles ont su conquérir un immense public et appartiennent aujourd'hui à notre patrimoine. Et la tradition continue, avec Niño Baliardo, qui vient de produire un CD, pressé aux éditions musicales Le Chant Du Monde (Harmonia Mundi). Ce CD comprend un hommage au chanteur de flamenco Camarón de la Isla, (la crevette en castillan) ainsi qu'une reprise de Djobi Djoba, ce tube planétaire. Les douze titres enregistrés constituent également un hommage au père de Niño, Hippolyte, mais aussi au peintre Pablo Picasso, auquel une chanson est consacrée.

C'est en 1961 que naît « en chantant » Niño, dira-t-on alors, tant ses pleurs sont mélodieux. Il va même pouvoir enregistrer son premier disque à neuf ans, déjà remarqué par le photographe et imprésario Lucien Clergue. On l'appellera « Niño de Suerte ». Ensuite, sa chance (la suerte) continue : il fait le tour du monde avec Manitas et Hippolyte ; il jouera et chantera en première partie de leurs concerts. Il deviendra l'ami de Picasso, qui était déjà, par l'intermédiaire de l'imprésario, l'ami de son père et de son oncle. Invité à passer une soirée chez le peintre, il y restera trois mois. Niño raconte sa rencontre avec l'artiste : « La première fois que je l'ai vu, il m'a fait peur : il était chauve et j'étais habitué à nos tignasses de gitans. Alors, il s'est barbouillé la tête de peinture et ça m'a fait rire ». Picasso adore la voix du Niño de Suerte, et lui demande de chanter pendant qu'il peint. Niño, ainsi encouragé, incité à faire toujours mieux, toujours plus, gardera un fort souvenir de cette période de sa vie, et considèrera définitivement le peintre comme son père spirituel.

Niño Baliardo se présente comme un spécialiste du « Cante Jondo ». Ce nom, signifiant littéralement « chant profond » en espagnol andalou, caractérise un type de chant flamenco, parmi les plus anciens et les plus primitifs. Les textes sont le plus souvent dramatiques et l'interprétation très expressive. Pour Niño : « Quand un gitan chante le flamenco, personne ne peut s'exprimer mieux que lui. C'est son ressenti, propre à son histoire. Si on n'est pas gitan, on peut très bien jouer de la guitare ou parfaitement danser le flamenco, mais chanter, ça, c'est vraiment l'âme gitane ». Sur ce CD, pour apprécier l'art émouvant du Cante Jondo, il faut écouter le titre « Los cantes de las minas », qui retrace tout ce qu'ont subi les gitans qui travaillaient dans les mines, en Espagne, ou « Pueblo Gitano », un chant traditionnel qui raconte l'histoire de ce peuple.

Cet album associe la musique gitane du sud, toute en guitares, à la musique des pays de l'est, avec ses violons et va même faire appel à la musique indienne, aux origines de la population gitane, avec sitar et tablâ. Niño a ainsi créé le spectacle « le Grand Voyage » qui relate l'odyssée du peuple gitan, du Rajasthan à l'Europe du Sud, en passant par les Balkans. Mais Niño Baliardo poursuit également la tradition de la Rumba Catalane, introduite et imposée par son père dans l'ensemble du monde gitan « français » de Perpignan à Arles. Cette rumba catalane est née dans le quartier gitan de Barcelone du mariage de la Rumba Flamenca (musique de danse dérivée de la Guaracha cubaine et pratiquée par les gitans andalous depuis le XVIIIème siècle) et de formules rythmiques empruntées au mambo et à la rumba cubaine.

Niño Baliardo poursuit une autre quête, celle d'obtenir de la municipalité une salle d'enregistrement, à la Cité Gély, qu'il utiliserait pour former les jeunes et pouvoir ainsi les amener sur scène. Outre la formation musicale, il s'agit pour lui d'un enjeu identitaire : « Nous ne devons pas perdre les traditions gitanes, nos valeurs, notre culture ». Mais il faut bien comprendre la posture du musicien. C'est dans ses textes que l'on trouve la clé. Ils ne parlent pas d'un repli, d'une fermeture aux autres, mais offrent des passerelles entre les communautés, tels le titre « Salam Alaykoum », arrangé par Safy Boutella (complice de Cheb Khaled), ou encore « El Sida », un morceau qui appelle à se rapprocher de ceux qui sont porteurs du virus.

6-8 Terrain Gély

La population de Gély, majoritairement gitane entretient un grand nombre de handicaps⁵⁸ à l'intégration sociale. Ces handicaps se combinent à une image prégnante du quartier. Ici, quand on parle, l'accent n'est pas le même que dans le reste de la ville. Des intonations, des modulations qui en font le langage de Figuerolles. Il est un facteur important dans le climat de la cité. Une vraie vie collective, communautaire s'est établie ici ; on crie d'un balcon à l'autre, tout se sait. Les appartements des immeubles sont ouverts sur les paliers. Une multitude de petits groupes se forment à l'ombre des platanes. Gély est une cité village sans grand rapport avec l'indifférence des grands ensembles. Alors que les montpelliérains fuient leur ville dès qu'ils ont un instant de libre, les figuerolliens de Gély ont du mal à quitter leur cité cocon. Le quartier est synonyme de copains, de sécurité, de famille qu'on ne veut pas quitter, par rapport

⁵⁸ « La population sédentaire est très repliée sur elle-même. Plus son habitat est réuni dans une zone ghettoïsée, ce qui est le cas à la Cité Gély, plus elle refuse l'intégration. La perte identitaire et culturelle est tellement forte qu'elle s'exprime surtout dans l'opposition à la société non-gitane. En fait, c'est l'une des populations les plus exposée à la délinquance (vente et consommation de drogues, trafics...) et au basculement dans le quart monde.

En effet, cette culture a pour base le patriarcat et le clan. Or, dans certaines familles le patriarcat n'existe plus et aucune institution ne l'a remplacé. Beaucoup d'enfants ne sont plus reconnus par leur père afin de toucher l'allocation parent isolé, ce qui renforce l'éloignement du père. Parmi les plus défavorisés, l'unique modèle pour les enfants est celui des parents percevant des aides sociales.

Pour certains clans, on ne sait plus très bien ce qui relève du culturel ou de la misère.

Des mères sont conscientes du danger que peut représenter ce basculement dans la délinquance pour leurs enfants (surtout par rapport à la consommation de drogues dures). Elles essaient alors de se démarquer de leur communauté et soutiennent la scolarisation de leurs enfants. Mais cela est très compliqué pour elles. D'autant plus que le statut de la femme dans la société gitane n'est reconnu qu'à travers la maternité et la fonction de mère ». (Source : CASNAV (Centre Académique pour la Scolarisation des Nouveaux Arrivants et des enfants du Voyage) Hérault . URL : <http://pedagogie.ac-montpellier.fr/casnav/EnfantsDuVoyage/outils/publicEDV.htm> consulté 07/2012)

à un extérieur jugé hostile, raciste, ce qui ajoute une difficulté supplémentaire à la recherche d'emploi.

Pour les enfants⁵⁹, outre le peu de motivation à la fréquentation scolaire (fort taux d'absentéisme, redoublement et illettrisme), aux plans de formation, s'ajoute l'exemple qu'offrent les plus vieux. Ceux-ci ayant recours aux diverses aides sociales sont les permanents de la cité. Au delà de l'exemple de facilité qu'ils proposent, ils déroutent les jeunes par une logique implacable : « Tu vas aller travailler ? Regarde, moi, ma femme touche l'allocation parent isolé, moi j'ai mon RSA, je touche ci et ça, on s'en sort. C'est trop bête d'aller travailler quand on peut avoir des aides. » D'autres ont des discours plus dangereux et glorifient le vol, le trafic : « 5 minutes de peur et j'ai autant d'argent que toi qui travaille 40 h par semaine ! »

Les filles, issues de milieu machiste, gitan ou maghrébin, n'ont que peu l'occasion de sortir du milieu familial. Les groupes sont rarement mixtes, à l'intérieur de la cité. Garçons et filles vivent dans des espaces bien séparés, ce qui aboutit à une vie sexuelle et affective pauvre. Une méconnaissance entre les deux sexes, due à une éducation aux tabous sexuels importants, à un isolement du monde extérieur, malgré Internet et les films à caractère pornographique largement visionnés par l'ensemble de la population, entraîne des comportements très juvéniles de la part des garçons et des filles, parfois jusqu'à plus de 20 ans. Les hommes

⁵⁹ Plus encore que chez les voyageurs, l'enfant est surprotégé par sa famille, surtout avant 6 ans : il est suralimenté et peu autonome. Paradoxalement, Les jeunes, quant à eux se marient très tôt et ont leur premier enfant entre 15 et 17 ans. Les filles sont donc préparées à leur rôle de mère et les garçons à prendre la relève du père. Ils passent donc de l'ultra protection de l'enfance à l'âge adulte (le statut de parents). On tolère difficilement une phase d'adolescence chez les jeunes-filles et les jeunes mères sont parfois très immatures. Les jeunes gitans ont du mal à se projeter dans l'avenir, surtout à travers une profession correspondant à notre société non-gitane. Dans tous les secteurs, on constate une peur de scolariser les plus petits à la maternelle. Les raisons évoquées par les mamans sont souvent un manque de confiance envers d'autres adultes, une peur de laisser son enfant seul dans un endroit inconnu. De plus, les femmes gitanes sont considérées en tant que mères, sans enfant à la maison, elles n'ont plus de fonction à leurs yeux. Beaucoup d'enfants gitans, bien que sédentaires, ont des difficultés scolaires. Mais entrer dans les apprentissages peut être vécu comme une trahison envers la communauté, puisque c'est adhérer à la culture des " paillous " (non-gitane). De plus, il peut être difficile pour un jeune gitan de dépasser son père (qui souvent est non lecteur). Si l'on amène les petits à l'école primaire, l'absentéisme y est souvent très important. L'entrée dans les apprentissages fondamentaux est alors remise en cause. D'autant plus que les enfants n'ont pas toujours fréquenté de maternelle et qu'ils sont donc déjà " en retard " dès leur entrée en CP. Le collège est souvent le lieu de la déscolarisation progressive pour les garçons et la fin de la scolarisation pour les filles. Partout, on constate que les filles ne restent pas au-delà de 14 ans (un peu plus pour les filles du centre gitan à Montpellier). Ils se sentent insécurisés dans un grand collège où l'on est relativement anonyme, surtout s'ils sont seuls dans une classe. Leur retard scolaire renforce le sentiment de malaise. Ils essaient de se concentrer dans des SEGPA puisqu'il est difficile pour eux de poursuivre une scolarité ordinaire. La structure même de la SEGPA est plus rassurante, surtout s'ils sont nombreux. (Source CASNAV Ibid.)

adultes ont des maîtresses, des « Pailles », mais leur vraie femme, c'est la mère de leurs enfants. L'APAJ⁶⁰, (voir p. 190) œuvre à faire évoluer cet état des choses.

Ces caractéristiques, le nombre de plus en plus important de mariages mixtes : gitan maghrébin, gitan français, avec adhésion au mode de vie gitan, laissent à penser que le quartier, ses résidents, se gitane, c'est à dire qu'ils adoptent ce mode de vie gitan sédentarisé, mode de vie basé sur l'assistanat social, les vols, l'utilisation du système social, la mise en évidence de ses contradictions, une faible scolarité, un art du paraître, un certain machisme et de l'immaturation.

Le mythe du vagabond, bohème, insoumis, voleur de poules peut-être mais libre de toute contrainte a nourri l'imaginaire d'un monde en rupture de poésie. La communauté gitane triomphe par la force de son identité, de son histoire, de sa résistance aux grandes mutations sociétales qui ont conduit une population à se replier sur elle⁶¹. A Figuerolles, les « paillous », venus parfois de loin, qui viennent assister aux soirées organisées à la guinguette de la Chapelle Gély, sont apparemment émerveillés de se retrouver ainsi immergé au cœur du territoire gitan, pourtant clairement disneylandisé, de se retrouver face à une réalité fascinante qui réussit à leur dire à la fois oui et non... Comme l'écrit Jean-Bruno Renard (2011) : « Le non, c'est le heurt entre une réalité insolite et notre conception de la réalité, l'irruption de l'extraordinaire dans notre monde ordinaire et ordonné. Le oui manifeste la correspondance entre des désirs confus, des idées mal formulées, et une réalité qui les exprime symboliquement⁶² ».

Difficile de comprendre comment a pu être sauvegardé l'art de vivre gitan face à l'envahissement de la publicité, des médias, des nouvelles technologies, en sachant que la communauté gitane en est pourtant très consommatrice. C'est que les objets achetés ne le sont pas tant pour leur valeur d'usage que pour leur valeur symbolique. Qui ne se souvient de la Rolls Royce de Manitas de Plata, qu'il n'était pas rare de voir occupée par... le chien que lui avait offert la Reine d'Angleterre. Alors bien sûr, les téléviseurs plats, grand écran, les téléphones portables dernier cri, les lecteurs MP3 et autres BMW ou Mercedes sont

⁶⁰ Voir les objectifs et les activités de l'APAJ : URL : <http://www.lagazettedemontpellier.fr/asso-uid1114/autres/apaj-centre-gitan> (consulté 07/ 2012)

⁶¹ Comme en témoigne le succès des Guingettes Gitanes (repas et musique), organisées tous les jeudis en été à la Chapelle Gély.

⁶² Renard. J.-B. Le merveilleux. CNRS éditions, Paris, 2011, p.139.

incontournables. Paraître, mais non se soumettre, comme l'on fait les paillous, en se repliant sur leurs villas équipées de piscines où l'ennui et le repli sur soi ont dissous, détruit leur identité. Le silence qui règne dans les lotissements du péri-urbain, « ces déserts français de solitude⁶³ » contraste avec brutalité vis à vis de l'agitation figuerollienne.

Toutefois, comme l'explique Michel Maffesoli (1978), « il ne faut pas oublier que la séparation entre aspects collectifs et aspects privés de la vie de l'homme est une invention très récente : on était homme parce qu'on était membre d'une tribu, d'une famille, d'un clan, d'une cité. Par opposition à la société moderne, les sociétés traditionnelles, qui ignorent l'égalité et la liberté comme valeurs, qui ignorent en sorte l'individu, ont au fond une idée collective de l'homme. Ce sens du collectif existe toujours, à l'état de traces, on le retrouve dans les fêtes, les révoltes, les réunions, où il continue à tarauder de son exigence l'ensemble du corps social⁶⁴ ».

⁶³ Pardo O. Le Figaro, 26/05/2007. URL : http://www.lefigaro.fr/debats/2007/05/26/01005-20070526ARTFIG91032-l_ouverture_des_magasins_le_dimanche_une_schizophrenie_francaise.php Consulté 08/2012)

⁶⁴ Maffesoli M. La violence fondatrice. Editions du Champ urbain ? Paris, 1978. pp. 97-98

7- Quartier

7-1- Gentrification.

La gentrification (de gentry, petite noblesse en anglais) est le processus par lequel le profil sociologique et social d'un quartier se transforme au profit d'une couche sociale supérieure. On l'appelle aussi embourgeoisement.

L'embourgeoisement se traduit par la rénovation des bâtiments et l'accroissement des valeurs immobilières, elle exerce donc une pression sur les pauvres pour qu'ils se déplacent vers des secteurs moins en demande. Elle aboutit dès lors à une forme de ségrégation⁶⁵. L'enjeu de la réussite scolaire des enfants est devenu central pour une couche sociale dans son désir de reproduction, et c'est la qualité de l'école qui constitue le tropisme autour duquel la société s'organise.

La gentrification commence lorsque des gens relativement aisés découvrent un quartier offrant un rapport qualité prix intéressant et décident d'y migrer. De tels quartiers sont nécessairement bien situés par rapport au centre-ville, ont certains attraits naturels, comme Figuerolles, ou des pôles générateurs d'emplois.

On ne peut nier que le phénomène engendre des problèmes sociaux, surtout s'il se produit rapidement, mais il faut reconnaître que le processus de développement et d'expansion urbaine a toujours procédé par l'expulsion des plus faibles économiquement vers des zones plus excentrées ou plus dégradées. En langage administratif, la chasse aux pauvres s'appelle PNRQAD (Programme national de requalification des quartiers anciens dégradés) : le plan est appliqué par les organes de l'État (préfectures, régions, départements, municipalités), coordonné par ses services (agences d'urbanisme, services sociaux, etc.), en association avec le Capital (promoteurs, sociétés immobilières, groupes financiers, investisseurs) et ses sous-traitants (architectes, proprios, agences de communication, etc.) Le but : « Requalifier le PPPI (Parc Privé Potentiellement Indigne) », déterminé à partir de données croisées extraites de quatre fichiers (taxe d'habitation, impôt sur le revenu, propriétaires et propriétés). « La

⁶⁵ Eric Maurin 2004

méthode est appuyée sur l'idée qu'un logement vétuste dont l'occupant dispose de ressources modestes a une probabilité plus grande d'être indigne⁶⁶»

Le rôle des pouvoirs publics ne serait-il pas de mitiger l'impact du processus ? Ils peuvent le faire de différentes façons : subventionner des logements sociaux, faciliter la formation de coopératives d'habitation, imposer un contrôle des loyers.

7-2 Boucs émissaires

Les jeunes sont largement considérés comme fauteurs de trouble :

A la boulangerie : « Ben oui, regardez ils boivent toute la nuit, jettent leurs bouteilles et leurs cartons de pizza au milieu de la rue, trafiquent leur drogue ; les voitures tournent comme des bolides. Mme R, qui habitait rue de Metz, a dû déménager tellement il y avait du bruit. Ces gens prennent les employés de Nicollin⁶⁷ pour euh, moins que rien, parce qu'ils vont nettoyer, c'est d'accord qu'ils doivent nettoyer, mais faut respecter quand même. Les jeunes maintenant, si vous leur dites quelque chose ils vous insultent. Oh la vieille, oh si, oh la ! Nique ta mère, c'est tout ce qu'ils savent dire. Hein ? »

Du côté de chez Nicollin, on ne rit pas non plus tous les jours. Jacky, nettoyeur :

« Il y avait un tas de détritres incroyables au milieu de la rue, trop pour moi, moi je balaie les petits déchets. J'étais en train de tout pousser au bord et de pester, quand un jeune maghrébin sort et me dit : C'est moi qui ai mis tout ça là. Je t'emm... et je nique la France ». Qu'est ce qu'il cherchait ? Je n'ai pas réagi, c'est le mieux, mais bon, aux élections, on verra... »

7-3 Rangement

C'est en 2008 que paraît, dans la revue *Vacarme*, l'interview d'Anne Querrien⁶⁸. Cette sociologue et urbaniste française est connue pour avoir été l'animatrice du Mouvement du 22-Mars (1968) à la faculté de Nanterre, dont le principal leader était alors Daniel Cohn-Bendit. Anne Querrien anime les *Annales de la Recherche Urbaine*. Elle y dénonce la conception de l'espace urbain qui s'est imposée dans le débat public : « Au centre, la bonne société ; dans les cités, un lumpen ; dans les pavillons, tous les autres, écartés du centre, fuyant la racaille ».

⁶⁶ Le monde Libertaire, 30 mai 2012, URL : <http://www.monde-libertaire.fr/anticapitalisme/15710-casse-toi-pauvre> (Consulté 07/2012)

⁶⁷ Nicollin : entreprise Montpelliéraine chargée du nettoyage des rues et de la collecte des ordures ménagères.

⁶⁸ URL : <http://www.vacarme.org/article1478.html> (Consulté » 07/2012)

Statique et moralisateur, ajoute-t-elle, ce schéma réduit la dynamique des espaces urbains à un désir d'entre-soi, assouvi ou frustré, et rate la bonne question : comment offrir à chacun le même droit à la ville ?

Pour Anne Querrien, le problème central est celui de la taille de l'habitat. Il augmente dans les surfaces habitables même s'il diminue pour les espaces de travail, nous explique-t-elle :

« Aujourd'hui, en caricaturant un peu, chacun possède ou du moins aspire à posséder sa pièce propre. Auparavant, cela n'était possible que dans des familles très riches. C'est une chose que le périurbain permet beaucoup plus largement ». Le développement massif des pavillons s'est produit au début des années 1970. C'est à ce moment qu'émergent des promoteurs de type Bouygues et Phénix ; ils parviennent alors à produire en pavillon un espace moins cher qu'un espace de même surface en immeuble collectif. En pavillon, on peut se loger dans 100 ou 150 m² grâce à l'aide personnalisée au logement là où, en collectif, on n'habiterait que 60 ou 80 m² pour un coût à peine moins élevé. « C'est une tendance lourde, pour partie responsable de la paupérisation du secteur locatif HLM, qui proposait pourtant, dans les années 1970, des logements spacieux relativement à la moyenne. Ils sont nettement plus petits aujourd'hui, donc beaucoup moins attractifs ».

« Par ailleurs, continue Anne Querrien, l'État encourage la propriété privée du logement comme un stabilisateur social : les propriétaires vont s'occuper de leur logement, le transmettre aux enfants, donc seront moins enclins à se révolter ! L'État a ainsi fait en sorte que les aides au logement pour les familles aux revenus modestes soient plus importantes en maison individuelle. Une famille avec deux enfants, logée en immeuble collectif, avec un petit revenu, touchera une APL mensuelle inférieure à ce qu'elle percevrait si elle disposait de 20m² de plus dans un pavillon ».

Il y a au moins deux types de trajectoires dans l'accès au pavillon, quantifie Anne Querrien. Il y a ceux qui s'installent dans le périurbain en venant de la campagne, dans une stratégie de rapprochement de la ville, et qui se débrouillent pour organiser leur vie quotidienne en utilisant des réflexes « paysans », en cultivant leur jardin, en conservant des liens avec là d'où ils viennent et en faisant de tout ça un affect un peu jouissif d'ascension sociale. D'autres, avec les mêmes ressources financières, sont arrivés dans le périurbain par une trajectoire un peu triste de mise à l'écart de la ville : ils arrivaient mal à joindre les deux bouts, et ils n'y arrivent pas mieux dans le pavillon. Ils vont peut-être même finir par retourner vers la ville,

dépassés par les coûts de déplacement, notamment ceux qui découlent de l'éparpillement des activités pour les jeunes sur tout le territoire de l'agglomération.

L'évolution sociologique des centres-villes s'accompagne, lui, de la fabrication d'espaces de vie d'une surface à peu près semblable à celle qu'on obtient en périurbain, mais beaucoup plus chers. Une famille de cadres remplace deux ou trois familles ouvrières dans un vieil immeuble de quartier populaire. Ce phénomène de gentrification, c'est d'abord la transformation de la nature du travail effectué par les habitants. Les centres-villes abritent désormais des travailleurs qui, avec leurs revenus, peuvent se payer un espace plus large. « Il y a mieux à faire, explique Anne Querrien, que condamner moralement ce remplacement d'une catégorie sociale par une autre. Il se traduit, c'est vrai, par des transformations sensibles de l'espace public : la rue devient moins animée, les comptoirs de bistros disparaissent au profit de cafés où l'on s'assoit entre soi ; la vie populaire que les cadres étaient venus chercher pour leurs loisirs s'étiole au fur et à mesure de leur installation, comme la vie rurale aux abords des pavillons ». Mais plutôt que de dénigrer ces nouveaux quartiers, il faut se demander : comment faire pour permettre aux gens, qu'ils habitent en ville dense ou en zone pavillonnaire, de jouir à peu près des mêmes aménités urbaines, c'est-à-dire une même qualité de service et des occasions de rencontre équivalentes ? Découper l'espace urbain en trois parties, le centre bourgeois et ses satellites, les cités sensibles et les pavillons périurbains, cache, selon Anne Querrien, le fait que le grand besoin des habitants de ces zones n'est pas prioritairement de se regrouper géographiquement entre semblables...

Notre auteur insiste sur le fait que la gestion urbaine n'est pas uniquement technique, mais qu'elle est toute proche de la question politique. Elle pose le même problème, avec les mêmes mots : quelle organisation de la vie en communauté ? Anne Querrien⁶⁹ : « La question urbaine me semble ici encore mal posée puisqu'elle érige en modèle le mode de vie des plus nantis. Il faut prendre acte du fait que l'ensemble des habitants ont droit à une vie urbaine de qualité ; une vie où l'on peut utiliser un certain nombre de services collectifs, une vie où l'on a de l'espace à la fois pour soi et pour rencontrer des proches ou des inconnus. La ville est devenue le lieu de l'autre à proximité, un espace d'anonymat et non d'interconnaissance. La ville nécessite une infrastructure complexe, créatrice de suffisamment d'opportunités pour que la répétition quotidienne ne se transforme pas en inertie, comme dans les grands ensembles ou les lotissements périurbains ».

⁶⁹ 2010. P 249.

C'est par l'usage commun des services publics au sein de l'agglomération (l'hôpital, l'école, le gymnase, la piscine, les jardins) en même temps que par la fréquentation des commerces et des loisirs privés, que peut se créer une certaine mixité sociale. Celle-ci est plus facilement réalisable dans la vie en commun hors travail et hors habitat, que dans le logement. « Pourtant la ville est aussi le lieu de trajectoires improbables de désaffiliation, dans lesquelles l'autre est recherché pour lui-même, dans lesquelles il y a de la plèbe, au sens que Michel Foucault⁷⁰ donnait à ce terme. Cette plèbe, à la fois interstitielle et massive, n'est pas assignée à résidence. Il y a du jeu dans la ville et sur tout le territoire. Il faut donner de l'espace à ce jeu, et du jeu à l'espace, au lieu de chercher à l'enfermer dans des modèles prédéfinis par la dimension unifamiliale, par la dimension de la reproduction des modes de vie de la population ».

7-4 Traces et transition

Romain Lajarge est géographe, Claudine Moïse enseigne les sciences du langage. En 2005, ils ont rédigé un article concernant Figuerolles, article pour la rédaction duquel j'ai été consulté. Sous le titre « Enseignes commerciales, traces et transition urbaine⁷¹ », il contient un certain nombre de remarques d'importances, j'en présente ici une synthèse organisée.

Les auteurs nous rappellent qu'un territoire ne se définit pas par ce qu'il est mais par ce qu'il voudrait être, par son projet. Or, il n'y a pas de projets partout. Il se trouve que, dans l'espace urbain, ces entités apparemment sans projet, reconnues comme « en difficulté », légitimées parce que « reléguées » sont surtout « des quartiers ». Le quartier est un objet à part entière du point de vue de son intérêt linguistique, étant donné que tout un chacun a quelque chose à dire de son lieu de vie, investi de représentations et d'imaginaire. Comment les habitants des quartiers en attente de recomposition marquent-ils leur présence dans un espace urbain en attente d'interventions publiques, d'opérations d'aménagement et/ou de réaménagement, de projets et d'équipements structurants, de rénovations de façades, de voiries, de places ? Sur un plan identitaire, donner des noms aux rues et places reste l'œuvre des instances publiques et politiques et ne relève pas de la population. Choisi par la puissance publique, le

⁷⁰ ⁶ Michel Foucault. Enquête sur les prisons : brisons les barreaux du silence, Dits et Écrits, II, texte numéro 88 p. 176, Entretien de Angeli, C. avec Foucault, M. et Vidal Naquet, P. Politique-hebdo, n° 24, 18 mars, pp. 4-6

⁷¹ Romain Lajarge et Claudine Moïse, 2005, p. 97-127. URL : <http://www.erudit.org/revue/rum/2005/v36/n1/011990ar.pdf> (Consulté 08/2012)

nom a un sens figé. Dénommer, c'est stabiliser et en partie neutraliser. Mais lorsqu'il est donné (boutiques, tags, graffs) par les gens qui y vivent en situation de grande difficulté, ce nom ne peut plus être considéré comme neutre et stabilisé. Bien sûr, le sens de la nomination ou la recherche de « légendes » étymologiques attachées aux noms de lieux a toujours existé. Quelles sont alors les nouvelles représentations qu'une appellation entraîne avec elle ? « Figuerolles », par exemple, est-il le nom d'un ancien faubourg, celui de la rue qui fait quartier ou encore le quartier des figuiers ? (J'ai depuis donné la réponse à cette question).

La recomposition peut donner lieu à des interventions massives et radicales mais la plupart du temps, elle donne lieu à quelques petits aménagements et à de nombreux ajustements. La puissance publique y est bien moins présente que les acteurs sociaux et les opérations relèvent plus des interactions avec les habitants et usagers que de la modification physique dans l'espace des lieux. En apparence donc, les quartiers ne bougent pas, pas ou peu.

Le quartier de Figuerolles à Montpellier a été choisi pour tenter de définir à partir des enseignes de magasins et de leur analyse linguistique, ce qui montrait la transition, ce qui « faisait quartier ». Claudine Moïse et Romain Lajarge ont donc travaillé sur une série de devantures de magasins au sein de ce qui s'est avéré constituer un espace urbain de transition entre deux mondes. La Rue du Faubourg Figuerolles, qui garde les traces de son passé de Faubourg, avec la morphologie urbaine caractéristique, association d'anciennes implantations artisanales, de passages de camions, de commerces « ethniques », de coiffeurs « arabes » et de galeries d'art « bobo ». Le quartier Figuerolles est un quartier de faubourg en contact immédiat avec la vieille ville, il possède les caractéristiques morphologiques et fonctionnelles de ces anciens quartiers émergents aux portes des villes. Depuis le XIX^e siècle, la ville a continué de croître englobant les faubourgs et les prolongeant par des quartiers résidentiels puis par des banlieues plus ou moins distendues. La vocation de ce quartier s'est profondément transformée sachant que Figuerolles est un quartier organisé autour de deux rues en alignement avec des grands axes de sortie de ville. Le nom est quasiment absent, sinon sur quelques panneaux de signalisation et dans le nom de 2 magasins sur les 200 que comporte le quartier !

Figuerolles est marqué d'abord par la présence commerciale, c'est-à-dire par les magasins, les enseignes, leurs variétés de formes et de couleurs. Ce sont les enseignes qui indexent le plus des énonciateurs éloquents : « Coiffure El Mansour », « Mona Gypsy », « Dédé la boulange »

et un certain « Chez Mounir Épicerie fine » qui a refait sa devanture en affichant « Alimentation Générale, La montpelliéraine, Boucherie Halal » alors que les tags annoncent la présence d'énonciateurs plus anonymisés cherchant à faire d'autres références, de type citation et expression apparemment décontextualisées, notamment un « 5.7 » signant les portes de garage, une antenne parabolique et un pignon en pierres apparentes. Enfin, une troisième dimension historique se trouve présente par d'anciennes inscriptions laissées sur les murs, malgré les rénovations de façades et le changement d'affectation ou d'orientation des boutiques.

En conclusion, on peut considérer que « les territoires parlent ! ». Ils disent ce qui se passe, ce qui devrait se passer, ce qui pourrait se passer ; les acteurs territoriaux anticipent ainsi les changements qui leur paraissent inéluctables.

Les auteurs se posent la question suivante : est-il possible de lire dans un « quartier » ce qui se joue dans sa ville, en se concentrant sur une partie seulement de ce qui est donné à voir, à savoir les enseignes de magasins ?

Ils répondent ainsi : « Avec la mise en place en 1999 de l'agglomération de Montpellier, le quartier Figuerolles s'est vu englober dans « un quartier » plus large nommé par la Mairie « quartier Montpellier Centre »ⁱ. On aurait donc un quartier dans le quartier. Sur les cartes de la ville, il n'est pas tracé par des frontières bien définies même si des axes pourraient en marquer la limite, l'avenue de la Liberté, le boulevard Renouvier, le boulevard Berthelot. Ces grands axes qui le traversent sont en sens unique et dans le sens du centre vers la périphérie. Seul le faubourg Figuerolles lui-même est à double sens et peut être utilisé pour rejoindre le centre. Ni lié à la centralité (avec les fonctions symboliques qui la caractérisent), ni lié à la périphérie (avec la dominante résidentielle qui la caractérise), le quartier de Figuerolles est un espace urbain de transition. Mais entre quoi et quoi ? »

Romain Lajarge et Claudine Moïse constatent alors que la seule visite de ce quartier indique bien l'absence d'une reconquête réelle de cet espace par la puissance publique. Rien d'étonnant à cela, tant il est sûr que les politiques urbaines aujourd'hui sont mal à l'aise avec les anciens faubourgs.

Le quartier Figuerolles, pour les touristes que nous aurions pu être, nous avait été présenté comme un quartier sans intérêt (sous-entendu architecturalement) et dans lequel on ne pourrait rien voir en particulier (entendu du point de vue iel). La personne du syndicat d'initiative, qui y avait habité et en gardait un bon souvenir, finit par nous dire que la population y était « exotique » avec des « boubous qui vendent des produits de là-bas », mais comme ailleurs dans d'autres quartiers *a priori* plus intéressants. (A noter toutefois que depuis, à partir de mon travail et avec mon aide, l'Office de Tourisme a mis en place une visite guidée du quartier dont la première a été organisée à partir de et au moment de l'exposition de l'iconographie de mon livre « Figuerolles, un quartier de Montpellier⁷² »,).

Ce qui caractérise Figuerolles, c'est une surimposition, expliquent nos auteurs. L'espace vécu y est piétonnier, de proximité, linéaire. En surimposition sur cet espace vécu, le cours Gambetta est très roulant avec juste quelques feux, connecté à un parking souterrain, avec des panneaux indicateurs pour sortir de la ville. On comprend vite que les pratiques de Figuerolles ne sollicitent pas des arrêts de la part des urbains en transit.

Le deuxième point qui s'impose rapidement à l'observateur, selon Claudine Moïse et Romain Lajarge, tient dans la graduation de l'intensité des pratiques urbaines le long de l'axe des Faubourgs Courreau et Figuerolles : une grande concentration d'enseignes au début du Faubourg du Courreau, avec progressivement des marqueurs plus faibles en arrivant au bout du Faubourg Figuerolles, appelé le Haut de Figuerolles. Cette progressivité est renforcée encore par l'effet de barrière que produit le passage sous la voie express du Faubourg Figuerolles. À partir de ce pont, la moindre présence commerciale, la taille plus faible du bâti, la présence en plus grand nombre d'anciennes implantations abandonnées (avec des traces presque complètement effacées sur les façades) indique que le haut de Figuerolles n'est pas de même nature que le bas comme si se figurait là une frontière invisible entre d'un côté l'espace parcouru à pied, de proche en proche, à la manière des quartiers centraux et de l'autre un espace plus distendu, parcourable en voiture, connectable aux grandes voies de circulation urbaine.

⁷² *Exposition photographique, Thierry Arcaix, du vendredi 10 février au vendredi 2 mars 2012. Maison pour tous Albertine Sarrazin. Quartier Montpellier Centre – Figuerolles. 43, rue Tour Gayraud - Parc de la Guirlande. Montpellier*

Dans tous les cas, le visiteur occasionnel constate alors que Figuerolles est en déconstruction, c'est-à-dire non saisi par une logique d'ensemble qui doterait le quartier d'une homogénéité et d'une cohérence interne forte. Mais il n'est cependant pas possible de dire qu'il est déconstruit puisque de nombreux marqueurs de sens font jour ; en premier lieu la présence d'inscriptions plus ou moins bien assumées d'un ancrage dans des cultures lointaines, principalement maghrébines.

Les enseignes jouent aussi sur les connaissances, l'histoire et les représentations de l'interlocuteur, insistent les auteurs. Et l'imaginaire sur le quartier sera d'autant plus foisonnant (qu'il soit valorisant ou dévalorisant) qu'il sera alimenté par des méconnaissances référentielles et culturelles communes. Dans ce cas, le référent invoqué par le locuteur – le commerçant – ne pourra trouver qu'un écho fantasmé, hors de toute réalité vécue et repérable par l'interlocuteur.

Selon Claudine Moïse et Romain Lajarge, le Faubourg Figuerolles, en mutation, semble en perte de diversité, de densité et de créativité. Les enseignes de magasins, semblent sans effet d'attraction pour le passant, dans un effacement visuel replié sur le quartier, comme si la valeur « distanciée » renvoyait à une neutralité, une absence d'appropriation du quartier par les commerçants les plus anciens (boulangerie, cordonnerie, etc.), comme si cette rue était en déstructuration et recomposition avec notamment l'installation de commerces nouveaux en référence à un ailleurs plus affirmé.

7-15 Mon quartier

Comment ressentons-nous le quartier où nous résidons ? A Montpellier, habiter l'Ecusson, Boutonnet ou les Beaux-Arts, n'entraîne pas la même reconnaissance sociale que de résider à la Cité Gély, à la Paillade ou au Petit Bard. Quels sont donc le rôle et la réalité d'un quartier dans notre monde de réseaux et de mobilité ? Nous allons essayer d'y voir plus clair grâce aux travaux menés récemment par plusieurs sociologues.

Pour Yves Grafmeyer⁷³, le quartier est une unité d'observation, identifiée à partir de caractéristiques qui en font une portion d'espace plus ou moins repérable. S'il y a des limites

⁷³ 2008

nettes et une architecture spécifique, l'identité du quartier s'impose avec force. Ce sont aussi les caractéristiques des habitants qui lui donnent un style. On parlera de quartier d'affaires, de quartier administratif, de quartier « Latin », de quartier populaire, bourgeois, asiatique ; maghrébin, etc. Mais bien souvent, beaucoup de portions de la ville ne se singularisent pas particulièrement. Est-ce à dire que seuls certains endroits ont la visibilité nécessaire pour être de véritables quartiers ? Envisagé comme un simple fragment de ville, le quartier est approché par nos sociologues de deux façons : au niveau de l'agglomération dans laquelle ces unités fonctionnent ensemble, en système, ou bien individuellement.

Maurice Halbwachs⁷⁴ écrit en substance ceci : « Lorsqu'on inscrit des noms de races ou de nationalités sur les différents quartiers, une ville comme Chicago ressemble à une mosaïque. Effaçons ces noms, et disons plutôt qu'il y a beaucoup d'acteurs différents superposés : là des artisans, des ouvriers qualifiés, des commerçants, des employés, des retraités, des gens sans emploi, etc. Donc, à la place de quartiers côte à côte, on a une stratification de couches sociales. Seulement, les plus sédentaires, les mieux établies, celles qui constituent réellement le cœur et la substance de la ville, sont au-dessous, et celles qui les recouvrent empêchent, en partie, de les voir ». Donc, à l'étude d'une mosaïque certes bien visible et pittoresque des communautés ethniques, il faut substituer l'analyse plus profonde de la participation à la vie urbaine.

Vu à partir du domicile, le quartier est l'endroit où on habite, entre le logement et la ville, un espace à la fois proche et familier. L'écrivain Georges Perec⁷⁵ (1974) le définit comme « l'endroit où on n'a pas besoin d'aller, puisqu'on y est déjà... ». En fait la taille et les contours en varient selon les avis. Pour certains, le quartier, c'est la rue, ou la cité, alors que pour d'autres, c'est bien plus grand, du centre-ville à la ville entière. Pour le sociologue J-Y Authier⁷⁶ (2001), ces définitions varient selon la position sociale et l'âge : les retraités en ont une représentation plus étroite alors que les étudiants privilégient une vision plus large. Les cadres et les professions supérieures voient leur quartier selon la définition officielle, alors que les employés et les ouvriers sont les plus nombreux à n'en avoir aucune représentation. Quant à l'idée de limite, elle est aussi très changeante. Pour certains, il y a des frontières, claires. Pour d'autres, l'espace familier se définit autour de monuments, d'équipements, de

⁷⁴ 1932, p.47.

⁷⁵ Espèces d'espaces, 1974. pp.78-85

⁷⁶ 2001, p. 1-19,

places. Ces espaces ne se recouvrent pas et n'ont pas la même importance selon le type d'habitant. Le quartier est bien « une figure à géométrie variable »⁷⁷...

Quel que soit le degré d'attachement que le citoyen manifeste à l'égard du quartier qu'il habite, une partie de sa vie se déroule ailleurs. Parfois, le quartier joue un rôle important en tant qu'espace où se déploient des réseaux d'entraide, alors que dans d'autres cas il n'est que le cadre d'une petite sociabilité, faite de fréquentations à peine esquissées. Les travaux de Jean Rémy et Liliane Voyé⁷⁸, ont bien montré que plus on a affaire à une population qui a besoin de repères concrets, plus l'espace sera réduit. C'est le cas des groupes sociaux défavorisés qui fondent leur sécurité dans les relations de voisinage. Les groupes sociaux dominants eux, possèdent la capacité de se repérer dans les espaces qu'ils ne connaissent pas et ont un espace de mobilité bien plus grand.

Contrairement à une idée répandue, ce sont les jeunes diplômés et les cadres ou professions intermédiaires qui investissent le plus fortement l'endroit de la ville où ils habitent. Mais c'est aussi poser la question de la rénovation de quartiers populaires, car c'est aussi à la suite de ce type d'opérations qu'ils s'y installent. Ceux des anciens habitants qui sont restés sur place doivent partager leur espace de vie avec de nouvelles populations qui apportent avec elles d'autres manières d'habiter, d'autres modèles de consommation, parfois facteurs d'évitement.

7-16 La peur

Avec un extrait du journal « L'Humanité »⁷⁹, dans cet article paru le 27 mars 1999 et dû à la plume de Pascale Egre : « Phobos, c'était ici. Il ne reste plus que le château d'eau. Regarde ce qu'ils ont construit à la place. Sur ces hauteurs du quartier de La Paillade (nord de Montpellier), de petites « maisons de ville » s'agglutinent. A cet endroit, Habib, (trente huit ans en 2011), a passé, après le Maroc, la fin de son enfance et toute son adolescence, quand le lieu ne s'appelait pas encore « les hauts de Massane » mais « Phobos », une cité de 270 logements, érigée au début des années soixante-dix et détruite au début des années quatre-vingt-dix, dont de nombreux habitants étaient en liens (familiaux, professionnels, amicaux)

⁷⁷ O. Benoît Guilbot, 1982.

⁷⁸ 1978, *Produire ou reproduire ?*

⁷⁹ URL : <http://www.humanite.fr/node/386610> Consulté 07/2012)

avec la population de Figuerolles, qui s'est donc sentie très concernée par la destruction des immeubles.

Délinquance, mauvaise réputation. On a préféré que Phobos disparaisse. « Ils ont tout rasé, ils nous ont éparpillés et recasés ailleurs. » Habib a les yeux qui s'égarerent dans ses souvenirs. Là, les deux pins qui restent : « ma fenêtre ouvrait pile dessus, plein sud, vue sur la garrigue ». Ce qui manque, s'excuse-t-il en rigolant, ce sont les petits détails. Et surtout, « toute cette ambiance cosmopolite ». Portugais, Gitans, Italiens, Maghrébins... « On faisait des rassemblements au rond-point, autour d'un feu. Y'avait parfois des accrochages. Mais un respect et une solidarité qu'on ne trouvait nulle part ailleurs ». On a rasé la cité, la bien nommée⁸⁰, la mal famée. On a relogé la famille d'Habib dans une des tours du haut de La Paillade. Lui n'a rien voulu oublier de cette époque où on le surnommait le Morse, parce qu'il mordait ses adversaires pendant les bagarres...

La démolition de Phobos marquait le commencement de toute une politique dite de « requalification » des quartiers. Elle s'est fixée l'objectif « d'éliminer l'habitat indigne » et de « favoriser la mixité sociale tout en recherchant un meilleur équilibre entre l'habitat et la présence d'activités, de services ». Mais les actions de démolition qu'elles induisent entraînent la production de témoignages aussi discordants avec la version officielle que celui que nous vous produisons plus haut. Ces avis posent la question de savoir ce qui constitue réellement l'attachement au quartier, alors que ses habitants en dénoncent la violence et la vétusté, qu'ils signalent que de dire qu'ils y résident est stigmatisant en cas de recherche d'emploi.

Les premiers travaux⁸¹ pour y voir plus clair avancent plusieurs hypothèses. Ils parlent de marquage affectif de sentiment d'appartenance, de sentiment de communauté... On a ensuite utilisé, parfois liés, parfois différenciés, les termes de satisfaction et d'attachement. En définitive, à la suite de ces études, on s'est accordé à dire que l'attachement au quartier serait un investissement psychologique d'ordre émotionnel alors que la satisfaction serait associée aux aspects physiques du quartier. On a constaté dans ces mêmes études que c'est surtout

⁸⁰ Dans la mythologie grecque, Phobos est le fils d'Arès et d'Aphrodite, frère de Déimos (et Harmonie, suivant les versions). Incarnation de la peur panique (signification de son nom en grec). Phobos est l'étymon du mot phobie.

⁸¹ Mobilité quotidienne et attachement au quartier : une question de position ? Thierry Ramadier in Jean-Yves Authier *et al.*, *Le quartier*. La Découverte | *Recherches* 2007 pages 127 à 138

l'accès à des espaces de liberté, à des sortes de culs de sacs, à des terrains vagues hors de tout contrôle qui font du quartier un lieu agréant. Kaj Noschis fait remarquer que deux raisons majeures sont à la base de la satisfaction que les habitants des bas-quartiers éprouvent à l'égard de leur lieu de vie : d'une part, il est le réceptacle des relations sociales constitutives de l'identité des habitants et d'autre part le quartier est vécu comme une extension de la maison, de l'espace qui appartient à ces mêmes habitants. « Les arracher à leur quartier signifie qu'on enlève aux habitants et leur maison et la reconnaissance sociale qui les identifie ; dès lors, il était facilement compréhensible que la relation affective de l'habitant à son quartier se transforme en une réaction de deuil pour la perte d'une partie essentielle de de soi-même, d'autant plus qu'au quartier, extension de la maison, le nouvel habitat ne propose bien souvent pas de substitut⁸² ».

La sociabilité, comme le signale Habib, est aussi un facteur important de l'attachement au quartier. Il reste à mettre en jeu un des composants majeurs de notre temps, celui de la mobilité, de nos pérégrinations quotidiennes, selon l'ancienne formule « métro-boulot-dodo ». Dès les premières recherches, on a vite vu que plus la position sociale de l'individu est modeste, moins ce dernier est mobile, plus il est attaché au quartier⁸³ (Thierry Ramadier, 2006). En conséquence, les classes sociales aisées sont plus autonomes dans leurs déplacements et se déplacent plus vite. Leurs taux de motorisation est plus élevé et ce sont souvent des automobilistes exclusifs alors que les groupes sociaux plus modestes utilisent les transports publics. Mais quel rôle joue cette mobilité ? C'est aussi une possibilité de s'évader des contraintes du quartier, sans pour autant en rompre le lien affectif. Il faut comprendre que l'attachement à un lieu ne nécessite pas que ce lieu soit régulièrement fréquenté et la mobilité quotidienne peut alors devenir la conséquence d'un attachement à plusieurs lieux qui forment, rassemblés, l'identité spatiale de l'individu.

L'attachement se traduit par un sentiment de bien-être dans son quartier et a contrario un sentiment de perte si on est obligé de le quitter. On se sent d'autant plus attaché au quartier que l'on y réside depuis longtemps et que l'on s'y est investi. Pourtant fractionné en une multitude de tribus rivales, le quartier populaire tire sa consistance d'une communauté de destin ou d'expérience, affirme un « nous » que symbolise l'expérience de l'injustice des plus

⁸² Kaj Noschis, 1984, p. 29

⁸³ Authier J.-Y. et al. Le quartier, La Découverte, col Recherches, Paris 2007, p.132

jeunes, et qui s'oppose à un « eux » incarné par les représentants des institutions les plus en vue dans ces territoires, à savoir l'école et la police⁸⁴.

7-17 Le square Coursindel et les espaces sans affectation

Nous soulignons, à plusieurs reprises dans ce travail, l'importance pour la vie des quartiers des terrains non-construits, de ces « espaces résiduels », ou provisoirement désignés comme étant « sans affectation » du point de vue des planificateurs. Dans l'histoire du faubourg Figuerolles, il y en eut plusieurs : autour de la gare Chaptal, de la caserne Lepic, à l'ouest du CES du terrain Gély (actuelle cité de l'Étoile), une partie de l'ancienne propriété de Mme Gély, au nord de la rue Joachim du Bellay, etc. En 2012, l'un de ces espaces est au cœur de nombreuses polémiques : il s'agit du square Coursindel, au cœur du « quartier des Saints⁸⁵ ». Kaj Noschis⁸⁶ explique que ce qui fait la force affective de ces terrains pour les populations qui les fréquentent, c'est qu'ils sont à l'abri des regards ainsi que des visites de passage et qu'aucun contrôle social n'y est exercé de façon continue. C'est donc certainement pour cela que ces lieux sont si attractifs : les enfants y trouvent l'aventure, bravent les éventuels interdits de leurs parents et s'y confrontent au monde, les propriétaires de chiens trouvent un endroit parfait et non interdit pour accueillir les déjections de leurs animaux, les adolescents et jeunes adultes « contrevenants » ou en passe de l'être y passent les nuits autour de feux improvisés, s'y adonnent à toutes sortes de « transversalités festives⁸⁷ »...

Ces formes d'appropriation de ce genre d'espace sont diversement appréciées par les voisins. Rares sont ceux qui considèrent ces lieux comme bénéfiques, indispensables à l'évacuation d'une surcharge de tensions chez les jeunes mais nombreux sont ceux qui dénoncent les abus permanents qui y sont commis, à Figuerolles non seulement dans le square Coursindel, mais aussi dans les rues alentour (dégradation systématique du mobilier urbain, tir à la carabine, au

⁸⁴ Abdelkader Amlouk, Kaïs Gachita, Laouari Haddadi et Al, 1995

⁸⁵ « Le secteur des Saints, dit « quartier villageois », est composé de maisons de ville et d'un maillage régulier de rues étroites. Il accueille une population où se côtoient des catégories sociales et ethniques différentes. L'ambiance dite « de village » où les habitants aiment à se retrouver dans la rue pour des moments de

convivialité, attire de plus en plus de « petits » propriétaires. En effet, la Mission Grand Cœur en charge du projet de rénovation urbaine Centre, est régulièrement contactée pour l'acquisition d'un logement dans ce secteur ». Source : GIPDSUA Montpellier - projet stratégique Centre CA 22 04 2011. URL : http://gip.montpellier.fr/uploaded_files/files/PTCS_Centre.pdf (Consulté 08/2012)

⁸⁶ Noschis K. 1984, pp. 130 à 134.

⁸⁷ Joron Ph., Les Cahiers de l'Imaginaire, N°19, 2000

paintball, bagarres nocturnes, beuveries et fumeries, combats de coqs, de chiens, etc.). Ainsi, cet « appel au secours⁸⁸ » d'une personne apparemment terrorisée, un témoignage déposé en 2009 lors du « Printemps de la Démocratie », une opération municipale de démocratie participative. Toutefois, le discours que tient cette personne, autour de la problématique de la violence pour les individus en rupture, limité à la brutalité, à la radicalité oppositionnelle, est source de mauvaise compréhension. « C'est écarter l'ambivalence du rapport à l'objet qui lie toujours dans l'acte le produire au détruire. la preuve de la production est dans la destruction, et réciproquement. Ce que les révoltés savent de l'objet qu'ils détruisent, c'est que, imaginativement, ce sont eux qui l'ont construit. S'il s'agit d'un homme, ce sont eux qui, par leur soumission, l'ont laissé être ce qu'il est. C'est ainsi ses propres sueurs et sang, ainsi que son propre plaisir peut-être, que l'on reprend dans l'instant même où, cette fois enfin, on les dilapide⁸⁹ ».

En corollaire, il ne faut tout de même pas oublier que, dans le quartier Figuerolles, l'espace devient de plus en plus précieux. Ainsi le square Coursindiel, malgré sa position inconfortable en bordure de l'avenue de la Liberté, est-il doublement convoité : par la municipalité, pour y réaliser une opération immobilière et par une association locale, qui souhaite, elle, y créer un espace scénique, festif et écologique⁹⁰.

⁸⁸ « Bonjour. J'habite à Figuerolles (rue de Metz) depuis plus de dix ans et ces dernières années le quartier est devenu une zone de non-droit. Nous sommes pris en otage par une dizaine d'adolescents et de jeunes adultes qui restent en permanence à l'angle de la rue St Antoine et de la rue de Metz pour dealer. Ils nous menacent, nous insultent, nous cambriolent. Ils incendient, vandalisent ou volent nos voitures. Ils arrachent les câbles (électriques, de téléphone) et les gouttières... Ils lancent de la peinture sur les façades et sur les sèches-linge ; jettent le contenu des poubelles sur les toits et contre nos fenêtres ; ils urinent n'importe où ; ils arrachent ou forcent les portes d'entrées, les grilles des rez-de-chaussée. Sans parler des nuisances sonores qui nous empêchent de dormir (ils crient, se battent, se saoulent, stationnent toute la nuit avec le son des auto-radios au maximum...). Bien que réhabilité récemment, le square Coursindiel est déserté et les aménagements leur ont servi à faire du feu la nuit... Tous les habitants de la rue sont cloîtrés chez eux et se taisent par peur des représailles, car comme ils sont postés là en permanence, ils connaissent nos horaires de travail, nos véhicules, etc. Ces agissements entretiennent un stress permanent et un climat d'insécurité qui a totalement anéanti la convivialité entre voisins qui existait auparavant. Tout ceux qui en ont les moyens quittent le quartier et les autres subissent la violence et les incivilités de quelques jeunes (pour la plupart mineurs) qui font la loi depuis trois ou quatre ans en toute impunité. Cette situation qui s'aggrave de jour en jour ne peut qu'engendrer de graves conflits avec les victimes excédées et abandonnées. La réponse de la Ville de Montpellier datée du 1er avril 2009 (au commentaire 11, de Serge) : "Chaque habitant a le droit de jouir pleinement du lieu où il réside, dans la tranquillité et la sérénité" est sûrement un "poisson d'avril" !!!! Moi, le seul droit que j'ai c'est de vivre dans la peur en payant les impôts locaux. Pourquoi les contrôles de police s'arrêtent à Plan Cabanes, sans jamais venir dans notre rue ? Pourquoi cette situation perdure et s'intensifie malgré les dépôts de plaintes ? Ne sommes nous pas des citoyens comme les autres ???!!!! »

URL : <http://blogcitoyen.montpellier.fr/index.php?post/2009/03/18/Vos-suggestions-pour-le-quartier-Montpellier-Centre> (Consulté 07/2012)

⁸⁹ Pessin A. La violence fondatrice. Editions du Champ urbain, Paris 1978. p.161

⁹⁰ URL : <http://www.figues-n-roll.net/images/Projet-Square-Coursindiel-Juillet-2012.pdf> (consulté 08/2012)

Cependant, vis à vis des ambitions associatives, le square Coursindel présente un handicap naturel : il n'est pas accessible aisément. En effet, si à l'ouest, du côté de la rue Pierre Fermaud, tournée vers la Cité Gély, il n'y a pas de problème, à l'est, côté Quartier des Saints, il est desservi par deux rues privées. La première, la rue Saint Étienne, a été fermée autoritairement par ses riverains en 1995, la seconde, la rue Saint Antoine, est encore ouverte aux piétons, mais ses riverains préféreraient eux aussi la fermer. Si tel était le cas, il faudrait alors faire un trop grand tour par le faubourg Figuerolles ou la rue Haguenot pour accéder au square depuis le quartier des Saints. Il faut noter que le problème ne se pose pas pour le projet immobilier, qui se satisfera parfaitement du seul accès par la rue Pierre Fermaud.

Une autre initiative d'utilisation d'espace public a été initiée tout récemment (début 2012) sur un espace plus exigüe, le square du Père Bonnet (à l'angle de la rue Figuerolles et de la rue du Père Bonnet). Il s'agit d'un petit jardin (voir chapitre « Politique ») qualifié parallèlement de « Jardin associatif d'Éducation Populaire⁹¹ » géré par une association qui s'en est attribué la gestion. Placé, sous le regard de tous (de nombreuses fenêtres le surplombent), sous le contrôle de la municipalité, muni de grilles impressionnantes, fermé la nuit, le square du Père Bonnet est bien plus facile à gérer que le square Coursindel, et une petite équipe bénévole l'entretient apparemment avec succès. Kaj Noschis⁹² avait déjà observé des événements similaires en 1984 : « On voit des habitants d'immeubles qui cultivent des lopins de terre sur des terrains sans affectation devant leur habitation. Lorsqu'ils deviennent plus nombreux, ces gens se liguent pour protéger avec des barrières leurs fruits et légumes. De telles initiatives provoquent inmanquablement des remous dans le quartier : il y aura des jalousies, mais il y aura d'autres habitants pour qui ces cultures réalisent un précieux lien, quoique ténu, avec la terre ». Il faut toutefois tenir compte du fait que, dans les cas qu'évoque Noschis, il s'agit d'appropriations « sauvages », sans aucun contrat, tandis que pour le square du Père Bonnet, il y a bien une affectation donnée par les planificateurs municipaux ; l'espace public est en quelque sorte privatisé, affecté à l'usage particulier d'une association de droit privé⁹³, ce qui met parfois le visiteur dans l'embarras (nous avons pu voir une dame qui s'apprêtait à s'asseoir à un endroit aménagé par l'association (ajout de chaises pliantes et d'une table sur

⁹¹ URL : <http://ortdejulieta.blogs.midilibre.com/> (Consulté 08/2012)

⁹² P.132-133

⁹³ Citons le cas de l'association Music Events, qui est installée depuis 2001 à La Chapelle de la Résurrection (Chapitre 2-30), rachetée par la municipalité, cité Gély à Figuerolles. Music Events y développe de nombreuses activités artistiques telles que la diffusion, la résidence d'artistes, la recherche et la création.

tréteaux autour d'un banc public), se raviser et choisir un banc public isolé : elle avait identifié l'espace comme étant réservé...). Mais tout ceci n'enlève rien au charme des belles fleurs que les bénévoles entretiennent avec soin. On observera un peu plus haut dans le faubourg, au sein de la communauté gitane, cité Gély, des exemples plus proches des observations de Noschis. En effet, là, les espaces verts sont utilisés comme chenils, poulaillers, ateliers de mécanique, etc.), ce qui n'est jamais contesté mais plutôt considéré par les services municipaux comme étant une pratique à éradiquer.

Se pose donc en corollaire la définition de l'espace public ainsi que celle de l'espace privé. Pascale Faure, dans son travail sur le Plan Cabanes⁹⁴, face à la nécessité qu'il y avait à définir clairement ces notions, a choisi de les opposer, pour, si ce n'est dégager une règle, au moins tenter d'y voir plus clair : « Dans la définition antique de la cité, le privé ou l'*oïkos* désigne ce qui est propre à un individu et symbolise le foyer, en faisant face à la *koïnè*, la chose commune à l'intérieur de la *polis* : *oïkos*, lieu féminin, caché, abritant la vie, la mort, les cycles temporels, opposé à la *koïnè*, lieu de lumière et de pérennité. » Toutefois, elle signale également en quoi l'*oïkos* ne se limite pas à la définition d'un univers clos mais à celle d'une multiplicité de centres : par l'échange, la circulation de biens, de personnes, des réseaux se tissent entre le fixe et le mobile, le fermé et l'ouvert, le dedans et le dehors. La ligne qui détermine sphère privée et domaine public « traverse la maison en son centre même⁹⁵ ». Selon la synthèse rendue publique en 2007 par la Grande Loge Mixte Universelle⁹⁶, « partie intégrante de la Franc-Maçonnerie libérale et non dogmatique », à l'occasion d'une réflexion sur la laïcité, l'espace public⁹⁷ représente d'abord un espace physique : un lieu de rassemblement ou de passage, à l'usage de tous, l'espace de vie collective de ses riverains L'espace public représente aussi un espace moral et symbolique de liberté (dont

⁹⁴ Faure P. 1998, p.260-261,

⁹⁵ Habermas J. L'espace public, archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise. Paris, Payot, 1978, p.56.

⁹⁶ Le but de son travail est inscrit dans l'article premier de sa constitution : « La grande loge mixte universelle est une institution humaniste, philosophique et progressive. Elle a pour but la recherche de la vérité, l'étude de la morale, et la pratique de la solidarité. elle travaille à l'amélioration matérielle et morale, au perfectionnement intellectuel et social de l'humanité. Elle s'engage à diffuser l'idéal laïque, expression des principes de raison, de tolérance et de fraternité. Elle s'engage aussi à promouvoir et à défendre la laïcité dans les structures et les institutions de la République. Elle a pour principe la tolérance mutuelle, le respect des autres et de soi-même, la liberté absolue de conscience. Considérant les conceptions métaphysiques comme étant du domaine exclusif de l'appréciation individuelle de ses membres, elle se refuse à toute affirmation dogmatique. Elle a pour devise : « liberté, égalité, fraternité. »

⁹⁷ URL : http://www.glm.fr/files/Espace_public_-_Espace_privé_ou_se_situe_le_seuil_aujourd'hui_2007.pdf (consulté 08/2012)

l'Internet) ne pouvant exister que pour une démocratie dans laquelle les différents acteurs sociaux, politiques, religieux, culturels, intellectuels peuvent discuter, s'opposer, délibérer (on pense aux lois sur la censure de l'Internet en Chine, avec le projet « Bouclier d'or », qui bloque l'accès à de nombreux sites). Sous la forme d'espace ouvert, accessible, d'*agora*, l'espace public forme le théâtre de l'opposition au pouvoir dans la plupart des conflits politiques et sociaux (grands meetings de Jean-Luc Mélenchon lors des élections présidentielles de 2012, s de la place Tian'anmen, de la place Tahrir, le rôle joué par l'Internet lors du « Printemps arabe », etc.)

Selon Habermas⁹⁸, la notion d'espace public a été galvaudée dans les classes bourgeoises d'Europe occidentale, à la charnière des XVIIIe et XIXe siècles. Aussi imparfait et socialement limité que fût cet espace public naissant, il manifestait déjà les idéaux des Lumières, la quête humaine de la connaissance et de la liberté. Ce phénomène recouvrait non seulement la place qu'y prenait la communication, mais également le fait que les idéaux de la raison, c'est-à-dire les buts des Lumières que sont la pensée raisonnable, l'argumentation et la discussion, s'incarnaient dans les interactions au sein de cet espace social. Ouvert à tous, l'espace public s'opposerait donc clairement à l'espace privé, qui lui, serait réservé à certains et fermé à d'autres. Si la délimitation entre ces deux espaces n'a pas toujours été claire, en matière de religion ou d'art par exemple, force est de constater qu'elle est aujourd'hui plus floue que jamais. Un bon symptôme en est observable auprès des utilisateurs des téléphones mobiles qui développent la capacité de s'extraire d'espaces partagés tout en y restant, avec ce pouvoir qu'ils s'octroient donc « d'y être sans y être », qui suscitent dans leur entourage au mieux une neutralité désabusée ou un détachement amusé, au pire, mais bien plus rarement, une attitude offusquée ou une réaction hostile, comme nous avons pu le vérifier sur la terrasse du bar « La Pleine Lune ». Pourquoi cette tolérance ? D'abord, parce que les téléphones mobiles se sont multipliés. Impossible désormais de ne pas assister plusieurs fois par jour à des conversations téléphoniques publiques. Le branché fait, en quelque sorte, fi de sa présence publique pour vivre son absence privée. Mais on ne regarde pas pareil quand on écoute ailleurs. Nous avons pu également observer, chose courante, à quel point le regard du branché pouvait parfois « accompagner » l'ouïe, comme si, par couplage sensitif, le regard en venait lui aussi à se dédoubler. C'est ainsi qu'un branché, tout absorbé auditivement par son ailleurs,

⁹⁸ op. cit.

peut visuellement en venir à fixer, d'un regard absent, une autre personne présente⁹⁹. La complexité du monde est toute entière présente au sein de l'espace public. Pourquoi alors protester contre quelqu'un qui téléphone à la terrasse du bar, alors que son propre mobile peut sonner d'un instant à l'autre et que l'on va y répondre ? L'espace public est soumis à un processus d'appropriation d'un autre type que ceux que nous avons signalés : par ses pratiques sociales et spatiales, le passant le fait sien¹⁰⁰. Il peut aller plus loin et détourner à des fins propres l'usage prescrit de cet espace public, notamment en lui donnant un autre sens. Ce qu'il fait, dans le cas que nous venons de citer, en y introduisant l'usage de son téléphone mobile, dont il est actuellement de plus en plus indissociable et auquel l'espace public ne peut refuser l'entrée.

8- Relations

8-1 Identités

Les personnages rencontrés à Figuerolles, représentatifs de tribus ou de cultures, suscitent une interrogation quant à la définition de leur identité. Le mot « identité », qui vient du latin *idem*, (le même) désigne ce en quoi « jeme reconnais » (*ego*) et dans quoi les autres me reconnaissent (*alter*). L'identité est toujours attachée à des signes par lesquels elle s'affiche, de sorte qu'elle est, à la fois, affirmation d'une ressemblance entre les membres du groupe identitaire et d'une différence avec les « autres »¹⁰¹. Pour poursuivre ce débat, il m'a semblé important de faire état des travaux suivants. En effet, en 2009, sort en librairie ce petit opus intitulé « les identités collectives à l'heure de la mondialisation ». Il s'agit d'un ouvrage collectif composé de sept communications autour de ce thème complexe qu'est l'identité. Dans sa présentation générale, Bruno Ollivier nous en rappelle les deux fonctions : qu'elle soit individuelle ou collective, l'identité sert à définir l'image que nous nous faisons de nous, à la fois individuellement (par exemple avec notre carte d'identité) et collectivement (comme l'identité nationale), puis, sa deuxième fonction, c'est de clarifier l'image que nous nous faisons des autres, ce en quoi nous allons pouvoir dire qu'ils sont différents de nous.

⁹⁹ Jauréguiberry Francis. Lieux publics, téléphone mobile et civilité. In: Réseaux, 1998, volume 16 n°90. pp. 71-84.

¹⁰⁰ Myriam Houssay-Holzschuch, « Nicolas Hossard, Magdalena Jarvin, C'est ma ville. De l'appropriation et du détournement de l'espace public », Lectures [En ligne], Les comptes rendus, 2006, mis en ligne le 24 janvier 2006, consulté le 16 août 2012. URL : <http://lectures.revues.org/257>

¹⁰¹ Ali Aït Abdelmalek, Territoire et profession, 2005, p.41

Une identité, nous expliquent les auteurs, n'est ni un phénomène biologique, ni un phénomène naturel. Elle est donc construite. Les identités sont sans cesse négociées et renégociées, à la fois par ceux qui les assument (je revendique ma nationalité française, mon attachement à ma région ou à ma famille, etc.), par ceux qui les adoptent (je décide d'être altermondialiste, catholique) et de la part de ceux qui les rejettent. Représentations de soi et de l'autre pour les identités individuelles, de nous et des autres pour les identités collectives. Ces identités se fabriquent tout au long de la vie de l'individu pour les unes, se transmettent de génération en génération pour les autres.

A partir du milieu des années 1970, nous expliquent les auteurs, le développement du transport aérien de masse a multiplié les situations de contact. Il a permis le développement du tourisme de masse (du Nord vers le Sud) et celui des migrations collectives pour raisons économiques (du Sud vers le Nord). Les contacts se sont multipliés entre des groupes d'origines différentes, porteurs chacun de leurs cultures et de leurs identités. Ces contacts ont donné lieu à des ajustements ou à des conflits entre des communautés amenées à vivre sur les mêmes territoires pour des durées parfois très courtes, comme dans le cas du tourisme, parfois très longues, dans le cas de l'immigration pour plusieurs générations.

Une seconde mutation est liée au développement des moyens de communication depuis une trentaine d'années. Ces moyens sont les médias de masse (radio, télévision...), les réseaux informatiques (Internet) et de télécommunication mobile. En effet, avec un grand nombre de programmes diffusés, la télévision satellitaire et par câble permet à des groupes venus d'ailleurs de rester en contact permanent avec cet ailleurs. Les réseaux de télécommunication leur permettent également de communiquer à bas prix, quotidiennement. Les migrations actuelles n'obligent donc plus avec tant de rigueur à une acculturation rapide dans le pays d'arrivée. Le travailleur étranger peut retourner chez lui régulièrement en avion, alors que les retours en bateau étaient longs, coûteux et difficiles pour les générations antérieures. Or, nous explique toujours Bruno Ollivier, la mise en contact sans préparation d'identités différentes, donc de systèmes différents de représentations de soi et de l'autre, n'implique pas automatiquement une reconnaissance de l'autre et une acceptation de la différence. Bien au contraire, elle peut favoriser des sentiments de rejet qui prennent des formes variées et des mouvements de revendication identitaires exacerbés.

L'histoire des pays européens est marquée depuis le dix-neuvième siècle par la prédominance de l'État-nation, pour lequel l'identité collective qui fonde le peuple s'inscrit dans le cadre d'un état qui recouvre un territoire et, du moins veut-on le penser, une langue et une culture. Une condition minimale pour être considéré comme Français et faire partie du peuple français a été pendant longtemps de parler français sur le territoire de la France. Certains projets concernant l'intégration des immigrés reprennent ces critères. Mais il a fallu adoucir cette position de principe en prenant tant bien que mal en compte le problème des langues régionales... Toutes ces notions, insiste Bruno Ollivier, ne sont ni naturelles, ni absolues. Il est important de les relativiser.

8-2 Présentation de soi

Comment s'y prend-on, à Figuerolles, pour faire des rencontres, s'intégrer à un groupe, prendre sa place ? Nous allons examiner les théories de deux sociologues qui nous apportent des éléments de réflexion sur les règles qui conditionnent notre vie relationnelle. Il s'agit d'Erving Goffman, avec son ouvrage intitulé *La mise en scène de la vie quotidienne*, écrit en 1959, et plus récent, de Jérôme Dubois avec ce titre qui date de 2007 : *La mise en scène du corps social, contribution aux marges complémentaires des sociologies du théâtre et du corps*¹⁰². Tout l'intérêt de leur travail est de considérer notre monde comme un théâtre et nos expériences relationnelles comme des représentations, avec une scène, des acteurs, un public.

Quelques situations simples : première invitation à dîner chez les voisins, réunion des parents d'élèves de l'école du quartier ; discussion à propos de la pluie et du beau temps chez la boulangère ou sur le marché, vernissage des œuvres d'un artiste local ou tout simplement prendre l'apéritif, le café au comptoir du bistrot du coin donnent une première idée des rôles à jouer dans la vie de tous les jours. Et ce n'est pas gagné d'avance. Chacun essaye de garder la face, mais il y a toujours un risque de la perdre ! Comme au théâtre, il va falloir réussir à rendre plausible l'image que l'on veut donner de soi pour qu'elle soit crédible. Même sur Internet, au travers du blog, cette mise en scène journalistique de soi (¹⁰³), il faut gagner la partie. Grâce aux outils statistiques, le blogueur peut y évaluer en permanence sa notoriété et son référencement, selon le principe suivant : je suis visité donc j'existe...

¹⁰² *Préface* de Michel Maffesoli

¹⁰³ Amen Ph., 2009, URL : <http://philippeamen.canalblog.com/> (consulté 07/2012)

Mais revenons à Jérôme Dubois et à son opus. Dans la préface, le sociologue Michel Maffesoli décrit ce travail comme étant une contribution à la sociologie de la peau. Qu'est ce que cette peau ? Comme l'écrit Maffesoli¹⁰⁴, en citant Nietzsche, explique Jérôme Dubois, la profondeur se cache à la surface des choses. La surface des corps est la peau. Et la surface du corps social ? C'est la corporéité. Autrement dit, les valeurs, les idées, les visions du monde, etc., viennent et émergent des corps et des rapports qu'ils entretiennent entre eux, par le biais des sensations et des émotions ; les idées obéissent au même processus que la peau, laquelle se renouvelle constamment en laissant tomber les germes morts. Ainsi, la peau qui englobe socialement les individus n'est pas si personnelle que cela, elle est aussi et avant tout collective et se désagrège d'elle-même au fur et à mesure qu'elle se constitue. Mc Luhan¹⁰⁵ a ainsi affirmé que le massage était plus important que le message dans la communication humaine.

Continuons la lecture. Jérôme Dubois est sociologue mais il est aussi acteur et metteur en scène non professionnel. Il nous rappelle qu'au théâtre, on n'est pas tout seul. On ne peut y exister que grâce au spectateur. « Le comédien, quand il joue, ressent cette relation comme faisant partie du spectacle. Il sent la présence du spectateur, comme le spectateur ressent celle du comédien ». Ainsi, si le rôle du sociologue est de penser la relation entre les humains, le comédien peut la pressentir pendant qu'il joue : son rôle se construit par rapport aux autres personnages et par rapport aux spectateurs, qui vont réagir différemment en fonction de la façon dont il va jouer et en fonction de leur propre point de vue. Ce paradoxe du comédien lui permet de prendre de la distance avec son personnage ; si bien que, en même temps qu'il joue, le comédien peut analyser, comme un sociologue, ce que « pensent » les spectateurs de son personnage.

Pour l'historien du droit Pierre Legendre¹⁰⁶ (Marianne2.fr, 2007), « la théâtralisation est inhérente à l'espèce douée de parole. C'est une conséquence du langage propre à l'humain ; la dématérialisation de la matérialité par le langage comporte ce phénomène : le monde est mis en scène, et toutes les sociétés, dans tous les temps, inventent leur style pour aborder la réalité du monde à travers le théâtre des mots. Pas seulement les mots. Il y a les musiques, les procédures chorégraphiques, etc. ».

¹⁰⁴ 1985, p.98

¹⁰⁵ 1969.

¹⁰⁶ URL : http://www.marianne2.fr/La-theatralisation-est-inherente-a-l-espece-douee-de-parole_a82443.html -(Consulté 07/2012)

L'individu est à la fois acteur et public ; c'est bien le groupe social qui définit et authentifie sa personnalité. Les injonctions extérieures changent sans arrêt, on l'a vu (invitation à manger, vernissage, etc.), mais, consolation, l'acteur n'est pas tenu pour autant de jouer toujours le même rôle. Par contre, c'est sa personnalité qui ne doit pas changer, même si l'environnement change. Cette personnalité est dans l'action, elle émerge des conflits entre les apparences que l'acteur doit assumer et le soi qu'il expose. Il lui faut, il nous faut, réussir à relier, pour le meilleur, un monde interne et ce monde externe...

8-3 L'image

Selon Martine Xiberras (2002), il faut prendre en compte l'utilisation exponentielle qui est faite actuellement de l'image. Tous les symboles qu'elle véhicule sont dispersés, essaimés, perdant du sens au fur et à mesure de leur diffusion. On est donc ainsi interpellés par des signes que l'on n'identifie pas. Par exemple, la marque d'équipements de sport Nike a emprunté le nom de la déesse Niké, personnifiant la victoire (une divinité ailée, capable de se déplacer à grande vitesse). Le logo de cette firme américaine (le Swoosh) est une représentation stylisée des ailes de la Victoire de Samothrace, qui représente Niké. Par son mouvement vers le haut, ce logo inspire à la transcendance et nous envoie ainsi un message symbolique.

Martine Xiberras fournit un autre exemple, germanique celui là, celui du dieu Wotan, (Thor, Odin) : un dieu cruel, méchant, fourbe, cynique et misogyne, qui inspirera Wagner pour son cycle de quatre opéras « L'Anneau du Nibelung ». Pour elle, ces mythes anciens restent inscrits dans l'imaginaire et l'on ne peut couper les ponts avec eux. Sinon, ils resurgissent sous des formes primitives, dévaluées, intégrées à la vie moderne. Par exemple, on assiste ainsi au retour de religions traditionnelles aménagées (shamanisme, shivaïsme, islam, etc.), que l'on ne peut plus pratiquer selon leurs principes fondateurs et qu'on exerce comme on peut, sur son lieu de travail ou dans la rue. Ainsi, « l'imaginaire mythique fonctionne comme une lente Noria, qui, pleine des énergies fondatrices, se vide et refoule par des codifications et des conceptualisations, puis replonge avec les rôles marginalisés, contraints à la dissidence.

Les mythes les plus coriaces résistent à l'usure scolastique et conceptuelle et peuvent reprendre vie, métamorphosés, parfois méconnaissables¹⁰⁷ ».

Chaque société exprime, dans ses mythes, des sentiments fondamentaux tels que l'amour, la haine ou la vengeance, qui sont communs à l'humanité toute entière. Ces mythes expliquent les origines, le présent et le devenir du groupe vers l'humanité toute entière (le ou les dieux sont toujours universels pour le groupe qui les fonde). A l'origine, les mythes et légendes étaient des récits qui devaient absolument être transmis, sans doute parce qu'ils contenaient un savoir ou une vérité. Ils sont constitutifs de toute culture, et répondent à une structure fondamentale de l'imaginaire. Les mythes présentent donc une valeur anthropologique universelle : ils ne peuvent disparaître, mais se modifient en définissant les fondements d'une nouvelle culture. A la question de savoir ce qui meut les humains, Martine Xiberras est catégorique : ce sont leurs croyances. Tout est donc à repenser à l'aune de l'imaginaire. Que se soient les jeunes de Figuerolles qui s'exercent au tir dans l'espace public¹⁰⁸ ou les bobos du

¹⁰⁷ Xiberras M. Pratique de l'imaginaire, lecture de Gilbert Durand. Les Presses de l'Université Laval. 2002 p.145

¹⁰⁸ Champ de tir dans un square abandonné de Figuerolles. Article paru dans le Midi Libre, sous la plume de Camille-Solveig Fol (03/05/2012) : « La force d'inertie est violente à Figuerolles où, depuis près de deux mois, les riverains de la rue du Nord s'inquiètent des allées et venues dans le square Coursindel. Un petit bout de terrain en friche coince par la voie rapide et au fond d'une impasse. Sans regard donc. Abandonné par la mairie, "qui n'en pouvait plus de changer les jeux pour enfants systématiquement saccagés la nuit", explique une maman et ex-usagère, l'espace transformé en toilettes pour chiens est aussi visiblement un champ de tir.

Ces deux derniers mois, les voisins "alertés par la répétition de coups de feu qu'on prenait au début pour des pétards" ont fait le tour dans le terrain vague et ramassé "en tout une douzaine de douilles de 22 long rifle et une dizaine de munitions plus petites" ainsi que des cibles. D'ailleurs, sur place, bien en vue, trois cannettes sont accrochées aux branches des arbres et pleines d'impacts de balles."Les tirs ont lieu plus tôt en journée... Peut-être parce que le soir, ce sont les tagueurs qui prennent les murs et ils aiment bosser en paix", remarque une voisine qui a contacté la mairie au sujet des tirs."Mais ses services rejettent toute responsabilité, vu que le parc est désaffecté." Le standard l'a dirigé sur la police municipale laquelle a dûment pris note pour "faire vite remonter l'info" en lui conseillant de s'adresser aussi à la police nationale. Elle a donc déposé une main courante en fin de semaine dernière. En parallèle, le voisinage tente d'imaginer le square autrement. "Puisqu'on ne peut pas construire de logement, vu la proximité de la route et qu'un parc sans raison, c'est trop fragile, on pourrait y faire des jardins partagés et planter un verger avec la population de ce quartier à forte densité. Le projet est à l'étude. D'ici là, l'association Figs'and'roll a demandé à la Ville de pouvoir faire la Fête de la musique au square "pour que les familles se réapproprient cet espace, le 22 juin au soir". Parmi les amis, certains sont "volontaires pour aider à nettoyer le terrain" en espérant ne pas avoir à ramasser les balles perdues. »

même quartier pratiquants des sports à risques (parapente, kite surf, etc.), on est face à une culture de l'extrême, qui veut que l'on soit le plus fort, et même plus fort que la mort, en défi permanent, défi présent dans les regards que se lancent certains jeunes de Figuerolles et d'ailleurs, toujours prêts à la bagarre et à ses conséquences tragiques si l'un des deux ne baisse pas les yeux. La puissance du rêve, la force du symbole, la maternité de l'image composent une espèce de « fantastique transcendantale » dont l'homme ne peut se passer sans se mutiler. Il y a de l'imaginaire partout. Dans le rêve, la rêverie, les visions, les hallucinations, les comportements, la violence. Sous des formes plus abouties, dans les mythes, dans les diverses formes de création artistique comme dans les situations de la banalité quotidienne, ainsi que dans les opérations les plus rationnelles, comme nous le rappelle Jérôme Souty¹⁰⁹ (2006) dans sa présentation de l'œuvre de Gilbert Durand.

8-4 Générosité et solidarité

La récente et remarquée création d'un squat (automne 2011) dans le quartier Figuerolles peut conduire à en tenter une présentation « scientifique », sans préjugés, sans prénotions. Sans faire l'éloge de ce qui reste défini comme étant une pratique illicite¹¹⁰, ce en quoi nous serions condamnables à bien des égards. Mais, pour penser un peu, nous nous inspirerons du philosophe allemand Friedrich Nietzsche¹¹¹, en raison de son amour pour la réalité telle qu'elle est, concrétisée par son idée selon laquelle il faut savoir dire « oui à la vie ». C'est ainsi que, selon Michel Maffesoli¹¹² : « Cette posture permet de saisir l'extraordinaire vitalité sociale déniée par les innombrables pisse-vinaigre ; ceux qui s'autoproclament censeurs d'une époque en déshérence. Car pour eux, ajoute-t-il, toute effervescence est signe de décadence »...

A Figuerolles, le logement squatté depuis le 25 septembre 2011 est un immeuble cédé récemment par ses propriétaires à l'organisme municipal chargé de la rénovation du quartier. Même si, vous vous en doutez, l'affaire est complexe, tout peut se résumer relativement

¹⁰⁹ Mensuel Sciences Humaines, Numéro 176, novembre 2006. URL : http://www.scienceshumaines.com/gilbert-durand-la-rehabilitation-de-l-imaginaire_fr_14969.html. Consulté 08/2012

¹¹⁰ Vol de domicile, interdit à la fois par la loi et la morale.

¹¹¹ « Que votre amour de la vie soit amour de votre espoir le plus haut et que votre espoir le plus haut soit la pensée la plus haute de la vie ». Friedrich Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra. 1885. *Un livre pour tous et pour personne*. Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits ». p.69.

¹¹² 2005, p.7.

simplement. Après une occupation sans effractions selon les squatters (porte ouverte, clés trouvées dans la boîte aux lettres) un petit nombre de personnes ont occupé librement les lieux. A la visite, il ne fallait pas être un grand clerc pour se rendre compte qu'il faisait bon vivre dans ce squat. Les pièces étaient correctement aménagées, pas beaucoup moins en désordre que la chambre de nombreux ados chez leurs parents. Le mobilier était basé sur la « récup » et le système D. D'une cuisine centrale émanaient des odeurs appétissantes. Des légumes et des denrées glanés ici ou là étaient lavés, pelés et rangés sur la table. Des squatters plutôt jeunes, même si quelques personnes étaient apparemment plus âgées. Une table rassemblaient les revues et brochures militantes, des livres étaient à disposition, des étagères croulaient sous des piles de vêtements en libre service, une pièce était aménagée en salle informatique, des cours d'initiation aux logiciels libres y étaient donnés par nos squatters dont la majorité possédait de nombreuses compétences et savoir-faire (plusieurs ateliers intéressants étaient proposés, gratuits et ouverts à tous). Les documents des précédents occupants trouvés sur place (papiers, photos de famille, etc.) étaient soigneusement conservés au cas où un héritier souhaiterait les récupérer. Quelques travaux de consolidation avaient même été entrepris et c'est plutôt globalement un avis favorable que l'on pourrait donner pour l'instant à ce lieu, semblable à de nombreux autres dans la France entière. Plutôt proche de l'ultra gauche et des mouvements anarchistes, ces squatters représentent un phénomène européen en pleine expansion, à la suite du durcissement des conditions d'accès au logement, et à l'augmentation parallèle et paradoxale du nombre de logements vacants. Économie alternative, mais qui court le risque de voir se développer en son sein des formes de non droit, telles celles qui ont conduit à la fermeture de sites qui étaient tolérés, tels en 1998 le Pôle Pi¹¹³ (Lycée Diderot à Paris).

Au final, nous avons ici affaire à un groupe de jeunes d'une moyenne d'âge de 25 ans, dirions-nous, doués de nombreuses compétences, ayant déjà connu d'autres expériences au sein de squats. Ils disent clairement vouloir mettre en place par ce biais des formes d'organisation sociale travaillant au bien commun. Promouvoir, développer et répandre des alternatives culturelles, politiques par le biais de l'autogestion, sans permettre l'émergence de leaders ni la création de profits personnels. Ils tentent même de mettre en place des systèmes

¹¹³ En 1996 : le lycée Diderot deviendra pendant 2 ans une ruche rassemblant 300 artistes en mal d'ateliers, le Pôle Pi. Le pôle Pi est exemplaire aussi en ce qu'il échoue sur l'écueil commun aux lieux ouverts, que leur ouverture même expose à l'exploitation opportuniste de ce qui devient une "zone" d'a-légalité. Squat d'abord, le Pôle Pi attire outre les artistes des cohortes de sans logis ou sans-papiers, mais aussi de trafiquants, qui amèneront sa fermeture en 1998, après des agressions et un viol collectif dans un atelier.

d'entraide et de solidarité pour protéger les plus vulnérables. En un moment où le lieu fait lien, cette manière de dire le lieu (environnement naturel) et le lien (social) est donc ici d'une tonalité très différente : généreuse, solidaire, vivante et même « orgiaque ».

En effet, si l'orgie est une réunion où l'on se livre à toutes sortes d'excès, c'est aussi la mise en commun des passions, la célébration des mystères. Si passions et mystères peuvent être de l'ordre de l'excès festif, de la débauche, elles peuvent aussi susciter le souci de l'autre, la compassion, la générosité, tout ce qui est au cœur de l'ensemble des mouvements caritatifs. Le territoire secrète la prise en compte de l'autre et rend nécessaire de le respecter. Tragique, plaisir et solidarité sont liés car ce qu'on sait de ce savoir incorporé, savoir animal, savoir du ventre, c'est que ce qui arrive à l'autre nous menace également. *Hodie mihi, cras tibi* lisait-on sur les portes des cimetières : « Aujourd'hui c'est ton tour, demain c'est le mien ». C'est là dessus que repose le succès de la tragédie et des spectacles de catastrophes : le tragique génère l'identification.

Le GIPN viendra expulser les squatters le 27 janvier 2012 à six heures du matin¹¹⁴.

8-5 Parler local

Pour le linguiste Jean-Pierre Goudaillier¹¹⁵, auteur de « Comment tu tchatches¹¹⁶ ! », « l'une des réactions au sentiment d'exclusion est la création d'un langage propre¹¹⁷ ». Avec des mots qui pleuvent comme des épices pour donner de la saveur aux mélanges des cultures, offrir un sens à toutes les différences. Sorte d'argot, le langage des quartiers serait donc un registre de langue et non un ovni, où se rassemblent les dominés pour résister aux dominants. Une langue a toujours eu et comporte toujours ses propres formes de contournement de celle dite « académique ».

«La tchatche des quartiers, c'est ma deuxième culture, dit aujourd'hui Nacera, devenue professeur de français. Qu'on le veuille ou non, ça fait partie de notre patrimoine, c'est ce qu'on hérite des cités. Une façon de vivre, de voir les choses, différente. C'est mal, ça ? ». Le

¹¹⁴ URL : <https://montpellier.squat.net/?p=366> (Consulté 07/2012)

¹¹⁵ Responsable du Centre de recherches argotologiques (CARGO) et directeur du département de linguistique de l'université René-Descartes (Paris V).

¹¹⁶ 2001

¹¹⁷ URL : http://www.lexpress.fr/culture/livre/questions-a_800438.html (Consulté 07/2012)

linguiste Alain Bentolila¹¹⁸ pense que oui. Ce jargon serait d'une absolue pauvreté, une prison pour ces jeunes en rupture avec le français. Jean-Pierre Goudaillier tient lui ce « français contemporain des cités pour une langue existentielle, où dépression et précarité riment avec expression et créativité ». A l'intérieur, il n'y a pas de règle, sauf celle d'innover sans cesse. Dans le dictionnaire, il y a un mot pour définir cette réalité : la « diglossie ». C'est le fait de pratiquer deux langues, dont l'une est socio-politiquement inférieure à l'autre.

Le journaliste Jacques Durand¹¹⁹, dans son texte « A fond la manette » a ainsi analysé la nature de ce qui est présenté comme un langage des dominés, cette langue qui n'a pas de nom, qui a pourtant connu ses heures de gloire à Figuerolles : « Dans les années 70, avant le verlan, l'apport de langues venues d'ailleurs, de la télévision, de l'Internet et des SMS, on en était ici à tchouraver (voler) par ci par là dans l'espagnol, le catalan, l'occitan, l'argot et autres, quelques mots qui s'éteignaient très vite. Des mots comme orphelins. Une langue ? Non. De petites rafales de mots. Dans un langage fantôme, le mot « piche » désigne alors le sexe masculin. Mais, paradoxe, personne ne se reconnaît piche. A moins d'être cariclo ; cariclo complet, bauch, fou. La piche, au bout du compte, c'est toujours l'autre. Piche, c'est l'invective. La « picherie » dans les quelques zones urbaines du littoral languedocien était une façon d'être. Mais d'être nul, toujours vaincu et ardent aussi. La picherie tenait ses quartiers dans toutes les rues de la mouise, dans tous les faubourgs pourris. La piche, (on emploie le mot au féminin) c'est le râté, le déclassé, celui qui baigne dans la déche, se bronze au soleil grisâtre de la mistoufle et n'en sortira jamais. En attendant, il bricole sa vie comme il bricole sa mobylette, sa « bleue » et il la bricole comme il bricole sa langue, en tchourant à droite et à gauche.

Pas question de se faire agantcher (attraper, engluer) dans un phrasé structuré. Pas question non plus de trimarder, de travailler de façon soutenue. S'il se fait endoffer, (assimiler, avoir) par l'autre monde, celui de la normalité, la piche fait alors partie des « zenculés ». Et pour les « lovés » ? (L'argent) La piche se démerde ; il fait vinte (attention) et s'endjale rapidos quand il voit les bédis (les flics). La piche tchoure un carbu pour sa bleue, part en bande pour la marave (bagarre), et tant mieux si les gonzes n'y entravent tchi, que dalle (si les gens n'y comprennent rien).

¹¹⁸ URL : <http://c.k.t.over-blog.com/article-883891-6.html> (Consulté 07/2012)

¹¹⁹ Durand J. et al. Les cahiers de l'office / 2. Office Régional de la Culture Languedoc-Roussillon. Montpellier, 1983, pp. 92-93

En réalité, la vraie piche n'était bonne à pas grand-chose. Pas même à la pétanque. Mais « i » s'en fout. I fait « l'homme », la « vedette », le « cacou », et exaspère à souhait. Un dur de dur ? Pas non plus. C'est une piche, pas un loubard, pas un voyou romantique, encore moins un ange rebelle des périphéries urbaines. Son vécu est vécu directement, sans distance, à fond la manette. Il flambe, se sape, parade chicos, fume la « punte » (la cigarette). L'important, c'est « l'espante de rire » et qu'on n'insulte pas les morts, « les os de tes morts ». L'univers se coupe en deux : les enfadeurs d'un côté, les enfadés de l'autre.

Pourquoi on fait gueuler la mobylette ? « Pourquoi ça fait du bruit et ça espante. La petite tchourave aussi, ça espante. Mais tout reste diminutif genre mobylette parce que la moto, le cuir, ça, ce n'est plus « piche ». Par contre, ce qui est piche, c'est mettre tous les jours un costard terriblement costard façon pattes d'éléphant et l'user en deux temps trois mouvements. On flambe, mais sans calcul, en dilapidant pour rien une foutue énergie. Alors, évidemment, ce retour sur nos racines a un avantage ; celui de permettre de mieux comprendre comment nous construisons des repaires identitaires qui nous conviennent, et par ricochet de regarder autrement ces façons de parler ou d'écrire qui ne cessent d'émerger autour de nous : « on faisait pareil quand on était jeune ». On a su créer nous aussi ces langues vivantes et éphémères, que personne ne pourra jamais enseigner car elles ne vivent qu'au présent.

8-6 Réaction

Un courrier en réponse au précédent texte publié sur Internet : « J'ai bien aimé l'article. Tu parles comme un " carraque ".... " Piche, " on l'a tous été un peu à une époque ou à une autre non ? J'essaie de retrouver des mots, des phrases... Je te garantis pas l'orthographe... le piche ne s'écrit pas...

Tu as "engancher " mon père m'a " enganché " il m'a " marélé " , mon père m'a attrapé , il m'a fracassé ... " Maréler " tu te souvenais ? Tu as tchourer : voler .. Ses morts !!! on m'a tchouré ma meule !!! (mobylette) Tu as " nachaver " : partir : nachavons !! y a les bédis !!! Tu as " pountcher " (faire l'amour, là, c'est plutôt baiser) cette gadgie elle est michto (tiens un autre, michto : bon , bonne) je me la pountcherais bien ... Tu as " farter " : manger, je me

suis " farté " les bonbons de chez la mercière (un ancien petit commerce devenu le Repalatin)... Tu as " latcho " un cousin de " michto " (bien, bon, bonne) maman !! (on peut dire mare meua) quel film latcho !! Bruce Lee , il a marélé tous les gadjos
Ou encore " carave " mais là il y a divergence , d'aucuns diront : cette gadgie elle est bien " carave " : elle est bien foutue... D'autres diront : il lui a carave la mob et là, cela pourra vouloir dire voler ou esquinter ...à vérifier ...

Tu n'es pas sans savoir que tous ces mots sont un savant mélange de diverses origines ...espagnoles , catalanes , et même Yougo, ou Romano ... par exemple, j'ai employé "latcho " toute ma jeunesse , sans savoir d'où cela venait , et il y a quelques années , il est sorti un film, Yougoslave je crois , une histoire de gens du voyage si je me souviens bien , et le titre était : " latcho drom " la bonne route ... cela m'a éclairé un peu , sur l'origine de certains mots du dialecte piche , car ceux d'origine espagnole, ou catalane je les connaissais (me débrouillant pas mal dans les 2 langues) mais pour les autres je me demandais d'où ils venaient ...

Voilà, dés que d'autres me reviennent à l'esprit je te les envoie..

Cordialement, Dominique. Dis moi si parmi ces mots tu en connaissais certains , ou tous...

8-7 Le lieu fait lien

Passionné d'histoire locale et fervent collectionneur de vieux papiers et d'images jaunies, Roland Jolivet est le président du Club cartophile de Montpellier (certaines illustrations de mon livre sur l'histoire de Figuerolles m'ont été gracieusement prêtées par cet ancien habitant du quartier). Roland Jolivet a publié treize livres qui regorgent de ces petites anecdotes qui à la fois amusent et instruisent. Mais ce n'est pas tout, il n'y a pas que des histoires vraies ; il y a aussi des images : des clichés inédits recueillis durant toute une vie de recherches, menées depuis les archives publiques et privées jusqu'aux marchés et foires aux collectionneurs... Au final, son dernier opus, Montpellier en questions, en compte quatre cents (corrigé fourni) qui permettent à la fois, dit-il « d'aborder et de retrouver » cette ville.

Roland Jolivet parle en effet de l'identité de la ville, et il sait marier les images anciennes à ce que l'on peut voir aujourd'hui, pour donner une vision qui n'est pas seulement nostalgique, mais qui aide à comprendre l'actuel et le quotidien, à s'appropriier tout ce qui a pu être fondateur de nos croyances, de nos appartenances, en un mot nos racines : il retourne à la matrice. L'engouement actuel pour ce genre de recherche identitaire est réel et explique le succès populaire de travaux semblables à celui de Roland Jolivet. Cette identité locale, que ces auteurs permettent de s'appropriier, serait-elle alors au service d'individus qui auraient justement perdu leurs repères ? L'identité locale n'en est pas moins l'objet de multiples usages politiques qui ne peuvent laisser indifférent. Le flou qui entoure cette notion la rend en effet « particulièrement apte à intégrer les mythes politiques modernes¹²⁰ ».

Force est de constater que le « localisme » est une des marques majeures de notre époque. Preuve en est du retour en force, dans les discours sociaux, de termes tels que « pays », « territoires », « espace », qui renvoient à un sentiment d'appartenance renforcé, mais aussi au partage émotionnel. En bref, au fait que le « lieu fait lien ». Un lien qui n'est pas constitué à partir d'un idéal lointain, mais qui se fonde sur la possession commune de valeurs enracinées : langue locale, coutumes, cuisine, etc. Les individus tombent pourtant simultanément sous une commune dépendance à l'égard du mouvement de leurs propres produits devenus autonomes en face d'eux sous forme de marchandises, d'argent et de capital, donc à l'égard d'un système de rapports sociaux sur le devenir général duquel ils n'exercent plus aucun contrôle et dont dépend pourtant leur reproduction en tant qu'êtres sociaux (Alain Bihl¹²¹, 2007). Autrement dit, à des rapports de dépendance personnels se sont substitués des rapports de dépendance impersonnels et abstraits.

« Contrairement aux rapports de dépendance personnels, où un individu est subordonné à un autre, les rapports réifiés de dépendance éveillent l'impression que les individus sont dominés par des abstractions, bien que ces rapports soient, en dernière analyse, eux aussi, des rapports de dépendance bien déterminés et dépouillés de toute illusion¹²² ». Au travers de leurs répondeurs, dossiers à télécharger, etc. les institutions ne semblent plus en prise avec le désir de proximité. Le besoin de solidarité et de protection serait à la base de la multiplication

¹²⁰ Taguieff P.-A., 1986, p. 92.

¹²¹ Interrogations ? - Revue pluridisciplinaire en sciences de l'homme et de la société. Numéro 5. L'individualité, objet problématique des sciences humaines et sociales. Décembre 2007. URL : <http://www.revue-interrogations.org> (Consulté : 07/2012)

¹²² Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique* tome 1, page 101.

actuelle de « tribus », qui, dans nos jungles de pierre, jouent le même rôle que celui qu'elles occupaient jadis...

Ainsi, nos institutions sont bien de moins en moins contestées, de moins en moins défendues, mais simplement mitées. Elles servent de niches à des micro-entités fondées sur le choix et l'affinité. Il en est ainsi au sein des partis, des universités, syndicats, etc. qui fonctionnent selon les règles d'une franc-maçonnerie généralisée, pour le meilleur et pour le pire. Vous en trouverez tout seul de nombreux exemples dans l'actualité¹²³... Des tribus en tous genres, donc, culturelles, sportives, musicales, religieuses ou sexuelles, sur le net ou dans l'entrée des immeubles, sur les stades ou dans des bars. Elles constituent une nébuleuse insaisissable, sans centre, ni périphérie.

Sans parler de la fin des idéologies, on peut évoquer leur transfiguration. Elles prennent un autre visage. En la matière, celui de petits récits spécifiques, propres, bien sûr, à la tribu qui en est détentrice. Les « grands récits de référence » se particularisent, s'incarnent, se limitent à la dimension d'un territoire donné. D'où les pratiques langagière des jeunes, le retour des dialectes locaux, les récits propres aux sectes, etc. Avec une série de « hauts lieux », ces lieux devenant liens, où se célèbre le culte partagé : musée Fabre (peinture), stade de la Mosson (football), marché des Arceaux (agriculture biologique), marché de la place Salengro (le moins cher de la ville) le Corum (musique bourgeoise), etc.

Ce que l'on confirme avec l'œuvre de Roland Jolivet, c'est que le nouveau lien social est aujourd'hui fondé sur l'émotion partagée, le sentiment collectif. C'est un grand changement : au lieu de vouloir dominer le monde, de vouloir le transformer ou le changer, on s'emploie à s'unir à lui par la contemplation, à le fêter...

8-9 Lire

Dans une « honnête pauvreté », le bouquiniste lit ses bouquins. Toute l'histoire de cette profession trouve là sa justification : avant d'être des marchands, les bouquinistes sont des lecteurs, voire des collectionneurs, amoureux de leurs livres. Ne plaignez pas le sage qui bouquine : il est sur son tapis volant, bien au dessus de nous, et n'entend le Monde que par

¹²³ URL : <http://libertaire.free.fr/Maffesoli03.html> (Consulté : 07/2012)

son livre¹²⁴. C'est qu'un facteur important entre en jeu : la passion. Que ce soit celle des livres, des BD, ou des gravures, elle est une motivation importante pour devenir bouquiniste. Un autre facteur important, c'est le désir légitime d'être « libre », « libraire comme l'air », d'être son propre chef.

En fait, la « vocation » de bouquiniste tient à un vécu particulier composé de tradition, de passion, d'envie de liberté, de recherche de « contact avec les gens », de « refus d'uniformité ». Comme on le peut lire dans l'étude sociale publiée par la revue spécialisée « Le Parapet » (numéro 52 et 53, mars 2007), lorsqu'un bouquiniste rencontre un client avide des mêmes objets, des mêmes lectures, une relation s'installe et des rôles sont établis : tour à tour complices, concurrents, maîtres et élèves, ennemis parfois : deux frères amoureux de la même femme, du même Marivaux !

Pour nous, c'est l'occasion, en ce dimanche de fête, de vous entraîner au Bateau- Livre, cette boutique située au 13 de la rue des Soldats, à Montpellier, une rue perpendiculaire au Cours Gambetta. On y rencontre Madeleine Sernin, une montpelliéraine de souche, qui, après un cursus complexe, a choisi de suivre la voie tracée par son compagnon, Pascal Ricard. Ce dernier avait commencé, il y a plus de quinze ans, à bord d'un bibliobus décoré façon vingt mille lieues sous les mers, à sillonner les routes, courir les salons, les foires et les marchés. Si Pascal continue sur sa voie, Madeleine est présente, elle, six jours sur sept, dans son magasin, où s'empilent des tonnes de livres bien classés pour le plus grand bonheur de ses clients.

Comment définir ce métier ? Madeleine : « Il s'agit de la vente de livres rares et d'occasion. Mais qui dit vente dit aussi achat. Pour cela, on nous contacte, souvent à la suite d'un décès ou d'un déménagement. Nous achetons ainsi de préférence les lots entiers, puis, nous faisons un tri ». Mais en aucun cas, nos bouquinistes ne jettent, très respectueux de l'objet livre. Ils donnent à des associations ce qui pour eux ne présente pas d'intérêt. Et puis, ce n'est pas tout : il faut encore stocker. Qui a connu un déménagement connaît le problème des livres : du volume et du poids. Madeleine et Pascal vont donc louer un garage, puis remplir leur chambre d'ami, tout en « essayant de ne pas envahir la maison »...

Dès réception d'un lot, c'est d'abord son inventaire : « On est comme des enfants à Noël quand on ouvre les cartons ! Tout ce qui nous plaît vraiment, on le met immédiatement en

¹²⁴

URL : <http://www.bouquinistedeparis.com/pdf/53.pdf> (Consulté : 07/2012)

magasin ». Mais force est de constater que, même avec un bon stock, ce métier ne suffit pas à nourrir une famille. Il faut avoir des revenus complémentaires, une retraite. D'autant que la raréfaction des bouquinistes en ville entraîne une baisse de la clientèle, un peu comme un marché aux puces où il n'y aurait qu'une dizaine d'exposants. C'est que les gens aiment fouiller, aller de bouquinerie en bouquinerie. Toutefois, il existe la clientèle de proximité, qui elle considère ce magasin un peu comme une librairie, avec en plus le charme des tarifs du livre d'occasion.

Et puis, il y a la misère actuelle de toute une population de Figuerolles et même de plus loin : « Des gens viennent vendre pour manger. On le ressent bien. Même au niveau des lots, qui deviennent de moins en moins intéressants car il est fait un tri au préalable. Le meilleur est alors directement vendu par Internet ». Si Internet est un concurrent, il est aussi un outil, car nos bouquinistes y ont également recours. Ils avouent y proposer leurs livres les plus rares à un prix honnête. L'essentiel étant pour eux une relation commerciale correcte : acheter correctement, vendre correctement. Quand à l'avenir, Madeleine ne pense pas qu'un jeune puisse reprendre leur affaire, pour la bonne raison que ce type de commerce ne dégage pas assez de bénéfice. C'est bien une activité d'amateur, mot pris au sens de *celui qui aime*. De plus, la clientèle vieillit et ne se renouvelle pas ou peu. C'est donc le livre ancien, rare, qui constitue les meilleures ventes, même si le livre de poche constitue un fond de roulement. Un bouquiniste n'est pas un libraire, il peut donc refuser tous les auteurs qui ne lui conviennent pas, ainsi, son stock lui ressemble un peu. Poche, policiers, science fiction considérés ici comme de bonnes approches sociologiques ou comme d'intéressantes visions critiques de la société côtoient ainsi les excellents ouvrages des collections Points ou 10x18...

9- Politique

9-1 Max Weber

C'est en 1919 que le sociologue allemand Max Weber, à l'université de Munich, prononce deux conférences d'importance. Elles seront traduites par Julien Freund et publiées en 1959. Ce travail est d'importance pour le mien, car en effet, la posture que j'occupe est tiraillée entre les élus et les tribus locales, chacun souhaitant utiliser ma caution, la détourner de sa mission purement universitaire pour servir, d'une façon ou d'une autre, une stratégie politique. Max Weber analyse la distinction que l'on peut faire entre ces deux personnages qu'il a choisis de nommer « le savant » et « le politique ».

Tout d'abord, il faut resituer ce travail dans son contexte historique, celui de la modernité (XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème}). Par modernité, nous entendons ce courant qui a voulu donner à la raison la légitimité de la domination politique, culturelle et symbolique et qui a cherché à s'émanciper de l'influence de la religion et des traditions. Pour Weber, deux postures : d'une part le savant, qui veut décrire le fonctionnement de la société au travers d'une analyse objective et neutre, et d'autre part l'homme politique, qui propose ce qui, selon lui, est le meilleur pour la société, avec comme objectif prioritaire la conquête du pouvoir.

L'éducation, écrit Max Weber, consiste à apprendre à entendre des faits désagréables pour ses convictions personnelles. Le rôle du professeur est de faire en sorte « que l'auditeur soit en état de trouver le point à partir duquel il peut lui même, compte tenu de ses propres idéaux ultimes, prendre position à ce propos ». La politique n'a pas sa place dans la salle de cours de l'Université, exprime avec force M. Weber. Pour lui, prendre une position politique pratique est une chose, analyser scientifiquement des structures politiques et des doctrines de parti en est une autre. Ne pas utiliser les mots pour solliciter des prises de position chez les autres est un devoir. Ces mots ne seraient alors plus « des socs de charrues pour ameublir l'immense champ de la pensée contemplative, mais des glaives pour attaquer des adversaires, bref des moyens de combat ». En clair, pour lui, le prophète et le démagogue n'ont pas leur place dans une chaire universitaire. Il dit à l'un et à l'autre : « Va dans la rue et parle en public » ce qui veut dire d'aller là où on peut les critiquer.

Qu'entend-il par politique ? Le concept est vaste, nous explique M. Weber. Il le limite à la direction du groupement politique que nous appelons aujourd'hui Etat, ou à l'influence que l'on peut avoir sur elle. Mais alors qu'est-ce qu'un Etat ? M. Weber nous cite d'abord Trotsky : « Tout Etat est fondé sur la force », et nous explique qu'il faut concevoir l'Etat contemporain comme une communauté humaine qui, dans les limites d'un territoire déterminé revendique avec succès pour son propre compte le monopole de la violence physique légitime. L'État ne peut donc exister qu'à la condition que les hommes dominés se soumettent à l'autorité. Là, trois raisons, selon M. Weber, justifient leur domination : les coutumes (le pouvoir traditionnel), la grâce personnelle et extraordinaire d'un individu (son charisme), l'autorité obtenue grâce à la loi. Pour notre auteur, il y a deux façons de faire de la politique. Ou bien on vit « pour » la politique (le militantisme, l'engagement), ou bien « de » la politique (on en tire un salaire). Celui qui vit pour en fait le but de sa vie, soit parce qu'il trouve un moyen de jouissance dans la simple possession du pouvoir, soit parce que cette

activité lui permet de trouver son équilibre interne et d'exprimer sa valeur personnelle en se mettant au service d'une cause qui donne un sens à sa vie.

Max Weber insiste sur cette distinction : celui qui voit dans la politique une source permanente de revenus « vit de la politique » et, sinon, vit « pour » elle. Max Weber ajoute toutefois cette précision : « Le développement de la fonction publique moderne exige un corps de travailleurs spécialisés, hautement qualifiés, préparés à leur tâche professionnelle par une formation de plusieurs années et animés par un honneur corporatif très développé sur le chapitre de l'intégrité. Si ce sentiment de l'honneur n'existait pas chez les fonctionnaires, nous serions menacés d'une effroyable corruption et nous n'échapperions pas à la domination des cuistres ».

L'apport fondamental de Weber est certainement cette distinction entre le savant et le politique basée sur le fait que le politique prend position tandis que le scientifique analyse les structures politiques. Deux citations pour terminer : « Le politique se compromet avec des puissances diaboliques¹²⁵ » ; « L'œuvre scientifique achevée n'a d'autre sens que celui de faire naître de nouvelles questions¹²⁶ »...

9-2 Pierre Leroy Beaulieu

Pierre Leroy-Beaulieu naît en 1871 à Montplaisir. Il va attirer l'attention de l'universitaire Philippe Secondy¹²⁷, en raison de sa réussite électorale aux élections législatives, après l'incroyable succession d'échecs de son père. Comment a-t-il pu transformer cet héritage malgré un premier revers en 1902 ? Grâce à toute une organisation compliquée et savante, à l'américaine, d'abord assimilée à de la tricherie. Explications.

Ses amis, les royalistes, propriétaires du journal L'Éclair, diffusé sur toute la façade méditerranéenne, lui préfèrent un jeune monarchiste, maire de Cazilhac et conseiller général

¹²⁵ Max Weber, 2002 p.216

¹²⁶ Ibid., p.87.

¹²⁷ Philippe Secondy est Docteur en science politique. Il est l'auteur d'une thèse intitulée : La droite extrême dans l'Hérault (1890-1944). Sociologie historique d'une configuration politique (Université de Montpellier I). Chargé de cours aux Universités de Montpellier I, de Montpellier III et de Nîmes, il collabore aux activités du Centre d'Études politiques de l'Europe latine (UMR 5112-CNRS). Il a notamment publié *Royalisme et innovations partisans. Les « Blancs du Midi » à la fin du XIXe siècle*, *Revue française de science politique*, 53 (1), février 2003. Ses recherches portent sur les partis politiques et sur l'histoire de l'extrême droite. URL : <http://www.cairn.info> *Revue historique* 2005- 2 (n° 634) ISSN 0035-3264 (Consulté 07/2012)

du canton de Ganges ; Henri de Rodez-Bénavent. Pourtant, Pierre Leroy-Beaulieu va s'imposer. Il se range intelligemment dans la catégorie ambiguë des « progressistes », des « républicains indépendants ». Et il y a son caractère : « Ardent, combatif, violent même, aimant la parole et parlant bien, sachant convaincre, il rassemble des partisans enthousiastes ». Il apparaît vraiment comme un boss, c'est à dire un homme énergique, habile à manier ceux qui savaient manier les classes populaires.

Sa circonscription comporte sept cantons. Ceux de Ganges, Les Matelles et Saint-Martin-de-Londres sont historiquement acquis aux courants conservateurs. Il va se focaliser sur les deux cantons urbains qui regroupent 60 pour cent de son électorat. Le second rassemble plusieurs localités dans la banlieue, alors que le premier se structure autour des bas-fonds de Montpellier, le faubourg Figuerolles en constitue l'épicentre. De nombreuses corporations de métiers liées à la vigne (les fabricants et vendeurs de fûts, les loueurs d'attelage, les réparateurs d'outillage agricole...) sont installées à Figuerolles, par ailleurs lieu d'accueil traditionnel des flux de main-d'œuvre venus de l'arrière-pays et plus tard de l'étranger. Pierre Leroy-Beaulieu se lance dans la campagne en axant ses efforts sur ce quartier, constatant l'« extrême misère » de la très grande partie de ses habitants, totalement dépendante de la monoculture viticole.

Et il est malin : « Les électeurs de la première circonscription, peut-on lire dans La Dépêche, sont d'heureux mortels. M. Leroy-Beaulieu les arrose copieusement de liqueurs variées. Le candidat se livre à de folles dépenses dans tous les cafés et bars du faubourg Figuerolles. Jusque-là rien de blâmable (...). Mais il ne se contente pas de boire et de faire boire, il pérore, il fait de véritables réunions électorales, et cela sans les déclarations prescrites par la loi. »

On va trouver dans les comptes rendus du ministère de l'Intérieur le texte suivant : « Pierre Leroy-Beaulieu a engagé des vauriens, des contrebandiers, des souteneurs et des repris de justice qui lui font escorte partout où il se rend et qui le protègent partout où il se trouve. Le candidat est entouré de crieurs, d'aboyeurs, de camelots. Ce sont ces derniers qui les premiers ont rudoyé les républicains et gêné le bon déroulement des réunions publiques (...), moyennant une somme de 10 F (chemin de fer et nourriture payés) ».

À côté de cet investissement public, les « gros gaillards de la ville et les aboyeurs des villages », rémunérés par le chef de file des « républicains indépendants », sont invités à

mener un travail en profondeur sur l'électorat en utilisant les failles d'un système électoral encore rudimentaire. Récupération de cartes électorales de ceux qui étaient partis ou décédés ; distribution de bons de pain, de viande et de pièces d'argent aux électeurs, mobilisation des femmes par l'Église pour empêcher la tenue des meetings... Les gamins de Figuerolles (âgés de 8 à 12 ans) arrachent les affiches du concurrent et utilisent des sifflets pour perturber ses réunions.

Enfin, le « candidat républicain indépendant et de défense viticole » construit son identité publique en insistant sur sa « personnalité », ses « compétences économiques ». Il préconise de ne pas se laisser influencer par les sirènes contestataires : « Il faut que l'on nous donne du travail, au lieu de nous promettre un paradis terrestre qui n'existe que dans les programmes. » Pour ne pas rester au stade des simples promesses, les campagnes sont ponctuées d'appels aux « ouvriers sans travail ». Il franchit un nouveau cap en finançant, au cœur de Figuerolles, un « fourneau économique » (restaurant réservé aux indigents). Pierre Leroy-Beaulieu sera député de 1907 à 1914 (réélu en 1910, mobilisé en 1914 et tué au front en 1915).

9-3 L'associatif

Où en est le monde associatif ? Au début de cette année 2012, au cours de la conférence organisée à la Sorbonne par le master « management des associations » sous le titre « Mutations et innovations dans le secteur associatif¹²⁸ », on a examiné la question. En dix ans donc, le nombre d'associations n'a cessé d'augmenter, pour arriver approximativement au nombre d'un million deux cent mille structures. Ces associations se professionnalisent toujours davantage, même si elles disent appartenir à un espace à part, ni public, ni privé .

C'est dans un livre qui date de 1996, au titre choc : « Associations lucratives sans but » écrit par Pierre-Patrick Kaltenbach, magistrat à la Cour des comptes, membre éminent de la HSP (Haute Société Protestante), énarque, conseiller à la Cour des comptes que nous collecterons quelques propos importants qui permettent de mieux comprendre ce qui se passe à Figuerolles. L'auteur se qualifie lui-même d'« anar de droite » et professionnellement, il est spécialisé dans le contrôle des associations. Évidemment, au moment de la parution de son livre, il y eut beaucoup de réactions. En 2007, il continue à expliquer que la dépense nationale

¹²⁸ Livre en téléchargement gratuit : URL : <http://www.ppkaltenbach.org/news/associations-lucratives-sans-but> (Consulté 07/2012)

associative en France peut être évaluée à 12 % du PIB. Selon lui, l'État-providence délègue un peu trop aisément ses attributions à des associations « qui restent d'une grande opacité financière ».

Pierre-Patrick Kaltenbach distingue les associations authentiques et les autres. La bonne association, c'est, dit-il, le rassemblement, volontaire et généreux, de gens désintéressés qui, sans compter, donnent de leur temps et de leur argent pour des causes qu'ils ont librement choisies. Cette mouvance angélique aurait été dévoyée de l'extérieur par le mauvais usage qu'en fait la classe publique depuis vingt ans (par classe publique, il entend ici, la classe politique et administrative, mais aussi les chefs des médias et des entreprises publiques, les leaders associatifs et syndicaux, les partenaires sociaux, les intellectuels connus, les autorités morales et religieuses, c'est à dire les gens d'avoir, de savoir et de pouvoir dont l'action et la parole ont beaucoup d'influence). Et comme un malheur n'arrive jamais seul, nous explique P.P.K., la vie associative est également minée de l'intérieur par une sourde lutte entre bénévoles et politiciens, employeurs et financeurs, élus et salariés, etc.

Une autre partie du travail de P.P.K traite de l'histoire du phénomène associatif à partir de 1901. Elle compte, nous dit-il, quatre vagues successives. Tout d'abord, ce seront les activités caritatives professionnelles, les bonnes œuvres, (hospices, maisons de retraite, centres familiaux, patronages, etc.) qui utiliseront la liberté que leur offre la loi de 1901. La seconde vague sera celle du Front populaire. Elle verra jaillir les activités de jeunesse et de promotion collective. Association rime avec éducation ouvrière, populaire et laïque. C'est le temps des grandes fédérations issues du monde enseignant et de ses syndicats comme la Ligue française de l'enseignement ou la fédération Léo-Lagrange. La troisième vague commence à la Libération. C'est l'État providence et le « boom » démographique qui vont constituer le moteur du nouveau développement associatif. Cette période va durer de 1945 à 1975. On déclare de 10 à 15 000 associations par an et notamment, les associations de parents, de locataires, de consommateurs. Bien entendu, pendant ce temps-là, pêcheurs, chasseurs et joueurs de pétanque continuent de prospérer sans histoire. A partir de 1975, surgit la dernière et quatrième vague, la plus forte jamais vue, la véritable explosion. C'est elle qui voit les créations annuelles déclarées en préfecture passer de 20 000 en 1975 à 60 000 en 1990. Au cours de ces quinze années, il va se déclarer 655 000 associations. Et d'ailleurs, cette dernière vague exprime les réalités nouvelles de la société : femme, patrimoine, culture, musique, immigration, environnement, écologie, humanitaire, sida, comités de quartiers ou comités

pour faire passer l'autoroute ou le T.G.V. chez le voisin d'en face. Mais il y a quelque chose de changé. Cette quatrième vague est aussi celle du « tout médiatique » (Téléthon, contraction des mots télévision et marathon, etc.).

Ce que l'on peut regretter chez P.P.K, dont le travail reste d'une grande qualité, c'est son moralisme. L'idée de départ des associations « authentiques » des deux premières vagues qui voulaient le bien d'autrui, était dans la logique de la modernité, de la raison et du progrès, par contre tout change avec les deux dernières vagues. Ce n'est plus le règne de la rationalité. Nous sommes face à une nouvelle ère dominée par la raison sensible, la sensualité, le jeu, les sentiments d'appartenance, la duplicité. C'est ainsi que ce nouveau monde a bricolé, inventé, un autre mode d'emploi de la loi 1901 et l'a adaptée à ses besoins.

9-3 Démocratie participative

9-3-1 Une offre institutionnelle

La démocratie participative se présente comme une « offre institutionnelle de participation adressée aux citoyens et qui vise à les associer d'une manière indirecte à la discussion des choix collectifs¹²⁹. On est donc à côté de la démocratie directe, on ne met ni en cause ni en doute les élus en place, on conteste, d'une certaine façon, leur monopole décisionnel. Le principe général semble simple : il s'agit d'organiser un débat, sur un thème précis, entre citoyens, experts et élus. Du budget participatif¹³⁰ (inventé à Porto Alegre¹³¹), au jury citoyen courant en Angleterre, en Espagne, aux États-Unis et en Allemagne (un groupe d'individus tirés au sort « qui doivent chercher des solutions à un problème particulier rencontré par les politiques publiques » en passant par le débat public, qui prend place lors de la préparation de projets ou de décisions collectives sujets à controverse, la palette est étendue. Les spécialistes distinguent là 4 niveaux d'implication des citoyens : la simple information sur le projet, la consultation (quand la décision et les principales options sont déjà prises), la concertation (qui

¹²⁹ Blondiaux Loïc. URL: http://www.scienceshumaines.com/la-democratie-participative_fr_23207.html (Consulté 07/2012).

¹³⁰ Marion Gret et Yves Sintomer, 2002,

¹³¹ L'expérience de Porto Alegre se présente comme une forme particulière de démocratie directe reposant sur les assemblées de quartier et dont le budget participatif met en place quatre espaces : (1) un exécutif fort, élu au suffrage universel, qui est responsable du budget ; (2) un législatif faible, élu au scrutin proportionnel direct ; (3) l'espace de la société civile, où l'on retrouve des mouvements de quartier auxquels on peut participer afin de défendre des projets ; et (4) la pyramide participative, coeur de la démocratie d'assemblée brésilienne, qui se trouve à la charnière entre l'exécutif et la société civile.

se fait en amont de la décision) et la codécision (responsabilité partagée entre élus et citoyens, rarement appliquée).

Cet idéal de démocratie participative est monté en puissance au cours des années 1960¹³², puis vers 1970 avec les principes d'autogestion et de démocratie directe, vues comme une contestation du système politique en place, dans l'esprit de Proudhon et Kropotkine. Mais, à partir des années 1980, ce sont les hommes politiques eux-mêmes qui vont promouvoir les principes de la démocratie participative. Ils y voient une solution à la crise de la représentation et à la montée de l'abstention. La démocratie participative, mais aussi la « proximité », est alors perçue comme un moyen de réenchanter la politique. Toutefois, la portée de ces innovations semble encore très limitée. Principale limite, et de taille : l'absence, sauf exception et sur des enjeux très locaux, de toute influence sur la décision. Ce qui limite singulièrement la portée de ces expériences. Cette ambiguïté révèle la persistance d'un clivage des représentations entre des élus censés incarner l'intérêt général et des citoyens qui ne seraient porteurs que d'intérêts particuliers et donc inaptes à décider. Selon Yves Sintomer¹³³, on oscille ainsi en Europe entre une codécision réelle mais limitée à l'échelle du quartier et une discussion publique sans codécision dès que cette échelle est dépassée.

9-3-2 Le petit jardin

Les habitants du quartier Figuerolles étaient consultés ce jeudi 2 juillet 2010 à propos de l'aménagement d'un petit jardin. Cet espace, après son rachat par la SERM, devait être bâti. Il s'en était suivi, début 2008, une forte mobilisation qui avait convaincu les élus de faire marche arrière. On est donc bien dans le cas de figure local, celui qui serait suivi d'effets. Les élus présents, Mme Fanny Dombre-Coste et M. Patrick Vignal ont donc expliqué leur démarche. Si les précédents Printemps de la Démocratie avaient eu peu d'efficacité, il n'en serait plus de même, les effectifs en charge de cette mission ayant été multipliés par sept (de 2 à 14 personnes). La rentrée 2010 allait donc voir la mise en place de dispositifs permettant aux habitants de s'exprimer (nomination de coordinateurs de territoire, mise en place de conseils consultatifs). L'idée est de se donner les moyens de recréer dans les quartiers des sortes de place du village, aménagées avec les habitants. La place Salengro se verra ainsi dotée de trottoirs plus larges, permettant à la fois aux commerçants de s'étendre et aux piétons, handicapés, poussettes, de circuler sans encombre.

¹³² Pierre Mendès-France, 1962

¹³³ Le Pouvoir au peuple. 2007.

Cette réunion se tenait dans un contexte tendu, car elle faisait suite à la vive opposition des habitants face à l'abattage des platanes en cours et à la modification du flux de circulation du Bd Renouvier. Le débat, malgré quelques débordements, a toutefois atteint ses objectifs : proposer un plan d'aménagement et recueillir des suggestions pertinentes de modifications. En filigrane, c'est bien la sur-occupation de l'espace, oppressante, qui a été montrée du doigt, à la fois pendant le débat et après, dans la cour de la maison pour tous. Trop de conflits d'usages liés à la multiplication d'enjeux. Entre les propriétaires de chiens, les vendeurs de sommeil, les automobilistes, les noctambules bruyants, les parents de jeunes enfants, les retraités boulistes ou pas, les associations, les organisateurs de festivals, les commerçants, les bars, les restaurants, le jardin, avec ses 345 m carrés, semble dérisoire... La demande était donc apparemment claire : de l'espace public, des lieux ouverts, accessibles et gratuits, comme l'étaient les anciennes places, dans les villages.

9-3-3 Débat

Dans un contexte alors tendu en raison d'une vive opposition à l'abattage des platanes en cours et à la modification du flux de circulation du Boulevard Renouvier, le débat attendu allait atteindre tout de même ses objectifs, qui se sont concrétisés depuis.

L'équipe municipale présente alors la version finale de son projet. C'est à l'angle de la rue du Père Bonnet et du Faubourg Figuerolles, juste en face du Repalatin, à l'emplacement de la maison et du jardin de la famille Verdier (les anciens buralistes de la rue du Courreau). Ce plan intègre la plupart des demandes alors formulées en public, par rapport à celui présenté par la mairie ce 2 juillet. Entre autres, un décalage de l'enceinte du square par rapport aux façades était initialement prévu, ce qui n'avait pas paru pertinent à l'ensemble des participants. Ils craignaient de créer une zone tampon qui pouvait être détournée et génératrice de tapages, la nuit. Un autre souci était celui des pots de fleurs géants prévus à l'intérieur. Qualifiés d'inesthétiques, de radiateurs accumulateurs de chaleur en été, ils seront remplacés par des carrés plantés, pouvant être utilisés comme jardins partagés. L'espace de jeux pour enfants, prévu à l'entrée, sur le faubourg, sera déplacé tout au fond, plus sécurisé, mieux isolé du trafic. L'intérieur du square sera présenté de « manière plus naturelle et champêtre » ; il y aura des arbres et des bancs, une pergola et un portail avec tourniquet.

Comment les nouveaux plans sont-ils accueillis ? Plutôt favorablement, selon nos premières enquêtes. Pour Jacques et Martine, qui ont été très actifs lors du premier épisode, en 2008,

c'est une bonne chose, mais ils insistent sur plusieurs points. Le premier, c'est d'y préserver les végétaux qui ont repris vigueur tout seuls, ne pas les remplacer systématiquement. Ensuite, « il faut y multiplier les bancs, à destination des personnes âgées, bien sûr, mais aussi de tous ceux qui ont envie de pique-niquer sans avoir à payer une consommation, ou tout simplement de lire le journal ». Avis confirmé par Myriam, jadis élève à l'école Brousse : « On était obligés de rester sur place, à midi. Il n'y avait pas d'endroit confortable à proximité pour y manger notre sandwich ». « Mais il faudra des bancs solides, ajoute Jacques, en pierre s'il le faut ! ». Kiki, depuis le haut du faubourg, explique que ce square est une bonne opportunité pour les enfants. Aline, institutrice dans le quartier, aujourd'hui retraitée, confirme et trouve aussi que « même si ce jardin n'est pas très grand, pour être vraiment partagé, c'est une bonne chose, mais elle ajoute qu'il faudra voir dans quel état il sera au bout de quelques mois ». Elle est rejointe dans ses remarques par Marie-Jo, une habitante historique du quartier : « C'est très bien, mais le vrai problème, c'est d'abord d'arriver à contrôler les actes d'incivilité dans le quartier. Comment faire ? Nous, on n'y arrive pas ». Pour elle comme pour Jacques : « Il faut que ce jardin reste éclairé la nuit, qu'il soit facile à surveiller ».

Mais commencer un débat, à Figuerolles, en ouvre immédiatement un autre. Le lien est vite fait avec le square Coursindel, au cœur du quartier des Saints, square justement très dégradé et qui a provoqué beaucoup d'espoirs et de frustrations. Il semblerait voué à la construction d'un immeuble. A ce sujet, les avis sont très partagés : si pour Jacques, c'est la seule solution, Marlène y préférerait un jardin ouvrier, d'autres un parking ou une place. Mais, après la fermeture de la rue St Étienne par ses riverains, ce square est le dernier passage entre le quartier des Saints et celui de La Guirlande. Si les habitants du haut de la rue St Antoine (dont le dernier tronçon est privé, comme l'était celui de la rue St Étienne) réussissent à la fermer (ce qui était le cas jusqu'à la création du square Coursindel) pour plus de tranquillité, comme leurs voisins de la rue St Étienne, ceux qui l'empruntent pour se rendre au marché depuis les rues situées au-dessus de l'avenue de la Liberté, les personnes âgées qui montent vers leur club du troisième âge et ceux qui fréquentent le parc, redoutent cette fermeture. Ils devraient alors faire le grand tour, par le faubourg Figuerolles ou la rue Haguenot. Ce petit quartier des Saints deviendrait ainsi une sorte de village fortifié. Une commune libre ?

9-4 Logement social

L'ouvrage de Christian Bachmann (décédé en 1998) et de Nicole Le Guennec, intitulé *Violences Urbaines*, brosse une histoire documentée de la politique de la ville en France, de la seconde guerre mondiale à nos jours. Le pari de départ de ces sociologues était de démontrer que les violences urbaines participaient de la longue histoire du logement social et des grands ensembles. On y lira que ce qui fut longtemps de séduisantes promesses de confort et d'émancipation s'est inversé, au milieu des années 1970 (à l'image de la Cité Gély à Figuerolles). C'est alors devenu la malédiction des banlieues et la stigmatisation des quartiers défavorisés. L'enfer est-il pavé de bonnes intentions ?

Cet ouvrage de plus de 550 pages, très pédagogique éclaire ce qui se passe aujourd'hui dans nos quartiers, sous la forme d'une grande fresque sur la réalité de la vie sociale de l'après-guerre. Tout commence par un film de 1956, trouvé par les auteurs chez Les chiffonniers d'Emmaüs, qui donne à voir un survenu durant ces « années taudis ». Cela se passe au sein d'une famille très pauvre. Selon l'abbé Pierre, moraliste, le père est un honnête travailleur, qui se lève tôt et cotise à la sécurité sociale... Tous dorment, mais au petit matin, le dernier-né hurle et geint dans son berceau. La mère se réveille en sursaut et d'un bond, prend le nourrisson dans ses bras. L'oreille du bébé et l'un de ses doigts de pied ont été à moitié rongés par les rats.

Dans les années cinquante, nous expliquent les auteurs, on trouve dans la presse une longue liste de ce genre d'événements. Des plafonds qui s'effondrent, des lits qui prennent feu, des enfants qui s'asphyxient, des lessiveuses bouillantes qui se renversent, des poêles ou des bouilloires qui mutilent ou tuent les tout-petits (c/f Francis D'Hers à Figuerolles). La maison-taudis présente alors un maximum de risques, notamment pour les enfants. Un autre exemple, avec ce ménage qui est réveillé au milieu de la nuit par d'étranges craquement dans le mur. Face à son lit, la paroi se lézarde... A peine le couple et leur enfant sont-ils sortis que la maison s'écroule sous leurs yeux. Ailleurs, une mère de famille balaie, pousse et tire les meubles. Soudain, le plancher s'effondre et notre ménagère s'écrase sur le sol de la cave. Elle en restera invalide.

Ainsi, les recensements qu'ont examiné C. Bachmann et N. Le Guennec, réalisés par les offices publics, font état de centaines de cas désespérants. Un ouvrier spécialisé, avec une famille nombreuse : sept personnes dans une pièce au rez-de-chaussée sur une cour humide et sombre. Aucune commodité. Les enfants couchent sur des matelas humides à même le sol. Ailleurs, un jeune ménage : quatre personnes dans une pièce de 2,5 mètres sur 3, l'eau à 200 mètres de là. Une famille réalise une performance déprimante dans une seule pièce, avec une seule fenêtre, dans un rez-de-chaussée mal aéré, au fond d'une cour sale : le couple a engendré quinze enfants, dont neuf sont morts.

Certains s'exaspèrent, comme cet ouvrier, qui écrit au Monde, le 22 novembre 1949. Il a perdu tous ses meubles pendant l'exode et n'entre dans aucun des cas qui auraient pu lui permettre de percevoir une quelconque indemnisation. Avec une femme et six enfants, soit huit personnes à entretenir avec un salaire de manœuvre ! Chaque jour, des pommes de terre et du pain. De la viande deux fois par semaine et un litre de vin le vendredi. « Je dis à mes enfants que les patrons et le gouvernement sont des bandits, qu'il faut travailler à faire la révolution qui renversera ce régime de boue et de misère. »

Du prologue à l'épilogue, nous faisons un bien grand pas, mais c'est pour suivre les auteurs et l'analyse qu'ils projettent sur le monde actuel. Tout d'abord, ils exposent que les exclus d'aujourd'hui, atomisés, isolés, désespérés, ne peuvent ni développer de solidarité réelle ni mener de luttes communes, tandis que les classes moyennes, autrefois porteuses de progrès jouent l'égoïsme sacré et prennent le pauvre, l'étranger, l'assisté, comme bouc émissaire. Les jeunes des banlieues s'enfonceraient ainsi dans la résignation et la magouille. Le véritable danger serait une sorte de dérive sans fin, une violence impuissante qui se retournerait sans cesse contre elle-même. C. Bachmann et N. Le Guennec expliquent que ce contexte relance les politiques de la pitié, dont la thématique n'est pas le progrès, mais l'urgence (Armée du Salut, Restos du Cœur, etc.). Pourtant, ajoutent nos sociologues, l'appareil reste complexe et problématique : « les assistés ne sont pas de simples victimes manipulées par un système, écrivent-ils. Ce sont des acteurs sociaux qui disposent d'un espace de manœuvre et de négociations, au sens concret du terme »...

Sur ce thème et pour élargir le débat, pour André Comte Sponville¹³⁴ (2004), en termes de morale et d'éthique, deux tyrannies nous menacent, la barbarie et l'angélisme. Il nous définit

¹³⁴ *Le capitalisme est-il moral ?*

ainsi plusieurs types de barbarie : technocratique, elle soumet le droit et la politique à la science et à l'économie ; politique, elle asservit la morale : tout ce qui est légal devient moral. Quant à l'angélisme, il peut être moral ou éthique. Moral, il évacue les contraintes du politique au nom de la morale : contre la misère, les restaurants du cœur ; contre la guerre, l'action humanitaire ; pour l'intégration des immigrés, SOS Racisme. Des problèmes politiques sont ainsi, écrit Sponville, transformés en problèmes moraux, ce qui est la meilleure façon de ne jamais les résoudre. L'angélisme éthique, lui, s'oppose aux contraintes de la morale au nom de l'amour, à l'image de l'idéologie Peace and love des années 1970.

Voilà donc la notion de responsabilité, proposée par André Conte Sponville comme solution : assumer le pouvoir qui est le nôtre, au cas par cas. Nous vivons dans un monde capitaliste, toujours à la recherche du profit, foncièrement amoral. C'est donc à nous, dit-il encore, les individus, d'être moraux. Nous avons besoin de justice et de liberté, ce n'est pas aux entreprises d'en fabriquer, pas plus qu'à l'Etat de produire du profit. Nous avons besoin de l'économie et de la morale. Or, l'économie n'a pas de morale, et la morale n'est pas rentable ; la politique est donc le médiateur indispensable entre les deux. Pour avoir prise sur le réel, il faut agir ensemble, et recourir à la politique.

9-5 Mixité

Après avoir écrit un livre sur l'histoire de la catégorie de « quartier sensible »¹³⁵, livre qu'elle est venue présenter le samedi 8 décembre 2007 sur le thème de l'État et les quartiers, à l'IUFM de Montpellier. Sylvie Tissot travaille sur le thème des Politiques urbaines et de la ségrégation socio-spatiale, ainsi que sur la gentrification. Elle a ainsi expliqué le fonctionnement étrange de l'attribution des logements sociaux dans les villes.

« Les élus, de droite comme de gauche, appellent à casser les ghettos, et pour cela à introduire davantage de mixité, de diversité, à rétablir l'équilibre ». Pour Sylvie Tissot, l'application de cette idée de mixité va produire l'effet inverse et aboutir à une plus grande discrimination au logement dans les faits. Une pénurie générale de logements sociaux, une demande croissante expliquerait que les étrangers aient tant de mal à se loger. « Le système d'attribution est compliqué, opaque, éclaté, avec de nombreux interlocuteurs, élus, travailleurs

¹³⁵ Tissot, Sylvie, 2007

sociaux, etc. Il ne génère pas forcément l'arbitraire mais le rendent possible, nimbé d'un secret qui assure l'impunité »

« Ce système perdure parce que personne n'a intérêt à y mettre fin, chacun y trouve son avantage. L'absence de règles claires permet l'application de critères racistes, en privilégiant les choix ethniques ». Déjà, la loi Besson (loi n° 90-449 du 31 mai 1990) inscrivait la mixité sociale en préconisant une répartition de la population en fonction de pourcentages à ne pas dépasser. Le résultat c'est que l'on barre l'accès au logement pour certains candidats : La mixité sociale mal définie devient une mixité ethnique. « Des systèmes de quotas, de manière informelle, des représentations en termes de pourcentages. Au final, chacun, préfets, élus, habille ses stratégies politiques de cette mixité sociale ».

Pour comprendre la construction du concept de quartier sensible, Sylvie Tissot s'est intéressée aux acteurs qui ont promu, écrit, théorisé cette catégorie pour la faire entrer dans notre esprit. Elle a rencontré des hauts fonctionnaires, des travailleurs sociaux, des sociologues. Elle a mis en lumière leur manière de concevoir les problèmes sociaux. Au moment où les territoires deviennent des symboles, leurs habitants ne sont plus perçus à travers leur statut social, mais au travers du prisme de leur âge et de leurs origines ethniques, considérés comme menaçants, on va focaliser l'attention sur le lien social, la communication, le dialogue.

Sylvie Tissot en revient à l'après guerre, quand un État interventionniste et planificateur construisait les grands ensembles, qui seront très critiqués dès la fin des années 60. Dans un milieu militant, apparaissent d'autres manières de penser les politiques urbaines. C'est de ce milieu que vont émerger les futurs chargés de mission de la politique de la ville, surtout après 81. De par leur expérience militante, ces nouveaux acteurs croient en la mobilisation des habitants. Mais l'accumulation du négatif, des problèmes sociaux conduit à préconiser l'action de spécialistes. Tout l'appel à la mobilisation s'efface pour une action rationalisée, au travers de professionnels du lien social.

Ce recadrage, s'explique par le peu de moyens dont était dotée la politique de la ville. Peu de personnel, une administration réduite. Les quartiers deviennent standardisés par les statistiques, se retrouvent délimités, cartographiés, quantifiés en pourcentage de chômeurs, jeunes et étrangers. On unifie des réalités singulières. Dans le même temps, la définition des

quartiers sensibles est légitimée par les intellectuels (Alain Touraine, François Dubet, la revue *Esprit*). On passe ainsi du conflit de classes à la problématisation à l'intérieur de la ville. Cette idée, qui considère que les populations créent elles-mêmes leurs problèmes et en sont responsables conduit à la catégorisation des habitants selon deux critères, l'âge et l'origine, en édulcorant les autres (chômage, etc.).

« Si on n'hésite plus à envoyer la police, à démolir les tours, on va chercher à modifier l'état d'esprit du quartier, à faire en sorte que les habitants s'y sentent acteurs ». Penser au lien social avant la réhabilitation, promouvoir les repas de quartier, les comités de quartier, en filtrant les organisateurs. Voir les habitants comme des actions thérapeutiques, les habitants comme des malades ; définir les quartiers comme des espaces neutres, porteurs de consensus, laissant de côté toute dimension conflictuelle ou revendicative.

9-6 L'Education Populaire

Françoise Tétard¹³⁶, était de passage samedi 26 janvier 2008 à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Elle y donnait une conférence sur l'éducation populaire cette « notion partagée », avec ses pratiques, sa méthode, sa philosophie d'action. Mais, insistait-elle, c'est un « concept savonnette, qu'on n'arrive pas vraiment à saisir ». A la limite de l'idéologie, l'EP est aussi parfois « source de malentendus ». Avec des constantes : « Ce qu'on a appris, on peut l'apprendre aux autres ». C'est à partir de cette idée que naîtront les cours du soir, destinés aux ouvriers : s'adresser à tous, depuis la sortie de l'école jusqu'à la fin de la vie. Les animateurs non salariés seront appelés militants plutôt que bénévoles.

L'EP serait née à la fin du dix-neuvième siècle, de pratiques collectives plus ou moins conscientisées (autour de lieux ouverts aux habitants d'un quartier). L'école de Jules Ferry étant vauquée le jeudi, il s'agissait aussi d'organiser des patronages, puis d'emmener les enfants au grand air, (les colonies de vacances). Pour les adultes seront organisés les cercles d'études, avec animateur, le laïusseur. Tous en cercle, on écoute puis on débat, ensuite on prend un pot (le grog fleuri). Seront aussi organisés de grands débats dans des cinémas ou

¹³⁶ Françoise Tétard (décédée en 2011) a été instructrice aux Cemea et militante au Parti Communiste. Elle exerça comme animatrice culturelle, assura des tâches de directrice de colonies de vacances et de centres de loisirs. Elle entra au CRIV (Centre de Recherche Interdisciplinaire de Vaucluse), en 1975. Elle y deviendra ingénieure d'études CNRS en 1979. Elle y travaillera jusqu'à la fermeture de la structure en 1995. Elle rejoint ensuite le Centre d'histoire sociale du XX^e siècle alors Centre d'histoire des mouvements sociaux, équipe de recherche fondée en 1966 par Jean Maitron.

théâtres, avec débatteurs et applaudimètres.

De nombreux mouvements, laïques et religieux, s'engagent alors. Passeront les grandes catastrophes : première guerre mondiale, grippe espagnole (qui fera plus de victimes que la guerre elle-même). Alors, les mouvements politiques s'investiront ; on assistera à une vague de création de mouvements de jeunesse et d'éducation populaire. L'idée de stage émergera à partir des années 20 : c'est la création d'une communauté provisoire, avec laïusseurs, apprentissages. Puis, ce sera l'époque des ciné-clubs. Pendant la seconde guerre mondiale, beaucoup de formations dans une idéologie pétainiste : on forme des cadres, des chefs. Après guerre, l'EP, conçue dans une société de croissance, s'adresse surtout aux classes moyennes. La crise du pétrole annoncera le début d'une nouvelle mutation. Aujourd'hui, l'enjeu de l'éducation populaire est donc là : oser la « rupture épistémologique », réaffirmer un projet politique afin de réaffirmer son rôle, sa place dans la société, non pas en tant qu'agent d'une politique publique mais en tant qu'acteur de la société.

9-7 Elèves et territoires. La cité Gély.

Dans le cadre du dispositif « innovation » de l'académie de Montpellier, la directrice de l'école Frédéric-Bazille (Cité Gély) a écrit pour présenter le travail effectué à l'école pendant dix ans : « Quelle place pour l'école de la République dans un quartier de gitans sédentarisés ? ». « École de la République », « quartier de gitans sédentarisés » : d'emblée le cadre est posé et l'on voit deux ensembles que tout pourrait opposer, que tout a opposé nous raconte ce texte. Deux catégories ou « classes dans lesquelles on range des objets de même nature¹ ». Du côté de l'école un ensemble d'attitudes, de représentations et de valeurs qui sont supposées être partagées par l'ensemble des citoyens de la République. Et, du côté du quartier, une communauté qui a ses propres règles, codes et valeurs. Les deux étant prétendus totalement différents, imperméables voire opposés.

Pour les enseignants, l'école est le lieu d'apprentissage des notions fondamentales, l'instruction un droit et un devoir qui s'impose à tous les citoyens. En cela elle est pensée comme « école de la République » s'imposant à tous, quasi universelle. En face, le « quartier gitan » est perçu comme une « communauté », un groupe spécifique dont les règles, les valeurs, les façons de vivre sont « particulières » et parfois opposées à celles de la

République. Ainsi, par exemple, pour ces gitans, réussir socialement signifie avoir plusieurs femmes dont des « pailles¹³⁷ », c'est-à-dire des « non gitanes ». La question de l'égalité homme femme semble essentielle dans la confrontation. Dans les représentations des enseignants – et plus largement dans celles de nombre d'entre nous – « l'école de la République », dans son universalisme, postule cette égalité tandis que « le quartier gitan », dans son particularisme, la nie. Il est bien dit que, pour ces gitans, avoir plusieurs femmes est important pour un homme alors que l'inverse est dénoncé et fait de la femme une « pute ». On peut aussi noter que, dans ce projet, un travail important a été fait pour la participation de tous les élèves (garçons et filles ensemble) aux activités « piscine » organisées par l'école.

Le texte justifie l'emploi du mot « gitan » alors que dans les textes officiels on parle « d'enfants du voyage », par la revendication des habitants eux-mêmes qui tiennent à se distinguer des autres groupes Tsiganes. Eux sont des gitans devenus sédentaires. De plus, ils se définissent dans leur spécificité de gitans, les autres, sont des « paillous ». École, quartier, d'un côté comme de l'autre, on est toujours dans la logique du « eux » et du « nous », catégorisations qui signifient exclusions réciproques.

Selon les enseignants, l'école est, pour les gitans, un lieu « étrange et étranger » qui les « met en danger ». De la même manière on pourrait dire que le quartier est, pour ceux qui n'y habitent pas, un lieu « étrange et étranger » qui « met en danger ». Il est d'ailleurs décrit comme « délabré », lieu de « violences » et de « refus des institutions ». Les attitudes et modes de vie des gitans semblent tout aussi « étranges et étrangères » : il est écrit qu'ils vivent de la musique et surtout de nombreux trafics, petits et gros¹³⁸, que de nombreuses

¹³⁷ Paillou (homme) et paille (femme), mots du dialecte gitans issus du catalan pagès, (paysan) qui désignent les non-gitans, ceux que rencontraient jadis les gitans nomades dans les campagnes.

¹³⁸ « Un malfaiteur, qui a passé 22 ans en prison, abattu après avoir tiré sur les gendarmes ». A Fabrègues, un individu qui fuyait un contrôle a été tué. Il était recherché et roulait dans une voiture volée. « J'estime pour l'instant que les gendarmes étaient en légitime défense. Notamment parce que la victime a tiré sur eux et qu'elle leur a crié : je vais vous tuer, je vais vous tuer ! ». Hier soir, Brice Robin, le procureur de la République de Montpellier, a livré sa première analyse de la fusillade mortelle de Fabrègues survenue dans la nuit de mardi à mercredi. Jean C., dit Jeannot le Gitan, un Montpelliérain de 61 ans, au pedigree judiciaire conséquent -22 ans passés en prison, 13 condamnations dont une de 9 ans pour des braquages - a été touché par trois balles tirées par un gendarme dont une mortelle au thorax alors qu'il fuyait un contrôle. Le gendarme a tiré 8 fois, la victime 6, dont 4 coups enrayés.

Tout démarre vers 1 h 30, mercredi. Trois individus forcent un barrage de six gendarmes, en position à l'entrée de Fabrègues. Leur Peugeot 306 vient d'être volée dans un mas non loin de là, à Lavérune. Jean C. fait aussi l'objet d'un mandat d'arrêt pour des vols aggravés et, déjà, un refus d'obtempérer. Un équipage de deux militaires les prend en chasse et dans le village, coincés dans une impasse, les trois individus s'enfuient en courant. Un gendarme réussit alors à en rattraper deux. Mais il vole au secours de son collègue lorsqu'il entend un coup de feu retentir. Son coéquipier a frôlé la mort et l'individu tire un second coup dans leur direction. Avec

mères sont déclarées « mères célibataires ». Des « pratiques illégales » qui opposent bien les deux groupes tout comme, de manière plus anodine, mais quand même très forte, la « frime », le goût pour la bagarre ou le non-respect des horaires qui bousculent, dérangent les règles de l'école et des enseignants.

On pourrait poursuivre et approfondir la liste de ces décalages qui ont pu, ici comme ailleurs, devenir confrontations ou affrontements. Le plus intéressant, dans le récit de cette expérience, réside surtout dans la manière dont ils ont été dépassés, subsumés.

La directrice de l'école s'est dit : « et si la cité n'était qu'un simple village »... Un village comme il y en a beaucoup avec ses quelques familles, leurs intérêts communs et leurs conflits. Et si l'école était comme une école de village avec des instituteurs inscrits dans cette vie de village. C'est ainsi que cette directrice a posé son regard sur ce quartier. Ce nouveau regard a induit d'autres attitudes : elle est allée aux fêtes, aux mariages où elle a été reconnue comme la « directrice de l'école ». Ainsi, ce qui semble avoir fait se rencontrer ces deux mondes opposés c'est bien, d'abord, la façon dont elle et l'équipe pédagogique de l'école ont pris leur place dans ce village. Changement de place, changement de point de vue, changement de mots, changement de catégorisations.

Les « gitans sédentarisés » sont devenus les « familles d'un village » et l'école des gitans a pu être reconnue par tous comme l'école du quartier, du village, de la République. Les méfiances partagées se sont peu à peu dénouées, comme les enfermements réciproques. Et le travail commun avec l'école, les familles, le quartier, les différents partenaires a pu se développer. Même si, comme toujours, tout reste fragile, il est devenu possible, pour les enseignants comme pour les gitans, d'entendre ceux qui aiment l'école et ceux qui ne l'aiment pas, comme ces mamans sur le trottoir : « - Elle veut pas venir, elle aime pas l'école. Vous voulez

un revolver espagnol de calibre "8-92", là encore sans les atteindre. Le gendarme, tout juste arrivé, réplique à trois reprises avec son "9 mm", touchant un portail et la lunette arrière d'un véhicule. Jean le Gitan poursuit sa fuite vers un parking tout en menaçant les forces de l'ordre. « Un témoin et le film de la vidéosurveillance l'attestent, il tend son bras armé vers les gendarmes » détaille Brice Robin. Le sexagénaire tente ensuite d'escalader un muret sans y arriver, tout en menaçant de mort ses poursuivants. Le gendarme qui a déjà tiré utilise à nouveau son arme et touche Jean C.. Ce dernier est interpellé par les militaires qui lui donnent un coup de crosse sur la tête. Il s'écroule. Mort, touché à la main, à la clavicule et au thorax. Il avait sur lui un sac avec 35 balles. « Un témoin a filmé la scène finale avec son téléphone, le coup de crosse est donné alors que la victime est debout précise le procureur. Au final, un gendarme a tiré huit fois, le second n'a pas tiré, et la victime a tiré six fois mais quatre balles se sont enrayées ». Hier, les deux complices de Jean le Gitan étaient activement recherchés alors que les perquisitions menées à son domicile de la cité Gély, à Montpellier, n'ont rien donné. Un article de YANICK PHILIPPONNAT. Source : MIDI-LIBRE (23 février 2011)

pas quand même, qu'elle se rende malade ? - Eh bien moi, je sais pas ce qu'il a ce petit, mais il aime l'école ! C'est lui qui me lève le matin pour y aller... »

Quelle place pour l'école de la République dans un quartier de gitans sédentarisés ? Mireille Ribot, directrice : « L'école Frédéric Bazille est une école primaire de quartier dans laquelle tous les enseignants qui s'y sont succédé ont tenté, chacun à sa manière, de lui redonner un statut d'école ordinaire de la République dans un quartier qui n'est pas ordinaire. Cela a pris dix ans. Dix années pour que l'école redevienne le lieu d'apprentissage des notions fondamentales. Dix années pour qu'elle ne se perde pas face à l'absence de projet scolaire du groupe de gitans sédentarisés du quartier Gély-Figuerolles à Montpellier. »

10- Stratégies

10-1 Pierre Sansot

Un personnage remarquable a enseigné l'anthropologie à l'Université Paul Valéry de Montpellier entre 1993 et 1998. Il s'agit de Pierre Sansot, né en 1928 et décédé en 2005. Sa façon d'aborder le patrimoine, qu'il considère comme une clé de la compréhension du monde, nous intéresse, pour l'étude du quartier Figuerolles, bien évidemment. Pierre Sansot écrira d'ailleurs la préface du livre de l'ethnologue Pascale Faure (1998) consacré au Plan Cabanes. A cette question centrale qui lui est posée en 1996 par Thierry Paquot¹³⁹ : « Ne tombez-vous pas dans une sorte de nostalgie d'une époque révolue, qu'indirectement vous recréez en l'enjolivant ? », il donne la réponse suivante : « Je dois regretter ma jeunesse, certainement. On ne va plus au bal ou au dancing, on va en boîte. C'est différent. J'aimais bien aller danser, mais je ne veux pas reproduire le passé, le pasticher comme les tenants du patrimoine, ou le dégrader. Je souhaite qu'on respecte le passé, c'est pour cela que j'en parle avec des mots (...). Je cherche à comprendre ce qui émerge, et non pas à pleurnicher sur ce qui disparaît ».

Pierre Sansot a signé de nombreux ouvrages parmi lesquels : Poétique de la ville (1973), Les gens de peu (1992), Du bon usage de la lenteur (1998), Le Rugby est une fête (1991), Bains d'enfance (2003). Dans ses textes, il s'est consacré à mettre en évidence les petites choses du

¹³⁹ URL : <http://urbanisme.u-pec.fr/documentation/paroles/entretien-avec-pierre-sansot-505695.kjsp?RH=URBA-FR> (Consulté 07/2012)

quotidien qui donnent du sens à notre vie, qu'il s'agisse des moments de rencontre et de solidarité dans les milieux populaires, de la jouissance ressentie à contempler de beaux paysages, de la pratique du rugby, de celle de la conversation, de la promenade, ou même, de la lenteur, vue comme « la volonté de ne pas brusquer la durée ».

Pour Pierre Sansot, un bal du 14 juillet dans un village, une bombance lors d'une fête, un match de rugby, en disent plus sur une microsociété que telle ou telle théorie sur les groupes sociaux, qu'il trouve, présentés ainsi, « désincarnés », même si, pour les sociologues auteurs des théories précitées, son approche relève de la collection d'anecdotes, de la recherche du pittoresque. Mais, Pierre Sansot persiste et signe : « Comment rendre compte des mille et une manières de s'associer et de vivre ensemble ou de se haïr ? Longtemps j'ai capitulé, me disant que c'était impossible et je me répétais la phrase de Platon : « entre l'un et le multiple, comment trouver la bonne distance ? » - et je ne la trouvais pas. La vie quotidienne, je m'en suis longtemps tenu éloigné avant d'en découvrir la richesse et les mystères. Et là, quelle jubilation devant son infini renouvellement ! ». Notre anthropologue déclare par ailleurs ressentir une certaine crainte face à cette immense diversité qui ne se laisse pas facilement codifier, résumer, disséquer, qui se dérobe en permanence. Mais il avoue n'avoir pu comprendre cela que bien après trente ans : « Jusque là, on est un puceau de l'intellect. Une belle vierge en quelque sorte. Il y a beaucoup de vierges à l'Université, qui ne se dépucelleront jamais, car l'institution les a gardées intactes. Je le dis avec tendresse, car les universitaires sont un peu les vestales du savoir, refusant de se compromettre avec le monde... »

Dans son enseignement et ses recherches, la méthode de Pierre Sansot consistait à identifier les apparences, même minuscules, les changements de ton, d'atmosphère, de rythme, pour connaître et reconnaître, à l'encontre des « abstractions théoriques », disait-il, les villes, les lieux, les liens, les situations, l'histoire ou les histoires dans lesquelles nous vivons... « Je suis sceptique par rapport au patrimoine, car je veux tout dans le passé et du passé. C'est ce que je dis aux élus qui me consultent sur le patrimoine: Vous voulez conserver le lavoir ? d'accord, mais pas un lavoir qu'on ne peut toucher qu'avec les yeux ! Non, un lavoir, il faut le battre, c'est fait pour cela ! Il faut les bruits qui vont avec, l'eau qui éclabousse, les mégères qui se disputent ou complotent ! C'est cela le paradoxe. Un lieu - tout comme une pensée ou une personne - se succède à lui-même. Ignorer les moments qu'il a dépassés mais qu'il traîne encore après lui et où de quelques manières il loge encore, c'est l'amputer d'une partie de son être. Donc, bien loin de figer une réalité, je voudrais restituer son devenir, qui consiste en ces

empiétements étonnants du présent et du passé, et, en pointillé, de ce qu'il s'apprête à produire ou à pâtir. C'est ce que Merleau-Ponty nommait merveilleusement « la queue de la comète ».

Avec Pierre Sansot, la mémoire serait bien la « présence du passé dans le présent ». Comme l'illustre Apollinaire (*Le Pont Mirabeau*, Alcools, 1912) : « Les jours s'en vont, je demeure. » Le passé ne serait pas quelque chose qui nous retirerait de notre présent pour ronchonner et le bouder, car il appartient à l'instant que nous vivons. Il lui donne de l'épaisseur. A la condition de savoir flâner, écouter, rêver, écrire, attendre...

10-2 Alerte rouge

J'avais, depuis longtemps, envie d'écrire un roman noir. Parce que j'en ai beaucoup lu, parce que la paralittérature a été longtemps un des signes de reconnaissance de ma classe sociale, populaire, et aussi parce que la force et la liberté de ce genre de littérature, comme l'écrivait tout récemment Jérôme Leroy¹⁴⁰ dans *Le Monde* (2012), permet « de réussir une synthèse quasiment miraculeuse entre une forme d'engagement et une totale absence de prêchi-prêcha ou de catéchisme ». C'est que le roman noir désigne un roman policier inscrit dans une réalité sociale précise et qu'il est porteur d'un discours critique, voire contestataire de cette même réalité sociale.

Qu'est-ce donc que ce genre littéraire ? Pour aller vite, je dirais que trois types de romans policiers, dont les limites sont un peu floues, coexistent aujourd'hui. Ce sont le roman policier, le roman noir et le thriller (celui qui cherche à provoquer une tension chez le lecteur).

J'ai choisi le roman noir plutôt que policier car le roman policier est une littérature du retour à l'ordre. Siegfried Kracauer¹⁴¹, philosophe de l'école de Francfort, s'était intéressé au genre dans les années 1920-1930, et avait expliqué en quoi le roman policier stigmatisait déjà une forme d'effondrement des certitudes capitalistes, mais que, dans ce genre littéraire, l'enquêteur, prodigue, mi prêtre, mi philosophe, réglait le problème, résolvait l'énigme, remettait en place le système et que tout pouvait alors recommencer à nouveau. De mon point de vue, ce qui fait tout le charme de Kracauer aujourd'hui encore, c'est qu'il aborde des problèmes sociaux et des questions morales non en philosophe qu'il eût pu être ni en sociologue qu'il était presque mais en journaliste touche à tout qu'il fut. Olivier Agard, qui

¹⁴⁰ URL : <http://democrite.over-blog.org/article-melenchon-un-roman-noir-in-le-monde-103002934.html>
(Consulté 07/2012)

¹⁴¹ Kracauer S., 1981

introduit un de ses ouvrages¹⁴², peut écrire : « Selon Kracauer, on ne peut plus [...] éviter de prendre pour point de départ la réalité morcelée et chaotique du monde moderne, celle de la grande ville. Pour éviter le piège simmélien de la digression à l'infini, il convient de considérer ce paysage urbain dans une perspective mélancolique, comme le reflet négatif d'un absolu qui a été perdu. Les formes culturelles modernes doivent être lues comme les indices d'un manque vers lequel elles font signe. »

À ce roman policier conservateur, réformiste, j'ai préféré le roman noir, celui qui a du mal à choisir entre une posture un peu cynique, nihiliste et une forme d'espérance révolutionnaire. Le roman noir lui, sait bien, et ne l'excuse pas, que le monde est un monde fait d'injustices, de violences extrêmes, totalitaires¹⁴³ et que ses maîtres ne sont que des « anarchistes du pouvoir », comme les appelait Pasolini dans son film *Salo ou les 120 journées de Sodome*¹⁴⁴ (1976). Parmi les premiers romans noirs correspondant à ce critère, on peut citer *Moisson Rouge*¹⁴⁵, de Dashiell Hammett, paru à la veille de la crise de 1929. Dashiell Hammett, proche du communisme, y décrit un monde corrompu dans lequel la collusion entre la mafia, les syndicats, les politiques et la police est totale.

Un engagement subjectif, donc, qui est le mien, mon choix et que j'ai souhaité exprimer dans un roman noir, restant relativement fidèle au genre et à ses règles, mais un engagement qui est aussi l'obsession, quasi pathologique, acquise après une longue carrière d'instituteur, de toujours vouloir expliquer le monde à des gens qui seraient éventuellement susceptibles d'en avoir besoin.

Qu'est-ce donc qui dissimule la réalité de la vie sociale, qu'est-ce qui empêche de la connaître, de la comprendre et de la maîtriser pour vivre paisiblement en un monde confortable et généreux, en quelque sorte optimisé ? Cette question, cent fois posée, a toujours entraîné en retour des réponses faussement angéliques, un catéchisme de bonne conduite sociale, environnementale, culturelle mais toujours intéressée, quelque part suspecte. Développement durable, éducation à l'environnement, à la citoyenneté, commerce équitable, tourisme solidaire, tri sélectif, solidarité avec les peuples d'ici ou d'ailleurs, etc.

¹⁴² Kracauer S., 2008. p. 12

¹⁴³ Maffesoli M., 1979

¹⁴⁴ Durant la République fasciste de Salo, quatre seigneurs élaborent un règlement pervers auquel ils vont se conformer. Ils sélectionnent huit représentants des deux sexes qui deviendront les victimes de leurs pratiques les plus dégradantes. Tous s'enferment alors dans une villa près de Marzabotto afin d'y passer 120 journées en respectant les règles de leur code terrifiant.

¹⁴⁵ 1929 Gallimard, Série noire, 2009

C'est là que le roman noir apporte sa spécificité intellectuelle, décalée, qui elle, ne peut être contrainte par la complexité du monde à produire encore plus d'aberrations, à créer de nouveaux enfers à partir de bonnes intentions, justement parce que le roman noir ne met en place rien d'autre que des émotions, parce qu'il projette gratuitement dans l'imaginaire. Mais pourtant...

Ce choix littéraire est aussi justifié par... des raisons post-modernes ! Tant qu'à écrire, autant être lu. Sachant qu'un livre vendu sur cinq est un roman policier, noir ou thriller, il serait donc, potentiellement, un bon vecteur. Encore faut-il y trouver un lectorat. Qui ne risque rien n'a rien, dit le bon sens populaire... L'aboutissement de la quête de sens par l'artiste se retrouve dans la finalisation de l'expression artistique en tant que telle, diffusable. Elle est une satisfaction personnelle. Néanmoins, cette quête de l'artiste n'aboutit réellement que lorsqu'elle est confrontée au monde extérieur en vue d'une reconnaissance par autrui¹⁴⁶. Ainsi, les artistes recherchent un public capable de faire vivre leurs œuvres, ou pour certains, de les faire exister à travers leurs œuvres. Cette quête de reconnaissance incite l'artiste à rechercher un moyen de diffuser son message à l'ensemble le plus large d'individus.

La question du lectorat est d'importance. Qu'est-ce qui unit tous ces humains, de classe, d'âge et de sexe très différents autour d'un roman policier, noir ou thriller ? Un point commun a été semble-t-il identifié, dans une « Enquête sur les lecteurs de récits policiers » présentée au sein de l'ouvrage intitulé Lire le noir¹⁴⁷.

Les deux sociologues ont étudié ce lectorat et le définissent comme étant composé de personnages ayant eu des trajectoires de vie complexes, marquées par des brisures, des accidents, des déclassements plus ou moins rattrapés, des renoncements aux aspirations initiales. Des personnes « qui ne sont pas prêtes à se raconter des histoires sur le monde social et les destinées individuelles. En ce sens, ces lecteurs sont plutôt portés par un goût pour le réel et le concret et c'est celui-ci qu'ils mobilisent et retrouvent dans la lecture de romans policiers, noirs ou thrillers ». Paradoxalement, ils s'évadent... mais dans la réalité. L'artiste est alors pour eux « un visionnaire d'avenir (...) dont la sensibilité est plus développée et dont

¹⁴⁶ Baptiste Nicaud. la réception du message artistique, université de Limoges, 2011, p 17. URL : <http://epublications.unilim.fr/theses/2011/nicaud-baptiste/nicaud-baptiste.pdf> (Consulté 07/2012)

¹⁴⁷ Annie Collovald, Erik Neveu, 2004.

l'imagination s'étend d'une façon plus permanente à l'ensemble de ses problèmes et à l'ensemble des impulsions qu'il perçoit de la société¹⁴⁸ »

« On veut toujours que l'imagination soit la faculté de former les images . Or elle est plutôt la faculté de déformer des images fournies par la perception , elle est surtout la faculté de nous libérer des images premières, de changer les images (...). Le vocable fondamental qui correspond à l'imagination, ce n'est pas image , c'est imaginaire. Bachelard (1943), dans *L'air et les songes* a écrit ceci : « La valeur d'une image se mesure à l'étendue de son auréole imaginaire¹⁴⁹ ».

L'imagination, c'est la capacité que l'on peut se donner à représenter, mais aussi à examiner un objet même s'il n'est pas là. C'est donc également la possibilité d'utiliser un ensemble d'images, issues majoritairement de souvenirs, pour les confronter au réel. Avec des limites, telles celles pointée par Descartes dans ses méditations¹⁵⁰ : « Je ne puis imaginer les mille côtés d'un chiliogone (polygone) comme je fais des trois d'un triangle, ni pour ainsi dire, les regarder comme présents avec les yeux de mon esprit ».

La Fontaine, dont les fables comportent toujours un arrière plan social, politique et philosophique, s'en dédouane en leur prêtant une éventuelle futilité : « Je suis chose légère et je vole à tout sujet. Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet¹⁵¹ ». Si pour André Breton, (In « *Le revolver à cheveux blancs* », préface) « L'imaginaire, c'est ce qui tend à devenir réel », c'est à condition de le concevoir comme étant le « prolongement de la conscience du vécu » selon les mots de François Landry¹⁵² l'imaginaire reste objectivement une façon de vivre des expériences inespérées sans courir le moindre risque physique et sans investissement financier. Un autre aspect non négligeable du rôle de l'imaginaire est exprimé en 1954 par Henri Grouès, l'Abbé Pierre : « Un sourire coûte moins cher que l'électricité, mais donne tout autant de lumière ». Alors que s'abat un hiver rigoureux, son propos n'est pas cynique ; il se veut témoin de l'importance des émotions transmises, ressenties, partagées, celles qui sont susceptibles de gagner toute notre personne. Plaisir, excitation, exaltation, euphorie,

¹⁴⁸ « Rapport sur la liberté d'expression et le rôle de l'artiste dans la société européenne » Assemblée consultative du Conseil de l'Europe, 25 Septembre 1973, Exposé des motifs par M. Karasek §17, p.12

¹⁴⁹ Bachelard G, 1943, pp. 5 et 6]

¹⁵⁰ René Descartes Méditations métaphysiques (1641) p 85. site PhiloSophie. URL : http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/file/descartes_meditations.pdf (Consulté 07/2012)

¹⁵¹ LXXII Discours à Madame de La Sablière, page 155 du Tome V, 1663.

¹⁵² 1982 p.12

enchantement deviennent des outils de lecture du monde, l'esthétisent, l'interprètent en le soumettant à la satisfaction de désirs et de besoins psychologiques au sens premier du terme (la parole qui vient de l'âme) (du grec *psukhê*, âme, et *logos*, parole)

La sociologie de l'imaginaire ne se satisfait pas seulement d'inclure et d'analyser l'imaginaire social, essentiellement parce que le chercheur, sur son terrain, peut se trouver mêlé à un imaginaire qu'il participera à alimenter, à enrichir. Comment s'y prendre, alors ? Les auteurs de « Sociologie de l'imaginaire¹⁵³ » invitent à « construire des méthodologies appropriées à chaque objet, démarche légitimée non seulement par la mouvance et la multiplicité des objets mêmes de la sociologie de l'imaginaire, mais également par le caractère récent de cette posture de recherche, dont les méthodologies ne demandent qu'à être élaborées et renouvelées ».

On pourra ainsi alors expliquer le monde en l'imaginant, selon le sens commun, en nous détournant du réel. Ainsi, pour tous ceux qui affirment qu'il ne peut y avoir de science que s'il y a des méthodes d'objectivation du réel et d'« administration de la preuve », cette sociologie, fondue au sein des émotions et des imaginaires, court le risque d'être rejetée sous le motif qu'elle ne serait qu'une littérature « anté-scientifique (Laurent Mucchielli¹⁵⁴, 2011) ».

Littérature, justement. Le romancier québécois Gilles Archambault¹⁵⁵, a récemment reconnu (janvier 2012) que le roman lui a appris « qu'on pouvait à la fois échapper au réel et le comprendre ». Nous voilà dans l'univers de l'oxymore, autour de cette curieuse idée d'une « fuite conquérante ». Pour cet autre écrivain, québécois lui aussi, Trevor Ferguson, le romancier a le privilège d'élaborer un contexte, de « créer un univers » et « d'ajouter couleur et symétrie, lumière et fureur, nuance et compréhension au monde dans lequel nous vivons, c'est-à-dire au vacarme qui nous entoure ».

Son art consiste à faire vivre au lecteur des « instants épiphaniques », c'est-à-dire de soudaines prises de conscience qui tiennent de la révélation, qui le transforment en lui faisant « accueillir au sein de sa propre vie une multitude de vies disparates ». Donc, selon ces propos, il émerge une idée forte : on ne lit pas un roman pour « améliorer nos vies »; on devient lecteur pour approfondir notre expérience du monde.

¹⁵³ Patrick Legros, Frédéric Monneyron, Jean-Bruno Renard, Patrick Tacussel, 2006

¹⁵⁴ URL : <http://lectures.revues.org/5576> (Consulté 07/2012)

¹⁵⁵ Sous la direction d'Isabelle Daunais et François Ricard, 2012,

Autour d'un roman se tisse un lien entre l'auteur et son public, public qui pénètre alors dans un monde intérieur, celui créé de toutes pièces par le romancier. Il se développe, à ce moment là, entre eux, un contexte de sympathie : on ressent une passion ensemble, on souffre ensemble, on vit ensemble, on rit ensemble.

Rousseau, dans son essai sur l'origine des langues, affirmait ceci : « « La pitié, bien que naturelle au cœur de l'homme, resterait éternellement inactive sans l'imagination qui la met en jeu. » Pour déclencher un sentiment de pitié, nous explique-t-il, le rôle de l'imagination est indispensable et ce de la manière suivante : « en nous transportant hors de nous-même ; en nous identifiant à l'être souffrant. » C'est donc bien, selon Rousseau, par « projection sympathique » qu'un homme se met à la place d'un autre. Il écrira même plus loin : « Celui qui n'imagine rien ne sent que lui-même ; il est seul au milieu du genre humain. », affirmant ainsi que l'imagination est partie intégrante de l'être humain, qui est avant tout un animal social¹⁵⁶ (Marx) et politique¹⁵⁷ (Aristote).

Patrick Tacussel a déjà montré le génie précurseur de Charles Fourier, ce théoricien et poète de l'utopie intégrale, qui annonçait il y a plus de deux cents ans les grands maux de notre époque : la dégradation écologique, les problèmes posés par la nourriture industrielle, le capitalisme financier, l'échec du socialisme étatique mais aussi les effets pervers du libéralisme. Deux exemples typiques ont été relevés par Jean-Bruno Renard¹⁵⁸ à l'occasion du livre de Patrick Tacussel : la haine du commerce amènera Fourier à l'imaginaire noir et abject de l'antisémitisme, alors que sa seconde détestation, le mariage, le conduira à un imaginaire rose et érotique dont l'audace effrayera tant ses disciples que les textes de son « Nouveau monde amoureux », rédigés en 1816, ne seront publiés que cent trente ans plus tard, en 1967, par les soins de Simone Debout.

Fourier conçoit le monde à partir de la pensée analogique, issue de systèmes de correspondances symboliques présents dans les cultures traditionnelles et dans l'ésotérisme occidental. A ceci près que son système est l'œuvre d'un individu, ce n'est pas une

¹⁵⁶ 1857, Economie I : 236.

¹⁵⁷ 1990, p. 90.

¹⁵⁸ (Jean-Bruno Renard, « Patrick Tacussel, L'imaginaire radical. Les mondes possibles et l'esprit utopique selon Charles Fourier », Archives de sciences sociales des religions [En ligne], 140 | octobre - décembre 2007, document 140-77, mis en ligne le 02 juillet 2008, (pp. 21-22).. URL : <http://assr.revues.org/12013> (Consulté 07/2012)

production culturelle collective, ce qui nous intéresse au plus haut point dans le cadre de cet article, et d'autre part parce que toutes les correspondances aboutissent à la vie sociale. Comme l'écrit P. Tacussel¹⁵⁹, « les propriétés d'un animal, d'un végétal, d'un minéral ou la course des astres représentent une image des passions humaines dans l'ordre social. Tout, depuis les atomes jusqu'aux planètes, forme le tableau des propriétés des passions humaines » D'après les théories de la réception et de la lecture selon l'école de Constance (Hans Robert Jauss), c'est par la dimension productrice de l'expérience esthétique, la *poiësis* (Aristote), que l'auteur libère la réalité de ce qui ne lui est pas familier et forme une réalité nouvelle, une fiction qui ne s'oppose pas à la réalité quotidienne mais nous renseigne sur elle. Un autre aspect de la *Poétique* d'Aristote est repris par Jauss : c'est la catharsis : « Dans le sens d'expérience fondamentale de l'esthétique communicative, la catharsis correspond donc d'une part à la pratique des arts au service de la fonction sociale, qui est de transmettre les normes de l'action, de les inaugurer et de les justifier, d'autre part aussi au but idéal de tout art autonome : libérer le contemplateur des intérêts et des complications pratiques de la réalité quotidienne pour le placer, par la jouissance de soi dans la jouissance de l'autre, dans un état de liberté esthétique pour son jugement¹⁶⁰».

René Barbier¹⁶¹ (2011) parle d'imaginaire kaléidoscopique à propos de la conception imaginaire de Michel Maffesoli : « Un imaginaire constitué d'assemblages divers réunissant les données d'une personne plurielle au sein d'une société en mouvement impossible à penser en termes de classes sociales ou de catégories sociologiques », mais précise-t-il, un imaginaire instantané, en déplacement permanent, qui peut sauter d'une forme à une autre comme le jeu du kaléidoscope sous la secousse d'un seul doigt.

Les conclusions que je vous propose de tirer de cette réflexion sur l'imaginaire, sur l'utilisation de l'art sont claires : je dirais que oui, une œuvre d'art en général, dans le cas qui nous occupe, un roman en particulier, est bien un travail sociologique qui aide à comprendre le monde, pour toutes les raisons théoriques que nous venons d'énumérer. Il nous reste à faire la part des choses entre les diverses façons de « consommer » ce travail et de s'en nourrir. Il faut le voir, le lire, le vivre comme une expérience, un engagement dans une situation. Comment appréhender « l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les

¹⁵⁹ Patrick Tacussel, *L'imaginaire radical. Les mondes possibles et l'esprit utopique selon Charles Fourier*. Dijon, Les Presses du Réel, 2007 (pp. 21-22).

¹⁶⁰ 1978 vol.10, #39, p. 273.

¹⁶¹ URL : http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=1443 (Consulté 07/2012)

pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social¹⁶² »

Cette question amène des réponses, mais ces réponses doivent maintenant être attendues de ces nouvelles positions auxquelles peuvent s'adonner l'art et la sociologie. Assimilables aux « aphorismes du désir » du Kâma-Sûtra, ces « positions » suggérées à l'art et à la sociologie.

10-3 Spiritisme

M'étant fixé comme tâche l'étude d'un quartier populaire de Montpellier, le quartier Figuerolles, j'ai voulu précisément en saisir la centralité souterraine, son « empathie communalisée » qui y transforme l'altérité, mais aussi le rapport à soi et à l'environnement. Pour ce faire, les codes sont à lire dans la vie quotidienne, avec ses stéréotypes et ses mythes, son immense variété d'activités rituelles, symboliques et ludiques.

Le terrain est multiforme, comparable à une mosaïque de tesselles aux contours irréguliers et à l'aspect et au contact imprévisibles. Cohabitent sur un petit espace un grand nombre de « tribus¹⁶³ », aux caractéristiques particulières mais ayant toutes une éthique commune : la reliance¹⁶⁴ (Marcel Bolle de Bal, 2003). Pénétrer à l'intérieur de chacune de ces tribus est riche en micro-enseignements, mais ne fait qu'alourdir le pari de départ, mettant face à un tissu (complexus : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes d'où naît le paradoxe de l'un et du multiple¹⁶⁵ (Morin 1990) et qui nous éloigne de la compréhension des systèmes médiateurs liant et reliant les acteurs sociaux.

En empruntant à Auguste Comte l'idée d'un « Grand-Être », qui serait l'assemblage des tesselles de notre mosaïque urbaine, éléments fonctionnant en reliance ; ayant démontré que le sens recherché n'est pas à l'intérieur des composants de la mosaïque, je m'intéresserai aux joints, aux espaces interstitiels, aux lieux de rencontre et d'échange qui parcourent et articulent ce « Grand-Être ». L'Internet, les petits commerces, le marché, les activités culturelles ou sportives et même les conflits d'usage. Ces espaces, toujours inattendus et

¹⁶² Gilbert Durand 1960, p. 38).

¹⁶³ Maffesoli M. 1988

¹⁶⁴ Marcel Bolle de Bal. Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques De boeck université | *sociétés* 2003. URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-2003-2-page-99.htm> (Consulté 07/2012)

¹⁶⁵ MORIN Edgar 1990, p.21

hasardeux, forment un réseau de canaux intellectuellement navigables. Mais quelle méthode employer, comment y circuler, comment comprendre non pas un sens au-delà des choses, mais celui caché sous l'apparence de ces mêmes choses. C'est, également ce que rappelle G.Simmel¹⁶⁶ lorsqu'il rendait attentif au « roi clandestin » régissant, en profondeur, le cours des choses.

A fréquenter les voyous de Figuerolles, à écouter leurs raisonnements d'une grande pertinence, appuyés par une expérience plus que « sensible » du monde social, j'ai tout de suite adhéré aux propos tenus par Frédéric Schoendoerffer¹⁶⁷, en 2007, interviewé à propos de son film « Truands » : Les quelques voyous que j'ai pu approcher dégagent un truc très particulier. Ils fonctionnent à l'instinct, ils sentent tout. J'ai rencontré un truand avec un ami policier qui m'a fait passer pour un de ses adjoints. Le lendemain, le voyou l'appelait pour lui dire : « Tu es en train de m'entuber, c'était pas un flic ! » Mon ami policier a été obligé d'avouer que j'étais dans le cinéma¹⁶⁸.

Une première chose est donc acquise : il faut emprunter les voies navigables du « Grand-Être », et pourquoi pas, les lire au travers de cette sensibilité engagée et à la fois dégelée du voyou. Il reste alors à définir la manière de « capter » les flux circulant au sein de notre entité. La première condition, incontournable, en est la connaissance la plus parfaite possible, tant de son histoire que de sa réalité actuelle. La seconde est la capacité que l'on peut avoir à communiquer avec un monde fantôme, celui des systèmes médiateurs. Nous voilà sur des traces inattendues, celles du spirite Allan Kardec : nous devenons ainsi un médium, un intermédiaire entre deux mondes, à condition de savoir développer une aptitude spéciale à l'exercice du style : « Les médiums jouissent d'une puissance plus ou moins grande. Souvent, une personne, médium puissant, produira à elle seule beaucoup plus que vingt autres réunies. Il lui suffira de poser les mains sur la table pour qu'à l'instant se meuve, se dresse, se renverse, fasse des soubresauts ou tourne avec violence¹⁶⁹ ». Plus loin, Allan Kardec tente une définition du médium « parfait » : « Le médium parfait serait celui sur lequel les mauvais

¹⁶⁶ Simmel G., 1981, pp. 173-174

¹⁶⁷ Frédéric Schoendoerffer, fils aîné de Pierre Schoendoerffer est né le 3 octobre 1962 à Boulogne-Billancourt, est un réalisateur, producteur, scénariste, et assistant réalisateur français.

¹⁶⁸ Truands : notes de production : URL : http://www.cinemovies.fr/fiche_info-12238-prod.html (Consulté 07/2012)

¹⁶⁹ Kardec A. Le livre des médiums, Dervy-Livres Paris, 1972. 1861, p.68.

esprits n'auraient jamais osé faire une tentative pour le tromper ; le meilleur est celui qui, ne sympathisant qu'avec de bons Esprits, a été trompé le moins souvent¹⁷⁰ ».

10-4 Journaliste et/ou sociologue

10-4-1 Hussard noir

Aux débuts des années 1990, j'étais instituteur dans une commune rurale de l'Hérault. Cela faisait déjà 20 ans que j'enseignais et que les valeurs de l'école publique m'avaient profondément imprégné. En héritier moral des « hussards noirs », ces soldats laïcs et pacifiques de la troisième république, incarnation des valeurs d'un nouveau régime qu'il fallait installer durablement contre l'église et les revanchards monarchistes, j'avais œuvré à instruire et à éduquer, à faire acquérir aux enfants les savoirs de base, à les initier à vivre en société, à en faire des citoyens, à leur faire découvrir l'altérité, j'ai cherché à leur donner le goût et les capacités d'apprendre et de penser par eux-mêmes. L'école de la République, celle qui accueille tous les enfants en âge d'être scolarisés, sans distinction de sexe, de religion, de classe sociale, d'origine ethnique, j'y ai cru, elle m'a pénétré au fil des ans, et je m'en rends vraiment compte aujourd'hui, d'une façon très profonde.

C'est armé de ces bons sentiments, que pour prolonger mon action, j'adhérai aux structures d'Éducation Populaire, complémentaires de l'enseignement formel avec des valeurs nées à la fin du XIX^{ème} siècle sur l'idée que chaque individu peut s'arracher aux déterminismes sociaux et s'émanciper grâce à l'éducation et à la culture. Ces valeurs sont historiquement caractérisées en France par deux idéaux contextualisés notamment par Benigno Cacérés¹⁷¹ : d'une part l'idéal humaniste, conduisant certains intellectuels à partager leurs savoirs avec d'autres, d'autre part l'idéal socialiste révolutionnaire, avec l'idée d'un peuple ouvrier refusant l'asservissement et souhaitant accéder à une instruction et à une formation lui permettant de devenir un acteur capable de participer à la vie politique du pays. D'autre part, les

¹⁷⁰ op., cit; p.285.

¹⁷¹ Benigno Cacérés (1916 - 1991) est un militant, historien autodidacte, figure de l'éducation populaire au sein du mouvement Peuple et culture. Il quitte l'école avec un certificat d'études pour devenir charpentier. Compagnon du Devoir sous le nom de « Castellan-la-Fidélité », il continue sans relâche à s'instruire par la lecture. Il rencontre l'abbé de Naurois qui l'envoie à l'école des cadres d'Uriage pour témoigner de la condition ouvrière. Dès 1942 il en devient instructeur permanent ; il fait la rencontre de Joffre Dumazedier. Il participe à la formation des résistants du Vercors, puis aux combats de la Libération. CACERES Benigno : *Histoire de l'éducation populaire*. Le Seuil, 1964.

associations d'éducation populaire se réfèrent à des valeurs et à un « idéal » qui orientent leurs pratiques. Le mot « idéal » exprime une référence judéo-chrétienne à l'élévation vers l'idéologie (monter au ciel... de la raison), qui n'a rien à voir avec l'éducation. Il s'agit bien là, comme je l'écrivais précédemment, d'une sorte de sac de bons sentiments, d'un parti pris élitiste, au nom duquel on irait transformer les autres, alors que l'acte éducatif ne peut être associé à une démarche volontariste. L'éducation populaire a repris ce corpus de valeurs religieuses, tout en se prétendant laïque, à travers des pratiques guidées par l'idée de « faire du bien », et de « masquer les souffrances »¹⁷²...

10-4-2 L'Hérault du Jour

Sur cette route complexe, l'étape suivante, dans la ligne des premières, sera mon investissement au quotidien « L'Hérault du Jour ». Avec toujours cette croyance, profonde, fondamentale, cet idéal, qu'il était indispensable de dire, de décrire, d'écouter, de participer de renvoyer, de produire et de reproduire. Écrire régulièrement dans un quotidien régional n'est pas si simple. Le fond, bien sûr, mais aussi la forme. L'écriture journalistique a ses règles propres ; le style doit être léger, les phrases relativement courtes, les mots complexes ou rares évités, dans le meilleur des cas amenés, contextualisés le mieux possible. Il ne s'agit pas vraiment de s'adapter à un niveau de lecture qui serait très bas, mais plutôt de s'accoupler aux pratiques habituelles des lecteurs d'un quotidien. Article lu en diagonale en buvant son café ou dans un transport en commun, voire en parlant d'autre chose avec des amis et même en écoutant la radio ou devant une télévision allumée. Attaque, relance, chute¹⁷³ doivent garder le lecteur attentif. La clarté est l'une des qualités maîtresse du journaliste. Et pour être clair, il faut sélectionner ses informations en fonction de son angle (choisir l'angle d'un article,

¹⁷² Article " le paradigme de l'accompagnement et le statut de « partenaire »", J. ARDOINO, Evolène Août 2000 ; éditorial de *Pratiques de formation-analyses*, n° 40, Paris, 2000 ; extraits de la Préface de J. ARDOINO du livre de A. MOUGNIOTTE "Pour une éducation au politique : en collège et lycée", l'Harmattan 1999 ; synthèse d'entretiens de J. ARDOINO avec A. MORVAN et C. SALERES

¹⁷³ Le corps d'un article journalistique comprend théoriquement trois composantes spécifiques : L'attaque (ou accroche), les relances et la chute. L'attaque, c'est la première phrase de l'article. C'est l'entrée du lecteur dans le papier. Comme le titre, l'attaque est souvent "punchy" (surprenante). Il est préférable de choisir une attaque courte et rythmée. Son but est de plonger le lecteur dans une ambiance, pour donner le ton de l'article. Prenons un exemple d'attaque : "Lundi 8h00 prison de la Santé". Cette phrase est courte et rythmée. Elle nous donne le lieu et l'horaire de l'action. Mais l'attaque peut aussi commencer par une citation d'un "acteur" du sujet. Ex : "J'ai pensé à me suicider". Ce type d'attaque est très utilisé puisqu'elle touche la sensibilité du lecteur qui s'identifie à la personne. Une relance est faite pour maintenir l'intérêt du lecteur dans la poursuite de l'article entamé. Elle suit l'attaque. Le lecteur qui a lu l'article jusqu'au bout arrive à la chute, ultime phrase de l'article. Savoir finir, c'est tout un art. Il ne suffit pas de mettre le point final. Encore faut-il préparer l'effet qui fera "chuter" le propos...

c'est sélectionner les informations, les témoignages que l'on retient. Car on ne peut pas tout dire sur un même sujet. Et un même sujet peut être traité selon plusieurs angles qui donneront chacun lieu à un article) Et puis, il y a le fond, c'est-à-dire les thèmes abordés ; ceux qui sont autorisés, ceux qui sont déconseillés, voire interdits. Nous allons y revenir.

10-4-3 Le quatrième pouvoir

Nous voici donc dans les rouages de ce quatrième pouvoir, car c'est ainsi que l'on s'est accordé, depuis Alexis de Tocqueville¹⁷⁴ (1835) à qualifier la presse. Ce pouvoir ferait suite aux trois premiers, les pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires. Les regards critiques actuels sur la presse ne manquent pas. Pour l'association Acrimed (l'acronyme d'action critique médias) : « Deux fils conducteurs : diversité souvent réduite à une simple apparence, information soumise au règne de la marchandise ». Lors de la table ronde sur la critique de la presse (Bordeaux, 2004¹⁷⁵), il est avancé trois accusations par Dominique Pinsolle (membre de la commission Islam et Laïcité, mise en place par le Monde diplomatique et la Ligue des Droits de l'Homme) : fabrication de problèmes et de thèmes médiatiques, orientations biaisées des sujets, développement d'une pensée unique.

Le linguiste et philosophe américain Noam Chomsky et le spécialiste des médias Edward Herman¹⁷⁶ ont mis en évidence les liens établis entre l'industrie des médias et du divertissement et les grands groupes économiques et financiers qui ont fini par prendre le contrôle de la majorité des organes de presse écrite et télévisée. Pour eux, donc, un journaliste peut avoir l'illusion d'une certaine liberté, alors que tout son cadre de travail, les politiques éditoriales, les consignes et les informations qui lui sont données le contraignent à protéger les lobbies, le pouvoir politique et à conforter l'opinion publique autour de concepts mous. Ils vont aussi plus loin, expliquant qu'un journal doit prendre sa place sur un marché et comme il dépend financièrement des publicitaires, il doit leur donner la priorité par rapport à l'information.

¹⁷⁴ *De la démocratie en Amérique*, Schoenhofs Foreign Books (23 mai 1986), collection "Folio"

¹⁷⁵ URL : http://maljournalisme.chez-alice.fr/conf_bordx_critique_medias.htm (consulté 07/2012)

¹⁷⁶ *Manufacturing Consent* (avec Noam Chomsky). Édition revue en 2002, traduite et publiée en français en 2008 par les éditions Agone (Marseille) sous le titre *La Fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*. Traduit de l'anglais par Dominique Arias

Chomsky et Herman ont été très vite accusés de développer une « théorie du complot » autour de ce qui pour eux n'était qu'une analyse institutionnelle. Ils auraient ainsi sous-entendu l'existence de conspirations menées par des groupes malveillants. Les réactions de la plupart des journalistes en vue sont à l'image du commentaire de Tom Wolfe, écrivain américain – et père du « nouveau journalisme¹⁷⁷ ». Il tranche avec dédain : « C'est la vieille théorie de la cabale qui veut que quelque part autour d'un bureau feutré une bande de capitalistes tire les ficelles. Ces bureaux n'existent pas. Je regrette d'avoir à le dire à Noam Chomsky¹⁷⁸. » Nos penseurs répondent vertement à cette critique qui les irrite. Chomsky d'abord : « Théorie du complot est devenu l'équivalent intellectuel d'un mot de cinq lettres. C'est quelque chose que les gens disent quand ils ne veulent pas que vous réfléchissiez à ce qui se passe vraiment¹⁷⁹ ». Plus nuancés, en 2000, dans leur livre « Empire sur la mondialisation » Antonio Negri et Michael Hardt¹⁸⁰ travaillent autour de la notion d'émergence. Ils expliquent que, dans les milieux chaotiques que nous traversons, tout pourrait se passer comme s'il y avait complot sans que personne n'en tire vraiment les ficelles.

Pour l'écrivain et essayiste Olivier Mongin¹⁸¹ : « De même qu'il ne faut pas se leurrer sur la nature de l'opinion démocratique, il ne faut pas se leurrer sur la capacité de manipulation des média : on s'imagine qu'ils pèsent sur l'opinion alors qu'ils ne cessent de la rechercher et de la traquer en multipliant sondages et enquêtes. » Posant sa pensée loin des complots qu'on imagine, le sociologue Alain Accardo¹⁸² relève : « Ayant bien intériorisé la logique du système, les journalistes adhèrent librement à ce que celle-ci leur commande de croire. Ils agissent de concert sans avoir besoin de se concerter. Leur communauté d'inspiration rend inutile la conspiration. »

10-4-5 Les contraintes d'un journaliste

¹⁷⁷ Le Nouveau journalisme (en anglais *New Journalism*) est un style de journalisme utilisant certaines techniques littéraires, adopté principalement dans la presse écrite des années 1960 et 1970. L'écriture se rapprochait davantage de la littérature dans la forme, mais le style ne devait pas occulter la minutie des enquêtes et la précision des faits rapportés. Wolfe définissait ce journalisme comme de « l'investigation artistique » (« *Investigation is an art, let's just be kind of artists* »). L'un des procédés fréquemment utilisés est le récit à la première personne, impliquant directement le journaliste qui devient alors le narrateur et donne ses impressions subjectives. On est là en effet plus proche du roman que du reportage, à ceci près que le sujet est réel.

¹⁷⁸ Lire Mark Achbar, *Manufacturing Consent*. Noam Chomsky and the media, Black Rose Books, Montréal, Québec, 1994, p.61.

¹⁷⁹ Noam Chomsky, *Comprendre le pouvoir : tome I*, Aden, 2005, p. 56-57. Traduit de l'américain par Thierry Vanès.

¹⁸⁰ Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Éd. Exils Essais, 2000

¹⁸¹ *Le Débat*, revue de sciences-humaines dirigée par Pierre Nora et Marcel Gauchet, Gallimard, no 79, p. 68.

¹⁸² Alain Accardo, « Derrière la subjectivité des journalistes », *Le Monde diplomatique*, mai 2000.

Le quotidien « L'Hérault du Jour », dans lequel j'écris depuis 2005, appartient au groupe La Marseillaise, qui a été fondé le 9 décembre 1943 par Le Front National, qui est alors le nom d'un réseau de résistance communiste (qui négligera de déposer son nom). D'abord mensuel clandestin, puis en 1944, hebdomadaire, il publie son premier numéro légal le 25 août 1944. L'Hérault du Jour en est la version héraultaise (avec un encart local spécifique). La Marseillaise est distribué sous ce nom dans les Bouches-du-Rhône, les Alpes-de-Haute-Provence, le Var, le Vaucluse et le Gard. Alors, venons au fait : en plus de sept ans, quelles pressions ai-je subies ? Combien de fois ai-je été contraint de retirer mes articles ou d'en faire sur mesures ?

Cela ne s'est pas présenté sous cette forme parce que ce n'est pas ainsi qu'il faut aborder le problème. La véritable question se pose de la façon suivante : en plus de sept ans, qu'ai-je appris ? J'ai appris qu'écrire dans un quotidien, s'assimile à une forme de relation complexe : il y a des choses que l'on écrit, il y en a d'autres que l'on n'écrit pas en fonction de règles fluctuantes. Il y a toujours un code, une manière de faire implicite. Il faut respecter une certaine distance, une certaine prudence, ménager les croyances, les cultures, les personnes, faire preuve de tact, de discernement, de solidarité, tout en restant fidèle à une ligne éditoriale claire. J'ai appris que les avis personnels doivent être considérés seulement comme tels et que l'estime ou la répulsion que l'on peut ressentir à l'égard de telle association ou de telle personne ne peuvent être exprimées ex-abrupto. On ne peut s'arroger le privilège du bon goût, ni se poser en donneur de leçons ni en tribunal populaire. Les articles polémiques eux-mêmes obéissent à des règles définies¹⁸³, ils apparaissent pour créer un scandale¹⁸⁴ selon un choix

¹⁸³ *Le Canard enchaîné* a pour sous-titre *Journal satirique paraissant le mercredi* pour slogan « La liberté de la presse ne s'use que quand on ne s'en sert pas », ce qui résume assez bien la ligne éditoriale de l'hebdomadaire : dénoncer tous les scandales publics (politiques, économiques, judiciaires, etc.) survenant en France mais aussi dans les autres pays. Sa devise, inventée par H.-P. Gassier en 1915, est : « Tu auras mes plumes, tu n'auras pas ma peau ».

¹⁸⁴ L'hebdomadaire d'extrême droite *Minute* crée (juillet 2012) le scandale avec une couverture indéniablement homophobe. On peut y lire un jeu de mots profondément choquant : « *Bientôt, ils vont pouvoir s'enfiler... la bague au doigt* ». Cela fait référence au projet de loi sur le droit au mariage et à l'adoption pour les couples gays promis par le Premier ministre Ayrault pour 2013.

politique et/ou stratégique, mais aussi bien sûr pour augmenter le chiffre des ventes¹⁸⁵, sans exclure la possibilité d'une maladresse¹⁸⁶ exceptionnelle de la rédaction.

Le respect des usages en vigueur et la connaissance du milieu journalistique dans lequel on se trouve mais aussi du lectorat sont les clés d'une bonne intégration, d'une certaine reconnaissance, c'est ainsi que l'on s'ouvre des portes et que l'on découvre des pratiques, des positionnements, des réseaux et des personnages, que l'on construit son propre savoir-faire. Contrainte, extériorité et inévitabilité, écrivait Émile Durkheim¹⁸⁷ en 1895.

10-4-6 Centralité souterraine

Aux mythes originels de ce métier, se trouve l'image glorieuse du reporter. Il incarne le globe-trotter curieux de tout, vivant d'une plume talentueuse et réfléchie, qui fait rêver la majorité des non-journalistes. Rouletabille (Gaston Leroux), Tintin (Hergé), plus récemment John Cotton (Tony Hillerman), etc. Héros de romans, de romans policiers, de films ou de séries télévisées, le reporter a contribué à imposer le reportage comme le genre roi du journalisme¹⁸⁸. A ses origines, il y a plus de trois siècles, il s'agissait déjà pour cette forme de récit journalistique d'écrire un compte rendu d'événements récoltés dans les villes, les salons, tavernes, et tous autres lieux possibles. A partir du XVII^e siècle, les nouvellistes en alimentaient les gazettes. L'apport des naturalistes (Zola, Huysmans, Maupassant, etc.), de la

¹⁸⁵ « Il suffit de faire un tour dans un kiosque à journaux pour vérifier à quel point nous sommes attirés par les potins ! Ça dédramatise le réel ! Lire la presse à scandale est aussi l'occasion de s'évader. On se prête à rêver. On se rince gentiment l'œil sur papier glacé. Ça fait du bien à l'imagination. Dans une mise en scène du désir où tout est permis, on peut alors prendre le rôle qui nous plaît... » Natacha Lieury, La part du fantasme, URL : <http://www.psychonet.fr/2008/09/05/2444-pourquoi-est-on-accro-la-presse-scandale> (Consulté 07/2012)

¹⁸⁶ « Comme beaucoup d'entre vous, je m'insurge devant les propos de ELLE Magazine dans son article *Tendance black fashion power* qui explique sans aucune condescendance que la mode fut initiée par la race caucasienne. Selon eux, la femme noire serait une petite retardataire dans ce secteur. Ce serait l'avènement du couple Obama qui aurait permis aux femmes noires d'accéder à ce que le magazine appelle la « black-geoisie ». Des propos à la fois désobligeants et racistes... C'est horrifant et c'est ELLE ! » Ecrit par Dynna de Black'In. Publié dans Actu People. URL : <http://www.black-in.com/gossips-2/gossips/dynna/scandale-elle-magazine-heurte-la-communaute-noire/> (Consulté 07/08)

¹⁸⁷ Le fait social possède comme attributs fondamentaux la contrainte, l'extériorité et l'inévitabilité. Contrainte : les individus sont amenés à se soumettre à son existence, comme ils doivent se soumettre à celle de la pesanteur ou de la composition de l'air. Extériorité : les individus ne produisent pas le fait social en lui-même, mais le rencontrent à l'extérieur de leurs propres productions psychiques. Inévitabilité : les individus ne peuvent faire comme s'il n'existait pas, ils ne peuvent échapper à son existence. Durkheim Emile, Les règles de la méthode sociologique (1894), Paris, P.U.F., 14^e édition, 1960

¹⁸⁸ SAUVAGE C., Journaliste - Une passion, des métiers, CFPJ, 1988.

littérature et de la sociologie ont affirmé cette nouvelle pratique journalistique qui fut appelée reportage¹⁸⁹.

Le journalisme y apparaît comme : « un métier dont l'original intérêt est dans sa capacité de produire rapidement un discours attractif, éphémère et imprécis par nécessité sur ce qui a été¹⁹⁰ », avec les moyens qu'il juge utiles et des procédures que lui seul apprécie. Sans oublier toutes les contradictions qui structurellement travaillent cette activité ni les logiques qui le conditionnent : « la logique économique qui fait du journal un produit culturel devant générer des profits sur un marché hautement concurrentiel ; la logique politique pour lequel le journal est un agent d'influence et de notoriété ; la logique anthropologique qui contraint les producteurs de biens culturels à créer du sens commun et des valeurs et représentations partageables sans que leur validité scientifique soit essentielle¹⁹¹ », et enfin la logique de l'innovation technologique qui amène les journalistes à travailler dans une urgence de plus en plus grande.

En corollaire, on peut dire que cette démarche ne concorde pas avec « la vocation première de la sociologie qui n'a jamais été de s'exprimer dans l'urgence et l'immédiateté. Le temps, souvent très long, de l'enquête lui est nécessaire pour réussir à éclairer d'une intelligibilité nouvelle le monde social qui se bâtit sous nos yeux¹⁹² ». Le temps aussi de prendre en compte le polythéisme des valeurs, l'hétérogénéité du social et le fait que la qualité de la vie prend le pas sur les procédures de gestion et de production finalisée. Le temps aussi d'analyser cette socialité faite de liens émotionnels, fondée sur une « reliance¹⁹³ », vécue pour elle-même, construite sur des valeurs comme la désindividualisation, la dépense, le hasard, la valorisation de petits riens, une communication non finalisée et où se constituent les réseaux d'amitié ou

¹⁸⁹ 1. 1865 « activité de reporter » (E. GOT, *Journal*, 27 juill., II, 1910, 46 ds HÖFLER *Anglic.*); 1876 (*Gazette des Tribunaux*, 13 juill., p. 684, 3^e col. ds LITTRE *Suppl.*) ; 2. 1883 « document d'information élaboré par un reporter » (GONCOURT, *loc. cit.*). Formé sur le rad. de *reporter*^{2*} prob. d'abord au sens 1 pour traduire l'angl. *reporting*, dér. de *to report* « rapporter, relater »; suff. *-age**.

¹⁹⁰ RUELLAN D., *Le professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français*, Presses universitaires de Grenoble, 1993, p. 239

¹⁹¹ Dick May et la première école de journalisme en France. Entre réforme sociale et professionnalisation. Dick May and the first School of Journalism in France. Between social Reform and Professionalization
Vincent Goulet (URL : <http://questionsdecommunication.revues.org/81> (Consulté 07/2012)

¹⁹² Cyril Lemieux, *La sociologie sur le vif*, Presses de l'Ecole des Mines, 2010. (couv)

¹⁹³ Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques Marcel Bolle De Bal, De Boeck Université | *Sociétés* 2003/2 - no 80 pages 99 à 131 <http://www.cairn.info/revue-societes-2003-2-page-99.htm> (Consulté 07/2012)

d'entraide, un tribalisme fait de sentiments communs révélés par la connaissance sensible (Yves le Pogam, 1998). Le temps de saisir cette socialité en acte propre à une société chaotique dont l'appréhension suppose « un lent travail de la pensée, le recours à la flânerie, aux retours en arrière, aux redondances, aux multiples digressions. Il faut savoir accepter ces méandres, ce sont ceux de la vie grouillante et empathique qui ne laisse pas enclorre dans un système de vérités préétablies¹⁹⁴ », Le temps de rester attentif à l'instituant, au souterrain, à l'intelligence du présent, à la passion, le temps de pratiquer une « sociologie du dedans », en accentuant la socialité, l'imaginaire et le quotidien dans une quête inachevée, relativiste, faite d'humilité scientifique, rompant avec le terrorisme de la cohérence de la sociologie universelle. « Faisons le serment d'effleurer et non d'empoisonner, et alors les êtres nous livreront ce qu'ils sont, ce qu'ils consentent à être, progressant vers nous à l'allure qui est la leur, parfois sur un mode vivace, parfois sur un mode lent (Sansot, 1998¹⁹⁵) ».

10-4-7 Fakir

« Être socialement, c'est être perçu par des journalistes, quand bien même ils ne seraient que d'anonymes dépositaires du charisme d'institution¹⁹⁶ ». C'est bien ce qui se passe pour les scientifiques qui, pour être connus d'un public plus large, sont dépendants de journalistes qui bien moins diplômés, présentent leurs travaux. D'autant qu'il y a un jeu de séduction entre le journaliste et le scientifique interviewé. Pour la petite histoire, et pour illustrer ce propos, je vous dirais qu'il m'est arrivé une fois de prétendre que mon appareil photo était en panne et que je reprendrais un rendez-vous ultérieurement, tant la personne m'était antipathique... Une interdépendance se met en place, sachant que certains scientifiques privilégient le recours aux média et peuvent même devenir des stars, au risque, dans certains cas extrêmes, d'être qualifiés d' « universitaires de tête de gondole ».

Fakir¹⁹⁷ est un journal indépendant et alternatif engagé à gauche. Il a été créé en 1999 à Amiens, en Picardie. Lié à aucun parti, aucun syndicat, aucune institution, ce journal est entièrement rédigé et illustré par des bénévoles. Il connaît une diffusion nationale depuis le 26 avril 2009. Fakir est considéré comme un média de gauche, situé dans la mouvance de la

¹⁹⁴ (1992, (1995) : 21). Maffesoli M. (1992) *La Transfiguration du Politique*. La Tribalisation du Monde. Paris, Grasset/Frasquelle. Rééd (1995) *Le Livre de Poche*, Biblio-Essais

¹⁹⁵ p. 175.

¹⁹⁶ Accardo Alain, *Journalistes precaires, journalistes au quotidien*, op. cit., p. 43.

¹⁹⁷ URL : <http://www.fakirpresse.info/> (consulté 07/2012)

gauche de la gauche. Il n'y a pas une ligne éditoriale réelle au sein de la rédaction. Il se situe comme un média de reportages et d'enquêtes sociales. Donc, à mi-chemin entre journalisme et sociologie.

L'association ACRIMED¹⁹⁸ a réalisé en 2003¹⁹⁹ une interview de François Ruffin, le principal acteur de ce journal. François Ruffin répond à cette question du journaliste Jacques Olivier Teyssier : « Comment choisissez-vous les sujets ? ». François Ruffin. : « Ca tient pas mal du hasard. Tu discutes avec des gens... C'est souvent les rencontres les plus quotidiennes qui sont souvent les plus riches. Finalement, rencontrer un universitaire ou un cadre politique, ça va rarement t'ouvrir sur beaucoup de sujet. En revanche, il y a une personne qui est pour moi une mine de sujets parce qu'il lui arrive des tas de trucs. Les gens qui sont en bas, qui s'en prennent plein la gueule, constituent une mine de sujets. »

Une autre question posée par Jacques Olivier Teyssier nous intéresse, celle de l'universalité : « Fakir pourrait-il être lu en dehors d'Amiens ou de la Somme ? » Réponse de François Ruffin : « La démarche c'est quoi ? Je vais regarder de très près une ville ou un lieu, un espace. Si tu regardes à la loupe comment vivent les fourmis à un endroit, si tu te déplaces de 200 km, les fourmis, elles vivent vraisemblablement de la même manière ! »...

10-4-8 Conclusion partielle

Un article de presse ne peut à lui seul être un travail sociologique complet. Il ne peut pas non plus être un roman, selon l'esprit des nouveaux journalistes. Mais un ensemble d'articles peut être tout près d'une œuvre sociologique ou romanesque. Nous venons de voir le cas du journal Fakir, qui constitue certainement une mine de données pour les sciences humaines. Mais encore faut-il, constituer un corpus orienté, cohérent, rigoureux, présentant une logique d'ensemble. On ne peut sans risque utiliser des faits observés ailleurs, même s'ils semblent transférables, comme l'affirme François Ruffin, pour expliquer ce qui se passe sur un

¹⁹⁸ Action-CRItique-MEDias [Acrimed]. Née du mouvement social de 1995, dans la foulée de l'Appel à la solidarité avec les grévistes, cette association, pour remplir les fonctions d'un observatoire des médias s'est constituée, depuis sa création en 1996, comme une association-carrefour. Elle réunit des journalistes et salariés des médias, des chercheurs et universitaires, des acteurs du mouvement social et des « usagers » des médias. Elle cherche à mettre en commun savoirs professionnels, savoirs théoriques et savoirs militants au service d'une critique indépendante, radicale et intransigeante.

¹⁹⁹ URL : <http://www.acrimed.org/article1341.html> (consulté 07/2012)

territoire donné. C'est parce que « le refus de la différence est toujours à la base de la généralisation et de l'approfondissement de la domination, et la société de contrôle repose essentiellement sur l'équivalence généralisée²⁰⁰ » (Maffesoli 1976). Dans la thèse que je vous présente, tous les personnages, toutes les institutions et les associations de Figuerolles ont été interviewés, ce qui a donné lieu à un article dans le quotidien « L'Hérault du Jour », articles qui a été lu par les personnes concernées et sur lesquels j'ai pu avoir des retours. Ainsi, peut-on probablement prétendre être un journaliste et un sociologue, sur un ensemble d'articles, à condition, bien sûr, de l'organiser mais surtout d'éprouver un réel intérêt personnel pour l'objet d'étude, ce qui, pour le coup, contraint à la lenteur...

11- Biomasse²⁰¹

11-1 Chaîne Alimentaire

11-1-1 Paradoxe et métaphore

« Il se peut que dans certains cas, on puisse démontrer une chose et son contraire²⁰² ».

« Quand je dis « je mens », dis-je ou non la vérité²⁰³ ? »

C'est sous le signe du paradoxe que j'ouvre cette nouvelle partie de ma thèse. Si un paradoxe est une situation à la fois vraie et fausse qui contient une contradiction, il n'est pas l'absurde. Le principe qui établit le raisonnement par l'absurde est celui du tiers-exclu, qui stipule que, étant donnée une propriété, celle-ci est soit vraie, soit fausse, c'est-à-dire qu'elle est forcément l'une des deux et jamais les deux simultanément. De ce point de vue, l'absurde n'aurait donc pas de sens tandis que le paradoxe en aurait plusieurs.

Le quartier Figuerolles est le théâtre de nombreuses luttes d'influences. Alors, qui va s'imposer et sur quel type de territoire ? Faudra-t-il nécessairement que quelqu'un s'impose ?

²⁰⁰ Maffesoli. M., *Après la modernité*, CNRS éditions, 2008, Paris, p.163

²⁰¹ En écologie, la biomasse est la masse totale des organismes vivants mesurée dans une population, une aire ou une autre unité

²⁰² Gödel (Mathématicien, 1906 – 1978) a démontré en 1931 deux résultats mathématiques : (I) Il se peut que dans certains cas, on puisse démontrer une chose et son contraire (inconsistance) ; (II) Il existe des vérités mathématiques qu'il est impossible de démontrer (incomplétude).

²⁰³ Le paradoxe du menteur est un paradoxe dérivé du paradoxe du Crétois (ou paradoxe d'Épiménide). Ce paradoxe aurait été inventé par Eubulide, un adversaire d'Aristote. Sous sa forme la plus concise, il s'énonce ainsi : « un homme déclare « Je mens ». Si c'est vrai, c'est faux. Si c'est faux, c'est vrai. »

Quels sont les véritables enjeux ? Électeurs, patrimoine immobilier, subventions, consommateurs, classes sociales défavorisées, terrains vagues, communautés, générations, délinquants, universitaires, histoire locale, artistes, tout semble pouvoir être conquis, acheté, vendu, volé, séduit dans une superbe harmonie conflictuelle au cœur d'un vivre-ensemble tribal, sauvage et émotionnel. Des tribus éphémères, fuyantes, chaotiques, désordonnées, trompeuses.

J'utiliserai une métaphore, celle de la chaîne alimentaire. Car une chaîne alimentaire est une suite d'êtres vivants de différents niveaux dans laquelle chacun mange des organismes de niveau inférieur. Il y a les producteurs (surtout végétaux), les consommateurs (animaux : herbivores et carnivores) et les décomposeurs (bactéries et champignons). Mon travail va consister en la tentative de comprendre un quartier en ajoutant cette grille aux outils déjà disponibles en sciences humaines. A la différence que, dans mon cas d'étude, un producteur peut soudainement devenir décomposeur puis consommateur, ou même disparaître sans aucune forme d'incidence sur « l'écosystème »...

En 1927, Charles Sutherland Elton, reprenant les termes (producteur, consommateur, réducteur et décomposeur) introduits en 1926 par A. Thieneman²⁰⁴, publiait « Animal Ecology ». Il donnait ainsi, selon Donald Worster²⁰⁵ puis Christian Lévêque²⁰⁶ (2001), à l'écologie du XXe siècle son paradigme le plus important : la communauté naturelle vue sous l'angle d'un système économique simplifié. C. Elton développe alors la notion de niche, vue comme le résultat du processus évolutif de différenciation et de spécialisation. Il lui donne un sens fonctionnel : elle désigne la position de l'organisme dans la communauté et « ses relations à la nourriture et à ses ennemis ». Il en réduit le concept aux sources alimentaires ou au type d'alimentation. Dans chaque communauté naturelle, on peut trouver des animaux herbivores, carnivores, détritvovores. Chaque espèce occupe une place définie dans la chaîne alimentaire en fonction de ses habitudes. Plus on remonte dans cette chaîne, plus le nombre d'individus qui appartient à une catégorie y est faible. Les carnivores sont moins nombreux que les herbivores dont ils se nourrissent et se reproduisent plus lentement qu'eux, sinon, ils n'auraient rapidement plus rien à manger...

²⁰⁴ 1926. *Limnolologie*.

²⁰⁵ WORSTER. D., 1992. Les pionniers de l'écologie.

²⁰⁶ LEVEQUE C., 2001. De l'écosystème à la biosphère.

Après Elton, les études concernant l'écologie des peuplements et l'organisation des communautés avaient surtout mis en avant les relations de prédation et de compétition. La compétition avait été définie en 1859 par Darwin comme la demande commune pour la même nourriture, le même habitat, etc. Elle comprend le principe de l'exclusion, qui s'observe quand une population qui possède un avantage pour l'appropriation d'une ressource élimine les espèces voisines en les privant de l'accès à cette même ressource.

Cette approche est aujourd'hui considérée comme incomplète et les écologistes redécouvrent l'importance d'autres types de relations (C. Lévêque, 2001) : le commensalisme, le mutualisme, la symbiose et le parasitisme. Ce sont des interactions entre espèces à bénéfices réciproques. Dans le commensalisme, l'hôte ne tire (en principe) aucun bénéfice de l'organisme auquel il offre gîte et couvert. Le mutualisme est une forme évoluée de commensalisme : il présente un caractère obligatoire et à bénéfice réciproque. La symbiose implique une association obligatoire et indissoluble entre deux espèces, qui, « évolutivement, crée des organismes nouveaux, aux potentialités chimériques dépassant souvent la simple somme des capacités de leurs constituants²⁰⁷ » Les organismes parasites jouent un rôle équivalent à celui des prédateurs en ce qui concerne le contrôle des populations et la structure des communautés. Les plus spectaculaires sont les « tueurs », qui causent la mort rapide de leurs hôtes²⁰⁸, certains parasites se manifestent sur la physiologie de leurs victimes, sans les tuer immédiatement ; d'autres encore agissent indirectement, modifiant par exemple les communautés végétales en agissant sur les herbivores qui les consomment.

La conclusion de tous ces travaux, c'est qu'une grande diversité est une forme d'assurance quant au fonctionnement à long terme des écosystèmes. En effet, ceux qui disposent d'une redondance des fonctions sont mieux préparés pour répondre aux perturbations que ceux dans lesquels il y a seulement un groupe spécialiste par fonction. Les conséquences de l'addition ou de la suppression d'une espèce dépendent de son degré de similarité avec d'autres espèces. Dans le cas de son extinction, soit elle sera remplacée facilement par une espèce aux fonctions similaires, soit au contraire son extinction laissera un vide lourd de conséquences. Dans le cas d'une nouvelle apparition, soit elle s'intégrera sans problème à l'écosystème soit à l'inverse, son apparition le déstabilisera fortement.

²⁰⁷ Selosse M.-A. 2000, p.131.

²⁰⁸ DODSON S.L. T.A., 1994, 13 : pp. 268-282

Mais continuons sur la diversité : elle commence au niveau moléculaire²⁰⁹ : chaque individu est légèrement différent des autres sur le plan génétique. Ce polymorphisme génétique n'est pas inutile : chaque individu pourra ainsi apporter une réponse différente aux contraintes et aux modifications permanentes de l'environnement : climat qui change, nouveaux concurrents qui envahissent le territoire, prédateurs qui apparaissent ou disparaissent... « C'est dans le théâtre écologique que se joue la pièce évolutionniste²¹⁰ ».

La sélection naturelle implique deux processus complémentaires : la variabilité génétique héréditaire dont on vient de parler et un phénomène de sélection des individus les plus performants sur le plan reproducteur : lorsque les conditions se modifient, les organismes les mieux adaptés génétiquement sont favorisés. Toutefois, très peu de lois universelles sont observables en écologie. Comme dans notre quartier, « les organismes interagissent les uns avec les autres et avec leur environnement abiotique. Cette simple constatation est à la base de la complexité du monde vivant²¹¹ (Christian Lévêque, 2001 ». Ce même auteur signale l'existence de patterns, de solutions génériques, de phénomènes ayant une apparence de régularité, mais qui n'apparaissent que dans des circonstances bien précises, quand une série de conditions sont réunies, ce qui les rend en fait assez rares.

11-1-2 M. Soliloke

M. Soliloke est un habitant de Figuerolles, journaliste pour une radio locale, l'Eko des Garrigues. Il signe un article dans un petit journal du quartier, (juin 2009), le Figue Niouz, article qui va nous permettre de travailler un peu. Un extrait : « Parlons logement, des SDF, des personnes qui meurent de froid en plein hiver, ici, les exclus, des familles qui vivent dans la pauvreté ou pas loin. La mairie achète les logements insalubres dans le but de les mettre aux normes et lutter ainsi contre les marchands de sommeil. Mais que justifie cette immobilisation de l'habitat ? Et depuis des années ! On est en droit d'imaginer une opération immobilière souterraine. Autre gros problème : toujours dans le cadre de l'opération programmée de l'amélioration de l'habitat : obligation est faite aux syndicats et propriétaires de réaliser des travaux d'amélioration. Où trouver l'argent quand on est une famille modeste, une femme isolée avec enfants à charge, un retraité, une personne à la recherche d'un emploi ? La

²⁰⁹ MAYR E., 1982.

²¹⁰ Selon le titre de l'ouvrage qu'a consacré à cette théorie Hutchinson, G. E. (1965).

²¹¹ Lévêque C., Ecologie. Dunod, Coll Masson Sciences, 2001, pp. 47-48

mairie a donc comme but avoué de modifier totalement le visage du quartier. Une sorte de lifting Figuerollien ». Nous voilà ici face à une modification complexe du milieu : le centre ville, devenu piétonnier, a opéré sa sélection naturelle, à l'encontre, entre autres, de tous ceux qui ont besoin d'un ou plusieurs véhicules par foyer et qui n'ont pas pu s'adapter à la nouvelle donne. Les quartiers périphériques prennent donc de l'importance, de la valeur : ils deviennent une nouvelle ressource, qui va susciter des compétitions entre consommateurs. Des lieux où on peut encore stationner, où on trouve des commerces de proximité, des ateliers d'artistes, des relations de voisinage riches. Mais des lieux déjà occupés par une population pas toujours facile, celle des gens issus de l'immigration, des gitans et de tous les sans emplois, sans papiers, sans domiciles fixes. Dans ce contexte précis, et comme le souligne M. Soliloke, les services municipaux vont développer leur emprise. Premièrement, par le principe de l'exclusion, qui consiste à fermer l'accès aux ressources, grâce à la possibilité d'exercer un droit de préemption sur toutes les ventes immobilières. La municipalité peut théoriquement choisir les types d'acquéreurs qu'elle désire voir apparaître. D'autre part, elle peut modifier le milieu de manière indirecte, et ce de plusieurs façons. Par exemple avec l'obligation de rénover les façades.

Si l'on en croit M. Soliloke, cette mesure va provoquer, en raison de son coût, le départ des moins fortunés. Ensuite, la municipalité traîne les pieds face à l'insécurité et aux nuisances nocturnes : pétitions sans effet, aucun contrôle du stationnement. Un habitant handicapé demande la création d'une place réservée, on la lui accorde, mais il y a toujours une voiture garée à cet endroit là, sans aucune verbalisation. Il a même interrogé les policiers municipaux qui lui ont répondu qu'ils n'avaient pas la mission de verbaliser dans ces rues. Il a finalement loué une place dans un parking privé... L'absence de respect des règles d'une partie de la population à laquelle s'ajoute l'absence de représentants des forces de l'ordre pour y parer engendre un malaise qui immobilise l'évolution du quartier, provoquant la vente d'appartements en cascade et les préemptions qui s'en suivent. Un autre extrait sur ce thème, venant d'un article du Figue Niouz, signé Jacques L : « Le jour : jeux d'enfants, pétanque, espace chien, lectures et pique-nique sur les bancs publics (ceux qui sont intacts !) jeux de balles... Et, la nuit : ados enamorés, jeunes soiffards, SDF en quête de feu de camp, consommateurs et fournisseurs d'euphorisants divers, destructeurs systématiques de grilles et de plaques, arracheurs de sacs à déjections pour chiens... »

La modification globale du contexte entraîne donc une sélection. Ceux qui n'ont pas la possibilité de s'adapter à la nouvelle donne doivent partir. Ressources financières insuffisantes pour faire face à la montée des loyers, aux coûts de rénovation, incapacité pour certains à supporter les nuisances nocturnes, les rues bloquées de voitures « à quarante portières et douze capots chacune » me dira un voisin excédé, conduit une partie de la population actuelle à émigrer à la mesure de ses possibilités.

11-1-3 Prédation

Examinons maintenant ce qui m'est arrivé. J'ai donc enquêté, sur le terrain, en m'investissant dans des associations, des groupes, tout en communiquant sur mes recherches (par Internet, entre autres). J'ai donc peu à peu pris une place « à tenir ». La compétition commençait. Je notais que les rapports entre associations et institutions sont régis par une forme de mutualisme : en contrepartie d'une action sociale, culturelle ou d'une mise en scène identitaire utilisant l'histoire et le patrimoine (parlers locaux, photos anciennes, vieux métiers, etc.) permettant aux élus d'apparaître en majesté sur le terrain, on obtient subsides et reconnaissance.

Pour illustrer cette compétition, voici un extrait significatif du texte que m'a adressé le 8 mars 2009 une association « rivale » : « Il serait tout à fait regrettable qu'un quelconque monopole intellectuel, ou autre, puisse avoir une main-mise sur notre extraordinaire quartier (...) Nous (les adhérents de la structure rivale) ne manquons pas de projets pour le quartier et restons à l'écart de certaines personnes (moi ?) qui voudraient bien leur fournir des services et ce, à des fins tout à fait personnelles ». Rivalité par rapport à une ressource, et identification nette de quelques positionnements : je me retrouve désigné comme un prédateur concurrent qui chasse le même gibier.

Il faut donc m'appliquer le principe de l'exclusion et m'éliminer en me privant de l'accès à la ressource. Me voici donc, pour certains, prédateur, mais alors, pour d'autres, ce qui illustre les propos que j'ai tenus dans l'introduction, ressource. Les associations locales ont besoin de visibilité, les commerçants de publicité, les individus de notoriété, les étudiants d'éléments pour leurs recherches, les radios et télévisions locales d'informations et ils n'ont pas hésité à me « consommer » sans modération.

Dans cette logique, je deviens également décomposeur, c'est à dire que par mon action, je transforme des éléments ignorés donc inutilisables par tous en un terreau fertile, sur lequel fond ensuite une nuée d'internautes, de lecteurs ou d'auditeurs. Au même titre que, si l'on change de point de vue par rapport à celui adopté par M. Soliloke, on peut considérer les services municipaux comme étant une ressource (subventions, locaux associatifs, aide sociale, logements, etc.). Que dire des associations qui travaillent avec des salariés dans le champ du travail social ou de l'éducation populaire ? Que sont pour elles les populations en difficulté ? Si l'on suit la logique de l'arrivée des commerces maghrébins dans ce quartier, on a vu qu'ils ont occupé une niche vide, celle des anciens commerces qui avaient abandonné leurs activités, en raison de l'apparition des grandes surfaces et des centres commerciaux, d'un changement dans les modes de vie. La disparition progressive de l'ancien monde commercial a libéré un espace progressivement occupé par une « nouvelle espèce », qui n'a cessé de se modifier « génétiquement » afin de s'adapter aux changements du milieu. Boucheries, bazars, alimentations générales ouvertes la nuit, coiffeurs, kebab, snack-bars, salons de thé, bar à chicha, cyber-téléphonie... Les récentes législations (tabac, vente d'alcool, horaires d'ouverture), l'arrivée du tramway, le déplacement du marché entraînent sans cesse de nouvelles « sélections naturelles » et de nouvelles arrivées.

11-1-4 Mutualisme

Aléthéia est un des mots du grec ancien, repris dans les années 1930 par le philosophe Martin Heidegger pour définir la « tentative de comprendre la vérité ». Ce n'est donc pas au hasard qu'Olivier Gaches, le marseillais, et Sébastien Tuffery, le nîmois, choisissent en 2006 de nommer ainsi leur association. Aujourd'hui montpelliérains, ces deux jeunes hommes (ils sont nés en 1980), la caméra au poing, veulent montrer « ce qui est caché », c'est-à-dire certains des mécanismes internes à notre société. Pour ce faire, ils plongent au cœur de nos quartiers, en questionnant au plus près les élus et les acteurs locaux.

C'est un premier travail vidéo réalisé à Marseille qui met Olivier sur orbite. Il filme alors la métropolisation de certaines parties de la ville phocéenne et décrit de quelle manière le départ d'une certaine population, qui ne collait pas à l'image moderniste que voulait se donner la ville, y est apparemment planifié. Les étudiants, même pauvres, y sont tolérés, mais pas les familles nombreuses de condition modeste ou maghrébine. Exit aussi les habitants d'un Marseille pagnolesque, pourtant ni pauvres ni maghrébins, installés par exemple rue de la

République : ils bénéficiaient pourtant d'une loi votée après guerre (1948) qui leur garantissait de bas loyers et qui devait les protéger de l'expulsion. Mais le Marseille du TGV avait besoin d'une autre image. Pour Sabine Bernasconi (Conseillère générale et Vice-présidente de la Communauté Urbaine), quand elle fait le bilan de cette action : « On est passé d'une ville cigale à une ville fourmi ».

Revenons à Montpellier, où les choses sont quand même différentes mais pas complètement. Partis de la constatation que : « si le film sur Marseille avait été bien accueilli, il n'avait globalement servi à rien », nos deux vidéastes envisagent de s'y prendre autrement ici. Aujourd'hui professionnalisés, ils ont les moyens techniques et artistiques de réaliser un documentaire haut de gamme et veulent se positionner sur l'articulation de l'aménagement urbain, ce chaînon entre décideurs et acteurs locaux, dont rien ne nous permet de dire qu'il soit manquant, mais que de nombreux indices pointent « en dérangement ». Ils ont observé que, dans toutes les villes de France, de nombreux quartiers se transforment, sont « réhabilités », que leur population est déplacée avant d'avoir pu y trouver un équilibre. En fait, selon la sociologue Véronique Manry, il y aurait un rituel de transformation de ces quartiers, toujours proches du centre, à forte valeur potentielle immobilière mais à mauvaise réputation : ce sont d'abord les artistes, plutôt pauvres mais pas trop, suivis des étudiants qui transforment peu à peu l'image du lieu et y préparent l'arrivée des cadres supérieurs.

Olivier et Sébastien vont poser leur caméra à Figuerolles, avec un plan de travail précis. Ils veulent mettre de l'huile dans une articulation, celle qui joue un rôle de transmission entre élus et acteurs, entre habitants et décideurs. Persuadés qu'il n'y a pas d'un côté les gentils pauvres et de l'autre les méchants bobos ou les méchants élus, ils font le pari de nouer un dialogue constructif, possibilité jusqu'alors assez peu développée. Et ils expliquent leur plan : « Nous allons créer une balade, ouvrir Figuerolles comme si c'était une installation, organiser une visite guidée menée par des acteurs locaux et des élus qui changent à chaque relais : voir Figuerolles de différents points de vue ». Et ce projet serait finalisé par un film, un véritable outil d'information et de débat. Mais Olivier et Sébastien sont bien conscients de la difficulté du projet : « Il nous faut trouver un juste milieu pour rester dans l'éthique et l'esthétique du quartier, nous ne devons faire ni du populisme ni de l'art contemporain. Nous ne devons pas non plus apparaître aux uns ou aux autres (habitants et élus) comme des empêcheurs de tourner en rond, des fauteurs de troubles, ou encore des agents d'une quelconque opposition ou majorité ».

C'est une véritable opportunité, disent-ils, qu'ils offrent aux habitants ainsi qu'aux élus et chargés de mission du quartier Figuerolles : la création d'un espace de dialogue créatif, de participation aux affaires collectives et de mise en relief de l'identité culturelle propre à ce lieu. Gageons que tous ces acteurs auront à cœur de saisir la balle au bond et de soutenir l'opération. Cette initiative s'inscrit dans une démarche dynamique d'auto création d'emploi : en effet depuis 2006, les deux hommes ont pu se salarier, modestement mais certainement, grâce à la vente de leurs prestations : ateliers d'éducation à l'image en milieu scolaire, courts métrages, film d'animations (école Auguste Comte).

11-1-5 Interactions

Bouba arrive de République de Guinée, qu'on appelle aussi Guinée Conakry, du nom de sa capitale. Il réside à Montpellier depuis le premier février et se retrouve caméraman au service de l'association « Les Ziconofages ». Il participe à la réalisation d'un documentaire sur la mémoire du quartier « Gély-Figuerolles ». Pour lui, c'est un moyen de connaître la ville, d'apprendre le français, de créer du réseau. En compagnie de Lynda Vertueux, une artiste stagiaire et tous deux encadrés par Pascal Biston, vidéaste, photographe et accessoirement instituteur, il filme : des habitants, des élus, des universitaires (dont moi-même). Un projet ambitieux et intéressant.

Tout d'abord, Les Ziconofages. Une association qui existe depuis 2002 et qui travaille essentiellement en direction des populations urbaines défavorisées. Pour ce faire, cette structure tire ses ressources des mesures et des partenariats développés par la politique de la ville dans le but de tenter d'y réduire les inégalités sociales. L'axe qui est choisi ici est celui de l'éducation à l'image, la pédagogie appliquée est active, basée sur la participation et l'échange. Pascal Biston est originaire de Grenoble, il réside à Montpellier depuis 1993. C'est chez lui que se trouve le siège de l'association. Il nous explique : « Notre travail s'est orienté sur les liens qui unissent l'homme à un territoire. La formation s'adresse aux jeunes pendant les vacances mais aussi aux jeunes adultes et aux adultes. Les subventions nous permettent d'assurer la gratuité des formations pour les gens en difficulté. »

Sur son site Internet, l'association explique en quoi le travail audiovisuel est l'occasion de mieux connaître son environnement, défini, comme on l'a vu, en terme de territoires. Des

lieux, mais aussi des habitants aux multiples casquettes. Saisir une configuration du quotidien et de ce qu'en font ceux qui le vivent, découvrir son semblable, l'autre dans sa culture et dans ses croyances, ce que les philosophes appellent l'altérité. Au dire de ses initiateurs, ce travail apporte en retour une réflexion sur soi et son identité particulièrement valorisante pour les stagiaires qui, souvent, manquent de confiance en leurs capacités.

« Nous travaillons sur la mémoire du quartier, nous partons de son histoire pour expliquer la situation actuelle, comprendre son évolution », nous explique Lynda. Mais ce travail n'est pas toujours simple : « Il existe une rumeur persistante qui présente cette zone comme un endroit où il ne faut pas mettre les pieds, j'aimerais comprendre, parce que je trouve que c'est bien pire dans certains endroits du centre ville qui ne souffrent d'aucune réputation ». Pascal signale que ces préjugés et ces stéréotypes, fréquents, peuvent devenir un frein au développement des activités : « Des parents ont retiré leur enfant de nos ateliers parce que nous allons dans telle ou telle cité, qu'ils considéraient comme infréquentable ». Il n'empêche que le travail avance. Les interviews sont dans la boîte, les propos se confrontent. La conclusion de nos ziconofages est intéressante car selon eux, les avis convergent. Il y aurait une sorte d'harmonie dans les propos tenus, même s'ils regrettent la timidité des ados, qui n'osent guère vraiment s'exprimer, ou la rapide défection des jeunes issus de la communauté gitane. Au final, ce document se veut être un outil pour le débat, pour combattre les préjugés, pour affiner le jugement des décideurs et des aménageurs.

Parmi les réalisations, le film « Tomber des murs ? » qui revient sur 50 ans d'histoire des grands ensembles. A Montpellier, dans les quartiers du Petit Bard et de la Mosson, des tours s'écroulent, la mixité sociale s'impose et les murs des barres sont repeints. Ce film est un constat sur les problématiques autour des politiques de rénovations urbaines. Il y a les murs d'immeubles qui tombent en pleine crise du logement et puis ceux qu'il reste à abattre, ceux de l'indifférence et de l'incompréhension.

A noter également, le film « Leïla l'inlogeable ». Vivant dans un studio avec ses 3 enfants, Leïla multiplie les démarches pour trouver un logement décent pour sa famille. Malgré plus de 8 ans de demandes HLM et de recherches dans le privé, la situation ne change pas. Ce film reflète le quotidien de nombreuses familles mal-logées. En plus de difficultés économiques, elles subissent une réelle discrimination dans l'accès à un logement jour après

jour. Niée par les pouvoirs publics, cette discrimination reste impunie. Ces familles se retrouvent assignées à résidence, alors même que le logement est un droit.

11-1-6 Compagnons

Les Compagnons Bâisseurs sont nés le 13 avril 1957 ; ils se présentent comme étant une « association de chantier à caractère social ». Nous les rencontrons à Montpellier, dans leur nouveau local situé Parc de la Guirlande, quartier Figuerolles, et cerise sur le gâteau, durant l'interview, est arrivé à l'improviste le responsable de l'antenne de Frontignan. C'est donc un panorama assez complet de leur action héraultaise que nous présentons. Explications.

Il existe en tout six associations régionales de Compagnons Bâisseurs : Bretagne, Centre, Midi Pyrénées, Languedoc Roussillon²¹², Aquitaine et Provence, peut-on lire sur le site Internet de l'association nationale. A la Guirlande, c'est Laure Chelle qui est la responsable. Elle nous explique que l'association nationale a pour seul but de coordonner les actions locales, de leur garantir une certaine lisibilité. Globalement, le fer de lance de toutes les actions, c'est l'insertion sociale et professionnelle. Au départ, ce sont les services sociaux (Pôle Départemental de la Solidarité, PDS, les Centres Communaux d'Action Sociale, CCAS, etc.) qui orientent les personnes vers la structure. Et les formes d'action vont être différentes selon le contexte : ateliers de quartier à Frontignan ; ateliers bricolage à la Guirlande. D'autres démarches existent aussi, comme, les chantiers internationaux ou le volontariat à long terme (détails sur le net).

Gérard Dell'Ova, lui, est détaché à Frontignan depuis 2 ans. Sa mission, c'est de lutter contre les logements indignes. Il organise chaque semaine une réunion collective des personnes qui lui sont confiées par les services sociaux afin que les gens se rencontrent, que des liens se tissent. Quand des affinités se sont déclarées, on va aller travailler tous ensemble, chez l'un, chez l'autre. Pour chaque famille, Gérard Dell'Ova dispose d'un budget de 457 euros. La famille participe à hauteur de 10 pour cent de la somme. Les outils nécessaires sont alors mis à disposition pour la durée de l'opération. « Les gens apprennent à se connaître. Je travaille sur trois zones, nous explique Gérard : Frontignan Centre (qui inclut la cité *Les Calmettes*), Frontignan La Peyrade et les plages, où résident des gens qui ont loué des cabanons très mal

²¹² Rapport d'activité 2009 : URL : http://www.compagnonsbatisseurs.org/userfiles/RA_CBlanguedocweb.pdf (Consulté 07/2012)

isolés, aux menuiseries vétustes, etc. Je travaille avec une quinzaine de familles par an, en majorité composées de femmes isolées avec enfants ».

A Figuerolles, la situation est différente : « Ici, les familles ne souhaitent pas que nous rentrions chez elles, explique Laure Chelle. En mars 2007, nous avons contourné le problème en ouvrant deux jours par semaine (le mercredi et le jeudi, de 10h à 12 h et de 14 h à 16 h), un atelier très ouvert, libre d'accès, où on peut venir sans inscription bricoler, réparer son mobilier, ses petits objets. On trouve ici tous les consommables de base (visserie, colles, etc.) et de l'outillage que l'on prête à la demande (sauf l'électroportatif). Les matériaux spécifiques sont à la charge des bricoleurs. Nous menons un travail basé sur la relation de confiance : on passe une blouse et au travail ! Nous proposons la dynamisation des personnes par la mise en projet, le faire ensemble ». Pour remplir sa mission, Laure a construit un réseau complexe de partenariat locaux : le groupe Interface, le Centre Gitan, l'association Via Voltaire, La Chapelle Gély. Il s'agit d'assurer l'accompagnement des personnes désireuses de s'intégrer professionnellement. La réhabilitation des logements est l'outil pour y arriver. Ainsi, avec les Compagnons Bâisseurs, on rénove son habitat mais aussi soi-même et sa façon d'être au monde.

Alors, il faut parler des partenariats, car avec ses vingt salariés, ses locaux, son outillage et ses matériaux, cette association ne peut vivre de l'air du temps. C'est donc ici aussi tout un réseau qui est annoncé. Le Conseil Général, mais aussi la CAF, la Fondation Abbé Pierre, la Politique de la Ville, la Fondation de France et le Conseil Régional font partie du tour de table. Si la municipalité de Montpellier a mis un local à disposition parc de la Guirlande, la même chose s'est produite à Frontignan, avec l'ouverture de l'Espace Solidaire (ancienne raffinerie Mobil) où sont également accueillis La Croix-Rouge, le Secours Populaire, les Restos du Cœur.

L'action à mener reste énorme : auprès de locataires, parfois en conflit avec leur bailleur mais aussi de propriétaires dont les revenus sont devenus si insuffisants qu'ils ne peuvent plus entretenir leur bien. En milieu rural certaines personnes se retrouvent ainsi isolées dans des conditions indigentes. Ici, le coup de pouce à l'auto réhabilitation donné par les Compagnons Bâisseurs et leurs partenaires a un nom, c'est le « chantier famille »...

12- L'art

12-1 John Dewey

Dans un cycle de conférences sur l'expérience esthétique et les arts, livrées par le professeur John Dewey en 1931 à Harvard, ce dernier nous proposait sa vision de l'art dans les sociétés modernes. John Dewey est un philosophe américain qui s'est spécialisé en psychologie appliquée et en pédagogie. Il est l'initiateur des méthodes actives et notamment de la méthode des projets. S'il nous parle de l'art comme expérience, il nous explique aussi ce qu'est, selon lui, une « expérience ».

Ainsi, que ce soit dans nos pratiques scientifiques, nos activités artistiques, ou nos tâches de tous les jours, nous sommes, explique-t-il, constamment en relations ou en interactions. Son hypothèse, l'art vu comme une « expérience²¹³ », doit servir à l'éducation de l'homme ordinaire. Il souhaite ainsi le libérer de tous ces mythes qui l'empêchent de vivre de réelles « expériences artistiques ».

Il faut savoir qu'à ce moment là, une des préoccupations de John Dewey était de redonner sa place à la philosophie pour s'occuper des grands problèmes de la vie quotidienne ou de la recherche scientifique. C'est que Dewey était, par rapport à ce qui faisait alors débat, tout à la fois défenseur de l'humanisme et du naturalisme et partisan de la théorie de l'évolution (Darwin, Spencer). Dewey désirait composer une philosophie solidement structurée et opérationnelle, mais aussi accessible au commun des mortels ; il croyait, en bref, s'adresser aux non-philosophes. Le problème, c'est que Dewey utilisait, avec ce qui a été jugé comme un manque de clarté et de fermeté, des termes qui avaient malheureusement été obscurcis, complexifiés par des siècles de débats théoriques. C'est pour cela que le concept polysémique d'« expérience », simple seulement en apparence, a été mal compris, au point que Dewey a même parfois souhaité l'abandonner. Sa philosophie de l'art « a été généralement considérée par les philosophes analytiques comme un salmigondis de méthodes contradictoires et de spéculations indisciplinées²¹⁴ ». Si nous voulons malgré ce qui précède comprendre ce

²¹³ Dewey J., 1934

²¹⁴ Shusterman R. Présentation de l'édition française. L'Art comme expérience. Folio essais, Gallimard Paris 2010, p.20

qu'entendait alors Dewey par « l'art comme expérience », et chercher en quoi sa vision peut encore nous servir aujourd'hui, il faut en saisir un tant soit peu le sens qu'il voulait y donner.

L'expérience, selon Dewey, n'est pas purement mécanique, mais organique, dynamique et globale. Elle intègre tout autant les valeurs esthétiques et les idéaux moraux que les éléments de notre environnement physique et biologique. L'humain possède donc cette capacité d'entrer en relation avec son environnement par le biais des signes et des symboles. L'expérience qu'il va alors y vivre passe par des échanges, dépend de tout ce qui se passe autour, de l'endroit comme de l'instant où cette expérience se déroule, des mots prononcés, des émotions ressenties, qu'elles soient directement provoquées par l'expérience, où qu'elles soient déjà là, apportée par un antérieur.

Pour Dewey, cette expérience esthétique est inséparable de l'ensemble de nos activités « ordinaires ». Dans l'expérience esthétique, notre conscience en met tout le contenu en avant par l'intermédiaire de l'imagination. C'est en quoi, affirme Dewey, « Là où des choses anciennes et familières sont rajeunies dans l'expérience, là est l'imagination. Quand du nouveau est créé, le lointain et l'étrange deviennent les choses les plus naturelles et les plus incontournables du monde. Il y a toujours une part d'aventure dans la rencontre de l'esprit et de l'univers, et cette part d'aventure est imagination²¹⁵ ». Par conséquent, continue-t-il, si l'on peut dire que l'expérience esthétique est différente d'une expérience normale, c'est seulement dans la mesure où elle est plus riche, grâce à l'imaginaire, qui lui donne une importance plus forte, un sens et une valeur propre.

Ainsi, selon le penseur américain, l'expérience esthétique est une expérience imaginative²¹⁶, complémentaire des autres formes d'expériences humaines. Ni simple « luxe » du snob, ni idéal, l'expérience esthétique est une relation au sein de l'univers ambiant. Le but de l'art n'est pas uniquement de produire de l'art, mais de rendre les hommes meilleurs, de les aider à se transcender et à se perfectionner. L'art comme expérience devient alors l'expérience comme art, comme source potentielle de vie bonne. De même, nous explique-t-il, si l'art pouvait être critiqué par un Platon (*La République*) ou un Rousseau (*Discours sur les sciences et les arts*) comme un instrument de corruption, c'est uniquement parce qu'il devenait l'outil des

²¹⁵ Dewey J. *L'art comme expérience*, Folio essais, Gallimard, Paris 2010. pp. 434-435

²¹⁶ *Ibid.*, p.441

pouvoirs établis, et était (comme il peut l'être encore dans ce genre de cas de figure²¹⁷) corrompu ou du moins « partisan »...

12-2 Apollon et Dionysos

C'est à la fin du XX^{ème} siècle qu'apparaît une « classification des arts » qui fait peu ou prou l'unanimité. Cette classification dénombre officiellement neuf arts, autant qu'étaient les Muses de la mythologie grecques, les filles de Zeus et de Mnémosyne. Le premier art, c'est l'architecture, le second la sculpture, le troisième la peinture, le quatrième la musique, le cinquième la poésie. Quant au sixième, on y trouvera la danse, le mime, le théâtre, le cirque et tous les arts de la scène. Le septième art, c'est le cinéma, le huitième, ce sont les arts médiatiques : la radiodiffusion, la télévision et la photographie, et enfin le neuvième, la bande dessinée. Un dixième art est aujourd'hui revendiqué sans être toutefois formellement reconnu : il regrouperait les arts numériques, le modélisme, l'art culinaire et les arts graphiques... Sans hiérarchiser ces pratiques, face à leur réalité et à leur diversité nous nous interrogerons aujourd'hui sur le rôle que l'art et l'artiste jouent dans notre société.

Pour l'historien de l'art Erwin Panofsky²¹⁸, « Quiconque est mis en présence d'une œuvre d'art (...) est affecté par ses trois composantes : forme concrète, idée et contenu. (...) C'est l'unité entre ces trois composantes qui s'actualise et toutes trois concourent à ce qu'on appelle le plaisir esthétique ». Mais avec quelles lunettes intellectuelles lire une œuvre d'art ? Celles du spécialiste en histoire de l'art ou celles des sciences humaines ? L'une propose une analyse interne, précise de l'œuvre. Quant à l'autre, et notamment à la sociologie, elle cherche à comprendre et à expliquer l'impact du social sur les représentations et les comportements humains. Le sociologue Pierre Bourdieu²¹⁹ en dit ceci : « La sociologie et l'art ne font pas bon ménage. Cela tient à l'art et aux artistes qui supportent mal tout ce qui attente à l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes : l'univers de l'art est un univers de croyance, croyance dans le don, dans

²¹⁷ Le truculent critique d'art et journaliste Ben Lewis a signé un documentaire édifiant (Royaume-Uni, 2008, 1h30mn) sur la spéculation dans l'art : *l'art s'explode* (titre original *The Great Contemporary Art Bubble*). Le documentaire a été diffusé sur Arte après l'avoir été sur BBC4 (diffusion mondiale sur les chaînes BBC, Arte, VPRO, DR, SVT, SF, ABC-Australia). Le journaliste dévoile à travers une enquête richement nourrie le mécanisme des bulles spéculatives dans l'art ainsi que les méthodes employées par les collectionneurs, les galeristes et Sotheby's pour pousser et faire perdurer de manière artificielle les cotes de certains artistes. URL : http://www.dailymotion.com/video/xbc5g1_l-art-s-explose_news (consulté 08/2012)

²¹⁸ Panofsky 1969, pp. 43-44

²¹⁹ BOURDIEU Pierre, 1981, pp 207-221

l'unicité du créateur incréé, et l'irruption du sociologue qui veut comprendre, expliquer, rendre raison, fait scandale ».

Revenons maintenant aux mots de Panofsky quant il énumérait les trois composantes d'une œuvre d'art : forme concrète, idée et contenu. Selon cette idée, une œuvre d'art ne se contente pas de représenter un objet ou une scène de la vie, mais elle représente la vie elle-même et ses paradoxes. C'est chez Nietzsche, dans « La naissance de la tragédie » que se trouvent les racines de cette théorie : « Nous aurons fait en esthétique un grand pas lorsque nous serons parvenus non seulement à la compréhension logique, mais à l'immédiate certitude intuitive que l'entier développement de l'art est lié à la dualité de l'apollinien et du dionysiaque²²⁰ ». Dans la mythologie grecque, Dionysos est l'élan vital, spontané, déchaîné, le jaillissement des forces élémentaires, tandis qu'Apollon est la cohérence, la lucidité, l'ordre intérieur de l'âme... Ces deux divinités protectrices de l'art, nous suggèrent que dans le monde grec il existe un contraste prodigieux, dans l'origine et dans les fins, entre l'art du sculpteur, ou art apollinien, et l'art non sculptural de la musique, celui de Dionysos. L'art va nous mettre en contact avec l'élément dionysiaque qui constitue le fond de la vie. Il va exprimer « l'image de tout ce qu'il y a de terrible, de cruel, d'énigmatique, de destructeur, de fatal au fond de l'existence. ».

L'œuvre d'art est donc une contradiction vivante, un oxymore permanent mais fragile, instable, précieux, qui interpelle, qui exprime ce qui semblait inconcevable avant lui. L'œuvre d'art a « l'art » de concrétiser, de donner forme, aux paradoxes de notre monde social, mais en leur donnant une vie réelle. Elle va donc plus loin que la pensée, elle bouleverse la nature de son sujet, le mettant à l'épreuve de la souffrance.

Pour Werner Jaeger²²¹ (1888-1961), historien de la philosophie et philologue allemand : « C'est par le truchement de l'expression artistique que les valeurs les plus hautes acquièrent une signification éternelle et une force capables d'émouvoir l'humanité. L'art possède la faculté illimitée de transformer l'âme humaine. Seul, en effet, il dispose des deux éléments essentiels à l'influence éducative : une signification universelle et un appel immédiat. Ainsi l'art garde l'avantage à la fois sur les enseignements généraux de la raison abstraite et sur les contingents de l'expérience individuelle. »

²²⁰ Nietzsche. La naissance de la tragédie, éd 2000. p.27

²²¹ JAEGER W., 1964, p. 66

Mais la sociologie restera un recours nécessaire, à une condition : « Toute science tend à donner du réel une image différente de celle que nous en offre la perception spontanée. La sociologie doit nous surprendre par l'interprétation qu'elle nous impose de notre propre société²²² ».

12-3 Sexe appliqué

L'érotisme (du grec *érôs*) désigne le désir amoureux ou sexuel pour quelqu'un ou pour quelque chose. Que l'Atelier du Nord, à Figuerolles, y consacre une exposition, que dis-je, une Sexposition, à laquelle ont participé plus de soixante artistes et qui a accueilli quatre cents visiteurs dans un quartier aux multiples et visibles communautés religieuses plutôt « coincées » sur ce sujet semble décalé. Cette soirée était en effet la troisième du genre, les deux premières ayant été consacrées au tabac et à l'alcool. Elle nous a présenté un érotisme, affirmatif, joyeux et libérateur : celui qui a fondé nos premières civilisations, celui qui a œuvré à concilier le désir et les spiritualités, qui a participé à tous les combats pour l'émancipation des corps et des esprits, celui enfin qui a fait notre modernité.

A Figuerolles, l'Atelier du Nord est une institution. Depuis plusieurs années, une fois par mois, il s'y passe quelque chose d'artistique. Exceptionnellement aussi, un événement comme celui que nous relatons. Aujourd'hui, les gestionnaires de ce lieu, structuré en association, sont au nombre de cinq : Pierre Callon, sculpteur, Rico et Mathieu, plasticiens, Alain Arnal, photographe et Patricia Petit, joaillière. C'est à partir de ce quintet que tout s'est mis en place. Une première soirée d'exposition : côte à côte, des œuvres d'artistes plus ou moins renommés et des participations risquées d'amateurs, habitants du quartier ou d'ailleurs. Il y avait à voir. Qualité et humour étaient au rendez-vous. La première soirée, extraordinairement festive, terminée, devait laisser place à la seconde, pas ordinaire. Deux personnages, fort connus dans le quartier, allaient avoir la mission de présenter chacune des œuvres au public. Michel Robin et Marc Na... Cerise sur le gâteau, à l'entracte, des lectures érotiques, par Isabelle et Emilie.

Marc Na était étonnant de compétence en histoire de l'art et expliquait chaque œuvre avec précision, la situant avec justesse dans son courant esthétique. Le comédien Michel Robin (du Macassar Théâtre, entre autres) les proposait à la vente ou à l'échange avec une rigueur et un verbe hauts de gamme : « Il n'y a pas eu de préparation, de mise en scène, nous dit-il. Tout

²²² ARON Raymond, 1971, p.10)

s'est fait grâce à la complicité qui s'est établie avec le public ». Marc Na, comédien (Duoduba à Paris et Total Local à Montpellier) explique sa démarche : « Outre assurer l'animation, je souhaitais mettre le travail de chacun en perspective avec l'histoire de l'art, ce qui, individuellement n'est pas souvent fait ». Il faut savoir que Marc Na est aussi plasticien, qu'il a été formé par l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, puis par l'Université, en Arts plastiques et Sciences de l'Art, à Paris et qu'il a passé plus de 30 ans de sa vie à travailler autour de cette thématique qui le passionne.

Nous avons souligné en introduction la présence au sein de ce quartier, comme partout et dans toutes les communes, de nombreux groupes, de tribus aux valeurs morales très différentes. C'est l'occasion de penser un peu, profitons-en. Sans entrer dans le problème de leurs rapports plus ou moins conflictuels, ces petits groupes affinitaires pourraient donner l'image d'une cacophonie sociétale. Pourtant, et cette Sexposition en est une magistrale démonstration, on assiste bien au retour d'un principe de l'éros, comme le dit le sociologue Michel Maffesoli. Nos tribus préfèrent entrer dans le plaisir d'être ensemble, dans l'intensité du moment, dans la jouissance de ce monde, plutôt que de rester dans la raison utilitaire, prédictible. L'éternel combat d'Apollon et de Dionysos. Tout est bon pour vivre, en groupe cette perte de soi dans l'autre. La Sexposition a confirmé les théories actuelles qui définissent le commerce comme la base de l'être ensemble, pas seulement pour l'échange de biens mais aussi pour le commerce des idées, ou encore le commerce amoureux. Réfléchir sur notre société en acceptant l'idée de sa composition en tribus implique que le sentiment d'appartenance à un lieu ou un groupe est au centre de la quête identitaire actuelle. Cette métamorphose du lien social est, nous le voyons, festive. L'essence de la fête y est le face-à-face : un groupe d'humains y mettent en commun leurs efforts pour réaliser leurs désirs mutuels - soit pour bien manger, trinquer, danser, converser - tous les arts de la vie, y compris le plaisir érotique; soit pour créer une œuvre commune, ou rechercher la béatitude même : une «union des égoïstes » (comme l'a définie Max Stirner) sous sa forme la plus simple²²³, une forme d'économie de l'excès, de rivalité par le don : « la vie humaine ne peut en aucun cas être limitée aux systèmes fermés qui lui sont assignés dans des conceptions raisonnables²²⁴ » ; ou encore, selon les termes de Kropotkine, la pulsion biologique de base pour l'entraide mutuelle en un système de dons/contre-dons dans le cadre d'échanges non marchands...

²²³ Stirner n'exclut pas la possibilité pour l'égoïste conscient de s'associer avec d'autres égoïstes. L'égoïsme ne mène pas fatalement à l'isolement ; la solitude n'est pour Stirner qu'un choix parmi d'autres, qui n'est recherché par l'individu seulement lorsqu'il y trouve son intérêt. Mais cet intérêt le pousse, le plus souvent, à s'unir aux autres individus. (*L'Unique et sa propriété*, 1844)

²²⁴ Bataille G. 1933 ; La notion de dépense, p.43

« Essentiellement, l'être humain a la charge ici de dépenser dans la gloire ce qu'accumule la terre, que le soleil prodigue. Essentiellement, c'est un rieur, un danseur, un donneur de fête. Ce langage est clairement le seul sérieux²²⁵ ».

13- Conclusion

13-1 Autopsie

Pour représenter un objet complexe, en mécanique notamment, il est d'usage d'utiliser un éclaté, un croquis sur lequel les différentes parties de l'objet sont exposées dans leur situation relative mais séparées les unes des autres. En médecine légale, quand on a un doute sur les causes du décès d'un patient, il est aussi pratiqué l'autopsie, (examen post-mortem ou encore nécropsie). Le terme vient du grec « le voir de vos propres yeux »...

Une partie de la présentation du sujet de cette thèse s'apparente à ce genre d'opérations de mise à jour, de mise au jour pour ceux qui veulent savoir. Il y est joint également de nombreux principes de fonctionnement propres aux diverses pièces, aux divers organes. A ce stade de l'étude, à l'aune de toutes ces recherches, menées aux archives, auprès de particuliers, d'associations et d'institutions, d'universitaires et de journalistes, il est temps de dévoiler...

Comment s'articulent tous les éléments de cet éclaté ? Existe-t-il une logique globale de fonctionnement qui permette de comprendre, de prévoir, de planifier l'organisation de la vie sociale ? Pour analyser le monde actuel, trois idées fortes articulent la pensée sociologique de Michel Maffesoli²²⁶ : le retour de Dionysos, dieu de l'ivresse et de l'extase, l'apparition du tribalisme, qui explique la vie sociale comme conditionnée par l'appartenance à un groupe (une tribu) doté d'une identité sociale et culturelle, dont j'ai tenté d'en saisir quelques traits fondateurs et enfin le nomadisme, un mode de vie fondé sur le déplacement et le changement. Le point de vue de Michel Maffesoli est largement influencé par son vécu. En effet, issu du monde ouvrier (son père était mineur dans les hauts-cantons héraultais), il en a tout appris : « Le peuple, je l'ai constaté, dit-il, n'est jamais dupe des appareils politiques, syndicaux,

²²⁵ Bataille G., 1946 L'économie à la mesure de l'univers. p.16

²²⁶ Article paru dans l'Hérault du Jour le 14 novembre 2010 : URL : <http://www.thierryarcaix.com/Le%20temps%20revient.%20HDJ.pdf> (Consulté : 07/2012)

administratifs. Il sait ruser avec tout ce qui est institué. Il ne se laisse jamais avoir. C'est le système D en France, la *combinazione* en Italie, le petit geste au Brésil, etc. Pas d'action directe, mais une ruse anthropologique, que je constate inscrite dans les gènes de l'humanité ». Il faut donc essayer de voir, au delà de l'apparent. Identifier cette autre manière d'être ensemble. On fait comme si, et on n'en pense pas moins...

Les mots sont devenus une monnaie usée, imprécise. Il faut les resituer au plus près de leur étymologie : « On emploie aujourd'hui comme équivalents les mots morale et éthique. C'est une erreur. La morale est universelle ; c'est elle qui fait que nous allons penser ce que doit être le monde. En ce sens elle est dangereuse. L'éthique, du grec *ethos* (caractère, état d'âme), c'est ce qui va faire du lien, du liant, une sorte de ciment social²²⁷ ». Il y aura autant d'éthiques que de tribus et même un immoralisme éthique, celui des loubards, des jeunes de banlieue, (si on est quinze, et si chacun paye sa tournée d'alcool, ce n'est pas moral, mais c'est éthique). Si le désir de représentation politique disparaît, cela ne signifie pas qu'il n'y ait plus rien. Il y a le désir d'une autre manière d'être ensemble. Les associations font aujourd'hui partie de ce qui est rejeté, elles ne sont plus en pertinence. Les énergies vont se retrouver spontanément dans des choses éphémères, non institutionnalisées, qui ne lient pas en retour.

13-2 Kaléidoscope

« L'histoire a beau prétendre nous raconter toujours du nouveau, elle est comme le kaléidoscope : chaque tour nous présente une configuration nouvelle et cependant ce sont, à dire vrai, les mêmes éléments qui passent toujours sous nos yeux²²⁸ ». Car le kaléidoscope est un instrument qui contient aussi des bribes et des morceaux, au moyen desquels se réalisent des arrangements structuraux²²⁹ ».

Cette métaphore nous convient, à la condition de préciser, à la façon de Marcel Proust²³⁰ qu'en dépit de l'apparence immuable de la société, celle-ci change, ses éléments prennent une

²²⁷ Ibid.

²²⁸ Arthur Schopenhauer, 1890, , p. 1222

²²⁹ Dans un passage célèbre de *la Pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss utilise l'image du kaléidoscope pour décrire par analogie la logique « sauvage », 1962, Pocket Agora, p. 51-52).

²³⁰ À l'ombre des jeunes filles en fleurs, « Autour de Mme Swann », Paris, Gallimard, Quarto, 1999, p. 412-413.). Plus loin, dans *Le Côté de Guermantes*, Proust revient sur la métaphore du « kaléidoscope social » I, éd. Quarto, p. 891).

autre figure au cours de tout nouvel arrangement. Qu'est ce donc qui gouverne ces arrangements ? Pour continuer avec la métaphore, cette figure de style que nous basons ici sur la substitution, le coup de doigt donné au kaléidoscope symbolise dans la vie réelle un de ces événements qui bouleversent l'ordre apparemment établi, qui changent le cours des choses : une rencontre au marché de Figuerolles avec son patron alors qu'on est en congés de maladie, l'achat d'un billet gagnant du loto, une panne automobile, un magasin fermé, le sourire de la belle voisine, la perte du trousseau des clefs de la maison... Du pur hasard, imprévisible. C'est entre autres pour cela que, dans cette thèse, j'ai privilégié « un va et vient incessant d'approches et d'analyses diverses, procédure itérative qui n'a pas pour souci la cohérence, mais une certaine rigueur dans l'investigation, une acuité du regard, une conséquence sociale²³¹ ». Car « Le tout est d'une certaine façon inclus (engrammé) dans la partie qui est incluse dans le tout. L'organisation complexe du tout (holos) nécessite l'inscription (engramme) du tout (hologramme) en chacune de ses parties pourtant singulières ; ainsi la complexité organisationnelle du tout nécessite la complexité organisationnelle des parties, laquelle nécessite récursivement la complexité organisationnelle du tout. Les parties ont chacune leur singularité, mais ce ne sont pas pour autant de purs éléments ou fragments du tout ; elles sont en même temps des micro-tout virtuels²³². »

13-3 Hasard

« Hasard donne les pensées, hasard les ôte ; point d'art pour les conserver ni pour les acquérir ». (Pascal, Pensée 370).

C'est Jacques Monod qui, en 1970, introduit la notion de hasard dans la biologie moderne. Son postulat, c'est que la vie est apparue grâce à des « accidents » de parcours, des incidents fortuits qui ont agi sur les premières cellules. Aucune finalité n'aurait poussé ces cellules à se transformer, mais bien seulement une nécessité cosmique, celle d'un monde en perpétuel changement : « Nous disons que les altérations sont accidentelles, qu'elles ont lieu au hasard. Et puisqu'elles constituent la seule source possible de modification du texte génétique, seul

²³¹ Maffesoli M., *Après la modernité. La logique de la domination*, CNRS éditions, Paris 2008, p.162

²³² Edgar Morin : *La Méthode. Tome 3 : "La connaissance de la connaissance"*, Paris, Seuil, 1986, p.101-102

dépositaire à son tour des structures héréditaires de l'organisme, il s'ensuit nécessairement que le hasard seul est la source de toute nouveauté, de toute création dans la biosphère²³³ ».

Toutefois, une certaine prudence s'impose. Ainsi, on peut considérer qu'à Figuerolles, il y a des s qui ne peuvent survenir, même avec le plus grand des hasards. Il ne peut rien arriver ici à ceux ou à partir de ceux qui n'ont aucun lien avec ce quartier, ni à partir d'éléments matériels qui ne s'y trouvent pas. Cette tautologie est à prendre en compte, malgré ses limites (aucune éventualité ne peut statistiquement être écartée). De même, si certains événements prévus peuvent être empêchés en raison d'un fortuit (annulation d'un vide grenier en raison de la météo, etc.), d'autres restent apparemment inéluctables et semblent à l'abri de toute surprise, à l'image des projets d'aménagement urbain, qui eux, survivent généralement aux intempéries, aux élections perdues, aux élus décédés. Ainsi, Kaj Noschis²³⁴ souligne qu'il existe une sorte de régulation, il explique comment « les divers comportements ritualisés se sont constitués pour parer à une histoire imprévisible qui, elle, peut receler des désastres, de l'insupportable ». Roger Caillois (1958) a mis en évidence cette crainte collective du pur effet mécanique des « lois » présidant à la répartition des chances, effet impersonnel et neutre, sans cœur ni mémoire, au cours de ses travaux sur les jeux de hasard, avec cette attention particulière portée aux présages par la lecture régulière des horoscopes « qui transforment pour la multitude de leurs lecteurs chaque journée ou chaque semaine en une sorte de promesse ou de menace, que le ciel et l'obscur puissance des astres tiennent en suspens²³⁵ ». Selon Georges Bataille : « ce n'est pas la nécessité mais son contraire, le luxe, qui pose à la matière vivante et à l'homme leurs problèmes fondamentaux²³⁶ ». Le luxe a un lien avec le sacré, les forces invisibles, l'imaginaire, le jeu, notamment à travers les fêtes : « dépenser par excès permet de recomposer l'origine du monde qui se construit toujours par le chaos, la destruction²³⁷ ». C'est ainsi que l'on passe de la jouissance du contrôle au plaisir de l'abandon, que l'on procède à l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité, ou à l'inverse, le tout en une forme de jeu consommateur dont on sait bien, depuis Johan Huizinga²³⁸, qu'il n'est pas seulement un artefact psychologique, une manifestation biologique, mais qu'il est consubstantiel à la création de la culture, du lien social et de

²³³ Jacques Monod, 1970, p 147

²³⁴ Noschis. K., Signification affective du quartier, p.17, Librairie des Méridiens, Paris, 1984

²³⁵ Caillois R. 1967. pp. 107-108

²³⁶ BATAILLE Georges, 1949, La part maudite, éd de Minuit, coll. Critiques, 1980, p. 15

²³⁷ Gilles Lipovetsky, Revue des Marques, numéro 53, janvier 2006. URL : <http://www.prodimarques.com/documents/gratuit/53/luxe-ostentatoire-luxes-emotionnels.php> (Consulté 08/2012).

²³⁸ Homo Ludens, 1938.

l'avènement des civilisations. « Étudier le qualitatif, le quotidien et la banalité, c'est intégrer dans le fonctionnement social tout ce qui était relégué dans l'ordre de la poésie et de la philosophie et qui peut se nommer imaginaire, rêve, jeu, fantasme et même duplicité, théâtralité, rituel²³⁹ (Maffesoli, 1981). »

13-4 Chaos

C'est en 1972 qu'Edward Lorenz²⁴⁰ donne une conférence scientifique intitulée : « Prédicibilité : le battement d'ailes d'un papillon au Brésil provoque-t-il une tornade au Texas ? » Cet exemple veut illustrer ce que sous-entend sa théorie, nommée théorie du chaos : un non-sens de la prédiction à long terme, dû à l'impossibilité de contrôler toutes les perturbations pouvant exister au niveau de nombreux systèmes et de leur environnement.

On a pu voir, tout au long de ces pages, à quel point la construction sociale de la galaxie Figuerolles a été aléatoire. Comment comprendre ce qui a amalgamé tant de petites histoires ? Quels points communs sont à la base de ce rassemblement si hétérogène ? Chacun aurait pu aller ailleurs si à tel ou tel moment de sa vie, le hasard et le jeu n'avaient fait que... Robert Durand voulait être vagabond, il sera cheminot gare Chaptal. Le jeune champion de boxe Hippolyte Annex ne savait où aller, son oncle habitait rue Saint Antoine, il s'installe chez lui et développe son art. Le jeune Lojka Mitrovic vient en France jouer au football, il rencontre fortuitement le menuisier Alba, de la rue de Metz, et prend sa succession. Mamé Raymonde s'installe à Figuerolles en raison de la première guerre mondiale, la construction de la « Grande Maison », qui aurait pu intervenir ailleurs à Montpellier, entraîne l'arrivée des communistes qui créent ensuite la Commune Libre, que dire de Lucie Bruel, de l'épicier Mounir Letaïef, du coiffeur Miloud Abouhafs, etc. Comment parler des forces continuellement en jeu, des tensions visiblement inhérentes aux rapports entre habitants et quartier ? Kaj Noschis répond ainsi à cette question : « Ne pas fixer de terme, ne pas dégager la description, ou encore, de manière plus ambitieuse, la solution, mais indiquer que c'est cette continuelle incertitude, c'est se débattre dans les contradictions qui nourrissent les rapports quotidiens des habitants à leur habitat²⁴¹ ».

²³⁹ Maffesoli M. et al, 1981, Revue de l'institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles. 4. p. 710

²⁴⁰ Edward Norton Lorenz est un scientifique américain né le 23 mai 1917 à West Hartford, dans le Connecticut, décédé le 16 avril 2008 à Cambridge.

²⁴¹ Noschis K. p.153

13-5 Prévert et Queneau

La liste des personnages et des institutions de Figuerolles est assimilable à une sorte d'inventaire à la Prévert, l'histoire du quartier ouvre la porte au roman, rejoignant en cela l'affirmation des frères Goncourt, qui donne encore bien à penser, un siècle et demi plus tard : « les historiens sont des conteurs du passé ; les romanciers sont des conteurs du présent²⁴² ». Il nous reste le parchemin de ce palimpseste permanent, le quartier lui-même. Comme nous avons pu le voir avec Roland Jolivet et ses écrits historiques, mais aussi avec bien d'autres personnages et institutions, le lieu fait lien, même s'il peut s'agir de territoires relationnels mouvants et parfois éphémères, sujets à des appropriations, des transformations à la suite d'un nouveau mouvement inattendu du « kaléidoscope ». Le lieu garde toujours sa réalité physique, matérielle, c'est là que tout se passe, c'est de là que tout germe après y avoir été semé, c'est là que se trouve la matrice. Sans oublier que « la vérité n'existe pas en soi, mais qu'elle n'a de sens que par rapport à un ensemble social donné²⁴³ », nous insisterons, avec Pierre Sansot²⁴⁴, sur le fait que malgré son importance, le lieu n'existe pas non plus en soi, et « que les formes n'entravent pas les forces, que pour une authentique rencontre paysagère, on doit plutôt compter sur des témoignages, sur des expériences, différentes, mais qui, peu à peu composent un monde. En un sens, notre culture est devenue comme le monde, multiple, accidentée, imprévisible, un horizon, une lumière commune beaucoup plus qu'un territoire reconnu. A sa façon, elle est un paysage ».

13-6 « Conclure sans étouffer les perspectives²⁴⁵ ».

C'est certainement à partir de maintenant que s'applique cette thèse dans son rapport avec l'objet qui est le sien : sachant que tous les éléments de l'éclaté que nous avons présentés, dans lesquels on peut retrouver en chacun d'entre eux de l'économique, du politique, du sacré, du ludique, de la contrainte et que nous avons pu répertorier, sont imprévisibles dans leurs projets, dont d'ailleurs personne ne connaît la nature exacte puisque ce seront les rencontres, les faits, les jeux et les opportunités qui les engendreront, que va-t-il se passer maintenant ? Pour ma part, j'ai joué, à mon tour, selon les règles énoncées par Huizinga : « Sous l'angle de

²⁴² GONCOURT Jules et Edmond, *Journal*, 1864, p. 96. Jusqu'à sa mort en 1870, Jules Goncourt fut le principal auteur du *Journal*, qui fut ensuite poursuivi par Edmond, resté seul. Sous-titré *Mémoires de la vie littéraire*, il se compose d'un ensemble de notes, généralement brèves, prises au jour le jour.

²⁴³ Maffesoli M., *La connaissance ordinaire*. Klincksieck. Paris 2007. p.130

²⁴⁴ Sansot.P., *Variations paysagères* (1983) Editions Payot & Rivages, Paris 2009, pp. 200-201

²⁴⁵ JORON Ph. *La vie improductive*. Georges Bataille et l'hétérologie sociologique, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, coll. « Sociologie des imaginaires », 2010, p.147.

la forme, on peut définir le jeu comme une action libre, sentie comme "fictive" et située en dehors de la vie courante, capable néanmoins d'absorber totalement le joueur ; une action dénuée de tout intérêt matériel et de toute utilité; qui s'accomplit en un temps et dans un espace expressément circonscrits, qui se déroule avec ordre selon des règles données, et qui suscite dans la vie des relations de groupes s'entourant volontiers de mystère ou accentuant par le déguisement leur étrangeté vis-à-vis du monde habituel²⁴⁶. »

Tandis qu'une bande dessinée, mettant en scène des personnages du quartier, est en préparation, non encore complètement achevée, dont je suis le scénariste et l'artiste Moss le dessinateur (cette BD a trouvé son éditeur mais les auteurs ont du mal à respecter le calendrier), un premier travail est lui achevé et disponible en librairie. Il s'agit d'un roman policier, intitulé « Alerte rouge à Figuerolles (voir les détails en annexe) : en effet, à partir des personnages, des institutions, des associations, du lieu et de l'histoire locale, j'ai bricolé mon propre kaléidoscope intellectuel dont le rôle a été de donner à voir de nouveaux arrangements collectifs, prenant en compte les contraintes et cadrages que nous avons mis à jour. Ainsi, prenant le ton de Raymond Queneau, qui proposait, au début du « Dimanche de la vie », ce que les oulipiens appelleraient sans doute une traduction antonymique du contrat²⁴⁷ « les personnages de ce roman étant réels, toute ressemblance avec des individus imaginaires serait fortuite²⁴⁸ »...

²⁴⁶ HUIZINGA J. *Homo Ludens*. Essai sur la fonction sociale du jeu. Haarlem 1938, trad. C. Seresia, Gallimard Paris, 1951, rééd coll. Tel 1988. p. 35.

²⁴⁷ Extrait de l'Abrégé de littérature potentielle : "La traduction antonymique consiste, dans un énoncé donné, à remplacer chacun des mots importants (substantif, verbe, adjectif, adverbe) par un de ses antonymes possibles, c'est à dire son contraire (ou ce qui semble y correspondre) "

²⁴⁸ Raymond Queneau, *Le dimanche de la vie*, Gallimard, 1952

14- Index des auteurs

AÏT ABDELMALEK : pp. 3, 235.

AMLOUK : p. 231

ARISTOTE : pp 6, 230, 276, 288.

ARON : p. 305.

AUTHIER : 227.

BACHELARD : 274.

BACHMANN : p. 261.

BATAILLE : p. 306, 310.

BENOIT GUILBOT : p. 228.

BEY : p. 2.

BIZOUARD : p. 4.

BLUMER. p. 2

BOURDIEU. p. 303.

BOUTILLIER. p.3

BRETON. p. 274.

BURNAND. pp. 12, 13, 14.

CAILLOIS. p. 310.

CHARLOT. p. 60.

COLLOVALD. p. 273.

COMTE SPONVILLE. p. 262.

COMTE A., pp. 78, 162, 278,

COULON. p. 2.

CUIN. p. 7.

DAUNAIS. p. 275

DESCARTES. p. 274

DEWEY. pp. 301, 302.

DODSON. p. 290.

DUBOIS. pp. 238,239.

DURAND G., pp. 241, 242, 278

DURAND J., p. 245.

ELTON. p. 290, 291.

FAURE. pp. 234, 269.

FERREOL. p. 2.

FOUCAULT. p. 222.

GARFINKEL. p. 3.

GENELOT. p. 183.

GODIN. p. 62, 63, 91,

GOFFMAN. p. 238

GOUDAILLIER. pp. 244, 245.

GRAFMEYER. p. 226.

GRASSET-MOREL. p. 89.

GRET. p. 257.

HALBWACHS. p. 227.

HALL. p. 2.

HAMMET. p. 272

HUIZINGA. pp. 320, 312

HUTCHINSON. p. 292

JAEGER. p. 304

JAUSS. p. 277.

JORON. p 231, 312.

KARDEC. p 279.

KRAKAUER. p. 271.

LA FONTAINE. p. 274

LAJARGE. pp. 222, 223, 224, 225.

LANDRY. p. 274.

LEGROS. p. 275

LEVEQUE. p. 290.

LIPOVETSKY. p. 310

MAC LUHAN. p. 239.

MAFFESOLI. p. 3, 4, 217, 238, 239, 242, 249, 272, 277, 278, 287, 289, 306, 307, 309, 311, 312.

MARX. p. 248, 276.

MAURIN. p. 218.

MAYR. p. 292.

MEAD. p. 2.

MENDES-FRANCE. p. 258.

MEYER. p. 128.

MONOD. p. 309.

MORALI. pp. 39, 93.

MORIN. p. 3, 278, 309.

NIETZSCHE. pp. 239, 242, 304.

OLLIVIER. p. 236, 237, 238.

PANOFSKY. p. 303, 304.

PEREC. p. 227

QUENEAU. p. 312, 313.

REMY. p. 228.

SANSOT. p. 269, 287, 312.

SCHOR. p. 210, 212.

SELOSSE. p. 291.

SIMMEL. p. 279

SINTOMER. p. 258

STIRNER. p. 306.

TACUSSEL. pp. 276, 277.

TAGUIEFF. p. 248

THIENEMAN. p. 290.

TISSOT. pp. 263, 264.

WEBER. pp. 251, 252, 253.

WORSTER. p. 290.

XIBERRAS. pp. 240, 241.

15- Index thématique

Acteur : 2, 163, 178, 189, 223, 227, 235, 238 , 250, 262, 264, 278, 280, 288, 295.

Amour : 30, 37, 46, 73, 76, 141, 163, 241, 246, 250, 263, 305.

Architecture : 63, 64, 93, 119, 226, 302.

Argent : 25, 33, 60, 73, 103, 111, 115, 123, 135, 140, 158, 186, 215, 245, 248, 255, 292.

Art : 3, 4, 209, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305.

Artiste : 53, 131, 144, 158, 174, 177, 193, 195, 197, 213, 238, 273, 290, 293, 296, 303, 305, 313.

Association : 50, 53, 68, 81, 143, 166, 168, 172, 188, 193, 195, 198, 205, 207, 210, 217, 232, 250, 255, 259,, 281 , 284, 288, 291 ; 294, 297, 299, 305, 307, 313.

Bobo : 6, 113, 223, 241, 296.

Bons sentiments : 6, 280, 281.

Célestin Pedoussaut : 25, 39, 78, 156.

Cité Gély : 24, 43, 65, 82, 93, 101, 109, 112, 121, 135, 138, 143, 160, 167, 186, 190, 206, 213, 226, 232, 260, 265.

Commerce : 13, 21, 41, 51,57, 83, 92, 95, 113, 118, 125, 135, 145, 156, 173, 186, 201, 206, 207, 222, 223, 226, 247, 251, 272, 276, 278, 292, 293, 295, 306.

Commune libre : 21, 24, 28, 32, 39, 42, 49, 119, 135, 152, 156, 260, 311.

Communiste : 34, 36, 37, 40, 62, 109, 119, 121, 153, 211, 284, 311.

Conscience : 106, 163, 189, 193, 274, 275, 302.

Contradiction : 216, 286, 289, 304, 311.

Culture : 5, 53, 74, 113, 172, 177, 181, 189, 192, 195, 197, 204, 211, 214, 226, 233, 237, 241, 249, 251, 252, 271, 256, 272, 276, 284, 286, 294, 297, 307, 310, 312.

Curé : 12, 64, 66, 146, 137, 157, 205.

Démocratie participative : 232, 257, 258.

Dialogue : 3, 167, 264, 296.

Dionysos : 303, 304, 306.

Drogue : 113, 192, 219.

Écologie : 256, 290, 291.

Éducation Populaire : 233, 265, 280, 295.

Éducation : 73, 104, 167, 188, 205, 215, 233, 252, 256, 265, 272, 280, 295, 297, 301.

Élus : 25, 29, 35, 251, 255, 262, 269, 293, 294, 308.

Emploi : 55, 109, 112, 114, 134, 148, 171, 194, 211, 215, 218, 227, 229, 245, 292, 297.

Existence : 3, 6, 63, 90, 91, 164, 211, 291.

Gitan : 36, 48, 62, 64, 71, 79, 80, 82, 91, 104, 110, 113, 119, 123, 124, 127, 128, 143, 156, 160, 165, 166, 205.

Hasard : 3, 109, 201, 286, 288, 295, 307, 309, 310.

Hervé Reynes : 28, 32, 135.

Identité : 3, 53, 93, 167, 172, 189, 207, 217, 230, 236, 255, 297, 307.

Imaginaire : 4, 6, 202, 216, 221, 226, 232, 239, 240, 273, 287, 302, 310, 313.

Industrie : 20, 56, 59, 63, 101, 110, 182, 276, 282.

Intégration : 114, 119, 176, 212, 214, 238, 263, 285.

Joseph Ricome : 35, 49, 80, 177.

Journaliste, 6, 119, 133, 271, 280.

Louis Roucoules : 24, 30, 119.

Maghrébin : 41, 45, 113, 117, 124, 128, 133, 166, 170, 174, 176, 179, 207, 211, 215, 219, 226, 229, 295.

Mort : 12, 20, 24, 28, 30, 38, 39, 67, 86, 123, 129, 234, 242, 246, 262, 291, 301, 307.

Père Blanc : 39, 55, 71, 81, 119, 153, 185.

Père Coursindel : 38, 66, 158.

Père Fabre : 10, 46, 57, 65, 69, 72, 126, 144.

Phénomène : 2, 3, 211, 217, 220, 234, 235, 238, 242, 255, 290, 291.

Population : 13, 24, 39, 62, 65, 71, 91, 93, 98, 104, 110, 113, 119, 136, 149, 166, 169, 174, 190, 197, 208, 213, 221, 227, 230, 250, 263, 289.

Prostitution : 172.

Proxémie : 2, 220, 224, 226.

Quartier des Saints : 11, 45, 147, 151, 230, 232, 259, 260.

Quartier sensible : 263, 264.

Quartier : 3, 6, 11, 19, 33, 38, 45, 54, 62, 64, 73, 83, 88, 98, 103, 110, 113, 127, 148, 166,
173, 185, 189, 203, 212, 214, 218, 220, 222, 226, 230, 237, 241, 243, 266, 277, 288, 294, 308.

Racisme : 122, 263.

Résistance : 23, 25, 38, 70, 93, 120, 216, 284.

Roman : 152, 161, 271, 275, 285, 288, 313.

Sexe : 215, 245, 305.

Social : 2, 5, 17, 27, 38, 57, 59, 64, 71, 75, 83, 89, 91, 94, 101, 112, 125, 134, 155, 163, 172,
174, 191, 198, 205, 209, 212, 220, 222, 227, 230, 250, 262, 265, 268, 272, 287, 296, 299, 304,
307.

Solidarité : 17, 26, 27, 93, 116, 121, 153, 174, 228, 241, 247, 261, 268, 271, 283, 298.

Violence : 25, 172, 229, 231, 241, 251, 260, 266, 271, 279

16- Index des URL (Uniform Resource Locator)

ABEL Olivier. *Cités*, n°33, 2008/1. *La philosophie du proche, le socius et le prochain*. URL : <http://olivierabel.fr/critique-du-sujet-delie/la-philosophie-du-proche.html> (Consulté 07/2012) p.4

ACRIMED. URL : <http://www.acrimed.org/article1341.html> (Consulté 07/2012) p. 286

ACTU People. URL : <http://www.black-in.com/gossips-2/gossips/dynna/scandale-elle-magazine-heurte-la-communaute-noire/> (Consulté 07/08) p. 283

AMEN Philippe. URL : <http://philippeamen.canalblog.com/> (Consulté 07/2012) p. 237

ANARTISTE. URL : <http://www.definistaire.org/dictionnaire-des-mots-qui-n-existent-pas/anartiste-903> (Consulté 07/ 2011) p.131

APAJ. URL : <http://www.lagazettedemontpellier.fr/asso-uid1114/autres/apaj-centre-gitan> (Consulté 07/ 2012) p. 215

ART CONTEMPORAIN. URL : http://www.dailymotion.com/video/xbc5g1_l-art-s-explose_news (Consulté 08/2012) p. 301

BARBIER René. URL : http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=1443 (Consulté 07/2012) p. 276

BIHR Alain. URL : <http://revue-interrogations.org/article.php?article=108> (Consulté 07/2012) p. 247

BLONDIAUX Loïc. URL: http://www.scienceshumaines.com/la-democratie-participative_fr_23207.html (Consulté 07/2012) p. 256

BOLLE DE BAL Marcel. URL : <http://www.cairn.info/revue-societes-2003-2-page-99.htm> (Consulté 07/2012) p. 277

BOUQUINISTES. URL : <http://www.bouquinistedeparis.com/pdf/53.pdf> (Consulté 07/2012) p. 248

BREL René. URL : <http://transports-brel.fr/> (Consulté 07/2012) p. 141

CASNAV. URL : <http://pedagogie.ac-montpellier.fr/casnav/EnfantsDuVoyage/outils/publicEDV.htm> (Consulté 07/2012) p. 214

COMPAGNONS BATISSEURS. URL : http://www.compagnonsbatisseurs.org/userfiles/RA_CBlanguedocweb.pdf (Consulté 07/2012) p. 298

CORTINA Roger. URL : <http://www.zenobitaedicions.com/autors.php?id=63> (Consulté : 07/2012) p.11

CRITIQUE DES MEDIAS. URL : http://maljournalisme.chezalice.fr/conf_bordx_critique_medias.htm (Consulté 07/2012) p. 281

DELOBEL Olivier. *La classification dans Les mots et les choses*. Site Philagora URL : <http://1libertaire.free.fr/FoucaultClassification.html> (Consulté 07/2012)

DEMOCRATIE PARTICIPATIVE. *Printemps de la démocratie*.

URL : <http://blogcitoyen.montpellier.fr/index.php?post/2009/03/18/Vos-suggestions-pour-le-quartier-Montpellier-Centre> (Consulté 07/2012) p.231

DESCARTES René. *Méditations métaphysiques (1641)* p 85. URL : http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/file/descartes_meditations.pdf (Consulté 08/2012) p.273

EMMERICH Roland. URL : <http://stargate.mgm.com/> (Consulté : 07/ 2012) p.4

ESPACE PUBLIC/PRIVE. URL : <http://lectures.revues.org/257> (Consulté 08/2012)

ETOILE DES NEIGES. URL : <http://www.youtube.com/watch?v=UC-Fb3JYLyI> (Consulté 07/2012) p. 186

FAKIR URL : <http://www.fakirpresse.info/> (Consulté 07/2012) p. 286

GOUDAILLER Jean-Pierre. URL : http://www.lexpress.fr/culture/livre/questions-a_800438.html (Consulté 07/2012) p. 243

GOULET Vincent. URL : <http://questionsdecommunication.revues.org/81> (Consulté 07/2012) p. 285

GRANDE LOGE MIXTE UNIVERSELLE. URL : http://www.glm.fr/files/Espace_public_-_Espace_privé_ou_se_situe_le_seuil_aujourd'hui_2007.pdf (Consulté 08/2012) p. 233

GROPPO Bruno. L'année Victor Hugo au Sénat Palais du Luxembourg, 15 et 16 novembre 2002 L'exil du XXe siècle ou la tragique expérience d'un départ sans retour. URL : http://www.senat.fr/colloques/colloque_victor_hugo/colloque_victor_hugo_mono.html#toc15 (Consulté 07/2012) p. 211

HERAULT DU JOUR. <http://www.thierryarcaix.com/Le%20temps%20revient.%20HDJ.pdf> (Consulté : 07/2012) p.306

KALTENBACH Pierre-Patrick. URL : <http://www.ppkaltenbach.org/news/associations-lucratives-sans-but> (Consulté 07/2012) p.254

LA TCHATCHE DES CITES. URL : <http://c.k.t.over-blog.com/article-883891-6.html> (Consulté 07/2012) p.243

LAJARGE Romain et MOÏSE Claudine, p. 97-127. URL : <http://www.erudit.org/revue/rum/2005/v36/n1/011990ar.pdf> (Consulté 08/2012) p.221

LEGENDRE Pierre. URL : http://www.marianne2.fr/La-theatralisation-est-inherente-a-l-espece-douee-de-parole_a82443.html (Consulté 07/2012) p.238

LEROY Jérôme. URL : <http://democrite.over-blog.org/article-melenchon-un-roman-noir-in-le-monde-103002934.html> (Consulté 07/2012)

LIPOVETSKY Gilles. URL : <http://www.prodimarques.com/documents/gratuit/53/luxe-ostentatoire-luxes-emotionnels.php> (Consulté 08/2012).

LIEURY Natacha. *La part du fantasme*. URL : <http://www.psychonet.fr/2008/09/05/2444-pourquoi-est-on-accro-la-presse-scandale> (Consulté 07/2012) p. 283

MAFFESOLI Michel *De la "Postmédiévalité" à la Postmodernité*. URL : <http://1libertaire.free.fr/Maffesoli02.html> (Consulté 07/2012). p. 3

MAFFESOLI Michel. *Sur la Postmodernité*. URL : <http://1libertaire.free.fr/Maffesoli03.html> (Consulté 07/2012) p.248

MAFFESOLI Michel. URL : <http://ebookbrowse.com/morale-ethique-deontologie-maffesoli-pdf-d181473271> (Consulté 07/2012) p.4

MANITAS de Plata. URL : <http://www.manitasdeplata.fr/> (Consulté 07/2012) p.119

MUCCHIELLI Laurent URL : <http://lectures.revues.org/5576> (Consulté 07/2012) p. 274

NICAUD Baptiste. URL : <http://epublications.unilim.fr/theses/2011/nicaud-baptiste/nicaud-baptiste.pdf> (Consulté 07/2012) p. 272

PAQUOT Thierry. URL : <http://urbanisme.u-pec.fr/documentation/paroles/entretien-avec-pierre-sansot-505695.kjsp?RH=URBA-FR> (Consulté 07/2012) p.268

PARDO Olivier. *Le Figaro*. URL : http://www.lefigaro.fr/debats/2007/05/26/01005-20070526ARTFIG91032-l_ouverture_des_magasins_le_dimanche_une_schizophrenie_francaise.php (Consulté 08/2012) p. 216

PHOBOS. URL : <http://www.humanite.fr/node/386610> (Consulté 07/2012) p. 227

PPI (Parc privé potentiellement indigne). URL : <http://www.monde-libertaire.fr/anticapitalisme/15710-casse-toi-pauvre> (Consulté 07/2012) p.218

PREVENCHERES. URL : <http://www.prevencheres.fr/> (Consulté 07/2012) p 69

QUERRIEN Anne. URL : <http://www.vacarme.org/article1478.html> (Consulté 07/2012) p. 218

RAPATRIES. URL : <http://montpelliercroixdargent.blogs.midilibre.com/tag/maison%20des%20rapatri%C3%A9s> (Consulté 08/2012) p.209

RENARD Jean-Bruno. URL : <http://assr.revues.org/12013> (Consulté 07/2012) p. 275

RENOVATIONS. URL : http://gip.montpellier.fr/uploaded_files/files/PTCS_Centre.pdf
(Consulté 08/2012). p.230

SAINT-PIERRE. URL : <http://www.saintpierre-sas.com/demolition-industrielle/presentation-58.html> (Consulté 07/2012) p.182

SOUTY Jérôme. URL : http://www.scienceshumaines.com/gilbert-durand-la-rehabilitation-de-l-imaginaire_fr_14969.html. (Consulté 08/2012) p. 241

SQUARE COURSINDEL. *Projet associatif*. URL : <http://www.figues-n-roll.net/images/Projet-Square-Coursindel-Juillet-2012.pdf> (Consulté 08/2012) p.231

SQUARE DU PERE BONNET. *Petit jardin associatif*.
<http://lortdejulieta.blogs.midilibre.com/> (Consulté 08/2012) p. 232

SQUAT. URL : <https://montpellier.squat.net/?p=366> (Consulté 07/2012) p.243

STUDIO VOX. URL : <http://www.studiovox.fr/> (Consulté 07/2012) p. 199

TRUANDS. URL : http://www.cinemovies.fr/fiche_info-12238-prod.html (Consulté 07/2012)
p. 278

ZISMAN Anna. *Ethnologies comparées N°4, printemps 2002 Mémoires des lieux. Mémoire et territoire. Un conflit au présent*. URL : <http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r4/a.z.htm> (Consulté 07/2012) P. 205

17- Bibliographie

AÏT ABDELMALEK Ali, 2005, *Territoire et profession, essai sociologique sur les formes de constructions identitaires modernes*. Proximités – Sociologie, EME Paris.

AMLOUK Abdelkader, GACHITA Kaïs, HADDADI Laouari et al. 1970 *Phobos, les mal famés*, Seuil, Paris

ARCAIX Thierry, 2009, *Montpellier de A à Z*, Alan Sutton, Saint-Cyr sur Loire

ARCAIX Thierry, 2011, *Figuerolles, un quartier de Montpellier*, Alan Sutton, Saint-Cyr sur Loire

ARCAIX Thierry, 2012, *Alerte rouge à Figuerolles*, Alan Sutton, Saint-Cyr sur Loire

ARISTOTE. 0384-0322 av. J.-C., *Les Politiques*, I, 2, 1252 a, trad. P. Pellegrin, Garnier-Flammarion, 1990, Paris

ARON Raymond, 1971 *De la condition historique du sociologue*, Paris : Gallimard, , 10)

AUTHIER Jean-Yves, BACQUE Marie-Hélène, GUERIN-PACE France, 2007, *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, coll. Recherches, Paris

AUTHIER Jean-Yves, BENSOUSSAN Bernard, 2001, *Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien*, coll. « Villes », Anthropos, Paris

AUTHIER J-Y. 1999. Le quartier à l'épreuve des mobilités "métropolitaines". *Espaces*,

BACHELARD Gaston, 1943, *L'air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement*, Librairie José Corti, Paris

BACHMANN Christian, LE GUENNEC Nicole, 2002, *Violences urbaines*. Hachette Littératures, collection Pluriel, Paris

BASSAND Michel, KAUFMANN Vincent, JOYE Dominique et al., 2010, *Enjeux de la sociologie urbaine*. collection espace en société, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, Lausanne 2010.

BATAILLE Georges, 1976, *La part Maudite*. Œuvres complètes. Tome VII. Gallimard. Paris

BATAILLE Georges 1976, *L'économie à la mesure de l'univers*. Œuvres complètes VII, Gallimard. Paris

BENOIT GUILBOT Odile, 1982, *Préface du volume VI des cahiers de l'observation du changement social*, Editions du CNRS, Paris.

BERGER Peter & LUCKMANN Thomas, 1986, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck. Traduit de l'américain par Pierre Taminiaux.

BEY Hakim, 1997, *TAZ, Zone Autonome Temporaire*, Éditions de l'Éclat, Paris. Traduction : Christine Treguier

BIZOUARD Paul, 2008, *Puberté normale et pathologique*, Puberté, Franca, Faculté de médecine de Toulouse

BLUMER, Herbert, 1969. *Symbolic interactionism: perspective and method*, Englewood Cliffs New-Jersey, Prentice-Hall

BOURDIEU Pierre, 1981, *Mais qui a créé les créateurs ?* », Questions de sociologie,

BOUTILLIER Sophie, GOGUEL D'ALLONDANS Alban, UZUNIDIS Dimitri, 2005, *Méthodologie de la Thèse et du mémoire*, Collection Principes, Jeunes Editions Studyrama, Levallois-Perret

BRETON André, 1932, *Le revolver à cheveux blancs*. Gallimard Paris

BURNAND Robert, 1958, *La Vie quotidienne en France de 1870 à 1900* Hachette, Paris

CAILLOIS Roger, 1958. *Les jeux et les hommes*. Folio essais, Gallimard, 1994.

CHARLOT Colette, FLAHAUT Jean, 2003 *Antoine-Jérôme Balard. L'homme*. Revue d'histoire de la pharmacie, 91e année, N. 338, France

CHOLVY Gérard, 1989, *Histoire de Montpellier*, Privat, Toulouse.

CHOMBART DE LAUWE Paul Henry, 1963, *Des hommes et des villes*, Payot, Paris

COLLOVALD Annie, NEVEU Erik, 2004, *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Bibliothèque publique d'information, Paris

COMTE Auguste, *La science sociale. Présentation de Angèle Kremer-Marietti*. Collection Idées, Gallimard, Paris 1972

COMTE Auguste, *Sociologie. Textes choisis par Jean Laubier*. Presses Universitaires de France, Paris, 1963.

COMTE SPONVILLE André (2004). *Le capitalisme est-il moral ?* Albin Michel Paris :

COULON Alain, 2007, *L'ethnométhodologie*, 1ère édition 1987, PUF, Paris

CROZIER Michel & FRIEDBERG Erhard, 1977, *L'acteur et le système*, Paris, Seuil, coll. « Point.

CUIN Charles-Henry, 1997, *Durkheim d'un siècle à l'autre. Lectures actuelles des « Règles de la méthode sociologique »*, Presses Universitaires de France, Paris

DAUNAIS Isabelle, RICARD François. 2012 *La pratique du roman*. Boréal, Montréal

DESCARTES René, 1641, *Méditations métaphysiques* Pierre Le Petit, Paris

DEWEY John, 1931, *L'Art comme expérience*. Folio Essais, Gallimard, Paris. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Pierre Cometti, Christophe Domino, Fabienne Gaspari, Catherine Mari, Nancy Murzilli, Claude Pichevin, Jean Piwnica et Gilles Tiberghien,

DODSON S.L, CROWL T.A., 1994 Non-visual communication in freshwater benthos : an overview. *Journal of North American Benthological Society*, 13 p. 268-282

DUBOIS Jérôme, 2007, *La mise en scène du corps social, contribution aux marges complémentaires des sociologies du théâtre et du corps*. Collection : « Logiques Sociales » L'Harmattan, Paris

DURAND Gilbert, 1960, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris

DURAND Gilbert, 1964, *L'Imagination symbolique*, P.U.F, Paris

DURAND Gilbert, 1979, *Les Structures anthropologiques de l'Imaginaire*, P.U.F, Paris

DURAND Jacques et al. 1983. *A l'homme de la rue la timbale*. Les cahiers de l'office / 2. Office Régional de la Culture Languedoc-Roussillon. Montpellier.

ELTON Charles Sutherland, 1927. *Animal Ecology*, Sidgwick & Jackson, London

FAURE Pascale, 1998, *Un quartier de Montpellier : Plan Cabanes*. L'Harmattan, Paris

FERREOL Gilles, CAUCHE Philippe, DUPREZ Jean-Marie et al., 2003, *Dictionnaire de sociologie*, Armand Colin, Paris

FOUCAULT Michel, 1966, *Les Mots et les Choses*, Archéologie des sciences humaines, Gallimard, NRF, Paris

GARFINKEL Harold, 2007, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF. Traduction coordonnée par Barthélémy Michel et Quéré Louis

GENELOT Paul, 1993, *La gare de Montpellier à travers le temps*, Espace sud Montpellier,

GODIN Jean-Baptiste André, 1871, *Solutions sociales, 1871*, A le Chevalier, Guillaumin et Cie éditeurs, Paris

GOFFMAN Erving, 1959 *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit, coll. « Le Sens commun », Paris. Traduit de l'anglais par Alain Accardo.

GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2001, *Comment tu tchatches !*, Maisonneuve et Larose, Paris

GRAFMEYER Yves, AUTHIER Jean-Yves, 2008, *Sociologie urbaine*, Armand Colin, Paris,

GRASSET-MOREL Louis, 1908 *Montpellier, ses sixtains, ses îles et ses rues, ses faubourgs*, Librairie Louis Valat, Montpellier

GRET Marion et SINTOMER Yves, 2002, *Porto Alegre : l'espoir d'une autre démocratie*, Éditions La Découverte et Syros, Paris

HALBWACHS Maurice, 1932, « *Chicago, expérience ethnique* », in *Annales d'histoire économique et sociale*, IV, Armand Colin, Paris

HALL Edward T., 1984, *La Dimension cachée (The Hidden Dimension, 1966)*, Seuil, Paris.
Traduction Amélie Petita

HAMMETT Dashiell, 1929, *Moisson rouge (Red Harvest)* Alfred A. Knopf, Inc., Série noire, Gallimard, Paris. **Traduit** de l'américain par Nathalie Beunat et Pierre Bondil.

HUIZINGA Johan, 1938, *Homo Ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu. Haarlem*, trad. C. Seresia, Gallimard Paris, 1951, rééd coll. Tel 1988. Traduit du néerlandais par Cécile Seresia

HUTCHINSON George Evelyn, (1965), *The ecological theater and the evolutionary play*: Yale University Press.

JAEGER Werner, 1964, *Paideia : la formation de l'homme grec*, collection Tel, Gallimard, Paris. Traduction d'André et Simonne Devyver.

JAUSS Hans Robert, 1978, *Pour une esthétique de la réception*, NRF, Gallimard, Paris.
Traduction Claude Maillard

JORON Philippe, 2010. *La vie improductive. Georges Bataille et l'hétérologie sociologique*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, coll. « Sociologie des imaginaires ».

JOSEPH Isaac 1984, *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Librairie des Méridiens, Paris.

KARDEC Allan, 1861, *Le livre des médiums*. Dervy-Livres. Paris.

KRACAUER Siegfried, 1981, *Le Roman policier : un traité philosophique* Payot, Paris.
Traduit de l'allemand par Geneviève et Rainer Rochlitz ; avant-propos de Rainer Rochlitz.

KRACAUER Siegfried, 2008, *L'Ornement de la masse. Essais sur la modernité weimarienne*. Traduit de l'allemand par Sabine Cornille. Préface d'Olivier Agard. La Découverte, coll. « Théorie critique », Paris

LA FONTAINE Jean de, 1678, *Discours à Madame de La Sablière*, LXXII page 155, Tome V, Poésies diverses, Oeuvres complètes de La Fontaine par Ch. Marty-Laveaux, Paul Daffis, Paris

LAJARGE Romain, MOÏSE Claudine, 2005, *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 36, n° 1, NB, Canada

LANDRY François, 1982 *L'imaginaire chez Stendhal*, L'Age d'Homme, Lausanne

LEDRUT Raymond, 1968, *L'espace social de la ville, problèmes de sociologie appliquée à l'aménagement urbain*, Anthropos, Paris ;

LEDRUT Raymond, 1980, *Sociologie urbaine*, PUF, Paris

LEDRUT Raymond, 1984, *L'espace en question*, Anthropos, Paris

LEDRUT Raymond, 1984, *La forme et le sens dans la société*, Librairie des Méridiens,

Paris. LEFEBVRE Henri, 1968, *Le droit à la ville*, Anthropos, Paris ;

LEFEBVRE Henri, 1970, *Du rural à l'urbain*, Anthropos, Paris ;

LEFEBVRE Henri, 1970, *La révolution urbaine*, Gallimard, Paris ;

LEFEBVRE Henri, 1972, *La pensée marxiste et la ville*, Casterman, Tournai ; 1974, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1974.

LEGROS, Patrick, RENARD Jean-Bruno, TACUSSEL Patrick et al. 2006, *Sociologie de l'imaginaire*, coll. « Coursus - Sociologie », Armand Colin, Paris

LEVEQUE Christian, 2001. *Ecologie. De l'écosystème à la biosphère*. Masson Sciences. Dunod, Paris

LEVI-STRAUSS Claude, 1962, *La Pensée sauvage. La logique des classifications totémiques*, Pocket Agora, Plon, Paris

MAC LUHAN Marshall, Fiore Quentin, 1969, *Message et message*, Jean- Jacques Pauvert, Paris. Traduit de l'américain par Thérèse Lauriol

MAFFESOLI Michel, PESSIN Alain, 1978. *La violence fondatrice*, préface de Julien Freund. Editions du Champ urbain, Paris

MAFFESOLI Michel, 1979 *La violence totalitaire*, Desclée de Brouwer, Paris

MAFFESOLI Michel, 1985, *La Connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*, Klincksieck, Paris

MAFFESOLI Michel, 1988, *Le temps des tribus*. Le Livre de Poche, Paris

MAFFESOLI Michel, 2005, *La sociologie compréhensive, Vie enracinée, pensée organique*. Les Presses de l'Université, Laval, Québec

MARX Karl, 1857, *Introduction générale à la critique de l'économie politique*, La Pléiade, Paris. Traduction de Maurice Husson et Gilbert Badia.

MARX Karl, 1858, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Anthropos, Paris. Traduction Roger Dangeville.

MAURIN Eric, 2004 *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Collection: La république des idées, Seuil, Paris

MAYR Ernst., 1982. *Histoire de la biologie : diversité, évolution et hérédité*. Paris, Fayard

1989. Traduit de l'anglais par Marcel Blanc ; postface de Marcel Blanc.

MEAD Georges Herbert, 1934. *Mind, Self, and Society*. Ed. by Charles W. Morris. University Chicago Press. *L'esprit, le soi et la société*, (traduction française de J. Cazeneuve, E. Kaelin et G. Thibault), 1963, PUF, Paris

MEDAM Alain, 1971, *La ville censure*, Anthropos, Paris

MEDAM Alain, 1977, *La conscience de la ville*, Anthropos, Paris

MEDAM Alain, 1978, *Montréal interdite*, PUF, Paris ; *Arcanes de Naples*,

MEDAM Alain, 1978, *NewYork Terminal*, Galilée, Paris ;

MENDES-FRANCE Pierre, 1962 *La République moderne*, Gallimard, Paris

MEYER Marguerite, 1995, *Gitane*. La boutique d'écriture. Montpellier
Minuit, Paris

MONOD Jacques, 1970, *Le hasard et la nécessité*, Point, Seuil, Paris

MORALI Florence, GOMEZ Jean-Michel, 1979, *Variations d'un regard sur la ville, des mémoires du faubourg Figuerolles aux esquisses d'une architecture urbaine*. UPA
Montpellier

MORIN Edgar, 1967, *La métamorphose de Plozevet*, Livre de Poche, Paris

MORIN Edgar, 1990, *La méthode, "Introduction à la pensée complexe"* ESF Issy-les-
Moulineaux

MORIN Edgar, 1991, *Introduction à la pensée complexe*, E.S.F.

MUCCHIELLI Alex (dir.), 2004, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, 2ème édition, Paris, Armand Colin.

NIETZSCHE Friedrich, 1872, *La naissance de la tragédie*, traduction Lacoue-Labarthe,
Gallimard, Paris,

NOSCHIS Kaj, 1984. *Signification affective du quartier*. Librairie des Méridiens, Paris.

OLLIVIER Bruno et al., 2009, *Les identités collectives à l'heure de la mondialisation*, col. les
essentiels d'Hermès, CNRS éditions, Paris

OSTROWETSKY Sylvia, 1983, *L'imaginaire bâtisseur : les villes nouvelles françaises*,
Librairie des Méridiens, Paris.

PANOFSKY Erwin, 1955, *L'Oeuvre d'art et ses significations, essais sur les arts visuels*..
Bibliothèque des sciences humaines, Gallimard, Paris. Traduction M. et B. Teyssède,

PEREC Georges, 1974 , *Espèces d'espaces*, Éditions Galilée, Paris

PETONNET Colette, 1979, *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, Galilée,
Paris, 1979.

QUENEAU Raymond. 1993, *Le dimanche de la vie*, Gallimard, Paris

RAYMOND Henri, *L'architecture, les aventures spatiales de la raison*, Centre Georges
Pompidou, 1984.

REMY Jean, VOYE Liliane et SERVAIS Émile , 1978, *Produire ou reproduire ?*, De Boeck,
Bruxelles

REMY Jean, VOYE Liliane, 1974, *La ville et l'urbanisation*, Ed Duculot, Gembloux ; 1981,
Ville, ordre et violence, PUF Paris.

SANSOT P., STROHL H., TORGUE H., VERDILLON C., 1973, *L'espace et son double : de la seconde résidence aux - autres formes secondaires de la vie sociale*, Ed du Champ urbain, Paris

SANSOT Pierre, 1973, *Poétique de la ville*, Klincksieck, Paris

SCHOPENHAUER Arthur, 1890, *De la mort et de ses rapports avec l'indestructibilité de notre être en soi. Le Monde comme volonté et comme représentation*, Presses Universitaires de France, Paris. Traduction en français par A. Burdeau,

SCHOR Ralph 1996, *Histoire de l'immigration en France de la fin du dix-neuvième siècle à nos jours*, Armand Colin, Paris

SIMMEL Georg, 1981 *Sociologie et épistémologie. Comment les formes se maintiennent*. PUF, Paris. Traduction de Christophe David.

SIMMEL Georg, 1999, *Etudes sur les formes de la socialisation*, PUF, coll. « Sociologies », Paris, Traduction de L. Deroche-Gurcel et S. Müller

SINTOMER Yves, 2007, *Le Pouvoir au peuple. Jurys citoyens, tirage au sort et démocratie participative*, La Découverte, Paris

STIRNER Max. 1899 *L'Unique et sa propriété*. P.V. Stock, Paris. Traduction française de l'Allemand par R.L. Reclaire,

TACUSSEL Patrick, 2007, *L'imaginaire radical. Les mondes possibles et l'esprit utopique selon Charles Fourier*. Les Presses du Réel, Dijon

TAGUIEFF Pierre-André, *L'identité nationale saisie par les logiques de racisation. Aspects, figures et problèmes du racisme différentialiste*, Mots, « Droite, nouvelle droite, extrême droite », n° 12, mars 1986, pp. 89-126.

THIENEMAN August, 1926. *Limnologie*. Breslau

TISSOT Sylvie, 2007, *L'Etat et les quartiers, Genèse d'une catégorie d'action publique*, Seuil, Paris

WEBER Max, 2002, *Le savant et le politique*, Bibliothèque 10/18. Paris

WORSTER. Donald, 1992. *Les pionniers de l'écologie*. Sang de la Terre, Paris. Traduction de l'anglais par Jean-Pierre Denis.

XIBERRAS Martine, 2002, *Pratique de l'imaginaire, Lecture de Gilbert Durand*, Presses Universitaires de Laval, Québec

UNIVERSITÉ MONTPELLIER III - PAUL VALÉRY
Arts et Lettres et Sciences Humaines et Sociales
École Doctorale ED n°60, «Territoires, Temps, Sociétés et Développement»
DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY - MONTPELLIER III

Discipline : Sociologie

ANNEXE - TOME II

THÈSE

présentée et soutenue publiquement par :

ARCAIX Thierry

Titre :

Le quartier Figuerolles à Montpellier
Imaginaire et lien social

Sous la direction de :
TACUSSEL Patrick

MEMBRES DU JURY :

M. MAFFESOLI Michel Professeur de Sociologie Institut Universitaire de France, CeaQ, Université Paris-Descartes, (Rapporteur)
M. AÏT ABDELMALEK Ali , Professeur des Universités en Sociologie, Université Rennes 2 Haute-Bretagne, LADEC, (Rapporteur)
M. NOSCHIS, Kaj. Chargé de cours, Faculté de l'Environnement naturel architectural et construit, Ecole polytechnique fédérale de Lausanne.
Mme XIBERRAS, Martine Professeur des Universités en Sociologie, LERSEM, Université Paul Valéry-Montpellier III, ED N°60,

N° Attribué par la bibliothèque : I I I I I I I I I I



UNIVERSITÉ MONTPELLIER III - PAUL VALÉRY

Arts et Lettres et Sciences Humaines et Sociales

École Doctorale ED n°60, «Territoires, Temps, Sociétés et Développement»

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY - MONTPELLIER III

Discipline : Sociologie

ANNEXE - TOME II

THÈSE

présentée et soutenue publiquement par :

ARCAIX Thierry

Titre :

Le quartier Figuerolles à Montpellier
Imaginaire et lien social

Sous la direction de :
TACUSSEL Patrick

MEMBRES DU JURY :

M. MAFFESOLI Michel Professeur de Sociologie Institut Universitaire de France, CeaQ, Université Paris-Descartes, (Rapporteur)

M. AÏT ABDELMALEK Ali , Professeur des Universités en Sociologie, Université Rennes 2 Haute-Bretagne, LADEC, (Rapporteur)

M. NOSCHIS, Kaj. Chargé de cours, Faculté de l'Environnement naturel architectural et construit, Ecole polytechnique fédérale de Lausanne.

Mme XIBERRAS, Martine Professeur des Universités en Sociologie, LERSEM, Université Paul Valéry-Montpellier III, ED N°60,

N° Attribué par la bibliothèque : I I I I I I I I I I I

Annexe. Tome 2.

Dans ce tome, ont été privilégiés les documents anciens, rares, au détriment de photographies du Figuerolles d'aujourd'hui, auquel une simple visite peut vous donner accès.

Sommaire

1- Le marché du plan Cabanes, par Émile Arcaix.....	5
2- Réunions de la Commune Libre de Figuerolles, 1955.....	6
3- La Commune Libre avec le Père Bonnet, à l'avant, à sa gauche Joseph Ricome.....	7
4- Square Roger Salengro vers 1950.....	7
5- Place Roger Salengro, 1948.....	8
6- Emplacement vers 1930 de l'actuelle boulangerie Perdriel.....	8
7- La gare Chaptal en 1935.....	9
8- Le Boulevard Renouvier en 1930.....	9
9- Charrettes place Salengro (1924).....	10
10- Au marché, La Marseillaise, Rose Panseroli, à droite.....	10
11- La bourrellerie-sellerie Pépujol, (1930).....	11
12- Hippolyte Annex.....	12
13- Auguste Caulet.....	13
14- Hippolyte Annex (cravate) à Figuerolles.....	14
15- Annex à gauche, en combat.....	14
16- 1958, le cross de l'Humanité.....	15
17- Souvenir de la tuilerie Reynes.....	15
18- La pépinière d'artistes du Père Bonnet.....	16
19- Les Cycles Valéro, 1960.....	17
20- L'Étoile Bleue, vers 1955.....	17
21- Les défilés organisés par la Commune Libre.....	18

22- Les défilés organisés par la Commune Libre.....	18
23- Les défilés organisés par la Commune Libre.....	19
24- La Grande maison à la libération.....	19
25- Le Père Paul Bonnet.....	20
26- Enterrement du Père Bonnet (1958).....	21
27- Enterrement du Père Bonnet (1958).....	21
28- Les processions à Figuerolles.....	22
29- Les processions à Figuerolles.....	22
30- Le Père Coursindel.....	23
31- Mort de Jean-Marie Coursindel.....	24
32- Enterrement de l'abbé Coursindel.....	25
33- Enterrement de l'abbé Coursindel.....	25
34- Les fonderies Lamoureux et Rey.....	26
35- La biscuiterie Flor, mécène de la présentation de la Passion du Christ (1951).....	27
36- Les ouvrières de la biscuiterie Flor au travail.....	27
37- Le mariage du gitan Cabrière, rue Saint Etienne, en 1954.....	28
38- La fontaine à l'angle de la rue du Père Bonnet et du Fg Figuerolles, vers 1930.....	28
39- Le pharmacien Horace Luiggi, vers 1960.....	29
40- Le faubourg Figuerolles vers 1950.....	29
41- L'Église de l'Immaculée Conception, 1950.....	30
42- L'intérieur de l'église au début du XXème siècle.....	31
43- La Grande Maison (1939).....	31
44- Inauguration de la rue de Père Bonnet en 1962.....	32
45- Marie Rose et René Brel, rue Baqué, devant leurs camions, vers 1970.....	32
46- Une vacherie, début du XXème siècle.....	33

47- Le Père Fabre, fondateur de La Maisonnée Saint Joseph (1907).....	33
48- La boucherie, tenue par Marie Tiquet jusqu'en 1985 (photo datée de 1950).....	34
49- Pose de la première et dernière pierre de Notre Dame de la Paix.....	35
50- La Chapelle de la Résurrection au moment de sa livraison (1968).....	35
51- Mamé Raymonde, vers 1980.....	36
52- Le père Blanc, 1970.....	36
53- Repas de quartier place Salengro, années 1930.....	37
54- Le Pavillon Bleu, rue de Fontcouverte.....	37
55- Le haut du faubourg fin des années 1960.....	38
56- L'inventeur de la roue carrée qui tourne rond.....	38
57- La roue carrée qui tourne rond.....	39
58- Le Père Joseph Bertrand (1968).....	40
59- Mariage célébré par l'Abbé Joseph Soulier (à droite), en 1966.....	41
60- Les Sœurs de la Sainte Famille, 1970.....	41
61- Magasin Sussi en 1963.....	42
62- Robert Durand.....	42
63- Mme Raymonde Daugareil (1965).....	43
64- Titole, l'étrange personnage.....	44
65- L'épicerie Lacoste, rue de Metz.....	45
66- La tour de la Cité Gély.....	46
67- M. Fages, 18 rue St Blaise, 1938.....	47
68- La Fontaine St Berthomieu.....	48
69- Boulangerie Pons, 1940.....	49
70- Janlux, 1969.....	49
71- Esther et Jean Benezeth.....	50

72- La Chiche et Servioles.....	50
73- La Reine de la pédale (1947).....	51
74- Le cordonnier Pierre Rainard.....	52
75- Les fameux balcons d'Alphonse Espinasson.....	52
76- Alphonse Espinasson.....	53
77- L'Étoile Bleue en 1996.....	54
78- La place Salengro vers 1980.....	54
79- Le quartier des Saints et la place Salengro, fin des années 1960.....	55
80- La plume d'or.....	55
81- Lapin et Felicette, vers 1980.....	56
82- L'épicerie Luna.....	56
83- La première page du projet de bande dessinée.....	57
84- Le roman policier (paru en juin 2012), et une critique publiée dans l' 'Art Vues.....	58
85- Midi Libre, 1 ^{er} juin 2012.....	59
86- Harmonie, journal de l'agglomération de Montpellier, décembre 2011.....	60
87- Montpellier Notre Ville, novembre 2011.....	61
88- Création de l' « Université de Figuerolles ».....	61

GALERIE SAINT RAVY
FIGUEROLLES

Un quartier de Montpellier



**Exposition
du 27 octobre
au 6 novembre**



1- Le marché du plan Cabanes, par Émile Arcaix



2- Réunions de la Commune Libre de Figuerolles, 1955. Hervé Reynes, le maire assis au centre à gauche de La Marseillaise.





3- La Commune Libre avec le Père Bonnet, à l'avant, à sa gauche Joseph Ricome



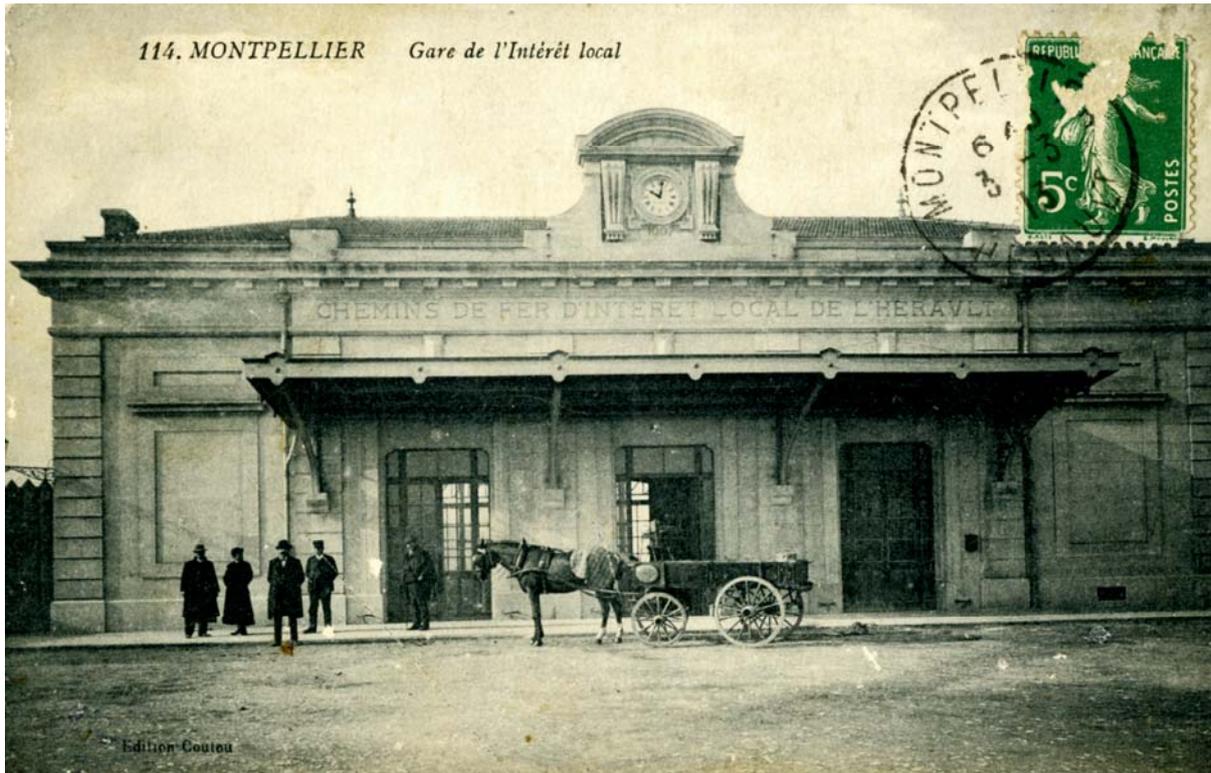
4- Square Roger Salengro vers 1950



5- Place Roger Salengro, 1948.



6- Emplacement vers 1930 de l'actuelle boulangerie Perdiel (angle rue Tour Gayraud et Fg Figuerolles)



7- La gare Chaptal en 1935



8- Le Boulevard Renouvier en 1930



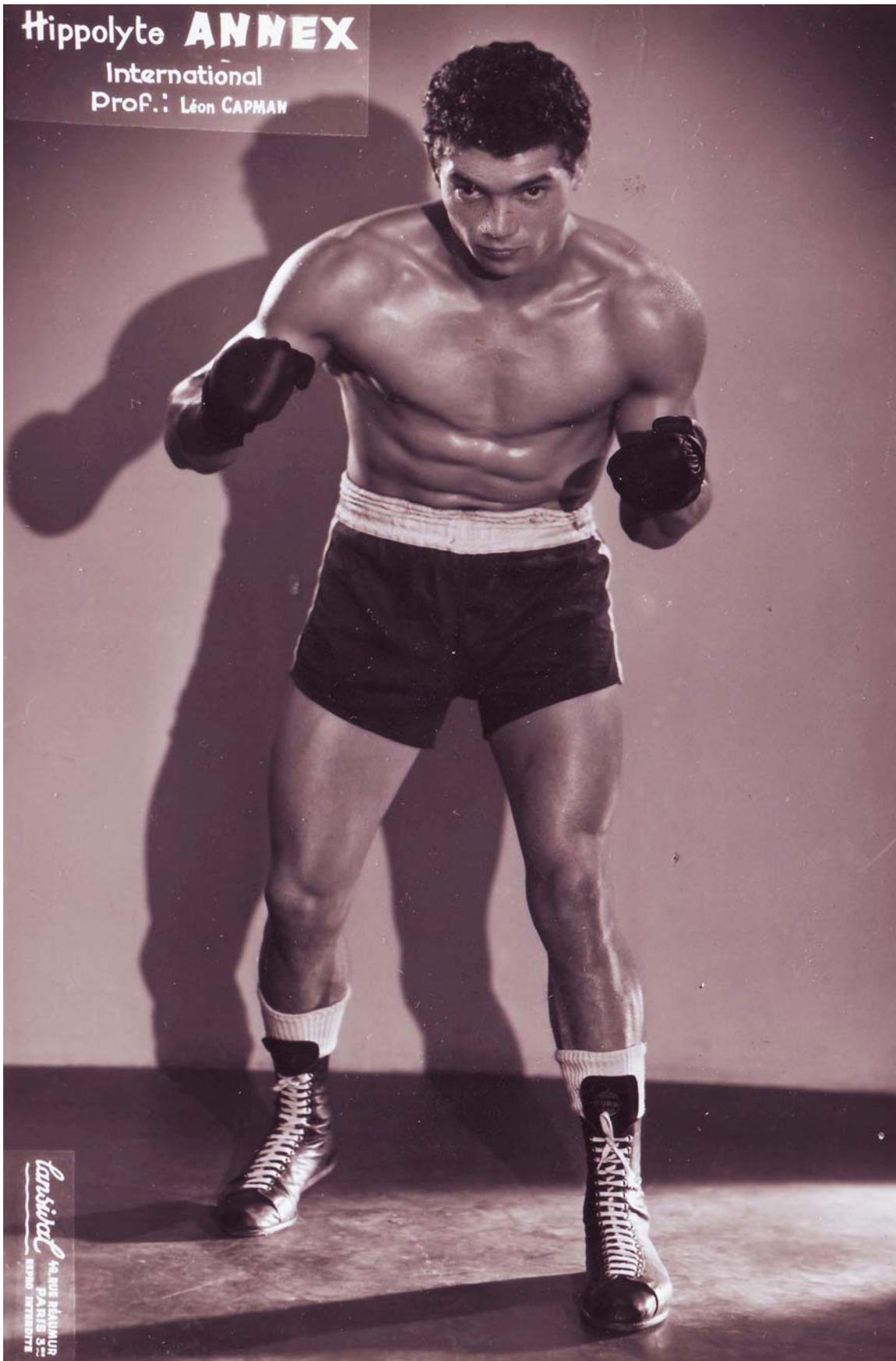
9- À partir de 1924, date officielle de la création du marché du plan Cabanes, les charrettes des vendeurs étaient remisées place Salengro.



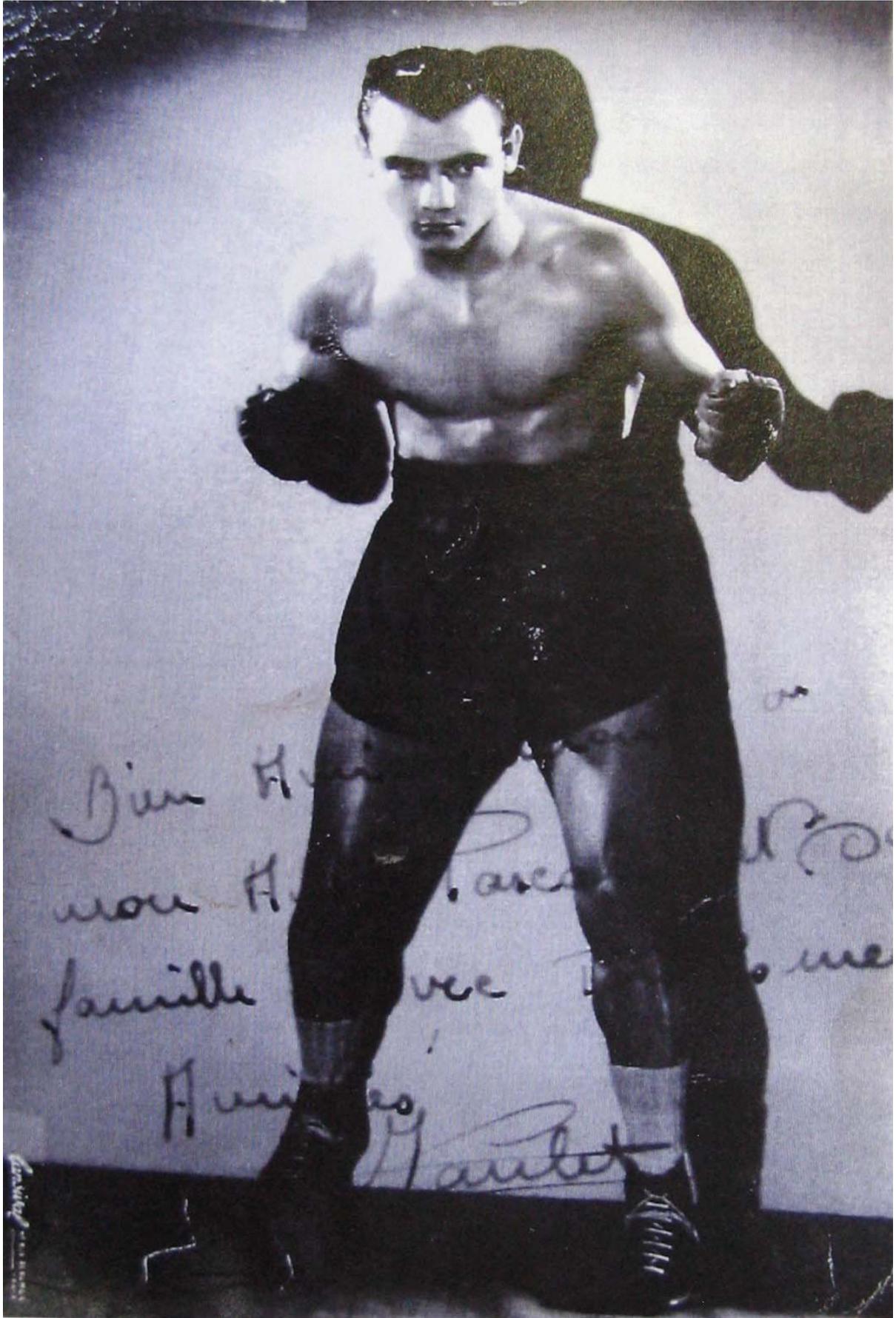
10- Au marché, La Marseillaise, Rose Panseroli, à droite.



11- La bourrellerie-sellerie Pépajol, à l'angle de la rue Haguenot et du Fg Figuerolles (1930)



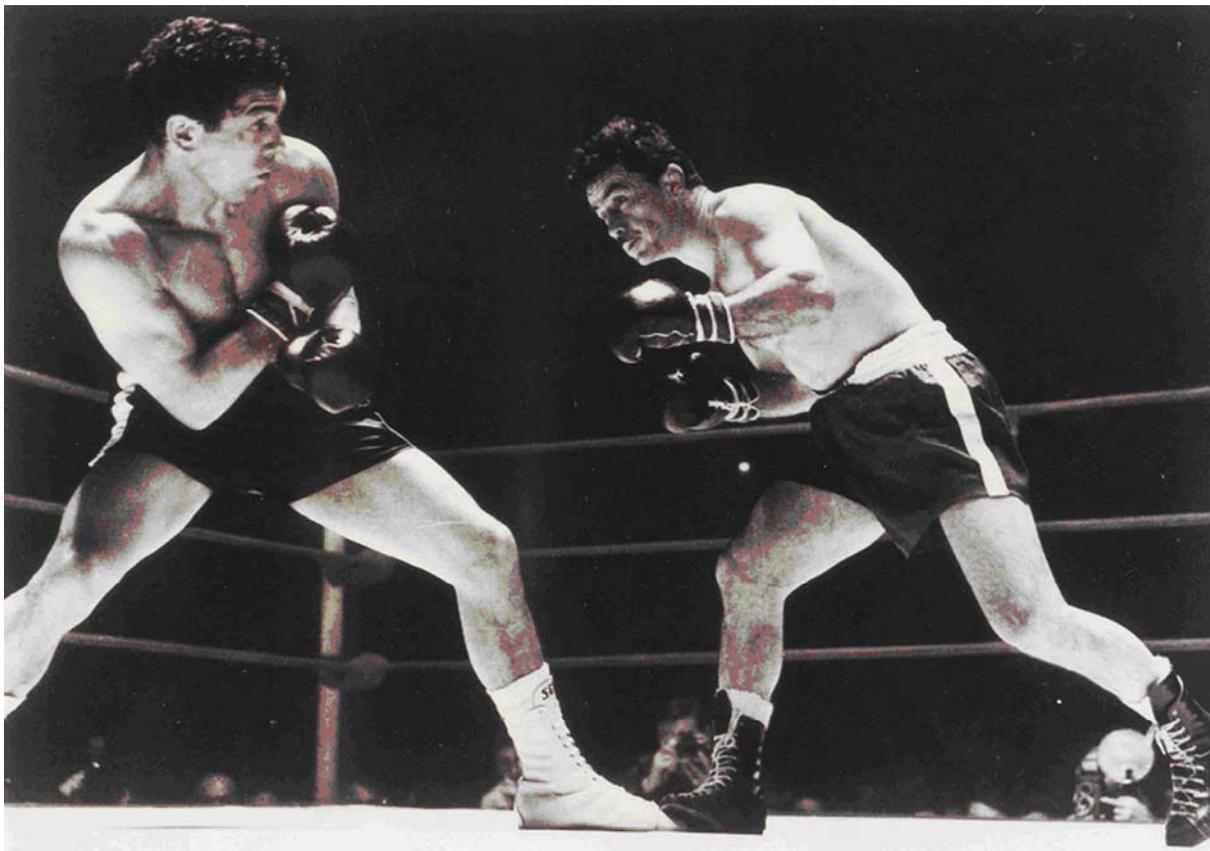
12- Hippolyte Annex



13- Auguste Calet



14- Hippolyte Annex (cravate) à Figuerolles. 15- Annex à gauche, en combat.





16- 1958, le cross de l'Humanité (en haut)

17 - Souvenir de la tuilerie Reynes.



UNE PÉPINIÈRE D'ARTISTES

ou comment certaines vedettes

débutèrent dans la carrière

CES jours derniers mourait à Montpellier le chanoine Bonnet, l'apôtre du quartier populaire de Figuerolles, aimé de toute la population montpelliéraine sans exception.

On a parlé de ses actes, mais beaucoup de gens ignorent que grâce à lui les colonies de vacances furent créées, c'est lui qui fonda la société musicale de l'Etoile bleue, actuellement l'une des premières cliques du Languedoc puisque à tous les concours elle obtint les prix d'excellence ou les premiers prix.

C'est lui qui créa le premier une troupe théâtrale mixte à l'encontre de ses supérieurs.

C'est ainsi que son théâtre vit débiter d'actuelles vedettes de la radio, de la chanson et du théâtre.

Le baryton Baldy, de l'Opéra-Comique, joua et chanta sur le théâtre du « père Bonnet »; le comique méridional Bresson, dit « Saturnin », y fit ses débuts; le comédien Robert Flo-

rent, de la radio et du théâtre municipal, fit ses premiers pas d'artistes sur ce théâtre;



Robert FLORENT
de la Radio, dans le rôle
de Judas.

Jean Nader, qui participa à l'émission des vedettes de Mme Mortimer, est sorti de ce théâtre; Géo Valry, Franceri Nofal, Régine Roy, Maurycey, Suzy Valry, Suzy Alvel, etc... tous comédiens, ont joués durant

une quinzaine d'années chez « le père ».

Les représentations étaient renouvelées tous les quinze jours et leur programme était d'importance. C'est ainsi que l'on pouvait voir jouer « Le Maître de Forges », « Les Surprises du Divorce », « Le Contrôleur des Wagons-Lits », « Le Flibustier », « Gai, marion-nous, Jean-Marie », « Le Tampon du Capiston », « La Passion » (« Jeanne d'Arc »), pièce dont l'auteur n'était autre que le père Bonnet, lui-même. « L'Anglais tel qu'on le parle », « Le Médecin malgré lui », etc.

Une troupe de semi-professionnels rayonnait sur toute la région et ce sous la direction du brave abbé.

Les gitans en avaient fait leur patron et c'est chez lui qu'ils donnèrent de nombreuses représentations de leurs danses « flamencas ». Ajoutons que sa colonie de vacances était à Lourdes et que, tous les ans, durant cinquante ans, il conduisit des enfants du faubourg se fortifier les bronches en respirant l'air pur des Pyrénées.

Maurice ACCARIES



19- Les Cycles Valéro, 1960.



20- L'Étoile Bleue, vers 1955. On peut voir sur cette image la salle Familia, qui sera salle de spectacle et de cinéma jusqu'aux alentours de 1970. L'image suivante est prise dans l'autre sens, vers la place Salengro.



21- Les défilés organisés par la Commune Libre



22.



23



24- La Grande maison à la libération.



25- Le Père Paul Bonnet



26- Enterrement du Père Bonnet (1958)



27- Enterrement du Père Bonnet (1958)



28- Les processions à Figuerolles.



29- Les processions à Figuerolles



30- Le Père Coursindel

Midi Libre 30 Août 1964

HÉRITIER SPIRITUEL DU PÈRE BONNET

Le chanoine Coursindel est mort victime d'un accident de la route

La mort tragique du chanoine Jean-Marie Coursindel par un beau matin de cette fin avril, a été douloureusement ressentie par le clergé du diocèse, par les fidèles de la paroisse qu'il avait fondée et par les très nombreux amis que sa large ouverture d'esprit et son inépuisable générosité de cœur lui avaient attachés.

Hier matin, vers 7 h. 30, il se dirigeait en mobylette vers Ville-neuve-les-Maguérolles. Il se trou-

va à célébrer une dernière fois la messe. Le bandage qui enveloppait sa tête découvrait un visage apaisé, le visage du bon ouvrier qui se repose après la moisson.

Dès que la nouvelle de la mort du Père (c'est ainsi que l'appelaient ses paroissiens) eût été connue, les prêtres, les fidèles et les amis vinrent, par centaines, saluer sa dépouille mortelle et prier avec lui et pour lui.

Des femmes, des hommes même, pleuraient à chaudes larmes.

Le chanoine Jean-Marie Coursindel naquit le 13 février 1904 à Mauguio d'une famille de petits propriétaires terriens. Il travailla la terre jusqu'à l'âge de 25 ans où, se sentant appelé à la vocation sacerdotale, il entra au séminaire.

Après son ordination en 1934, il fut nommé vicaire à Sainte-Eulalie, puis aumônier de la J. O. C. et de l'Action Catholique Ouvrière.

Mobilisé en 1939, il fut blessé à une jambe et fait prisonnier de guerre.

À son retour, son évêque lui confia diverses charges, puis le 1er juillet 1950, il le nomma auxiliaire du Père Bonnet, ce prêtre au cœur d'or qui se dépouilla de tout pour les pauvres.

Après la mort du Père Bonnet, le chanoine Coursindel fut nommé curé de la nouvelle paroisse N.-D. de la Paix qui comprenait le faubourg Figuerolles.

Par suite de l'extension de la ville, la nouvelle paroisse fut à son tour scindée en deux : la paroisse N.-D. de la Paix, dont le territoire s'étend sur la partie de la ville qui touche à la commune de Laverune, et la paroisse de l'Immaculée-Conception, dont le chanoine Coursindel fut nommé curé.

Il avait reçu mission de construire un centre paroissial avec une église. Il usa ses forces à cette tâche qu'il n'aura pu terminer, mais qui est déjà, largement entamée.

Le chanoine Coursindel fut pleinement l'héritier du Père Bonnet. Comme lui, il fit don aux pauvres de tout ce qu'on lui offrit pour lui-même. Comme lui, il sut comprendre la détresse des humbles et il sut surtout la secourir.

De ses attaches paysannes il avait hérité un solide bon sens qui donnait à ses homélies ce sel de la terre dont l'esprit de l'homme a besoin. Il était capable de tout comprendre et, par conséquent, de tout pardonner.

Il demeurera dans le souvenir de ceux qui l'ont connu comme l'exemple même du prêtre dont la vie fut en complet accord avec l'enseignement de l'Évangile.



Un paysan affiné par la culture et la vie intérieure, tel était le chanoine Coursindel.

valet entre l'ancien château de la Lauze et le relais de Terreneuve, lorsque survint une 404 qui roulait dans la même direction. Le conducteur du véhicule voulut doubler et l'un des phares accrocha la mobylette.

Le prêtre fut projeté contre le pare-brise du véhicule qui vola en morceaux, puis il vint s'écraser contre la chaussée. Sous la violence du choc, la boîte crânienne fut défoncée. La mort fut presque instantanée.

Après les formalités d'usage, le corps du chanoine fut ramené dans le très modeste presbytère qu'il avait bâti à Figuerolles-le-Haut. On le revêtit de l'aube et de la chasuble, comme s'il devait



La Mobylette du chanoine Coursindel et la voiture qui provoqua l'accident photographés au cours de l'enquête que menèrent les magistrats du Parquet et les gendarmes de Montpellier. (Photo « Midi Libre »).



32- Enterrement de l'abbé Coursindel



33- Enterrement de l'abbé Coursindel.

FONDERIES DU LANGUEDOC

FONTE - ACIER - BRONZE - ALUMINIUM



Ancienne Maison GAY - FERRAND, fondée en 1837

LAMOUREUX & REY, S^{rs}

54 & 56, faubourg Figuerolles ; 17, rue Saint-Blaise, MONTPELLIER

PIÈCES MÉCANIQUES EN TOUS GENRES

sur modèles, plans et au trousseau.



Spécialités de Colonnes, Bouches d'Égout inodores, Regards,
Portes et Trappes de Cuves.

TRAVAIL SOIGNÉ

PRIX MODÉRÉS



34- Les fonderies Lamoureux et Rey.

Un Biscuit
Un bon Biscuit
Un très bon Biscuit
c'est un
BISCUIT
Floz

DISTRIBUTION DES ROLES

<i>Le Christ</i>	Christian NAMBERT	PRÊTRES ET DOCTEURS DE LA LOI	
<i>Caiphe</i>	Geo VALRY	<i>Dalham</i>	NOFAL
<i>Judas</i>	Robert FLORENT	MARCHANDS DU TEMPLE	
<i>Pilate</i>	André NADER	<i>Le Centurion</i>	LANDA
<i>Pierre</i>	CHARREDINE	<i>Selpha</i>	LABOUX
<i>Jean</i>	Guy VILLENEUVE	<i>Claudia</i>	Mlle HERAIL
LES APOTRES		<i>L'Ange</i>	Mlle BLANCARD
<i>André, Jacques, Mathieu,</i>		<i>La Sainte-Vierge</i>	Mme GENTIL
<i>Thomas,, Philippe</i>		<i>Marie-Madeleine</i>	Mlle LUGO
<i>J. d'Armalhie</i>	PORTANIER	<i>Sainte Véronique</i>	Mme NADAL
<i>Nicodème</i>	LANDA	SOLDATS - SUIVANTES	
PHARISIENS		ENFANTS	
<i>Elymas</i>	MONCEY	HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE	
<i>Nathanaël</i>	Geo DORNY		

Les soli seront chantés par: Mlle BALP, Mme CAUMES, Mlle Suzy VALRY
MM. PORTANIER, LOUSTALET, CAUMES et ARNAUD.

BISCUITERIE
Floz
Rue DESMAZES
MONTPELLIER

35- La biscuiterie Flor, mécène de la présentation de la Passion du Christ (1951).



36- Les ouvrières de la biscuiterie Flor au travail.



37- Le mariage du gitan Cabrière, rue Saint Etienne, en 1954.



38- La fontaine à l'angle de la rue du Père Bonnet et du Fg Figuerolles, vers 1930



39- Le pharmacien Horace Luigi, vers 1960.



40- Le faubourg Figuerolles vers 1950.

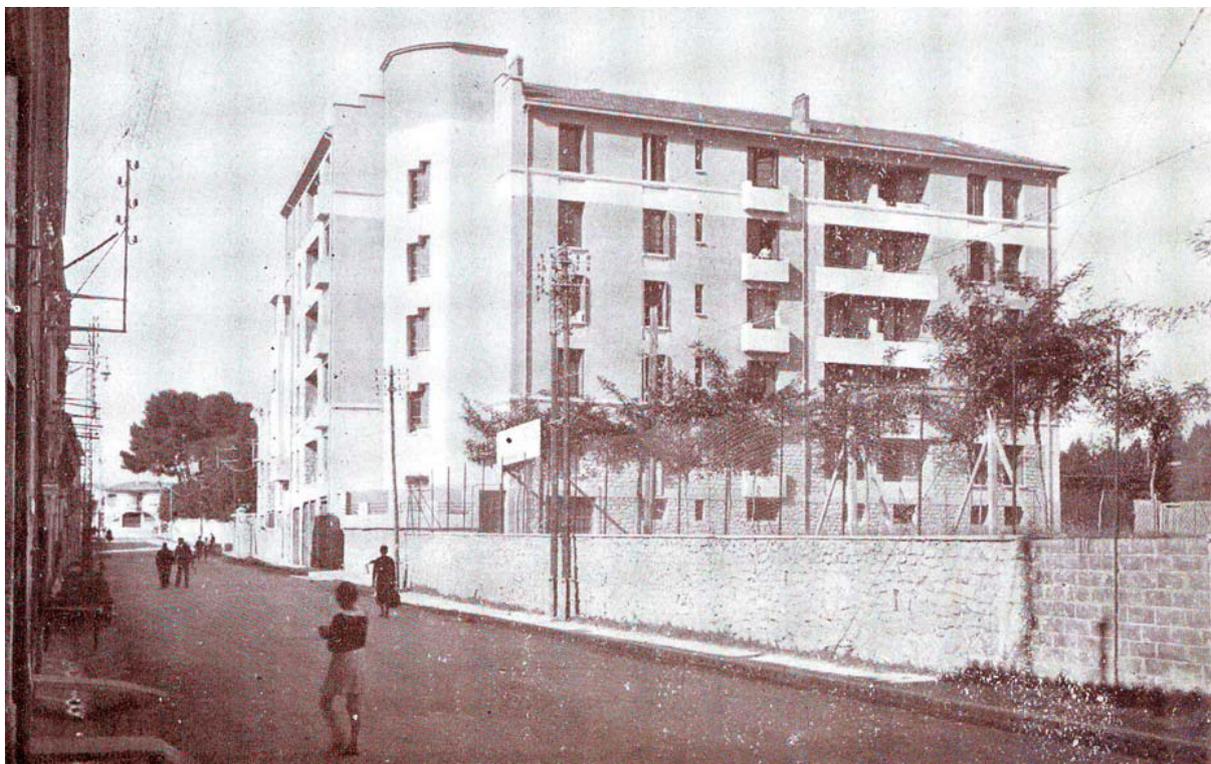
MONTPELLIER (Hérault)
Eglise Immaculée-Conception
Rue J.-B. Benzeth



41- L'Église de l'Immaculée Conception, 1950.



42- L'intérieur de l'église au début du XXème siècle.



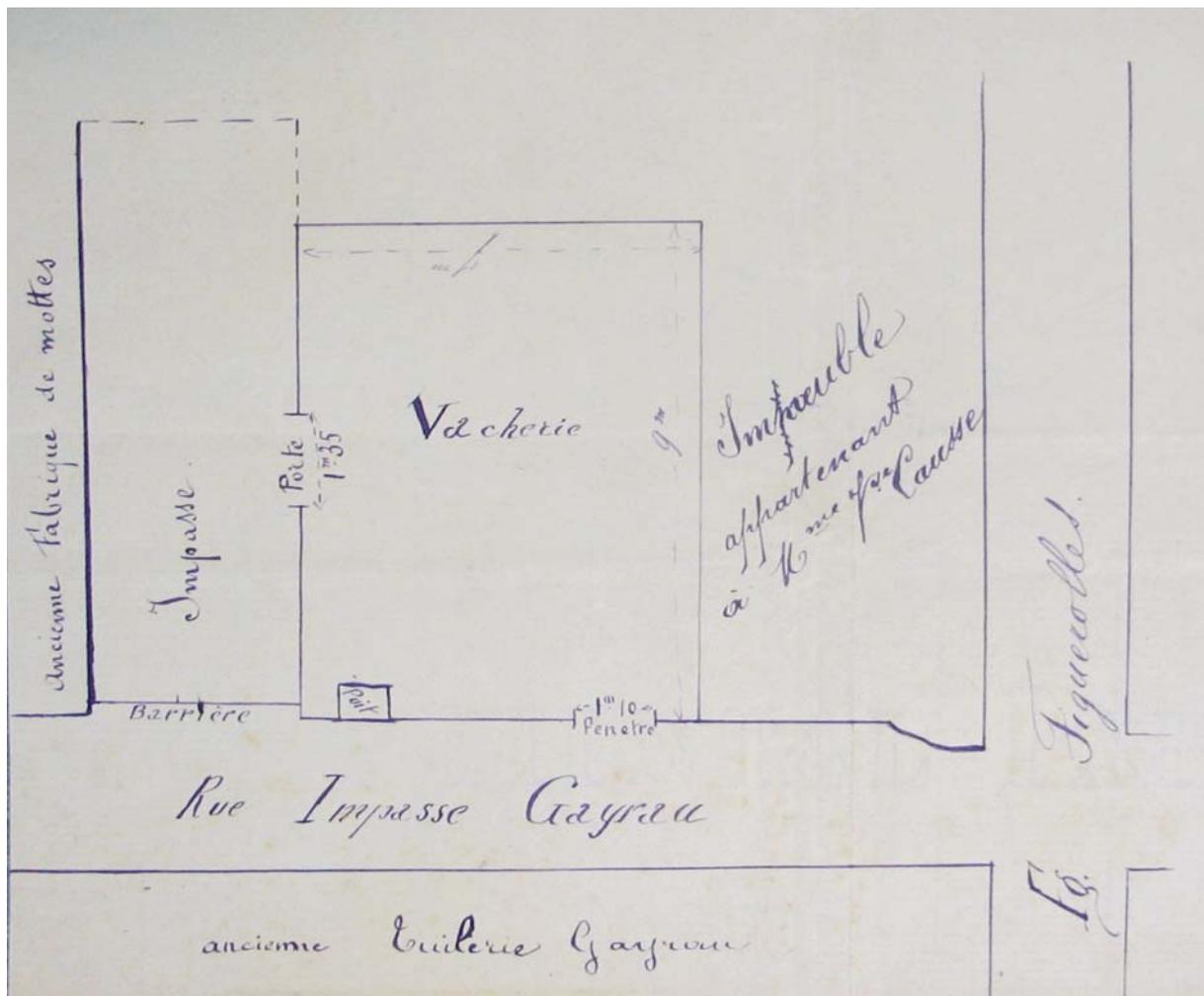
43- La Grande Maison (1939).



44- Inauguration de la rue de Père Bonnet en 1962. De gauche à droite : Marius Richard, menuisier dans cette rue, Monseigneur Tourel, l'évêque, et François Delmas, le maire de Montpellier.



45- Marie Rose et René Brel, rue Baqué, devant leurs camions, vers 1970.



46- Une vacherie, début du XXème siècle.



47- Le Père Fabre, fondateur de La Maisonnée Saint Joseph (1907).



48- La boucherie, tenue par Marie Tiquet jusqu'en 1985 (photo datée de 1950)



49- Pose de la première et dernière pierre de Notre Dame de la Paix en haut de Figuerolles.



50- La Chapelle de la Résurrection au moment de sa livraison (1968).



51- Mamé Raymonde, vers 1980.



52- Le père Blanc, 1970.



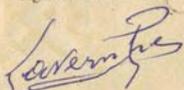
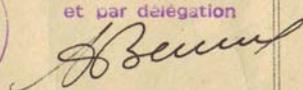
53- Repas de quartier place Salengro, années 1930.



54- Le Pavillon Bleu, rue de Fontcouverte, où se déroulaient les repas de famille et autres...



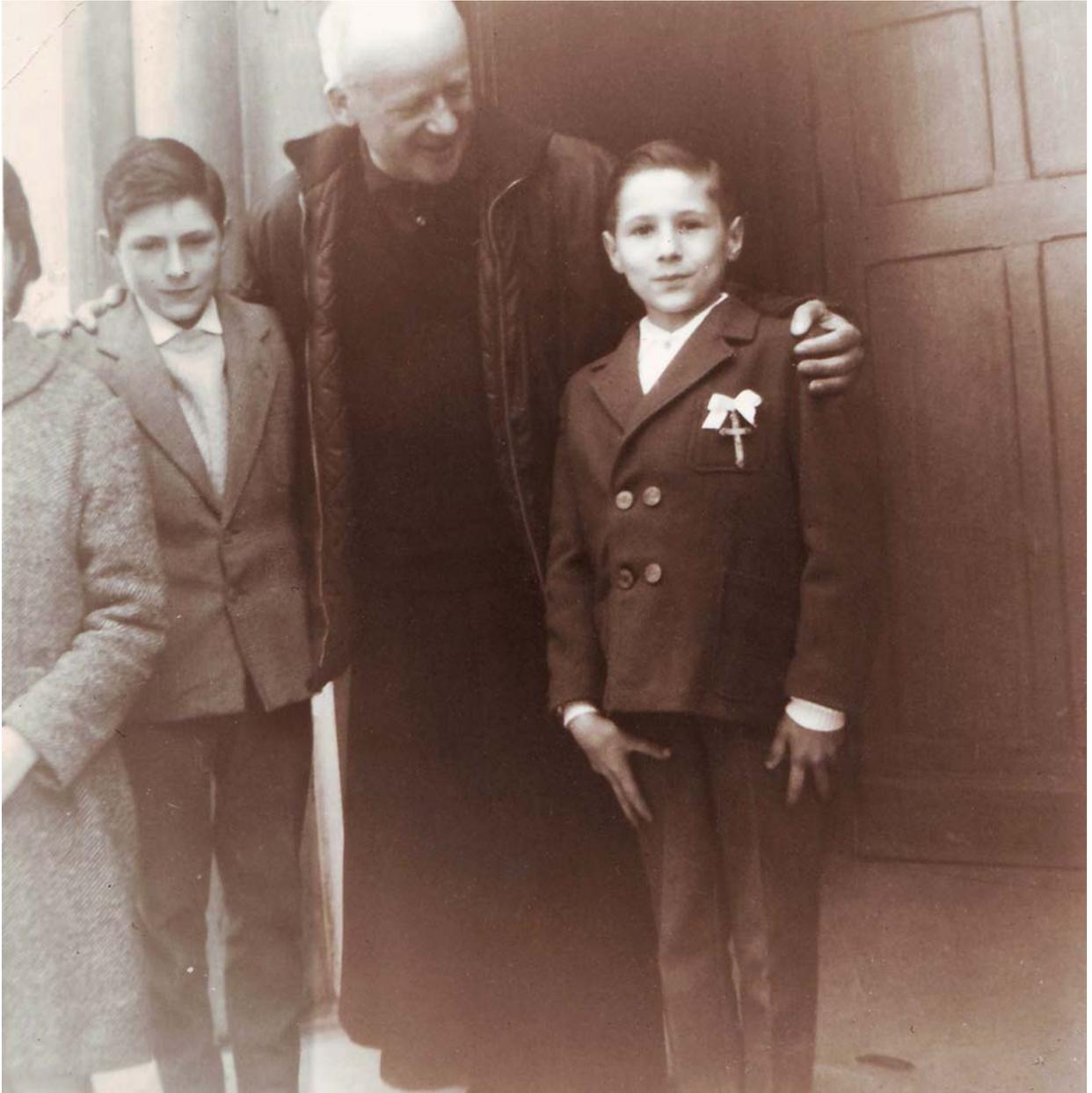
55- Le haut du faubourg fin des années 1960

NOM	LAVERNHE	
Prénoms	Jean Auguste Cyprien	
Né le	20 avril 1895	
à	MONTPELLIER (Hérault)	
NATIONALITÉ FRANÇAISE		
Taille	I M 61	Signature du titulaire
Signes particuliers	néant	
Domicile	8 rue St Blaise 2, rue Alluvain MONTPELLIER (Hérault)	
Fait le	14 JUIN 1968	Empreinte index gauche
par	Le Préfet de l'Hérault 101 le Préfet et par délégation 	
		

56- L'inventeur de la roue carrée qui tourne rond (1957, roue présentée par son fils Henri à l'image suivante).



57- La roue carrée qui tourne rond (modèle réduit).



58- Le Père Joseph Bertrand (1968).



59- Mariage célébré par l'Abbé Joseph Soulier (à droite), en 1966.



60- Les Sœurs de la Sainte Famille, 1970. de droite à gauche, les sœurs Jeanne, Marie Claire, Saint Régis, Marie-Ange, Marthe Marie, Marguerite Marie et Marcelle.



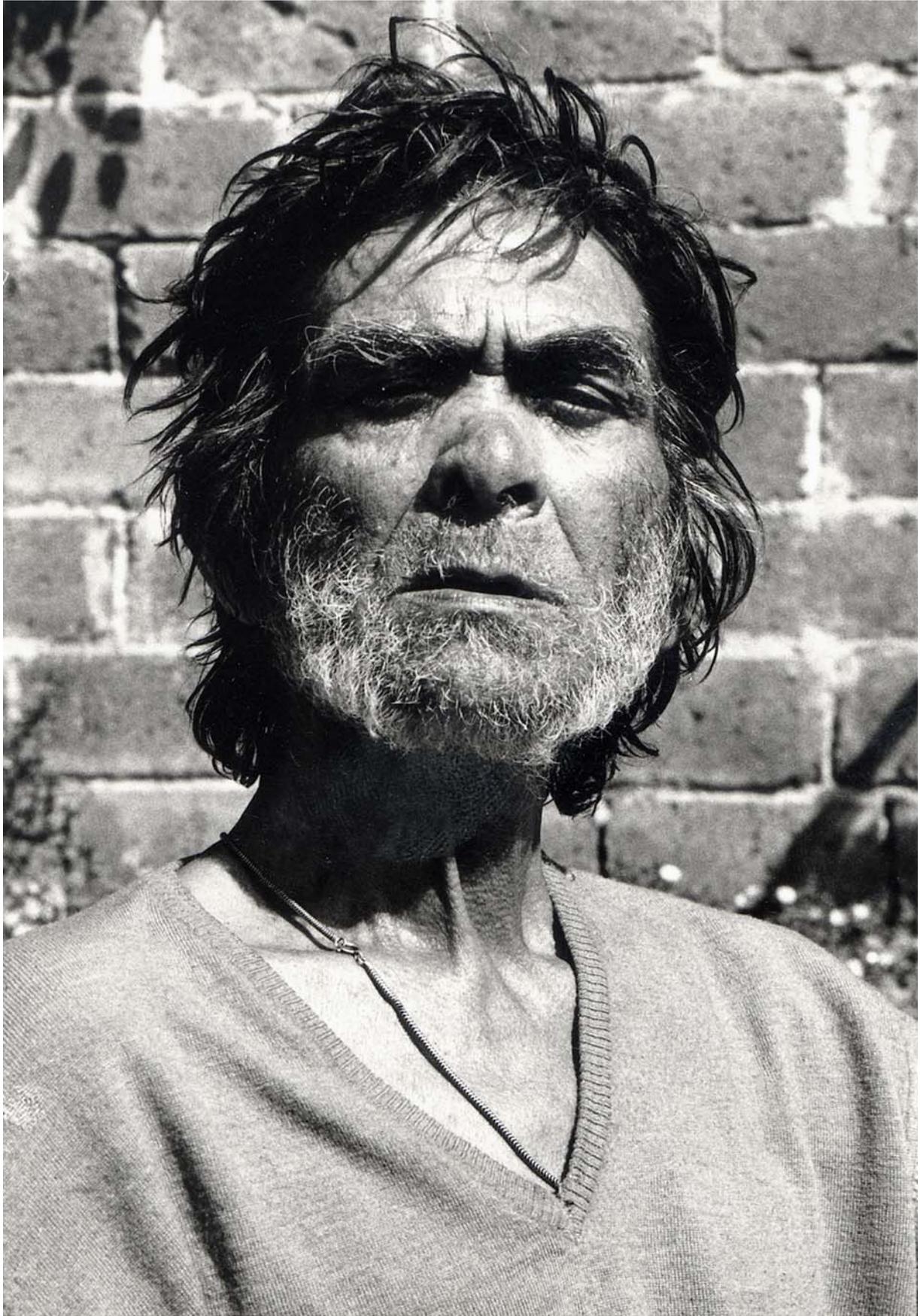
61- Magasin Sussi en 1963 (76 Fg Figuerolles, aujourd'hui la Boutique d'Écriture).



62- Robert Durand, récemment décédé, qui inspirera le personnage de Joseph Martin dans le roman policier « Alerte Rouge à Figuerolles ».



63- Mme Raymonde Daugareil (1965) dans sa mercerie qui existe toujours au 69 Fg Figuerolles.



64- Titole, étrange personnage, omniprésent dans le quartier jusqu'à son décès, en1983.



65- L'épicerie Lacoste, rue de Metz, fermée à la fin des années 1960.



66- La tour de la Cité Gély, qui sera dynamitée dans le roman « Alerte rouge à Figuerolles ».



67- M. Fages, 18 rue St Blaise, 1938.



68- M. Fages, fils, quartier Lepic : l'eau de la source de la Fontaine St Berthomieu (aujourd'hui introuvable) coule entre ses pieds.



69- Boulangerie Pons, 1940, 31 Fg Figuerolles.



79- Janlux, 1969, lui aussi au numéro 31, qui comportait deux locaux commerciaux.



71- Esther et Jean Benezeth, parmi les premiers locataires de la tour de la cité Gély.



72- La Chiche, de l'Étoile Bleue, décoré, Servioles, son alter ego, est à droite.

Mechos Nouvelles

LA REINE DE LA PEDALE

On organise toujours des courses cyclistes pour les hommes mais jamais pour les femmes. On ne sait trop à quoi attribuer cet ostracisme car l'ancêtre des coureurs fut une femme : Atalante, et les amazones étaient de rudes gaillardes qui valaient largement Robic.

La commune libre de Figuerolles, qui est extrêmement féministe, ce dont nous la félicitons, avait organisé, hier, une course pour ces dames. Quelques messieurs accompagnèrent le départ et, par un excès de galanterie poussé au paroxysme, ils avaient revêtu un costume féminin. Bien entendu, le Maire suivait la caravane, ceint de son écharpe verte. Il suivait dans une vénérable automobile, dans la grand'mère des automobiles et ce respect de la tradition apparentait quelque peu ce sympathique Maire à un... Lord maire. La course se déroula à travers la ville et la charmante gagnante fut sacrée « reine de la pédale ».

Actuellement, les Montpelliérains avec tous les Français, vivent des jours d'angoisse et de lutte. Certains taxeront de légèreté coupable l'attitude des Figuerollais... mais peut-être faut-il voir simplement dans cette manifestation une preuve de vitalité, de gaieté populaire et la gaieté n'est-elle pas l'expression suprême du courage ?

FLIC-FLAC.



74- Le cordonnier Pierre Rainard, vers 1980, avec son père, au 63 Fg Figuerolles.



75- Les fameux balcons d'Alphonse Espinasson



76- Alphonse Espinasson



77- L'Étoile Bleue en 1996.



78- La place Salengro vers 1980 (El Curanto sera remplacé en 1986 par La Pleine Lune).



79- Le quartier des Saints et la place Salengro, fin des années 1960 (en médaillon, l'auteur, avec sa maman, de retour du marché du plan Cabanes en 1957).



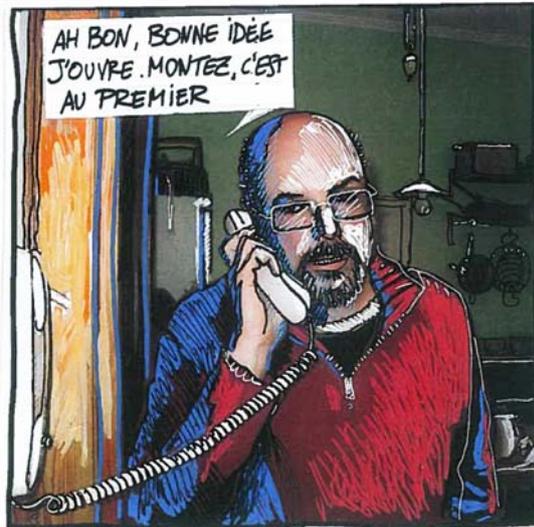
80- La plume d'or. Photo prise en 1970. Ce magasin sera ouvert de 1960 à 1987.



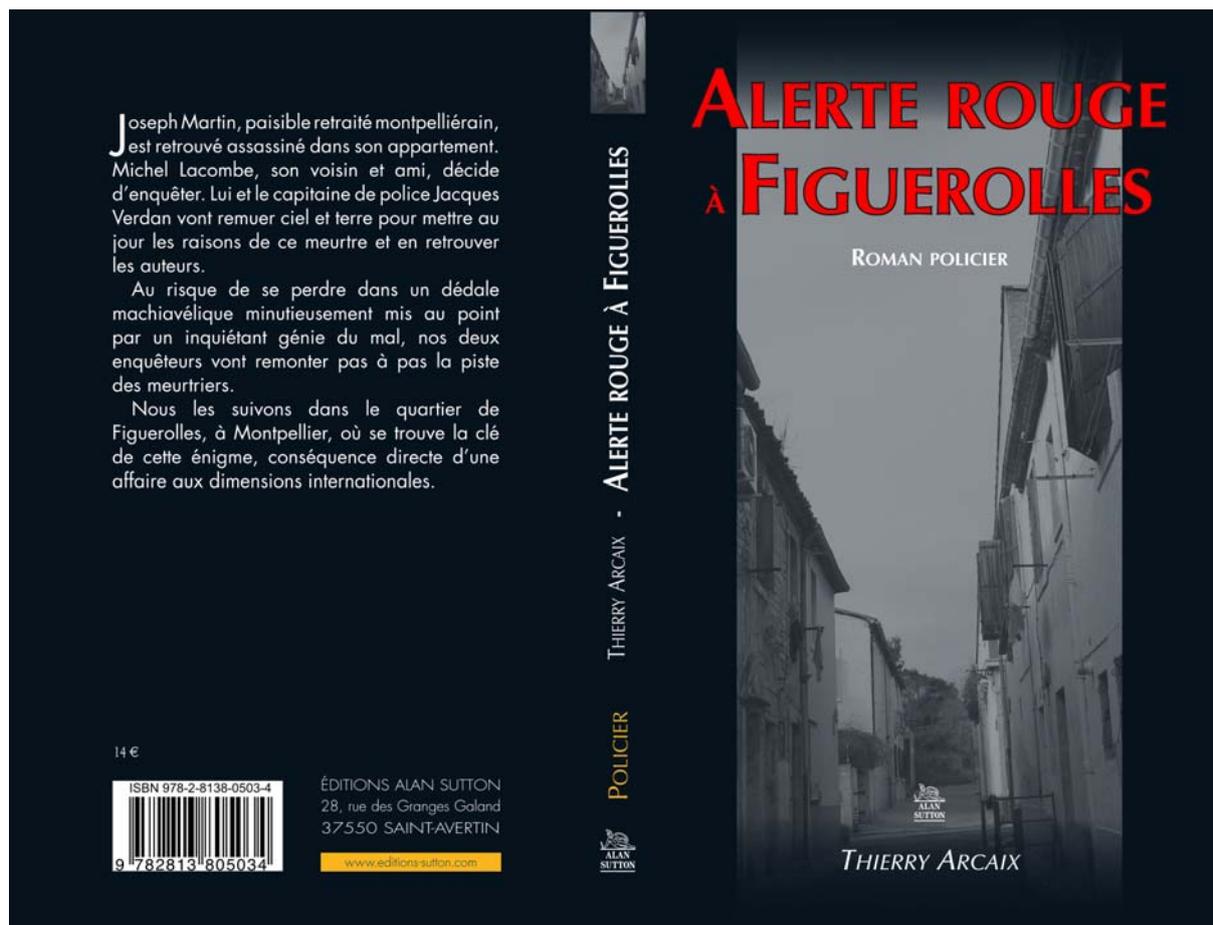
81- Lapin et Felicette, vers 1980, 21 rue St Antoine, l'oncle et la tante d'Hippolyte Annex.



82- L'épicerie Luna, (l'épicier est à droite) vers 1977.

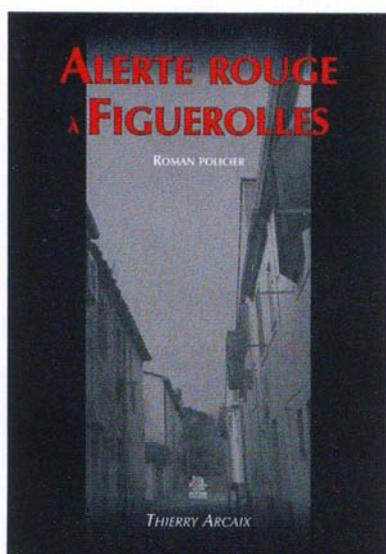


83- La première page du projet de bande dessinée en cours qui met en scène, et sous leur vrai nom, les habitants du quartier et quelques autres,, y compris le dessinateur et le scénariste.



84- Le roman policier (paru en juin 2012), et une critique publiée dans l'Art Vues.

■ Alerte rouge à Figuerolles de Thierry Arcaix



Après *Figuerolles*, un quartier de Montpellier, Thierry Arcaix en remet une couche avec *Alerte Rouge à Figuerolles*. Cette fois-ci, l'auteur fait de son quartier chéri le héros d'un roman policier. Il entraîne le lecteur sur les traces des tueurs de Joseph Martin, brave retraité qui s'est fait refroidir, alors qu'il préparait son café du matin, par un intrus qui avait eu la bêtise de descendre son chat. Le fait divers pitoyable prend les proportions d'un événement d'ampleur quasi mondiale. Hervé Caliente (le contraire de fraîche !), maire de la ville, Arlette Verron, président du Conseil Général et René Avisé, Président du Conseil Régional deviennent acteurs actifs de l'intrigue. L'enquête est menée par Jacques Verdan, policier, et Michel Lacombe, voisin de la victime, avec la complicité de la belle Adeline. L'auteur nous perd dans les dédales du quartier et de son histoire rocambolesque et nous rattrape par le col

lorsque nous tentons de nous échapper. **Editions Alan Sutton.**

l'art-vues • page soixante-quatre • août - septembre

Le polar s'empare de Figuerolles

Comédie du livre | Alerte rouge : Thierry Arcaix, la "mémoire" du quartier, passe à la fiction dans un roman qui sort aujourd'hui.

J'ai connu une vraie sensation de liberté en me plongeant dans ce livre. Avec, tout à coup, des personnages qui existent vraiment et vous accompagnent... Comme lorsqu'on sort dans la rue, sans but ni idée préconçue et que la vie se charge de mettre en scène l'aventure... » Avec la douceur et la réserve qui lui sont coutumières, Thierry Arcaix lève un coin de voile sur son dernier opus. Un ouvrage qui rompt assurément avec les précédents (*). Car voilà, notre homme, sociologue humaniste (et inversement), véritable mémoire de son Figuerolles natal dont il traque l'âme, les ressorts et les figures marquantes, quitte l'univers de l'histoire pour entrer dans celui de la fiction avec *Alerte rouge à Figuerolles*.



Un paisible retraité assassiné...

« Tout est parti de la proposition de l'Atelier du Nord, qui m'avait demandé d'écrire quelque chose pour leur fanzine. J'ai eu l'idée d'un polar très court, en plusieurs épisodes et puis... » Et puis, l'appétit aiguisé par ce premier jet, Thierry Arcaix s'est laissé dévorer par cette faim de mots et d'histoires. « Avec, sans doute, des choses profondément enfouies en moi que j'ai eu envie d'exprimer, doublées de cette quête intellectuelle du sens de Figuerolles. Comment expliquer ces phénomènes à la fois fugaces et perceptibles qui fondent l'identité d'un quartier. » Un esprit populaire, souvent contestataire et

■ Thierry Arcaix quitte l'univers de l'histoire pour entrer dans celui de la fiction. J.-M. MART

irréductible pourtant à la somme de ses communautés (le clan des Gitans, la tribu des artistes, le cercle des commerçants maghrébins...).

Adoptant le genre du polar, « où les frontières entre le bien et le mal peuvent être mouvantes, où l'on peut mettre en doute la morale qui sous-tend l'organisation du monde », Thierry Arcaix plante son décor dans le faubourg de la figue, dont il révèle nombre de coulisses inattendues. Avec beaucoup de rouge et de noir, il met en scène un retraité, Joseph Martin, que l'on découvre assassiné un beau matin. Un voisin et ami et un policier s'emparent de l'en-

quête et se retrouvent mêlés à une intrigue aux dimensions internationales.

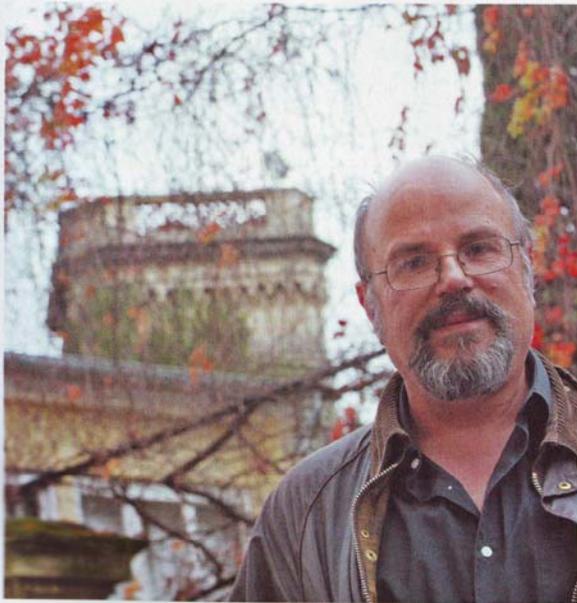
Une vraie gourmandise, avec son écriture à la fois charnelle et précise, affichant une conscience aigüe de la valse ahurissante du monde. Que l'on dégusterà, ici, avec un plaisir supplémentaire, en cherchant à reconnaître les visages "historiques" de Figuerolles...

DIANE PETITMANGIN
dpetitmangin@midilibre.com

► (*) **Déjà auteur** de "Figuerolles, un quartier de Montpellier" (éditions Alan Sutton), il sort aujourd'hui "Alerte rouge à Figuerolles" chez le même éditeur et sera présent pendant toute la Comédie du livre.

THIERRY ARCAIX LA MÉMOIRE DE FIGUEROLLES

Instituteur à la retraite devenu sociologue, Thierry Arcaix publie un livre sur l'histoire du faubourg Figuerolles, à Montpellier. Avec une approche faite de rigueur scientifique et de tendresse pour ce quartier qui l'a vu grandir.



Thierry Arcaix au cœur de son quartier de naissance, auquel il consacre sa vie, Figuerolles.

Le faubourg Figuerolles est son fief. Thierry Arcaix, 57 ans, est né dans ce quartier populaire de Montpellier. Il y réside et il s'en fait aujourd'hui le chroniqueur. Dans un livre qui vient de paraître⁽¹⁾, cet instituteur retraité, devenu sociologue, raconte l'histoire et la géographie de ce quartier atypique. Le faubourg Figuerolles, qui se déploie autour de la place Salengro, au sud-ouest de l'Ecusson, s'est nourri au fil des siècles de vagues d'immigration successives : paysans venus de l'arrière-pays cévenol et lozérien au début du XIX^e siècle, Gitans du Roussillon quelques décennies plus tard, Italiens et Espagnols au début du XX^e, rapatriés d'Algérie dans les années 1960, Maghrébins depuis le début des années 1980.

Sans parler des artistes, professions libérales et étudiants qui investissent aujourd'hui les lieux.

Un patchwork familial

« Figuerolles est un quartier attachant par son architecture, explique Thierry Arcaix. C'est une espèce de patchwork qui mêle des maisons haussmanniennes, des espaces plusieurs fois transformés et des maisons vigneronnes. Cela permet de se voir entre voisins. Les communautés qui y sont établies aujourd'hui sont moins fermées qu'on ne le pense. Si elles sont attachées à leur identité, elles échangent entre elles, ne seraient-ce que sur le plan économique. Ce sont ces relations qui sont intéressantes à analyser. Elles forment les joints de la mosaïque. » Thierry Arcaix n'ausculte pas seulement le quartier Figuerolles

avec la plume du scientifique. Ce touche-à-tout chaleureux et entreprenant en a également fait le cadre d'une BD – en quête d'éditeur – et d'un roman noir, auquel il met la dernière main. Il lui a aussi consacré une exposition.

Thierry Arcaix a grandi dans les rues de Figuerolles. Son père était élagueur à EDF, sa mère se partageait entre les ménages et les travaux dans les vignes. Dernier né d'une fratrie de cinq enfants, il garde le souvenir des bêtises faites avec ses copains, des colonies organisées par les curés de la paroisse et de la liberté qui était la sienne. « Ma mère était très croyante, mon père militant communiste et mon oncle anarchiste. Notre famille symbolisait un peu la complexité de Figuerolles. Mais tout le monde s'entendait bien. »

De l'enseignement à la sociologie

Thierry Arcaix a toujours aimé les chemins de traverse. En marge de son métier d'instituteur, il s'investit dans l'éducation populaire, organise des festivals. Il est l'âme du « Printemps de Bouze », un festival musical et citoyen organisé au tournant des années 2000 à Vacquières (Hérault). Puis il entame, sur le tard, un parcours universitaire. « J'ai réalisé un vieux rêve. J'avais des remords de ne pas en avoir fait davantage quand j'étais jeune. Mais j'étais de Figuerolles ! Ce n'est pas facile de passer de rien à quelque chose. » Il commence par une maîtrise de sciences et techniques du patrimoine « pour compléter ma culture », puis enchaîne avec un mastère de sciences de l'information et de la communication. Son sujet de mémoire : Figuerolles. Mais les outils proposés lui semblent mal adaptés à sa recherche. Il s'oriente alors vers la sociologie et entame une

thèse de doctorat sous la direction des professeurs Michel Maffesoli et Patrick Tacussel. « J'y ai trouvé ce que je cherchais, une approche qui exige une grande rigueur mais reste ouverte à l'intuition. » Le livre qu'il vient de publier constitue la première partie de sa thèse. « C'est un recueil de données. Il n'y a pas de vrai travail de recherche sans une bonne connaissance de l'histoire. Désormais, les fondations sont solides, je sais de quoi je parle. » La seconde partie de la thèse sera consacrée à la réalité actuelle de Figuerolles. « Il s'agit de comprendre comment fonctionne ce quartier, avec ses singularités mais aussi sa dimension universelle. Ce lieu n'est pas un fossile isolé : il est en relation avec le reste de la ville, il reflète l'évolution des mentalités et la crise y sévit comme ailleurs. En observant Figuerolles, on explique le monde. » ♦

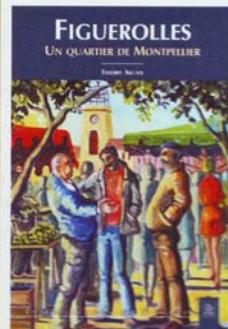
EN SAVOIR PLUS

www.thierryarcaix.com

À lire :

« Montpellier de A à Z », Éditions Alan Sutton - 2009

⁽¹⁾ « Figuerolles, un quartier de Montpellier », Éditions Alan Sutton - 2011

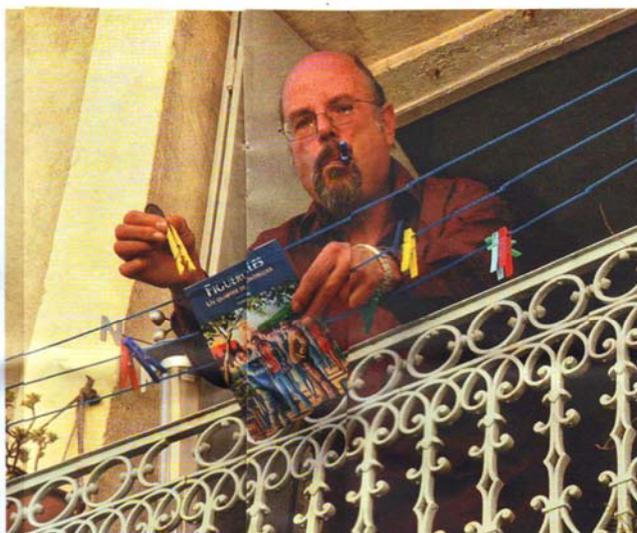


Thierry Arcaix, le spécialiste des Figuerolles, invite à une plongée dans son univers, avec un livre fraîchement sorti des presses, qu'il présente à l'Office de tourisme et une visite guidée du quartier.

Si Figuerolles m''était conté...

En Thierry Arcaix Figuerolles a trouvé son historien. Ce Montpelliérain, qui est né et habite rue Saint-Antoine, consacre depuis plusieurs années son temps libre à ce quartier qu'il affectionne tant. L'aventure a commencé en Amérique centrale, quand, éloigné de Montpellier durant 2 ans pour effectuer son service militaire, il se rend compte de son attachement pour sa ville. Un sentiment renforcé lorsqu'en 2003, un accident le cloue sur un lit d'hôpital. « Ce sont deux moments de ma vie où j'ai ressenti que mes racines et mes références étaient à Montpellier et plus particulièrement dans mon quartier », explique Thierry Arcaix. Il reprend alors des études et écrit un mémoire sur Figuerolles, puis un livre, Montpellier de A à Z, dans lequel « il entraîne le lecteur hors des sentiers-battus et des voies secrètes ».

Investi dans le monde culturel et l'éducation populaire, il collabore depuis 2005, à un titre de presse quotidienne régionale, pour lequel il écrit une chronique hebdomadaire sur le patrimoine. Il contribue aussi, cette année-là, à relancer l'association de La commune libre de Figuerolles, avec des figures du quartier. « Bien évidemment ce n'est plus ce que c'était à l'époque, mais ça a permis de réunir des anciens », poursuit-il. Il collecte des images, des témoignages et par ricochet, il travaille pour sa thèse en sociologie sur le Figuerolles du XVII^e siècle aux années 1950, « en débordant un peu jusqu'aux années 90 ». Il a tant de matière, qu'il monte une exposition de photos anciennes, récentes, de tableaux et d'objets sur le quartier. Elle a été montrée à la galerie Saint-Ravy du 27 octobre au 6 novembre dernier.



Thierry Arcaix sort son dernier livre, Figuerolles, un quartier de Montpellier.

Et ce n'est pas tout, Thierry Arcaix a une actualité bien chargée, puisqu'il sort ce mois-ci un nouvel ouvrage historique : Figuerolles, un quartier de Montpellier, qui sert de trame à sa thèse. Il y dresse un portrait du quartier, depuis sa naissance, il y a plus de quatre siècles, où la vie s'installe hors des murs de la cité et plus particulièrement dans ce lieu, car l'eau y est présente à quelques mètres sous terre. D'où l'implantation de nombreux jardins et la vie qui s'organise autour d'eux. Il présente son livre, le 23 novembre à 18h30 dans le cadre des Rencontres de l'Office de tourisme, lors d'une mini-conférence. Toujours avec l'Office de tourisme, il amènera le public découvrir le quartier lors d'une visite guidée en cours de programmation. ■ Infos : www.thierryarcaix.com ou Office de tourisme 30 allée Jean-de-Lattre-de-Tassigny, 04 67 60 60 60 www.ot-montpellier.fr

87- Montpellier Notre Ville, novembre 2011.

maisons
TO
US

Albertine Sarrazin





renseignements au 04 67 27 24 66

Vendredi 21 septembre dès 18h30

Journée de rentrée

Conférence, cocktail,
concert de jazz

Conférence-débat avec le sociologue
Thierry Arcaix : « un polar pour expliquer le monde ».

Puis, en compagnie du collectif **Koa** nous proposons une soirée musicale avec le **Melquiadès Quartet** accompagnée d'un cocktail

Entrée libre

M

+ d'infos sur montpellier.fr



Albertine Sarrazin
43 rue Tour Gayraud
04 67 27 24 66

Montpellier mille et une vies

88- Avril 2012 : création de l'association « l'Université de Figuerolles », qui propose un programme de conférences : les « Figuerollogies », en partenariat avec la Maison Pour Tous Albertine Sarrazin.

RESUME : Le quartier Figuerolles à Montpellier. Imaginaire et lien social.

Figuerolles est le nom d'un quartier de la ville de Montpellier, une ville qui est le chef-lieu de la Région Languedoc-Roussillon et du département de l'Hérault, en France. La thèse qui y est consacrée s'articule autour de trois axes : sa dimension historique, car il n'y a de vrai développement qu'à partir d'une bonne connaissance de ce que nous sommes, ensuite tout ce qui a trait aux anecdotes, rappelant ainsi qu'il y a, comme le dirait Edgar Morin, une dialogique, c'est-à-dire un va et vient constant entre les archétypes fondateurs et les stéréotypes vécus dans la vie courante. Enfin, les descriptions de figures emblématiques, véritables totems, autour desquels on s'agrège, et qui ainsi constituent véritablement ce qui est un idéal communautaire. Au travers de ces trois points : histoire, figures, anecdotes, il s'agit de montrer comment le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, le matériel et le spirituel sont mêlés en un réel tout à la fois complexe et fécond, régi par le hasard et la nécessité. La manifestation la plus évidente d'une telle complétude étant l'étonnante tolérance entre « ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas », vivant en un même lieu. N'oublions pas que le lieu fait lien... La signification affective du « quartier » souligne bien l'importance de l'espace que « je » partage avec d'autres, espace où la diversité des orientations sexuelles, la pluralité des représentations idéologiques, la multiplicité des tenues vestimentaires, la théâtralisation corporelle et la variété des goûts divers s'inscrivent dans l'ordre des choses. Tout et son contraire ont leur place, confirmant bien ainsi qu'« il faut de tout pour faire un monde ».

ABSTRACT : The district of Figuerolles in Montpellier. The imaginary and the social link.

Figuerolles is the name of a district of the city of Montpellier, a city which is the capital of the Languedoc-Roussillon and the department of Hérault, France. This thesis is devoted to this district, and revolves around three axes : its historical dimension, because there can be no real development without a good understanding of what we are ; secondly, everything that relates to stories, reminding ourselves that there is, to paraphrase Edgar Morin, a dialogy, that is to say a constant back and forth between founders archetypes and stereotypes experienced in everyday life. Thirdly, descriptions of iconic figures, real totems around which we collect, and thus which constitute an ideal community.

Through these three points : history, figures, anecdotes, we show how good and evil, light and darkness, the material and the spiritual are involved in a real context all at once complex and fruitful governed by chance and necessity. The most obvious manifestation of such completeness being amazing tolerance between "those who believe in heaven and those who do not believe," living in the same place. Do not forget that the place links...

The affective meaning of "neighbourhood" underscores the importance of space as "I" shares with others, space where the diversity of sexual orientations, the plurality of ideological representations, multiple outfits, corporal dramatisation and the variety of different tastes fall into the order of things. Everything and its opposite have their place, clearly confirming that "it takes all kinds to make a world."

DISCIPLINE (CNU) : SOCIOLOGIE, DÉMOGRAPHIE,
SECTION N° 19

MOTS-CLÉS :

- | | |
|----------------------------|----------------------------|
| 1- Quartier - Neighborhood | 5- Chaos |
| 2- Histoire - History | 6- Régulations |
| 3- Hasard - Chance | 7- Imaginaire - Imaginary |
| 4- Nécessité - Necessity | 8- Relations - Intercourse |

ADRESSE DU LABORATOIRE OU DE L'UFR :

Université Paul Valéry, UFR V, Département de Sociologie,
route de Mende, 34199 Montpellier Cedex 5.
UPV, IRSA/CRI (EA3025)